



Universidad del País Vasco Euskal Herriko Unibertsitatea

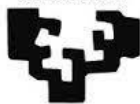
Conciliatrices. Le rôle des femmes romaines  
dans les pratiques diplomatiques  
(IIe siècle av. n. è. – IIe siècle de n. è.)

Conciliadoras. El rol de las mujeres romanas  
en las prácticas diplomáticas  
(s. II a.C. – s. II d.C.)

LEIRE LIZARZATEGUI ELU

Directoras

Elena Torregaray  
Sylvie Pittia



## Conciliatrices.

Le rôle des femmes romaines  
dans les pratiques diplomatiques  
(II<sup>e</sup> siècle av. n. è. – II<sup>e</sup> siècle de n. è.)

---

## Conciliadoras.

El rol de las mujeres romanas  
en las prácticas diplomáticas  
(s. II a.C. – s. II d.C.)

Par Leire Lizarzategui Elu

Sous la direction des Professeures Sylvie Pittia et Elena Torregaray

# TABLE DES MATIÈRES

<b>RESUME EN FRANÇAIS</b>	<b>iv-xxi</b>
<b>RESUMEN EN CASTELLANO</b>	<b>xxii-xxxix</b>
<b>INTRODUCTION GENERALE</b>	<b>1-29</b>
A. Le concept de la diplomatie et de la pratique diplomatique	1-6
B. Hypothèse : les Romaines ont-elles eu un rôle dans les pratiques diplomatiques ?	6-12
C. Méthodologie de la thèse	12-24
D. Terminologie concernant les interventions féminines	24-29
<b>CHAPITRE 1 : L'évolution de la diplomatie romaine</b>	<b>30-79</b>
1.1. Les instruments des pratiques diplomatiques dans la période fondatrice de Rome	32-45
1.1.1. Les <i>foedera</i>	36-37
1.1.2. Les fétiaux	38-43
1.1.3. La <i>deditio</i>	43-44
1.2. L'hellénisation des pratiques diplomatiques à la période républicaine	46-62
1.2.1. La normalisation de l'envoi et la réception d'ambassades	48-53
1.2.2. Le système de patronat romain et sa relation avec les pratiques diplomatiques	53-62
1.3. La concentration des relations diplomatiques autour de la famille impériale à partir de l'époque augustéenne	63-78
1.3.1. La translation du pouvoir du Sénat au <i>princeps</i>	64-70
1.3.2. La tradition d'interventions féminines dans les royaumes hellénistiques	70-78
<b>CAPÍTULO 2: Los precedentes republicanos de las intervenciones diplomáticas femeninas (s. II - I a.C.)</b>	<b>79-115</b>
2.1 Las relaciones de <i>amicitia</i> femeninas	83-97
2.2 Las intervenciones femeninas en el periodo de las guerras civiles	97-115

<b>CAPÍTULO 3: La integración de las intervenciones femeninas en las prácticas diplomáticas del Principado (s. I a.C. – I d.C.)</b>	<b>116-191</b>
3.1 El nuevo contexto ideológico: los <i>exempla</i> históricos para las intervenciones de las matronas	118-138
3.1.1. Las Sabinas	119-125
3.1.2. La madre de Coriolano	125-133
3.1.3. Las jóvenes Tarpeya y Clelia	134-136
3.2 El nuevo contexto social para las mujeres romanas	138-161
3.2.1. La ciudad como espacio político	140-150
3.2.2. La <i>domus</i> como espacio político	151-157
3.3 Las intervenciones conciliadoras	161-191
3.3.1. Los vínculos con las dinastías orientales	166-174
3.3.2. Los vínculos con la dinastía Herodiana	174-191
<b>CONCLUSIONES</b>	<b>192-198</b>
<b>EPÍLOGO: la continuación de las intervenciones, sin un carácter diplomático</b>	<b>199-210</b>
E.1 Las Flavias y Julia Berenice (69-96 d.C.)	200-207
E.2 Las Antoninas (96-192 d.C.)	207-210
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>211-249</b>
A. Sources anciennes	211-216
a. Éditions de sources littéraires	211-215
b. Collections de sources épigraphiques	215
c. Collections de sources papyrologiques	215-216
B. Études modernes	216-249
<b>APPENDICE : Tableaux</b>	<b>250-254</b>
A. Liste des interventions pacificatrices mentionnées dans la thèse	250-251
B. Liste des interventions des femmes de la famille impériale dans les pratiques diplomatiques mentionnées dans la thèse	252
C. Liste des statues et monuments des femmes de la famille impériale à Rome mentionnées dans la thèse	253-254

# Résumé en français

## Introduction générale

La diplomatie fait partie de la plupart des sociétés depuis, au moins, le troisième millénaire av. n. è. De ce fait, il est difficile d'en trouver une définition univoque, puisqu'elle a pris les formes les plus diverses afin de s'adapter aux caractéristiques et aux besoins de chaque société. Il est donc indéniable que la diplomatie romaine à laquelle nous faisons référence dans cette thèse était très différente de celle d'aujourd'hui. Toutes deux présentent naturellement certaines similitudes. Dans les deux cas, on peut observer qu'il s'agit d'efforts pacifiques (bien que pas nécessairement pacifistes), mis en œuvre par un peuple en vue d'établir ou de maintenir des conditions de paix et des relations de collaboration avec un autre peuple, voire en vue de s'allier contre un tiers. Cependant, les ressources et les stratégies utilisées diffèrent considérablement de celles d'aujourd'hui. Pour cette raison, nous nous appuyons sur le courant historiographique actuel, qui consiste à désigner l'ensemble des efforts déployés par les Romains comme des *actions diplomatiques* ou des *pratiques diplomatiques*.

Traditionnellement, dans le domaine de la diplomatie, on ne reconnaissait aux femmes qu'une capacité : celle de nouer des alliances par le biais des unions matrimoniales. Concernant les femmes de la Rome antique, les révisions épistémologiques menées au cours des 50 dernières années ont conduit la communauté académique à s'interroger sur le rôle politique et social limité que les travaux des décennies précédentes leur avaient attribué. Cependant, les études sur leur implication dans les pratiques diplomatiques sont encore rares et portent essentiellement sur la période du Bas-Empire.

Certes, les femmes romaines de l'époque classique ne jouaient aucun rôle dans les pratiques diplomatiques officielles de leur cité. Cependant, entre le II<sup>e</sup> siècle avant n. è. et le II<sup>e</sup> siècle de n. è., nous trouvons dans les sources, principalement littéraires, plusieurs mentions de femmes romaines qui sont intervenues en faveur de la paix et de la *concordia*. Jusqu'à l'époque impériale, ces actions se limitaient aux conflits entre les citoyens eux-mêmes, mais certaines femmes issues de la dynastie julio-claudienne ont également intercédé à plusieurs reprises pour les membres de certaines dynasties alliées à Rome. Il convient de noter que la grande majorité de leurs actions, aussi bien pendant les périodes républicaines qu'impériales, répondaient au même schéma. Ces femmes présentent en

effet de grandes similitudes dans leur manière de procéder et dans les limites acceptées pour préserver la *pudicitia*.

Grâce à une mention du dramaturge Plaute dans sa pièce *Cistellaria* (également connue sous le titre *La comédie de la corbeille*), nous savons que les femmes romaines avaient l'habitude d'utiliser des rapports de réciprocité avec d'autres femmes pour accroître leur influence sociale, au moins depuis le II<sup>e</sup> siècle av. n. è. L'auteur de comédies lui-même appelle cette relation *amicitia*, et nous utilisons ce terme pour désigner d'autres cas qui montrent une relation entre femmes structurée d'une façon similaire. Les sources pour le II<sup>e</sup> siècle sont rares ; toutefois, d'autres ouvrages plus tardifs, comme les lettres de Cicéron à sa femme Terentia, et les récits de respectifs de Tite-Live et d'Appien sur les protestations publiques des matrones en faveur de l'abrogation de la loi Oppia (en 195 av. n. è.) et contre l'imposition d'un nouvel impôt (en 42 av. n. è.), exposent des relations féminines extrêmement similaires à celles que Plaute décrit par le terme d'*amicitia*.

Il convient de noter que les sources qui mentionnent les relations féminines à cette époque sont plutôt inhabituelles. Elle se composent principalement d'une pièce de théâtre (Pl. *Cis.* 22-37) et de lettres privées (Cic. *Fam.* 4.1 ; 163), tandis que les historiens ne semblent s'intéresser à cette pratique sociale qu'à des moments où, pour une raison quelconque, les matrones ont recouru à la protestation en public plutôt qu'au travers de leurs relations privées. En revanche, après les guerres civiles, la pertinence sociale de ces actions féminines s'est accrue. De fait, nous trouvons plusieurs mentions, tant positives que négatives, de leurs interventions durant cette période au sein des œuvres de Plutarque, d'Appien et de Cassius Dion. De même, d'autres auteurs de l'époque impériale, tels que Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, ainsi que, ultérieurement, Plutarque, ont composé des écrits sur le passé le plus lointain de Rome. Dans leurs œuvres, ils ont inclus des récits d'interventions féminines historiquement importantes. Une grande part des mentions que nous conservons ont été rédigées à une époque postérieure à celle qu'elles rapportent. Par conséquent, nous ne pouvons pas considérer l'ensemble de ces histoires comme des témoignages fiables d'événements factuels. Cependant, l'insistance des auteurs de l'époque impériale à représenter les matrones intercedant selon le même modèle d'action (et à critiquer celles qui ont osé procéder différemment) nous amène à déduire que cette manière d'intervenir, fondée sur la supplication et les demandes en privé, comme nous l'expliquons plus loin, est devenue partie intégrante de l'archétype idéal de la matrone romaine.

Puisque toutes les actions que ces auteurs mentionnent se déroulent entre Romains, nous ne pouvons pas inclure les interventions féminines de la période républicaine dans les actions diplomatiques. Cependant, tant les exemples républicains que les récits de ces auteurs de l'époque impériale nous aident à comprendre qu'il existait déjà un précédent historique à Rome pour que les matrones interviennent, avec certaines limites, dans les affaires des citoyens. À cela, il faut ajouter, comme source inestimable, l'œuvre de Flavius Josèphe, auteur d'origine juif qui fut capturé lors de la Grande Révolte (66-73 av. n. è.) et qui acquit la citoyenneté romaine. Il a abordé de manière détaillée l'histoire de son peuple et ses rapports avec les Romains et, dans son ouvrage, il a également cité les relations que plusieurs femmes de la famille julio-claudienne ont maintenues avec des membres de la dynastie hérodienne. Celles-ci présentent des similitudes à la fois avec le modèle d'intercession féminine évoqué plus haut, et avec les relations qui se sont nouées entre les princesses de la maison impériale et les royaumes de la Méditerranée orientale, telles qu'elles ont été exposées par Grace Macurdy (1937) dans les années 1930.

Grâce à une découverte dans l'un des papyrus trouvés à Oxyrhynchos, nous pouvons aussi nous appuyer sur une mention de Plotine, l'épouse de l'empereur Trajan, qui assiste à la réception publique d'une ambassade sous le règne de son mari. Tacite et Cassius Dion ont porté des accusations d'outrage similaire contre Agrippine la Jeune, et puisque ces auteurs et les auteurs du papyrus étaient animés d'une intention clairement orientée et critique, nous ne pouvons pas savoir si ce qu'ils ont écrit est vrai. Cependant, dans un bref épilogue, nous traitons de cette source et de quelques mentions dont nous disposons pour le règne de la dynastie flavienne. Ainsi, nous pouvons réfléchir à l'influence des Romaines sur les modes d'intervention menés par les femmes d'autres origines, et au rôle que les femmes de la maison impériale ont pu occuper au sein des relations avec d'autres peuples déjà intégrés au pouvoir de Rome.

Bien qu'il soit possible de trouver des interventions similaires sous le règne des Sévères, et des actions diplomatiques plus explicites à des époques ultérieures, nous avons décidé de limiter notre recherche à la période commençant au II<sup>e</sup> siècle av. n. è. et s'achevant au II<sup>e</sup> siècle de n. è. Nous considérons que le contexte culturel des impératrices de la dynastie syrienne présente des caractéristiques différentes et mériterait un travail distinct. Concernant la terminologie, la nature des interventions féminines, qui visent presque toujours à transmettre une demande et à plaider pour l'octroi d'une faveur, pourrait nous conduire instinctivement à qualifier celles-ci de *médiations*. Cependant, dans un article

pertinent, Sheila Ager (2009, p. 15-45) s'est interrogée sur la validité de ce terme dans le contexte des pratiques diplomatiques romaines, car le caractère neutre qu'un médiateur est censé adopter serait totalement inacceptable pour les Romains. Ces derniers percevaient le moindre doute concernant la justice de leurs actions comme un affront à sa nature pieuse, donc comme une accusation de sacrilège. De préférence à l'appellation de *médiation*, nous recourons, comme nous l'avons déjà précisé, au terme d'*amicitia*. Il englobe, chez Plaute, ces relations dans lesquelles une femme se rend chez une autre en vue de demander son aide. Lorsque nous avons besoin de préciser leurs intentions, nous parlons d'*actions pacificatrices* ou d'*actions conciliatrices*.

L'objectif de cette thèse est d'analyser les interventions des matrones entre le II<sup>e</sup> siècle av. n. è. et le II<sup>e</sup> siècle de n. è., dans le contexte des pratiques diplomatiques romaines.

## Chapitre 1 : L'évolution de la diplomatie romaine

Ce premier chapitre analyse quelques aspects fondamentaux de la diplomatie romaine. Il vise à comprendre comment les femmes impériales ont pu intervenir dans les pratiques diplomatiques, de façon non officielle mais avec l'accord de l'empereur. À cet effet, ce chapitre a été subdivisé en trois sections. Dans la première, nous analysons, à travers les sources littéraires qui ont abordé le lointain passé de Rome, quelques-uns des plus anciens instruments diplomatiques des Romains : les *foedera*, l'ordre des prêtres fétiaux et la *deditio*. Leur caractère rituel et inflexible, particulièrement présent dans les deux derniers, permet de comprendre que les Romains avaient une conception religieuse de leurs relations avec les autres peuples. Ils considéraient que faire preuve de courage en s'efforçant de maintenir la paix et d'éviter toute manifestation excessive de violence était une obligation divine. De même, cette conception explique leur réticence à s'avouer coupable face à une éventuelle confrontation, puisque cela reviendrait à admettre avoir commis un sacrilège.

Dans la deuxième partie, nous voyons qu'à partir du III<sup>e</sup> siècle av. n. è., les Romains ont recouru principalement à l'envoi et à la réception des *legati* pour gérer leurs relations avec d'autres peuples, progressivement plus éloignés de l'Italie. Ces ambassades, déléguées par ordre du Sénat et composées de membres de la classe sénatoriale, permettaient une communication plus fluide et plus souple que les instruments dont il a été question dans le paragraphe précédent. Cependant, comme le souligne Sheila Ager (2009, p. 30-33), la



réaction de colère des Romains face aux offres de médiation, telles celle du roi Pyrrhus ou celle des Rhodiens, montre qu'ils étaient encore réticents à admettre une partie du blâme concernant leurs désaccords avec les autres peuples.

Dans cette même partie, nous analysons comment était structurée, à cette époque, la procédure d'envoi et de réception des ambassades. Nous soulignons que, bien que les audiences officielles eussent lieu avant le Sénat, la plupart des ambassades arrivaient à Rome des mois auparavant pour recueillir des soutiens privés parmi les citoyens les plus influents. Leur pèlerinage d'*atrium* en *atrium* leur servait à créer des liens de réciprocité, avec l'espoir que le patronat obtenu leur permettrait de recevoir une réponse favorable du Sénat. Ces pratiques ne faisaient pas partie des relations officielles, puisqu'elles advenaient avec des citoyens privés et non avec un quelconque organe représentatif du peuple romain. Elles étaient toutefois de notoriété publique et ne suscitaient, généralement, aucun scandale.

Au début du Principat, certaines femmes de la *domus Caesarum* ont utilisé ces frontières floues entre public et privé pour intervenir dans les pratiques diplomatiques romaines, sans que leurs actions ne soient considérées comme un affront aux décisions de l'empereur. Cependant, pour l'ère républicaine, nous ne connaissons aucun cas de matrone qui soit intervenue dans ces pratiques, à l'exception, peut-être, de Cornelia, mère des Gracques. Plutarque écrit d'elle que dans sa *villa* de Misène, elle accueillait continuellement des représentants d'autres peuples (Plu. *CG.* 19.2-3), et qu'à une occasion, elle refusa même une offre de mariage émanant du pharaon (Plu. *TG.* 1.5-7). En raison de son contexte familial, Cornelia était la matrone la plus célèbre du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. Il est donc difficile de savoir dans quelle mesure les informations dont nous disposons à son sujet correspondent à la réalité, et en quoi son exemple pourrait être extrapolé pour comprendre l'expérience d'autres femmes issues de l'élite romaine à la même période. Cependant, dans cette section, nous examinons les raisons pour lesquelles Ptolémée VI – le pharaon évoqué par Plutarque selon Anne Bielman (2017, p. 84-114) – aurait pu avoir réalisé ladite proposition. Nous soutenons aussi que, dans un contexte où leur rôle hégémonique en Méditerranée commençait à se préciser, les Romains recevaient parfois des honneurs et des offres qui, bien que pouvant leur paraître inconvenants ou insensés, répondaient aux stratégies habituelles de leurs nouveaux alliés en quête de soutien.

Dans la dernière section de ce chapitre, nous analysons l'évolution des pratiques diplomatiques romaines au début du Principat. Naturellement, le fait que le pouvoir politique soit concentré entre les mains d'une seule personne place les femmes autour de lui, dans un contexte unique, au sein duquel la famille et la sphère politique fusionnent. Nous traitons ensuite de la façon dont le changement de système politique a affecté les femmes romaines en général, et celles de la famille impériale en particulier. Cependant, dans cette section, nous nous concentrons davantage sur l'observation d'une transition : celle de la prérogative dans les relations diplomatiques du Sénat aux mains de l'empereur. Comme nous le voyons, depuis la fin de la République, du fait à la fois de l'expansion géographique de l'Empire romain et de l'enrichissement et de l'influence de certains généraux, le Sénat a vu sa capacité de décision sur le terrain réduite. Cependant, après la bataille d'Actium (31 av. n. è.), cette transition s'est achevée et, bien que le Sénat ait continué à maintenir une autorité apparente, les rois et les ambassades des peuples étrangers se sont adressés au *princeps* pour obtenir le soutien et l'amitié de Rome.

Dans cette partie, nous avançons également que lors du changement d'ère, les Parthes sont devenus la principale menace de l'empire. Ce peuple, qui avait déjà démontré sa force dans la bataille fatale de Carrhes (53 av. n. è.) contre les troupes de Crassus, risquait de devenir une menace aussi sérieuse que ne l'avaient été les Carthaginois s'il atteignait la Méditerranée, plus encore s'il parvenait à bloquer la route de ravitaillement entre Alexandrie et Rome. Pour empêcher une telle tragédie, les royaumes alliés de la région représentaient une valeur stratégique considérable pour l'Empire romain : ils formaient en effet une barrière de sécurité entre lui et les Parthes.

Il était admis, pour l'empereur, que les monarques qui dirigeaient ces royaumes soient proches de Rome, et qu'ils affichent des liens étroits avec la famille impériale, une légitimité à maintenir le contrôle du royaume et une loyauté incontestée. Les relations avec ces royaumes exigeaient donc parfois davantage de tact que l'empereur ne pouvait en montrer. Comme l'indique Martin Jehne (2015, p. 315-317), la fonction du *princeps* ne pouvait être celle du patron universel, puisque ce concept s'avérait une contradiction en soi. Au lieu de cela, propose Jehne, l'empereur agirait comme juge impartial de tous ceux qui seraient sous son règne. Cela signifie qu'il ne pouvait pas être particulièrement indulgent face aux fautes des uns sans remettre en cause sa position aux yeux des autres et, bien sûr, qu'il ne pouvait laisser son autorité être contestée par qui que ce soit sans risquer que d'autres commencent aussi à s'interroger sur la légitimité de son pouvoir.

Si les Romains avaient suivi l'exemple des royaumes hellénistiques, ils auraient eu recours aux mariages d'État pour sceller des alliances avec les partenaires les plus importants. Ces derniers, grâce aux liens familiaux qui les unissaient à l'empereur, auraient pu bénéficier d'un traitement de faveur. Cependant, pour les empereurs romains de la période que nous étudions, cela ne constituait pas une option viable. En recourant aux mariages d'État, le *princeps* aurait admis et confirmé le caractère dynastique du nouveau système, risquant de déstabiliser la situation politique et de provoquer une nouvelle guerre civile. Le Principat, aussi différent soit-il dans la pratique, devait continuer à apparaître comme une continuation de la République. Il était par conséquent nécessaire de refuser des ressources stratégiques telles que les mariages dynastiques. Au lieu de cela, la famille impériale a développé des liens pseudo-familiaux à travers d'autres pratiques que nous approfondissons dans le troisième chapitre.

Nous terminons cette partie en présentant quelques sources qui permettent de déterminer que dans les royaumes de la Méditerranée orientale, il existait déjà des précédents de reines qui intercédèrent dans les pratiques diplomatiques de leurs royaumes sans recourir au mariage. À cet égard, María Dolores Mirón Pérez (2011, p. 243-275) a affirmé que plusieurs reines pouvaient agir de manière récurrente et incarner le visage bienveillant de leurs royaumes. Elles représentaient une partie plus temporisatrice de la dynastie, qui servait à montrer aux peuples avec lesquels existait le conflit qu'il était possible de rechercher des conditions favorables et de s'adresser pacifiquement à eux. Ces intercessions étaient aussi une manière intelligente de nuancer les décisions du roi sans les contredire, et d'inviter à la paix sans montrer de faiblesse.

En croisant ces exemples, nous soutenons qu'au début du Principat, établir des relations d'*amicitia* avec la royauté des territoires alliés du Levant méditerranéen était à la fois un besoin pour l'empire et une opportunité pour les femmes de la famille impériale. Par ailleurs, ces royaumes étaient, culturellement, les héritiers directs des grands royaumes hellénistiques et, dans leur tradition, ces peuples n'auraient pas trouvé étrange que des femmes proches du *princeps* interviennent, toujours de façon non officielle, pour créer des liens dynastiques et pour éviter des confrontations trop fortes. Les actions de ces femmes, comme celle des reines hellénistiques, nécessitaient l'approbation de l'empereur afin de n'afficher aucune contradiction interne. Elles remplissaient toutefois leur but : celui de faire preuve de tact et de garantir de bonnes relations avec ces royaumes vitaux, afin d'éviter une nouvelle grande menace.

Ainsi, nous établissons le contexte diplomatique qui a éventuellement permis les interventions des femmes de la famille julio-claudienne dans les pratiques diplomatiques des Romains. Nous consacrons les chapitres suivants à analyser la période turbulente que constitue la transition de la fin de la République au début du Principat, afin de considérer d'autres variables qui pourraient affecter les interventions des femmes de la dynastie julio-claudienne dans les pratiques diplomatiques non officielles.

## Chapitre 2 : Les précédentes républicaines des interventions diplomatiques des femmes romaines (II<sup>e</sup> siècle av. n. è. – I<sup>e</sup> siècle av. n. è.)

Comme nous l'avons déjà mentionné, nous ne connaissons aucun cas d'une Romaine qui soit intervenue dans les pratiques diplomatiques de la cité à l'époque républicaine. L'exemple de Cornelia pourrait indiquer que les matrones appartenant aux familles les plus influentes entretenaient dans la sphère privée de leurs maisons des relations avec les représentants d'autres peuples, venus à Rome en quête des protecteurs. Cependant, en raison de son caractère exceptionnel, son cas pourrait représenter à la fois une pratique inexplorée et une anomalie.

En revanche, les sources permettent de déduire que, au moins à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. è., les femmes romaines disposaient de leurs propres réseaux d'*amicitia*. Ils leur permettaient d'exercer une influence sur quelques décisions pertinentes pour le fonctionnement politique de la cité sans mettre en péril leur *pudicitia*. Il faut préciser, néanmoins, les matrones romaines n'avaient pas le droit de vote ni la possibilité d'accéder aux magistratures. Pour cette raison, nous avons choisi d'indiquer qu'elles exerçaient leur influence, et jamais leur pouvoir. Comme l'explique la philosophe espagnole Amelia Valcárcel (1997, p. 114), il existe une distinction claire entre le pouvoir explicite et légitime, traditionnellement associé au pouvoir politique, et le pouvoir non explicite, qu'elle appelle *influence*. Comme l'indique Valcárcel, le pouvoir explicite a été interdit aux femmes dans de nombreuses sociétés tout au long de l'histoire. Cependant, l'influence a constitué une forme de pouvoir plus accessible, bien qu'elle ait été souvent invisible pour les historiens, car elle ne semblait pas pertinente pour expliquer les grands événements socio-politiques de chaque période. En effet, nous avons déjà mentionné qu'à

l'époque républicaine, ces relations féminines n'attiraient l'attention des historiens que lorsque, pour une raison quelconque, les mécanismes habituels échouaient et que les matrones étaient contraintes de protester en public.

Ce chapitre, subdivisé en deux sections, est consacré à l'analyse de cette capacité des femmes romaines à intervenir dans les affaires publiques. Dans une première section, nous analysons précisément les sources qui mentionnent des cas d'*amicitia* féminine depuis l'époque de la République. Nous nous intéresserons d'abord au texte déjà mentionné de Plaute qui, en plus de nommer ces relations, indique qu'elles se développent dans la maison des matrones elles-mêmes : celle qui demandait la faveur devait se rendre chez celle qui essaierait de la faciliter. Ensuite, nous nous concentrons sur deux passages de l'œuvre épistolaire de Cicéron, qui permettent de développer les propos de Plaute. Dans le premier, sa femme, Terentia, reçoit une autre matrone qui a demandé une faveur politique pour son mari ; dans le second, Terentia elle-même doit aller chercher de l'aide. Ces deux exemples invitent à déduire que, bien que ce ne soit pas la seule raison, les objectifs politiques de la famille faisaient partie des relations d'*amicitia* féminines. Plus loin, nous analysons deux textes de Tite-Live dans lesquels cette forme de relation sociale est évoquée. Nous évoquons d'abord celui qui mentionne l'éventuelle implication de Servilia, belle-mère du consul Espurius Postumius Albinus, dans la résolution du scandale des Bacchanales ; puis, nous citons un extrait du discours de Caton l'Ancien contre l'abrogation de la loi Oppia. Enfin, nous étudions également le discours attribué par Appien à la matrone Hortensia, particulièrement utile pour déterminer quelles étaient les limites acceptables dans l'influence exercée par les Romaines.

Considérés dans leur ensemble, ces textes indiquent que les femmes romaines avaient également recours à des relations de patronat pour promouvoir leurs objectifs politiques et sociaux ainsi que ceux de leurs familles. De même, leurs actions, bien que moins formelles et cérémonieuses que celles du patronat exercé parmi les citoyens, suivaient un modèle de comportement récurrent qui ne remettait pas en cause, sauf en cas d'extrême nécessité, les limites politiques que leur imposaient la loi et la coutume. Bien au contraire, leurs actions semblent être conçues pour éviter toute posture d'opposition au rôle qui leur était attribué. De fait, les femmes romaines utilisent la frontière floue entre le privé et le public, caractéristique de la société romaine, pour exercer leur influence sous une forme tolérable socialement, même pour les défenseurs des traditions les plus récalcitrants. Nous

avons dégagé trois qualités de leurs interventions qui, pour la plupart, semblent avoir été la clé de leur bon accueil :

- Premièrement, les femmes se rendaient chez une autre matrone pour obtenir, par son intermédiaire, l'aide d'un citoyen puissant, généralement apparenté à cette dernière. Bien que cela puisse être une caractéristique archaïque, les textes de Tite-Live semblent indiquer qu'adresser directement une demande à des hommes inconnus de la famille aurait été inconvenant pour eux.
- Deuxièmement, comme pour les relations de patronat masculines, il s'agissait de relations fondées sur la réciprocité. Celles qui reçoivent la demande étaient honorés par la reconnaissance de la prévalence sociale qu'une telle demande impliquait. Par ailleurs, les pétitionnaires réussissaient à se faire entendre, et obtenaient la possibilité de recevoir l'aide dont elles avaient besoin. Cependant, dans le cas des matrones, nous ne trouvons pas de protocoles tels que la *salutatio*, ni aucune mention indiquant que les parties étaient liées par des engagements ultérieurs.
- Troisièmement, bien qu'elles ne soient pas secrètes, les demandes, tant d'une femme à l'autre que de cette dernière à la personne qu'elle devait convaincre, étaient maintenues dans l'intimité de l'espace domestique. De plus, compte tenu des discours de Caton et d'Hortensia, il est possible d'affirmer que ces relations, bien qu'elles puissent susciter des critiques parmi les personnes les plus traditionnelles, étaient largement acceptées par la société. En effet, elles étaient considérées comme une manœuvre nécessaire, qui visait à empêcher les matrones d'opter pour d'autres moyens davantage publics en vue de défendre leurs intérêts et ceux de leur famille.

Par conséquent, ces sources suggèrent que les femmes romaines avaient une façon d'intervenir spécifique, structurée et fonctionnelle, qui, en fin de compte, servait à la fois leurs propres intérêts et ceux de la société romaine en général, puisqu'elle permettait de canaliser certains problèmes internes sans entraîner de conflits ouverts ni remettre en cause le bon fonctionnement des institutions. Il est probable que l'augmentation de l'indépendance économique des femmes à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. ait également contribué à l'augmentation de leur niveau d'influence. Cependant, contrairement à ce

changement, qui a suscité de nombreux débats, la pratique des interventions privées entre femmes semble avoir été amplement tolérée, en dépit du fait qu'elle offrait aux matrones l'occasion d'influencer les affaires politiques de la cité. Ceci nous amène à penser que, dans le cas des femmes, le souci des Romains n'était pas tant qu'elles interviennent, transgressant ainsi certaines règles morales, mais plutôt que l'on s'aperçoive qu'elles le faisaient, brisant ainsi l'illusion de la stabilité du pouvoir romain.

La deuxième section se concentre sur l'analyse des interventions en faveur de la négociation et de la paix, des parentes d'Octave, de Marc Antoine et de Sextus Pompée pendant les guerres civiles, entre 42 et 31 av. n. è. Certains auteurs de l'époque impériale, tels que Plutarque et Appien, ont écrit à propos de ces femmes qui, au cours de cette période turbulente et sanglante, ont été contraintes d'agir d'une manière contraire aux conventions afin de protéger leurs proches et leurs biens. Il est fort possible que les nombreuses mentions d'héroïsme féminin rapportées à cette époque soient en réalité une construction ultérieure, et constituent d'exagérations formulées pour évoquer une période de crise avant le rétablissement de la paix par Auguste. Néanmoins, leurs récits sont extrêmement utiles pour comprendre que la position des Romains de l'époque impériale concernant les interventions féminines était plus souple que celle de l'époque républicaine. Cela s'explique, probablement, par l'importance détenue par ces femmes, notamment celles qui étaient proches des généraux, qui se sont efforcées d'éviter une catastrophe encore plus grande durant les guerres civiles.

Ces deux auteurs, ainsi que le plus tardif Cassius Dion, ont établi une dichotomie claire entre Fulvie et Octavie, toutes deux épouses de Marc Antoine. Bien que les deux femmes aient eu un rôle très actif dans les décisions politiques du deuxième triumvirat, elles sont présentées comme des opposés symétriques. La première est dépeinte comme capricieuse, manipulatrice et belliqueuse, tandis que la seconde apparaît réfléchie, généreuse, mesurée et, surtout, prête à se sacrifier pour la paix. Naturellement, nous devons tenir compte du fait que Fulvie, qui était l'épouse du chef vaincu, constituait une cible convenable, à la fois pour ceux qui voulaient vilipender Antoine et pour ceux qui voulaient excuser certaines de ses actions. Dans le cadre de cette thèse, il n'est pas pertinent de se demander quelle proportion de ces récits corresponde aux faits. Il convient plutôt de constater que les évaluations des deux femmes ne portaient pas tant sur la question de savoir si leurs actions correspondaient aux pratiques dictées par le *mos maiorum*, mais sur leurs objectifs et sur leur contribution la paix, même momentanément. La comparaison de ces cas

montre, précisément, que les interventions de ces femmes continuaient à présenter le même schéma déjà observé chez Plaute ou dans les lettres de Cicéron, mais avec quelques variantes, comme le fait que l'assistance des femmes influentes n'est pas sollicitée uniquement par des matrones. Toutefois, en comparaison avec l'époque ultérieure, le changement le plus significatif était que les frontières entre les interventions publiques et privées étaient devenues encore plus floues pour certaines femmes situées au sommet de la pyramide sociale.

Malgré le rôle de premier plan joué par Fulvie et Octavie dans les sources, le cas le plus emblématique pour comprendre l'importance des matrones à cette période est celui de Julia, la mère de Marc Antoine. Selon Appien (*BC*. 5.63), elle a permis de promouvoir une nouvelle alliance entre Octave et son fils après la confrontation pendant la guerre du Pérouse (41-40 av. n. è.). L'auteur alexandrin précise qu'Octave hésitait à être le premier à écrire à son adversaire, car cela aurait affaibli sa position. De fait, cette démarche revenait à accepter comme sienne la responsabilité de la guerre qui avait éclaté. Cette action s'apparentait à un véritable suicide politique. Cependant, pressé de mettre un terme à cette lutte intestine, Octave a écrit à Julia, la mère d'Antoine, pour lui rappeler qu'ils partageaient des lignées de parenté et qu'elle pouvait lui faire confiance. De cette façon, il pouvait présenter les mêmes idées et être ouvert à la négociation sans avoir à compromettre son image publique. En effet, il pouvait, sans nuire à son image, montrer du respect et de l'admiration envers une matrone âgée dont il était parent. L'auteur souligne, également, qu'au lieu de recourir à la supplication comme il était d'usage dans les relations entre femmes, Octave a préféré accuser Antoine avant sa mère. Ainsi, bien qu'il lui ait montré de la déférence, il a précisé qu'il ne demandait pas une faveur, mais plutôt une restitution. Sa stratégie fut efficace, car, à la demande de sa mère, Antoine mit de côté son amitié avec Sextus Pompée et accepta de se rendre à Brindisi, où la paix entre lui et Octave serait scellée et confirmée par son mariage avec Octavie.

Ce cas est probablement le plus significatif afin de saisir que les interventions féminines sont devenues pertinentes dans le processus de négociation de paix grâce à leur potentielle pour surmonter les problèmes que les Romains rencontraient pour s'avouer coupables dans un conflit. En raison de l'énorme impact que les combats continus avaient sur la population, la seule possibilité pour les généraux de clamer leur innocence devant le peuple romain était d'affirmer qu'ils s'étaient simplement défendus des attaques des autres ; et, comme chacun devait maintenir la même position, les négociations



aboutissaient souvent à une impasse, rendant inutiles les moyens habituels de conciliation. Comme le montre ce texte d'Appien, les interventions des femmes offraient une ressource alternative, socialement acceptable, mais non officielle, pour rapprocher les positions sans que personne n'ait à porter la responsabilité du conflit.

### Chapitre 3 : L'intégration des interventions féminines dans les pratiques diplomatiques du Principat (I<sup>e</sup> siècle av. n. è. – I<sup>e</sup> siècle de. n. è.)

Précisément en raison de leur importance pour atténuer et minimiser les effusions de sang pendant les guerres civiles, les interventions féminines, bien que louées, sont devenues un souvenir de cette période troublée. Auguste, qui après sa victoire définitive à Actium justifiait son pouvoir inédit en se présentant comme le garant de la paix, avait besoin d'éliminer tout ce qui rappelait les guerres. Par conséquent, il devait, en même temps, remercier les actions de ces femmes et leur signifier que leurs interventions sur des questions aussi violentes ne seraient plus nécessaires. Cependant, il lui fallait aussi tenir compte du fait que, bien qu'il prône un retour aux anciennes habitudes, de nombreuses femmes romaines avaient obtenu, à la suite de cette sombre période, une autonomie sociale et économique jusque-là inconnue.

Dans ce dernier chapitre, subdivisé en trois parties, nous analysons le changement de contexte au début du Principat, dans le but d'élucider comment cette nouvelle période a repris et adopté les caractéristiques des interventions féminines de l'époque républicaine. Nous nous concentrons d'abord sur l'étude du nouveau contexte idéologique. Pour ce faire, nous nous tournons vers les travaux d'historiens tels que Denys d'Halicarnasse et Tite-Live qui, à ce moment de la refondation de la cité, ont écrit sur l'histoire lointaine de Rome. Nous analysons surtout les *exempla* des Sabines et celui de la mère de Coriolan, que ces auteurs ont recomposés, et nous les comparerons aux descriptions des jeunes Tarpeia et Clélie. Il convient de noter que les Sabines et Veturia se voient attribuer la forme d'intervention républicaine que nous avons déjà abordée, et leurs actions sont évaluées comme sensées et bénéfiques par les auteurs. À l'inverse, les jeunes femmes optent pour des actions à caractère plus militaire. Elles sont jugées comme impulsives et sont accusées de mettre en danger la cité, aussi bonnes soient leurs intentions. Analysées

dans leur ensemble, ces réflexions sur le passé semblent véhiculer une idée claire aux femmes romaines du début du Principat : le besoin pressant créé par les guerres civiles étant dépassé, les interventions féminines sont désormais bien accueillies seulement si elles s'inscrivent dans des circonstances spéciales. Sont donc promues, celles qui sont nécessaires pour maintenir l'harmonie à Rome, et uniquement si elles s'ajustent au modèle préexistant, qui recourt toujours à la supplication et évite l'imposition, tout en favorisant l'intervention en privé, de préférence aux actions publiques.

Dans la deuxième section, nous analysons le nouveau contexte social. Nous avançons que les réformes juridiques et l'expansion de pratiques telles que le matronage ont permis la création d'un nouveau contexte pour les matrones romaines. Dans cet environnement, l'adultère était sévèrement puni et l'idéal de la femme romaine comme mère était promu, mais, parallèlement, le contexte impérial offrait également des opportunités renouvelées d'autonomie économique et de prestige social pour les femmes, à Rome comme dans les provinces. Pour aborder les cas d'interventions féminines dans les pratiques diplomatiques de cette époque, nous nous attachons à analyser comment ces changements ont affecté les femmes de la dynastie julio-claudienne, en étudiant avec un intérêt particulier leur présence dans les espaces publics et privés.

En premier lieu, rappelant l'importance accordée par Paul Zanker (1992) à la transformation de l'espace urbain à cette époque, nous considérons les travaux publics dédiés aux femmes de la *domus Caesarum* dans la cité de Rome. Chose inédite jusqu'alors, nous observons que de nombreuses femmes impériales reçurent des honneurs publics. Cela affirmait à la fois leur position de matrones idéales et de membres de la famille impériale, qui méritaient des considérations exceptionnelles tant qu'elles acceptaient les limites de leur position et n'intervenaient qu'en faveur de l'harmonie sociale. En deuxième lieu, afin de tenir compte également des mutations de l'espace domestique occupé par les femmes impériales, nous retrouvons l'idée de la *domus frequentata* défendue par Lien Foubert (2016, p. 129-150). Cette dernière soutient que depuis les dernières décennies de la République, les maisons des romaines de l'élite sont devenues le symbole du statut des femmes qui les habitaient. Cette thèse avance que les maisons constituaient un espace politique pour les femmes de l'élite romaine au moins à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. è., et ont acquis une importance particulière à l'époque impériale. En effet, les femmes proches de l'empereur, ainsi que d'autres matrones, recevaient aussi

des citoyens, des représentants d'autres peuples et des princes de cours alliées venus à Rome pour être éduqués en compagnie des princes de la maison impériale.

En somme, cette section nous aide à comprendre que pendant le Principat, les frontières entre privé et public étaient floues pour les matrones en général, mais surtout pour les femmes de la maison impériale. Dans ce dernier cas, en raison de la proximité avec l'empereur, des interventions excessives ou indésirables pouvaient être jugées comme une tentative d'usurpation du pouvoir et étaient sévèrement critiquées. Cependant, lorsque ces femmes maintenaient le modèle accepté d'intervention féminine, en préservant le caractère privé et le ton suppliant, et, naturellement, lorsque les interventions étaient appropriées, ces actions étaient considérées comme relevant d'une circonstance particulière. Elles s'inscrivaient dans l'obligation de rechercher le bien de sa famille ; et dans leur cas, étaient liées nécessairement au maintien de la paix et de l'harmonie, tant entre citoyens romains qu'entre le peuple romain et ses alliés.

La dernière section est consacrée à l'analyse des interventions féminines dans les pratiques diplomatiques. Pour commencer, nous retrouvons les liens entre les femmes de la maison impériale et les reines et princesses des royaumes alliés du Levant méditerranéen, abordés par Grace Macurdy. Les informations concernant la plupart de ces relations restent rares ; cependant, nous pensons qu'en les contextualisant dans la tradition des interventions féminines à Rome, elles renforcent l'idée que les femmes de la famille julio-claudienne ont étendu leurs réseaux d'influence et ont adopté un rôle temporisateur, similaire à celui proposé par María Dolores Mirón Pérez pour les reines hellénistiques.

Cependant, c'est uniquement par rapport aux membres de la famille hérodiennne que nous pouvons affirmer, en prenant comme référence l'ouvrage de Flavius Josèphe, que les femmes de la maison impériale sont intervenues à plusieurs reprises dans les pratiques diplomatiques des romains. Nous consacrons la dernière partie du développement à analyser chacune de ces interventions, pour déterminer dans quelle mesure elles s'inscrivent dans les interventions, romaines traditionnelles, celles déjà décrites par Plaute, et quelles en étaient les caractéristiques distinctives des interventions impériales. La première des relations que nous connaissons a eu lieu entre Livie et la princesse Salomé, sœur du roi Hérode le Grand. Comme l'a noté Isabel Cogitore (2016, p. 323-337), leur relation s'est transmise d'une génération à l'autre, en transparaissant dans l'amitié entre Antonia la Jeune, épouse de Drusus, et Bérénice, fille de ladite princesse

Salomé. Bien qu'il existe des indices de relations similaires avec d'autres dynasties régnantes du Proche-Orient, la relation multigénérationnelle des *amicitiae* féminines la mieux décrite par les sources est, incontestablement, celle des femmes de la famille julio-claudienne avec les membres de la dynastie hérodiennne. De fait, l'ouvrage de Flavius Josèphe recueille des cas correspondant à toutes les générations de la première dynastie impériale.

Nous examinons si cette particularité pourrait être due à la situation sociale de la Judée qui, en plus de représenter une position stratégique pour défendre la Méditerranée contre les Parthes, était composée d'une population très diverse, au sein de laquelle les affrontements religieux ont commencé à se multiplier dans cette période. Cependant, nous soutenons que notre connaissance inégale des relations de Rome avec ces royaumes s'explique, principalement, par le fait d'avoir une source privilégiée pour étudier le royaume de Judée. En effet, nous bénéficions d'un historien local comme Flavius Josèphe, qui a également été impliqué dans les relations entre les deux peuples, nécessitant lui-même l'intervention de Poppée à une occasion. Sa connaissance des deux cultures était unique, et comme nous ne disposons pas d'auteurs similaires pour d'autres royaumes, nous ne pouvons pas savoir si ce que nous savons de la famille hérodiennne constitue un cas particulier, ou s'il s'agit d'éléments communs dans les relations de Rome avec les royaumes alliés.

## Conclusion

Enfin, revenant à l'hypothèse de départ, nous confirmerons que les femmes romaines n'ont pas participé aux pratiques diplomatiques officielles, mais que, néanmoins, pendant une brève période, correspondant au règne de la dynastie julio-claudienne, les femmes de la maison impériale sont intervenues dans les pratiques diplomatiques non officielles entre Rome et les royaumes du Levant méditerranéen, se présentant toujours comme le visage amical et accommodant du pouvoir impérial. Grâce aux œuvres de Flavius Josèphe, les efforts de ces femmes pour entretenir des relations avec la dynastie hérodiennne sont bien attestés, même si d'autres sources moins concluantes suggèrent que leurs actions auraient pu s'étendre à d'autres royaumes comme l'Arménie, le Bosphore ou le Pont.

En nous appuyant sur l'ensemble des éléments étudiés dans la thèse, nous pouvons observer que de nombreuses raisons ont créé à la fois le besoin et les précédents nécessaires pour que ces interventions féminines soient perçues comme des actions tolérables, voire convenables, et non comme des tentatives d'usurpation du pouvoir impérial :

- 1- D'abord, une réticence persistante des Romains à admettre leur responsabilité face au déclenchement de tout conflit. À l'occasion, une telle attitude pouvait rendre difficiles les négociations avec l'autre partie, qu'il s'agisse de Romains (comme dans le cas des guerres civiles) ou de peuples étrangers.
- 2- Ensuite, une tradition préexistante d'interventions féminines. Celles-ci, même si elles ne se conformaient pas pleinement au rôle que leur imposait le *mos maiorum*, étaient tolérées tant qu'elles étaient gardées privées et exécutées par la supplication, particulièrement après la période des guerres civiles, car elles s'avéraient essentielles pour résoudre le problème des impasses créées par les réticences évoquées au point précédent.
- 3- En outre, les pratiques diplomatiques des Romains comportaient communément des actions non officielles, mais publiquement reconnues et acceptées, qui consistaient à nouer des liens personnels par l'institution du patronat. À l'exception, peut-être, de Cornelia, nous ne connaissons aucune femme de l'époque républicaine qui ait utilisé cette flexibilité pour participer aux actions diplomatiques des Romains. Cependant, la frontière entre le privé et le public est devenue encore plus floue sous le Principat. Durant cette période, certaines femmes proches du *princeps* ont pu intervenir en la matière, dans le prolongement de leur rôle domestique et maternel.
- 4- Ce rôle, qui leur permettait d'incarner le visage amical de la dynastie, existait déjà dans les royaumes hellénistiques. Il s'agissait donc d'une forme de communication tout à fait normale aux yeux des royaumes alliés situés sur la bordure orientale de l'Empire. Comme les empereurs romains ne pouvaient pas recourir à des mariages diplomatiques avec des membres de dynasties étrangères à cette époque, les interventions de femmes

impériales au nom des princes et princesses de ces royaumes représentaient un moyen commode d'établir des liens pseudo-familiaux sans remettre en cause la continuité de la République.

- 5- La menace des Parthes dans l'extrémité orientale de l'empire laissait envisager une nouvelle période de guerres et de famines si ces derniers s'étendaient à l'est de la Méditerranée. Cela signifiait que les relations avec les royaumes alliés dans cette zone nécessitaient des stratégies particulières, afin que l'empereur puisse faire preuve de tact sans afficher de favoritisme ou de faiblesse, et ainsi s'assurer que les rois vassaux qui les gouvernaient resteraient fidèles à Rome.

## Épilogue

L'intégration progressive de ces royaumes alliés sous les règnes des empereurs flaviens et antonins, ainsi que la grande victoire de Trajan contre les Parthes, ont modifié considérablement les besoins diplomatiques de l'Empire. En outre, dans le cas de ces deux dynasties, nous ne trouvons pas de mentions d'interventions féminines qui pourraient être incluses dans le cadre des pratiques diplomatiques. Nous retenons, tout de même, quelques mentions d'interventions dignes d'intérêt. Celles-ci ne contribuent pas à répondre à l'hypothèse principale de cette thèse, puisque les interventions des femmes impériales de cette époque ont eu lieu entre Rome et des peuples déjà incorporés dans son pouvoir. Néanmoins, elles sont utiles pour comprendre l'extension et la valeur de telles interventions féminines, et pour affirmer qu'y recourir afin de maintenir l'harmonie aurait constitué une stratégie parfaitement rationnelle dans le contexte impérial.

# Resumen en castellano

## Introducción general

La diplomacia ha formado parte de la mayoría de las sociedades, al menos, desde el tercer milenio a.C. Debido a ello, resulta difícil encontrar una definición unívoca, pues ha tomado las más diversas formas para adaptarse a las cualidades y necesidades de cada sociedad. Huelga decir, por lo tanto, que la diplomacia romana a la que hacemos referencia en esta tesis era muy distinta de la actual. Desde luego presentan ciertas similitudes. En ambos casos podemos observar que se trata de los esfuerzos pacíficos (aunque no necesariamente pacifistas) de un pueblo para establecer o mantener términos de paz y relaciones colaborativas con otro pueblo, o incluso para aliarse contra un tercero. No obstante, los recursos y estrategias utilizados difieren considerablemente de las del presente. Por esta razón, seguimos la práctica historiográfica actual que opta por referirse al conjunto de dichos esfuerzos a los que recurrieron los romanos como *acciones diplomáticas* o *prácticas diplomáticas*.

Tradicionalmente, en el campo de la diplomacia, a las mujeres se les ha reconocido únicamente la capacidad de establecer alianzas a través de uniones matrimoniales. En lo referente a las mujeres de la Roma antigua, las revisiones epistemológicas de los últimos 50 años han llevado a la comunidad académica a cuestionar el limitado rol político y social que les fue atribuido en décadas anteriores. Sin embargo, los estudios sobre su implicación en las prácticas diplomáticas siguen siendo escasos, y dirigidos, principalmente, al periodo del Bajo Imperio.

Ciertamente, las mujeres romanas del periodo clásico no cumplieron ninguna función en las prácticas diplomáticas oficiales de su ciudad. Pero entre los siglos II a.C. y II d.C. encontramos en las fuentes, principalmente literarias, varias menciones sobre mujeres romanas que intercedieron por la paz y la *concordia*. Hasta la época imperial, estas acciones se limitaron a evitar el derramamiento de sangre y favorecer la armonía entre los propios ciudadanos, pero algunas mujeres de la dinastía Julio-Claudia también intercedieron de forma recurrente a favor de miembros de algunas dinastías aliadas a Roma. Conviene destacar que la inmensa mayoría de sus acciones, tanto de la época republicana como de la imperial, respondían a un mismo patrón, con grandes similitudes tanto en su forma de proceder como en las limitaciones aceptadas.

Gracias a una mención del comediógrafo Plauto en su obra *Cistellaria* (también conocida como *La comedia de la arquilla*) sabemos que las matronas romanas mantenían relaciones de reciprocidad que utilizaban para acrecentar su influencia social al menos desde el siglo II a.C. El propio autor llama *amicitia* a esta relación, y nosotros utilizamos el término para hacer referencia a otros casos que muestran una relación entre mujeres estructurada de forma similar. Las fuentes para el siglo II<sup>o</sup> son escasas; pero otras obras posteriores, como las cartas de Cicerón a su esposa Terencia, y las narraciones de Tito Livio y Apiano sobre las protestas públicas femeninas a favor de la derogación de la ley Oppia (en el 195 a.C.) y contra la imposición de un nuevo impuesto (en el 42 a.C.), respectivamente, muestran relaciones entre matronas muy similares a las descritas como *amicitia* por Plauto.

Conviene destacar que las fuentes que mencionan las relaciones femeninas de esta época son más bien inusuales. Contamos, principalmente, con una obra de teatro (Pl. *Cis.* 22-37) y dos cartas privadas (Cic. *Fam.* 4.1; 163), mientras que los historiadores tan solo parecen interesarse por esta práctica social en aquellos momentos en los que, por alguna razón, las matronas recurrieron a protestar en público en lugar de hacerlo a través de sus relaciones privadas. En cambio, a partir de las guerras civiles la relevancia social de estas acciones femeninas aumentó, y encontramos varias menciones, tanto positivas como negativas, de sus intervenciones durante este periodo en las obras de Plutarco, Apiano y Casio Dion. Al mismo tiempo, otros autores de la época imperial, como Dioniso de Halicarnaso y Tito Livio, así como Plutarco más adelante, escribieron sobre el pasado más remoto de Roma. En estas obras incluyeron menciones a importantes intervenciones femeninas que seguían el mismo patrón que las relaciones de *amicitia*. Muchas de las menciones que conservamos se escribieron en una época muy posterior a la que relatan, y no podemos, por lo tanto, considerar estos relatos como una muestra fehaciente de hechos que tuvieron lugar. Sin embargo, la insistencia de los autores de la época imperial para representar a las matronas intercediendo según el mismo modelo de acción (y criticar a las pocas que se atrevieron a hacerlo de otra forma) nos lleva a deducir que esta forma de intervenir, fundamentada como explicamos más adelante, en torno a la súplica y a la privacidad, pasó a formar parte del arquetipo ideal de matrona.

Dado que todas las acciones que mencionan estos autores tuvieron lugar entre romanos, no podemos incluir las intervenciones femeninas de la época republicana en el campo de las acciones diplomáticas. Pero, tanto los ejemplos republicanos como los relatos de estos



autores de la época imperial nos sirven para entender que ya existía en Roma un precedente histórico para que las matronas pudiesen intervenir, con ciertas limitaciones, en los asuntos ciudadanos. A ello debemos añadir, como inestimable fuente, la obra de Flavio Josefo, autor de origen judío, capturado durante la Gran Revuelta (66-73 a. C.) y que obtuvo la ciudadanía romana. Escribió con detalle sobre la historia de su pueblo y sus relaciones con los romanos y, en su obra, citó también las relaciones que varias de las mujeres de la familia Julio-Claudia mantuvieron con miembros de la dinastía Herodiana. Éstas muestran similitudes tanto con el modelo de intercesión anteriormente mencionado, como con las relaciones entre las princesas de la casa imperial y de los reinos del Mediterráneo oriental, estudiadas ampliamente por Grace Macurdy (1937) en los años 30. Gracias al hallazgo en uno de los papiros encontrados en Oxirrinco, también contamos con una mención que sitúa a Pompeya Plotina, esposa del emperador Trajano, asistiendo a la recepción de una embajada pública durante el reinado de su esposo. Tácito y Casio Dion hicieron acusaciones de haber tenido un atrevimiento similar contra Agripina la Menor, y dado que tanto estos dos autores como los escritores del papiro lo hacían con una intención interesada y crítica, no podemos saber si lo que decían era verdad. Aun así, en un breve epílogo tratamos esta fuente y algunas menciones que contamos para el reinado de la dinastía Flavia. Ellas nos permiten reflexionar sobre la influencia que tuvieron las mujeres romanas en la forma de intervenir de mujeres de otras procedencias, y sobre el rol que las mujeres de la casa imperial pudieron tener en las relaciones con otros pueblos que ya estaban integrados bajo el poder de Roma.

Aunque es posible encontrar intervenciones similares durante el reinado de los Severos, y acciones diplomáticas más explícitas en épocas posteriores, hemos decidido limitar nuestra investigación a los siglos II a.C. y II d.C. Consideramos que el contexto cultural de las emperatrices de la dinastía siria presentaba características diferentes y es merecedor de un trabajo propio. En cuanto a la terminología, la naturaleza de las intervenciones femeninas, casi siempre dirigidas a transmitir una petición y abogar por la concesión de un favor, podría llevarnos instintivamente a denominarlas como mediaciones. No obstante, en un interesante artículo Sheila Ager (2009, p. 15-45) ha cuestionado la validez de este término en el contexto de las prácticas diplomáticas romanas, pues el carácter neutral que se le presupone a un mediador sería totalmente inaceptable para los romanos. Aquellos percibían cualquier duda sobre su rectitud como una afrenta a su naturaleza piadosa y, por lo tanto, como una posible acusación de sacrilegio. En su lugar recurrimos,

como ya hemos mencionado, al término *amicitia* utilizado por el propio Plauto para describir aquellas relaciones en las que, como él mismo describía, una mujer acudía a la casa de otra para pedirle su ayuda. Utilizamos también los términos *acciones pacificadoras* o *conciliadoras* cuando sea necesario precisar sus intenciones.

El objetivo de esta tesis es el de analizar las intervenciones de las matronas entre los siglos II a.C. y II d.C. para dilucidar si las mujeres romanas tuvieron algún papel en las prácticas diplomáticas de esta época.

## Capítulo 1: La evolución de la diplomacia romana

Este primer capítulo analiza algunos aspectos fundamentales de la diplomacia romana para comprender cómo pudieron llegar a intervenir las mujeres imperiales en las prácticas diplomáticas de forma no oficial, pero con la aceptación del emperador. A tal propósito, este capítulo está subdividido en tres apartados. En el primero abordamos, a través de las fuentes literarias que estudiaron el pasado más remoto de Roma, el análisis de algunos de los instrumentos diplomáticos más antiguos de los romanos: los *foedera*, la orden de los sacerdotes feciales y la *deditio*. El carácter ritual e inflexible, especialmente de las dos últimas, nos ayuda a comprender que los romanos tenían una concepción religiosa de sus relaciones con los demás pueblos, y sentían como una obligación divina mostrarse valerosos al tiempo que trataban de mantener la paz, y evitar cualquier muestra desmedida de violencia. Dicha concepción explica, a su vez, su reticencia a admitir la culpa ante cualquier posible enfrentamiento, pues esto equivaldría a admitir haber cometido un sacrilegio.

En el segundo apartado vemos que a partir del siglo III a.C. los romanos recurrieron, principalmente, al envío y recepción de *legati* para gestionar sus relaciones con otros pueblos, progresivamente más alejados de Italia. Estas embajadas, enviadas por orden del Senado y formadas por miembros de la clase senatorial, permitían una comunicación más fluida y flexible. No obstante, como indica Sheila Ager (2009, p. 30-33), su airada respuesta ante ofertas de mediación como las del rey Pirro o la de los Rodios demuestra que los romanos seguían mostrándose reticentes a admitir cualquier parte de culpa en sus desavenencias con otros pueblos.

En este mismo capítulo analizamos también cómo se estructuró en esta época el procedimiento para el envío y recepción de embajadas. Destacamos que, aunque las

audiencias oficiales se producían ante el Senado, la mayoría de las embajadas llegaban con meses de antelación a Roma para recabar apoyos privados entre los ciudadanos más influyentes. Su peregrinaje de atrio en atrio les servía para crear lazos de reciprocidad, con la esperanza de que los patronatos obtenidos les sirviese para recibir una respuesta favorable del Senado. Estas prácticas no formaban parte de las relaciones oficiales, pues tenían lugar con ciudadanos particulares y no con ningún órgano representante del pueblo. Aun así, eran de conocimiento público y no provocaban, de forma habitual, ningún escándalo entre los ciudadanos.

Al comienzo del Principado, algunas mujeres de la *domus Caesarum* aprovecharon estos difusos límites entre lo público y lo privado para intervenir en las prácticas diplomáticas romanas sin que sus acciones se considerasen una afrenta a las decisiones del emperador. Sin embargo, para la época republicana no conocemos ningún caso de una matrona que llegase a intervenir en dichas prácticas, con la posible excepción de Cornelia, madre de los Gracos. Plutarco dice de ella que en su villa de Miseno acogía continuamente a representantes de otros pueblos (Plu. *CG.* 19.2-3), y que, en una ocasión, llegó incluso a rechazar una oferta de matrimonio del faraón (Plu., *TG.* 1.5-7). Dado que por su contexto familiar Cornelia fue la matrona más prominente del siglo II a.C., resulta difícil saber cuánto de lo que conocemos de ella se corresponde con la realidad, e incluso cuánto de esto último sería extrapolable a otras mujeres de la élite romana de la misma época. No obstante, en este apartado consideramos las razones que Ptolomeo VI – el faraón del que habla Plutarco según Anne Bielman (2017, p. 84-114) – pudo haber tenido para llevar a cabo dicha proposición. Argumentamos que, en un contexto en el que su papel hegemónico en el Mediterráneo comenzaba a hacerse patente, los romanos recibieron ocasionalmente honores y propuestas que, aunque desde su perspectiva resultasen inconvenientes o ridículas, respondían a las estrategias habituales de sus aliados para buscar el apoyo deseado.

En el último apartado de este capítulo repasamos cómo cambiaron las prácticas diplomáticas romanas al comienzo del Principado. Naturalmente, el hecho de que el poder político se concentrase en manos de una sola persona posicionó a las mujeres de su entorno en un contexto singular, en el que el ámbito familiar y el político se convertían en una misma cosa. Más adelante tratamos cómo afectó el cambio de sistema político a las mujeres romanas en general y a las de la familia imperial en particular. Pero en este apartado nos centramos más bien en observar otro cambio relevante a nuestro tema de

investigación: la transición del poder de decisión sobre las relaciones diplomáticas romanas del Senado a manos del emperador. Ya desde finales de la República, debido tanto a la expansión geográfica del imperio como al aumento de la riqueza e influencia de algunos generales, el Senado vio reducida su capacidad de decisión sobre el terreno. No obstante, después de la batalla de Accio (31 a.C.) esta transición se completó y, aunque el Senado siguió manteniendo una aparente autoridad, tanto los reyes como las embajadas de pueblos extranjeros acudían al *princeps* en busca de apoyo y amistad.

En este apartado también adelantamos que, en el cambio de era, los partos se convirtieron en la amenaza principal del imperio. Este pueblo, que ya había demostrado su fuerza en la fatal batalla de Carras (53 a.C.) contra las tropas de Craso, corría el peligro de convertirse en una amenaza tan seria como lo habían sido los cartagineses si llegaban hasta el Mediterráneo, más aún si lograban bloquear la vía de suministros entre Alejandría y Roma. Para evitar tal tragedia, los reinos aliados de la zona contaban con un incalculable valor estratégico para el Imperio, pues formaban una barrera de seguridad entre él y los partos.

Era conveniente, para el emperador, que los monarcas que gobernasen esos reinos fueran afines a Roma. Interesaba que estos reyes-vasallos mantuviesen estrechos lazos con la familia imperial, que contasen con una legitimidad irreprochable para mantener el reino bajo control, e hiciesen gala de una lealtad incuestionable a Roma. La relación con estos reinos en ocasiones precisaba, por lo tanto, más tacto del que el emperador podía mostrar. Como indica Martin Jehne (2015, p. 315-317), la función del *princeps* no podía ser la del patrono universal, ya que este concepto resulta ser una contradicción en sí misma. En su lugar, propone Jehne, el emperador actuaba como juez imparcial de todos los que vivían bajo su imperio. En consecuencia, no podía mostrarse especialmente indulgente ante las faltas de unos sin poner su posición en cuestión a ojos de los demás; y, por supuesto, no podía permitir que su autoridad se viese desafiada por ninguno sin arriesgarse a que los demás también comenzasen a cuestionar la legitimidad de su poder.

Si los romanos hubiesen seguido el ejemplo de los reinos helenísticos, habrían recurrido a los matrimonios de estado para sellar alianzas con los aliados más importantes. Los cuales, al contar con lazos familiares que los unían al emperador, habrían podido gozar de un trato preferente de forma justificada. Pero para los emperadores romanos del periodo que estudiamos ésta no era una opción viable. De recurrir a matrimonios de estado el *princeps* habría admitido y confirmado la naturaleza dinástica del nuevo sistema,

corriendo el riesgo de volver a desestabilizar la situación política y provocar una nueva guerra civil. El Principado, por diferente que fuese en la práctica, debía seguir mostrándose como una continuación de la República y, por lo tanto, prescindir de recursos estratégicos como las bodas dinásticas. En su lugar, la familia imperial desarrolló lazos pseudo-familiares a través de otras prácticas en las que profundizamos en el tercer capítulo.

Acabamos este apartado por exponer algunas fuentes que permiten afirmar que en estos reinos de Oriente Próximo ya existían precedentes de reinas que intercedieron en las prácticas diplomáticas de sus dinastías sin recurrir al matrimonio. A este respecto, María Dolores Mirón Pérez (2011, p. 243-275) ha afirmado que varias reinas pudieron actuar de forma recurrente como la cara amable de sus reinos. Ellas representaban una parte más contemporizadora de la dinastía, que servía para mostrar a las gentes con las que entraban en conflicto que podían buscar términos favorables acudiendo pacíficamente a ellas. Una forma inteligente de matizar las decisiones del rey sin contradecirlas, y de invitar a la paz sin mostrar debilidad.

Tenemos en cuenta estos antecedentes para argumentar que, a principios del Principado, existía tanto la necesidad como la oportunidad para que las mujeres de la familia imperial pudiesen establecer relaciones de *amicitia* con la realeza de los reinos aliados del Levante mediterráneo. Al fin y al cabo, estos reinos eran, culturalmente, herederos directos de los grandes reinos helenísticos y, en su tradición, no habrían encontrado extraño que las mujeres próximas al *princeps* interviniesen, siempre de forma no oficial, para crear lazos dinásticos y para interceder por ellos cuando las relaciones con el emperador se malograsen. Sus actos, al igual que el de las reinas helenísticas, necesitaban el beneplácito del emperador para no mostrar divisiones internas. Pero cumplían con un claro propósito: mostrar tacto y garantizar las buenas relaciones con aquellos reinos vitales, con el fin de evitar una nueva gran amenaza.

Establecido así el contexto diplomático que posibilitó la intervención de las mujeres de la familia Julio-Claudia en las prácticas diplomáticas de los romanos, dedicaremos los siguientes capítulos a analizar el contexto de las mujeres romanas en el turbulento periodo de transición de la República tardía al comienzo del Principado, para considerar otras variables que pudieron afectar a las intervenciones de aquellas mujeres en las prácticas diplomáticas no oficiales del Principado.

## Capítulo 2: Los precedentes republicanos de las intervenciones diplomáticas femeninas (s. II - I a.C.)

Como hemos mencionado, no conocemos ningún caso de una romana que interviniese en las prácticas diplomáticas de la ciudad durante la época republicana. El caso de Cornelia podría indicar que las romanas pertenecientes a las familias más influyentes mantenían relaciones con los representantes de otros pueblos venidos a Roma en busca de apoyos. Pero, por su excepcionalidad, su caso podría representar tanto un patrón desconocido como una anomalía.

Sin embargo, las fuentes si nos permiten deducir que, al menos desde el siglo II a.C., las romanas contaban con redes de *amicitia* propias que les permitían ejercer su influencia en las decisiones políticas sin poner en riesgo su propia *pudicitia*. Conviene aclarar que las matronas romanas no contaron con derecho a voto ni con la opción de acceder a las magistraturas durante este periodo. Por ello, optamos por indicar que ejercían su influencia, y nunca su poder. Tal y como explica la filósofa española Amelia Valcárcel (1997, p. 114), existe una clara distinción entre el poder explícito y legítimo, asociado tradicionalmente al poder político, y el poder no explícito, el cual ella llama influencia. Tal como indica Valcárcel, el poder explícito ha estado vedado a las mujeres en muchas sociedades a lo largo de la historia. No obstante, la influencia ha sido una forma de poder más accesible, aunque a menudo invisible a ojos de los historiadores por carecer, aparentemente, de relevancia social. En efecto, ya hemos mencionado que, en época republicana, estas relaciones femeninas únicamente atraían el interés de los historiadores cuando, por alguna razón, los mecanismos habituales fallaban y las matronas se veían compelidas a protestar en público.

El segundo capítulo, subdividido en dos apartados, lo dedicamos a analizar esta capacidad de intervención de las mujeres romanas en asuntos públicos. En el primer apartado, estudiamos, precisamente, aquellas fuentes que mencionan casos de *amicitia* femeninas de la época de la República. Nos centramos primero en el ya mencionado texto de Plauto que, además de nombrar estas relaciones, indica que tenían lugar en casa de las propias matronas: aquella que pedía el favor debía ser la que acudiera a casa de la que trataría de facilitárselo. Seguidamente nos centramos en dos pasajes de la obra epistolar de Cicerón que nos permiten ampliar lo dicho por Plauto. En el primero el orador menciona que su esposa, Terencia, recibió a otra matrona que venía pidiendo un favor político para su

esposo; en la segunda, fue Terencia la que tuvo que acudir en busca de ayuda a casa de otra mujer. Ambas nos llevan a deducir que, aunque no fuese éste el único motivo, los objetivos políticos de la familia eran parte de las razones por las que las mujeres romanas recurrían a estas relaciones. Después, analizamos dos textos de Tito Livio en los que se referencia esta forma de relación social. Primero la que recoge la posible implicación de Servilia, suegra del cónsul Espurio Postumio Albino, en la resolución del escándalo de las Bacanales; y segundo, un extracto del discurso de Catón el Viejo en contra de la derogación de la ley Oppia. Finalmente, también analizaremos el discurso atribuido por Apiano a la matrona Hortensia, particularmente útil para considerar cuáles eran los límites aceptables para el ejercicio de la influencia por parte de las romanas.

En conjunto, estos textos indican que las mujeres romanas también utilizaban las relaciones de patronato para conseguir sus objetivos políticos y sociales, así como los de sus familias. Así mismo, las mismas fuentes indican que sus acciones, aunque menos formales y ceremoniosas que las del patronato entre ciudadanos, seguían un patrón de conducta recurrente que no cuestionaba, salvo en casos de extrema necesidad, los límites políticos impuestos a ellas por la ley y la costumbre. Muy al contrario, sus acciones parecen estar pensadas para evitar cualquier postura contestataria al rol que se les atribuya, y valerse, en su lugar, de la difusa línea entre lo privado y lo público que caracterizaba a la sociedad romana para ejercer su influencia de una forma socialmente tolerable, incluso para los defensores más recalcitrantes de las tradiciones. Destacamos tres cualidades de sus intervenciones que parecen haber sido la clave para que fuesen bien recibidas en su mayoría:

- Primero, las mujeres acudían a la casa de otra matrona para conseguir, a través de ella, la ayuda de un ciudadano poderoso, normalmente emparentado con ésta última. Aunque ésta podría ser una característica arcaizante, los textos de Livio parecen indicar que acudir directamente con una petición a hombres ajenos a la familia habría sido indecoroso para ellas.
- Segundo, al igual que las relaciones de patronato masculinas, sus relaciones estaban basadas en la reciprocidad. Las que recibían la petición eran honradas por el reconocimiento de su prevalencia social que una acción semejante implicaba. Las peticionarias, en cambio, conseguían ser escuchadas, y la posibilidad de recibir la ayuda que precisaban. Sin

embargo, en el caso de las matronas no encontramos protocolos como la *salutatio*, ni ninguna mención de que las partes estuviesen obligadas a cumplir con compromisos ulteriores.

- Tercero, aunque no eran secretas, las peticiones, tanto de una matrona a otra más influyente, como de ésta última a quien debiera convencer, se mantenían en la privacidad del espacio doméstico. Es más, teniendo en cuenta el discurso de Catón y el de Hortensia, es posible afirmar que estas relaciones, aunque pudiesen suscitar críticas entre los más tradicionales, eran ampliamente aceptadas por la sociedad. Posiblemente, eran consideradas como una forma necesaria de evitar que las matronas optasen por otras vías más públicas para apoyar sus intereses y los de sus familias.

Estas fuentes sirven para demostrar, por lo tanto, que las mujeres romanas contaban con una forma de intervenir propia, estructurada y funcional, que, en última instancia, servía tanto a sus propios intereses como a las de la sociedad romana en general, ya que servía para encauzar algunos problemas internos sin generar confrontamientos abiertos, ni cuestionar la buena marcha de las instituciones. Probablemente, el aumento de la independencia económica de las mujeres desde el siglo II a.C. contribuiría a que su nivel de influencia también creciese, y a que esta costumbre se volviese más común. No obstante, a diferencia de aquel cambio, que sí suscitó numerosos debates, la práctica de las intervenciones privadas entre mujeres parece haber sido ampliamente tolerada a pesar de que ofreciese a las matronas una oportunidad de influir en los asuntos políticos de la ciudad. Ello nos lleva a pensar que, en el caso de las mujeres, la preocupación de los romanos no era tanto que interviniesen, transgrediendo así algunas normas morales, sino que se notase que lo hacían, poniendo en tela de juicio la estabilidad del poder romano.

El segundo apartado se centra en analizar las intervenciones a favor de la negociación y la paz de las parientes femeninas de Octavio, Marco Antonio y Sexto Pompeyo durante las guerras civiles entre el 42 y el 31 a.C. Algunos autores de la época imperial, en especial Plutarco y Apiano, escribieron sobre casos de mujeres romanas que en aquel turbulento y sangriento periodo se vieron obligadas a actuar de una forma que contravenía las convenciones con el objetivo de proteger a sus allegados y sus propiedades. Es muy posible que muchas de las menciones a las heroicidades femeninas que tuvieron lugar en esta época sean un constructo posterior, exageraciones formuladas para hablar de un



tiempo de crisis previo a la restitución de la paz por parte de Augusto. Aun así, sus relatos nos resultan extremadamente útiles para comprender que la postura de los romanos de la época imperial sobre las intervenciones femeninas era más flexible que durante la época republicana, probablemente a raíz de la importancia que tuvieron, sobre todo las mujeres próximas a los generales, para evitar una catástrofe aún mayor durante las guerras civiles.

Estos dos autores, y también el más tardío Casio Dion, presentaron una clara dicotomía entre Fulvia y Octavia, ambas esposas de Marco Antonio. Aunque las dos mujeres tuvieron un rol muy activo en las decisiones políticas de la época, son representadas como opuestos simétricos. La primera es descrita como una mujer caprichosa, manipuladora y belicosa, mientras la segunda aparece reflejada como generosa, comedida y, sobre todo, dispuesta a sacrificarse a favor de la paz. Por supuesto, debemos tener en cuenta que Fulvia, al ser la esposa de caudillo del bando perdedor, resultaba un blanco conveniente tanto para los que querían vilipendiar a Antonio, como para los que querían disculpar algunas de sus acciones. En cualquier caso, no corresponde a los objetivos de esta tesis averiguar en qué medida se corresponden estos relatos con los hechos. Es necesario, en cambio, constatar que las valoraciones de ambas mujeres no se centraban tanto en si su actuación correspondía a las prácticas dictadas por el *mos maiorum*, sino en cuál era su objetivo, y si sus acciones fueron útiles para lograr la paz, siquiera momentáneamente. La comparación de estos casos muestra, precisamente, que las intervenciones de estas mujeres seguían presentando el mismo patrón que ya veíamos en Plauto o en las cartas de Cicerón, pero con algunas variaciones, como el hecho de que ya no eran únicamente otras matronas las que demandaban su ayuda. Aunque, teniendo en cuenta la época posterior, el cambio más significativo fue que las líneas entre las intervenciones públicas y privadas se desdibujaron aún más para algunas mujeres situadas en la cima de la pirámide social.

A pesar del protagonismo que cobran Fulvia y Octavia en las fuentes, el caso más significativo para comprender por qué resultaron tan relevantes las matronas en este periodo es de Julia, la madre de Marco Antonio. Según cuenta Apiano (*BC*. 5.63) ella sirvió para promover una nueva alianza entre Octavio y su hijo tras el enfrentamiento durante la Guerra de Perugia (41-40 a.C.). El autor alejandrino deja claro que Octavio se resistía a ser él el primero en escribir a su adversario, pues ello debilitaría su posición. De hecho, equivaldría a aceptar que la culpa de que hubiese estallado la guerra era suya. Una acción que distaba poco de un suicidio político en toda regla. Sin embargo, apremiado

para poner fin a aquella lucha intestina, Octavio escribió a Julia, la madre de Antonio, para recordarle que compartían líneas de parentesco y que podía confiar en él. De esta forma, podía presentar las mismas ideas y mostrarse abierto a la negociación sin tener que comprometer su imagen pública, ya que, hacia ella, una matrona de avanzada edad con la que estaba emparentado, podía mostrar respeto y admiración sin perjudicar su imagen. Apiano destaca, además, que en lugar de recurrir a la súplica, como era costumbre en las relaciones entre mujeres, Octavio prefirió acusar a Antonio ante su madre. Así, aunque mostrara deferencia para con ella, dejaba claro que no estaba pidiendo un favor, sino más bien reclamando una restitución. Su estrategia surgió efecto, pues, a petición de su madre, Antonio dio de lado a su amistad con Sexto Pompeyo y accedió en acudir a Brindisi, donde la paz entre él y Octavio quedó sellada a través de su matrimonio con Octavia.

Éste es, probablemente, el caso más ilustrativo para entender que las intervenciones femeninas se volvieron relevantes en el proceso de negociación por la paz, precisamente, para sortear los problemas con los que se topaban los romanos para admitir la culpa de un conflicto. Debido al tremendo impacto que las continuas luchas tuvieron en la población, la única posibilidad de los generales para mantener su inocencia ante el pueblo romano era afirmar que ellos simplemente se habían defendido de los ataques de los demás; y, como todos debían mantener la misma postura, en ocasiones las negociaciones llegaban a un impasse, volviendo inútiles los recursos habituales de conciliación. Según muestra este texto de Apiano, las intervenciones de las mujeres ofrecían un recurso alternativo, socialmente aceptable pero no oficial, para acercar posturas sin que ninguno tuviese que cargar con la responsabilidad del conflicto.

### Capítulo 3: La integración de las intervenciones femeninas en las prácticas diplomáticas del Principado (s. I a.C. – I d.C.)

La importancia que tuvieron las intervenciones femeninas para paliar y minimizar el derramamiento de sangre durante las guerras civiles hizo que sus intervenciones, aunque loadas, se convirtieran en un recuerdo de aquella época convulsa. Augusto, que tras su definitiva victoria en Accio justificaba su inusitado poder presentándose como garante de la paz, necesitaba deshacerse de todo aquello que recordase a las guerras, y, por lo tanto,

debía al tiempo agradecer las acciones de estas mujeres, y dejar claro que sus intervenciones en cuestiones tan violentas ya no serían necesarias. Además, también debía tener en cuenta que, por mucho que él abogase por un retorno a las viejas costumbres, muchas romanas contaban, como consecuencia de aquel lamentable período, con una autonomía social y económica hasta entonces desconocida.

En este último capítulo, subdividido en tres partes, estudiamos el cambio de contexto de comienzos del Principado, con el propósito de dilucidar cómo este nuevo período recogió y adoptó el precedente de las intervenciones femeninas de la época republicana. Nos concentramos, primero, en analizar el nuevo contexto ideológico. Acudimos para ello a las obras de los historiadores Dioniso de Halicarnaso y Tito Livio que, en ese momento de refundación de la ciudad, miraron hacia atrás y escribieron sobre la historia remota de Roma. Profundizamos en los *exempla* de las Sabinas y la de la madre de Coriolano que estos autores reformularon, y los compararemos con sus descripciones sobre las jóvenes Tarpeya y Clelia. A este respecto, conviene destacar que a las Sabinas y a Veturia ambos les atribuyen la misma forma de intervención republicana que ya hemos analizado, y sus acciones son evaluadas como sensatas y beneficiosas. En cambio, las jóvenes optan por intervenciones de carácter más militar y, en consecuencia, sus acciones son juzgadas como impulsivas y ellas acusadas de poner en peligro a la ciudad, por buena que fuera su intención. Analizadas en conjunto estas fuentes parecen transmitir una idea clara a las mujeres romanas de comienzos del Principado: habiendo quedado atrás la acuciante necesidad creada por las guerras civiles, las intervenciones femeninas serán bien recibidas solamente en circunstancias extraordinarias. Son promovidas únicamente aquellas que resulten necesarias para mantener la *concordia* en Roma, y se exige que se ajustasen al modelo preexistente: recurriendo siempre a la súplica y evitando la imposición; tratando de intervenir en privado antes de recurrir a las acciones públicas.

En el segundo apartado analizamos el nuevo contexto social e incidimos en que tanto las reformas legales como la expansión de prácticas como el matronazgo sirvieron para crear un nuevo contexto para las matronas romanas. Durante este período, se castigó duramente el adulterio y se promovió el ideal de la mujer romana como madre, pero, al mismo tiempo, el nuevo contexto imperial también ofrecía renovadas oportunidades de autonomía económica y de prestigio social para las mujeres tanto en Roma como en las provincias. Para abordar los casos de intervenciones femeninas en las prácticas diplomáticas de esta época, nos centramos en analizar cómo afectaron estos cambios a las

mujeres de la dinastía Julio-Claudia, estudiando con particular interés su presencia en los espacios públicos y privados.

En primer lugar, recordando la importancia otorgada por Paul Zanker (1992) a la transformación del espacio urbano en este periodo de refundación, consideramos las obras públicas dedicadas a las mujeres de la *domus Caesarum* en la ciudad de Roma. Aunque era una práctica inédita en Roma hasta esa época, observaremos que muchas de las mujeres imperiales recibieron honores públicos. Éstos afirmaban su posición como matronas ideales, y como miembros de la familia imperial, merecedoras de consideraciones excepcionales siempre y cuando aceptasen los límites de su posición e interviniesen únicamente a favor de la *concordia*. A continuación, con el propósito de entender también los cambios en el espacio doméstico ocupado por las mujeres imperiales, recuperamos la idea de la *domus frequentata* defendida por Lien Foubert (2016, p. 129-150). Esta autora mantiene que, desde las últimas décadas de la República, las casas de la élite romana se convirtieron en el símbolo del estatus de las mujeres que las habitaban. Esta tesis suscribe su idea, y argumenta que las casas fueron un espacio político para las mujeres de la élite romana posiblemente desde el siglo II a.C., adquiriendo una especial importancia durante la época imperial. A partir del gobierno de Augusto, las mujeres próximas al emperador, además de a otras matronas, también comenzaron a recibir a ciudadanos, representantes de otros pueblos y príncipes de cortes aliadas, llegados a Roma para educarse en compañía de los infantes de la casa imperial.

En suma, este apartado nos servirá para comprender que durante el Principado las líneas entre lo privado y lo público se desdibujaron aún más para las matronas en general, pero especialmente para las mujeres de la casa imperial. En su caso, por su cercanía al emperador, las intervenciones excesivas o no deseadas podían juzgarse como un intento de usurpar el poder, y eran duramente criticadas. Pero cuando se limitaban a actuar siguiendo el modelo de intervención femenina aceptado, manteniendo la privacidad y el tono de súplica, y, por supuesto, cuando sus intervenciones resultaban beneficiosas, se consideraba que estas acciones obedecían a una circunstancia especial. Estas mujeres tenían, como el resto, la obligación de buscar el bien de su familia, pero en su caso esta obligación estaba íntimamente ligada, necesariamente, a mantener la paz y la *concordia* tanto entre los ciudadanos romanos como entre el pueblo romano y sus aliados.

El último apartado lo dedicamos al análisis de las intervenciones femeninas en las prácticas diplomáticas. Para comenzar, recuperamos las conexiones entre las mujeres de

la casa imperial y las reinas y princesas de los reinos aliados del Levante mediterráneo abordados por Grace Macurdy. La información sobre la mayoría de estas relaciones sigue siendo escasa; no obstante, consideramos que, al contextualizarlas en la tradición de las intervenciones femeninas en Roma, refuerzan la idea de que las mujeres de la familia Julio-Claudia extendieron sus redes de influencia para cumplir con un rol contemporizador similar al propuesto por María Dolores Mirón Pérez para las reinas helenísticas.

Es únicamente con relación a los miembros de la familia Herodiana que podemos afirmar, tomando como referencia la obra de Flavio Josefo, que las mujeres de la casa imperial llegaron a intervenir en varias ocasiones en las prácticas diplomáticas de los romanos. Dedicamos la última parte del cuerpo central a analizar cada una de estas intervenciones para observar en qué medida se ajustaban a las intervenciones tradicionales de las romanas, las ya descritas por Plauto, y cuáles eran las características distintivas de las intervenciones imperiales. La primera de las relaciones de las que tenemos noticia tuvo lugar entre Livia y la princesa Salomé, hermana de Herodes el Grande. Isabel Cogitore (2016, p. 323-337) hizo notar que su relación se transmitió de una generación a otra en la *amicitia* entre Antonia la Menor, esposa de Druso, y Berenice, hija de la mencionada princesa Salomé. Aunque existen indicios sobre relaciones similares con otras dinastías reinantes de Oriente Próximo, la relación multigeneracional de *amicitia* femenina mejor descrita por las fuentes es, sin duda, el de las mujeres de la familia Julio-Claudia con miembros de la dinastía Herodiana, ya que la obra Flavio Josefo recoge casos correspondientes a todas las generaciones de la primera dinastía imperial.

Consideramos si esta particularidad pudo deberse a la situación social de Judea que, además de ocupar un lugar estratégico para defender el Mediterráneo de los partos, contaba con una población muy diversa, en la que los enfrentamientos religiosos comenzaban a multiplicarse. Sin embargo, argumentamos que nuestro desigual conocimiento de las relaciones de Roma con estos reinos se explica, principalmente, por contar con una fuente privilegiada a la hora de estudiar el reino de Judea. Para éste contamos con un historiador local como fue Flavio Josefo, el cual estuvo implicado íntimamente en las relaciones entre ambos pueblos, llegando él mismo a requerir la intervención de Popea en una ocasión. Su conocimiento de ambas culturas era único, y al no contar con autores similares de otros reinos, no podemos saber si lo que

conocemos de la familia Herodiana es un caso especial o algo común en las relaciones de Roma con los reinos aliados.

## Conclusiones

Finalmente, retomando la hipótesis original, confirmamos que las mujeres romanas no tomaron parte en las prácticas diplomáticas oficiales, pero defendemos que, sin embargo, durante el reinado de la dinastía Julio-Claudia, las mujeres de la casa imperial sí intervinieron en las prácticas diplomáticas no oficiales entre Roma y los reinos del Levante mediterráneo, mostrándose siempre como la cara amable y contemporizadora del poder imperial. Gracias a la obra de Flavio Josefo, su labor para mantener las relaciones con la dinastía Herodiana está bien atestiguada, aunque otras fuentes menos concluyentes sugieren que su labor pudo extenderse a otros reinos como el de Armenia, el Bósforo o el Ponto.

Considerando en conjunto lo visto a lo largo de la tesis podemos observar que hubo un cúmulo de razones que crearon tanto la necesidad como los precedentes convenientes para que estas intervenciones fuesen percibidas por parte de los romanos como acciones tolerables, incluso convenientes, y no cómo intentos de usurpación del poder imperial:

- 1- En primer lugar, una persistente reticencia de los romanos a admitir la responsabilidad ante el estallido de cualquier conflicto. La cual, en ocasiones, podía llegar a dificultar las negociaciones con la otra parte, ya fuesen estos otros romanos (como en el caso de las guerras civiles) o pueblos extranjeros.
- 2- En segundo lugar, una tradición preexistente de las intervenciones femeninas. Éstas, aunque no se ajustaban del todo al rol impuesto a ellas por el *mos maiorum*, eran toleradas siempre y cuando se mantuviesen en privado y se llevasen a cabo a través de la súplica, en especial después del periodo de las guerras civiles, pues probaron ser fundamentales para solventar los impasses creados por la reticencia mencionada en el punto anterior.
- 3- Además, era común a las prácticas diplomáticas de los romanos que existiesen acciones no oficiales, pero públicamente reconocidas y aceptadas, que consistían en establecer lazos personales a través de la

institución del patronato. Con la posible excepción de Cornelia, no conocemos a ninguna mujer de la época republicana que se valiese de esta flexibilidad para tomar parte en las acciones diplomáticas. No obstante, la línea entre lo privado y lo público se difuminó todavía más durante el Principado, y durante este periodo algunas mujeres próximas al *princeps* pudieron intervenir en estos asuntos como una extensión de su rol doméstico y maternal.

- 4- Este rol, que les permitía presentarse como la cara amable de la dinastía, ya existía en algunos reinos helenísticos, por lo tanto, resultaba una forma de comunicación perfectamente aceptable a ojos de los reinos aliados situados en el límite oriental del imperio. Dado que los emperadores romanos no podían recurrir a los matrimonios diplomáticos con miembros de dinastías extranjeras en esta época, las intervenciones de las mujeres imperiales a favor de los príncipes y princesas de aquellos reinos resultaban una forma conveniente de establecer lazos pseudo-familiares sin cuestionar la continuidad de la República.
- 5- La presencia de los partos al este amenazaba con un nuevo periodo de guerras y de hambrunas si aquellos llegaban a extenderse hasta el Mediterráneo oriental. Esta situación hacía que las relaciones con los reinos aliados de esta zona requiriesen de estrategias especiales, pensadas para que el emperador pudiese mostrar tacto sin incurrir en favoritismos o muestras de debilidad, y asegurar así que los reyes vasallos que los gobernaban se mantendrían fieles a Roma.

## Epílogo

La integración progresiva de estos reinos aliados en el imperio durante los reinados de los emperadores Flavios y Antoninos, así como la gran victoria de Trajano contra los partos, cambiaron considerablemente las necesidades diplomáticas del Imperio y, en el caso de estas dos dinastías, no encontramos ya menciones de intervenciones femeninas que se puedan incluir en el marco de las prácticas diplomáticas. Aun así, conservamos algunas menciones sobre intervenciones dignas de considerar. Éstas no contribuyen a responder la hipótesis principal de este trabajo, pues las intervenciones de las mujeres imperiales de esta época tienen lugar entre Roma y pueblos ya integrados bajo su poder.

No obstante, nos resultan útiles para comprender la extensión y el valor de dichas intervenciones femeninas, y para argumentar que recurrir a ellas para mantener la *concordia* habría resultado una estrategia perfectamente razonable en el contexto imperial.



# Introduction Générale

## A. Le concept de la diplomatie et de la pratique diplomatique

Il va sans dire que la diplomatie à l'époque romaine, en plus d'avoir évolué considérablement au fil des ans, était différente de la diplomatie actuelle. En fait, même aujourd'hui, on peut trouver une myriade de définitions de la diplomatie, certaines correspondent à une vision idéalisée plutôt que descriptive, et plusieurs d'autres qui sont devenues obsolètes en raison des changements survenus au cours de ces dernières décennies<sup>1</sup>. Le problème survient du fait que la diplomatie a été présente dans la majorité des sociétés tout au long de l'histoire, et elle a été adaptée à un grand nombre des circonstances différentes. Par conséquent, tout effort à proposer une définition et à expliciter les limites de la diplomatie affronte, inévitablement, la nécessité de la simplifier ou, même, de parler d'une certaine variation de la diplomatie, en faisant attention aux pratiques et agents d'un groupe particulier.

Le document le plus ancien qui constitue un acte diplomatique est une tablette cunéiforme<sup>2</sup> datée approximativement de 2 500 av. n. è.<sup>3</sup>, trouvée par l'archéologue Paolo Matthiae et son équipe parmi les ruines du palais royal d'Ebla (Syrie)<sup>4</sup> dans les années 1970. Par la suite, on dispose de traces d'actes similaires dans toutes les sociétés pour lesquelles on conserve des sources écrites. Pour l'Europe, bien qu'on

---

<sup>1</sup> Pour une introduction à la diplomatie moderne : ARON R., *Paix et guerre entre les nations*, Paris, 2004 (1<sup>re</sup> éd. 1962) ; JÖNSSON C., HALL M., *Essence of Diplomacy*, Basingstoke, 2005 ; BERRIDGE G.R., *Diplomacy. Theory and Practice*, Londres, 2010 (1<sup>re</sup> éd. 1995) p. 235-238 ; COOPER A., HEINE J., THAKUR R. (éds.), *The Oxford Handbook of Modern Diplomacy*, Oxford, 2013 ; ROBERTS I. (éd.), *Satow's Diplomatic Practice*, Oxford, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 1917) ; BALZACQ T., CHARILLON F., RAMEL F. (dir.), *Manuel de diplomatie*, Paris, 2018.

<sup>2</sup> « Thus says Ibbu, the director of the king's palace, to the messenger: 'You are my brother and I am your brother. As a brother I will grant whatever you desire, as you will grant whatever I desire. Give me good mercenaries [or, work-animals]. Please send them. You are my brother and I am your brother. Ten beams of box-wood, two sledges of box-wood I, Ibbu, have given the messenger (for you). Irkab-Damu, king of Ebla, is brother of Zizi, king of Hamazi, and Zizi, king of Hamazi, is brother of Irkab-Damu, king of Ebla.' Thus Tira-II, the scribe, has written. For the messenger of Zizi. [Reverse] Delivered. » COHEN R., « The Great Tradition : The Spread of Diplomacy in the Ancient World », *Diplomacy & Statecraft*, 12, 1, 2001, p. 23-38. Voir aussi : PETTINATO G., *Ebla : A New Look at History*, Baltimore, 1991 ; COHEN R., « Reflections on the New Global Diplomacy : Statecraft 2 500 BC to 2 000 AD » dans MELISSEN J. (éd.), *Innovation in Diplomatic Practice*, New York, 1999, p. 1-18.

<sup>3</sup> Toutes les dates, sauf indication contraire, se situent avant n. è.

<sup>4</sup> Cela faisait partie d'une vaste archive de 17 000 documents. À ce sujet : MATTHIAE P., « Ebla à l'époque d'Akkad : archéologie et histoire », *CRAI*, 2, 1976, p. 190-215 ; « La biblioteca reale di Ebla (2 400-2 250 a.C.). Risultati della Missione Archeologica Italiana in Siria, 1975 », *RPAA*, 48, 1975-1976, p. 19-45 ; « Le palais royal et les archives d'État d'Ebla protosyrienne », *Akkadica*, 2, 1977, p. 2-19 ; « Tell Mardikh : Ancient Ebla », *AJA*, 82, 4, 1978, p. 540-543 ; WELLISCH H.H., « Ebla : The World's Oldest Library », *The Journal of Library History*, 16, 3, 1981, p. 488-500.

puisse en observer des fondations dans les cités-États italiennes de la Renaissance, le modèle actuel de diplomatie occidentale a émergé au XVII<sup>e</sup> siècle, à partir du traité de Westphalie (1648), lorsque la notion selon laquelle les États-nations sont les protagonistes des relations diplomatiques a été forgée<sup>5</sup>. Cependant, à cause des guerres mondiales, de la globalisation et du développement des technologies de communication au cours des dernières décennies tant les institutions que les pratiques diplomatiques ont considérablement changé<sup>6</sup>. Alors, élaborer une définition qui englobe tous les acteurs, objectifs et actions en rapport avec la diplomatie au fil de 45 siècles est, tout probablement, impossible. On pourrait même affirmer que, précisément à cause de sa présence dans la vaste majorité des sociétés, il n'existe pas une description universelle de la diplomatie. Seules celles qui reconnaissent sa nature flexible mais vitale dans la société, à l'exemple de Raymond Aron, sont applicables à la majorité des variations.

Aron a bien noté que dans les relations interétatiques, qu'elles concernent des groupes similaires ou divergents, proches ou distants, il existe, dans tous les cas, deux manières de procéder : l'une violente, l'autre pacifique. Par le recours à la violence – la guerre – l'une des parties finit par imposer ses critères à l'autre, tandis que par la voie

---

<sup>5</sup> Sur l'histoire de la diplomatie moderne : WATSON A., *Diplomacy : The Dialogue Between States*, Londres, 1982 ; ANDERSON M.S., *The Rise of Modern Diplomacy, 1450-1919*, New York, 1993 ; HAMILTON K., LANGHORNE R., *The Practice of Diplomacy : its evolution, theory and administration*, New York, 1995 ; BERRIDGE G.R., KEENS-SOPER M., OTTE T.G., *Diplomatic Theory from Machiavelli to Kissinger*, Basingstoke, 2001 ; et pour une perspective différente : RINGMAR E., *History of International relations. A Non-European Perspective*, Cambridge, 2019.

<sup>6</sup> Entre autres innovations, les acteurs impliqués dans ces relations sont devenus plus divers, des stratégies alternatives ont commencé à recevoir plus d'attention et des problèmes tel que le changement climatique, la santé et la mobilité des citoyens ont acquis une grande importance dans des cercles qui avant se consacraient principalement à défendre des frontières et des intérêts commerciaux. Sur la diversification des acteurs diplomatiques voir : COHEN S., « Les États face aux nouveaux acteurs », *Politique internationale*, 107, 2005, p. 409-424 ; BADIE B., *La Diplomatie et l'Intrus. L'entrée des sociétés dans l'arène internationale*, Paris, 2008 ; STEINBERG G.M., HERZBERG A., BERMAN J., *Best Practices for Human Rights and Humanitarian NGO Fact-Finding*, Leyde, 2012 ; ORSINI A., COMPAGNON D., « Les acteurs non étatiques dans les négociations multilatérales » dans PETITEVILLE F., PLACIDI-FROT D. (dir.), *Négociations internationales*, Paris, 2013, p. 105-140. Entre les nouveautés il faut mentionner aussi la conception du terme *soft-power* par Joseph Nye comme une nouvelle forme de concevoir les relations diplomatiques : NYE J., *Bound to Lead : The Changing Nature of American Power*, New York, 1990 ; *Soft Power. The Means to Success in World Politics*, New York, 2004 ; « Hard, Soft and Smart Power » dans COOPER A., HEINE J., THAKUR R. (éds.) 2013, p. 559-573 ; NIVET B., « Les sanctions internationales de l'Union Européenne : *soft power*, *hard power* ou puissance symbolique ? », *Revue Internationale et Stratégique*, 97, 2015, p. 129-138 ; KANJI L., « Illustration and influence. Soft diplomacy and nation branding through popular culture », *Harvard International Review*, 18, 2016 ; TURBET Y., « La culture de l'influence : histoire d'un *soft power* français à réinventer », *Revue Internationale et Stratégique*, 109, 2018, p. 36-46.

pacifique, une négociation est engagée entre les deux parties<sup>7</sup>. Il a donc souligné une claire dichotomie entre la guerre et la diplomatie, qui sert à définir les deux pratiques :

« L'ambassadeur et le soldat vivent et symbolisent les relations internationales qui, en tant qu'interétatiques, se ramènent à la diplomatie et à la guerre. Les relations interétatiques présentent un trait original qui les distingue de toutes les autres relations sociales : elles se déroulent à l'ombre de la guerre ou, pour employer une expression plus rigoureuse, les relations entre États comportent, par essence, l'alternative de la guerre et de la paix. [...] Science de la paix et science de la guerre, la science des relations internationales peut servir de fondement aux arts de la diplomatie et de la stratégie, les deux méthodes, complémentaires et opposées, selon lesquelles est mené le commerce entre États<sup>8</sup> ».

En effet, tant durant la période que nous étudions dans cette thèse (II<sup>e</sup> siècle av. n. è. – II<sup>e</sup> siècle de n. è.) que de nos jours, la diplomatie est conçue comme une forme pacifique (mais non nécessairement pacifiste) de gérer les relations entre communautés qui ne partagent pas la même identité politique. Un effort de négociation soit pour établir ou maintenir des liens de collaboration, soit pour s'allier contre un tiers. Il existe, bien sûr, des différences notables entre la diplomatie romaine et la diplomatie contemporaine. Par exemple, à l'Antiquité romaine, la notion d'État-nation était encore à inventer et ils n'existaient pas d'ambassades ni des consulats permanents<sup>9</sup>, ou encore des codes unifiés des lois internationales<sup>10</sup>. Aussi, la diplomatie romaine avait

---

<sup>7</sup> Sur la relation étroite entre négociation et diplomatie voir aussi : MERLE M., « De la négociation », *Pouvoirs*, 15, 1980, p. 5-30 ; LAUNAY R., *La Négociation. Approche psychosociologique*, Paris, 1982 ; ROSOUX V., « La Négociation internationale » dans BALZACQ T., RAMEL F. (dir.), *Traité de Relations Internationales*, Paris, 2013, p. 795-822 ; MERRILLS J.G., *International Dispute Settlement*, Cambridge, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 1991).

<sup>8</sup> ARON R. 2004 (1<sup>re</sup> éd. 1962), p. 42-43.

<sup>9</sup> Celle-ci est une différence particulièrement remarquable, parce que la singularité plus reconnaissable de la diplomatie actuelle est la tradition consistant à établir des bases de représentation permanentes sur le territoire souverain des autres états. Cette action, loin d'être une provocation, est un moyen d'établir des relations personnelles qui favorisent la communication interétatique, de recueillir des informations directement sur le terrain et d'offrir aide et conseil aux nationaux résidents ou en transit dans les autres pays. En raison des avantages qu'elles offrent, non seulement les États souverains mais aussi tous les acteurs sur la scène diplomatique, y compris les ONG et les multinationales, tentent d'établir des bases permanentes au moins dans les territoires les plus pertinents pour leurs intérêts. Ceux qui n'ont pas les moyens pour maintenir de nombreuses ambassades utilisent souvent les bases de l'ONU, ou d'autres institutions internationales, ou y sont représentés, pour établir des conversations plus productives. COOPER A.F., HEINE J., THAKUR R., « Introduction : The Challenges of 21<sup>st</sup> Century Diplomacy » dans COOPER A., HEINE J., THAKUR R. (éds.), *The Oxford Handbook of Modern Diplomacy*, Oxford, 2013, p. 16-17.

<sup>10</sup> À cet égard, Badian a décrit bien le problème que l'absence d'arbitres pouvait créer : « As there was (as seems obvious from the course of events) no procedure laid down for arbitration between Rome and other cities, it was ultimately left to each partner, in each of those treaties, to determine what constituted a breach of the treaty, justifying counter-action. The result of this was predetermined: what might, to the Romans, seem strict interpretation of their rights under a treaty, might appear an arbitrary

un certain caractère d'unilatéralité qui affectait sa disposition pour la négociation et créait des interactions singulières.

Bien que, à la fin, les objectives soient similaires, à cause de ces notables différences, l'historiographie moderne tend à préférer les termes *action diplomatique* ou *pratique diplomatique*<sup>11</sup> pour décrire l'ensemble des divers efforts de communication qui ont existé entre les peuples de l'Antiquité Classique, d'abord entre les *poleis* grecques et après entre les Romains et autres communautés, toujours visant à éviter l'éclat ou la prolongation d'un conflit violent. À ce propos, la professeure Elena Torregaray a fait

---

interference to an ally concerned; what, to the ally, would then seem legitimate self-defense, was by Rome regarded as violation of the treaty, calling for punishment » (BADIAN E., *Foreign Clientelae (264-70 B.C.)*, Oxford, 1958, p. 142-143). En revanche, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle se développe un constant effort de codification visant à uniformiser les pratiques et universaliser les normes, « tels sont les deux leitmotifs du droit international européen ». FERRAGU G., « L'invention des normes diplomatiques, 1815-1961 : la politesse des rois », *Monde(s)*, 5, 2014, p. 82-87. Cf. PAROLDO A., *Saggio di codificazione del diritto internazionale*, Turin, 1851 ; BLUNTSCHLI J.K., *Das moderne Völkerrecht der zivilisirten Staaten als Rechtsbuch dargestellt*, Nördlingen, 1868 ; DUDLEY D., *Outlines of an international code*, New York, 1876 (1<sup>re</sup> éd. 1872) ; FIORE P., *Il diritto internazionale codificato e la sua sanzione giuridica*, Turin, 1890 ; KOSKENNIEMI M., *The Gentle Civilizer of Nations : The Rise and Fall of International Law 1870-1960*, Cambridge, 2001. Même de nos jours le processus de codification continue, mais, à ce propos, la Charte des Nations Unies de 1945 a été une victoire particulièrement importante, car elle a un caractère quasi constitutionnel. Elle détermine les actions acceptables entre les nations et stipule au Chapitre VII (Action en cas de menace contre la paix, de rupture de la paix et d'acte d'agression) le droit de recourir à la force pour sanctionner les infractions. Cf. SIMMA B., KHAN D., NOLTE G., PAULUS A. (éds.), *The Charter of the United Nations. A commentary*, Oxford, 1994 ; LOWE V., ROBERTS A., WELSH J., ZAUM D. (éds.), *The United Nations Security Council and War : The Evolution of Thought and Practice since 1945*, Oxford, 2008 ; DEVIN G., PETITEVILLE F., TORDIMAN S., *L'Assemblée générale des Nations unies*, Paris, 2020.

<sup>11</sup> Les œuvres principales que nous avons consultées : BONNEFOND-COUDRY M., *Le Sénat de la République romaine de la guerre d'Hannibal à Auguste : pratiques délibératives et prise de décision*, *BEFAR*, 273, 1989, p. 280-333 ; COUDRY M., « Contrôle et traitement des ambassadeurs étrangers sous la République romaine » dans MOATTI C., *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'Époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, 2004, p. 529-565 ; TORREGARAY E., « Los espacios de la diplomacia en la Roma republicana », *Caesarodunum*, 40, 2006a, p. 223-258 ; « Embajadas y embajadores entre Hispania y Roma en la obra de Tito Livio » dans TORREGARAY E., SANTOS J. (dir.), *Diplomacia y autorepresentación en la Roma antigua*, Vitoria-Gasteiz, 2006b, p. 25-62 ; ZECCHINI G., « Ambasciate e ambasciatori in Polibio » dans TORREGARAY E., SANTOS J. (dir.), *Diplomacia y autorepresentación en la Roma antigua*, Vitoria-Gasteiz, 2006, p. 11-24 ; FERRARY J.-L., « Les ambassadeurs grecs au Sénat romain » dans CAILLET J.-P., SOT M. (éds.), *L'Audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 113-122 ; « After the Embassy to Rome : Publication and Implementation » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and diplomacy in the Roman World*, Boston, 2009, p. 127-143 ; TORREGARAY E., « En torno a la diplomacia como una forma de interacción en el occidente romano : un estado de la cuestión » dans GARCIA RIAZA E. (dir.), *De fronteras a provincias : interacción e integración en Occidente (ss. III-II a.C.)*, Palma, 2011, p. 15-30 ; STOUDEUR G., « Des manuels de diplomatie à l'usage du légat romain ? » dans BECKER A., DROCOURT N. (éds.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome – Occident médiéval – Byzance (VIII<sup>e</sup> s. avant J.-C. – XII<sup>e</sup> s. après J.-C.)*, Metz, 2012, p. 11-29 ; GARCIA RIAZA E., « Le protocole diplomatique entre particularisme romain et universalisme : quelques réflexions sur l'Occident républicain » dans GRASS B., STOUDEUR G., FERRARY J.-L., PITTIA S., SANCHEZ P. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique*, Besançon, 2015, p. 15-42 ; TORREGARAY E., « Fracaso y oportunidad en la diplomacia de la República romana » dans TORREGARAY E., LANZ J. (éds.), *Algunas sombras en la diplomacia romana*, Vitoria-Gasteiz, 2021, p. 31-48.

noter que, aussi dans le contexte grec que dans le contexte romain, la diplomatie n'était pas si théorisée qu'elle est de nos jours : *En cualquier caso, tanto para griegos que para romanos la diplomacia se define más conforme a la praxis, es decir, las negociaciones que se llevan a cabo, la declaración de guerra, la organización de la deditio, la búsqueda de información, la petición de alianza y amicitia, etc..., que en relación a una inexistente teoría política romana, debidamente asentada, sobre las relaciones internacionales*<sup>12</sup>. L'utilisation du terme *pratique diplomatique* indique que la forme de gérer et de concevoir des relations diplomatiques par les Romains étaient différentes de la gestion et conception modernes, et même différentes durant les périodes de l'histoire romaine, bien que la volonté de recourir à la négociation pour se relationner avec autres peuples soit toujours reconnaissable.

En ce sens, les Romains avaient des traditions pour gérer leurs actions sans commettre un sacrilège, mais ils ne se considéraient responsables qu'envers leurs dieux. Ils essayaient de se montrer à la fois comme un peuple guerrier et invincible dans le domaine militaire, mais aussi craintif des dieux et disposé à prendre sous leur protection ceux qui ne représentaient pas une menace. En effet, une fois victorieux, leurs propres normes morales exigeaient aussi de la magnanimité envers les vaincus. Récemment, la discussion académique sur l'attitude des Romains dans leurs relations avec d'autres peuples s'est focalisée autour de deux théories des relations internationales. D'une part, Arthur Eckstein<sup>13</sup> soutient que le système international dans lequel les Romains agissaient était défini par sa nature anarchique, et que leurs actions dans cette compétition étaient une conséquence directe de l'anarchie structurelle du système. Il s'agissait d'un environnement hostile dans lequel tous les protagonistes devaient rivaliser et étaient forcés à interagir de manière compétitive et belliqueuse, en doutant toujours des intentions de leurs voisins. Dans ce contexte, les actions coercitives et les guerres étaient les voies d'actions les plus logiques pour maintenir le pouvoir, parce que le système ne leur permettait de continuer à exister en tant qu'entité indépendante que s'ils étaient prêts à accroître leur pouvoir aux dépens

---

<sup>12</sup> TORREGARAY E. 2011, p. 16.

<sup>13</sup> ECKSTEIN A.M., *Mediterranean Anarchy, Interstate War and the Rise of Rome*, Berkeley, 2006 ; *Rome enters the Greek East : From Anarchy to Hierarchy in the Hellenistic Mediterranean, 230-170 BC*, Oxford, 2008.

des autres<sup>14</sup>. D'autre part, Paul Burton, s'inscrivant dans le courant constructiviste<sup>15</sup>, considère que les relations entre les peuples sont des constructions sociales uniques, totalement dépendantes des influences de leur contexte et impossibles à systématiser. Dès lors, il argumente que, pour les Romains, les normes subjectives telles que l'honneur, le prestige ou la moralité étaient des variables fondamentales dans la prise de décision.

L'étude des interventions des femmes dans le champ des pratiques diplomatiques romaines n'offre pas une solution ferme à cette discussion, mais il indique que les Romains, sans jamais renoncer à leur supériorité, ont recouru dans leurs relations avec des royaumes alliés de la Méditerranée orientale à des stratégies insoupçonnées pour rechercher des alternatives à l'usage de la force ou aux mesures trop évidentes de domination qui pourraient humilier leurs alliés et mettre en danger leur loyauté, cruciale pour défendre l'empire du *metus Parthicus*. Elles n'ont pas été des actrices courantes dans les pratiques diplomatiques romaines, mais, durant la période julio-claudienne (31 av. n. è. – 68 apr. n. è.), plusieurs facteurs ont convergé et ont créé le besoin d'instrumentaliser les interventions des femmes de la famille impériale avec des propos diplomatiques.

## B. Hypothèse : les Romaines ont-elles eu un rôle dans les pratiques diplomatiques ?

Les femmes romaines n'occupaient aucune position dans les pratiques diplomatiques officielles de la ville durant la période qui nous intéresse (II<sup>e</sup> siècle av. n. è. – II<sup>e</sup> siècle de n. è.). Cependant, à certains moments de l'histoire romaine, nous les trouvons plaidant pour la paix<sup>16</sup> entre les citoyens en temps de conflit ; et à l'époque des

---

<sup>14</sup> Eckstein défend, donc, les théories néoréalistes de Waltz : WALTZ K., *Theory of International Politics*, New York, 1979. Cf. MEARSHEIMER J., *The Tragedy of Great Power Politics*, New York, 2001.

<sup>15</sup> BURTON P.J., *Friendship and Empire. Diplomacy and Imperialism in the Middle Republic (353-146 BC)*, Cambridge, 2011. Cf. WENDT A., « Anarchy is what states make of it : The Social Construction of Power Politics », *International Organization*, 46, 1992, p. 391-425 ; *Social Theory of International Politics*, Cambridge, 1999. Pour une révision des multiples courants des relations internationales voir : DEVETAK R., GEORGE J., PERCY S. (éds.), *An introduction to international relations*, Cambridge, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 2007).

<sup>16</sup> La paix a souvent été une notion associée aux femmes, en fait ils existent plusieurs travaux qui explorent les diverses connexions entre paix et genre : PIERSON R.R. (éd.), *Women and Peace. Theoretical. Historical and Practical Perspectives*, Londres, 1987 ; MIRON PEREZ M.D. (dir.), *Las mujeres y la paz : génesis y evolución de conceptualizaciones, símbolos y prácticas*, Madrid, 2004 ; DIEZ JORGE M.E., SANCHEZ ROMERO M. (éds.), *Género y paz*, Barcelone, 2010 ; et sur leur participation

Julio-Claudiens, plusieurs femmes de la famille impériale maintiennent des relations de réciprocité avec la royauté des dynasties alliées de la Méditerranée orientale, et intercèdent entre eux et l'empereur pour éviter des conflits. De plus, curieusement, nous observons des similarités importantes dans la forme d'interventions des femmes romaines dans ces deux scénarios, ce qui fait réfléchir à la fois sur la complexité des pratiques diplomatiques romaines et sur la position des femmes dans cette société<sup>17</sup>.

Il existait des précédents importants pour cette forme particulière d'intervention à l'époque républicaine, liés plutôt aux interventions des matrones dans la vie politique ; sans eux, on ne saurait comprendre la pertinence de cette forme d'intervention plus tard, dans les pratiques diplomatiques de l'époque impériale. On voit que, au moins depuis le II<sup>e</sup> siècle av. n. è.<sup>18</sup>, les matrones romaines entretenaient déjà des relations d'*amicitia* qui leur permettaient d'exercer leur influence<sup>19</sup> dans les affaires politiques

---

dans les affaires diplomatiques : MCCARTHY H., *Women of the World. The Rise of the Female Diplomat*, Londres, 2014 ; SLUGA G., JAMES C. (éds.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Londres, 2016 ; AGGESTAM K., TOWNS A.E. (éds.), *Gendering diplomacy and international negotiation*, Londres, 2018. Mais la capacité des Romaines à obtenir ou maintenir la paix, autrement qu'à travers des liens matrimoniaux, a rarement été reconnue. Cándida Martínez López a réfléchi à cette relation dans le cadre de l'Antiquité romaine : MARTINEZ LOPEZ C., « *Eirene y Pax. Conceptualización y prácticas pacíficas femeninas en las sociedades antiguas* », *Arenal*, 5, 2, 1998, p. 239-261 ; « *Las mujeres y la paz en la Historia. Aportaciones desde el Mundo Antiguo* » dans MUÑOZ F.A., LÓPEZ MARTÍNEZ M. (éds.), *Historia de la paz. Tiempos, espacios y actores*, Grenade, 2000, p. 255-290 ; « *Entre la Guerra y la Paz. Aproximaciones Metodológicas al Estudio de las Mujeres y la Guerra en el Mundo Antiguo* » dans PEREIRA C., ALBUQUERQUE P., MORILLO Á., FABIÃO C., CHAVES F. (éds.), *De Ilipa a Munda. Guerra e Conflito no sul da Hispânia*, Lisbon, 2021, p. 31-48.

<sup>17</sup> Durant les dernières années les études sur les femmes romaines sont devenues de plus en plus nombreuses. Pour une approche générale des divers aspects qui affectaient la vie des femmes romaines durant ce période des changements drastiques : DIXON S., « *A Family Business : Women's Role in Patronage and Politics at Rome 80-44 BC* », *Classica et Medievalia*, 34, 1983, p. 91-112 ; GOUREVITCH D., RAEPSAET-CHARLIER M.-T., *La femme dans la Rome antique*, Paris, 2001 ; CENERINI F., *La donna romana*, Bologne, 2009 ; CENTLIVERS CHALLET C.-E., *Like Man, Like Woman : Roman women, gender qualities and conjugal relationships at the turn of the first century*, Oxford, 2013 ; GERARDI J.M., « *Transgresiones en los roles sociales de género en la república romana : mulieribus exempla* », *Religación. Revista de ciencias sociales y humanidades*, 2, 8, 2017, p. 144-161 ; RODRÍGUEZ LÓPEZ R., *La violencia contra las mujeres en la Antigua Roma*, Madrid, 2018 ; RORH VIO F., *Le custodi del potere. Donne e politica alla fine della repubblica Romana*, Rome, 2019 ; GONZÁLEZ GUTIÉRREZ P., *Soror. Mujeres en Roma*, Madrid, 2021 ; RICHLIN A., « *The Woman in the Street. Becoming Visible in Mid-Republican Rome* » dans ANCONA R., TSOUVALA G. (éds.), *New Directions in the Study of Women in the Greco-Roman World*, Oxford, 2021, p. 213-230.

<sup>18</sup> Pl. *Cis.* 22-37.

<sup>19</sup> La philosophe espagnole Amelia Valcárcel distingue clairement le pouvoir explicite et légitime que d'habitude nous associons aux pratiques politiques, du pouvoir non explicite, qu'elle appelle aussi influence. D'un point de vue européen, même s'il existe des exceptions énormément intéressantes tout au long de l'histoire, jusqu'à le XX<sup>e</sup> siècle les femmes ont rarement eu accès à cette forme de pouvoir. En revanche, l'influence a été, selon Valcárcel, plus accessible, même si souvent elle a tendu à être invisible pour les historiens parce que, habituellement, l'exercice de l'influence a été structuré et présenté d'une forme différente des pratiques explicites et légitimes. Dans les mots de l'auteur, l'influence « *tiene otras reglas de procedimiento, otros modos de presentarse, otros modos de actuar* ». VALCARCEL A., *La política de las mujeres*, Madrid, 1997, p. 114.

de Rome, mais en restant, normalement, au sein de l'espace domestique. Ces relations ont créé un précédent quant à la manière dont les femmes pouvaient intervenir dans les affaires publiques sans risquer leur réputation, ce qui impliquait trois caractéristiques fondamentales : d'abord, procéder par pétition ou supplication, toujours en essayant de persuader leur interlocuteur et sans jamais imposer leur volonté ou usurper les prérogatives correspondant aux citoyens ; puis, s'adresser à un membre de leur famille ou, à défaut, un ami proche de la famille pour que l'intimité d'une demande privée n'éveille pas de soupçons ; et enfin, de préférence, solliciter des interventions ayant un objectif bénéfique, c'est-à-dire, répondant à la volonté de faciliter une faveur à celles qui ont demandé une aide. Grâce à ces trois caractéristiques, même en acceptant que les femmes puissent prendre part indirectement aux questions liées au gouvernement de la Ville, les rôles attribués à chaque genre n'étaient pas significativement changés. La capacité de ce modèle d'intervention à flexibiliser les actions des femmes sans risquer de bouleverser l'ordre imposé par le *mos maiorum* a été, très probablement, la raison pour laquelle il a perduré avec de légères variations.

À la fin de la République, les conflits entre citoyens romains se sont aggravés, néanmoins chaque partie devait maintenir la version de leur innocence. L'admission de responsabilité dans des affaires qui avaient causé un chagrin si immense à la population aurait été équivalente à un suicide politique – ainsi que, possiblement, un suicide littéral<sup>20</sup>. Cette impérative, qui entravait les négociations, est devenue,

---

<sup>20</sup> L'utilisation du suicide, volontaire ou forcé, comme une forme pour éviter la honte publique a été un recours récurrent pour les membres de l'élite de la société romaine : GRISE Y., *Le suicide dans la Rome antique*, Paris, 1982 ; VAN HOOFF A.J.L., *From Autothamasia to Suicide : Self-Killing in Classical Antiquity*, Londres et New York, 1990 ; DE OLIVEIRA F., « Suicídio na Roma Antiga », *Matheis*, 3, 1994, p. 65-93 ; HILL T., *Ambitiosa Mors. Suicide and the Self in Roman Thought and Literature*, Londres et New York, 2004, en particulier p. 183-212 ; ÁLVAREZ PEREZ-SOSTOA D., « Suicidio versus rendición en la República romana » dans TORREGARAY E., LANZ J. (éds.), *Algunas sombras en la diplomacia romana*, Vitoria-Gasteiz, 2021, p. 85-105. Parmi eux, il faut souligner, bien sûr, le cas de Lucrece. Après que Sextus Tarquin l'a eu violée, la matrone a choisi de se suicider, mais pas avant d'avoir fait prendre conscience à ses proches et amis de l'outrage qu'elle avait subi, devenant ainsi une martyre de la République romaine. (Cic. *Rep.* 2.25.46 ; *Fin.* 2.20.66 ; 5.22.64 ; D.H. 4.64-69 ; Liv. 1.57-59 ; Ov. *F.* 2.790-849). Les mots que Tite-Live attribue à Lucrece (Liv. 1.58.10 : *ego me etsi peccato absolvo, supplicio non libero ; nec ulla deinde impudica Lucretiae exemplo vivet.* « Quant à moi, si je m'absous de la faute, je ne m'affranchis pas du châtement. Pas une femme ne se réclamera de Lucrece pour survivre à son déshonneur ») cherchent à la présenter comme un exemple irréprochable de la vertu féminine, ainsi qu'ils rappellent l'importance pour les Romains d'être au-dessus de tout soupçon, et de maintenir une apparence d'innocence incontestable. À propos de Lucrece : BAUMAN R.A., « The Rape of Lucretia, *Quod metus causa* and the Criminal Law », *Latomus*, 52, 1993, p. 550-566 ; ARIETI J.A., « Rape and Livy's view of Roman history » dans DEACY S., PIERCE K.F. (éds.), *Rape in Antiquity : Sexual Violence in the Greek and Roman World*, Londres et Swansea, 1997, p. 209-231 ; CALHOUN C.G., « Lucretia, Savior, and Scapegoat : The Dynamics of Sacrifice in Livy,



progressivement, un obstacle extrêmement dangereux pour mettre à fin les confrontations entre Romains et récupérer la normalité. En particulier à l'époque du deuxième triumvirat, quand aucun des généraux ne semblait capable d'accepter le gouvernement conjoint avec les autres ni de remporter une victoire définitive sur eux, cette posture, qui entravait la négociation, risquait de plonger Rome dans un état de guerre constant qui se terminerait par la destruction de la ville. Dans ces circonstances, les Romains ont exigé que les femmes proches de ces généraux interviennent, en exerçant leur influence personnelle en faveur de la négociation et de la paix. Étant donné l'extrême violence du contexte, ces interventions des femmes, bien qu'extraordinaires, n'ont pas été perçues comme un signe d'*impudicitia*<sup>21</sup> ni comme une transgression des normes morales traditionnelles. Au contraire, tant que leur but a été d'obtenir la paix, elles ont été louées comme les *sauveurs* de leur patrie<sup>22</sup>, probablement parce que leurs interventions, toujours d'un caractère informel et extra-institutionnel, permettaient à chaque partie de nuancer sa position dans le conflit, sans risquer de se montrer trop vulnérable par l'acceptation de sa responsabilité. Au début du Principat, dans un moment de refondation de Rome, les nouvelles narrations

---

1.57-59 », *Helios*, 24, 2, 1997, p. 151-169 ; MATTHES M.M., *The Rape of Lucretia and the Founding of Republics : Readings in Livy, Machiavelli and Rousseau*, Pennsylvania, 2000, p. 23-51 ; JOSHEL S.R., « The Body Female and the Body Politic : Livy's Lucretia and Verginia » dans MCCLURE L.K. (éd.), *Sexuality and Gender in the Classical World. Readings and Sources*, Oxford, 2002, p. 163-187 ; BALKE F., « The Image of Lucretia : On the Creation of Republican Charisma in Livy », *New German Critique*, 114, 2011, p. 35-50 ; STEVENSON T., « Women of Early Rome as *Exempla* in Livy, *Ab urbe condita*, Book 1 », *CW*, 104, 2, 2011, p. 185-187 ; HERRERO MEDINA M., « La muerte de Lucrecia : una decisión de índole familiar », *Anuario da Faculdade de Dereito da Universidade da Coruña*, 25, 2021, p. 50-71.

<sup>21</sup> La *pudicitia* est un concept romain complexe, que l'on pourrait traduire aujourd'hui par retenue, même si, en réalité, il s'agit bien plus de l'autocontrôle. L'appétit sexuel excessif, l'avidité et la soif de sang étaient considérés comme les plus grands signes d'impudence dans lesquels les citoyens et les matrones pouvaient encourir, car ils démontraient que la personne était incapable de vivre selon les normes de la société. Néanmoins, comme il s'agissait plutôt d'un code de conduite élémentaire pour vivre en société, la *pudicitia* imposait des normes spécifiques différentes aux hommes et aux femmes, en accord avec ce qui était attendu d'eux. La *pudicitia* exigeait que les hommes romains soient respectueux envers leurs parents et ne se laissent pas manipuler par quelqu'un d'autre qui n'avait pas d'autorité naturelle sur eux ; tandis que dans le cas des femmes, elle exigeait qu'elles fassent preuve de la même dignité, mais y compris le respect et l'abnégation pour leur mari et leur famille, ainsi qu'une démonstration explicite de chasteté à travers leurs coutumes et leurs vêtements. Sur la *pudicitia* : BARDON H., « Rome et l'impudeur », *Latomus*, 24, 3, 1965, p. 495-518 ; DION J., *Les passions dans l'œuvre de Virgile : poétique et philosophie*, Nancy, 1993 ; THOMAS J.-F., « *Pudicitia, impudicitia, impudentia* dans leurs relations avec *pudor* : étude sémantique », *RELat*, 5, 2005, p. 53-73 ; LANGLANDS R., *Sexual Morality in Ancient Rome*, Cambridge, 2006 ; LIBRAN MORENO M., « *Pudicitia* y *Fides* como tópicos amorosos en la poesía latina », *Emerita*, 75, 1, 2007, p. 3-18 ; OLSON K., *Dress and the Roman Woman : Self-Presentation and Society*, Oxford et New York, 2008 ; LAMBERTI F., « Donne romane fra Idealtypus e realtà sociale. Dal *domum servare* e *lanam facere* al *meretricio more vivere* », *Quaderni Lupiensi di Storia e Diritto*, 4, 2014, p. 61-82.

<sup>22</sup> Plu. *Ant.* 31.4-5.

historiques sur les origines de la cité ont réélaboré des *exempla*<sup>23</sup>, tel que celui des Sabines<sup>24</sup> et de la mère de Coriolan<sup>25</sup>, précisément pour *codifier* cette pratique courante durant la République, qui a acquis une importance cruciale durant la période des guerres civiles. Leur tonalité reconnaît l'importance du travail des femmes en période de danger, mais insiste aussi sur le fait que leurs interventions devaient toujours être ponctuelles et en faveur de leur patrie. Les interventions féminines devaient viser à remplir un rôle alternatif et complémentaire aux actions des hommes, sans jamais usurper leurs rôles. Alors, par définition, ces interventions devaient cesser dès que l'équilibre social était rétabli et la paix retrouvée.

Néanmoins, les circonstances du début du règne d'Auguste ont créé des nouvelles pratiques qui permettaient aux femmes, surtout à celles de la famille impériale, d'affirmer leur position sociale à travers des œuvres évergétiques. Celles-ci étaient perçues comme une extension de leur rôle domestique en tant que protectrices de la *concordia*<sup>26</sup> et leur permettaient donc d'exercer leur influence de forme plus habituelle,

---

<sup>23</sup> MILES G.B., *Livy. Reconstructing early Rome*, Ithaca, 1995 ; CHAPLIN J.D., *Livy's exemplary history*, Oxford, 2000 ; « Livy's use of *exempla* » dans MINEO B. (éd.), *A companion to Livy*, Oxford, 2014, p. 102-113 ; MINEO B., « Livy's Historical Philosophy » dans MINEO B. (éd.), *A companion to Livy*, Oxford, 2014, p. 139-152.

<sup>24</sup> D.H. 2.45 ; Liv. 1.13.1-2 ; Plu. *Rom.* 19.1-3.

<sup>25</sup> D.H. 8.39-53 ; Liv. 2.40.3-10 ; Plu. *Cor.* 34-36.

<sup>26</sup> La *concordia* était un idéal romain divinisé qu'on pourrait traduire par entente ou consensus. Elle désignait dans l'imaginaire romain l'état de fraternité dans laquelle les membres de la famille et, par extension, les citoyens devaient agir. Logiquement, la création des élites économiques qui ne correspondaient pas, nécessairement, au groupe traditionnel des patriciens, les constants affrontements entre les différentes factions et, finalement, les successives proscriptions et guerres civiles, ont généré une réflexion sur la *concordia* dans les dernières décennies de la République et au début du Principat. Les femmes romaines étaient associées aussi bien à la paix qu'à la maternité, et cette dernière qualité les dotait, surtout les femmes âgées, d'une considérable autorité morale pour demander des actions vertueuses de leur fils. De plus, par tradition, les Romains en conflit ne pouvaient pas attaquer les femmes des adversaires directement. Comme nous verrons, dans les cas où leurs parents étaient persécutés, les femmes souffraient des problèmes économiques, sociaux, émotionnels, et, occasionnellement même des menaces et de violences ponctuelles, mais, d'habitude, elles n'étaient pas condamnées par les décisions politiques de leurs proches. Cette combinaison de circonstances a fait que durant les guerres civiles les femmes romaines ont joué un rôle particulièrement actif pour éviter plusieurs morts, et même pour négocier la paix. Alors, à l'époque d'Auguste, avec la paix déjà restaurée, la *concordia* est devenue le point central du nouvel *exemplum* des matrones qui, en qualité des *matres* pouvaient agir d'une façon considérablement plus publique que leurs homonymes républicains si le but de leur action était de maintenir la *concordia*. Bien sûr, pour les femmes de la famille impériale, cette fonction a eu une dimension politique qui s'est étendue aux pratiques diplomatiques. Sur la *concordia* : HELLEGOUARC'H J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, 1972, p. 125-127 ; LAWRENCE R., « *Concordia and Concordia Augusta. Rome and Pompeii* », *PP*, 33, 1978, p. 260-272 ; FERRARY J.-L., « Le idee politiche a Roma nell'epoca repubblicana » dans FIRPO L. (éd.), *Storia delle idee politiche, economica e sociali, I : L'antichità classica*, Turin, 1982, p. 723-804 ; FLORY M.B., « *Sic exempla parantur : Livia's Shrine to Concordia and the Porticus Liviae* », *Historia*, 33, 3, 1984, p. 309-330 ; DIXON S., « The Sentimental Ideal of the Roman Family » dans RAWSON B. (éd.), *Marriage, Divorce and Children in Ancient Rome*, Oxford, 1991, p. 99-113 ; BROWN R., « Livy's Sabine Women and the Ideal of Concordia », *TAPhA*, 125, 1995, p. 291-319 ; AKAR PH., *Concordia*.

même si toujours respectant certaines limites. Dans cette nouvelle situation, les femmes de la maison impériale ont obtenu, pour la première fois, un rôle dans les pratiques diplomatiques non officielles des Romains pour agir comme conciliatrices entre Rome et quelques alliés. Mais cela n'explique pas pourquoi leurs interventions ont été limitées aux relations avec les royaumes alliés de la Méditerranée orientale. Pour comprendre cette spécialisation, nous devons considérer quelques autres facteurs.

D'un part, la menace des Parthes à la frontière orientale de l'empire et l'intransigeante caractéristique de la diplomatie romaine ont créé la nécessité de recourir aux pratiques alternatives pour protéger les relations de Rome avec ces royaumes alliés qui occupaient une position géopolitique stratégique. Ils formaient, en fait, une chaîne de protection qui ne permettait pas aux barbares d'attaquer l'empire directement. Alors, durant les premières années du Principat il a été impératif de maintenir leur loyauté. De l'autre, le nouveau contexte dynastique de Rome positionnait les femmes de la *domus Caesarum* parfaitement pour interférer dans les affaires publiques sans abandonner une position plutôt privée et familiale et, grâce aux interventions diplomatiques des reines hellénistiques, dans ces royaumes du Méditerranée oriental, il existait déjà un précédent dans ce contexte qui permettait aux Romains d'adopter et d'adapter l'usage. Cette combinaison de nécessité et opportunité a créé les circonstances pour que les femmes de la famille impériale pussent exercer ladite stratégie alternative à travers leur forme d'intervention usuelle, adaptée aux circonstances des pratiques diplomatiques de la période julio-claudienne.

Ainsi, cette thèse a pour but principal d'analyser ces interventions des femmes romaines dans des affaires qui, en principe, leur étaient interdites. Comme nous venons de l'expliquer, un modèle qui permettait les interventions extra-officielles des femmes dès le II<sup>e</sup> siècle av. n. è. a été adapté à plusieurs reprises pour justifier, d'abord, les interventions pacificatrices entre romaines durant les guerres civiles, puis les interventions conciliatrices entre l'empereur et quelques dynasties alliées. En analysant aussi le fonctionnement des pratiques diplomatiques officielles des Romains, nous argumenterons que certaines de leurs caractéristiques ont créé la possibilité, ainsi que le besoin dans certains moments délicats, de recourir aux moyens

---

*Un idéal de la classe dirigeante romaine à la fin de la République*, Paris, 2013 ; « La concordia des frères aux deux derniers siècles de la République romaine », *Latomus*, 74, 1, 2015, p. 73-94.

plus subtils de négociation, ce qui a favorisé les interventions féminines avec des groupes concrets. Nous essayerons d'examiner les causes et les limites des interventions des femmes pour déchiffrer pourquoi nous trouvons une concentration de ces actions, avec des petites variations, durant les quatre siècles dont nous nous occupons (II<sup>e</sup> siècle av. n. è. – II<sup>e</sup> siècle de n. è.), qui étaient intégrées dans les relations avec les alliés des dynasties orientales (en particulière l'hérodiennne) durant la période julio-claudienne.

### C. Méthodologie de la thèse

Pour atteindre les objectifs mentionnés ci-dessus, nous diviserons cette thèse en trois chapitres principales. Dans la première, nous revisiterons le fonctionnement et l'évolution des pratiques diplomatiques romaines, dans le but de mettre en évidence les caractéristiques qui ont conduit à la participation des femmes. Ensuite, dans la deuxième, nous analyserons les interventions féminines lors de la période républicaine (II<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> siècles av. n. è.), ainsi que les réinterprétations de certaines interventions correspondantes aux périodes de la fondation de la Ville et de la République. Enfin, dans la dernière, nous étudierons les interventions conciliatrices des femmes de la maison impériale, les seules que nous pouvons considérer comme faisant partie des pratiques diplomatiques romaines. Comme nous l'avons déjà mentionné, ces interventions se concentrent sur la période julio-claudienne. Cependant, pendant le règne des Flaviens et des Antonins, nous disposons de quelques mentions intéressantes que nous traiterons dans un épilogue.

Les sources que nous utiliserons sont principalement littéraires, car nous pouvons reconstruire le modèle d'intervention dont nous avons parlé, ainsi que son évolution, à partir des mentions de plusieurs auteurs. Néanmoins, les sources épigraphiques sont souvent indispensables pour contextualiser l'évolution de la position sociale des femmes dans la société romaine, et même pour comprendre l'extension de leurs réseaux d'amitiés. À ce propos, nous recourrons en particulier aux interprétations de

Emily Hemelrijk<sup>27</sup> et Cándida Martínez López<sup>28</sup> des multiples sources épigraphiques et archéologiques qui nous permettent d’appréhender l’effet de la popularisation de la participation des femmes dans les pratiques évergétiques tout au long de l’Empire. Ainsi nous utiliserons aussi celles de Marleen Flory<sup>29</sup> et Mary Boatwright<sup>30</sup> pour observer comment les femmes de la famille impériale ont été inclus en qualité de protectrices de la *concordia* dans le message d’unité familiale que les œuvres publiques devaient représenter à Rome. De plus, nous nous appuyerons sur l’œuvre classique, *Vassal Queens*, de Grace Macurdy<sup>31</sup> pour compléter l’information que les sources littéraires offrent sur les relations que les femmes de la maison julio-claudienne ont établies avec les royaumes alliés. Pour l’épilogue, nous utiliserons

---

<sup>27</sup> Il a été particulièrement utile pour cette thèse : HEMELRIJK E., *Hidden Lives, Public Personae. Women and Civic Life in the Roman West*, Oxford, 2015, une ample recherche qui inclue plusieurs des idées explorées dans les publications antérieures. Ses publications ont exploré plusieurs aspects et chronologies de l’œuvre évergétique des femmes durant l’Empire, entre lesquelles il faut mentionner : *Matrona Docta. Educated women in the Roman elite from Cornelia to Julia Domna*, Oxford, 1999, p. 92-139 ; « City Patronesses in the Roman Empire », *Historia*, 53, 2, 2004a, p. 209-245 ; « Priestesses of the Imperial Cult in the Latin West : Benefactions and Public Honour », *AC*, 75, 2006, p. 85-117 ; « Local Empresses : Priestesses of the Imperial Cult in the Cities of the Latin West », *Phoenix*, 61, 3-4, 2007, p. 318-349 ; « Fictive Motherhood and Female Authority in Roman Cities », *EuGeStA*, 2, 2012, p. 201-220 ; « Female Munificence in the Cities of the Latin West » dans HEMELRIJK E., WOOLF G. (éds.), *Women and the Roman City in the Latin West*, Leyde, 2013a, p. 65-84 ; « Inscribed in the City : How did Women enter Written Space ? » dans LAURENCE R., SEARS G. (éds.), *Written Space in the Latin West : 200 BC to AD 300*, Londres, 2013b, p. 135-151 ; « Roman Citizenship and the Integration of Women into the Local Towns of the Latin West » dans KLEIJN G., BENOIST S. (éds.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*, Leyde, 2014, p. 147-160. Pour la cité de Rome : « Octavian and the introduction of Public Statues for Women in Rome », *Athenaeum*, 93, 1, 2005, p. 309-318 ; et pour une première approche : *Women and society in the Roman world : a sourcebook of inscriptions from the Roman West*, Cambridge, 2021.

<sup>28</sup> MARTÍNEZ LÓPEZ C. « *Amantissima civium suorum* : Matronazgo cívico en el Occidente romano », *Arenal*, 18, 2, 2011, p. 277-307 ; « La memoria de las mujeres en la arquitectura pública : matronazgo cívico en la Hispania romana » dans DÍEZ JORGE M.E. (éd.), *Arquitectura y mujeres en la historia*, Madrid, 2015, p. 59-88 ; « Cartografías urbanas de género. Matronazgo y arquitectura en la Antigua Roma » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., *Mujeres e Historia*, Madrid, 2016a, p. 15-44 ; « Mujeres y arquitectura en las ciudades romanas del occidente mediterráneo. Acciones y transformaciones cívicas de matronazgo » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., SERRANO ESTRELLA F. (éds.), *Matronazgo y arquitectura : de la antigüedad a la Edad Moderna*, Grenade, 2016b, p. 141-172 ; « Con nombre de mujer. Memoria de las mujeres en la arquitectura de las ciudades romanas » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., UBRIC RABANEDA P. (éds.), *Cartografías de género en las ciudades antiguas*, Grenade, 2017, p. 105-132 ; « *Patriam suam exornavit*. Las mujeres en la construcción y ornamentación de las ciudades de la Roma antigua » dans MUÑOZ FERNÁNDEZ A., DEL MORAL VARGAS M. (éds.), *Cultura material e historia de las mujeres*, Madrid, 2020, p. 61-92.

<sup>29</sup> FLORY M.B. 1984, p. 309-330 ; « Livia and the History of Public Honorific Statues for Women in Rome », *TAPhA*, 123, 1993, p. 287-308 ; « Dynastic Ideology, the *Domus Augusta*, and Imperial Women : A Lost Statuary Group in the Circus Flaminius », *TAPhA*, 126, 1996, p. 287-306.

<sup>30</sup> BOATWRIGHT M.T., « Public architecture in Rome and the year AD 96 », *AJAH*, 15, 1, 2000, p. 67-90 ; « Women and Gender in the Roman Forum », *TAPhA*, 141, 1, 2011, p. 105-141 ; *Imperial Women of Rome : Power, Gender, Context*, Oxford, 2021.

<sup>31</sup> MACURDY G.H., *Vassal-queens and Some Contemporary Women in the Roman Empire*, Baltimore, 1937. Le livre était conçu comme une continuation de son œuvre précédente : *Hellenistic Queens : a Study of Woman-Power in Macedonia, Seleucid Syria, and Ptolemaic Egypt*, Baltimore, 1932.

aussi un des papyrus trouvés à Oxyrhynque<sup>32</sup>, puisqu'il comporte la mention d'une intervention très particulière de l'impératrice Plotine, l'épouse de Trajan. Cette thèse n'aura pas pour objectif de proposer un recueil exhaustif des sources qui parlent des femmes romaines tout au long de ces quatre siècles. Bien que son importance ait été négligée au cours des premières années de la discipline historique, depuis les années 1970 les tentatives d'inclure des groupes auparavant oubliés dans le récit historique se sont multipliées<sup>33</sup>. Par conséquent, l'intention de ce travail n'est pas d'ajouter une compilation supplémentaire au corpus déjà existant, mais plutôt d'offrir une analyse nuancée de quelques-unes de ces sources.

En ce qui concerne les sources littéraires, les travaux de nombreux auteurs sont indispensables pour aboutir à un récit nuancé des interventions des femmes romaines dans les pratiques diplomatiques romaines. Polybe<sup>34</sup>, par exemple, grâce à sa proximité avec le *cercle des Scipions* durant sa présence prolongée à Rome, est un auteur indispensable pour comprendre l'échange des ambassades durant le II<sup>e</sup> siècle av. n. è. De même, quelques auteurs de l'époque impériale, tels que Suétone ou Tacite<sup>35</sup>, sont

---

<sup>32</sup> P. Oxy. X, 1242, 26-32 ; CPJ II, 157. Pour contextualiser la situation de la communauté juive en Égypte durant l'Empire : MELEZE-MODRZEJEWSKI J., *Les Juifs d'Égypte, de Ramsès II à Hadrien*, Paris, 1991, p. 161-227 ; PUCCI BEN ZEEV M., *Diaspora Judaism in turmoil, 116 / 117 CE : ancient sources and modern insights. Interdisciplinary studies in ancient culture and religion*, Louvain, 2005 ; HONIGMAN S., « The Ptolemaic and Roman Definitions of Social Categories and the Evolution of Judean Communal Identity in Egypt » dans FURSTENBERG Y. (éd.), *Jewish and Christian Communal Identities in the Roman World*, Leyde, 2016, p. 25-74 ; « Ethnic Minority Groups » dans VANDORPE K. (éd.), *A companion to Greco-Roman and Late Antique Egypt*, Hoboken, 2019, p. 315-326.

<sup>33</sup> Depuis que Sarah Pomeroy (*Goddesses, Whores, Wives, and Slaves*, New York, 1975) et Eva Cantarella (*L'ambiguo malanno. Condizione e immagine della donna nell' antichità greca e romana*, Rome, 1981) ont publié leurs œuvres pionnières, la position sociale des femmes romaines et leur action dans les divers champs de la vie civique ont été constamment remises en question.

<sup>34</sup> Pour une lecture critique de l'œuvre de Polybe : PEDECH P., *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964 ; WALBANK F.W., *Polybius*, Berkeley, 1972 ; CANDAU MORON J.M., « Polibio como historiador helenístico : su actitud frente a la historiografía contemporánea » dans SANTOS J., TORREGARAY E. (éds.), *Polibio y la Península Iberica*, Vitoria-Gasteiz, 2005, p. 51-67 ; GUELFUCCI M.-R., « Guerres et diplomatie romaines (IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles) dans les *Histoires* de Polybe : éléments de philosophie politique » dans CAIRE E., PITTIA S. (dir.), *Guerre et diplomatie romaines IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., Pour un réexamen des sources*, Aix-en-Provence, 2006, p. 13-25 ; ZECCHINI G. 2006, p. 11-24 ; GUELFUCCI M.-R., « Polybe, le regard politique, la structure des *Histoires* et la construction du sens », *CEA*, 47, 2012, p. 329-357 ; THORNTON J., « Polybius in Context : The Political Dimensions of the Histories » dans GIBSON B., HARRISON T. (éds.), *Polybius and his World : Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 213-230 ; ZECCHINI G., *Polibio : La solitudine dello storico*, Rome, 2018 ; THORNTON J., *Polibio. Il politico e lo storico*, Rome, 2020.

<sup>35</sup> Il est essentiel de mentionner dans ce sens l'œuvre de Juan Luis Posadas, qui a dédié plusieurs publications à une lecture critique des auteurs de l'époque impériale et, d'un spécial intérêt pour cette thèse, sur leurs descriptions des femmes : POSADAS J.L., « Mujeres en Tácito : retratos individuales y caracterización genérica », *Gerión* 10, 1992, p. 145-154 ; « Las mujeres en la historiografía tacitea » dans *Actas del VIII Congreso Español de Estudios Clásicos*, 3, Madrid, 1994, p. 541-546 ; « Mujeres en Salustio : estudio prosopo-historiográfico », *Gerión*, 29, 2011a, p. 169-182 ; « Las mujeres en la narración y la acción de César, los cesarianos y Salustio », *SHHA*, 29, 2011b, p. 251-276 ; « Treinta años de estudios sobre las *Historiae* de Salustio », *Tempus*, 36, 2014, p. 51-66.

utiles pour compléter notre connaissance des femmes de la famille impériale. Peut-être plus anecdotique, *L'Énéide* de Virgile reste exploitable, car elle exprime que la première étape de la création de Rome s'est déroulée par un *foedus* entre Troyens et Latins, et qu'elle a été ratifiée par un mariage entre le héros Énée et la princesse Lavinia<sup>36</sup>. Si d'autres cultures contemporaines ont couramment recouru à ces unions, les Romains ont généralement évité des mariages avec des étrangers. En fait, il s'agit d'un des très rares mariages de caractère diplomatique dans l'histoire de Rome jusqu'à une époque bien postérieure, ce qui est important aussi pour comprendre pourquoi les femmes romaines ont utilisé les formes alternatives d'intervention. Cependant, même si ces auteurs, et plusieurs autres, sont fondamentaux pour comprendre le contexte de ces interventions, les œuvres de huit d'entre eux nous permettent de construire ce récit sur les interventions des femmes romaines.

Le plus ancien de ces huit auteurs est Plaute<sup>37</sup>, né en Ombrie vers 250 av. n. è. et mort à Rome vers l'année 184 av. n. è. C'était un dramaturge, bien connu pour ses comédies drôles et impudiques durant la période exposée de la Deuxième guerre punique (218 - 202 av. n. è.). Ses pièces de théâtre présentent souvent des confusions et des histoires d'amour inconvenants, toujours avec des personnages similaires, tels que l'épouse qui veut contrôler son mari, l'esclave loyale et intelligente, des courtisans,

---

<sup>36</sup> Entre personnages féminins de l'Énéide, Didon a été, définitivement, la plus étudiée. Néanmoins, pour le propos de cette thèse nous nous intéressons surtout dans la bibliographie sur les femmes Latins, telle que Lavinia et sa mère Amata : MORENO J., « La Mujer en la Eneida » dans *Simposio Virgiliano : conmemorativo del Bimilenario de la muerte de Virgilio*, Murcie, 1984, p. 395-404 ; SULLIVAN J.P., « Dido and the Representation of Women in Vergil's *Aeneid* » dans WILHELM R., JONES H. (éds.), *The Two Worlds of the Poet. New Perspectives on Vergil*, Détroit, 1992, p. 64-73 ; NUGENT S.G., « Vergil's Voice of the Women in *Aeneid* V », *Arethusa*, 25, 1992, p. 255-292 ; « The Women of the *Aeneid* : Vanishing Bodies, Lingering Voices » dans PERKELL C. (éd.), *Reading Vergil's Aeneid. An interpretive guide*, Norman, 1999, p. 251-270 ; HALLET J.P., « *Feminae Furentes* : The Frenzy of Noble Women in Vergil's *Aeneid* and the Letter of Cornelia, Mother of the Gracchi » dans ANDERSON W., QUARTARONE L. (éds.), *Approaches to Teaching Vergil's Aeneid*, New York, 2002, p. 159-167 ; KEITH A.M., *Engendering Rome. Women in Latin Epic*, Cambridge, 2004 ; FOLEY H., « Women in Ancient Epic » dans FOLEY J.M. (éd.), *A companion to Ancient Epic*, Oxford, 2005, p. 105-118 ; SYED Y., *Vergil's Aeneid and the Roman Self. Subject and Nation in the Literary Discourse*, Ann Arbor, 2005 ; CANTÓ LLORCA J., « Otras mujeres de la *Eneida* » dans DE LA VILLA J., FALQUE REY E., GONZÁLES CASTRO J.F., MUÑOZ JIMÉNEZ M.J. (éds.), *Conuentus Classicorum : temas y formas del Mundo Clásico*, I, Madrid, 2017, p. 777-784.

<sup>37</sup> Nous verrons plus tard que l'œuvre de Plaute est une ressource riche qui permet de tempérer les notices limitées que nous conservons sur les femmes du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. Pour une lecture critique de ces œuvres, et en particulier de ses personnages féminins : ADAMS J.N., « Female speech in Latin comedy », *Antichthon*, 8, 1984, p. 43-77 ; DUPONT F., *Le Théâtre Latin*, Paris 1988 ; DUTSCH D.M., *Feminine Discourse in Roman Comedy. On Echoes and Voices*, Oxford, 2008 ; LÓPEZ LÓPEZ A., POCIÑA PÉREZ A., « Palabras sabias de mujeres plautinas » dans DE MARTINO F., MORENILLA TALENS C. (éds.), *Palabras sabias de mujeres : teatro y sociedad en la antigüedad clásica*, Bari, 2013, p. 237-255 ; CERDAS FALLAS M., « Algunos rasgos del habla femenina en la *Cistellaria* de Plauto », *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, 46, 2020, p. 83-98.

etc. Son œuvre s'avère encore intéressante parce qu'elle reflète des situations de la vie quotidienne des Romains, souvent invisibles dans celles des historiens ou des philosophes. Pour cette thèse, une mention sur l'*amicitia* entre femmes qui figure dans la pièce de théâtre *Cistellaria*, nous intéresse tout particulièrement. Grâce à elle, nous pouvons déduire que la pratique servait aux Romaines pour établir des relations de réciprocité (similaires aux relations de patronage), au moins depuis le II<sup>e</sup> siècle av. n. è.

Ce premier indice que nous trouvons dans l'œuvre de Plaute peut être complété par deux mentions faites par Cicéron<sup>38</sup> dans sa correspondance privée. Né à Arpinum en 106 av. n. è. et tué le 7 décembre 43 av. n. è., il est connu comme le plus notable des orateurs romains et l'un des auteurs les plus importants des dernières années de la République. Grâce à sa prééminence lors de cette période, à son ingéniosité et son utilisation ralliée du langage, Cicéron est l'auteur essentiel pour comprendre l'environnement politique à Rome pendant les années cruciales de 63 à 43 av. n. è. Pour cette raison, dans cette thèse, nous évoquerons ses travaux à plusieurs reprises. Dans ses lettres, nous trouvons, notamment, deux mentions indispensables pour compléter ce que Plaute a indiqué, et pour comprendre que ces relations d'*amicitia* féminines étaient formées pour demander l'aide des citoyens puissants à travers la persuasion des femmes de leurs familles. Il est important de noter que, comme dans le cas précédent, ces références aux interventions féminines se retrouvent aussi dans des sources davantage liées à la vie quotidienne. L'œuvre épistolaire de Cicéron, composée de lettres envoyées aux amis et à la famille, comporte à la fois des nouvelles sur la haute politique de l'époque et des échanges de nature plus personnelle. Pour

---

<sup>38</sup> Sur l'œuvre épistolaire de Cicéron : MUÑOZ MARTÍN M.N., *Teoría epistolar y concepción de la carta en Roma*, Grenade, 1985 ; « La epistolografía latina : Perspectivas actuales » dans *Estudios de Filología Latina en honor del Prof. Gaspar de la Chica Cassinello*, Grenade, 1991, p. 147-158 ; *Estructura de la carta en Cicerón*, Madrid, 1994 ; CLAASSEN J.-M., « Documents of a Crumbling Marriage : The Case of Cicero and Terentia », *Phoenix*, 50, 1996, p. 208-232 ; BEARD M., « Ciceronian correspondences : making a book out of letters » dans WISEMAN T.P. (éd.), *Classics in progress. Essays on ancient Greece and Rome*, Oxford, 2002, p. 103-144 ; GREBE S., « Marriage and exile : Cicero's letters to Terentia », *Helios*, 30, 2003, p. 127-146 ; IOANNATOU M., *Affaires d'argent dans la correspondance de Cicéron. L'aristocratie sénatoriale face à ses dettes*, Paris, 2007 ; POWELL J.G.F., « Cicero's style » dans STEEL C. (éd.), *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge, 2013, p. 41-72 ; JEPPESEN-WIGELSWORTH A., « Amici and Coniuges in Cicero's Letters : Atticus and Terentia », *Latomus*, 72, 2, 2013, p. 350-365 ; GRILLO L., « Reading Cicero's *Ad Familiares* 1 as a collection », *CQ*, 65, 2, 2015, p. 655-668 ; ROSILLO-LÓPEZ C., *Political Conversations in Late Republican Rome*, Oxford, 2021, p. 23-30.



cette raison, nous y lisons des détails sur la vie quotidienne que des sources aux prétentions théoriques plus marquées ne mentionnent pas.

Deux autres auteurs qui traitent des relations d'*amicitia* féminines durant la République, Tite-Live et Appien, sont historiens. De ce fait, ils incluent uniquement les événements au cours desquels, en raison des circonstances, les femmes ont dû intervenir d'une façon différente. Leurs récits nous permettent, donc, de compléter la reconstruction de ces interventions, mais en partant des descriptions sur des événements exceptionnels, qui incluent souvent une lamentation suite à l'abandon des formules traditionnelles. Le premier de ces deux historiens, Tite-Live<sup>39</sup>, né à *Patavium* vers 60 av. n. è. et mort à Rome environ en 15 de n. è., est bien connu pour son œuvre *Ab urbe condita*, une récapitulation de l'histoire romaine des origines jusqu'à l'époque augustéenne. Néanmoins, seulement 35 des 142 volumes de son ouvrage sont conservés et son récit se termine en 168 av. n. è. Donc, il manque précisément ceux qui ont raconté l'époque qu'il connaissait le mieux. L'exactitude de son propos est souvent questionnée parce qu'il a adopté un point de vue providentialiste qui voulait expliquer la grandeur de la Rome impériale et aussi parce qu'il n'a pas été rigoureux avec ses sources. Effectivement, nous percevons souvent que l'auteur a projeté des inquiétudes personnelles sur le passé, mais ce fait il permet précisément d'observer qu'il existait à la fin de la République une réflexion sociale sur le besoin de paix, sur la décadence morale ou sur les interventions des femmes dans les affaires publiques. En conséquence, quatre mentions dans l'œuvre de Tite-Live nous intéressent : deux correspondent aux interventions pacificatrices des femmes légendaires dont nous

---

<sup>39</sup> Les personnages féminins mentionnés par Tite-Live, en particulier celle des temps monarchiques et des premières années de la République, ont intéressé les savants avant même les changements épistémologiques des années 1970, probablement parce qu'elles représentent des idéaux féminines, *exempla*, facilement adaptables pour une lecture morale de l'histoire. En fait, nous pouvons observer la vaste influence de l'œuvre de Tite-Live en observant les fresques des chambres d'Éléonore de Tolède dans le *Palazzo Vecchio* de Florence, ou la célèbre peinture de Jacques-Louis David (musée du Louvre, Paris). Ils représentent la version de l'intervention des Sabines décrite par Tite-Live et perpétuée, plus tard, dans l'œuvre de Plutarque, et non celle de Denys d'Halicarnasse qui racontait une action similaire, mais sans la même dramatisation. À ce propos, nous considérons que les publications les plus pertinentes sont : SMETHURST S.E., « Women in Livy's *History* », *G&R*, 19, 56, 1950, p. 80-87 ; BROWN R. 1995, p. 291-316 ; ARIETI J.A. 1997, p. 209-231 ; CALHOUN C.G. 1997, p. 151-169 ; FELDHERR A., « Livy's Revolution : Civic identity and the Creation of the *res publica* » dans HABINEK T., SCHIESARO A. (éds.), *The Roman Cultural Revolution*, Cambridge, 1997, p. 136-157 ; CLAASSEN J.-M., « The Familiar Other : The pivotal role of women in Livy's narrative of political development in early Rome », *AClass*, 41, 1998, p. 71-103 ; VANDIVER E., « The founding mothers of Livy's Rome. The Sabine women and Lucretia » dans TITCHENER F.B., MOORTON R.F. (éds.), *The Eye Expanded. Life and the Arts in Greco-Roman Antiquity*, Berkeley, 1999, p. 206-232 ; STEVENSON T. 2011, p. 175-189 ; KEEGAN P., *Livy's Women. Crisis, Resolution, and the Female in Rome's Foundation History*, New York, 2021.

parlerons plus tard, et deux – l’abrogation de la loi Oppia et le scandale des Bacchanales – permettent de détailler notre connaissance des relations d’*amicitia* entre les matrones. Elles donnent la possibilité de soutenir que l’utilisation de ces relations pour intervenir discrètement dans la politique a été amplement tolérée par la société romaine et que, en fait, même les magistrats ont recouru à l’opération inverse en contactant des femmes à travers leurs parentes pour éviter les scandales.

L’autre historien, Appien<sup>40</sup>, né à Alexandrie en 95 de n. è., a vécu en Égypte et à Rome durant le II<sup>e</sup> siècle. Lui aussi a écrit une histoire complète de Rome, des origines à l’époque de Trajan. L’œuvre, rédigée en grec, était composée de 24 volumes, dont 10 complets ont été conservés. Pour ce travail, nous nous sommes intéressée en particulier aux deux derniers livres des cinq dédiés aux guerres civiles. Dans le quatrième, narrant les guerres qui ont suivi l’assassinat de Jules César, nous trouvons la mention de la protestation publique d’Hortensia et des autres matrones en 42 av. n. è. Contrairement à Tite-Live, qui illustre la protestation publique contre la loi Oppia à travers les discours de deux magistrats, Appien reprend celui attribué à Hortensia elle-même. Le passage se concentre donc davantage sur ce qui a motivé ces femmes à se tourner vers leurs amies pour demander une faveur politique et sur les raisons les ayant conduites à protester en public, au lieu de suivre les chemins traditionnels, pour influencer la politique romaine. De même, son cinquième livre sur les guerres civiles, dédié aux confrontations entre Octavien, Marc Antoine et Sextus Pompée, est utile pour observer comment la formule d’interventions féminines a été adaptée durant ces années pour faciliter la négociation entre les trois parties. Les mentions d’Appien sur ces actions pacificatrices sont brèves, mais il en recense un plus grand nombre que les deux autres auteurs principaux traitant de ce phénomène : Plutarque et Dion Cassius. Ces derniers concentrent plutôt leurs analyses sur l’opposition des actions de Fulvie et d’Octavie, les jugeant en accord avec le modèle d’intervention traditionnel et animées la volonté d’inviter à la négociation.

---

<sup>40</sup> GOWING A., *The Triunviral Narratives of Appian and Cassius Dio*, Ann Arbor, 1992a ; GÓMEZ ESPELOSÍN F.J., « Estrategias narrativas en la Historia de Apiano : Algunos ejemplos », *ASNP*, 4, 1, 1996, p. 103-117 ; BUCHER G.S., « The Origins, Program, and Composition of Appian’s Roman History », *TAPhA*, 130, 2000, p. 411-458 ; GARCÍA VIVAS G.A., « Apiano, BC, 4, 32 : Octavia como *exemplum* del papel de la mujer en la propaganda política del segundo triunvirato (44-30 a.C) », *Fortunatae*, 15, 2004, p. 103-112.

Plutarque<sup>41</sup>, né à Chéronée vers 45 de n. è. et mort environ en 120, est surtout connu de nos jours pour ses œuvres biographiques, telles que les *Vies parallèles des hommes illustres* dans laquelle il compare, par paires dont 22 nous sont parvenues, les existences des Romains célèbres avec celles de quelques Grecs bien connus. Pour les études sur les femmes de l'époque impériale, ses *Moralia* sont aussi intéressants, principalement parce qu'ils présentent de nombreuses réflexions de l'auteur sur leur position sociale et leurs obligations matrimoniales. Néanmoins, pour le propos de cette thèse, nous devons en particulier souligner l'utilité de trois biographies : d'un part, celle de Marc Antoine (que l'auteur compare avec Démétrios de Macédoine) permet d'analyser, précisément, sa comparaison des actions de Fulvie et d'Octavie, car les deux ont été mariées avec Antoine durant la période belliqueuse du deuxième triumvirat ; d'autre part, celles de Romulus (comparée avec celle Thésée) et de Coriolan (mise en parallèle avec celle d'Alcibiade) offrent une réflexion intéressante sur les interventions des femmes lors des guerres des origines de la cité. Considérant que Plutarque traite souvent ses biographies d'un point de vue de moraliste, nous devons lire les descriptions des événements avec une certaine prudence. Cependant, le fait que son travail soit subjectif permet aussi de mieux comprendre quelle était son opinion honnête à propos des interventions des femmes et d'apprécier les éléments qui ont suscité les divergences d'appréciation entre les différents auteurs.

Dion Cassius<sup>42</sup> présente le même paradoxe. Cet auteur a vécu au II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècle de n. è., durant le règne des Sévères, et a projeté dans son œuvre, *Histoire romaine*, les idées

---

<sup>41</sup> LE CONSU F., *Plutarque et les femmes dans les Vies Parallèles*, Paris, 1981 ; PELLING C., *Plutarch, Life of Antony*, Cambridge, 1988 ; AGUILAR R.M., « La mujer, el amor y el matrimonio en la obra de Plutarco », *Faventia*, 12, 1990, p. 307-325 ; FRAZIER F., *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, 1996 ; NIKOLAIDIS A.G., « Plutarch on Women in Marriage », *WS*, 110, 1997, p. 27-88 ; DUFF T., *Plutarch's Lives : Exploring Virtue and Vice*, Oxford, 1999 ; GÓMEZ I CARDÓ P., MESTRE F., « Historia en Plutarco : los griegos y los romanos » dans SCHRADER GARCÍA C., RAMÓN PALERM V., VELA TEJADA J. (éds.), *Plutarco y la historia : actas del V Simposio Español sobre Plutarco. Zaragoza, 20-22 de junio de 1996*, Saragosse, 1997, p. 209-222 ; PÉREZ JIMÉNEZ A., « La retórica del silencio : El discurso de Volturnia en la Vida de Coriolano » dans VAN DER STOCKT L. (éd.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch. Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society. Leuven, July 3–6, 1996*, Louvain, 2000, p. 341-353 ; MCINERNEY J., « Plutarch's Manly Women » dans ROSEN R.M., SLUITER I. (éds.), *Andreia : Studies in Manliness and Courage in Classical Antiquity*, Leyde, 2003, p. 319-344 ; NIKOLAIDIS A. G., « Plutarch's Methods : His Cross-References and the Sequence of the Parallel Lives » dans PÉREZ JIMÉNEZ A., TITCHENER F. (éds.), *Historical and Biographical Values of Plutarch's Works : Studies Devoted to Professor Philip A. Stadter by the International Plutarch Society*, Malaga, 2005, p. 283-323 ; BUSZARD B., « The Speech of Greek and Roman Women in Plutarch's Lives », *CPh*, 105, 1, 2010, p. 83-115.

<sup>42</sup> Récemment Valérie Fromentin, Estelle Bertrand, Michèle Coltelloni-Trannoy, Michel Molin, Gianpaolo Urso ont édité un ouvrage monumental qui révisé des multiples facettes de l'œuvre historique de cet auteur. Entre les multiples contributions, l'article de Marion Bellissime, qui explore le recours à la rhétorique de la part de Dion pour compléter de façon plausible les parties de l'histoire romaine qui

et préoccupations de son temps. Nécessairement, sa distance fait qu'il a un point de vue plus schématique sur le passé lointain, parce qu'il a perdu les nuances offertes par la contemporanéité. Mais, en même temps, grâce à cette distance, son histoire romaine propose des illustrations plus extrêmes des principes moraux. En effet, la comparaison entre Fulvie et Octavie est particulièrement mordante dans le récit de cet auteur, qui met en relation leur mérite personnel et leurs actions durant la guerre. Il critique durement la violence incontrôlée de Fulvie et présente le portrait d'une femme indigne de toute forme d'amour. En revanche, il considère Octavie comme une salvatrice tant pour ceux qui la fréquentaient que pour la patrie.

Même en considérant que leurs récits ne présentent pas nécessairement les événements de 43 à 31 av. n. è. sous la forme la plus fidèle possible, ils offrent une description des interventions féminines qui ont été cruciales pour mener la négociation et transmettent l'importance de leurs actions aux yeux de toute la société romaine. En conséquence, il est facile de comprendre que, inspirés par ces interventions extraordinaires, plusieurs auteurs aient senti le besoin de réfléchir sur la position des femmes dans la vie publique. Leur présence continue était un souvenir constant du danger de la guerre. Néanmoins, plusieurs auteurs, les historiens en particulier, ont repensé leur rôle dans le passé légendaire de Rome et, partant des récits plus anciens, ont accordé à quelques femmes, comme les Sabines et la mère de Coriolan, une place d'honneur dans l'histoire. Plusieurs auteurs mentionnent leurs actions, surtout celle des Sabines, mais, pour la plupart, ils se concentrent sur l'enlèvement et offrent peu d'informations sur leur forme d'intervention. Les œuvres des historiens Denys d'Halicarnasse, Tite-Live et, postérieurement, Plutarque, quant à elles, présentent des réflexions suffisamment

---

n'ont pas survécu jusqu'à son époque est particulièrement instructeur : BELLISSIME M., « Fiction et rhétorique dans les prosopopées de l'*Histoire romaine* : les marges de liberté de l'historien » dans FROMENTIN V., BERTRAND E., COLTELLONI-TRANNOY M., MOLIN M., URSO G. (éds.), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, Bordeaux, 2016, p. 363-378. Pour l'analyse de l'œuvre de Dion Cassius voir aussi : BARNES T.D., « The Composition of Cassius Dio's *Roman history* », *Phoenix*, 38, 1984, p. 240-255 ; PELLING C., « Biographical History ? Cassius Dio on the Early Principate » dans EDWARDS M.J., SWAIN S. (éds.), *Portraits. Biographical Representation in the Greek and Latin Literature of the Roman Empire*, Oxford, 1997, p. 117-144 ; ESCRIBANO M.V., « Estrategias retóricas y pensamiento político en la Historia Romana de Casio Dión », *AC*, 68, 1999, p. 171-189 ; SORDI M., « La data di composizione dell'opera di Dione Cassio » dans CAPASSO M., PERNIGOTTI S. (éds.), *Studium atque urbanitas. Miscellanea in onore di Sergio Daris*, Lecce, 2000, p. 391-395 ; SCETTINO M.T., « Storiografia, politica e utopia in Cassio Dione » dans CARSANA C., SCETTINO M.T. (éds.), *Utopia e utopie nel pensiero storico antico*, Rome, 2008, p. 79-86 ; ADLER E., « Cassius Dio's Livia and the Conspiracy of Cinna Magnus », *GRBS*, 2011, 51, p. 133-154 ; FREYBURGER M.-L., « Dion Cassius, un gréco-romain du II<sup>e</sup> siècle », *DHA*, 9, 2013, p. 77-90 ; BERTOLAZZI R., « The depiction of Livia and Julia Domna by Cassius Dio », *AAnthung*, 55, 2015, p. 413-432 ; MASTROROSA I., « Gender e potere fra tarda repubblica e alto impero : la lettura di Cassio Dione », *GIF*, 71, 2019, p. 301-333.

détaillées et ont créé des *exempla* cohérents pour montrer aux femmes des générations suivantes les conditions dans lesquelles leurs interventions seraient admissibles. Nous avons déjà mentionné que les premiers livres de l'*Ab urbe condita* et les biographies de Romulus et Coriolan, écrits respectivement par Tite-Live et Plutarque, sont énormément utiles pour analyser la réflexion sur ces légendes durant l'époque impériale.

Aux récits de ces deux auteurs nous devons ajouter l'œuvre de Denys d'Halicarnasse<sup>43</sup>. Il a vécu, approximativement, entre 60 et 5 av. n. è, donc pendant le moment crucial conduisant de la République à l'Empire. Son œuvre la mieux connue est *Antiquités romaines*, une narration historique qui relate l'histoire romaine des origines de la cité jusqu'à la Première guerre punique. Elle est composée de 20 livres, dont nous conservons, complets, les neuf premiers. Nous nous sommes intéressée, en particulier, au deuxième livre où il considère précisément l'histoire des Sabines et de la mère de Coriolan, ainsi que d'autres, présentées comme des anti-modèles, telles que celles des jeunes Tarpeia et Clélie. Son récit est le plus utile pour cette thèse, car il les décrit suivant une structure rigoureusement similaire, probablement parce qu'il a développé leur portrait à partir de mentions plus vagues dans d'autres sources. Cette caractéristique permettra, d'ailleurs, d'observer clairement les aspects de ces interventions pacificatrices qu'il entend souligner pour les louer comme *exempla*. Tite-Live présente souvent une version des événements subtilement différente de celle de Denys d'Halicarnasse, mais la forme d'intervention de ces femmes est toujours décrite comme étant similaire aux autres actions féminines qu'il mentionne plus tard dans le contexte de l'abrogation de la loi Oppia et des Bacchanales. Plutarque, auteur plus tardif, a sûrement eu accès aux travaux de ces deux historiens, et présente les interventions des femmes de manière analogue, mais parfois plus idéalisée. La lecture de leurs œuvres permet de soutenir que les efforts de négociation des femmes durant

---

<sup>43</sup> USHER S., « The Style of Dionysius of Halicarnassus in the *Antiquitates Romanae* », *ANRW*, 2, 30, 1982, p. 817-837 ; SACKS K. S., « Historiography in the Rhetorical Works of Dionysius of Halicarnassus », *Athenaeum*, 61, 1983, p. 65-87 ; FOX M., « History and Rhetoric in Dionysius of Halicarnassus », *JHS*, 83, 1993, p. 31-47 ; MARTIN P., *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome, Pallas*, 93, Toulouse, 1993 ; POU CET J., « Denys d'Halicarnasse : un historien entre deux mondes », *BAB*, 2004, p. 161-169 ; RODRÍGUEZ HORRILLO M. A., « El *proemio* a las *Antigüedades romanas* de Dionisio de Halicarnaso : apuntes para los primeros pasos del clasicismo historiográfico », *Philologica Canariensis*, 20, 2015, p. 115-133 ; SAUTEL J.-H., « Discours et récits dans les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse : différents niveaux d'énonciation », *Pallas*, 97, 2015, p. 51-67 ; MARTÍNEZ FERNÁNDEZ I., « Ética, estética e historia en Dionisio de Halicarnaso : imitación y construcción de la tradición », *Revista de Filosofía*, 43, 2018, p. 9-26.

les guerres civiles de la fin de la République ont provoqué la réflexion sur leur rôle, ainsi que la nécessité de créer des *exempla* nuancés pour reconnaître leur indéniable capacité à agir, mais en limitant leurs interventions tant à la nécessité qu'aux actions comprises dans le modèle préexistant déjà mentionné par Plaute.

Ces sept auteurs (Plaute, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Appien, Plutarque et Dion Cassius) sont essentiels pour comprendre l'attitude des Romains face aux interventions féminines dans les domaines où, en principe, leur participation ouverte était interdite. Cependant, les interventions féminines que l'on trouve décrites dans ces œuvres, qu'elles soient un exercice de patronage pour soutenir la demande d'une *amica*, ou une négociation en faveur de la paix dans un moment de danger particulier, se déroulent normalement entre Romains ou, à défaut, avec des peuples ancestraux qui, du temps de l'auteur, étaient depuis longtemps intégrés à l'identité romaine. Seules les femmes de la famille impériale ont intercédé pour négocier entre les Romains et d'autres peuples – seulement quelques peuples alliés toujours suivant un modèle d'intervention similaire. Dans ce cas, leurs interventions les conduisaient à exercer comme conciliatrices entre l'empereur et les membres des dynasties alliés plutôt qu'à rétablir la paix : en effet, il n'existait pas de guerres civiles qui menaçaient la continuité de Rome, mais il était impératif de maintenir une bonne relation avec les royaumes alliés pour préserver la *concordia* et la cohésion de l'Empire. Il s'agit des seules interventions féminines que nous pouvons inclure dans les pratiques diplomatiques romaines.

Les sources épigraphiques, auxquelles nous avons fait référence, sont très utiles pour reconstruire les relations établies par ces femmes. Quelques mentions anecdotiques, comme celle de Dion Cassius, qui blâme durement Agrippine la Jeune pour avoir osé se présenter dans une réception officielle des ambassadeurs, montrent que même les critiques s'adaptaient soigneusement au modèle d'intervention classique pour présenter l'une de ces femmes comme l'anti-modèle. Mais, Flavius Josèphe est incontestablement celui qui mentionne les interventions féminines de cette période de manière récurrente. Cet historien, né à Jérusalem en 37 de n. è., sous le nom de Joseph fils de Mathias, a survécu à la prise de Jotapata par les forces romaines (en 67) caché dans une citerne et s'est rendu au général Vespasien. Durant un entretien privé, Joseph a prophétisé l'élévation des Flaviens, ce qui s'est concrétisé en 69 de n. è. avec l'acclamation de Vespasien comme empereur. A partir de là, Joseph a récupéré sa

liberté et a reçu, entre autres honneurs, la citoyenneté romaine ; il a aussi pris le nom latin qu'on lui connaît, Flavius Josèphe<sup>44</sup>. Il nous est connu pour ses extraordinaires récits sur l'histoire de son peuple, tels que *La Guerre des Juifs* et les *Antiquités judaïques*, qui s'intéressent aux affaires des dynasties hasmonéens et hérodiennes, et surtout à la Grande révolte juive. Nous utiliserons des mentions tirées de ces deux œuvres aussi que de son autobiographie. Dans des cas plus anciens, tels que la relation entre Livie et Salomé de Judée, Josèphe se contredit dans certains détails factuels. Pour cette raison, il est possible qu'il n'ait pas bien connu tous les cas qu'il a exposés. En revanche, il en a vécu d'autres personnellement, comme l'aide que Poppée lui a offerte pour sauver ses amis. Le grand problème avec l'œuvre de Josèphe n'est pas tant sa crédibilité que sa concentration sur l'histoire d'un seul groupe. Logiquement, en ne racontant que l'histoire du peuple juif, il présente un point de vue extraordinairement détaillé, mais partiel. Cela fait que les interventions des femmes en faveur du peuple juif semblent beaucoup mieux représentées dans son œuvre qu'avec aucun autre. Cela pourrait être dû au fait que pour d'autres peuples sous le pouvoir de Rome nous ne disposons pas d'auteurs comme Josèphe, ainsi qu'au fait que les empereurs ont jugé nécessaire de recourir à différentes stratégies pour maintenir de bonnes relations avec le peuple juif en particulier.

Les interventions que l'on connaît se limitent, presque complètement, à l'époque julio-claudienne. Dans le cas des Flaviens, on ne dispose pas de référence aux actions conciliatrices menées par les femmes de la dynastie, mais Flavius Josèphe mentionne un cas curieux dans lequel Julia Bérénice et son frère ont intercedé pour essayer de maintenir la paix entre leur peuple et les Romains. Julia Bérénice, bien sûr, n'était pas une femme romaine, mais compte tenu de sa proximité avec la famille impériale et de l'absence de personnalité majeure chez les autres femmes de cette dynastie, nous estimons qu'elle est un cas intéressant à analyser, même si nous ne pouvons pas l'inclure dans notre corpus. Enfin, dans le cas des Antonins, seul le papyrus d'Oxyrhynque, déjà mentionné, évoque l'épisode au cours duquel l'impératrice Plotine a intercedé en faveur de la communauté juive d'Alexandrie. Néanmoins, la

---

<sup>44</sup> HADAS-LEBEL M., *Flavius Josèphe. Le juif de Rome*, Paris, 1989 ; SCHWARTZ S., *Josephus and Judaeon Politics*, Leyde, 1990 ; BILDE P., *Flavius Josephus between Jerusalem and Rome : his Life, his Works and their Importance*, Sheffield, 1998 ; MASON S., *Understanding Josephus : Seven Perspectives*, Sheffield, 1998 ; RAJAK T., *Josephus*, Bristol, 2002 ; BOND H.K., « Josephus on Herod's Domestic Intrigue in the Jewish War », *JSJ*, 43, 2012, p. 295-314 ; REEDER C.A., « Pity the Women and Children : Punishment by Siege in Josephus's Jewish War », *JSJ*, 44, 2013, p. 174-194.

source présente des problèmes de crédibilité qui font considérer qu'elle décrit une intervention adaptée, précisément pour critiquer la décision de l'empereur, favorable à la communauté juive d'Alexandrie. En effet, l'immense majorité des interventions conciliatrices se concentrent durant la période julio-claudienne et, pour le II<sup>e</sup> siècle de n. è., nous ne trouvons que ce type de mentions, plus anecdotiques. À la fin de ce siècle, avec l'arrivée au pouvoir des Sévères, Julia Domna, première impératrice de cette dynastie, a récupéré le rôle de conciliatrice et a intercédé, par exemple, en faveur d'Athènes lorsque son mari s'apprêtait à punir la ville dans l'année 195 de n. è.<sup>45</sup>. Julia Domna a aussi été la première impératrice syrienne, avec une éducation dans une tradition plus hellénique que les précédentes. Elle venait de la cour d'Émèse, dont les ancêtres faisaient partie de la dynastie séleucide et adoraient le dieu Soleil. Son implication dans les affaires gouvernementales a été remarquable et son importance dans la fondation de la dynastie fait d'elle l'une des impératrices les plus intéressantes<sup>46</sup>. Cependant, nous pensons qu'en raison de leur provenance et de leur éducation, Julia Domna et les autres femmes de la dynastie des Sévères méritent une approche différenciée, qui permet de comprendre leurs actions en tenant compte de leur contexte culturel<sup>47</sup>. Alors, nous limiterons cette étude à l'analyse des cas julio-claudiens, et nous mentionnerons les deux dernières exceptions dans l'épilogue.

## D. Terminologie concernant les interventions féminines

Instinctivement, considérant que leurs interventions sont toujours orientées pour inviter à la négociation, nous utiliserions de préférence le terme *médiation diplomatique* pour décrire les interventions des femmes de la famille impériale que nous venons de mentionner. Néanmoins, étant donné que leur efficacité dépendait de

<sup>45</sup> HA. Sev. 3.7 ; PREMIERSTEIN A., « Athenische Kulturen für Kaiserin Iulia Domna », *JÖAI*, 16, 1913, p. 249-270 ; OLIVER J.H., « Julia Domna as Athena Polias », *HSPH*, 51, 1, 1940, p. 521-530.

<sup>46</sup> Sur Julia Domna : SAAVEDRA GUERRERO M.D., « El mecenazgo femenino imperial: el caso de Julia Domna », *AC*, 63, 1994, p. 193-200 ; CHARMAINE G., « Julia Domna's Building Patronage, Imperial Family Roles and the Severan Revival of Moral Legislation », *Historia*, 53, 2004, p. 61-72 ; LEVICK B., *Julia Domna. Syrian Empress*, Londres et New York, 2007 ; AGUADO GARCIA P., *Julia Domna. La emperatriz romana*, Madrid, 2010.

<sup>47</sup> En fait, il existe des cas des interventions occasionnelles des femmes dans les pratiques diplomatiques à plusieurs moments de l'histoire postérieure de Rome, même dans l'Antiquité tardive ou durant l'Empire byzantin. À ce propos voir : BECKER A., « De Galla Placidia à Amalasonthe, des femmes dans la diplomatie romano-barbare en Occident ? », *RH*, 647, 2008, p. 507-543 ; « Théodora. De la femme de l'empereur à la conseillère du prince », *DHA*, 17, 2017, p. 387-401 ; MELICHAR P., « Imperial Women as Emissaries, Intermediaries, and Conciliators in the Palaiologan Era », *JÖByz*, 67, 2017, p. 103-128 ; HILLNER J., « Empresses, Queens, and Letters : Finding a *Female Voice* in Late Antiquity ? », *Gender & History*, 31, 2, 2019, p. 353-382.



leur capacité à convaincre l'empereur, il serait erroné d'appeler leurs interventions des médiations. En fait, elles étaient toujours convenablement orientées en faveur des Romains, mais plus disposées à prendre une position conciliatrice et à plaider pour la *concordia*. À ce propos, Sheila Ager, dans une intéressante réflexion terminologique, a contesté l'emploi de ce mot dans le contexte des relations diplomatiques des Romains. Selon elle, les Romains sont toujours restés sceptiques quant à la figure des médiateurs externes, comme ils l'ont fait savoir clairement au roi Pyrrhus<sup>48</sup>.

Vers l'année 280, ce roi est arrivé en Italie à la tête d'une grande armée et, sûr de sa supériorité militaire, a adressé une lettre au consul romain Publius Valerius Laevinus. Il y disait avoir la certitude que, étant donné la supériorité évidente de ses forces, le consul choisirait, sagement, de ne pas se battre et de négocier la paix. Pour cette raison, il lui a recommandé de le nommer arbitre dans leurs disputes avec les Tarentins, les Lucaniens et les Samnites, l'assurant qu'il serait juste avec toutes les parties. Entre les divers peuples grecs, il existait depuis longtemps une tradition de recourir aux tiers impartiaux pour faciliter la résolution des conflits<sup>49</sup>, néanmoins les Romains ont interprété la présomption de Pyrrhus comme une démonstration offensive d'arrogance. Ainsi, le consul a répondu au roi en exprimant son mécontentement et en indiquant que les Romains ne reconnaissaient aucun autre juge de leurs affaires que leurs dieux<sup>50</sup>. Plus d'un siècle plus tard, dans l'année 169 av. n. è., les Rhodiens ont reçu une réponse encore plus sévère lorsqu'ils ont prétendu être prêts à servir de médiateurs entre les

---

<sup>48</sup> ECKSTEIN A., « Rome, the War with Perseus, and Third Party Mediation », *Historia*, 37, 1988, p. 414-444 ; BERRENDONNER C., « Les raisons du plus fort : la reconstruction par l'historiographie antique des liens entre la guerre de Pyrrhus et la première guerre punique », *Pallas*, 79, 2009, p. 249-266 ; CORBIER P., « Pyrrhus en Italie, réflexion sur les contradictions des sources », *Pallas*, 79, 2009, p. 221-231 ; STOUDEUR G., « Le rôle de Fabricius dans les négociations avec Pyrrhus et l'émergence de la figure de l'ambassadeur à Rome », *Pallas*, 79, 2009, p. 185-201 ; DOMINGUEZ MONEDERO A.J., « El conflicto romano-tarentino y la llamada de Pirro a Italia », *Desperta Ferro : Antigua y medieval*, 42, 2017, p. 60-64.

<sup>49</sup> Sur la tradition d'arbitrage et médiation entre les Grecs : PICCIRILLI L., *Gli arbitrati interstatali greci, I : dalle origini al 338 a.C.*, Pise, 1973 ; SCAFURO A.C., « Prusias II of Bithynia and Third Party Arbitration », *Historia*, 36, 1987, p. 28-37 ; AGER S., « Why War ? Some views on International Arbitration in Ancient Greece », *EMC*, 37, 12, 1993, p. 1-13 ; *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley, 1996 ; MAGNETTO A., *Gli arbitrati interstatali greci, ii : dal 337 al 196 a.C.*, Pise, 1997 ; ECKSTEIN A., « Greek Mediation in the First Macedonian War, 209-205 B.C. », *Historia*, 51, 2002, p. 268-297 ; MAGNETTO A., « L'arbitrato dei Romani nel rapporto con la diplomazia dei Greci. Alcuni spunti di riflessione », dans GRASS B., STOUDEUR G., FERRARY J.-L., PITTIA S., SANCHEZ P. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique*, Besançon, 2015, p. 65-86 ; BERNARDINI A., FILENI M.G. (éds.), *Tipologie e modalità della mediazione nella Grecia antica : le fonti letterarie*, Pise et Rome, 2017.

<sup>50</sup> D.H. 19.9.2-10 ; Plu. *Pyrrh.* 16, 4.

Romains et le roi de Macédoine. Les Rhodiens<sup>51</sup> ont commis l'erreur de ne pas faire preuve d'assez de loyauté. Tel est du moins ce que le Sénat a perçu lorsque, juste après avoir reçu des nouvelles de la victoire décisive romaine à Pydna (168 av. n. è.), l'ambassade de Rhodes a comparu devant lui en disant qu'elle avait fait le déplacement pour négocier une fin pour la guerre. Le moment a été, sans doute, malheureux, car, étant donné l'avantage clair dont les Romains disposaient désormais, une telle médiation a été considérée comme une faveur envers le roi Persée de Macédoine et un signe de déloyauté vers les Romains. En conséquence, ces derniers ont infligé aux Rhodiens de lourdes sanctions financières, qui ont gravement affecté leurs activités économiques<sup>52</sup>.

Pour expliquer cette résistance des Romains à la médiation, Sheila Ager<sup>53</sup> a proposé une révision terminologique des actions diplomatiques qu'elle classe dans la catégorie *Third Party Diplomacy*, c'est-à-dire celles par lesquelles un membre de la communauté internationale décide d'intervenir dans un conflit dont il ne fait pas partie. Ainsi, Ager souligne que, même dans la diplomatie d'aujourd'hui, il existe une différence subtile mais considérable entre la médiation et la conciliation :

« *Good offices* share with *mediation* the element of friendly intervention by a third party. Yet, while good offices by a third party merely serve to bring the parties to a dispute together, a *mediating* third party actually takes part in the discussion in order to assist in the solution of the dispute. *Conciliation* covers the efforts of an international institution in bringing about a friendly settlement of a dispute, without imposing any particular solution on the parties<sup>54</sup> ».

---

<sup>51</sup> Sur la relation entre les Rhodiens et les Romains voir : SCHMITT H.H., *Rom und Rhodos*, Munich, 1957 ; GRUEN E.S., « Rome and Rhodes in the Second Century BC : a Historiographical Inquiry », *CQ*, 25, 1975, p. 58-81 ; KONTORINI V., « Rome et Rhodes au tournant du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. d'après une inscription inédite de Rhodes », *JRS*, 73, 1983, p. 24-32 ; BERTHOLD R.M., *Rhodes in the Hellenistic Age*, Cornell, 1984 ; AGER S., « The Rise and Fall of a Neutral Diplomat », *Historia*, 40, 1991, p. 10-41 ; GABRIELSEN V., « Rhodes and Rome after the Third Macedonian War » dans BILDE P., ENGBERG-PEDERSEN T., HANNESTAD L., ZAHLE J., RANDSBORG K. (éds.), *Centre and Periphery in the Hellenistic World*, Aarhus, 1993, p. 132-161 ; BURTON P.J. 2011, p. 270-292.

<sup>52</sup> *Pib.* 29.19.1-6 ; *Liv.* 45.3.3-8.

<sup>53</sup> AGER S., « Roman Perspectives on Greek Diplomacy » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde et Boston, 2009, p. 30-33.

<sup>54</sup> SCHWARZENBERGER C.- G., BROWN E.D., *A manual of International Law*, Milton, 1976 (1<sup>re</sup> éd. 1947), p. 194-195, dans AGER S. 2009, p. 31. Voir aussi : NORTHEDGE F.S., DONELAN M.D., *International Disputes : the Political Aspects*, Londres, 1971, p. 297-298 ; BERCOVITCH J., « International Mediation », *Journal of Peace Research*, 28, 1, 1991, p. 3-6 ; SCHLOCHAUER H.J., « Arbitration » dans BERNHARDT R., MACALISTER-SMITH P. (éds.), *Encyclopedia of Public International Law*, 1992, I, p. 721-725 ; KAŠČEEV V., « Schiedsgericht und Vermittlung in den Beziehungen zwischen den hellenistischen Staaten und Rom », *Historia*, 46, 1997, p. 419-433 ; BERRIDGE G.R. 2010 (1<sup>re</sup> éd. 1995) p. 235-238 ; MERRILLS J.G. 2017 (1<sup>re</sup> éd. 1991), p. 26-41.

En d'autres termes, le travail des conciliateurs est d'encourager les parties prenantes à rechercher une solution pacifique à leur conflit, mais sans interférer dans la négociation. En revanche, le travail du médiateur exige une position impartiale : il se doit de discuter avec chacune des parties impliquées dans le différend en essayant d'orienter la négociation vers une solution pacifique. Son rôle est donc beaucoup plus actif que celui du conciliateur. Mais, en outre, Ager fait valoir qu'à l'époque romaine, il existait une autre forme d'action diplomatique relevant de cette catégorie qui n'est pas envisagée dans les relations diplomatiques actuelles : l'*apologetic deprecation*. Par cette action, un allié des Romains, ne doutant à aucun moment que la cause de ceux-ci était juste, plaidait en faveur d'un peuple avec lequel ils étaient en guerre. Cette action avait la curieuse caractéristique que la partie accusée devait reconnaître la culpabilité du plaignant, et pourtant, selon Ager, ces supplications et conciliations ont été les interventions qui ont eu le meilleur effet, car elles étaient les mieux reçues par les Romains. En revanche, ils étaient souvent sceptiques, et même violents, envers les offres de médiation, trop suspectes et neutres. L'impartialité exigée par la médiation était insultante, du fait qu'elle envisageait la possibilité que la cause des Romains ne serait pas juste. Cette position rigide des Romains<sup>55</sup> était compréhensible car, comme nous le verrons plus loin, leur conception religieuse de la guerre et de la paix<sup>56</sup> signifiait que leur position dans un conflit avec un autre peuple était, nécessairement, soit juste, soit autrement sacrilège. Il n'y avait aucune possibilité de position intermédiaire, à exception des actions répréhensibles d'un seul Romain, mais jamais de toute la communauté. Cependant, face aux négociations les plus délicates, cette rigidité pouvait devenir un obstacle dangereux. C'est dans ces circonstances exceptionnelles que les Romains ont recouru aux femmes pour utiliser des stratégies de négociation alternatives.

Malheureusement, les sources que nous avons mentionnées dans la section précédente n'utilisent pas un terme spécifique pour décrire les interventions féminines en général, et pas d'avantage les interventions conciliatrices des Julio-Claudiennes. Ayant étudié des actions similaires accomplies par les reines hellénistiques, María Dolores Mirón Pérez a déjà prouvé que l'intercession en soutien de la cohésion sociale était une part

---

<sup>55</sup> STOUDEUR G., « Roman Diplomacy during the Republic. Do the mighty negoatite ? » dans VIVET E. (éd.), *Landmark Negotiations from Around the World. Lessons for Modern Diplomacy*, Cambridge, 2019, p. 11-23.

<sup>56</sup> BUONO-CORE R., « Diplomacia y monarquía : Rómulo y Numa », *Revista de estudios histórico-jurídicos*, 35, 2015, p. 41.

importante de leur rôle<sup>57</sup>. Potentiellement, on pourrait utiliser donc la terminologie relative à l'évergétisme pour faire référence aux actions similaires des femmes romaines. En effet, Livie a été honorée comme εὐεργέτις<sup>58</sup> à plusieurs reprises dans les sources épigraphiques et les actions de Poppée ont été décrites par Flavius Josèphe comme εὐεργεσία<sup>59</sup>. Néanmoins, comme l'évergétisme englobait un domaine beaucoup plus large, qui garde une importance spéciale pour comprendre le rôle des femmes dans les communautés provinciales, surtout durant l'Empire, nous décidons d'utiliser un autre terme. Nous avons un problème similaire avec le terme *amica*. Bienfaisance et amitié faisaient partie des relations de réciprocité entre les Romains, auxquelles en reparlerons, les femmes participaient de façon habituelle. Même si elles n'avaient pas la possibilité d'occuper des magistratures dans le cadre civique, le caractère privé de ces relations permettait aux femmes d'établir leurs réseaux d'*amicitia* personnelle et, utilisant leurs connexions familiales, de faciliter des faveurs pour gagner et maintenir leur influence. Nous discuterons dans cette thèse l'idée que les interventions des femmes impériales dans le champ des pratiques diplomatiques ont suivi, par la plupart, le même modèle d'action que celui qui était traditionnellement utilisé dans les relations d'*amicitia*. Cependant, ce terme est même plus général que celui d'évergétisme.

Ce que nous trouvons dans de nombreuses sources ce sont des champs sémantiques connexes qui décrivent la manière de procéder de ces femmes qui exercent un rôle unique dans les négociations. Des verbes tels que δέω, ἱκετεύω, *oro* ou *rogo* sont particulièrement courants pour exprimer le besoin et présenter le plaidoyer, que ce soit chez ceux qui demandaient l'intervention de ces femmes, ou chez les femmes qui intervenaient elles-mêmes, en demandant la collaboration d'un citoyen. Dans ces derniers cas, le degré de parenté qui les unissait à ceux qu'elles devaient convaincre et les raisons pour lesquelles leurs actions étaient louées comme un héroïsme salvateur pour Rome y apparaissent aussi. En fait, dans la majorité des cas, les sources mettent l'accent sur le fait que, grâce à elles, la paix a été rétablie, ou l'harmonie garantie.

En conséquence, la considération de ces actions est étroitement liée à leur but. D'autres cas, similaires sur la forme, mais plutôt pernicieux pour l'intérêt commun, sont, en

---

<sup>57</sup> MIRÓN PÉREZ M.D., « Las buenas obras de las reinas helenísticas : benefactoras y poder político », *ARENAL*, 18, 2, 2011, p. 243-275.

<sup>58</sup> *SEG* 39, 695 ; *SEG* 44, 658 ; *CIRB* 978.

<sup>59</sup> *J. Vit.* 13-16.

revanche, critiqués. Nous avons donc décidé de mettre en valeur cette caractéristique de leur intervention et de distinguer entre *interventions pacificatrices*, pour faire référence aux interventions des femmes durant les guerres civiles, et *interventions conciliatrices*, concernant les interventions des femmes impériales en faveur de maintenir la *concordia* avec les dynasties alliées. Nous considérerons les deux comme un exercice de négociation, mais tenant compte que durant les guerres civiles leurs interventions ont été uniquement entre les Romains eux-mêmes, seules les interventions conciliatrices des femmes impériales peuvent être analysées comme faisant partie des pratiques diplomatiques romaines.

## CHAPITRE 1 : L'évolution de la diplomatie romaine

Afin de comprendre les circonstances qui ont rendu possibles ces interventions conciliatrices des femmes julio-claudiennes, il paraît important de souligner de quelques caractéristiques de la diplomatie romaine. Au fil des siècles, Rome a étendu son influence jusqu'à se convertir en puissance hégémonique d'abord dans la péninsule italienne, puis dans le bassin méditerranéen, et, enfin, dans une grande partie de l'Europe, l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. Cette expansion, tant spatiale que relationnelle, a demandé une sophistication progressive des procédures diplomatiques ainsi qu'une approche plus nuancée des négociations. À ce propos, les Romains ont absorbé les traditions d'autres peuples et les ont adaptées à une conception romaine des pratiques diplomatiques. En fait, nous observerons que, même si les pratiques elles-mêmes ont changé significativement à travers les siècles, elles ont toujours maintenu certaines caractéristiques qui importent à notre définition.

Nous commencerons cette section en analysant la diplomatie de l'ère monarchique. Évidemment, cette période ne correspond pas aux limites que nous avons établies pour cette thèse, cependant, nous devons garder à l'esprit que les nouvelles que nous conservons aujourd'hui sur le passé le plus lointain de Rome proviennent des reconstructions effectuées par plusieurs des historiens que nous avons déjà mentionnés auparavant. En fait, en grande partie, ce sont les mêmes auteurs qui réfléchissent aux premières pratiques diplomatiques et aux interventions extraordinaires des femmes du passé légendaire. Ces historiens tentent souvent de projeter dans le passé une explication de la domination de Rome à leur époque. Alors, on doit considérer leurs écrits avec une certaine prudence, car, bien qu'ils offrent des récits extrêmement détaillés, il n'est pas possible de garantir que tout ce qu'ils racontent ait une rigueur égale à leur minutie. Cependant, lorsqu'on parle de diplomatie romaine, il est essentiel d'inclure de telles reconstructions, car elles montrent clairement les caractéristiques que les Romains de l'époque que nous étudions considéraient comme distinctives de leurs pratiques diplomatiques.

D'une part, ils défendent que, dès l'origine, la diplomatie romaine a été conçue comme une obligation religieuse. Dès lors, les Romains devaient se plier à certaines règles avant d'entrer en guerre s'ils voulaient garder le soutien de leurs dieux. Mais cette conception religieuse imposait aussi une certaine fermeté et inflexibilité sur leur

position dans les conflits avec autres peuples. En fait, selon ces récits, du moment qu'ils décidaient de parlementer avec les représentants des ennemis potentiels, ils avaient déjà conclu que leur cause bénéficiait de la bienveillance des dieux et, par conséquent, ils adoptaient souvent une position intransigeante. D'autre part, étant donné que ces auteurs, en repensant le passé, ont reconnu la valeur négociatrice des matrones dans les moments les plus dangereux pour la cité, mais ne les ont jamais incluses dans les récits sur les pratiques diplomatiques officielles, ils semblent reconnaître qu'il existait un certain cloisonnement des pratiques diplomatiques, dont une seule des zones serait potentiellement accessible aux femmes. Au cours de la République, avec l'expansion des relations diplomatiques, Rome a dû s'adapter à l'envoi et à la réception régulière des ambassades des peuples très divers. À cet égard, vers les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. n. è. nous pouvons observer qu'un protocole public est structuré pour permettre un échange plus fluide avec les autres peuples. Néanmoins, ces deux caractéristiques (l'intransigeance et la division des pratiques diplomatiques entre pratiques officiels et pratiques non officiels) ont continué à exister. Les cas comme celui du roi Pyrrhus (280 av. n. è.) et celui des Rhodiens (168 av. n. è.) rappellent que l'intransigeance que nous venons d'évoquer était encore fermement ancrée dans la mentalité des Romains de l'ère républicaine. De même, à cette époque, le cloisonnement des pratiques diplomatiques semble s'accroître, puisque les relations de patronat sont devenues une partie reconnue<sup>60</sup>, quoique distincte, de ces relations.

C'est, cependant, à l'époque impériale que la frontière entre pratiques officielles et pratiques non officielles devient encore plus floue, le pouvoir de décision étant concentré dans la figure du *princeps*, qui devait présenter une façade d'inflexible impartialité. Durant cette période continuèrent à exister des pratiques dont les femmes, même celles de la famille impériale, devaient être totalement absentes<sup>61</sup>. Cependant,

---

<sup>60</sup> Comme précédent à toute étude dans ce domaine, il est essentiel de mentionner à Ernst Badian. En 1958, il a publié *Foreign Clientelae (264-70 B.C.)*, une monographie où il a défendu que les relations diplomatiques de Rome, surtout avec les peuples non italiens, ont été informelles et dirigées par des principes moraux plutôt que par la loi. Selon lui, l'aristocratie romaine a été protagoniste de ces relations, du fait que son contact direct avec les autres peuples durant les campagnes militaires ou diplomatiques lui a donné la possibilité d'établir des liens clientélares avec les élites locales par toute en Méditerranée pour contrôler les nouveaux territoires sous influence romaine. Pour une revue critique de son travail, voir : JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015.

<sup>61</sup> En fait, les critiques contre ces femmes proposeront, précisément, que certaines d'entre elles voulaient enfreindre cette ligne rouge et recevoir les ambassades publiques en compagnie du *princeps*. Ce le cas d'Agrippine la Jeune décrit par Tacite et par Dion : Tac. *An.* 13.5 ; D.C. 60.33.7. Nous trouvons, en fait, un critique pareil dans le papyrus : P. Oxy. X, 1242, 26-32 ; *CPJ* II, 157.

en raison de leur proximité avec l'empereur, elles deviendront des figures importantes dans la sphère des relations non officielles. Considérant les sources que nous conservons, leurs interventions conciliatrices semblent se concentrer dans les relations entre l'empereur et les dynasties alliées du Proche-Orient. Pour comprendre cette transformation qui a permis aux femmes de la famille impériale d'exercer un rôle dans les pratiques diplomatiques non officielles, nous devons considérer deux facteurs importants. D'un part la nécessité de maintenir la loyauté de ces royaumes alliés, donc d'éviter leur humiliation, du fait qu'ils étaient stratégiquement importants pour la sécurité de l'Empire. De l'autre, l'existence de précédents pour les interventions des reines dans les pratiques diplomatiques des royaumes hellénistiques. Quelques-unes de ces reines étaient intervenues dans les relations diplomatiques de leurs royaumes dans le passé. Du coup, une transposition était possible, en sorte que les femmes de la maison impériale puissent exercer un rôle de mères conciliatrices en créant des relations d'amitié, et même de familiarité, avec plusieurs générations de ces dynasties.

## 1.1. Les instruments des pratiques diplomatiques dans la période fondatrice de Rome

Les historiens et poètes du début de l'époque impériale qui réfléchissent à cette époque lointaine de l'histoire romaine cherchaient, bien sûr, à contextualiser les pratiques diplomatiques qui avaient survécu jusqu'à leur époque, mais, surtout, à rechercher une justification historique de la suprématie de la Rome contemporaine. Ces auteurs (Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Virgile, Plutarque, etc.) s'accordent à attribuer cette ascension fulgurante à la combinaison de courage et d'habileté dont les Romains ont fait preuve au combat depuis les origines, ainsi qu'à leur sens strict de la justice et de la *pietas*. Grâce à cette dernière qualité, ils étaient toujours prêts à affronter les sacrifices nécessaires pour éviter de commettre un sacrilège, et pouvaient conserver, donc, la faveur de leurs dieux. Ces deux facettes sont déjà parfaitement imbriquées dans la description par Virgile des actions d'Énée au moment de sceller son alliance avec les Latins. Il est présenté comme un héros incontestablement courageux et habile à vaincre ceux qui s'opposent à lui. Mais Énée est décrit aussi comme un chef juste et aimé par les dieux, respectueux et généreux, prêt à accepter la proposition de paix dès



qu'elle est offerte pour éviter un carnage et protéger ceux qui l'avaient suivi depuis la défaite de Troie.

Virgile attribue, donc, au temps d'Énée la première alliance par mariage et le premier *foedus*, ou traité, de l'histoire romaine. Ce dernier a eu lieu entre le fils de Venus et Latinus, roi des Latins, pour s'assurer que les deux parties accepteraient le résultat du combat imminent entre le héros troyen et son rival Turnus, roi des Rutules. Selon l'accord, si Énée était vaincu, les Troyens exilés qui l'avaient suivi jusqu'à la péninsule italique continueraient leur périple à la recherche d'une nouvelle patrie vers Pallantium, la cité du roi Évandros. En revanche, s'il vainquait, il se marierait avec Lavinia<sup>62</sup>, fille de Latinus et Amata, reconnaîtrait son beau-père comme roi et érigerait une nouvelle cité pour ses compatriotes. Énée a effectivement tué son adversaire et épousé la princesse. Ainsi, Lavinia est devenue la première femme de l'histoire romaine à s'impliquer dans une action diplomatique :

*Tum pius Aeneas stricto sic ense precatur :*  
*'Esto nunc sol testis et haec mihi Terra uocanti,*  
*quam propter tantos potui perferre labores,*  
*et pater omnipotens et tu, Saturnia coniunx*  
*(iam melior, iam diua, precor), tuque include Mauors,*  
*cuncta tuo qui bella, pater, sub numine torques ;*  
*fontisque fluuiosque uoco, quaeque aetheris alti*  
*religio et quae caeruleo sunt numina ponto :*  
*cesserit Ausonio si fors uictoria Turno,*  
*conuenit Euandri uictos discedere ad urbem,*  
*cedet Iulus agris, nec post arma ulla rebelles*  
*Aeneadae referent ferroue haec regna lacessent.*  
*Sin nostrum adnuerit nobis uictoria Martem*  
*(ut potius reor et potius di numine firment)*  
*non ego nec Teucris Italos parere iubebo*  
*nec mihi regna peto : paribus se legibus ambae*  
*inuictae gentes aeterna in foedera mittant.*  
*Sacra deosque dabo ; socer arma Latinus habeto,*  
*imperium sollemne socer ; mihi moenia Teucris*  
*constituent urbique dabit Lavinia nomen*<sup>63</sup>.

---

<sup>62</sup> MORENO J. 1984, p. 402-403 ; FOLEY H. 2005, p. 110-112 ; CANTÓ LLORCA J., « La voz de Lavinia », *EClás*, 3, 2016, p. 35-54.

<sup>63</sup> Virg. *En.* 12.175-194 : « Alors le pieux Énée, l'épée nue, fait cette prière : 'Que le soleil en cet instant soit mon témoin, et témoin aussi cette terre que j'invoque et pour laquelle j'ai pu supporter de si rudes

Son rôle dans cette action est passif et muet : il s'est limité à sceller l'union entre les deux peuples par le lien conjugal, ce qui par conséquent, ne correspond pas au type d'actions que cette thèse a pour but d'analyser. Cependant, il est intéressant de voir comment Lavinia est représentée par rapport à sa mère, car nous observerons des comparaisons similaires plus tard. Le rôle de Lavinia est devenu plus remarquable surtout après la mort d'Énée, bien que les versions de Denys d'Halicarnasse et de Tite-Live soient bien différentes. La première<sup>64</sup> la présente inquiète et craintive qu'Ascagne, le fils d'Énée, attende à sa vie et à celle du fils dont elle est enceinte tandis que, celle de Tite-Live<sup>65</sup> dit qu'elle a pris les rênes du royaume alors qu'Ascagne était encore trop jeune pour régner. Bien que très différentes, dans la mesure où elles ne lui attribuent pas la même capacité à agir, les deux images sont raisonnablement positives. Au lieu de cela, sa mère, Amata, est critiquée et présentée comme une femme

---

travaux, et toi, Père tout-puissant, et toi, Saturnienne, son épouse – oui, moins sévère pour nous, oui déesse, je te prie – et toi, illustre Mars, ô père, qui fais sous ta puissance mouvoir toutes les guerres ; et j'invoque les sources et les fleuves, tout ce qu'on adore dans les hauteurs de l'éther et les puissances de la sombre mer. Si la victoire, d'aventure, se déclare pour l'Ausonien Turnus, il est convenu que les vaincus se retirent vers la ville d'Évandre, Iule quittera ce territoire, et jamais dans la suite des Énéades devenus rebelles ne ramèneront ici leurs armes ou ne provoqueront ce royaume par le fer. Mais si la victoire a consenti que Mars fût pour nous, comme je le crois plutôt et plutôt veuillent les dieux le confirmer de leur puissance, je n'ordonnerai pas que les Italiens obéissent aux Troyens et je ne demande pas la royauté pour moi : que sous des lois égales les deux nations invaincues s'unissent dans une alliance éternelle. Leurs rites, leurs dieux, je les leur donnerai moi-même ; que mon beau-père Latinus possède le pouvoir militaire, qu'il ait, lui mon beau-père, l'autorité sacrée. Pour moi, les Troyens m'élèveront des murs et Lavinia donnera son nom à cette ville ». Cf. D.H. 1.60.1-2; Liv. 1.1.9-10; Just., 43.1.10-13.

<sup>64</sup> D.H. 1.70 : Ἀσκανίου δὲ ὀγδόῳ καὶ τριακοστῷ ἔτει τῆς βασιλείας τελευτήσαντος παρέλαβε τὴν ἡγεμονίαν Σιλοῦιος ἀδελφὸς ὄν Ἀσκανίου, μετὰ τὸν Αἰνείου θάνατον γενόμενος ἐκ Λαύνας τῆς Λατίνου θυγατρὸς, ὃν φασιν ἐν τοῖς ὄρεσιν ὑπὸ τῶν νομέων ἐκτραφῆναι. τοῦ γὰρ Ἀσκανίου παραλαβόντος τὴν βασιλείαν περιδεῆς ἡ Λαῦνα γενομένη μὴ τι δεινὸν ὑπ' αὐτοῦ πάθη κατὰ τὸ τῆς μητρικῆς ὄνομα, ἐγκύμων οὕσα δίδωσιν ἑαυτὴν Τυρρηνῶ τινι συοφορβίων ἐπιμελητῆ βασιλικῶν, ὃν ἤδει Λατίνῳ γενόμενον ἐν τοῖς μάλιστα προσήγορον. ὁ δ' εἰς ὕλας ἐρήμους ἀγαγὼν αὐτὴν ὡς τῶν ἐπιτυχουσῶν τινα, φυλαττόμενος ὄφθῆναι τοῖς εἰδόσιν ἔτρεφεν ἐν τῇ νάπῃ κατασκευάσας οἰκιστὴν οὐ πολλοῖς γινώριμον καὶ τὸ παιδίον γενόμενον ἀναιρεῖται τε καὶ τρέφει Σιλοῦιον ὀνομάσας ἀπὸ τῆς ὕλης, ὡσπερ ἂν εἴ τις Ἑλλάδι γλώσσει. « Ascagne étant mort pendant la trente-huitième année de son règne, son frère Silvius hérita de son pouvoir. Il était né, après la mort d'Énée, de Lavinia, la fille de Latinus, et l'on raconte qu'il avait été élevé dans les montagnes par les bergers. En effet quand Ascagne hérita de la royauté, Lavinia fut saisie de frayeur à la pensée de subir quelque dommage de sa part à cause de son titre de belle-mère et, comme elle était enceinte, elle se confia à un certain Tyrrhénois, intendant des porcheries royales, qu'elle savait avoir été entre tous le familier de Latinus. Il la conduisit dans des forêts désertes, comme si elle était n'importe quelle femme, en prenant soin de ne pas être vu de ceux qui le connaissaient, et pourvut à ses besoins, après lui avoir construit dans les bois une habitation connue de peu de gens ; et quand elle mit au monde l'enfant qu'elle portait, il l'adopta et se chargea de l'élever, après lui avoir donné le nom de Silvius d'après le mot qui désigne la forêt, comme on dirait en grec *Hylaïos* ».

<sup>65</sup> Liv. 1.3 : *Nondum maturus imperio Ascanius Aeneae filius erat ; tamen id imperium ei ad puberem aetatem incolume mansit ; tantisper tutela muliebri – tanta indoles in Lavinia erat – res Latina et regnum auitum paternumque puero stetit.* « Ascagne, fils d'Énée, n'était pas encore mûr pour le pouvoir ; mais ce pouvoir lui fut gardé intact jusqu'à sa majorité. Pendant tout ce temps, ce fut une régente, Lavinie, dont l'énergie sut conserver à l'enfant l'État latin et la couronne de son aïeul et de son père ».

intrigante, manipulatrice et violente pour avoir tenté d'empêcher le mariage de sa fille avec le héros troyen, contrevenant à la décision de son mari<sup>66</sup>. L'une a été cruciale pour achever la paix, et l'autre a été la cause des affrontements violents. Comme nous le verrons plus loin, l'histoire romaine comporte plusieurs cas de femmes dont les actions les conduisent à jouer un rôle beaucoup plus actif dans la résolution des conflits que celui de Lavinia. Pourtant toutes celles qui, comme elle, adhéraient aux normes qu'ils ont établies, même dans leur forme la plus souple, ont été admirées. En revanche, celles qui, comme Amata<sup>67</sup>, transcendaient ces limites et tentaient d'acquérir le pouvoir de décision en usurpant la *potestas* réservée aux hommes, se voyaient attribuer des qualités très proches de celles de cette reine légendaire.

Nous consacrerons une partie du dernier chapitre à analyser les interventions des femmes que ces mêmes auteurs situent durant l'époque monarchique (les Sabines) et au début de la République (la mère de Coriolan). Néanmoins, il est indispensable de mentionner d'emblée que ces évocations représentent un exercice d'examen de conscience des Romains, qui après la dure période des guerres civiles, pouvaient admettre la capacité des femmes à intervenir pour affronter les situations délicates dans lesquelles l'inflexibilité caractéristique des pratiques diplomatiques romaines conduisait à une impasse. Dans cette partie, nous nous intéresserons plutôt à comprendre cette inflexibilité. À ce propos, nous explorerons trois pratiques diplomatiques romaines attribuées aux temps monarchiques pour observer comment elles sont utilisées pour représenter la nature des Romains<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> D.H. 1.64 : ἀπέστησαν γὰρ αὐθις ἀπὸ τοῦ Λατίνου Ῥότολοι λαβόντες ἡγεμόνα τῶν αὐτομόλων τινὰ τῆς Λατίνου γυναικὸς Ἀμίτας ἀνεπιθὸν ὄνομα Τυρρηγόν. ὁ δὲ ἀνὴρ οὗτος ἐπὶ τῷ γάμῳ τῆς Λαύνας τὸν κηδεστὴν μεμφόμενος, ὅτι παρελθὼν τὸ συγγενὲς ὀθνεῖοις ἐκήδευσεν, τῆς τε Ἀμίτας παροξυνούσης καὶ ἄλλων τινῶν συλλαμβανόντων ἄγων τὴν δύναμιν, ἧς αὐτὸς ἦρχε, προστίθεται τοῖς Ῥοτόλοις. « De nouveau en effet les Rutules s'étaient soulevés contre Latinus en prenant pour chef un des transfuges, le neveu d'Amita, la femme de Latinus, du nom de Tyrrhéno. Cet homme faisait à son oncle par alliance, à propos du mariage de Lavinia, le reproche d'avoir trahi sa race en s'alliant à des étrangers et, poussé par Amita et aidé par quelques autres, il passa aux Rutules avec toute la force armée dont il avait personnellement le commandement ». Cf. Virg. *En.* 7, 341-406; 11, 476-486; 12, 54-63.

<sup>67</sup> MORENO J. 1984, p. 402-403 ; NUGENT S.G. 1999, p. 265-268 ; HALLET J.P. 2002, p. 161-167 ; KEITH A.M. 2004, p. 65-100.

<sup>68</sup> Pour toute cette séquence nous citons comme référence principale : AULIARD C., *La diplomatie romaine, l'autre instrument de la conquête. De la fondation à la fin des guerres samnites (753-290 av. J.-C.)*, Rennes, 2006a.

### 1.1.1. Les *foedera*

Pendant le règne de Romulus (753-717 av. n. è.), Tite-Live mentionne aussi l'établissement d'un *foedus* dans deux occasions. La première a concerné les relations avec les Sabins : à cause du manque de femmes parmi les Romains, ces derniers avaient envoyé une délégation pour demander des alliances matrimoniales à leurs voisins, mais la mission avait échoué et les Romains avaient enlevé de force les femmes ; cela a conduit à un conflit armé finalement résolu grâce à l'intervention des Sabines et à l'union par mariage entre les deux peuples (740 av. n. è.)<sup>69</sup>. La deuxième s'est produite des années plus tard, quand les habitants de Lavinium ont envoyé une délégation à Rome qui, selon Tite-Live, a été mal accueillie (738 av. n. è.)<sup>70</sup>.

D'après Denys d'Halicarnasse et Plutarque<sup>71</sup>, ses membres ont été assassinés par les Sabins, soit au cours de leur voyage vers Rome, soit sur le chemin du retour. Denys d'Halicarnasse écrit aussi que le but de l'ambassade était de présenter une réclamation contre les actions de pillage que certains Sabins avaient menées sur les terres de la ville voisine. L'épisode, notamment dans la version de Tite-Live selon laquelle les Laurentes ont fait appel au *ius gentium* (*Laurentes iure gentium agerent*<sup>72</sup>) pour exiger justice, cherche à rappeler que les Romains ont respecté les codes communs à tous les peuples. Il vante la rectitude et le ferme sens de la justice de Romulus qui, contrairement au roi des Sabins, était prêt à admettre une juste punition pour ses propres compatriotes face à l'évidence d'un crime. De plus, Romulus a corrigé l'erreur de Tatius et a signé une nouvelle alliance avec les Laurentes.

Néanmoins, dans son récit du règne de Tullus Hostilius, et en particulier de sa guerre contre Alba, Tite-Live mentionne que le *foedus* le plus ancien<sup>73</sup> est celui qui a été signé entre les deux cités avant le combat entre les Horaces et les Curiaces pour assurer que le peuple vaincu accepterait l'autorité du vainqueur, même si lui-même mentionne dans les lignes précédentes<sup>74</sup> l'existence d'un *foedus* antérieur à ce conflit. Il est possible que Tite-Live se réfère au fait qu'il s'agissait du premier traité élaboré par les

---

<sup>69</sup> Pour l'analyse des interventions des femmes dans le passé plus lointain de Rome voire le sous-chapitre 3.1.

<sup>70</sup> Dates proposées par Claudine Auliard : AULIARD C 2006, p. 281, Table des actes diplomatiques de la période royale.

<sup>71</sup> Respectivement : Liv. 1.14.1-3 ; D.H. 2.51.1-3 ; Plu. *Rom.* 23.1.

<sup>72</sup> Liv. 1.14.1 : « [...] les Laurentes avaient beau invoquer le droit des gens, [...] ».

<sup>73</sup> Liv. 1.24.4.

<sup>74</sup> Liv. 1.23.7.

prêtres fétiaux, puisqu'il décrit leur rituel dans les lignes qui suivent immédiatement. Cependant, le fait qu'il ait utilisé un tel terme, même pour les traités précédant le cas *original*, porte à croire qu'il emploie les mots qui sont familiers à son époque sans trop se soucier de leur historicité.

Dans les siècles postérieurs, et jusqu'au le II<sup>e</sup> siècle av. n. è., le *foedus* a été une stratégie amplement utilisée par les Romains. Pierre Sánchez et Anthony-Marc Sanz<sup>75</sup> présentent un argument convaincant sur l'instrumentalisation du *foedus* par les Romains entre les IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècles av. n. è. pour promouvoir une identité territoriale commune avec leurs voisins italiens, qui facilitait l'union contre les envahisseurs extra-italiques. Cet objectif de défense commune offre une explication plus plausible, au-delà du simple désir d'accumuler du pouvoir, à l'utilisation par les Romains de clauses destinées à revendiquer la reconnaissance de la supériorité romaine et à contrôler les relations interétatiques des *foederati*. En effet, les distinctions établies entre les alliés italiens et tous les autres<sup>76</sup>, comme leur exclusion des sacrifices humains<sup>77</sup>, suggèrent que les Romains avaient une union identitaire avec eux, et distinguaient nettement entre les rivaux italiens et les ennemis non italiens<sup>78</sup>. Toutefois, à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. è., les Romains ont établi des relations plutôt informelles même avec les peuples italiens<sup>79</sup>.

---

<sup>75</sup> SANCHEZ P., SANZ A.-M., « Le rôle des *foedera* dans la construction de l'Italie romaine » dans ABERSON M., BIELLA M.C., DI FAZIO M., SANCHEZ P., WULLSCHLEGER M. (éds.), *L'Italia centrale e la creazione di una koiné culturale ? I percorsi della romanizzazione. E pluribus unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, II, Berne, 2016, p. 22-36. Ils critiquent également la tradition largement répandue de différenciation entre *foedera aequa* et *iniqua*, arguant que la différenciation n'a pas de base légale. Sur ce sujet : BADIAN E. 1958, p. 25-28 ; HARRIS W.V., *War and imperialism in Republican Rome 327-70 B.C.*, Oxford, 1979, p. 62 ; BARONOWSKI D.W., « *Sub Umbra Foederis Aequi* », *Phoenix*, 44, 1990, p. 345-369 ; AULIARD C. 2006a, p. 241-243 ; RICH J.W., « Treaties, Allies and the Roman Conquest of Italy » dans DE SOUZA P., FRANCE J. (éds.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, p. 58-61.

<sup>76</sup> Sur la *formula togatorum* et la répartition des obligations militaires entre les alliés : MOMMSEN T., *Historia de Roma (Römisches Staatsrecht)*, Madrid, 1876-1877 (1<sup>re</sup> éd. 1854-1855), II, p. 272 ; BADIAN E. 1958, p. 28-30 ; BARONOWSKI D.W., « The *Formula Togatorum* », *Historia*, 33, 1984, p. 248-252 ; BOWMAN D., « The *Formula Sociorum* in the Second and First Centuries BC », *CJ*, 85, 4, 1990, p. 330-336 ; LO CASCIO E., « I togati della *formula togatorum* », *AIIS*, 12, 1991-1994, p. 309-328 ; RICH J.W. 2008, p. 56 ; BURTON P.J. 2011, p. 82-83.

<sup>77</sup> Pour ces sacrifices furent choisis un couple de grecs et un couple de gaulois (Liv. 22.57.6).

<sup>78</sup> A contrario, John Rich considère que les alliances officielles, même en Italie, étaient extrêmement rares. RICH J.W. 2008, p. 65-75.

<sup>79</sup> BADIAN E. 1958, p. 143-144 ; BURTON P.J. 2011, p. 83.

### 1.1.2. Les fétiaux

Néanmoins, le roi Numa (716-674 av. n. è.), successeur de Romulus, est crédité de l'introduction à Rome des valeurs fondamentales qui ont régi ces relations interétatiques. Romulus est présenté comme un roi guerrier mais juste, qui ne se battait qu'en réponse aux provocations de ses voisins<sup>80</sup>. Il était désireux de vivre en paix avec les peuples voisins, mais les autres acceptaient rarement la proposition des Romains avant d'avoir testé leurs forces. Donc, dans cette première période, la diplomatie est présentée habituellement comme une alternative plutôt inefficace au conflit armé. En revanche, le deuxième roi, Numa Pompilius, est représenté d'une manière diamétralement opposée. Une fois que Romulus a fondé et peuplé la ville, puis démontré la force de Rome aux peuples voisins, Numa a cimenté l'identité romaine en établissant les fondations de diverses institutions civico-religieuses<sup>81</sup>. Tite-Live observe que, grâce aux actions de Numa, les peuples voisins ont cessé de considérer Rome comme un camp de personnes hostiles au milieu de leur territoire et sont venus la voir comme une ville tournée vers le culte des dieux, qu'il serait sacrilège d'attaquer<sup>82</sup>.

Deux innovations du roi Numa, méritent d'être mentionnées. La première est la mise en place du culte de la *fides*<sup>83</sup>, traditionnellement associée à la bonne foi<sup>84</sup>. Si cette dernière était, effectivement, une de ses significations les plus pertinentes, la *fides* se présentait, en fait, comme un concept polyvalent, avec des multiples implications tant dans les relations entre Romains que dans leurs contacts avec les autres peuples. Elle était une vertu élevée à la catégorie de divinité qui sanctifiait la parole donnée et offrait sa protection et du crédit social à ceux capables de la tenir<sup>85</sup>. Elle composait la colonne

---

<sup>80</sup> Selon Claudine Auliard, cette reconstruction des premiers conflits interétatiques de Rome aurait pu être choisie pour justifier l'usage de la force par les Romains et, surtout, pour contextualiser l'importance ultérieure du *bellum iustum* (AULIARD C. 2006a, p. 86).

<sup>81</sup> Liv. 1.19-20 ; D.H. 2.63-75 ; Plu. *Num.* 9-13. Cf. BUONO-CORE R. 2015, p. 51-56.

<sup>82</sup> Liv. 1.21.2.

<sup>83</sup> Bien que, selon Varron, elle ait eu une origine sabine (Varr. *L.* 5. 74). Sur la création du culte à *fides* voir : Liv. 1.21.4 ; D.H. 2.75 ; Plu. *Num.* 16.1.

<sup>84</sup> Freyburger mentionne aussi que la bonne foi « [...] non seulement constitue une définition possible de notre divinité mais en exprime même l'aspect le plus caractéristique. » (FREYBURGER G., *Fides. Étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne*, Paris, 2009 (1<sup>re</sup> éd. 1986), p. 230). Cf. ADRIANI M., « *Traditio romana e culto della Fides* », *StudRom*, 4, 1956, p. 381-389 ; BOYANCE P., « Les Romains, peuple de la *fides* », *BAGB*, 23, 1964, p. 419-435 ; *Études sur la religion romaine*, *CEFR*, 11, 1972, p. 153-170 ; GRIMAL P., « *Fides* et le secret », *RHR*, 185, 2, 1974, p. 141-155.

<sup>85</sup> FREYBURGER G. 2009 (1<sup>re</sup> éd. 1986), p. 230-248.

vertébrale de la morale romaine<sup>86</sup>. La deuxième innovation est la création du collège des prêtres fétiaux<sup>87</sup>. Selon Denys d'Halicarnasse<sup>88</sup>, le roi Numa a créé cette institution, dans le contexte d'une agression de la cité de Fidènes, pour offrir à ses adversaires la possibilité d'amender leur offense pacifiquement. Plutarque<sup>89</sup> ne contextualise pas sa création, mais il l'attribue aussi au roi Numa.

En revanche, Tite-Live<sup>90</sup> introduit les fétiaux sous le règne de Tullus Hostilius (dans le contexte de la guerre avec Alba) mais considère que la *rerum repetitio* est une création postérieure du roi Ancus Marcius. Cicéron<sup>91</sup>, lui aussi, attribue à Tullus Hostilius la création des lois de la déclaration de guerre. Compte tenu des différences entre les nombreuses sources qui traitent de cette institution, Claudine Auliard a suggéré que la création de la procédure et des rites liés au prêtres fétiaux aurait été progressive, s'adaptant au caractère de chaque royauté :

« 1 – à l'époque de Numa, aurait été élaboré un sacerdoce primitif qui n'eut que peu d'occasions de se manifester puisque la politique de Numa fut essentiellement pacifique : si cette fonction primitive avait pour but 'd'éviter la guerre' elle n'aurait eu qu'une seule fois à intervenir. Ensuite, la paix acquise était renforcée par d'autres innovations comme le culte de Janus et celui de la Fides.

---

<sup>86</sup> Pierre Grimal l'a appelé « une loi non écrite, créatrice d'obligations mutuelles ». (GRIMAL P. 1974, p. 150). Au présent, il existe un débat entre réalistes et constructivistes pour discerner si on pourrait parler de l'existence à l'Antiquité d'un code moral applicable aux relations internationales. Paul Burton considère que la *fides* était un point de fierté pour le peuple romain et le contraignait à tenir parole plus qu'une vision réaliste de la diplomatie romaine ne l'a en général admis. Selon cet auteur, la morale était l'essence de la diplomatie ancienne, elle faisait partie des interactions des relations entre les peuples, et donc, il suppose que les actes d'extrême brutalité étaient rares parce qu'ils causaient le rejet des autres peuples et affaiblissaient la position négociatrice. Burton affirme donc que l'inexistence d'une institution neutre pour réguler et maintenir les normes internationales ne veut pas dire que les normes et les traités n'étaient pas respectés d'habitude, le consensus entre les membres de la communauté internationale sur les règles qui devaient être respectés pour garantir une interaction morale et la *pax deorum* a suffi pour maintenir un minimum de foi dans ces relations. (BURTON P.J. « Ancient International Law, the Aetolian League, and the Ritual of Surrender during the Roman Republic : A Constructivist View », *The International History Review*, 31, 2, 2009, p. 239-241 et 248-252 ; 2011, p. 52-58 et 77). En revanche, Arthur Eckstein nie l'existence d'un code moral international ou sa capacité à contenir l'usage excessif de la force. Selon lui chaque État décidait les restrictions à respecter et les demandes à imposer, et ses actions n'étaient limitées que par le pouvoir des autres États. (ECKSTEIN A., « Ancient International Law, the Aetolian League, and the Ritual of Unconditional Surrender to Rome : A Realist View », *The International History Review*, 31, 2, 2009, p. 254-258). La discussion se poursuit, mais considérant les récits des historiens il semble évident que, qu'elle ait été respectée ou non, les Romains considéraient la *fides* comme un des piliers de leurs pratiques diplomatiques.

<sup>87</sup> En fait, Varron (*L.* 5, 86) proposait qu'il y eût un rapport étymologique entre les termes *fides* et *fetialis*.

<sup>88</sup> D.H. 2.72.

<sup>89</sup> Plu. *Num.* 12.5-13.

<sup>90</sup> Liv. 1.24.4-9 ; 1.32.5-14.

<sup>91</sup> Cic. *Rep.* 2.17.

2 – Tullus lui, a eu des besoins beaucoup plus considérables : parce qu'il multiplie les interventions diplomatiques et militaires, il lui est nécessaire de compléter la structure embryonnaire numaique en garantissant religieusement la déclaration de guerre et l'élaboration des traités. Les témoignages de Cicéron et de Tite Live sur les initiatives de Tullus étant complémentaires et non contradictoires.

3 – Ancus Marcius enfin développe une activité politique et militaire proche de celle de Tullus, mais dans un contexte où le rapport des forces lui est défavorable : il a donc lui aussi besoin de multiplier les garanties religieuses de ses engagements et de s'assurer que la guerre est non seulement juridiquement déclarée, selon la procédure déjà établie par Tullus, mais moralement – donc religieusement – inattaquable : la *res repetitio* va compléter la forme de 'négociation' qui avait permis à Numa d'éviter la guerre, mais va évoluer vers une forme bien différente : la demande de réclamation n'a plus de la négociation que l'apparence, ce n'est plus qu'un simulacre d'arrangement, une négociation totalement fermée qui, nous le verrons, ni à l'époque royale, ni à l'époque républicaine, n'est prévue pour aboutir à un résultat positif<sup>92</sup>. »

Ce collège sacerdotal<sup>93</sup> était chargé d'œuvrer à ce que Rome agisse équitablement (toujours en accord avec son propre point de vue) dans ses relations avec les autres peuples pour ne pas s'attirer la haine des dieux. Les prêtres fétiaux sacralisaient les traités, recevaient et jugeaient les demandes pour réparations faites contre Rome et, principalement, présentaient aux peuples qui avaient osé affronter Rome la possibilité d'offrir réparations pour éviter la guerre. Pour adresser la demande aux rivaux, ces prêtres utilisaient un procédé fortement ritualisé, divisé en quatre étapes. La première était l'envoi du *pater patratus* vers la cité des adversaires et l'énoncé de la réclamation à la frontière, ce qui ne demandait pas la présence d'un représentant de l'autre peuple. Les dieux étaient invoqués et leur jugement et sanction étaient acceptés en cas de réclamation frauduleuse – c'est-à-dire, si l'autre peuple n'avait pas commis une injustice contre laquelle présenter une réclamation. La deuxième, sur le forum de la cité ennemie, consistait à présenter l'ultimatum romain, à travers une formule

---

<sup>92</sup> AULIARD C., « Les Fétiaux, un collège religieux au service du droit sacré international ou de la politique extérieure romaine ? » dans MACTOUX M.-M., GENY E., *Mélanges Pierre Lévêque. Tome 6 : Religion*, Besançon, 1992, p. 8.

<sup>93</sup> À propos des fétiaux et de sa double nature diplomatique et religieuse : DUMEZIL G., « Remarques sur le *ius fetiale* », *REL*, 33, 1956, p. 93-110 ; SAULNIER C., « Le rôle des prêtres fétiaux et l'application du *ius fetiale* à Rome », *RD*, 58, 2, 1980, p. 171-199 ; AULIARD C. 1992, p. 1-16 ; WATSON A., *International Law in Archaic Rome. War and Religion*, Londres, 1993 ; FERRARY J.-L., « *Ius fetiale* et diplomatie » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les relations internationales. Actes du colloque de Strasbourg 15-17 Juin 1993*, Paris, 1995, p. 430-432 ; RICH J.W « The *Fetiales* and Roman International Relations » dans RICHARDSON J.H., SANTANGELO F. (éds.), *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 187-242.



préétablie (*rerum repetitio*)<sup>94</sup>, auquel les magistrats locaux devaient répondre tout simplement par un *oui* ou un *non*. La troisième revenait à attendre la réponse des adversaires qui avaient une période de dix jours – renouvelable jusqu’à deux fois – pour prendre la décision. Enfin, la quatrième visait à informer le Sénat de la décision des adversaires. Dans le cas où ces derniers n’acceptaient pas de se soumettre aux demandes romaines, les fétiaux devaient assurer aux sénateurs que les rites avaient été accomplis selon les lois sacrées, et qu’aucun obstacle ne s’opposait à déclarer la guerre<sup>95</sup>, une guerre juste (*bellum iustum*)<sup>96</sup>, engagée sous la protection des dieux.

En effet, Cicéron a affirmé que *nullum bellum esse iustum, nisi quod aut rebus repetitis geratur aut denuntiatur ante sit et indictum*<sup>97</sup>. Cependant, bien qu’ils aient eux-mêmes

<sup>94</sup> Sur la forme de procéder des fétiaux : BAYET J., « Le rite du fétial et le cornouiller magique », *Mélanges d’archéologie et d’histoire*, 52, 1935, p. 29-76 ; RICH J.W., *Declaring War in the Roman Republic in the Period of Transmarine Expansion*, Bruxelles, 1976 ; WIEDEMANN T.E.J., « The Fetiales : a Reconsideration », *CQ*, 36, 1986, p. 478-490 ; BROUGHTON T.R.S., « Mistreatment of Foreign Legates and the Fetial Priests : Three Roman Cases », *Phoenix*, 41, 1987, p. 50-62 ; MOSKALEW W., « Fetial rituals and the Rhetoric of the Just War », *CO*, 67, 1990, p. 105-110 ; ALBANESE B., « *Res repetere e bellum indicere* nel rito feziale (Liv. 1,32,5-14) », *ASGP*, 46, 2000, p. 5-47 ; SANTANGELO F., « The Fetials and their *ius* », *BICS*, 51, 2008, p. 63-93 ; RAVIZZA M., « Aspetti giuridico-sacrali del rituale feziale nell’antica Roma », *Jura Gentium*, 11, 2, 2014, p. 27-44.

<sup>95</sup> D.H. 2.72.6-9. Tite-Live (1.32.5-14) transmet la même tradition, mais ajoute le rite suivi pour communiquer la déclaration de guerre à l’ennemi, qui consistait à répéter une autre formule et à jeter une lance en territoire ennemi depuis la frontière. Il détaille aussi avec précision la procédure des fétiaux dans la signature des traités (1.24.4-9).

<sup>96</sup> Les Romains, si nous considérons les récits de leur passé, pensaient que la paix, à la fois entre les citoyens et avec les peuples voisins, était l’état naturel dans lequel la ville devait exister. Le *bellum iustum* était donc un compromis, à la fois avec leurs dieux et avec eux-mêmes, entre cette utopie et la nécessité de faire la guerre à ceux qui les attaquaient ou se dressaient sur leur chemin. Sur le caractère indispensable mais flexible du *bellum iustum* : GONZALEZ ROMAN C., « El *bellum iustum* en la concepción histórica sobre el imperialismo romano de la Tardía República » dans GASCO LA CALLE F., ALVAR J. (éds.), *Heterodoxos, reformadores y magistrados en la antigüedad clásica*, Séville, 1991, p. 41-58 ; ACHARD G., « *Bellum iustum, bellum sceleratum* sous les Rois et sous la République », *BSLat*, 24, 1994, p. 474-486 ; JIMENEZ ROJAS J.P., « Guerra preventiva y *bellum iustum* en la República Romana : III-I a.C. », *Revista de Historia*, 20, 2, 2013, p. 43-54 ; DE TRANE G., « *Iustum bellum* et legittima difesa (Caes. B.G. 7,77) », *Rudiae : ricerche sul mondo classico*, 4, 2018, p. 33-54.

<sup>97</sup> Cic. *Off.* 1.11.36. Comme les Romains ont accepté ces règles auto-imposées, dans son célèbre ouvrage, Mommsen a soutenu que les Romains ont formé leur empire sans le programmer, ne menant que des guerres défensives contre les attaques ennemies. MOMMSEN T. 1876-1877 (1<sup>re</sup> éd. 1854-1855), IV, p. 47-50. Cette théorie de l’impérialisme défensif, a été défendue par la plupart des membres de la communauté scientifique pendant plus d’un siècle. Cf. TENNEY F., *Roman Imperialism*, New York, 1914 ; CARCOPINO J., *Points de vue sur l’impérialisme romain*, Paris, 1934 ; *Les Étapes de l’impérialisme romain*, Paris, 1961 ; BADIAN E., *Roman imperialism in the late Republic*, Ithaca, 1968 ; VEYNE P., « Y a-t-il eu un impérialisme romain ? », *MEFRA*, 87, 2, 1975, p. 793-855 ; GRUEN E.S., *The Hellenistic world and the coming of Rome*, Londres, 1984. Cependant, *War and Imperialism in Republican Rome, 327-70 BC* publié par William Harris en 1979 a été un tournant par rapport à cette théorie dès nos jours presque complètement abandonné. HARRIS W.V. 1979. Voir aussi le livre de Adrian Sherwin-White, qui a commenté l’œuvre de Harris et a nuancé ses arguments : SHERWIN-WHITE A., « Rome the Aggressor ? », *JRS*, 70, 1980, p. 177-81. Pour une analyse complète du concept de l’impérialisme défensif, voir l’article de Hugo Castignani : CASTIGNANI H., « L’Impérialisme défensif existe-t-il ? Sur la théorie romaine de la guerre juste et sa postérité. », *Raisons politiques*, 45, 2012, p. 35-57, et pour une révision du concept et des études sur l’impérialisme romain : ERSKINE A., *Roman Imperialism*, Édimbourg, 2010 ; BURTON P.J., *Roman Imperialism*, Boston, 2019.

créé ces règles, les Romains étaient pleinement conscients que les rituels pouvaient être manipulés en leur faveur. Ainsi, Tite-Live<sup>98</sup>, dans un épisode sur le roi Tullus Hostilius, explique que ce dernier a délibérément fait attendre une ambassade de la ville d'Alba pour que ses fétiaux aient le temps d'arriver tôt dans cette ville et soient les premiers à déposer la plainte. Cette technique faisait automatiquement de Rome la partie lésée et permettait à la future déclaration de guerre d'être juste, même si, bien évidemment, elle n'avait pas été effectuée avec la bonne foi attendue.

Les détails du procédé montrent clairement qu'il a été mis en place pour les relations avec les peuples voisins. Mais dès que Rome a commencé à étendre des relations diplomatiques en dehors de l'Italie, les fétiaux ont perdu leur importance. Claudine Auliard<sup>99</sup> énumère 23 cas dans lesquels les fétiaux sont intervenus tout au long de l'histoire monarchique et républicaine : deux durant la monarchie ; quatorze entre les V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles av. n. è., cinq encore au III<sup>e</sup> av. n. è. et deux au II<sup>e</sup> av. n. è. On doit ajouter, dans le dernier siècle de la République, un autre cas dans lequel les fétiaux ont participé à la déclaration de guerre d'Octavien contre la reine Cléopâtre : la réclamation a été proclamée au temple de Bellone, et non à la frontière égyptienne, et achevée en l'absence des représentants du royaume ennemi<sup>100</sup>. Après l'année 31 av. n. è. les fétiaux n'ont pas disparu, mais selon Saulnier<sup>101</sup> durant l'empire, le titre de fétial est devenu plutôt honorifique. Sans doute, il s'agissait d'une forme très limitée de diplomatie, souvent inefficace pour maintenir la paix ; tel est souvent le cas des ultimatums. Néanmoins, l'usage que chaque société fait des différentes stratégies diplomatiques permet de mieux connaître leur conception de leurs relations avec les autres peuples. À ce propos, il est curieux, dans les cas des prêtres fétiaux, que cette institution ait été spécifiquement créée pour utiliser l'ultimatum comme seule forme de négociation avec l'ennemi potentiel. Ils lui présentaient uniquement un questionnaire binaire, ce qui conduit à déduire que les Romains avaient une opinion assez intransigente de leur position dans ces conflits. Ils acceptaient, comme dans le cas de Romulus avec les Laurentes, que certains individus de la communauté puissent

---

<sup>98</sup> Liv. 1.22.3-7.

<sup>99</sup> AULIARD C. 1992, p. 9.

<sup>100</sup> D. C. 50.4.4-5. Sur cet évènement voire l'article : REINHOLD M., « The Declaration of War against Cleopatra », *CJ*, 77, 2, 1981-1982, p. 97-103.

<sup>101</sup> Saulnier affirme aussi que, en raison de la nature obscure ou tardive des sources pour l'époque républicaine, « on peut se demander si la constitution d'un collège permanent de vingt prêtres fétiaux n'est pas une innovation de l'empire dépassant largement ce qui avait existé à l'époque archaïque et médio-républicaine ». SAULNIER C. 1980, p. 178-181 et 193.

avoir commis une injustice, et parfois, comme avec Tullus, ils pouvaient outrepasser les limites de la bonne foi. En revanche, il leur était inconcevable d'envisager que leur communauté pouvait être injuste. Ils n'étaient pas prêts à négocier leur position dans le conflit, mais ils étaient prêts à accepter (sous une forme particulièrement stricte) la paix.

### 1.1.3. La *deditio*

Les origines de la *deditio* (610 av. n. è.<sup>102</sup>) sont attribuées aussi à l'époque monarchique. Elle était une forme de capitulation à travers laquelle les déditices renonçaient au droit de gérer leurs relations avec d'autres peuples de manière indépendante<sup>103</sup>. Tite-Live attribue le premier cas, accompli par les Collatins, au règne de Tarquin l'Ancien (616-578 av. n. è.). Suivant la même logique que l'institution des fétiaux, il l'a représentée comme une action diplomatique fortement ritualisée qui laissait peu d'options pour la négociation. Celle-ci n'était composée que de trois questions auxquelles les déditices devaient répondre affirmativement.

D'abord, pour assurer la validité de l'interaction, les Romains demandaient à leurs interlocuteurs s'ils étaient les représentants choisis par les citoyens, et, ensuite, si leur peuple était *in sua potestate*. S'ils obtenaient une réponse affirmative aux deux questions, il ne restait que la dernière : la demande de reddition totale. Donc, ils leur demandaient s'ils abandonneraient les habitants, la ville et tout ce qu'elle et ses terres contenaient (*urbem, agros, aquam, terminos, delubra, utensilia, diuina humanaque omnia*<sup>104</sup>) au pouvoir des Romains, ce à quoi les interlocuteurs devaient également

---

<sup>102</sup> Dates proposées par Claudine Auliard : AULIARD C 2006, p. 283, Table des actes diplomatiques de la période royale.

<sup>103</sup> Sur la *deditio* : AULIARD C., « Les *deditiones* entre capitulations et négociations » dans GARRIDO-HORY M., GONZALEZ A. (éds.), *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel-Lévêque*, IV, Besançon, 2005, p. 255-270 ; « Les magistrats et les *deditiones* aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, entre guerre et diplomatie » dans CAIRE E., PITTIA S. (dir.), *Guerre et diplomatie romaines, IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Pour un réexamen des sources*, Aix-en-Provence, 2006b, p. 139-156 ; SANZ A.-M., « La *deditio* : un acte diplomatique au cœur de la conquête romaine (fin du III<sup>e</sup>-fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) » dans GRASS B., STODER G. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique. Actes des rencontres de Paris (21-22 juin 2013) et Genève (31 octobre-1<sup>re</sup> novembre 2013)*, Besançon, 2015, p. 87-105 ; GARCIA RIAZA E., SANZ A.-M. (éds.), *In fidem venerunt. Expresiones de sometimiento a la República romana en Occidente*, Madrid, 2019.

<sup>104</sup> Liv. 1.38.2. C'est une formule très similaire à celle qui est répétée dans le *tabula Alcantarensis* plusieurs siècles plus tard : « [...] *agros et aedificia leges cete[ra]quae sua fuissent pridie* ». Sur cette source voir : AE 1986, 304 ; LOPEZ MELERO R., SANCHEZ ABAL J.L., GARCIA JIMENEZ S., « El bronce de Alcántara. Una *deditio* del 104 a.C. », *Gerión*, 2, 1984, p. 265-323 ; NÖRR D., *Aspekte des römischen Völkerrechts. Die Bronzetafel von Alcántara*, Munich, 1989.

répondre oui. Alors, le représentant romain, dans ce cas le roi, devait terminer l'échange en confirmant s'il acceptait ou non la reddition<sup>105</sup>.

La *deditio* était donc une démonstration de l'acceptation de la supériorité romaine, réalisée *in fidem populi Romani*<sup>106</sup> avec l'espérance de garantir l'intégrité de la cité et de ses habitants. Bien sûr, il n'existait pas de liens contractuels pour obliger les Romains à respecter leur parole, mais comme l'indique Auliard<sup>107</sup>, « il semble cependant admis implicitement pour les deux parties qu'elle permet d'éviter le pillage de la cité et les exactions contre ses habitants ». Cela souligne l'importance de la *fides* pour les Romains et montre que l'invocation de ce principe conférait une protection considérable aux peuples soumis, ce qui était nécessaire pour inviter les différents acteurs à accepter un acte extrême de soumission. En fait, Sanz<sup>108</sup> comprend la *deditio*, surtout à partir du III<sup>e</sup> siècle av. n. è., davantage comme un pacte entre des forces inégales que comme une reddition inconditionnelle.

\*\*\*

La reconstruction tardive des relations diplomatiques de cette première période de l'histoire romaine s'efforce de présenter l'image d'un peuple avec une forte conception de la morale et des principes par lesquels la maintenir, ce qui lui faisait utiliser les ressources diplomatiques limitées à sa disposition avec une grande maîtrise, puisqu'il

---

<sup>105</sup>Liv. 1.38 : *Rex interrogavit : Estisne uos legati oratoresque missi a populo Collatino ut uos populumque Collatinum dederitis ? – Sumus – Estne populus Collatinus in sua potestate ? – Est. – Deditisne uos populumque Collatinum, urbem, agros, aquam, terminos, delubra, utensilia, diuina humanaque omnia, in meam populique Romani dicionem ? – Dedimus. – At ego recipio.* « Le roi demanda : 'Êtes-vous les représentants et les porte-parole mandatés par le peuple collatin pour nous livrer le peuple collatin et vous-mêmes ?' – 'Oui' – 'Le peuple collatin peut-il disposer de lui ?' – 'Oui' – Vous remettez-vous, vous et le peuple collatin, ville, terres, eau, bornes, temples, meubles, objets sacrés et profanes, en mon pouvoir et en celui du peuple romain ?' – 'Oui'. Et moi je vous reçois ». Nous ne connaissons qu'un seul cas dans lequel un magistrat romain a donné à un peuple qui avait déjà effectué le rite de reddition la possibilité de reconsidérer leur position, celle du général Acilius Glabrio aux Étoliens (Plb. 20.10.11-12 ; Liv. 36.28.7-9). Voir : ECKSTEIN A., « Glabrio and the Aetolians : A Note on *Deditio* », *TAPhA*, 125, 1995, p. 271-289 ; 2009, p. 253-267 ; BURTON P.J. 2009 ; MORENO LEONI A.M., « The failure of the Aetolian *deditio* as a didactic cultural clash in the *Histories* of Polybius (20.9-10) », *Histos*, 8, 2014, p. 146-179.

<sup>106</sup>Tite-Live (39.54.6-7) et Valère Maxime (6.5.1) distinguent clairement entre la *deditio in fidem*, réalisée par un peuple qui avait volontairement décidé de se rendre aux Romains, et la *deditio in potestatem* ou *in dicionem*, seule option pour ceux qui avaient déjà été vaincus par les Romains. Si le premier cas aboutissait à un traitement favorable des soumis, le second était souvent suivi de mesures plus sévères. Cependant, Paul Burton affirme que toutes les *deditiones* étaient complétées selon le même accord non écrit entre les Romains et les autres peuples et que la distinction terminologique a été créée à la suite d'une confusion tardive des sources littéraires. BURTON P.J. 2009, p. 243-244 ; 2011, p. 116.

<sup>107</sup>AULIARD C. 2006a, p. 32.

<sup>108</sup>SANZ A.-M. 2015, p. 91.

le faisait avec la protection des dieux. Il s'agit d'un point de vue explicatif, car les auteurs anciens qui ont écrit sur les origines de la cité savaient aussi bien que nous l'importance que Rome a acquise au cours des siècles suivants. Néanmoins, dans ces stratégies primitives, on voit aussi que les Romains avaient une compréhension sophistiquée des relations diplomatiques et qu'ils étaient conscients de l'importance de la bonne foi pour maintenir du crédit en vue des futures négociations. Cette curieuse combinaison entre, d'une part, une position rigide et immuable due à la conviction que leur cause était sanctionnée par les dieux et, d'autre part, une conviction claire de l'importance de ne pas abuser de leur force, a rendu l'intervention des femmes possible, voire souhaitable à certains moments quand les négociations avec l'autre partie ont abouti à une impasse. Durant les moments de grande difficulté, les interventions des femmes ont offert aux Romains une autre voie pour continuer avec les négociations sans compromettre leur position officielle.

À la différence des interventions plus tardives, les femmes de cette période fondatrice interviennent pour défendre Rome des adversaires proches mais étrangers, capables de la détruire. Celle-ci est la reconnaissance de la part des auteurs que la cité a survécu à des moments de grande vulnérabilité dans le passé, ainsi qu'une réflexion sur les guerres fratricides de la fin de la République. Il est compréhensible donc qu'ils présentent leurs interventions de façon très similaire aux interventions pacificatrices des femmes de l'époque triumvirale. Nous approfondirons les cas spécifiques dans les chapitres suivants, néanmoins, il est important d'établir dès le début que leurs interventions sont toujours caractérisées par une négociation plus émotionnelle et par leur distance par rapport aux décisions officielles. Comme nous l'observerons, dans les récits sur les Sabines ou la mère de Coriolan cette distanciation trouve sa confirmation dans le fait qu'elles n'avaient pas eu part dans les décisions politiques qui ont causé le conflit. De cette façon, leur innocence servait pour augmenter la valeur morale de leur discours, et éclairer au même temps que leur intervention ne correspondait pas aux pratiques habituelles de la cité.

## 1.2. L'hellénisation des pratiques diplomatiques à la période républicaine

Tout au long du III<sup>e</sup> siècle av. n. è., Rome a obtenu les victoires qui ont constitué le noyau de son empire et ont fait d'elle l'une des puissances de la Méditerranée. Après les guerres contre les Samnites, le roi Pyrrhus et les deux premières Guerres Puniques, Rome avait déjà sous son pouvoir la quasi totalité de l'Italie, la côte méridionale de la Gaule et l'Hispanie méridionale. De plus, sa victoire contre les Macédoniens a fait d'elle une alliée potentielle pour les *poleis* grecques et les monarchies hellénistiques. Sa zone d'influence s'est élargie de façon exponentielle, de même que ses relations avec les autres peuples. Les pratiques que nous avons vues dans la partie précédente sont restées en vigueur pendant cette période, et les Romains ont continué à maintenir une attitude quelque peu intransigente dans ce domaine, comme l'indiquent, par exemple, les réactions défavorables aux offres de médiation mentionnées dans l'introduction. Cependant, à cette époque, l'échange d'ambassades est devenu la pratique plus commune, probablement parce que leur forme d'action plus flexible s'adaptait aux scénarios les plus divers et, aussi, parce que telle était la manière dont d'autres peuples essayaient de faire vivre leurs relations.

À cet égard, l'influence grecque sur les pratiques diplomatiques de cette époque est évidente. Les Romains n'hésitaient pas à adopter les coutumes et croyances des autres peuples quand cela leur convenait, et ce processus s'est particulièrement accentué dans les contacts avec le monde grec<sup>109</sup>. Notamment, à partir du III<sup>e</sup> siècle av. n. è., lorsque Rome a commencé à conquérir progressivement les territoires grecs, et l'adoption des certains modes a même généré de nombreux débats de société parmi les citoyens. Certains d'eux ont défendu les anciennes traditions romaines, les louant précisément

---

<sup>109</sup> En fait, le contact entre les deux cultures à cause des influences mutuelles, mais pour le propos de cette thèse, nous nous concentrerons spécifiquement sur l'influence Grecque dans les pratiques diplomatiques romaines. Sur ce phénomène culturel : VEYNE P., « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 106, 1979, p. 3-29 ; FERRARY J.-L., *Philhellénisme et Impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, CEFR, 271, Rome, 1988, p. 495-624 ; GRUEN E.S., *Culture and National Identity in Republican Rome*, Ithaca, 1992, p. 52-83 ; LAURSEN S., « Greek intellectuals in Rome – some examples » dans GULDAGER P., NIELSEN I., NIELSEN M. (éds.), *Aspects of Hellenism in Italy*, Copenhague, 1993, p. 191-211 ; FALQUE REY E., GASCO LA CALLE F., GUINEA DIAZ P. (éds.), *Graecia capta : de la conquista de Grecia a la helenización de Roma*, Huelva, 1996 ; MELLOR R., « *Graecia Capta* : The Confrontation between Greek and Roman Identity » dans ZACHARIA K. (éd.), *Hellenisms. Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Burlington, 2008, p. 79-126.

pour leur austérité et se méfiant des changements et de l'opulence qui auguraient les nouvelles coutumes. À cette position conservatrice, défendue avec un dévouement particulier par Caton l'Ancien, s'opposaient les idées qui appréciaient dans la culture grecque un raffinement particulier, et qui furent adoptées, entre autres, par le groupe connu comme *cercle des Scipions*<sup>110</sup>.

On verra plus loin, en parlant de Cornelia, et aussi dans le chapitre suivant, en évoquant l'intervention féminine de 195 en faveur de l'abrogation de la loi Oppia, que ce débat a affecté profondément les femmes romaines, tant dans ce qui correspondait à leur action économique, qu'à leur position sociale<sup>111</sup>. Mais ce qu'il faut souligner ici, avant d'analyser comment s'organisaient les pratiques diplomatiques romaines durant la République, c'est qu'elles ont devenue fortement influencées par des pratiques que les Grecs utilisaient déjà entre eux depuis l'époque archaïque. À cette époque de transformations radicales, où se formait la nouvelle structure sociale des *poleis*, les

---

<sup>110</sup> GRIMAL P., *Le Siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, 1953 ; RUEBEL J.S., « Cato and Scipio Africanus », *CW*, 71, 3, 1977, p. 161-173 ; CRAWFORD M., « Greek intellectuals and the Roman aristocracy in the first century BC » dans GARNSEY P.D.A., WHITTAKER C.R. (éds.), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978, p. 193-207 ; TORREGARAY E., *La elaboración de la tradición sobre los Cornelii Scipiones. Pasado histórico y conformación simbólica*, Saragosse, 1998 ; VIDAL G., « Catón el Viejo y la primera asimilación romana de la cultura griega », *Limes*, 14-15, 2002-2003, p. 115-126 ; FRANÇOIS P., « Externo more : Scipion l'Africain et l'hellénisation », *Pallas*, 70, 2006, p. 313-328 ; ETCHETO H., *Les Scipions. Famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine*, Bordeaux, 2012, p. 131-136.

<sup>111</sup> Certains de ces changements, comme l'enrichissement des matrones ou l'assouplissement progressif de la *tutela muliebris*, ont été extraordinairement bien étudiés par les études sur la famille romaine : DIXON S., « *Infirmity sexus* : Womanly weakness in Roman Law », *RHD*, 52, 1984a, p. 343-371 ; « Polybius on Roman Women and Property », *AJPh*, 106, 2, 1985a, p. 147-170 ; « Breaking the Law to do the Right Thing : The Gradual Erosion of the Voconian Law in Ancient Rome », *Adelaide Law Review*, 9, 1985b, p. 519-534 ; RAWSON B. (éd.), *The Family in Ancient Rome : New Perspectives*, New York, 1987 ; DIXON S., *The Roman Mother*, Londres et New York, 1988 ; BRADLEY K., *Discovering the Roman Family. Studies in Roman Social History*, Oxford, 1991 ; SALLER R., *Patriarchy, property and death in the Roman family*, Cambridge, 1994 ; GIUNTI P., *Consorts vitae. Matrimonio e ripudio in Roma antica*, Milan, 2004 ; DIXON S., « Exemplary housewife or luxurious slut ? Cultural representations of women in the Roman economy » dans MARSHALL E., MCHARDY F. (éds.), *Women's Influence on Classical Civilization*, Londres, 2004, p. 56-74 ; FAYER C., *La Familia Romana. Aspetti giuridici ed antiquari. Sponsalia, matrimonio, dote*, Rome, 2005. Tous deux étaient liés à la popularisation, à partir du III<sup>e</sup> siècle av. n. è. du divorce et du mariage *sine manu*, une forme d'union plus flexible que permettait aux femmes d'héritier et contrôler leurs biens directement après la mort de leur père, tandis que le mariage *cum manu* laissait le contrôle sur les biens de la femme complètement au mari, et donc elles ne devenaient pas *sui iuris* qu'au veuvage. De plus, en cas de divorce, le mari devait rembourser la dot au père de l'épouse, ou à elle-même si ce dernier était déjà mort et elle était alors *sui iuris*. En conséquence, à cette époque, les femmes mariées ont commencé à avoir plus d'autonomie économique et un plus grand contrôle dans l'espace familial. En fait, Plaute a fait de la matrone riche et autoritaire un personnage récurrent dans ses œuvres populaires (*Pl. Amp.* 830-845 ; *As.* 85-90 ; 895-900 ; *Aul.* 155-170 ; 475-535 ; *Cas.* 190-195 ; *Men.* 760-775) et a incarné à travers elle l'inquiétude croissante des Romains face à ce changement dans les relations entre les sexes.

assemblées ont commencé par recourir à une communication plus directe et orale<sup>112</sup>, envoyant quelques citoyens élus pour transmettre en personne la position de leur cité aux autres assemblées, au lieu de se limiter, comme autrefois, à l'échange épistolaire. Cela dotait ces ambassadeurs d'une responsabilité et d'une importance que les simples hérauts n'avaient pas, puisqu'ils devaient user de toutes leurs compétences rhétoriques pour élaborer un discours le plus persuasif possible afin que la balance penchât en faveur de leur patrie dans toute négociation.

### 1.2.1. La normalisation de l'envoi et la réception d'ambassades

Les ambassades romaines de ce période étaient éphémères. Elles étaient formées *ad hoc* pour la réalisation d'une mission spécifique et lorsque cette dernière était achevée, elles étaient dissoutes. Les membres de la mission, les *legati*<sup>113</sup>, étaient choisis habituellement par le Sénat<sup>114</sup> et ils devaient défendre leur action devant cette

---

<sup>112</sup> Pour une introduction à la diplomatie grecque : AULIARD C., « La spécificité des premiers contacts diplomatiques de Rome avec les monarchies hellénistiques avant la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les relations internationales : actes du Colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1993*, Paris, 1995, p. 433-452 ; PICCIRILLI L., « La diplomazia nella Grecia antica : temi del linguaggio e caratteristiche degli ambasciatori », *MH*, 58, 2001, p. 1-31 ; *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica*, Rome, 2002 ; ALONSO V., « War, Peace and International Law in Ancient Greece » dans RAAFLAUB K.A. (éd.), *War and peace in the Ancient World*, New York, 2007, p. 206-225 ; GAZZANO F., « *Présbeis / presbeutai e legati* fra mondo greco e romano » dans MAYER OLIVE M., BARATTA G., GUZMAN ALMAGRO A. (éds.), *Acta XII Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latinae : Provinciae Imperii Romani inscriptionibus descriptae. Barcelona, 3-8 Septembris 2002*, Barcelone, 2007, p. 575-580 ; GIOVANNINI A., *Les relations entre États dans la Grèce antique : du temps d'Homère à l'intervention romaine (ca. 700-200 av. J.-C.)*, Stuttgart, 2007 ; RHODES P.J., « Making and Breaking Treaties in the Greek World » dans DE SOUZA P., FRANCE J. (dir.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, p. 6-27 ; BERRIDGE G.R., *The Diplomacy of Ancient Greece. A short Introduction*, Genève, 2018 ; GAZZANO F., *Fra Polemos ed Eirene. Studi su diplomazia e relazioni interstatali nel mondo greco*, Alessandria, 2020 ; « Bridging the gap. Using the past to shape good faith in Greek diplomatic speeches » dans MARI F., WENDT C. (éds.), *Shaping Good Faith : Modes of Communication in Ancient Diplomacy*, Stuttgart, 2022, p. 49-80.

<sup>113</sup> Parfois ils sont aussi désignés par le terme archaïsant *orator*. S'appuyant sur la recherche de Linderski (LINDERSKI J., « Ambassadors go to Rome » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les Relations Internationales. Actes du Colloque de Strasbourg 15-17 juin 1993*, Paris, 1995, p. 453-478), Ghislaine Stouder a reconnu un changement notable dans l'utilisation de ce terme vers le II<sup>e</sup> siècle av. n. è. qui indique, à la fois, l'adoption définitive des pratiques diplomatiques persuasives par la part des Romains, et leur réticence à accepter une position suppliant dans ces relations : « Par conséquent, l'*orator* était à l'origine celui qui prononçait des formules religieuses et accomplissait des gestes rituels, puis, le terme s'est appliqué à tout ambassadeur ; dès l'époque de Caton, cependant, *orator* aurait été associé à l'idée de demander une faveur, prier l'ennemi pour obtenir sa clémence. Traduisant ainsi la position d'infériorité de l'État qui envoyait l'*orator*, le terme n'aurait peu à peu plus été utilisé, par les Romains, pour désigner les délégués romains, tandis que *legatus*, plus général et surtout sans connotation négative, devenait pratiquement le seul terme employé. Dans quelques cas seulement, *orator* donnait un caractère ancien et solennel au récit. C'est encore ainsi que l'utilise Cicéron quand il l'emploie dans un contexte diplomatique ». STOUDEUR G. 2012, p. 24.

<sup>114</sup> À certaines occasions, cependant, les commandants sur le terrain ont jugé nécessaire d'envoyer des légats pour des missions spécifiques, et dans ces occasions ils ont envoyé en ambassade des hommes de leurs propres rangs. Par exemple, Tite-Live (24.48) raconte que les frères Publius et Cnaeus Scipio,



institution à leur retour à Rome. Ces *legati*<sup>115</sup> étaient aussi membres de la classe sénatoriale, et devaient, de préférence, être des hommes de grande expérience politique et militaire, si possible avec des liens clientélares préexistants et une connaissance de la langue et de la culture du peuple destinataire pour garantir l’accomplissement de la mission<sup>116</sup>. Avant de partir, ils recevaient les *mandata*, les arrêtés sénatoriaux qui décrivaient leur objectif et les principales directives pour mener à bien leur mission, mais ils avaient l’autonomie et la responsabilité de guider les négociations eux-mêmes, toujours avec le but de convaincre les autres peuples d’accepter les vœux des Romains sans nécessité d’un conflit armé<sup>117</sup>. Pour représenter Rome, ces envoyés disposaient, comme l’a décrit Denys d’Halicarnasse, à la fois de la *potestas* et de l’*auctoritas* des magistrats, et de l’inviolabilité et de la sacro sainteté des prêtres<sup>118</sup>. Ce besoin de

---

lors de leur campagne en Hispanie, sachant que Rome avait besoin de l’alliance du roi numide Syphax pour poursuivre le combat contre les Carthaginois, ont décidé d’envoyer une *legatio* au roi. Pour ce faire, il a choisi parmi ses hommes trois centurions qu’il a présentés au roi numide (*ad eum centuriones tres legatos miserunt qui cum eo amicitiam societatemque facerent [...]*. « [...] ils lui envoyèrent comme ambassadeurs trois centurions chargés de conclure avec lui un pacte d’amitié et d’alliance[...] »). Ils ont discuté avec lui des tactiques militaires que Numides et Romains devraient suivre pour coordonner leurs stratégies, et après l’audience Syphax a demandé à l’un des centurions de rester pour instruire ses hommes aux combats d’infanterie. Les autres sont retournés en Hispanie en compagnie des ambassadeurs numides envoyés par le roi, dont le devoir était de confirmer l’amitié avec les Romains et d’inciter à désertre les Numides qui pouvaient être parmi les troupes carthagoises.

<sup>115</sup> La terminologie utilisée dans ces relations est restée identique et le terme *legati* a continué à être utilisé pour les envoyés, même s’ils venaient d’une partie de l’empire passée sous le contrôle de Rome depuis très longtemps. MILLAR F., *The emperor in the Roman world 31 BC-AD 337*, Londres, 1992 (1<sup>re</sup> éd. 1977), p. 362-376 ; TORREGARAY E. 2006b, p. 43 ; ECK W., « Diplomacy as Part of the Administrative Process in the Roman Empire » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde, 2009, p. 193-207 ; RODRIGUEZ NEILA, J.F., « Las *legationes* de las ciudades y su regulación en los estatutos municipales de Hispania », *Gerión*, 28, 2010, p. 223-273 ; HURLET F., « Les ambassadeurs dans l’Empire romain. Les légats des cités et l’idéal civique de l’ambassade sous le Haut-Empire » dans BECKER A., DROCOURT N. (éds.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome – Occident médiéval – Byzance (VIII<sup>e</sup> s. avant J.-C. – XII<sup>e</sup> s. après J.C.)*, Metz, 2012, p. 101-126. Millar a suggéré que le choix de maintenir la même nomenclature diplomatique pour les territoires déjà intégrés pourrait avoir été un geste de courtoisie, un simulacre d’indépendance pour renforcer le pouvoir des élites locales et leur bonne disposition vers Rome. MILLAR F., « Government and Diplomacy in the Roman Empire during the First Three Centuries », *The International History Review*, 10, 3, 1988, p. 355-356.

<sup>116</sup> TORREGARAY E. 2011, p. 26-28 ; STOUDEUR G. 2012, p. 13-15.

<sup>117</sup> WOOTEN C.W., « The ambassador’s speech : a particular Hellenistic genre of oratory », *QJS*, 59, 1973, p. 209-212 ; JAL P., « Place et rôle des *legati* et *legationes* dans le récit livien », *REL*, 63, 1985, p. 120 ; TORREGARAY E. 2006b, p. 31-33 ; « El discurso del embajador : oratoria política en la Roma republicana » dans LOPETEGUI G. (éd.), *Retórica y Educación. La enseñanza del arte retórica a lo largo de la Historia*, Amsterdam, 2008, p. 165-166.

<sup>118</sup> D.H. 11.25.3. À propos de l’inviolabilité des ambassadeurs : THOMAS Y., « De la *sanction* et de la *sainteté* des lois à Rome. Remarques sur l’institution juridique de l’inviolabilité », *Droits*, 18, 1993, p. 135-151 ; BEDERMAN D., *International Law in Antiquity*, Cambridge, 2001, p. 88-119. Cf. BLAIVE F., « L’inviolabilité des ambassadeurs dans le monde indo-européen », *Ollodagos*, 19, 2, 2005, p. 241-249 ; BECKER A., « L’inviolabilité de l’ambassadeur et le *ius gentium* dans une diplomatie romaine en mutation (V<sup>e</sup> siècle) » dans DROCOURT N., SCHNAKENBOURG E. (éds.), *Thémis en Diplomatie. Droit et arguments juridiques dans les relations internationales de l’Antiquité tardive à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, 2016, p. 193-208.

représenter officiellement la ville et de prendre des décisions en son nom, ainsi que l'exigence d'expériences sur le champ de bataille et dans l'exercice des magistratures, excluaient les femmes romaines du service dans les *legationes*<sup>119</sup>. Cependant, les envoyés romains devaient négocier occasionnellement avec des femmes qui représentaient des peuples étrangers, comme dans le cas de l'ambassade adressée à la reine Teuta d'Illyrie.

En 230 av. n. è. les Romains, confrontés aux attaques constantes des pirates, ont envoyé deux ambassadeurs pour convaincre Teuta d'Illyrie de contenir les attaques contre les navigateurs romains. La reine a écouté les plaintes des émissaires romains au sujet des assauts subis par leurs sujets avec arrogance et a répondu que ses forces n'attaqueraient pas directement les Romains, mais qu'il n'était pas d'usage pour les rois en Illyrie d'empêcher leurs sujets de vivre du piratage. Mécontent de la réponse, le plus jeune des ambassadeurs a prononcé un discours imprudent, indiquant à la reine que les Romains étaient plutôt disposés à punir leurs propres citoyens au nom de la justice, et menaçant de déclarer la guerre pour imposer cette même coutume en Illyrie. La reine, outrée par les mots du jeune ambassadeur, a décidé d'ignorer l'inviolabilité de sa position et a ordonné son assassinat. Cet acte a forcé les Romains à déclarer la guerre, qui a pris fin avec la reddition de Teuta<sup>120</sup> deux ans plus tard. Telle est la version de Polybe<sup>121</sup>.

---

<sup>119</sup> Exceptionnellement, dans sa présentation du cas exemplaire des Sabines, Denys d'Halicarnasse (2.45) les décrit comme une ambassade dirigée par Hersilia (τὴν ἡγεμονίαν ἔχουσα τῆς πρεσβείας Ἑρσιλία), envoyées par le Sénat après avoir choisi les plus aptes pour représenter à Rome et garantir l'accomplissement de la mission. Voir la partie 3.1.1.

<sup>120</sup> Récemment García Rianza a publié un article en considérant les mentions anciennes aussi que l'historiographie moderne sur l'échec de la *legatio* envoyé à la reine Teuta d'Illyrie et la guerre subséquente : GARCIA RIANZA E., « Guerra, agresiones a embajadas y prejuicios de género en la expansión romano-republicana : el caso de Teuta de Iliria », *Gladius*, 40, 2020, p. 7-17. Sur cette reine voir aussi : ALGANZA ROLDAN M., « La mujer en la historiografía griega helenística : Polibio, mujeres e historia viril » dans LOPEZ LOPEZ A., MARTINEZ LOPEZ C., POCINA PEREZ A. (éd.), *La mujer en el mundo Mediterráneo Antiguo*, Grenade, 1990, p. 68 ; BAJRIC A., « Ilirska vladarica Teuta i Iliri u Polibijevom odlomku o rimskom poslanstvu u Iliriji », *VAMZ*, 3, 46, 2013, p. 29-56 ; JONES B., « Teuta and Feminine Exemplarity in Cassius Dio's *Roman History* » dans MAJBOM MADSEN J., HJORT LANGE C. (éds.), *Cassius Dio the Historian. Methods and Approaches*, Leyde et Boston, 2021, p. 406-425.

<sup>121</sup> Plb. 2.8.7-13 : ἡ δὲ Τεῦτα καθόλου μὲν παρ' ὄλην τὴν κοινολογίαν ἀγερώχως καὶ λίαν ὑπερηφάνως αὐτῶν διήκουεν. καταπαυσάντων δὲ τὸν λόγον, κοινῇ μὲν ἔφη πειρᾶσθαι φροντίζειν ἵνα μηδὲν ἀδίκημα γίνηται Ῥωμαίοις ἐξ Ἰλλυριῶν· ἰδίᾳ γε μὴν οὐ νόμιμον εἶναι τοῖς βασιλεῦσι κωλύειν Ἰλλυριοῖς τὰς κατὰ θάλατταν ὠφελείας. ὁ δὲ νεώτερος τῶν πρεσβευτῶν δυσχεράνας ἐπὶ τοῖς εἰρημένοις ἐχρήσατο παρρησία καθηκούση μὲν, οὐδαμῶς δὲ πρὸς καιρὸν· εἶπεν γὰρ ὅτι Ῥωμαίοις μὲν, ὦ Τεῦτα, κάλλιστον ἔθος ἐστὶ τὰ κατ' ἰδίαν ἀδικήματα κοινῇ μεταπορεύεσθαι καὶ βοηθεῖν τοῖς ἀδικουμένοις· πειρασόμεθα δὴ θεοῦ βουλομένου σφόδρα καὶ ταχέως ἀναγκάσαι σε τὰ βασιλικά νόμιμα διορθώσασθαι πρὸς Ἰλλυριοῦς· ἡ δὲ γυναικοθύμως καὶ ἀλογίστως δεξαμένη τὴν παρρησίαν ἐπὶ τοσοῦτον ἐξωργίσθη πρὸς τὸ ῥηθὲν ὡς ὀλιγορήσασα τῶν παρ' ἀνθρώποις ὀρισμένων δικαίων ἀποπλεύουσιν αὐτοῖς

Cependant, au-delà de ce qui s'est réellement passé, la réticence de Polybe quant à l'implication des jeunes et des femmes dans ces négociations est ce qui est intéressant pour cette thèse. En ce qui concerne les premiers, il estime que leur jeunesse les amène à prendre des décisions impétueuses, compréhensibles mais stratégiquement inadaptées aux circonstances du moment. À propos des femmes, il juge dangereux qu'elles aient le pouvoir de prendre des décisions dans ce domaine, car il craint que leur caractère changeant ne les conduise à réagir de manière imprévisible et violente. Cette crainte de Polybe était, semble-t-il, largement partagée par les Romains, puisqu'ils ont toujours été étonnés par la prédisposition des barbares à accepter l'autorité de leurs femmes<sup>122</sup>. Les interventions de pacification ou conciliation sont toujours considérées entre les Romains comme des actions alternatives, utiles uniquement pour compléter les efforts officiels, et jamais pour s'y substituer. En fait, comme nous le verrons dans les cas de Fulvie et d'Agrippine la Jeune, le désir de certaines femmes d'acquiescer et de garder le pouvoir a toujours été perçu comme un signe de leur prédisposition à la violence. De plus, nous verrons que, parmi les femmes, l'âge était une qualité importante pour juger de leurs actions. En fait, toutes les interventions pacificatrices dont nous parlerons ont été accomplies par des femmes adultes et, particulièrement dans l'analyse des *exempla* des Sabines et de Véturie, nous apprécierons que les sources établissent un net parallèle entre les actions courageuses

---

ἐπαποστεῖλαι τινας τὸν παρρησιασάμενον τῶν πρέσβειων ἀποκτεῖναι. προσπεσόντος δὲ τοῦ γεγονότος εἰς τὴν Ῥώμην, διοργισθέντες ἐπὶ τῇ παρανομίᾳ τῆς γυναικὸς εὐθέως περὶ παρασκευὴν ἐγίνοντο καὶ στρατόπεδα κατέγραφον καὶ στόλον συνήθροισον. « Teuta écouta toute leur communication avec un air de hauteur et d'extrême fierté, et quand ils eurent terminé, elle leur dit que son gouvernement s'efforcerait de veiller à ce que les Romains ne subissent aucun tort de la part des Illyriens, mais que le droit des particuliers n'autorisait pas les souverains à interdire aux Illyriens la piraterie. Le plus jeune des deux envoyés, froissé de ses paroles, s'exprima alors avec une liberté qui était certes méritée, mais nullement opportune en la circonstance. Il lui dit : 'Chez les Romains, Teuta, il existe un usage fort beau : c'est que le gouvernement réprime les crimes des particuliers et protège les victimes ; nous essaierons, donc, avec l'aide divine, de t'obliger sans tarder à reformer le code royal dans tes rapports avec les Illyriens'. Elle accueillit cette liberté de langage avec la vivacité et l'inconséquence des femmes et fut si courroucée de ce propos que, méprisant les règles établies du droit des gens, elle dépêcha, au moment où les envoyés se rembarquaient, des hommes pour tuer l'audacieux. Quand la nouvelle en fut connue à Rome, l'attentat de cette femme souleva l'indignation, et tout de suite on fit des préparatifs, on enrôla des légions et on réunit une flotte ». Appien (*Ill.* 2.7), quant à lui, présente un cours des événements quelque peu différent et une image plus modérée de la reine Teuta. Cf. D.C. 12.49.

<sup>122</sup> Les Romains savaient que, comme dans le cas de l'Illyrie, d'autres royaumes de la Méditerranée orientale ont eu occasionnellement une femme pour régente. Une idée à laquelle ils se sont fortement opposés, comme nous le verrons tout au long du troisième chapitre. Cependant, le choc culturel semble avoir été encore plus grand avec les barbares d'Europe occidentale qui, selon les travaux de Tacite, étaient prêts à considérer le pouvoir féminin non seulement comme valable, mais même comme égal. Bien sûr, on ne peut pas supposer que Tacite avait une connaissance détaillée de ces sociétés, et il est entièrement possible qu'il se soit permis certaines licences pour orner son histoire. Néanmoins, il est sans doute révélateur qu'il ait noté cette particularité à plusieurs reprises. Cf. Tac. *Agr.* 16.1 ; *G.* 8.

mais imprudentes des jeunes Tarpeia et Clélie et les interventions prudentes et bienfaitantes des matrones.

Comme dans le cas de l'envoi des ambassades officielles, les femmes romaines n'avaient pas de rôle assigné dans l'accueil des ambassades qui arrivaient à Rome en nombre croissant<sup>123</sup>. En 201, juste après la deuxième guerre punique, Rome a reçu la confirmation de sa nouvelle position hégémonique lorsque quatre ambassades différentes (Athènes, Rhodes, Egypte et Pergame) sont venues pour demander son aide contre la nouvelle alliance forgée par Philippe de Macédoine avec le roi séleucide Antiochus III pour former un front commun contre les Ptolémées, qui menaçaient aussi ses alliés<sup>124</sup>. Les Romains ont accepté d'offrir leur soutien et, au printemps de 200, ils ont envoyé des légats à la cour de Philippe et à celle d'Antiochus pour présenter un ultimatum, possiblement parce qu'ils étaient en alerte, après la dure guerre contre Carthage, contre tout autre peuple susceptible de devenir une nouvelle menace. Pour répondre aux demandes des nombreuses ambassades qui, comme les quatre mentionnées plus haut, ont commencé à arriver à Rome à la recherche de soutien, les Romains ont mis en place un protocole pour les auditionner mieux.

Ils ont ainsi décidé que le Sénat les recevrait au début de l'année, généralement en février, les nouveaux consuls étant déjà en fonction. Néanmoins, beaucoup d'entre elles arrivaient des mois à l'avance pour avoir le temps de nouer des contacts profitables et de chercher des patrons pour leur cause. Il était impératif de persuader les sénateurs les plus influents pour que leurs demandes soient écoutées par le Sénat, de préférence au tout début de la période des audiences, et pour essayer d'obtenir des réponses favorables. Après avoir passé des semaines ou même des mois à essayer d'obtenir des soutiens suffisants pour leur cause, les ambassades avaient une audience avec les consuls dans la *Graecostasis*, après quoi ces derniers décidaient l'ordre dans lequel elles seraient présentées au Sénat. Le jour de l'audience, l'ambassade prévue était annoncée puis se rendait au Forum. S'il s'agissait d'une ambassade envoyée par des amis du peuple romain, elle pouvait attendre *intra pomerium*. Les ennemis, quant à eux, attendaient en dehors des limites historiques de la ville, et étaient souvent

---

<sup>123</sup> Selon Champion, à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. les *poleis* grecques en particulier ont souvent recouru aux Romains pour trouver des solutions aux conflits internes et de la défense contre les menaces externes : CHAMPION C., « Empire by Invitation : Greek Political Strategies and Roman Imperial Interventions in the Second Century BCE », *TAPhA*, 137, 2007, p. 255-275.

<sup>124</sup> Plb. 16.24.1-3 ; Liv. 31.1.10 ; 31.2.1-3 ; App. *Mac.*, 4.2 ; Just. 30.2.5-8 ; 30.3.1-6. Cf. ECKSTEIN A. 2009, p. 77-79 et 84-87 ; BURTON J.P. 2011, p. 90.

escortés lorsqu'ils se rendaient à l'intérieur. Puis, après avoir attendu son tour au Forum, l'ambassade entrait dans la curie où le consul la présentait aux sénateurs et elle avait l'occasion de défendre sa cause<sup>125</sup>.

### 1.2.2. Le système de patronat romain et sa relation avec les pratiques diplomatiques

Contrairement aux sociétés d'aujourd'hui, où les influences entre les sphères privées et publiques sont perçues avec une grande méfiance et largement rejetées, à Rome les relations privées constituaient l'armature sur laquelle le tissu politique de la cité s'était constitué<sup>126</sup>. Selon Denys d'Halicarnasse<sup>127</sup>, la mécanique de ces relations privées aurait été instituée par Romulus lui-même comme une méthode de cohésion sociale, pour créer des relations de collaboration entre les patriciens et plébéiens et éviter les cycles d'oppression et de révolte que d'autres grandes cités avaient vécu. Chacun de ces groupes s'est vu attribuer des rôles différents. Les patriciens devaient veiller à la vie publique, administrer la justice et exercer les magistratures et les offices religieux. En revanche, les plébéiens, exclus de ces fonctions, devaient se consacrer à des métiers lucratifs et choisir un patron pour les protéger.

Il semble que cette relation était volontaire – même si, comme le rappelle Eilers<sup>128</sup>, certains clients comme les affranchis ou les peuples conquis n'avaient pas la liberté de

---

<sup>125</sup> Sur la procédure de réception des ambassades à Rome : BONNEFOND-COUDRY M. 1989, p. 280-333 ; ERSKINE A., « Greek Embassies and the City of Rome », *Classics Ireland*, 1, 1994, p. 47-53 ; CANALI DE ROSSI F., *Le ambascerie dal mondo greco a Roma in età Republican*, Rome, 1997 ; COUDRY M. 2004, p. 529-565 ; TORREGARAY E. 2006a, p. 223-258 ; 2006b ; ZECCHINI G. 2006, p. 11-24 ; FERRARY J.-L. 2007, p. 113-122 ; 2009, p. 127-143 ; BERENGER A., « Ambassades et ambassadeurs à Rome aux derniers siècles de la République » dans LE BOHEC Y. (éd.), *État et société aux deux derniers siècles de la République romaine. Hommage à François Hinard*, Paris, 2010, p. 65-76 ; ROSILLO-LÓPEZ C., « Reconsidering Foreign Clientelae as a Source of Status in the City of Rome during the Late Roman Republic » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign Clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 263-280.

<sup>126</sup> Sur le fonctionnement des relations de patronage : SALLER R., *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge, 1982 ; WISEMAN T.P., « *Pete nobiles amicos* : Poets and patrons in late Republican Rome » dans GOLD B.K. (éd.), *Literary and Artistic Patronage in Ancient Rome*, Austin, 1982, p. 28-49 ; BRUNT P.A., « Clientela » dans BRUNT P.A., *The Fall of the Roman Republic and related Essays*, Oxford, 1988, p. 382-442 ; JEHNE M., « *Jovialität und Freiheit. Zur Institutionalität der Beziehungen zwischen Ober- und Unterschichten in der römischen Republik.* » dans LINKE B., STEMMLER M. (éds.), *Mos maiorum : Untersuchungen zu den Formen der Identitätsstiftung und Stabilisierung in der römischen Republik*, Stuttgart, 2000, p. 208-217 ; VERBOVEN K., *The Economy of Friends. Economic Aspects of Amicitia and Patronage in the Late Roman Republic*, Bruxelles, 2002 ; KONSTAN D., *Friendship in the Classical World*, Cambridge, 2005, p. 122-148 ; GANTER A., « Decline and Glorification: Patron-Client Relationship in the Roman Republic » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign Clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 43-54.

<sup>127</sup> D.H. 2.9-11.2.

<sup>128</sup> EILERS C., *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford 2002, p. 32-37.

choisir leur *patronus* – mais aussi inégale, car établie entre deux parties de rang social différent. Pour faire preuve de réciprocité, le *patronus* devait utiliser son influence et ses ressources pour offrir protection et conseils juridiques à ses *clientes*<sup>129</sup>, qui à leur tour devaient montrer leur gratitude en public et contribuer aux dépenses engagées par le *patronus*. Qu'elle soit liée ou non à la situation qui prévalait au cours des premières années de la ville, la différenciation entre patriciens et plébéiens, telle que dépeinte Denys d'Halicarnasse, a considérablement changé tout au long de la République. Donc, il serait plus approprié de conclure que les réseaux de patronat, du moins à l'époque que nous étudions, étaient beaucoup plus complexes. En fait, des sources telles que Cicéron et Sénèque<sup>130</sup> mentionnent la différenciation entre des clients selon leur statut social.

Cependant, la chose la plus intéressante pour les besoins de cette thèse est que le système de patronage était non seulement utilisé chez les Romains, mais également appliqué pour gérer leurs relations avec les autres peuples<sup>131</sup>. La description de Denys

---

<sup>129</sup> Il existe dans ce domaine une discussion terminologique, concentrée en particulier autour de l'utilisation des termes *cliens* et *amicus*. Badian considérait l'utilisation du terme *amicitia* dans le contexte des relations de patronage, que ce soit entre Romains ou entre Romains avec des représentants d'autres peuples, comme un simple euphémisme pour éviter de mettre mal à l'aise l'autre partie : « The various classes of *clientela* are united by the fact that they comprise relationships admittedly between superior and inferior. Not so *hospitium* and *amicitia*, typical relationships between equals. [...] Again there is, by now, no question of equality: just as, in private usage within Rome, 'amicus' can now be a polite term for an inferior (or, conversely, a superior) – i.e. a client or patron – so in the wider sphere, where there are no equals left to Rome as a great power – or to a Roman senator as an individual – *amicitia* necessarily becomes another term for clientship, for which category its non-legal nature eminently fits it ». (BADIAN E. 1958, p. 11-13). Cependant, Saller argumente qu'une étude linguistique de l'utilisation des termes *amicus*, *cliens* et *patronus* indique qu'ils étaient souvent utilisés de manière interchangeable selon les circonstances (SALLER R., « Patronage and friendship in early Imperial Rome: drawing the distinction » dans WALLACE-HADRILL A. (éd.), *Patronage in Ancient Society*, Londres et New York, 1989, p. 49-62). Craig Williams affirme aussi que les Romains ne faisaient pas telle différenciation entre les termes *cliens* et *amicus*. (WILLIAMS C.A., *Reading Roman Friendship*, Cambridge, 2013, p. 46). En fait, Martin Jehne mentionne qu'il n'est pas du tout rare que les Romains n'aient pas eu des termes spécifiques pour distinguer chaque forme de relation : « That a precise term for the relations between unequal partners within the elite did not exist at Rome should not concern us too much : I cannot identify terms for those differences in modern German society, either. How do you publicly name people at different levels in the hierarchy of authority ? Are there formal terms for the well-connected members of a modern political party and for the less influential ones who stick to their more distinguished colleagues, hopping for support for their careers, and who thereby increase the power of their potential sponsors? In sociological terms, those are relations of patronage, but of course, the realities of inequality can only partially be expressed in public discourse ». (JEHNE M., « From *Patronus* to *Pater* : The Changing Role of Patronage in the Period of Transition from Pompey to Augustus » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 299).

<sup>130</sup> Cic. *Off.* 2.69-71 ; Sen. *Ben.* 6.33.4-34.2. Cf. Sen. *Tranq.* 12.6-7 ; *Brev.* 14.3 ; Plin. *Ep.* 2.6.2 et 7.3.2.

<sup>131</sup> A ce propos, nous pouvons observer aussi une inscription du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. trouvé à Abdère (Thrace), laquelle mentionne le travail incessant de deux ambassadeurs, Amymon et Megathymos (de la cité de Teos), pour trouver des sénateurs favorables à la cause de leur cité, ainsi que la reconnaissance que les habitants leur ont témoignée pour s'être efforcés d'obtenir la très nécessaire assistance des

d'Halicarnasse, bien qu'idéaliste, reflète l'importance que les Romains accordaient au patronat en tant qu'élément essentiel de l'organisation sociale et politique de la ville. Pour eux, les frontières entre le privé et le public, bien qu'existantes, étaient extraordinairement floues, sans être source d'étonnement ou de suspicion, puisque les relations civiques avaient été conçues ainsi dès l'origine. Évidemment, dans les occasions où étaient perçues des pratiques contraires à la loi ou à la coutume, les Romains remettaient en cause l'honnêteté des relations privées de ces individus. Mais ces soupçons ne portaient pas sur le fait d'entretenir une clientèle privée et d'utiliser le pouvoir politique pour obtenir des faveurs. La critique pointait plutôt le fait d'avoir transgressé les quelques limites fixées à cette pratique. Il est également curieux que ces soupçons soient souvent allés de pair avec l'hypothèse que les corrompus permettaient aux femmes de leur environnement de prendre le contrôle de leurs

---

*patronus* romains. ὁ δῆμος ὁ Ἀβ[δηριτῶν] / <Ἀμύμο> / <να Ἐπι> / <κούρου.> / <Μεγάθυ> / <μον Ἀθη> / <ναίου.> / ἐπειδὴ χρείας τῷ δήμ[ωι γενο]μένης πρεσβείας εἰς Ῥώμην ὑπὲρ τῆς πατρίο[υ χώρας] περὶ ἧς ἐπιδοῦς ἀξίω- / μα βασιλεὺς Θρακῶν Κότ[υς τῆι συ]γκλήτῳ διὰ τε τοῦ υἱοῦ / αὐτοῦ καὶ τῶν ἀμ' ἐκεῖν[ωι ἐξ] αποσταλέντων ὑπ' [αὐ]- / τοῦ πρεσβευτῶν ἠτεῖτ[ο τὴν π]άτριον ἡμῶν χώραν, / αἰρεθέντες πρεσβευτα[ὶ ὑπὸ το]ῦ δήμου τοῦ Τηϊῶν Ἀμύ- / μων τε Ἐπικούρου καὶ Μ[εγάθυμ]ο[ς Ἀθηναίου, ἀνδρες / καλοὶ καὶ ἀγαθοὶ καὶ ἄξιοι τῆς ἰδ]ίας πατρίδος καὶ εὖνοι / τῷ ἡμετέρῳ δήμῳ, οἴτ[ινες τῆ]ν πᾶσαν σπουδὴν τε καὶ / φιλοτιμίαν εἰσήνεγκαν, [προθ]υμίας οὐδὲν ἐλλείπον- / τες ἔν τε γὰρ ταῖς συνεδ[ρίαις τ]αῖς γενομέναις ὑπὲρ τῆς / χώρας πᾶσαν ἐπίνοιαν π[αρέσχ]οντο χάριν τοῦ μηθὲν π[α]- / ραλειφθῆναι τῶν δυναμ[ένων ἐπα]νορθῶσαι τὰ πράγματα, ἀ- / ρίστην ἅμα καὶ σωτήριον [πραγμάτω]ν ἀπορουμένων ἀεὶ προ- / τιθέντες γνώμην εἰς τε Ῥώμην καὶ π[ρεσβεύσαντες ὑπὲρ τοῦ] δήμου ψυχικὴν ἅμα καὶ σω[ματικὴν] ὑπέμειναν κ[α]κοπαθίαν, / ἐντυγχάνοντες μὲν τοῖς ἡγουμένοις Ῥωμαίων καὶ ἐξομηρεῦ / ὄμενοι διὰ τῆς καθ' ἡμέρα[ν καρ]τερήσεως, παραστησάμε- / νοὶ δὲ τοὺς πάλωνας τῆς [πόλ]εως εἰς τὴν ὑπὲρ τοῦ ἡμε- / τέρου δήμου βοήθειάν τ[ινες τε προ]νοουμένους τοῦ ἀντιδικοῦ / ἡμῶν καὶ προστατοῦντα[ς ἡμετέρ]ων πραγμάτων παραθέσει, / ὥστε καὶ τῆς καθ' ἡμέρα[ν γενομένης] ἐφοδείας ἐπὶ τῶν ἀτρί- / ων ἐφιλοποιοῦντο [...]. « The People of Ab[dera] (honor) | Amymon | (son) of Epikouros, | Megathy|mos (son) of Athenaios. | When our People had need of an embassy to | Rome about our country's [territory,] concerning which the king of the Thracians, | Kot[ys], had delivered a request [to the] senate and through his son | and the envoys whom he sent with him | had laid claim to our ancestral territory, | envoys were selected [by the] People of Teos, Amy|mon (son) of Epikouros and M[egathym]os (son) of Athenaios, men | fine and good and worthy [of their] country and well disposed toward | our People, and all their zeal and | enthusiasm did they exercise, and of their [eagerness] nothing did they omit; in the meetings that took place about our | territory they [made use of] all their foresight in order not to neglect any of the things that could make the situation turn out favorably, | always proposing the best opinion to bring recovery in our difficulties; | in their embassy to [Rome] on behalf of our | People they suffered both mental and bodily distress, | but they met with the Roman [leading men], winning them | over by their daily [salutation,] and they induced | the (Roman) patrons of our country to come to the | aid of our people, and when [some (of the Romans)] preferred our antagonist (Kotys) | and stood up in his defense, [by] their exposition of the situation | and by daily morning morning-calls at their atria (our envoys) won over their friendship. [...]». (SHERK R.K., *Rome and the Greck East to the death of Augustus*, Cambridge, 1984, p. 25-26). BCH 4, 1880, p. 47-59 ; SIG<sup>3</sup> 656 ; IGRR IV, 1558 ; BCH 59, 1935, 507-513 ; SEG 19, 687. Cf. ROBERT L., « Inscription hellénistique de Dalmatie », BCH, 59, 1935, p. 489-513 ; HERRMANN P., « Zum Beschluss von Abdera aus Teos Syll. 656 », ZPE, 7, 1971, p. 72-77 ; CHIRANKY G., « Rome and Cotys, Two Problems », Athenaeum, 60, 1982, p. 461-481 ; LINDERSKI J. 1995 ; EILERS C. 2002, p. 114-119.



relations privées. Cicéron<sup>132</sup>, dans ses critiques de Verrès, lui reproche, entre autres, d'avoir laissé sa maîtresse, Chelidon, se mêler de ses affaires publiques, faisant ainsi honte aux honnêtes gens qui venaient lui demander de l'aide et étaient forcés de traiter avec sa maîtresse. De même, Plutarque<sup>133</sup>, critiquant durement la dissipation d'Antoine, le dépeint comme un homme totalement prédisposé à être contrôlé par les femmes qui l'entouraient. Cependant, ces cas étaient plutôt des exceptions. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les femmes faisaient également partie de ces relations de patronat, et il était courant et acceptable, même pour elles, d'utiliser leurs relations privées pour obtenir des faveurs ayant des répercussions dans la vie publique, du moins tant qu'elles se conformaient à un certain protocole.

Terry Johnson et Chris Dandeker<sup>134</sup> mentionnent que la différence entre le patronat en tant qu'une des possibles relations sociales au sein d'une société et, le patronat comme système social réside dans le fait qu'il est, dans ce dernier cas, le principal mécanisme utilisé pour répartir les ressources et légitimer l'ordre social. Ainsi, l'important n'est pas que chaque relation individuelle corresponde en réciprocité aux faveurs, mais plutôt que l'ensemble du réseau de connexions soit organisé en accord avec les normes

---

<sup>132</sup> Cic. *Verr.* 1.46.120 : *Nam, quaeso, redite in memoriam, iudices, quae libido istius in iure dicundo fuerit, quae uarietas decretorum, quae nundinatio, quam inanes domus eorum omnium qui de iure civili consuli solent, quam plena ac referta Chelidonis; a qua muliere cum erat ad eum uentum et in aurem eius insusurratum, alias reuocabat eos inter quos iam decreuerat, decretumque mutabat, alias inter aliquos contrarium sine ulla religione decernebat ac proximis paulo ante decreuerat. Hinc illi homines erant qui etiam ridiculi inueniebantur ex dolore.* « En effet, juges, remettez-vous en mémoire, je vous prie, ses excès de pouvoir dans l'administration de la justice, la diversité de ses décisions, les marchés qu'il tenait, la solitude chez tous les juristes que l'on a coutume de consulter sur le droit civil, la foule dans la maison toujours pleine de Chelidon. Quand, en sortant de chez cette femme, on était allé le trouver, on lui avait chuchoté quelques mots à l'oreille, tantôt il convoquait à une nouvelle audience les parties entre lesquelles il avait déjà décidé par un arrêt, et il réformait cet arrêt ; tantôt, sans aucun scrupule, il décidait entre quelques plaideurs par un arrêt tout différent de celui qu'il venait de rendre dans l'affaire des plaideurs précédents ». Cf. *Verr.* 1.52.137-53.140.

<sup>133</sup> Plu. *Ant.* 10.5-6 : *ἀπαλλαγείς γὰρ ἐκείνου τοῦ βίου γάμῳ προσέσχε, Φουλβίαν ἀγαγόμενος τὴν Κλωδίῳ τῷ δημαγωγῷ συνοικήσασαν, οὐ ταλασίαν οὐδ' οἰκουρίαν φρονοῦν γύναιον οὐδ' ἄνδρὸς ιδιώτου κρατεῖν ἀξιοῦν, ἀλλ' ἄρχοντος ἄρχειν καὶ στρατηγούντος στρατηγεῖν βουλόμενον, ὥστε Κλεοπάτραν διδασκάλια Φουλβία τῆς Ἀντωνίου γυναικοκρασίας ὀφείλειν, πάνυ χειροῆθη καὶ πεπαιδαγωγημένον ἀπ' ἀρχῆς ἀκροᾶσθαι γυναικῶν παραλαβοῦσαν αὐτόν.* « En effet, renonçant à ce genre de vie, Antoine songea à se remarier, et il épousa Fulvia, qui avait été la femme de Clodius le démagogue. C'était une personne peu faite pour filer la laine et garder le foyer : dédaignant de régner sur un simple particulier, elle voulait dominer un dominateur et commander à un commandant d'armée. Aussi Cléopâtre aura-t-elle été redevable à Fulvia des leçons de soumission aux femmes qu'Antoine reçut d'elle et qui firent de lui un homme apprivoisé et dressé de longue date, quand il passa aux mains de Cléopâtre, à écouter les ordres des femmes ».

<sup>134</sup> Sur le patronat comme système social voir en particulier : JOHNSON T, DANDEKER C., « Patronage : relation and system » dans WALLACE-HADRILL A. (éd.), *Patronage in Ancient Society*, Londres et New York, 1989, p. 219-242. Voir aussi : EICH P., *Zur Metamorphose des politischen Systems in der römischen Kaiserzeit. Die Entstehung einer personalen Bürokratie im langen dritten Jahrhundert*, Berlin, 2005, p. 72-74 ; JEHNE M. 2015, p. 300.



du patronat et que la plupart des actions de la vie civique s'effectuent dans ce cadre. Selon Martin Jehne, le fait que les gens défendent les intérêts de leurs amis et de leur famille, souvent dans l'espoir d'obtenir quelque chose en retour, est une pratique courante dans toutes les sociétés. Mais dans la Rome antique ces actions étaient, d'habitude, des actions publiques et avalées par la tradition. En fait, le système de patronat était si intrinsèquement lié aux pratiques citoyennes et au soutien de la légitimité qu'il existait une compétition constante entre les membres des élites pour étendre leurs réseaux au détriment de ceux de leurs rivaux politiques. Cela était essentiel pour maintenir le statut de la famille<sup>135</sup>. Étant donné la pertinence de ces relations dans la société romaine, il n'est donc pas surprenant que les réceptions des ambassades aient également été organisées selon cette méthode. Compte tenu de cela, les relations diplomatiques des Romains à l'époque républicaine comportaient deux phases. L'une très publique, se déroulait au Forum et à la Curie, à la vue du Sénat et du peuple de Rome. L'autre avant l'audience publique, se tenait en privé, quoique non secrètement, entre les représentants des autres peuples venus à Rome et les sénateurs les plus influents qui établissaient une relation de patronage.

Plus tard, à l'époque impériale, cette perméabilité entre les pratiques officielles et non officielles, qui avaient des points d'interconnexion même si elles étaient assez clairement distinguées, a permis aux femmes de la maison impériale de jouer un rôle récurrent et acceptable dans les relations avec quelques peuples alliés. Durant les deux derniers siècles de la République, les matrones des familles les plus influentes ont eu, potentiellement, l'occasion d'entrer en contact avec des envoyés étrangers dans un cadre privé ou dans des célébrations sociales, mais bien que les femmes romaines comptassent déjà avec des réseaux d'*amicitia* pour exercer leur influence, pour cette période nous ne connaissons aucun cas dans lequel une d'elles est intervenue dans les pratiques diplomatiques, officielles ou non. La seule possible exception est celle de Cornelia<sup>136</sup>.

---

<sup>135</sup> Sur cette compétition : WISEMAN T.P., « Competition and co-operation » dans WISEMAN T.P. (éd.), *Roman Political Life 90BC to AD 69*, Exeter, 1985, p. 13-19 ; JOHNSON T, DANDEKER C. 1989, p. 228-231 ; DIXON S., *Cornelia. Mother of the Gracchi*, Londres et New York, 2007, p. 15.

<sup>136</sup> Sur Cornelia : BARNARD S., « Cornelia and the Women of her Family », *Latomus*, 49, 1990, p. 383-392 ; GUNTHER L.M., « Cornelia und Ptolemaios VIII : zur Historizität des Heiratsantrages (Plu. TG. 1,3) », *Historia*, 39, 1990, p. 124-128 ; WALCOT P., « On widows and their reputation in antiquity », *SO*, 66, 1991, p. 5-26 ; PETROCELLI C., « Cornelia, la Matriona » dans FRASCHETTI A. (éd.), *Roma al Femminile*, Bari, 1994, p. 21-70 ; HEMELRIJK E.A. 1999 ; HALLET J.P., « Matriot games ? Cornelia, mother of the Gracchi, and the forging of family-oriented political values » dans MARSHALL E., MCHARDY F. (éds.), *Women's Influence on Classical Civilization*, Londres et New

Elle était la fille cadette du célèbre général Scipion l'Africain et de sa riche épouse, Aemilia Tertia<sup>137</sup>. En 175, elle a épousé Tiberius Sempronius Gracchus, avec qui elle a eu pas moins de douze enfants, bien que trois, seulement, aient survécu jusqu'à l'âge adulte : Sempronia, Tiberius et Gaius. Ces deux derniers ont été assassinés alors qu'ils occupaient la fonction de tribun de la plèbe, respectivement en 133 et 121. À la fois pour le prestige de sa propre famille et pour l'immense renommée que ses enfants ont gagnée dans leur activité politique inlassable, Cornelia, aujourd'hui connue comme la mère des Gracques, est devenue un modèle de mère, et après sa mort sa légende s'est accrue à travers les siècles. Pour ces raisons, bien qu'elle soit un personnage captivant, ce n'est pas le meilleur cas pour extrapoler des informations sur le reste des femmes du II<sup>e</sup> siècle av. n. è, car il est difficile de distinguer quelles mentions correspondent à la réalité historique et étaient donc potentiellement imitables par autres femmes de l'élite, et quelles sont des reconstructions enrichies pour créer dès la période impériale un modèle de mère incomparable.

Plutarque dit qu'après la mort de Gaius, Cornelia s'est retirée dans sa villa de Misène où elle a maintenu une vie sociale très active : αὐτὴ δὲ περὶ τοὺς καλουμένους Μισσηνοὺς διέτριβεν, οὐδὲν μεταλλάξασα τῆς συνήθους διαίτης. ἦν δὲ καὶ πολύφιλος καὶ διὰ φιλοξενίαν εὐτράπεζος, ἀεὶ μὲν Ἑλλήνων καὶ φιλολόγων περὶ αὐτὴν ὄντων, ἀπάντων δὲ τῶν βασιλέων καὶ δεχομένων παρ' αὐτῆς δῶρα καὶ πεμπόντων<sup>138</sup>. Ce texte suggère qu'il existait une relation de réciprocité entre Cornelia et ces amis, Plutarque cite des rois et des philosophes. Elle leur procurait son hospitalité (φιλοξενία), qui devait inclure son soutien et l'utilisation de son influence pour attirer tant d'illustres étrangers dans la villa d'une veuve et, en retour, ils l'honoraient en lui témoignant leur respect et en lui envoyant des cadeaux (δῶρα). On peut penser que l'âge et l'excellente réputation de Cornelia lui permettaient une certaine marge pour étendre ses relations au-delà des coutumes les plus moralisatrices sans en recevoir trop de critiques, d'autant

---

York, 2004, p. 26-39 ; DIXON S. 2007 ; GIROTTI B., « Le madri modello : Cornelia, Aurelia, Azia. Su Tacito, *Dialogus de Oratoribus*, 2, 28-29 e sul recupero del passato da parte di San Gerolamo » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 339-352.

<sup>137</sup> WEBB L., « *Mihi es aemula* : Elite Female Status Competition in Mid-Republican Rome and the Example of Tertia Aemilia » dans DAMON C., PIEPER C. (éds.), *Eris vs. Aemulatio. Valuing Competition in Classical Antiquity*, Leyde et Boston, 2019, p. 251-280.

<sup>138</sup> Plu. *CG*. 19.2-3 : « Elle passa le reste de sa vie au lieu appelé Misène sans rien changer à son régime habituel. Elle avait beaucoup d'amis et une bonne table pour les accueillir. Elle était toujours entourée de Grecs et de lettrés, et tous les rois recevaient d'elle et lui envoyaient des présents ».

plus lorsqu'elle exerçait ces pratiques loin de Rome. Aussi, compte tenu de la renommée de son éducation et de ses excellentes relations sociales, il est possible que la curiosité pour une femme aussi extraordinaire, ou le désespoir de ne pas trouver le soutien nécessaire par les voies plus traditionnelles, aient conduit plus d'un étranger à sa villa de Misène. Nous n'avons aucune preuve concluante de son intervention dans aucun cas, cependant, il semble que son lien avec la dynastie des Lagides fût particulièrement étroit, puisque, selon Plutarque, quand elle était une jeune veuve, le pharaon lui a proposé une offre de mariage qu'elle a rejetée pour continuer avec l'éducation de ses enfants, montrant ainsi que sa vertu et son amour maternel l'emportaient sur sa vanité ou son désir de pouvoir :

εἶθ' ὕστερον οὐ πολλῶ χρόνῳ τελευτῆσαι, δεκαδύο παῖδας ἐκ τῆς Κορνηλίας αὐτῶ γεγονότας καταλιπόντα. Κορνηλία δ' ἀναλαβοῦσα τοὺς παῖδας καὶ τὸν οἶκον, οὕτω σόφρονα καὶ φιλότεκνον καὶ μεγαλόψυχον αὐτὴν παρέσχεν, ὥστε μὴ κακῶς δόξαι βεβουλεῦθαι τὸν Τιβέριον ἀντὶ τοιαύτης γυναικὸς ἀποθανεῖν ἐλόμενον· ἢ γε καὶ Πτολεμαίου τοῦ βασιλέως κοινουμένου τὸ διάδημα καὶ μνωμένου τὸν γάμον αὐτῆς ἠρνήσατο, καὶ χηρεύουσα τοὺς μὲν ἄλλους ἀπέβαλε παῖδας, μίαν δὲ τῶν θυγατέρων, ἣ Σκιπίωνι τῷ νεωτέρῳ συνώκησε, καὶ δύο υἱοὺς περὶ ὧν τάδε γέγραπται, Τιβέριον καὶ Γάιον, διαγενομένους οὕτως φιλοτίμως ἐξέθρεψεν, ὥστε πάντων εὐφρυστάτους Ῥωμαίων ὁμολογουμένως γεγονότας, πεπαιδεῦσθαι δοκεῖν βέλτιον ἢ πεφυκέναι πρὸς ἀρετὴν<sup>139</sup>.

Puisque Plutarque mentionne l'offre de mariage juste après la mort de son mari, qui a eu lieu vers l'année 150 av. n. è., nous devons supposer que la proposition a eu lieu, à peu près, à la même époque. Par conséquent, il est fort probable qu'elle provenait de Ptolémée VI, qui fut pharaon jusqu'en 145 av. n. è. Depuis le 170, il avait co-régné sur l'Égypte avec sa femme et sœur Cléopâtre II<sup>140</sup> et avec son frère cadet Ptolémée VIII.

<sup>139</sup> Plu., *TG*. 1.5-7 : « [...] il [Tiberius Gracchus, l'époux de Cornelia] mourut peu de temps après, en laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornelia. Celle-ci assumait la charge des enfants et de la maison, et montra tant de sagesse, de tendresse maternelle et de nobles sentiments qu'il parut que Tiberius avait eu raison de choisir de mourir à la place d'une pareille femme. Le roi Ptolémée offrit de partager son diadème avec Cornelia et la demanda en mariage ; elle refusa. Durant son veuvage elle perdit la plupart de ses enfants ; il ne lui resta qu'une de ses filles, qui épousa Scipion le Jeune, et deux fils, Tiberius et Caius, qui font le sujet de ce livre, et qu'elle éleva avec tant de soin que nés, de l'avis unanime, les mieux doués de tous les Romains, l'excellence de leur éducation paraît avoir eu une part plus grande encore dans leur vertu que leur nature ».

<sup>140</sup> BIELMAN A., « Stéréotypes et réalités du pouvoir politique féminin : la guerre civile en Égypte entre 132 et 124 av. J.-C. », *EuGeStA*, 7, 2017, p. 84-114. Cf. WHITEHORNE J., *Cleopatras*, Londres et New York, 1994, p. 89-131 ; BIELMAN SANCHEZ A., LENZO G., *Inventer le pouvoir féminin : Cléopâtre I et Cléopâtre II, reines d'Égypte au II<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Berne, 2015 ; « Deux femmes de pouvoir chez les Lagides : Cléopâtre I et Cléopâtre II (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) » dans BIELMAN SANCHEZ A., COGITORE I., KOLB A. (dir.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome. III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.*, Grenoble, 2016, p. 157-174 ; « Comment identifier des appuis discrets ? L'entourage des reines Cléopâtre I et Cléopâtre II (180-115 av. J.-C.) », *DHA*, supplément 17, 2017, p. 405-421.

Cependant, ce dernier a intrigué constamment contre les autres deux, situation qui s'est aggravé lorsqu'Antiochus IV en avait profité pour attaquer le royaume du Nil. Pour cette raison, en 168 Ptolémée VI et Cléopâtre II ont envoyé une ambassade à Rome pour demander leur soutien pour arrêter les attaques du roi séleucide. La situation était si désespérée que, si les Romains n'accédaient pas, Ptolémée VI et sa sœur étaient décidés à se rendre à Rome en personne, exilés de leur propre pays. Selon Tite-Live<sup>141</sup>, l'ambassade a été la première à être reçue par le Sénat, et leurs demandes ont été exaucées, ce qui laisse penser qu'ils avaient de puissants protecteurs à Rome. De toute façon, l'histoire de Tite-Live ne suffit pas à établir un contact entre Cornelia, qui à ce moment était une jeune femme d'environ 22 ans, et le couple royal. Mais cela montre que Ptolémée VI et Cléopâtre II ont compris la valeur cruciale de la faveur de Rome pour maintenir leur trône<sup>142</sup>.

Du point de vue romain, l'offre de mariage d'un monarque étranger à une femme romaine n'était qu'une excentricité anecdotique, car à Rome les consuls et la plupart des magistrats étaient choisis chaque année. La compétition constante entre les membres de l'élite aristocratique faisait changer constamment l'équilibre social. Par conséquent, un mariage dynastique conçu pour assurer une alliance permanente n'avait aucun sens. Cependant, l'offre du pharaon n'était pas nécessairement destinée à former une union conjugale, surtout si l'on tient compte du fait qu'à cette époque Ptolémée et Cléopâtre avaient déjà quatre enfants pour assurer la succession. Au lieu de cela, et compte tenu à la fois de l'énorme influence de Cornelia à Rome et du besoin impératif pour ce couple royal d'obtenir le soutien du Sénat, l'offre du pharaon pouvait impliquer plutôt une offre de co-gouvernement, dans laquelle Cornelia pourrait rester à Rome et défendre en priorité les intérêts de son mari et de sa belle-sœur ; et, en retour, se jouir de l'honneur et du prestige de porter le titre de reine. On sait que ce mariage n'a pas eu lieu, et que les Romains n'ont pas normalisé ce type d'unions pour nouer des alliances au cours de la période qui nous occupe. Cependant, étant donné que vers 150 av. n. è. Ptolémée VI a marié aussi sa fille Cléopâtre Théa avec le roi des Séleucides avec l'espérance de maintenir la paix, il est possible que la proposition faite à Cornelia fût une de ses tentatives de consolider des alliances importantes. Elle n'était pas une princesse d'une autre dynastie, le choix était quelque peu hétérodoxe, mais,

---

<sup>141</sup> Liv. 44.19.6-12.

<sup>142</sup> Liv. 45.13.7.

dans le contexte que nous avons expliqué, pas du tout illogique du point de vue d'un pharaon qui sentait le besoin de maintenir la relation la plus étroite possible avec Rome<sup>143</sup>.

En fait, nous pouvons apprécier la même volonté de recourir aux actions peu conventionnelles dans le cas de Cléopâtre II, qui après la mort de Ptolémée VI a également été obligée de chercher des alliés ou elle pouvait. Après quelques années de co-gouvernement entre elle-même et le couple formé par son frère cadet Ptolémée VIII et sa fille Cléopâtre III, en 132 av. n. è. la guerre civile a recommencé et, après avoir été assiégée à Alexandrie, Cléopâtre II s'est enfuie vers la cour séleucide de sa fille aînée Cléopâtre Théa. Là, selon Justin<sup>144</sup>, elle a promis à son gendre, Démétrios II Nicator, le trône d'Égypte en échange de son aide. Toutefois, étant donné que Cléopâtre II avait réussi à rester au pouvoir pendant quatre décennies jusqu'à ce point, on devrait supposer que ce qu'elle offrait était un co-gouvernement avec lui et sa fille Cléopâtre Théa, et non une simple abdication en faveur de son gendre<sup>145</sup>. Néanmoins, vers l'année 128, préoccupé par l'avancée de Ptolémée VIII, Cléopâtre II s'est enfuie en Syrie tandis que Démétrios se battait contre les troupes d'Alexandre Zabinas, un usurpateur du trône séleucide soutenu par Ptolémée VIII. Mais avec Démétrios vaincu, Alexandre Zabinas est également devenu une menace pour l'Égypte, alors Ptolémée VIII s'est réconcilié avec sa sœur pour joindre leurs forces et reprendre le gouvernement conjoint du royaume. Bielman propose, sur la base du texte de Justin<sup>146</sup>,

---

<sup>143</sup> Il existe plusieurs mentions anecdotiques dans les sources littéraires qui témoignent des malentendus dans le contact des Romains avec d'autres peuples qui ne partageaient pas la même forme d'organisation politique. Nous mentionnerons plus loin le cas où le roi Pharnace II du Pont a offert sa fille Dynamis en mariage au général Jules César sans comprendre que cette union était impossible du point de vue des Romains (App. *BC*. 2.91). Bien que, ici, nous devons récupérer un cas de Scipion l'Africain lui-même, qui, après sa victoire dans la bataille de Baecula (208 av. n. è.), fut appelé *roi* (βασιλεύς) par les Ibères. Une erreur que, selon Polybe (10.40.2-6), il s'est empressé de corriger (Cf. Liv. 27.19.3-7). Voir : AYMARD A., « Polybe, Scipion l'Africain et le titre de roi », *RdN.*, 36, 1954, p. 121-128 ; SCULLARD H.H., *Scipio Africanus : soldier and politician*, Londres, 1970 ; GABBA E., « P. Cornelio Scipione e la leggenda », *Athenaeum*, 53, 1975, p. 3-17 ; DEVELIN R., « *Scipio Africanus Imperator* », *Latomus*, 36, 1977, p. 110-113 ; ADAM R., « Valerius Antias et la fin de Scipion l'Africain », *REL*, 58, 1980, p. 90-99 ; LEVI M.-A., « Inizi di Scipione Africano e di una età di cambiamento », *DHA*, 23, 1997, p. 145-153 ; TORREGARAY E. 1998, p. 177-187 ; QUESADA SANZ F., « Aníbal Barca y Publio Cornelio Escipión el Africano : vidas divergentes, muertes paralelas » dans GARCIA ROMERO F., MORENO HERNANDEZ A. (éds.), *Enemistades Peligrosas. Encuentros y desencuentros en el Mundo Antiguo*, Madrid, 2013, p. 183. Des cas comme celui-ci indiquent qu'il a existé une période d'adaptation culturelle entre les Romains et les divers peuples avec lesquels ils entraient en contact. Au cours de cette phase, les peuples qui ont essayé d'obtenir la faveur des Romains recouraient souvent aux ressources de leur contexte culturel, pas tant celui des Romains.

<sup>144</sup> Just. 38.9.1 y 39.1.2.

<sup>145</sup> BIELMAN SANCHEZ A., LENZO G. 2016, p. 171.

<sup>146</sup> Just. 39.2.1-2.

que Cléopâtre II ait pris l'initiative d'inviter son frère à la négociation d'une telle réconciliation. Nous ne conservons pas de détails sur sa façon de procéder, puisque l'œuvre de Justin se concentre davantage sur le récit du conflit entre Ptolémée VIII, Alexandre Zabinas et Démétrios II, mais son histoire semble indiquer que Cléopâtre II est un bon exemple de monarque hellénistique qui a essayé de recourir aux stratégies les plus diverses pour tenter de maintenir le pouvoir dans les moments les plus désespérés.

La figure de Cornelia est, en effet, complexe du point de vue historique. Bien qu'il soit tentant de l'utiliser comme modèle des femmes du II<sup>e</sup> siècle av. n. è., à la fois ses circonstances et la légende qui s'est constitué plus tard autour d'elle rendent ses actions difficiles à extrapoler. En ce qui concerne les deux mentions de Plutarque, nous n'avons aucune certitude pour vérifier la fidélité de son récit dans cette affaire. S'ils étaient exacts, il faudrait en déduire que le rôle des matrones, si elles en avaient un, était celui de faciliter les nécessaires contacts afin que les envoyés étrangers puissent trouver des patrons appropriés. L'attitude de Cornelia indique précisément qu'elles devaient comprendre qu'elles n'avaient pas de *potestas* pour prendre des décisions au nom de la cité, même si elles étaient énormément bien positionnées comme Cornelia. Certes, nous ne connaissons aucune autre mention d'une matrone qui soit intervenue dans les pratiques diplomatiques romaines durant la République<sup>147</sup>. Cependant, nous considérons qu'il serait audacieux d'attribuer ces mentions à la pure invention de Plutarque, d'autant plus que, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les femmes exerçaient ces fonctions de facilitation des faveurs déjà entre les Romains, et que, en même temps, les peuples du bassin méditerranéen tentaient de développer leurs relations avec les Romains. Le témoignage est entièrement circonstanciel et ne permet pas d'affirmer que les femmes romaines avaient participé aux pratiques diplomatiques depuis le II<sup>e</sup> siècle av. n. è., mais ces témoignages méritent d'être pris en compte sur la base des données dont nous disposons. Il ne faut pas les écarter complètement en supposant que, lorsque la description qu'ils offrent ne correspond pas à nos connaissances antérieures, ils doivent être le produit de l'imagination de l'auteur.

---

<sup>147</sup> Techniquement, le cas de la mère de Coriolan serait une exception, puisqu'il aurait eu lieu quelques années après la proclamation de la République. Cependant, comme nous le verrons plus loin, toutes les caractéristiques de son intervention rendent notamment plus logique de l'étudier aux côtés des femmes légendaires. Voir la partie 3.1.2.

### 1.3. La concentration des relations diplomatiques autour de la famille impériale à partir de l'époque augustéenne

À la fin de la monarchie, les pouvoirs politiques, militaires, religieux, etc. des rois ont été répartis entre le Sénat, les magistrats et le peuple romain. En matière de relations diplomatiques, le Sénat est devenu l'autorité principale. En fait, Polybe<sup>148</sup> a mentionné qu'une multitude de cités grecques et de royaumes hellénistiques percevaient Rome comme une cité aristocratique en raison de ses prérogatives dans les affaires internationales. Néanmoins, lorsque l'aire d'influence des Romains s'est étendue de plus en plus en dehors de la péninsule italique, l'équilibre du pouvoir a commencé à basculer parce que, les transports de l'époque étant lents et incertains, il était presque impossible pour le Sénat de recevoir des nouvelles et de réagir avec la rapidité que les négociations demandaient<sup>149</sup>. Par conséquent, l'expansion de l'aire d'influence romaine a augmenté considérablement l'autonomie des légats et magistrats représentant Rome à l'étranger, car ils « étaient mieux placés que les sénateurs de Rome pour évaluer la situation des alliés, prendre les mesures adéquates, et se constituer ainsi une clientèle personnelle »<sup>150</sup>. Officiellement, le pouvoir restait entre les mains du Sénat et y demeurerait jusqu'à la fin de la République. Il était le destinataire des ambassades à Rome, écoutait les plaintes contre les abus de ses représentants et, si nécessaire, décidait comment punir les coupables. Il déterminait aussi la direction à suivre en matière de politique extérieure et les missions des représentants étaient définies par ses *mandata*. Néanmoins, la distance permettait à ses représentants de prendre des décisions sans consulter auparavant le Sénat. De surcroît, ce dernier ne pouvait pas punir régulièrement ses envoyés *a posteriori* sans risquer d'affaiblir la crédibilité de tous ses représentants, et donc celle de Rome elle-même<sup>151</sup>. Dans les années qui suivirent, la prééminence du Sénat comme représentant de Rome

---

<sup>148</sup> Plb. 6.13.6-8.

<sup>149</sup> Voir : ECKSTEIN A.M., *Senate and General. Individual decision making and Roman foreign relations, 264-194 B.C.*, Berkeley, 1987 ; YAKOBSON A., « Public Opinion, Foreign Policy and *Just War* in the Late Republic » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde, 2009, p. 45-72 ; SANCHEZ P., « De L'*auctoritas senatus* à l'*imperator auctor* : Le sénat, les généraux vainqueurs et les amis et alliés du peuple romain aux deux dernières siècles de la République » dans BENOIST S., DAGUET-GAGEY A., HOËT-VAN CAUWENBERGHE C. (éds.), *Figures d'empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial ( II<sup>e</sup> s. av. n. è. – VI<sup>e</sup> s. de. n. è.)*, Lille, 2011, p. 197-222.

<sup>150</sup> SANCHEZ P. 2011, p. 199-200.

<sup>151</sup> AULIARD C. 2006a, p. 20.

a été de plus en plus menacée alors que certains généraux accumulaient du pouvoir. Après la victoire d'Octavien à Actium, la répartition des pouvoirs dans ce domaine a définitivement changé.

### 1.3.1. La translation du pouvoir du Sénat au *princeps*

À l'époque impériale, l'objectif principal des ambassades étrangères n'était plus de convaincre un large groupe de sénateurs, mais un seul homme : le *princeps*<sup>152</sup>. Les décisions relatives à la politique extérieure étaient désormais sa prérogative, ce qui était non seulement bien connu, mais explicitement mentionné sans crainte que cela puisse être perçu comme une action trop monarchique. Le cas du roi Hérode de Judée, premier roi des juifs désigné par les Romains, est un bon exemple pour observer à quel moment s'est déroulée exactement la transition du pouvoir en affaires diplomatiques.

Les Romains sont intervenus dans la politique intérieure de la Judée à partir de l'année 67 av. n. è., quand Hyrcan II et Aristobule II, fils de la reine hasmonéenne Salomé Alexandra, ont commencé une guerre civile après la mort de leur mère. Pompée a contribué à mettre fin au conflit et à faire de la Judée un protectorat de Rome. Néanmoins, le conflit s'est poursuivi pendant les 20 années suivantes avec des épisodes de violence intermittents. Enfin, lorsque la guerre a repris en 41 av. n. è., cette fois entre Hyrcan II et Antigone le Hasmonéen, fils d'Aristobule II, Hérode, qui était le fils d'Antipater, conseiller principal d'Hyrcan, a saisi ce moment pour se rendre à Rome en vue de prendre le pouvoir<sup>153</sup>. Une fois arrivé, il est allé voir en premier lieu Antoine. Ce dernier avait des liens d'amitié avec lui ainsi qu'avec son père, ce qui l'a décidé à établir son protégé comme roi de Judée. Octavien, s'étant souvenu aussi que son père adoptif, Jules César, avait entretenu des liens similaires avec la famille hérodiennne, a considéré favorablement la proposition d'Antoine. Lorsqu'Hérode s'est présenté devant le Sénat pour plaider sa cause, Antoine a argumenté que, dans la guerre contre les Parthes, disposer d'un allié aussi fidèle qu'Hérode à la tête d'un royaume vital pour maintenir le contrôle de la Méditerranée orientale serait fort bénéfique pour

---

<sup>152</sup> MILLAR F. « Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia*, 13, 1982, p. 4-5 ; 1988, p. 348-349 ; HURLET F., « De l'*auctoritas senatus* à l'*auctoritas principis*. À propos des fondements du pouvoir impérial » dans DAVID J.-M., HURLET F. (éds.), *L'auctoritas à Rome. Une notion constitutive de la culture politique*, Bordeaux, 2020a, p. 351-368.

<sup>153</sup> SANDS P.C., *The client princes of the Roman Empire under the Republic*, New York, 1975, p. 222-225 ; SCHWENTZEL C.G., *Hérode le Grand. Juifs et Romains, Salomé et Jean-Baptiste, Titus et Bérénice*, Paris, 2011, p. 33-44.



Rome. En conséquence, les sénateurs ont tous voté en sa faveur et Hérode a été nommé roi de Judée. À la fin de la séance, il est sorti de la curie entre Octavien et Antoine, et cette nuit-là il a été honoré avec un banquet offert par Antoine. La description de Flavius Josèphe<sup>154</sup> révèle que, dès l'époque du deuxième triumvirat, les grands généraux exerçaient une influence extraordinaire sur le Sénat pour orienter les votes dans la direction qu'ils désiraient. Dès lors, avoir le soutien des patrons les plus importants était presque l'assurance que les demandes obtiendraient une réponse positive. Pourtant, l'audience devant le Sénat restait encore une phase incontournable pour recevoir une réponse aux demandes présentées aux Romains.

En revanche, la situation était tout à fait différente une décennie plus tard, quand Hérode, qui avait supporté la cause d'Antoine pendant la dernière phase de la guerre civile, a dû demander la ratification de son titre royal. Dans ce cas, juste après la

---

<sup>154</sup> J. B.J. 1.280-285 : καίπερ δὲ ὢν ἐν ἀπορία χρημάτων ναυπηγεῖται τριήρη μεγίστην, ἐν ἣ μετὰ τῶν φίλων εἰς Βρεντέσιον καταπλεύσας κάκειθεν εἰς Ῥώμην ἐπειχθεὶς πρῶτον διὰ τὴν πατρίαν φιλίαν ἐνετύγχανεν Ἀντωνίῳ καὶ τὰς τε αὐτοῦ καὶ τοῦ γένους συμφορὰς ἐκδιηγεῖτο, ὅτι τε τοὺς οἰκειοτάτους ἐν φρουρίῳ καταλιπὼν πολιορκουμένους διὰ χειμῶνος πλεύσειεν ἐπ' αὐτὸν ἰκέτης. Ἀντωνίου δὲ ἤπτετο πρὸς τὴν μεταβολὴν οἶκτος, καὶ κατὰ μνήμην μὲν τῆς Ἀντιπάτρου ξενίας, τὸ δὲ ὅλον καὶ διὰ τὴν τοῦ παρόντος ἀρετὴν ἔγνω καὶ τότε βασιλέα καθιστᾶν Ἰουδαίων ὃν πρότερον αὐτὸς ἐποίησεν τετράρχην. ἐνήγεν δὲ οὐκ ἔλαττον τῆς εἰς Ἡρώδην φιλοτιμίας ἢ πρὸς Ἀντίγονον διαφορὰ· τοῦτον γὰρ δὴ στασιώδη τε καὶ Ῥωμαίων ἐχθρὸν ὑπελάμβανεν. Καίσαρα μὲν οὖν εἶχεν ἐτοιμότερον αὐτοῦ τὰς Ἀντιπάτρου στρατείας ἀνανεούμενον, ἃς κατ' Αἴγυπτον αὐτοῦ τῷ πατρὶ συνδιήνεγκεν, τὴν τε ξενίαν καὶ τὴν ἐν ἅπασιν εὐνοίαν, ὁρῶντά γε μὴν καὶ τὸ Ἡρώδου δραστήριον· συνήγαγεν δὲ τὴν βουλὴν, ἐν ἣ Μεσσάλας καὶ μετ' αὐτὸν Ἀτρατίνος παραστησάμενοι τὸν Ἡρώδην τὰς τε πατρίδας εὐεργεσίας καὶ τὴν αὐτοῦ πρὸς Ῥωμαίους εὐνοίαν διεξήσαν, ἀποδεικνύοντες ἅμα καὶ πολέμιον τὸν Ἀντίγονον οὐ μόνον ἐξ ὧν διηνέχθη τάχιον, ἀλλ' ὅτι καὶ τότε διὰ Πάρθων λάβοι τὴν ἀρχὴν Ῥωμαίους ὑπεριδῶν. τῆς δὲ συγκλήτου πρὸς τὰ ταῦτα κεκινημένης ὡς παρελθὼν Ἀντώνιος καὶ πρὸς τὸν κατὰ Πάρθων πόλεμον βασιλεύειν Ἡρώδην συμφέρειν ἔλεγεν, ἐπισηφίζονται πάντες. λυθείσης δὲ τῆς βουλῆς Ἀντώνιος μὲν καὶ Καῖσαρ μέσον ἔχοντες Ἡρώδην ἐξήσαν, προῆγον δὲ σὺν ταῖς ἄλλαις ἀρχαῖς οἱ ὕπατοι θύσοντές τε καὶ τὸ δόγμα ἀναθήσοντες εἰς τὸ Καπετώλιον. τὴν δὲ πρώτην Ἡρώδη τῆς βασιλείας ἡμέραν Ἀντώνιος εἰστία. « Malgré son manque d'argent, il se fait armer une grande trirème, à bord de laquelle avec ses amis il se rend à Brindes, d'où il se hâta vers Rome. Sa première visite fut pour Antoine, en raison de l'amitié qui l'unissait à son père. Il lui raconta ses malheurs personnels et ceux de sa famille ; comment il avait laissé les êtres qui lui étaient les plus chers assiégés dans une citadelle et traversé la mer au cœur de l'hiver pour venir le supplier. Antoine était touché de compassion devant ces revers de la fortune. En souvenir de l'hospitalité reçue d'Antipater et surtout à cause de la valeur personnelle de celui qui était devant lui, il résolut de faire dès maintenant roi des Juifs celui qu'il avait déjà lui-même créé tétrarque. Non moins que son estime pour Hérode, ce qui le poussait c'était son aversion pour Antigone, en qui il voyait un agitateur et un ennemi des Romains. César se montra plus favorable encore : il évoqua les campagnes d'Antipater, celles dont en Égypte il avait partagé les fatigues avec son père, l'hospitalité et le dévouement qu'il lui avait toujours montrés ; bien entendu, il ne perdait pas de vue l'esprit d'initiative d'Hérode. Il convoqua le Sénat, où Messala, et ensuite Atratinus, après avoir présenté Hérode, rappelèrent en détail tous les services rendus par son père et son dévouement personnel aux Romains. En même temps, ils dénoncèrent l'hostilité d'Antigone, non seulement pour ses torts antérieurs, mais encore de fait qu'à présent il avait reçu son pouvoir des Parthes, au mépris des Romains. A ses déclarations, le Sénat s'émut et quand Antoine, allant plus loin, dit que, en raison de la guerre contre les Parthes, il y avait avantage à ce qu'Hérode fût roi, la proposition fut votée à l'unanimité. La séance une fois levée, Antoine et César sortirent avec Hérode entre eux deux. Les consuls et les autres magistrats les précédaient pour aller offrir un sacrifice et consacrer le sénatus-consulte au Capitole. En ce premier jour du règne d'Hérode, Antoine offrit un banquet en son honneur ».

victoire d'Octavien à Actium, Hérode n'a pas voyagé à Rome, mais a décidé de se rendre directement devant le général victorieux qui, à ce moment-là, séjournait sur l'île de Rhodes. Ayant obtenu l'audience pour confirmer son repentir et demander, à nouveau, l'amitié d'Octavien, Hérode s'est présenté devant lui sans son diadème royal et il ne l'a plus remis jusqu'à ce que César eût confirmé son titre<sup>155</sup>. La différence est

---

<sup>155</sup> J. B.J. 1.386-393 : Μεταλαμβάνει δὲ αὐτὸν εὐθέως ἢ περὶ τῶν ὄλων πραγμάτων φροντίς διὰ τὴν πρὸς Ἀντώνιον φιλίαν Καίσαρος περὶ Ἄκτιον νενικηκότος. παρῆγεν μέντοι δέους πλέον ἢ ἔπασχεν· οὐπω γὰρ ἑαλωκένα Καίσαρ Ἀντώνιον ἔκρινεν Ἡρώδου συμμένοντος. ὃ γε μὴν βασιλεὺς ὁμόσε χωρῆσαι τῷ κινδύνῳ διέγνω, καὶ πλεύσας εἰς Ῥόδον, ἐνθα διέτριβεν Καίσαρ, πρόσεισιν αὐτῷ δίχα διαδήματος, τὴν μὲν ἐσθῆτα καὶ τὸ σχῆμα ιδιώτης, τὸ δὲ φρόνημα βασιλεὺς· μηδὲν γοῦν τῆς ἀληθείας ὑποστειλάμενος ἄντικρυς εἶπεν· ἐγώ, Καίσαρ, ὑπὸ Ἀντωνίου βασιλεὺς γενόμενος ἐν πᾶσιν ὁμολογῶ γεγονέναι χρήσιμος Ἀντωνίῳ. καὶ οὐδὲ τοῦτ' ἂν ὑποστειλαίμην εἰπεῖν, ὅτι πάντως ἂν με μετὰ τῶν ὄπλων ἐπέερασας εὐχάριστον, εἰ μὴ διεκόλυσαν Ἄραβες. καὶ συμμαχίαν μέντοι γε αὐτῷ κατὰ τὸ δυνατὸν καὶ σίτου πολλὰς ἔπεμψα μυριάδας, ἀλλ' οὐδὲ μετὰ τὴν ἐν Ἀκτίῳ πληγὴν κατέλιπον τὸν εὐεργέτην, ἐγενόμην δὲ σύμβουλος ἄριστος, ὡς οὐκέτι χρήσιμος ἤμην σύμμαχος, μίαν εἶναι λέγων τῶν πταισθέντων διόρθωσιν τὸν Κλεοπάτρας θάνατον· ἦν ἀνελόντι καὶ χρήματα καὶ τείχη πρὸς ἀσφάλειαν καὶ στρατιὰν καὶ ἑμαυτὸν ὑπισχνούμην κοινῶν τῷ πρὸς σὲ πολέμου. τοῦ δ' ἄρα τὰς ἀκοὰς ἀπέφραζαν οἱ Κλεοπάτρας ἵμεροι καὶ θεὸς ὁ σοὶ τὸ κρατεῖν χαριζόμενος. συνήτημαι δ' Ἀντωνίῳ καὶ τέθεικα μετὰ τῆς ἐκείνου τύχης τὸ διάδημα. πρὸς σὲ δὲ ἦλθον ἔχων τὴν ἀρετὴν τῆς σωτηρίας ἐλπίδα καὶ προλαβὼν ἐξετασθήσεσθαι, ποταπὸς φίλος, οὐ τίνας, ἐγενόμην. Πρὸς ταῦτα Καίσαρ ἀλλὰ σώζου γε, ἔφη, καὶ βασιλεύει νῦν βεβαιότερον· ἄξιός γάρ εἰ πολλῶν ἄρχειν οὕτω φιλίας προϊστάμενος. πειρῶ δὲ καὶ τοῖς εὐτυχεστέροις διαμένειν πιστός, ὡς ἔγωγε λαμπροτάτας ὑπὲρ τοῦ σοῦ φρονήματος ἐλπίδας ἔχω. καλῶς μέντοι γε ἐποίησεν Ἀντώνιος Κλεοπάτρα πεισθεὶς μᾶλλον ἢ σοί· καὶ γὰρ σὲ κεκερδήκαμεν ἐκ τῆς ἀνοίας αὐτοῦ. κατάρχεις δ', ὡς ἔοικεν, εὐποίας δι' ὧν μοι γράφει καὶ Βεντίδιος συμμαχίαν σε πεπομφέναι πρὸς τοὺς μονομάχους αὐτῷ. νῦν μὲν οὖν δόγματι τὸ βέβαιόν σοι τῆς βασιλείας ἐξαγγέλλω. πειράσομαι δὲ καὶ αὐτὴς ἀγαθὸν τί σε ποιεῖν, ὡς μὴ ζητοῖς Ἀντώνιον. Τούτοις φιλοφρονησάμενος τὸν βασιλέα καὶ περιθεὶς αὐτῷ τὸ διάδημα δόγματι διεσήμαιεν τὴν δωρεάν, ἐν ᾧ πολλὰ μεγαλοφρόνως εἰς ἔπαινον τάνδρὸς ἐφθέγγετο. « Chez lui vient bientôt prendre la relève l'incertitude de sa situation même, en raison de son amitié pour Antoine, maintenant que César a remporté la victoire à Actium. Mais elle lui causa plus de peur que de mal. Car César n'estimait pas avoir vaincu Antoine tant qu'Hérode en demeurerait l'ami. En tout cas le roi résolut d'aller au-devant du danger. Il s'embarqua pour Rhodes, où séjournait César. Il s'avance vers lui sans diadème, dans le costume et dans l'attitude d'un simple particulier, mais avec la fierté d'un roi, car sans rien cacher de la vérité, il lui dit en face : 'Devenu roi par l'interventions d'Antoine, je reconnais, César, que je me suis dévoué en toute occasion au service d'Antoine. Je ne saurais même omettre de dire que, si les Arabes ne m'en avaient empêché, tu m'aurais bel et bien trouvé en armes à ses côtés. Ce qu'il y a de sûr c'est que je lui ai envoyé des renforts dans la mesure du possible et des boisseaux de blé par dizaines de milliers. Même après sa défaite d'Actium, loin d'abandonner un bienfaiteur, comme je ne pouvais plus être pour lui un allié efficace, je me fis son meilleur conseiller en lui exposant que le seul remède à sa défaite était la mort de Cléopâtre : une fois qu'il aurait supprimé cette femme, je lui promettais de l'argent, des remparts pour sa sûreté, des soldats et ma personne pour l'aider dans sa guerre contre toi. Pourtant, il resta sourd à cause de sa passion pour Cléopâtre et aussi à cause de Dieu, qui voulait te donner la victoire. J'ai été vaincu avec Antoine et avec la chute de sa fortune j'ai déposé le diadème. Malgré tout je suis venu à toi en mettant dans ma fidélité l'espérance de mon salut et en présumant qu'on voudrait savoir quel genre d'ami je fus et non de qui je le fus.' A cela César répondit : 'Eh bien jouis du salut et règne maintenant avec plus de sécurité. Car tu es digne de régenter des multitudes puisque tu viens de défendre si bien la cause de l'amitié. Tâche de rester fidèle à qui fut plus favorisé que lui, car de mon côté je place les plus brillantes espérances dans la hauteur de ton âme. En tout cas, Antoine a bien fait d'obéir à Cléopâtre plutôt qu'à toi, car en fait, voilà que je fais gain de toi par sa folie. Tu inaugures tes services, puisqu'à en juger par une lettre que je reçois de Didius, tu lui as envoyé du secours contre les gladiateurs. Pour le moment je publie par décret confirmation de ta royauté et je m'efforcerai encore de te faire du bien pour que tu n'aies pas à regretter Antoine.' Ayant ainsi témoigné sa bienveillance au roi et lui ayant ceint la tête du diadème, il publia cette faveur par un décret où il s'étendait sur son éloge en termes magnifiques. ». Cf. AJ. 15.183-195.

évidente : après Actium, Octavien avait la prérogative de prendre la décision de nommer le roi de Judée tout seul sans attendre la confirmation du Sénat. Le changement dans l'équilibre des pouvoirs, précédemment évoqué, était acté et il était désormais clair, pour tous les peuples dans la sphère d'influence des Romains, que qui voulait s'attirer la protection de Rome ne devait pas se rendre nécessairement dans telle cité, mais plutôt là où était le *princeps*. En effet, bien qu'Auguste s'efforçât de maintenir un semblant de continuité au niveau institutionnel, il n'hésitait pas à mentionner dans ses mémoires, les célèbres *Res Gestae*, que les multiples ambassades venant de contrées lointaines comme l'Inde, ou de peuples effrayants comme les Parthes, se rendaient directement auprès de lui (*ad me*), pour lui rendre hommage et lui demander sa faveur :

*Ad me ex In[di]a regum legationes saepe] m[issae sunt non uisae ante id t]em[pus] apud qu[em]q[ue] R[omanorum] du]cem. Nostram amic[iti]am appetiue]run[t] per legat[os] B[a]starn[ae] Scythae]que et Sarmatarum qui su[nt] citra fl]umen Tanaim [et] ultra re]ges, Alba]norumque rex et Hiberorum e[st] Medorum].*

*Ad me supplices confug[erunt] r]eges Parthorum Tirida[te]s et post[ea] Phrat[es], regis Phratis filiu[s], Medorum Ar[tauasdes], Adiabenorum A]rtaxares, Britann[o]rum Dumnobellaunus et Tin[comarus], Sugamb[er]orum Maelo, Mar[c]omanorum Sueborum. [...rus.] Ad [me] rex Parthorum Phrates, Orod[i]s filius, filios suos nepot[es]que omnes misit in Italiam non bello superatu[s], sed amicitiam nostram per [liber]orum suorum pignora petens. Plurimaeque aliae gentes exper[tae sunt] p[ro]puli Ro]m[ani] fidem me principe, quibus antea cum populo Roman[o] nullum extitera]t legationum et amicitiae [co]mmercium<sup>156</sup>.*

L'audience publique à Rome s'est transformée en processus purement administratif, important uniquement pour légitimer la décision de l'empereur et montrer la concorde

---

<sup>156</sup> R.G. 31-32 : « Vers moi ont été souvent envoyées des ambassades des rois de l'Inde, que l'on n'avait jamais vues avant ce temps auprès d'aucun chef romain. Les Bastarnes, les Scythes et les rois des Sarmates qui habitent de part et d'autre du Tanaïs, le roi des Albaniens ainsi que ceux des Hibères et des Mèdes ont demandé notre amitié par des ambassadeurs. Vers moi se sont réfugiés en suppliants les rois des Parthes Tiridate et plus tard Phraatès (V) fils du roi Phraatès (IV), Artavasde, le roi des Mèdes, Artaxarès, le roi des Adiabènes, Dumnobellaunus et Tincomarus, rois des Bretons, Maelo, roi des Sugambres, [...rus], roi des Marcomans suèves. C'est auprès de moi que le roi des Parthes Phraatès (IV), fils d'Orodès, a envoyé ses fils et ses petits-fils en Italie, sans avoir été vaincu dans une guerre, mais pour demander notre amitié en offrant en gage ses enfants. Et beaucoup d'autres nations, avec lesquelles n'existait auparavant aucune relation diplomatique ou d'amitié avec le Peuple romain, ont pu faire sous mon principat l'expérience de la bonne fois du Peuple romain ». D'autres auteurs, tels que Strabon et Dion Cassius confirment, en effet, que tant dans le cas d'Auguste qu'avec ses successeurs, plusieurs ambassades ont recouru directement à l'audience avec l'empereur, qu'il fût à Rome ou non, au lieu de se présenter d'abord au Sénat. Respectivement : Str. 4.5.3, 15.1.73 et 17.1.54 ; D.C. 54.9.8-10.

entre les institutions au peuple romain et aux étrangers<sup>157</sup>. En effet, des postes bureaucratiques comme *ab epistulis* ont été organisés également autour de l'empereur, soucieux de communiquer par lettre sa décision officielle aux pétitionnaires<sup>158</sup>. À partir de cette période, le pouvoir de décision était la prérogative du *princeps* et, par conséquent, la séparation entre les relations privées et publiques est devenue encore plus ténue. Premerstein<sup>159</sup> a même affirmé que l'empereur agissait comme une sorte de patron universel. Le problème avec cette affirmation est que le patronat universel est une contradiction dans les termes, étant donné que le clientélisme est un système concurrentiel où un patron essaie d'aider son client au détriment du client de l'autre. Il n'est donc pas possible d'agir en tant que protecteur universel, puisque le patronage implique toujours de plaider en faveur de certains. Selon Martin Jehne<sup>160</sup>, le rôle qu'Auguste a acquis est davantage celui du *pater* que celui du *patronus*. Autrement dit, il agissait comme juge plutôt que comme avocat des affaires dont il était saisi, parce que, comme représentant suprême des Romains et pièce centrale de leurs pratiques diplomatiques, la confiance des autres peuples en l'autorité romaine résidait en sa capacité à se montrer toujours juste et impartial.

Cette fermeté et modération que le *princeps* devait incarner apparaît dans un texte de Tacite<sup>161</sup> qui décrit les relations de Rome avec le prince parthe Tiridate. Lorsque Néron a appris qu'il avait occupé l'Arménie et que les Romains qui y vivaient avaient dû fuir, l'empereur a consulté les sénateurs pour déterminer s'ils devaient choisir une guerre

<sup>157</sup> MILLAR F. 1982, p. 4-5.

<sup>158</sup> Postes occupés à l'origine par les affranchis du *princeps* et plus tard par les *equites*, durant les décennies ils se sont multipliés donnant lieu à plus de postes (*ab epistulis Graecis, a libellis, a rationibus*, etc.) pour gouverner un empire plus vaste et plus sophistiqué. MILLAR F. 1988, p. 358-364.

<sup>159</sup> PREMERSTEIN A., *Vom Werden und Wesen des Prinzipats. Aus dem Nachlass herausgegeben von Hans Vollmann*, Munich, 1937, p. 112-116.

<sup>160</sup> JEHNE M. 2015, p. 315-317.

<sup>161</sup> Tac. An. 15.25.1-3 : *Talibus Vologesis litteris, quia Paetus diuersa tamquam rebus integris scribebat, interrogatus centurio, qui cum legatis aduenerat, quo in statu Armenia esset, omnis inde Romanos excessisse respondit. Tum intellecto barbarum inrisu qui peterent quod eripuerant, consuluit inter primores ciuitatis Nero bellum anceps an pax inhonesta placeret. Nec dubitatum de bello. Et Corbulo militum atque hostium tot per annos gnarus gerendae rei praeficitur, ne cuius alterius inscitia rursum peccaretur, quia Paeti piguerat. Igitur inriti remittuntur, cum donis tamen, unde spes fieret non frustra eadem oraturum Tiridaten, si preces ipse attulisset.* « Devant un tel message de Vologèse, comme Paetus envoyait un rapport opposé, d'après lequel la situation n'était pas compromise, on interrogea le centurion qui avait accompagné les ambassadeurs sur l'état de l'Arménie, et il répondit que tous les Romains l'avaient quittée. On comprit alors que les barbares se moquaient en demandant ce qu'ils avaient pris, et Néron délibéra avec les premiers de la cité sur le choix à faire entre une guerre hasardeuse et une paix déshonorante. On n'hésita pas à choisir la guerre ; et Corbulon, qui, durant tant d'années, avait appris à connaître les soldats et les ennemis, reçoit la conduite des opérations, de peur que l'inexpérience de quelque autre chef n'amenât encore des fautes, car on était excédé de Paetus. Les ambassadeurs sont donc renvoyés sans avoir rien obtenu, avec des présents toutefois, pour donner l'espoir que Tiridate ne ferait pas en vain la même requête, s'il apportait ses prières en personne ».

sans certitude de victoire ou une paix sans honneur. Les Romains n'ont pas hésité à opter pour la guerre. Cependant, ils ont également offert des cadeaux aux ambassadeurs de Tiridate en guise d'acte de bonne volonté et leur ont assuré que si leur roi venait à Rome pour plaider pour la couronne arménienne en personne, l'empereur répondrait à ses demandes. Ce passage en lui-même montre la position complexe des Romains dans le domaine des relations avec les autres peuples : il n'était pas acceptable pour eux de céder aux pressions des autres, mais ils reconnaissaient l'importance d'éviter les confrontations inutiles et de maintenir la *concordia*. Tiridate<sup>162</sup> a décidé d'accepter l'offre romaine et, comme Hérode l'avait fait, il a enlevé le diadème royal et a juré de ne pas le remettre jusqu'à le recevoir de l'empereur en personne. Shaw<sup>163</sup> a estimé que ces rituels avaient une importance cruciale pour permettre la subordination honorable de l'une des parties. Ils composaient une puissante mise en scène qui conférait une dimension publique à la relation entre les deux souverains, et maintenait aussi un rapport de déférence, envers Rome en général et envers le *princeps* en particulier, sans imposer des mesures extrêmement humiliantes. Néanmoins, comme nous verrons dans le dernier chapitre, la maison impériale a recouru aussi aux autres stratégies, telles que la création des liens d'amitié

---

<sup>162</sup> Tac. An. 15.29 : *Exim Romanus laudat iuuenem omissis praecipitibus tuta et salutaria capessentem: ille de nobilitate generis multum praefatus, cetera temperanter adiungit: iturum quippe Romam laturumque nouum Caesari decus, non aduersis Parthorum rebus supplicem Arsaciden. Tum placuit Tiridaten ponere apud effigiem Caesaris insigne regium nec nisi manu Neronis resumere; et conloquium osculo finitum. Dein paucis diebus interiectis magna utrimque specie inde eques compositus per turmas et insignibus patriis, hinc agmina legionum stetero fulgentibus aquilis signisque et simulacris deum in modum medio tribunal sedem curulem et sedes effigiem Neronis sustinebat. Ad quam progressus Tiridates, caesis ex more uictimis, sublato capiti diadema imagini subiecit, magnis apud cunctos animorum motibus, quos augebat insita adhuc oculis exercituum Romanorum caedes aut obsidio: at nunc uersos casus; iturum Tiridaten ostentui gentibus quanto minus quam captiuum?* « Alors le Romain félicite le jeune homme d'écarter les entreprises téméraires pour retenir ce qui était sûr et salutaire. L'autre, après avoir longuement exposé la noblesse de sa race, se montre modéré sur le reste : il ira donc à Rome et apportera à César la gloire, nouvelle pour lui, de voir, sans que les Parthes aient subi de revers, un Arsacide suppliant. On décide alors que Tiridate déposerait devant la statue de César l'insigne de la royauté et ne le reprendrait que de la main de Néron. Et l'entretien se termina par un baiser. Puis, après quelques jours d'intervalle, ce fut un spectacle imposant de part et d'autre : d'un côté, la cavalerie, rangée par escadrons et parée de ses décorations nationales ; de l'autre, les colonnes de légions à pied, avec leurs aigles et leurs enseignes étincelantes et les représentations des dieux, à la manière d'un temple ; au centre, un tribunal, où était placée une chaise curule, et, sur cette chaise, l'image de Néron. Tiridate s'en approcha, après avoir, selon l'usage, immolé des victimes, enleva le diadème de sa tête et le déposa au pied de la statue : ce geste bouleversa tous les cœurs, d'autant plus vivement qu'on avait encore devant les yeux le massacre ou le siège des armées romaines. Mais maintenant, quel changement dans les cours des choses ! Tiridate allait s'offrir à la vue des nations ; que manquait-il pour que ce fût en captif ? » Cf. Suet. Ner. 13 ; D.C. 63.5.

<sup>163</sup> SHAW B.S., « Tyrants, Bandits and Kings : Personal Power in Josephus », *Journal of Jewish Studies*, 44, 2, 1993, p. 189-190.

et de familiarité, dans laquelle les femmes de la famille impériale ont eu un rôle important.

### 1.3.2. La tradition d'interventions féminines dans les royaumes hellénistiques

À cette époque Rome était, sans doute, une force formidable, un immense empire capable de vaincre militairement la grande majorité de ses rivaux. Cependant, précisément à cause de la vaste extension et de la diversité de l'empire, il était vital pour les Romains d'éviter la dangereuse multiplication des révoltes, tant de la part des provinces<sup>164</sup> que des royaumes alliés<sup>165</sup>. L'exportation de la culture romaine pour l'adapter aux traditions spécifiques de chaque zone<sup>166</sup> a été, à cet égard, un instrument

---

<sup>164</sup>À propos de ces échanges entre Rome et les provinces durant l'Empire : SOURIS G.A., « The Size of the Provincial Embassies to the Emperor under the Principate », *ZPE*, 48, 1982, p. 235-244 ; ECK W. 2009 ; BERENGER A., « Les relations du gouverneur avec les notables provinciaux : cérémonial et sociabilité » dans BARRANDON N., KIRBIHLER F. (dir.), *Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine*, Rennes, 2011, p. 171-187 ; TORREGARAY E., « Legationes cívicas y provinciales : la comunicaci3n política entre Hispania y Roma en época imperial » dans ORTIZ DE URBINA E. (éd.), *Los magistrados locales de Hispania : aspectos históricos, jurídicos, lingüísticos*, Vitoria-Gasteiz, 2013, p. 309-332 ; BERENGER A., *Le métier de gouverneur dans l'empire romain. De César à Dioclétien*, Paris, 2014 ; EDMONSON J., « The Roman Emperor and the local communities of the Roman Empire » dans FERRARY J.-L., SCHEID J. (éds.), *Il princeps romano : autocrate o magistrate ? Fattori giuridici e fattori sociali del potere imperiale da Augusto a Commodo*, Pavie, 2015, p. 701-730 ; TORREGARAY E., « Diplomatic Mobility and Persuasion between Rome and the West (I-II AD) » dans LO CASCIO E., TACOMA L.E. (éds.), *The Impact of Mobility and Migration in the Roman Empire. Proceedings of the Twelfth Workshop of the International Network Impact of Empire (Rome, June 17-19, 2015)*, Leyde, 2017, p. 116-131.

<sup>165</sup>Voir : MACURDY G.H. 1937 ; GAGE J., « L'empereur romain et les rois. Politique et Protocole », *RD*, 221, 2, 1959, p. 221-260 ; LEMOSSE M., *Le régime des relations internationales dans le Haut-Empire romain*, Paris, 1967 ; SANDS P.C. 1975 ; BRAUND D.C., *Rome and the Friendly King : The Character of Client Kingship*, Londres, 1984 ; MILLAR F. 1988, p. 351-376.

<sup>166</sup>La romanisation a été une question amplement discutée par les études académiques sur l'histoire romaine. En effet, considérer la romanisation comme un processus d'acculturation qui visait à effacer les cultures natives des différentes parties de l'empire pour imposer une seule forme de culture serait erroné. Néanmoins, compte tenu des éléments (archéologiques, linguistiques, etc.) similaires que nous trouvons encore de nos jours dans ces territoires qui ont formé l'Empire romain, il semble évident que quelques éléments de la culture romaine se sont popularisés et ont été utilisés comme éléments de cohésion coexistant avec les différentes cultures natives. À ce propos : MILLET M., « Romanization : Historical Issues and Archaeological Interpretations » dans BLAGG T.F.C., MILLETT M. (éds.), *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, 1990, p. 35-41 ; MACMULLEN R., *Romanisation in the Time of Augustus*, Londres, 2000 ; HILL J.D., « Romanisation, Gender and Class : Recent Approaches to Identity in Britain and their Possible Consequences » dans JAMES S., MILLETT M. (éds.), *Britons and Romans : Advancing an Archaeological Agenda*, Walmgate, 2001, p. 12-18 ; MATTINGLY D.J., « Vulgar and weak Romanization, or Time for a Paradigm Shift ? », *JRA*, 15, 2002, p. 536-540 ; HINGLEY R., *Globalizing Roman Culture : Unity, Diversity and Empire*, Londres, 2005 ; REVELL L., *Roman Imperialism and Local Identities*, Cambridge, 2009 ; MATTINGLY D.J., *Imperialism, Power and Identity. Experiencing the Roman Empire*, Princeton, 2011 ; NAEREBOUT F.G., « Convergence and Divergence : One Empire, Many Cultures » dans KLEIJN G., BENOIST S. (éds.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*, Leyde, 2014, p. 263-281.

assez utile pour maintenir une cohésion fonctionnelle entre les peuples plus divers intégrés dans l'empire.

Pour faire face au *metus Parthicus*, que nous analyserons dans le dernier chapitre, cette cohésion était particulièrement indispensable à l'Est de l'empire, entre Rome et les royaumes d'ancienne tradition hellénistique. Ceux-ci étaient indispensables pour maintenir une barrière de protection entre l'empire et les *barbares*. Alors, il était impérieux pour l'empereur de choisir un monarque loyal mais respectable, pour maintenir chaque maillon de la chaîne de protection contre les Parthes dans les meilleures conditions afin de résister ainsi aux possibles attaques. De même, précisément pour éviter la déstabilisation de ces territoires, l'empereur devait s'assurer de ne pas humilier ces monarques, car il aurait mis en cause leur légitimité et, possiblement, affaibli leur loyauté, et de maintenir, néanmoins, son impartialité pour ne pas causer des jalousies et des intrigues. Dans ce contexte, il a été fondamental de recourir aux stratégies parallèles pour montrer du tact et maintenir la *concordia*.

À ce moment, la concentration du pouvoir autour de la figure du *princeps* et le recours de sa part aux relations personnelles pour permettre aux rois alliés de maintenir une relation de vassalité amicale, a donné à certaines femmes de la famille impériale la capacité d'intervenir dans ces relations, avec l'approbation de l'empereur. Conformément à ce qui se passait durant la République, ces femmes n'avaient pas de rôle officiel dans la réception ou l'envoi des ambassades<sup>167</sup>. Cependant, en privé (non en secret), elles ont pu utiliser leur position pour établir des relations étroites avec les membres de certaines dynasties orientales afin d'intervenir dans leurs relations avec les Romains, toujours dans le but de s'assurer que les désaccords n'aient pas de conséquences non souhaitables, et afin de promouvoir les intérêts de leurs amis. De façon notable, les mentions de leurs interventions sont limitées uniquement au contexte de la Méditerranée orientale. En effet, cela pourrait être la conséquence de la conservation partielle des sources. Néanmoins, il est beaucoup plus probable qu'elles soient intervenues uniquement avec les représentants des dynasties de ces royaumes alliés du Proche-Orient, parce que les interventions des femmes ont toujours été liées à la nécessité de recourir aux stratégies alternatives. Dans ce cas, la situation

---

<sup>167</sup> En fait, nous verrons dans le cas d'Agrippine la Jeune, dans la partie 3.3.2, que la tentative même d'essayer de faire partie de la réception officielle a été considérée comme une transgression impardonnable.



géopolitique rendait leur intervention utile pour créer des liens plus personnels et montrer une apparence plus aimable et indulgente du pouvoir impérial, mais d'une forme non officielle et, par conséquent, sans altérer l'image d'impartialité de l'empereur. De plus, nous avons déjà mentionné que les romains étaient un peuple en recherche de conciliation des cultures. Ils n'avaient pas de problème pour adopter des traditions étrangères et les adapter, et plusieurs des anciens royaumes hellénistiques avaient une tradition d'intervention de la part de ses reines dans les pratiques diplomatiques<sup>168</sup>.

Normalement, ces reines n'exerçaient pas non plus le pouvoir royal<sup>169</sup>, mais leur proximité avec le pouvoir et leur importance pour assurer la succession dynastique leur offraient une position privilégiée. Elizabeth Carney, qui a étudié principalement les femmes de la maison royale macédonienne, a fait valoir que les reines hellénistiques faisaient partie de la *basileia*, mais elle a précisé aussi que cela n'impliquait pas qu'elles participaient régulièrement au gouvernement. Selon Carney, cela signifiait plutôt que leur appartenance à la dynastie était publiquement reconnue afin qu'elles

---

<sup>168</sup> Les publications de Grace Macurdy ont été pionnières dans les années 1930 dans l'étude des reines des dynasties hellénistiques : MACURDY G.H. 1932 ; 1937. Dès nos jours, nous trouvons une myriade d'études sur ces reines. Entre eux, pour cette thèse nous intéressent en particulier ceux qui analysent leur participation dans les affaires politiques et dans la représentation de la dynastie : CARNEY E., « Eponymous women : royal women and city names », *AHB*, 2, 1988, p. 134-142 ; SAVALLI-LESTRADE I., « Il ruolo pubblico delle regine ellenistiche » dans ALESSANDRI S. (éd.), *Historie. Studie offerti dagli allievi a Giuseppe Nenci in occasione del suo settantesimo compleanno*, Galatina, 1994, p. 415-432 ; CARNEY E., « Women and *Basileia* : Legitimacy and Female Political Action in Macedonia », *CJ*, 90, 4, 1995, p. 367-391 ; BIELMAN A., *Femmes en public dans le monde hellénistique*, Paris, 2002 ; « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », *Pallas*, 62, 2003, p. 41-64 ; SAVALLI-LESTRADE I., « La place des reines à la cour et dans le royaume à l'époque hellénistique » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., BIANCHI O. (éds.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Études avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000-2002*, Berne, 2003, p. 59-76 ; MIRON PEREZ M.D. 2011 ; CANEVA S., « La face cachée des intrigues de cour. Prolégomènes à une étude du rôle des femmes royales dans les royaumes hellénistiques » dans BOEHRINGER S., SEBILLOTTE CUCHET V. (dir.), *Des femmes en action. L'individu et la fonction en Grèce antique*, Paris et Athènes, 2013, p. 133-51 ; MÜLLER S., « The female element of the political self-fashioning of the Diadochi : Ptolemy, Seleucus, Lysimachus, and their iranian wives » dans TRONCOSO V.A., ANSON E.M. (éds.), *After Alexander. The Time of the Diadochi (323-281 BC)*, Oxford, 2013, p. 199-214 ; COSKUN A., MCAULEY A. (éds.), *Seleukid Royal Women : Creation, Representation and Distortion of Hellenistic Queenship in the Seleukid Empire*, Stuttgart, 2016 ; MIRON PEREZ M.D., « Virtudes domésticas / acciones públicas. Las reinas atalidas y las transformaciones de la feminidad helenística », *ASPARKÍA*, 39, 2021, p. 83-101.

<sup>169</sup> Anne Bielman analyse les cas des femmes de ces dynasties qui ont exercé l'autorité royale seules ou en corégence avec un mineur, et précise que chaque maison royale a montré une disposition très différente à cet égard. Les Antigonides, par exemple, n'ont pas eu des souveraines et ont limité considérablement le rôle dynastique de leurs femmes. Dans l'Empire séleucide, les dirigeants féminins ont été peu nombreuses et toutes liées à la dynastie ptolémaïque, et cela a été, en effet, celle dont les femmes ont été le plus étroitement liées à l'exercice du pouvoir royal, et ont occupé le trône à chaque fois qu'elles ont été nécessaires pour stabiliser le royaume. Cf. BIELMAN SANCHEZ A., « Quand des reines transgressent les normes, créent-elles l'ordre ou le désordre ? », *Lectora*, 18, 2012, p. 51-70.



puissent, dans les moments de vulnérabilité où aucun homme approprié n'était présent pour régner, légitimement intervenir et maintenir le royaume uni pour la prochaine génération<sup>170</sup>. En plus de ce rôle réservé aux moments les plus extraordinaires, María Dolores Mirón Pérez a observé que ladite légitimité dynastique leur permettait aussi d'exercer, de manière plus ou moins régulière, un rôle dans les pratiques diplomatiques. Dans ce domaine, bien sûr, elles ont souvent servi à nouer un lien entre deux dynasties à travers l'union matrimoniale. Mais Mirón Pérez se concentre plutôt sur leur rôle dans la réception d'ambassades. Elle considère que ces actions faisaient partie du programme philanthropique des reines, toujours destiné à donner une image plus maternelle et collaboratrice que celle des rois :

« El evergetismo de las reinas, por lo general, tendía a ser más filantrópico y humanitario que el de los reyes. Y está relacionado con las competencias de la reina, que, aparte de la reproducción dinástica, están dirigidas sobre todo a la diplomacia, la justicia y la esfera socioeconómica, presentándose las reinas como propiciadoras de la prosperidad y cohesionadoras de su familia y del reino. En este sentido, las acciones de las reinas pudieron ser complementarias a las de sus maridos, ofreciendo la cara más amable y benéfica, 'maternal', del poder monárquico, frente al claro militarismo –por más que se disfrace de todo tipo de virtudes civiles– de los reyes<sup>171</sup> ».

Dans le cas des femmes de la famille impériale romaine, il est également possible de souligner un lien direct entre leurs interventions dans les pratiques diplomatiques et le reste de leurs actions dans la vie publique, qui correspondent toujours à une autoreprésentation cohérente d'elles-mêmes comme bienfaitrices et mère protectrices de la société romaine. Cependant, en nous concentrant sur le thème central de cette thèse, il convient surtout de noter que les actions des reines semblaient destinées à offrir une image alternative à celle des rois. Leurs actions, loin d'être considérées comme des transgressions ponctuelles, étaient stratégiquement orientées pour nuancer la position officielle de l'État. Dans l'accomplissement de leurs fonctions, les reines hellénistiques recevaient les ambassadeurs, écoutaient leurs demandes et s'efforçaient de faciliter les relations entre les deux parties pour assurer la cohésion interne du royaume.

On trouve le témoignage d'un de ces cas dans un décret honorifique (vers 287-283) de Trézène, aujourd'hui perdu. Il mentionne qu'une ambassade de la cité s'est présentée

---

<sup>170</sup> CARNEY E. 1995, p. 380-382.

<sup>171</sup> MIRON PEREZ M.D. 2011, p. 270-271.

auprès de la reine Stratonice et a obtenu la libération de concitoyens et de navires capturés :

ἐπρέσβευσε δὲ καὶ περὶ [--- ποὶ βασιλίσ]-  
σαν Στρατονίκαν συμφερόν[τως τῶι δάμωι τῶι Τροζα]-  
νίων καὶ τὰς ναῦς <τὰς> ἀλούσας [ἔλυσε, κατελθὼν δὲ ἐς Ἁλικαρ]-  
νασσὸν ἐπιμέλειαν ἐποίη[σε ὅπως τὰ τε σώματα τὰ ἀπα]-  
χθέντα λυτρωθῆ<ι> καὶ εἰ[--- ἄγ]-  
γέλλωντι δὲ καὶ τὸ γεγε[νημένον --- μέρι]-  
[μ]ναν ἔχων ὁ δᾶμος ὁ Τρ[οζανίων, ἀμῶν τὰν πατρίδα μα]-  
τρόπολιν ἐοῦσαν [--- κατὰ τὰ]  
πάτρια<sup>172</sup>.

Stratonice était la fille de Démétrios Poliorcète et de Phila<sup>173</sup>. En 298, elle a épousé Séleucos I<sup>er</sup> pour assurer la nouvelle paix entre les deux royaumes, bien qu'en 293 (du vivant de Séleucos) elle était devenue la femme de son fils aîné, qui sera plus tard Antiochus I<sup>er</sup>. Son père, après avoir dû fuir la Macédoine en 288 sous la menace de l'alliance formée par les autres Diadoques, avait tenté d'accroître son influence dans les territoires grecs sous son pouvoir. Mais ses forces étaient insuffisantes et il a fini par se rendre à Séleucos en 285. Dans ce conflit, Trézène faisait partie des territoires sous le contrôle de Démétrios Poliorcète, donc, comme l'écrit Bielman, il est probable que ses navires et citoyens aient été recrutés pour augmenter ses rangs dans sa dernière tentative de résistance et que, lors d'une des batailles, un contingent ait été capturé par les Séleucides. Quelque temps plus tard, la cité aurait envoyé un représentant à la cour Séleucide pour négocier la libération de ses concitoyens et de leurs navires et, selon le

---

<sup>172</sup> « Dans l'intérêt [du peuple des Trézéniens], il a accompli également une ambassade relative à [---] auprès de la reine Stratonice et a fait [relâcher ?] les navires capturés, [puis, de retour à Halicarnasse, il a veillé à ce qu'on libère contre rançon [les gens] qui avaient été emmenés et [---], rapportant ce qui s'était [passé ---], puisque le peuple de Trézène en prend soin, étant donné que notre patrie est leur métropole [---] conformément aux lois de nos pères. » *IG IV*, 750, l. 21-29. Traduction de Anne Bielman : MACURDY G.H. 1932, p. 78-82 ; BIELMAN A. 2002, p. 69-72.

<sup>173</sup> Elle était la fille d'Antipater, et elle est connue pour avoir été une figure clé elle-même dans les relations diplomatiques des Diadoques, d'abord à travers des liens matrimoniaux, mais plus tard à travers d'une intercession conciliatrice directe entre son frère Cassandre et son épouse. Sur Phila et le rôle des femmes de la dynastie macédonienne : WEHRLI C., « Phila, fille d'Antipater et épouse de Démétrios, roi des Macédoniens », *Historia*, 13, 1964, p. 140-146 ; CARNEY E., « Olympias », *AncSoc*, 18, 1987, p. 35-62 ; « Foreign Influence and the Changing Role of Royal Macedonian Women », *Ancient Macedonia*, 5, 1, 1993, p. 313-323 ; LE BOHEC S., « Les reines de Macédoine de la mort d'Alexandre à celle de Persée », *CCG*, 4, 1993, p. 229-245 ; MIRON PEREZ M.D., « Transmitters and Representatives of Power: Royal Women in Ancient Macedonia », *AncSoc*, 30, 2000, p. 35-52 ; CARNEY E., « Women in Alexander's Court » dans ROISMAN J. (éd.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leyde et Boston, 2003, p. 227-252 ; *Olympias: Mother of Alexander the Great*, Oxford, 2006 ; « Being royal and female in the early Hellenistic period » dans ERSKINE A., LLEWELLYN JONES L. (éds.), *Creating a Hellenistic World*, Swansea, 2010, p. 195-220.

texte, ils ont choisi de demander l'aide de la reine Stratonice pour appuyer cette demande. Dans ce cas, puisque les citoyens de Trézène avaient été capturés en essayant de sauver les intérêts de son père, il est très probable que l'ambassade ait choisi de demander l'aide de la reine dans l'espoir qu'elle se sente obligée de montrer sa gratitude. Néanmoins, dans d'autres situations, il semble que les ambassades se soient tournées vers les reines sans suivre une stratégie spécifique, mais en supposant qu'elles pourraient obtenir ainsi un traitement plus bénéfique et protecteur.

Tel pourrait être le cas de Laodice III, fille de Mithridate II du Pont et de Laodice, sœur de Séleucos II. En 221, elle épousa son cousin Antiochos III, pour renforcer l'alliance entre les deux familles. À partir d'une lettre envoyée par la reine à la cité de Sardes dans l'été du 213, Ramsey a déduit que la reine aurait pu intercéder en faveur de cette ville pour réinstaurer l'harmonie entre ladite cité et son époux :

βασίλισσα Λαοδίκη Σαρδιανῶν τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμῳ χαίρειν·  
 Μητρόδωρος καὶ Μητροφάνης καὶ Σοκράτης καὶ Ἡρακλείδης οἱ παρ' ὑμῶν  
 πρεσβευταὶ ἀπέδωκαν τὸ ψήφισμα καθ' ὃ τέμενός τε Λαοδίκειον ἀνεῖναι  
 ψηφίσαισθε καὶ βωμὸν ἰδρύσασθαι, ἄγειν δὲ καὶ πανήγυριν Λαοδίκεια  
 καθ' ἕκαστον ἔτος ἐν τῶι Ὑπερβερεταίῳ μηνὶ τῆι πεντεκαιδεκάτῃ  
 καὶ πονπὴν καὶ θυσίαν συντελεῖν Διὶ Γενεθλίῳ ὑπὲρ τῆς τοῦ ἀδελφοῦ  
 ἡμῶν βασιλέως Ἀντιόχου καὶ τῆς ἡμετέρας καὶ τῶν παιδίων  
 σωτηρίας, καὶ οἱ πρεσβευταὶ δὲ παρεκάλουν ἀκολούθως τοῖς ἐν  
 τῶι ψηφίσματι κατακεχωρισμένοις, τάς τε δὴ τιμὰς ἀποδε-  
 [δ]έγμεθα ἡδέως καὶ τὴν τοῦ δήμου προθυμίαν ἐπαινοῦμεν  
 [καὶ πειρασό]μεθα αἰεὶ τι ἀγαθὸν συνκατασκευάζειν τῆι πό-  
 [λει· ἀπαγγελ]οῦσι δὲ περὶ τούτων καὶ οἱ πρεσβευταί<sup>174</sup>.

Sardes, longtemps sous domination séleucide, s'était révoltée en 221, et après l'avoir reconquise entre l'automne de 214 et le début de l'année 213, Antiochos II a imposé de sévères châtements à ses habitants. Cependant, en mars de cette dernière année, le

<sup>174</sup> « Queen Laodike to the council and the people of the Sardians, greetings. Metrodoros, Metrophanes, Socrates and Heracleides, your ambassadors, have handed over the decree, according to which you have decreed to consecrate a sacred enclosure called Laodikeion and to establish an altar, and to organise a festival called Laodikeia, each year, on the fifteenth of Hyperberetaios, and to carry out a procession and a sacrifice to Zeus Genethlios for the safety of our brother, king Antiochos, of us, and of our little children; your ambassadors also exhorted us in accordance with the content of the decree; we accepted the honours with pleasure, and we praise the eagerness of the people and we will always try to produce some favour for the city; your ambassadors will report on these matters. » *SEG* 39, 1284, l. 8-19. RAMSEY G., « The Queen and the City : Royal Female Intervention and Patronage in Hellenistic Civic Communities », *Gender & History*, 23, 3, 2011, p. 515-516. Cf. GAUTHIER P., *Nouvelles inscriptions de Sardes II*, Genève, 1989, p. 64-65 ; MA J. *Antiochos III and the cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999, p. 202-203 ; BIELMAN A. 2002, p. 45-49.

roi a assoupli les mesures punitives et, en juin ou juillet, la reine a envoyé cette lettre pour remercier les citoyens de Sardes pour les honneurs religieux qu'elle-même, le roi et ses enfants avaient reçu de leur part. Ramsey interprète que les remerciements du peuple et la lettre de la reine peu après la décision indulgente du roi pourraient indiquer qu'elle a exercé son influence sur lui pour le convaincre d'alléger les charges imposées aux populations reconquises et permettre la reconstruction et le repeuplement de la ville. Contrairement à ce qui s'est passé avec Stratonice, dans ce cas, il n'existe aucune raison en dehors de sa proximité avec le pouvoir pour que l'intervention de Laodice soit souhaitable. Dans ce cas, il semble que le rôle conciliateur de la reine a été assumé par défaut. Cette image aurait pu être intentionnellement promue par la dynastie elle-même à travers des œuvres évergétiques de la reine destinées à des groupes qui bénéficiaient moins des actions bienveillantes du roi, comme les jeunes femmes à marier par exemple<sup>175</sup>. Cette stratégie aurait pu être utile pour convaincre les différents groupes soumis au pouvoir royal de ne pas opposer de résistance armée et de présenter, au contraire, des pétitions de manière pacifique, avec la relative assurance qu'une partie de la famille royale était intéressée à assurer l'harmonie.

En analysant les interventions conciliatrices des femmes de la dynastie julio-claudienne, nous observerons que ces interventions semblaient aussi se présenter comme des alternatives aux positions plus strictes des empereurs et étaient toujours destinées à maintenir la *concordia*. Néanmoins, leurs actions étaient conditionnées par les caractéristiques du nouveau système de gouvernement imposé par Auguste. Ce dernier a créé un discours de caractère nostalgique<sup>176</sup>, d'une part, pour se représenter lui-même comme garant des valeurs et des institutions républicaines, et, d'autre part,

---

<sup>175</sup> Dans une lettre envoyée à Iasos par cette reine on voit clairement cette différence d'objectifs dans les affaires évergétiques. Le roi protège les lois et étend le corps civique. La reine, en revanche, offre une aide économique pour l'alimentation du peuple et pour les dots des jeunes filles pauvres. Voir : PUGLIESE CARRATELLI R., *ASAA*, 45-46, 1969, p. 445-453, n. 2 ; *BE* 1971, 621 ; 1972, 423 ; 1973, 432 et 436-438 ; 1974, 544 ; 1976, 651 ; SOKOLOWSKI F., *GRBS*, 13, 2, 1972, 173-175 ; *SEG* 26, 1226 ; *IK* Iasos, 1, 4 ; MA J. 1999, p. 180-182 et 196-198 ; BIELMAN A. 2002, p. 161-165.

<sup>176</sup> Traditionnellement on se réfère à ce discours nostalgique comme *res publica restituta* mais l'historicité de ce terme a été questionné : JUDGE E.A., « *Res publica restituta* : a modern illusion ? » dans EVANS J.A.S. (éd.), *Polis and Imperium : studies in honour of Edward Togo Salmon*, Toronto, 1974, p. 279-311 ; MACKIE N.K., « *Res publica restituta* : a Roman myth » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin literature and Roman history*, IV, Bruxelles, 1986, p. 302-340 ; FERRARY J.-L., « *Res publica restituta* et les pouvoirs d'Auguste » dans FROMENTIN V., RODDAZ J.-M., GOTTELAND S., FRANCHET D'ESPEREY S. (dir.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, 2003, p. 419-428 ; TODISCO E., « *La res publica restituta* e i *Fasti Praenestini* » dans PANI M. (éd.), *Epigrafia e territorio. Politica e società Temi di antichità romane*, VIII, Bari, 2007, p. 341-354 ; RICH J., « Making the Emergency permanent : *auctoritas*, *potestas* and the evolution of the principate of Augustus » dans RIVIÈRE Y. (dir.), *Des réformes augustéennes*, Rome, 2012, p. 106-111.

pour obtenir le soutien du peuple romain en lui promettant ce qu'il désirait le plus : le rétablissement de la paix. Après les victoires définitives contre Antoine et Cléopâtre, il a été, en effet, honoré comme général victorieux et garant de la paix. Il a également reçu le contrôle complet des légions grâce à l'attribution (théoriquement temporaire) du contrôle sur les provinces militaires au début de l'année 27 av. n. è. Cependant, afin d'éviter des accusations dangereuses d'aspirer à la royauté, il a tenu à faire preuve d'humilité et à se montrer uniquement comme le plus distingué des citoyens<sup>177</sup>. En apparence, le système était encore une République et Octavien n'était que *primus inter pares*<sup>178</sup>. Alors, pour éviter de présenter le nouveau système de gouvernement comme un changement radical, Auguste a essayé d'éviter toute identification avec l'établissement d'une monarchie.

En ce qui concernait les femmes, leurs interventions pacificatrices durant les guerres civiles ont été énormément bénéfiques pour éviter la prolongation du massacre. Mais, paradoxalement, à cause de leur importance extraordinaire durant le conflit, leur intervention était indicative d'un moment de grand danger et d'instabilité sociale. Alors, Auguste devait honorer leurs actions précédentes, mais manifester aussi qu'il avait déjà rétabli la paix et que dorénavant leurs interventions dans les affaires politiques ne seraient plus nécessaires. Il a transmis ce message, comme nous l'avons déjà indiqué, à travers l'inclusion des *exempla* et des contre-modèles dans les nouveaux récits sur le passé légendaire de Rome. Ces récits reconnaissent la valeur des femmes pour éviter la destruction de la ville dans les moments les plus dangereux,

---

<sup>177</sup> RG 34.1.

<sup>178</sup> Sur la royauté d'Auguste et la nouvelle répartition des pouvoirs dans la période de création du Principat : MILLAR F., « Two Augustan Notes », *CR*, 18, 3, 1968, p. 265-266 ; « Triumvirate and Principate », *JRS*, 63, 1973, p. 63-67 ; BRUNT P.A., « Augustus et la *respublica* » dans HEUSS A. (éd.), *La rivoluzione romana : inchiesta tra gli antichisti*, Naples, 1982a, p. 236-244 ; TALBERT R.J.A., *The Senate of Imperial Rome*, Princeton, 1984 ; WALLACE HADRILL A., *Augustan Rome*, Bristol, 1993 ; EDER W., « Augustus and the Power of Tradition : The Augustan Principate as Binding Link between Republic and Empire » dans RAAFLAUB K., TOHER M. (éds.), *Between Republic and Empire*, Berkeley, 1990, p. 71-122 ; CHASTAGNOL A., *Le Sénat romain à l'époque impériale*, Paris, 1992 ; LACEY W.K., *Augustus and the Principate. The Evolution of the System*, Leeds, 1996 ; FERRARY J.-L., « À propos des pouvoirs d'Auguste », *CCG*, 12, 2001, p. 101-154 ; ECK W., *The Age of Augustus*, Hoboken, 2002a ; RICH J., « Augustus, War and Peace » dans DE BLOIS L., ERDKAMP P., HEKSTER O., DE KLEIJN G., MOLS S. (éds.), *The Representation and Perception of Roman Imperial Power. Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. – A.D. 476) Netherlands Institute in Rome, March 20 – 23, 2002*, Amsterdam, 2003, p. 329-357 ; HURLET F., MINEO B. (éds.), *Le Principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la Res Publica Restituta*, Rennes, 2009 ; HURLET F., « Devenir un dieu. La mort d'Auguste et la naissance de la monarchie impériale », *SHHA*, 32, 2014, p. 61-75 ; 2020a, p. 351-368 ; « The *Auctoritas* and *Libertas* of Augustus : Metamorphosis of the Roman *Res Publica* » dans BALMACEDA C. (éd.), *Libertas and Res Publica in the Roman Republic. Ideas of Freedom and Roman Politics*, Leyde, 2020b, p. 170-188.

mais présentaient leurs actions bénéfiques comme des actions extraordinaires, caractéristiquement féminines et ponctuelles. De même, il avait l'intérêt de louer des femmes de sa propre famille, puisqu'elle était une stratégie très utile de légitimation. Mais, pour maintenir l'impression qu'il était, en effet, *primus inter pares*, les femmes de la famille impériale ne pouvaient pas avoir un titre royal, parce que cela aurait été la reconnaissance indubitable de la mise en place d'un système dynastique. À ce propos, les nouvelles lois et pratiques sociales ont aidé à conjuguer une nouvelle conception de la valeur sociale des femmes, et elles ont définitivement permis aux femmes julio-claudiennes de récupérer la tradition des reines hellénistiques et de l'adapter aux valeurs romaines pour intervenir dans les pratiques diplomatiques concernant les royaumes du Proche-Orient<sup>179</sup>. À la différence des reines hellénistiques, elles ne pouvaient servir à sceller des unions conjugales avec des dynasties étrangères, ni à recevoir des ambassades officielles pour répondre à leurs demandes. Les deux actions auraient été des signes trop évidents que le pouvoir politique avait été concentré entre les mains d'une seule famille. Au lieu de cela, les femmes de la famille julio-claudienne ont profité leur position sociale proche de l'empereur pour intercéder d'une manière plus personnelle, en créant des relations d'amitié, et même des relations de nature familiale, avec les membres des dynasties alliées, et en utilisant le pouvoir de ces connexions (qui laissaient place aux sentiments) pour éviter des conflits et assurer la *concordia*. De cette façon, toujours non officielle, elles permettaient au *princeps* de modérer sa position et d'éviter d'humilier des rois et princes importantes dans l'échiquier politique, mais sans risquer d'affaiblir sa position, nécessairement, impartiale et intransigeante.

---

<sup>179</sup> Voir la partie 3.3.1.

## CAPÍTULO 2: Los precedentes republicanos de las intervenciones diplomáticas femeninas (s. II - I a.C.)

Los dos últimos siglos de la República estuvieron marcados por una profunda transformación<sup>180</sup>. Las victorias de las legiones fueron decisivas para expandir el poder romano por todo el Mediterráneo, y convirtieron a Roma en la nueva potencia hegemónica en la zona. Además, estas victorias consiguieron importantes botines que enriquecieron sobremanera a la ciudad y propiciaron un cambio en las costumbres. No obstante, este enriquecimiento súbito también conllevó que aumentase la disparidad económica entre los ciudadanos. La modificación de los gustos y las costumbres se convirtieron, por lo tanto, en un recordatorio de que la morfología de la élite ciudadana estaba cambiando de forma constante e inexorable. Varias de las familias patricias de mayor linaje perdieron, progresivamente, la preeminencia social que les propiciaba su alcurnia, mientras que hombres nuevos que supieron labrarse un camino en el *cursus honorum* a través de sus hazañas militares cobraron una inmensa fama<sup>181</sup>.

Hasta ese momento, el sistema de gobierno se sustentaba en la constante competición entre los miembros de dicha élite que, al no contar con medios significativamente

---

<sup>180</sup> Sobre los cambios que modelaron la sociedad de la República tardía, los trabajos de Matthias Gelzer (*The Roman Nobility*, Oxford, 1969 (1<sup>re</sup> éd. 1912)) y Ronald Syme (*The Roman Revolution*, Oxford, 1939) siguen siendo, aún hoy, de obligada mención, aunque algunas de sus asunciones ya hayan sido superadas. Sus obras han generado muchas reflexiones, entre los que también se deben destacar los títulos siguientes: LINTOTT A., *Violence in Republican Rome*, Oxford, 1999 (1<sup>re</sup> éd. 1968); BRUNT P.A., *Social Conflicts in the Roman Republic*, Londres, 1971; HINARD F., *Les proscriptions de la Rome républicaine*, BEFAR, 83, Rome, 1985; BRUNT P.A., *The Fall of the Roman Republic and Related Essays*, Oxford, 1988; CROOK J.A., LINTOTT A., RAWSON E. (éds.), *The Cambridge Ancient History. IX: The Last Age of the Roman Republic, 146-43 B.C.*, Cambridge, 1992; GRUEN E.S., *The Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1995 (1<sup>re</sup> éd. 1974); MILLAR F., *The Roman Republic in Political Thought*, Hanovre et Londres, 2002; MACKAY C.S., *Breakdown of the Roman Republic: From Oligarchy to Empire*, Cambridge, 2009.

<sup>181</sup> Sobre la naturaleza de estas élites y la inclusión de nuevos miembros: WISEMAN T.P., *New Men in the Roman Senate 139 BC – AD 14*, Oxford, 1971; NICOLET C., « Les classes dirigeantes romaines sous la République: ordre sénatorial et ordre équestre », *Annales*, 32, 4, 1977, p. 726-755; BRUNT P.A., « *Novilitas and novitas* », *JRS*, 72, 1982b, p. 1-17; SYME R., *The Augustan Aristocracy*, Oxford, 1986; BURCKHARDT L., « The Political Elite of the Roman Republic: Comments on Recent Discussion of the Concepts *Nobilitas* and *Homo Novus* », *Historia*, 39, 1990, p. 77-99; HÖLKESKAMP K.-J., « Conquest, Competition and Consensus: Roman Expansion in Italy and the Rise of the *nobilitas* », *Historia*, 42, 1993, p. 12-39; GARCÍA RIAZA E., « Grupos Políticos Romanos (150-133 a.C.) », *SHHA*, 13-14, 1995-1996, p. 231-255; VAN DER BLOM H., *Cicero's Role Models: The Political Strategy of a Newcomer*, Oxford, 2010, p. 150-193; DUPLÁ-ANSUATEGUI A., « From Patronage to Violence and Bribery: Towards a New Political Culture » dans ARENA V., PRAG J. (éds.), *A Companion to the Political Culture in the Roman Republic*, Oxford, 2021, p. 408-420.

mayores que sus rivales, habían estado obligados a mantener un compromiso social. Por lo tanto, estos cambios hacían peligrar el *status quo* sobre el que se mantenía la *concordia* ciudadana. A lo largo de éstas últimas décadas de la República se hizo patente que ya no todos contaban con la misma capacidad de competición. De hecho, los generales más brillantes y afortunados empezaron a sobresalir ostensiblemente entre sus pares, suscitando preocupación y envidias entre sus rivales. Esta avalancha de cambios provocó, inevitablemente, enfrentamientos, luchas intestinas e, incluso, guerras civiles que causaron la desestabilización progresiva de la estructura sociopolítica de la ciudad y, al tiempo, pusieron en cuestión prácticamente todos los aspectos de la vida romana.

En cuanto a las mujeres se refiere, también se vieron afectadas por estos acontecimientos, pero en su caso las consecuencias fueron más complejas, ya que los conflictos, a pesar de acarrear un gran sufrimiento personal, también facilitaron el aumento de su independencia económica y legal, así como su relevancia política. Dado que nuestro conocimiento sobre su situación social antes de este periodo de cambio es bastante escaso, es difícil valorar qué nuevas costumbres se materializaron en esta época y cuales eran consustanciales a la posición que ocupaban en la República desde su fundación. La gran mayoría de la información que contamos sobre las mujeres romanas proviene de autores del final de la República o de la época imperial que, necesariamente, presentan lecturas matizadas por su propio contexto. Aunque, afortunadamente, la obra del comediógrafo Plauto, por su contemporaneidad y su vocación de entretener, nos ofrece una visión más clara sobre las inquietudes de los romanos de comienzos del siglo II a.C., y por lo tanto un indicio de cuáles eran los cambios principales de la época con relación a las mujeres.

Una de las mayores preocupaciones fue, al parecer, el aumento de su agencia económica. Tal como hemos mencionado, la popularización del matrimonio *sine manu* y del divorcio entre los miembros de la élite permitieron a las mujeres romanas mantenerse bajo la tutela paterna incluso después de la boda, y convertirse, por lo tanto, en *sui iuris* a la muerte de su padre<sup>182</sup>. La preocupación por las nuevas dinámicas de poder que este hecho generaba en el espacio doméstico lo plasmó Plauto de la

---

<sup>182</sup> DIXON S. 1984a, p. 343-371 ; 1985a, p. 147-170 ; RAWSON B. 1987, p. 1-57 ; DIXON S. 1988, p. 41-60 ; THOMAS Y., « La division des sexes en droit romain » dans SCHMITT-PANTEL P. (dir.), *Histoire des femmes en Occident. I. L'Antiquité*, Paris, 1991, p. 131-202 ; GOUREVITCH D., RAEPSAET-CHARLIER M.-T. 2001, p. 48-62 ; DIXON S. 2004, p. 56-74 ; FAYER C. 2005.



manera más ilustrativa en la obra *Aulularia*, donde el autor llegó a proponer que los ricos se casasen con las hijas de ciudadanos pobres, y que las ricas no aportasen dote al matrimonio. Según él, esto serviría para que las esposas no chantajeasen con el divorcio y la restitución de la dote a sus maridos, y para que se preocupasen de afianzar su posición en la familia a través de mostrarse virtuosas<sup>183</sup>. Esta mención nos ayuda a contextualizar hechos como la imposición de la *lex Voconia* en el 169 a.C. Una ley propuesta por el tribuno Quinto Voconio Saxa que no permitía a los miembros de la clase senatorial elegir a una mujer como heredera principal, y que fue ampliamente discutida y abiertamente contravenida por numerosos ciudadanos<sup>184</sup>. Ello sugiere, a su vez, que los cambios que vivieron las matronas no conformaron un movimiento independiente a favor de sus propios intereses, sino que estuvieron integradas en la discusión por el cambio de costumbres que marcó la época.

A través de una mención de Plauto encontramos, también, las primeras pruebas sobre la participación de las matronas en el sistema de patronazgo. Su forma de proceder en este campo, según podemos deducir por fuentes algo más tardías, era distinta de la de los hombres, debido a que ellas no contaban con el poder para conceder favores de relevancia política<sup>185</sup>. En su lugar, utilizaban su influencia<sup>186</sup> para facilitar esos favores a través de sus parientes. No podemos saber si existió una causalidad entre ambos hechos o si se trata de una simple correlación, no obstante, es probable que el aumento del control económico por parte de las matronas acrecentase también su influencia sobre sus familiares, y que esta costumbre, existiese o no en épocas anteriores, tomase

---

<sup>183</sup> Pl. *Aul.* 475-535.

<sup>184</sup> Cicerón se mostró especialmente crítico con ella. Acusó a Verres (Cic., *Verr. prim.*, 104-114) de haberse aprovechado de esta ley para hacerse con el dinero de una huérfana ; en *De Re Publica* (3.10.17) la denunció como una ley injusta porque no imponía las limitaciones de forma equitativa ; y en *De Finibus bonorum et malorum* (2.55) presentó a Publio Sextilio Rufo como el ejemplo de un ávaro hipócrita que, a pesar de haberse comprometido con un ciudadano para aceptar legalmente su herencia y después entregársela a la hija, a la muerte de aquel no cumplió con su palabra. Cf. LINTOTT A.W., « Cicero and Milo », *JRS*, 64, 1974, p. 76-78 ; DIXON S. 1985b, p. 519-534.

<sup>185</sup> Para entender los principios legales que determinaban los límites de la participación de las matronas en el ámbito ciudadano, recomendamos las siguientes obras : PEPPE L., *Posizione giuridica e ruolo sociale della donna romana in età repubblicana*, Milan, 1984, p. 17-50 ; GARDNER J., *Women in Roman Law and Society*, Kent, 1986 ; EVANS J.K., *War, Women and Children in Ancient Rome*, New York, 1991 ; THOMAS Y. 1991, p. 131-202 ; GOUREVITCH D., RAEPSAET-CHARLIER M.-T. 2001, p. 48-63 ; CENERINI F. 2009 ; CHATELARD A., « Minorité juridique et citoyenneté des femmes dans la Rome républicaine », *Clio*, 43, 2016, p. 23-46 ; PAVÓN TORREJÓN P., « *Feminae ab omnibus officiis civilibus ver publicis remotae sunt* (D. 50.17.2, Ulp. 1 *Sab.*) : Ulpiano y la tradición a propósito de las mujeres » dans PAVÓN TORREJÓN P., *Marginación y mujer en el Imperio Romano*, Rome, 2018, p. 33-62.

<sup>186</sup> Recordamos aquí que, según Amelia Valcárcel, la influencia corresponde al poder no explícito, mientras que al poder político se suele distinguir por ser explícito y legítimo. VALCÁRCEL A. 1997, p. 114.

mayor relevancia social a partir del siglo II. Para el propósito de esta tesis, lo más sorprendente de sus prácticas es que parecen haber sido ampliamente toleradas por la sociedad romana. A través del análisis de casos correspondientes a los siglos II y I a.C., deduciremos que esta sorprendente permisividad dependía enteramente de que las matronas en cuestión cumpliesen, escrupulosamente, con algunas formalidades sobre su modo de intervenir. No obstante, siempre y cuando se adhiriesen a esas normas, su intervención no era percibida como una transgresión de las costumbres morales, y por lo tanto, servía para sentar un precedente de una forma socialmente aceptable de intervenir en asuntos públicos.

En el siglo I a.C., la concentración de poder en unos pocos ciudadanos, así como los conflictos relacionados con ello, aumentaron considerablemente. El cambio de las circunstancias provocó que las romanas adquiriesen una importancia extraordinaria para proteger a sus familiares de las persecuciones violentas o de la ruina económica y, la combinación de ambos factores hizo que las intervenciones privadas de algunas mujeres bien posicionadas a favor de la paz tuvieran la capacidad de impactar el transcurso de las guerras. Durante el segundo triunvirato, Antonio, Octavio y Sexto Pompeyo se mantuvieron en un constante conflicto, ya fuera latente o activo, pero las mujeres de su familia fueron instrumentales en más de una ocasión para permitirles acercar posturas sin comprometer su imagen pública. En este difícil contexto, sus intervenciones privadas tomaron forma de una negociación por la paz por primera vez. Puesto que éstas tenían lugar únicamente entre romanos no podemos considerarlas como acciones diplomáticas, no obstante, su idoneidad para facilitar la comunicación entre partes opuestas creó, sin duda, un precedente que luego recuperarían y adaptarían las mujeres de la *domus Caesarum*. Al hablar sobre las intervenciones femeninas de este periodo, los autores de época imperial crean una clara contraposición entre las intervenciones de la mayoría de ellas y las de Fulvia, la cual es presentada constantemente como el anti-modelo<sup>187</sup>. Por supuesto, dado que Augusto acabó

---

<sup>187</sup> Debido a los numerosos cambios que tuvieron lugar en esta época turbulenta en la que la sociedad romana al completo vivió una transformación radical, buena parte de la historiografía sobre las mujeres romanas se concentra en estos últimos siglos de la República. A este respecto ya hemos mencionado (ver nota 33) que desde que Pomeroy y Cantarella sentasen las bases para el estudio moderno de las mujeres en la Antigüedad éste se ha convertido en uno de los campos más prolíficos de estudio en las últimas décadas. No obstante, anteriormente ya existieron obras de tono moralizante como la de Ettore Ciccotti que tendían a juzgar a las romanas como personajes arquetípicos, más que individuos históricos. Veán : CICCOTTI E., *Donne e politica negli ultimi anni della Repubblica romana*, Milan, 1895 ; CID LÓPEZ R., « Mujeres y Acción política en la Antigua Roma. Lecturas de Ettore Ciccotti, un socialista en la Europa del siglo XIX », *Veleia*, 37, 2020, p. 235-252. Aunque algunas de las hipótesis de Pomeroy y

ganando la guerra y estableciendo un nuevo sistema de gobierno, es muy posible que las comparaciones hayan sido exageradas *a posteriori*, no obstante, esta caricaturización, aunque dificulte verificar los hechos, nos resulta extremadamente útil para analizar cuáles consideraban los romanos que debían ser los límites de las intervenciones femeninas y entender, en consecuencia, por qué se estructuraron las intervenciones conciliadoras de época imperial en torno a las relaciones privadas y el espacio doméstico.

Hemos dedicado el anterior capítulo a entender las características de la diplomacia romana que, en un momento dado, convirtieron las intervenciones femeninas en acciones posibles, e incluso deseables, para los romanos. Más tarde analizaremos exactamente cómo se materializaron estas intervenciones, y el contexto que las suscitó. Pero habiendo ya destacado las partes relevantes de las prácticas diplomáticas romanas para esta tesis (es decir, la inflexibilidad para aceptar la culpa de un enfrentamiento y la existencia de prácticas no oficiales pero reconocidas, como el patronato de algunos ciudadanos a representantes de pueblos extranjeros), en este capítulo debemos entender los antecedentes de las intervenciones femeninas. Comprender el modelo republicano en el que se basan, y cómo este modelo de intervención adquirió un inusitado valor para la negociación por la paz en el contexto de las guerras civiles, es fundamental para explicar cómo se conjugaron todos los factores en época imperial para dar lugar a la creación de un rol específicamente femenino en las prácticas diplomáticas.

## 2.1. Las relaciones de *amicitia* femeninas

Gracias a una mención en la obra *Cistellaria* de Plauto, sabemos que las matronas también formaban parte de las redes de patronato al menos desde el siglo II a. C.<sup>188</sup>.

---

Cantarella también se han visto superadas, su obra se distingue de las de sus predecesores por tratar a las mujeres del pasado como sujetos adscritos a un contexto, y no como arquetipos ejemplarizantes.

<sup>188</sup> En la obra de Dionisio de Halicarnaso sobre el pasado remoto de Roma encontramos un caso de *amicitia* femenina anterior. Según el autor, cuando Rea Silvia (a la que el autor llama Ilia) se encontraba en peligro porque su tío, el rey Númeror, la quería castigar por haber roto sus votos de castidad, la hija de éste intervino y se valió de su influencia sobre su padre para suplicar por el perdón para su prima y honrar así el vínculo que las unía a las dos. D.H. 1.79.1.2 : Μέχρι μὲν δὴ τούτων οἱ πλείστοι τῶν συγγραφέων τὰ αὐτὰ ἢ μικρὸν παραλλάττοντες οἱ μὲν ἐπὶ τὸ μυθωδέστερον, οἱ δ' ἐπὶ τὸ τῆ ἀληθείᾳ ἔοικὸς μᾶλλον ἀποφαίνουσι, περὶ δὲ τῶν ἐξῆς διαφέρονται. οἱ μὲν γὰρ εὐθὺς ἀναιρεθῆναι λέγουσι τὴν κόρην, οἱ δ' ἐν εἰρκτῇ φυλαττομένην ἀδῆλῳ διατελέσαι δόξαν τῷ δήμῳ παρασχούσαν ἀφανοῦς θανάτου. ἐπικλασθῆναι δὲ τὸν Ἀμόλιον εἰς τοῦτο ἰκετευούσης τῆς θυγατρὸς χάρισασθαι τὴν ἀνεπιάν αὐτῇ ἦσαν δὲ σύντροφοί τε καὶ ἡλικίαν ἔχουσαι τὴν αὐτὴν ἀσπαζόμεναί τε ἀλλήλας ὡς ἀδελφάς.

La obra comienza con una conversación privada entre tres cortesanas. Dos de ellas, madre e hija, han visitado a una tercera y entablan una conversación en la que una de ellas se queja de su dependencia de la caridad de las matronas de familias ilustres:

*Decet pol, mea Selenium,  
hunc esse ordinem benevolentis inter se  
beneque amicitia utier,  
ubi istas videas summo genere natas, summatis matronas,  
ut amicitiam colunt atque ut eam iunctam bene habent inter se.  
Si idem istud nos faciamus, si idem imitemur, ita tamen vix vivimus  
cum invidia summa. Suarum opum nos volunt esse indigentes.  
Nostra copia nil volunt nos potesse  
suique omnium rerum nos indigere,  
ut sibi simus supplices.  
Eas si adeas, abitum quam aditum malis, ita nostro ordini  
palam blandiuntur, clam, si occasio usquam est,  
aquam frigidam subdole suffundunt.  
Viris cum suis praedicant nos solere,  
suas paelices esse aiunt, eunt depressum<sup>189</sup>.*

---

χαριζόμενον οὖν ταύτη Ἀμόλιον, μόνη δ' ἦν αὐτῷ θυγάτηρ, θανάτου μὲν ἀπολῦσαι τὴν Ἰλίαν, φυλάττειν δὲ καθείρξαντα ἐν ἀφανεί· λυθῆναι δὲ αὐτὴν ἀνὰ χρόνον Ἀμολίου τελευτήσαντος. « Hasta aquí, la mayoría de los escritores cuentan la misma historia o introducen una pequeña variación, unos tendiendo hacia lo legendario y otros, hacia lo más verosímil, pero difieren en los sucesos posteriores. Unos dicen que la muchacha fue muerta inmediatamente; otros, que fue encerrada en una oculta prisión bajo vigilancia, lo cual indujo al pueblo a pensar que la habían matado a escondidas. Estos últimos dicen que Amulio se compadeció cuando su hija le suplicó el perdón para su prima, pues se habían criado juntas, tenían la misma edad y se querían como hermanas. Amulio le concedió este favor (ya que era su única hija) y libró de la muerte a Ilia, pero la encerró en un lugar secreto bajo vigilancia y con el tiempo fue liberada, después de la muerte de Amulio ». A diferencia de Plauto, Dionisio escribe sobre dos mujeres míticas de una época mucho anterior a la suya, por lo tanto, es difícil comprobar si lo que él describe fue parte de las relaciones sociales romanas desde los orígenes de la ciudad, o si, más probablemente, Dionisio proyecta al pasado una forma de interacción social común en su propia época. No obstante, es interesante que el autor recurra a esta descripción como explicación de la resolución de la historia de Rea Silvia, pues indica lo profundamente arraigada que estaba esta práctica como recurso para las mujeres de buscar un favor. Cf. D.H. 1.76 Liv. 3.11-4.3. Este texto también refuerza la idea de Terry Johnson y Chris Dandeker (1989, p. 219-242), los cuales afirman que en Roma el patronato no era una más de las relaciones sociales establecidas entre los ciudadanos, sino el mecanismo principal mediante el que distribuir los recursos y legitimar el orden social, que afectaba, por lo tanto, a prácticamente todas las relaciones sociales de la sociedad romana.

<sup>189</sup> Pl. *Cis.* 22-37 : « Es que, mi querida Selenio, nosotras, las de nuestro gremio, debemos portarnos bien unas con otras y cultivar la amistad entre nosotras, si es que te fijas en las señoras de familias empingorotadas, cómo cultivan la amistad y lo bien compinchadas que están entre sí; aunque nosotras hagamos lo mismo, aunque las imitemos, estamos tan mal vistas que apenas se puede decir que es vida lo que llevamos. Ellas quieren vernos necesitadas de su protección, quieren que por nosotras mismas no podamos nada y que dependamos totalmente de ellas, para que tengamos que andar siempre a sus pies. Si vas y las visitas, te resulta más fácil la vuelta que no la ida, porque de boquilla se ponen muy zalamerías con nosotras pero por detrás, si es que se les presenta la ocasión, no hacen más que minarnos el terreno a traición: van pregonando que tenemos trato con sus maridos y somos sus queridas, nos echan abajo en la forma que pueden ».

En el pasaje se mencionan tres formas de relaciones sociales conformadas por mujeres, las dos primeras referidas como *amicitia*: una, la que la cortesana insiste en que deben mantener y reforzar, la relación entre las de su propio gremio; otra, la que según ella está mejor afianzada y deben tratar de emular, las amistades entre las matronas de las familias más poderosas. La tercera, la que se quejan de necesitar, la amistad entre ellas y dichas damas de la aristocracia. Ésta última no está definida por un término sino por las acciones de cada parte (*Suarum opum nos volunt esse indigentes. [...] ut sibi simus supplices*): las matronas ofrecen su ayuda mientras que las cortesanas la suplican, pero ambas partes parecen obtener algún beneficio de la relación, ya sea en favores o en prestigio. De las tres formas de relaciones femeninas que el texto menciona, en este trabajo analizaremos únicamente el establecido entre las matronas, ya que, por su posición social, ellas eran las únicas lo bastante próximas a las esferas de poder como para que sus acciones llegasen a resonar en las cuestiones políticas de la ciudad<sup>190</sup>. Aun así, el texto de Plauto parece indicar que todas giraban en torno a una relación personal de reciprocidad, y funcionaban, por lo tanto, a través de favores privados.

Los autores del siglo II no ofrecen mucha más información para ampliar nuestro conocimiento de las relaciones de reciprocidad entre las mujeres de la élite romana. No obstante, si recurrimos a las obras de autores más tardíos como Cicerón y Tito Livio, encontramos algunas referencias interesantes que nos permiten reconstruir la dinámica observada por estas relaciones. En la correspondencia del Arpinate encontramos una gran cantidad de detalles de la vida cotidiana que éste comentó con sus familiares y amigos, y entre otros muchos detalles también hay dos interesantes menciones a las relaciones sociales de su esposa Terencia<sup>191</sup>. La primera aparece en

---

<sup>190</sup> Al gozar las mujeres de influencia, pero no de poder, las mujeres dependían, normalmente, de un tercero para hacer cumplir sus propósitos en el ámbito político. Por lo tanto, aquellas que contaban con los vínculos más estrechos y poderosos con los ciudadanos mejor posicionados eran las que más opciones tenían de hacerse escuchar. Ello también significa que los discursos que nosotros analizaremos como relevantes para esta tesis pertenecen invariablemente a mujeres de la élite romana. Sobre las particularidades del discurso femenino y los matices de las pertenecientes a las clases populares: ADAMS J.N 1984, p. 43-77; ADAMS J.N., « Neglected evidence for female speech in Latin », *CQ*, 55, 2, 2005, p. 582-596; DUTSCH D.M. 2008; KRUSCHWITZ P., « Language, Sex, and (Lack of) Power. Reassessing the Linguistic Discourse about Female Speech in Latin Sources », *Athenaeum*, 100, 2012, p. 197-229; CERDAS FALLAS M. 2020, p. 83-98.

<sup>191</sup> Las cartas también son una fuente extraordinaria para conocer las actividades económicas de Terencia, especialmente durante las ausencias prolongadas de su marido, y nos permiten entender el complejo rol que tuvieron que asumir las romanas para proteger los intereses familiares durante el turbulento periodo del final de la República. Sobre Terencia: DIXON S., « Family Finances: Tullia and Terentia », *Antichthon*, 18, 1984b, p. 78-101; TREGGIARI S., *Roman Marriage: Iusti Coniuges from the Time of Cicero to the Time of Ulpian*, Oxford, 1991; CLAASSEN J.-M. 1996, p. 208-232; GREBE S. 2003, p. 127-146; IOANNATOU M. 2007; TREGGIARI S., *Terentia, Tullia and Publilia. The Women of*

una carta enviada a Publio Sestio en el año 62 a.C. En esta carta Cicerón responde a Sestio para asegurarle que ha sido informado de sus nuevos deseos y que asiste a todas las reuniones del Senado para tratar de cumplirlos – Sestio, quien al parecer antes no se encontraba a gusto con su puesto, había cambiado de opinión y pedido a Cicerón que hiciese lo posible para que el nombramiento de su sucesor se retrasara:

*Cum ad me Decius librarius venisset egissetque mecum, ut operam darem ne tibi hoc tempore succederetur, quamquam illum hominem frugi et tibi amicum existimabam, tamen, quod memoria tenebam, cuius modi ad me litteras antea misisses, non satis credidi homini prudenti tam valde esse mutatam voluntatem tuam; sed, postea quam et Cornelia tua Terentiam convenit, et ego cum Q. Cornelio locutus sum, adhibui diligentiam, quotienscumque senatus fuit, ut adessem, plurimumque in eo negoti habui ut Q. Fufium, tr. pl., et ceteros, ad quos tu scripseras, cogere[m] is mihi potius credere quam tuis litteris. Omnino res tota in mensem Ianuarium reiecta erat, sed facile obtinebatur<sup>192</sup>.*

Lo interesante de este caso es que Sestio, que al parecer se encontraba desesperado para hacer saber a Cicerón que había cambiado de opinión, se valió de múltiples medios para avisarle, entre los cuales se encontraba una visita privada de su esposa Cornelia a Terencia. Dado que Cicerón estaba al tanto de la visita y decidió mencionarlo en la carta de respuesta, se entiende que Cornelia actuó con el propósito específico de transmitir los deseos de su esposo a Terencia, y, a través de ella, a Cicerón; y puesto que el famoso orador lo mencionaba sin ningún tipo de asombro o crítica, podemos deducir que ésta era una práctica relativamente común.

El segundo ejemplo lo encontramos en una carta enviada por Cicerón a su esposa desde Bríndisi en el año 47 a.C. En este caso la mención de una relación de reciprocidad entre mujeres se deja entrever en las palabras de Cicerón, quien se queja de que

---

*Cicero's Family*, Oxford, 2007 ; JEPPESEN-WIGELSWORTH A. 2013, p. 350-365 ; BUONOPANE A., « Terenzia, una matrona in domo et in re publica agens » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 51-64 ; MANTZILAS D., « Female Domestic Financial Managers Turia, Murdia and Hortensia » dans BERG R. (éd.), *Acta Instituti Romani Finlandiae. The material sides of marriage : Women and domestic economies in Antiquity*, 43, 2016, p. 169-174.

<sup>192</sup> Cic. *Fam.* 4.1 : « Me ha visitado tu secretario Decio solicitando en la entrevista mi colaboración para que por el momento no se nombre tu sucesor. Aunque lo tenía por persona honesta y por amigo tuyo, sin embargo a este hombre discreto no le di suficiente crédito cuando me decía que habías cambiado tan radicalmente de parecer, ya que tenía bien presente el tono de las cartas que me habías dirigido previamente. Pero, tras la visita de tu esposa Cornelia a Terencia y la conversación que mantuve con Quinto Cornelio, he puesto cuidado en asistir a todas las sesiones del Senado y he desplegado toda mi actividad en relación con este asunto a fin de inducir al tribuno de la plebe Quinto Fufio y a todos a los que te habías dirigido por escrito a que presten más crédito a mis palabras que a tus cartas. De todos modos el asunto en su conjunto ha sido aplazado hasta el mes de enero, pero resulta fácil conseguirlo ».

Volumnia, la amante del general Marco Antonio, hizo a Terencia un favor del cual no conocemos los detalles, pero no con la diligencia que cabría esperar: *Volumnia debuit in te officiosior esse quam fuit, et id ipsum quod fecit potuit diligentius facere et cautius*<sup>193</sup>. La dinámica no es tan explícita como en el caso anterior. Pero, dado que Volumnia era una liberta implicada en una relación extramatrimonial, parece razonable pensar que lo que Terencia, una matrona respetable, habría necesitado de ella era su influencia para convencer a Marco Antonio de concederle algún favor; al igual que, tal y como hemos mencionado anteriormente, los que buscaban el apoyo de Verres acudían, en otros tiempos, a Quelidón<sup>194</sup>. Ambos textos mencionan las relaciones de reciprocidad femeninas de forma circunstancial, por lo que no ofrecen una información tremendamente detallada del asunto que nos interesa. Sin embargo, si dan a entender que estas relaciones, en lugar de buscar directamente el apoyo de la matrona en cuestión, pretendían lograr la intercesión de la mujer correcta para, en última instancia, obtener el apoyo del poderoso hombre sobre el que ésta tuviese influencia.

Tal idea parece estar corroborada también en la obra de Livio. En el episodio en el que el historiador describe las protestas públicas de las mujeres del año 195 a.C. demandando la derogación de la *lex Oppia*<sup>195</sup>, Livio pone en boca de Catón el Viejo

---

<sup>193</sup> Cic. *Fam.* 163 : « Volumnia debió mostrarse más servicial contigo de lo que lo ha hecho e incluso eso mismo que hizo pudo llevarlo a cabo con mayor diligencia y discreción ».

<sup>194</sup> Ver nota 132.

<sup>195</sup> La *lex Oppia* fue una ley suntuaria aprobada en el 215 a.C., al comienzo de la Segunda Guerra Púnica, y prohibía a las mujeres poseer más de media onza de oro, vestir ropajes purpuras y viajar en carruaje dentro de la ciudad y en sus cercanías a menos que se dirigiesen a una fiesta religiosa (Liv. 34.1-8). Sarah Pomeroy (1975, p. 178) interpretó en su ya clásico libro que la ley fue una medida confiscatoria contra las romanas. Pero la donación exigida a los miembros de la clase senatorial, mujeres e hijos incluidos, en el año 210 (Liv. 26.35-36 ; 34.6.13-14) evidencia que la *Oppia* no pudo haber confiscado todo lo que prohibía mostrar. Por ello, hoy en día es bastante aceptado que fue únicamente una medida de cohesión social para evitar las muestras de riquezas en un momento en el que la ciudad no se podía permitir revueltas internas provocadas por las desigualdades entre los ciudadanos. No obstante, dado que la ley se derogó bastante después que el resto de las medidas de guerra, y que en los años siguientes hubo medidas específicamente dirigidas a limitar la cantidad de riquezas que podían acumular las matronas (como las medidas restrictivas del censo del 184 – Liv. 39.44.1-2 – y la aprobación de la ley *Voconia* – Cic., *Verr. prim.*, 104-114 ; *Rep.* 3.10.17), creemos que hay suficientes bases como para reconsiderar la cuestión. A este respecto, las fuentes no nos permiten saber con exactitud con que intenciones se promovió la ley, pero es posible que en un principio buscarse mantener la unidad ciudadana en un momento de guerra, y que, al final del conflicto, algunos apreciaran su utilidad para evitar que algunos ciudadanos derivasen parte de sus fortunas a aquellas a las que el Estado no podía imponer impuestos, así como para resistir el progresivo ascenso social de familias advenedizas con mayores recursos económicos. Sobre esta ley vean : CULHAM P., « The *Lex Oppia* », *Latomus*, 41, 1982, p. 786-793 ; GORIA F., « Il dibattito sull'abrogazione della *lex Oppia* e la condizione giuridica della donna romana » dans UGLIONE R. (éd.), *Atti del I Convegno Nazionale di Studi su la donna nel mondo antico*, Torino, 1987, p. 265-303 ; HEMELRIJK E.A., « Women's Demonstrations in Republican Rome » dans BLOK J., MASON P. (éds.), *Sexual asymmetry. Studies in Ancient Society*, Amsterdam, 1987,

una severa argumentación, pensada para retratar su gusto por la tradición y el carácter estricto que le distinguían. Su largo discurso reflexiona sobre el peligro de sentar un precedente permitiendo a las matronas presionar a los ciudadanos para cambiar una ley que no les conviene, y trata de sembrar el miedo, argumentando que las mujeres, de conseguir ser sus iguales, se convertirán en sus superiores (*extemplo simul pares esse coeperint, superiores erunt*). Aunque, para esta tesis resulta aún más relevante la parte en la que Catón menciona cómo le habría gustado increpar a las matronas, y las preguntas que les habría hecho para tratar de hacerles entender que estaban sobrepasando los límites del decoro:

*Equidem non sine rubore quodam paulo ante per medium agmen mulierum in forum perueni. Quod nisi me uerecundia singularum magis maiestatis et pudoris quam uniuersarum tenuisset, ne compellatae a consule uiderentur, dixissem: 'qui hic mos est in publicum procurrendi et obsidendi uias et uiros alienos appellandi? Istud ipsum suos quaeque domi rogare non potuistis? An blandiores in publico quam in priuato et alienis quam uestris estis? Quamquam ne domi quidem uos, si sui iuris finibus matronas contineret pudor, quae leges hic rogarentur abrogarenturue curare decuit.' Maiores nostri nullam, ne priuatam quidem rem agere feminas sine tutore auctore uoluerunt, in manu esse parentium, fratrum, uirorum: nos, si diis placet, iam etiam rem publicam capessere eas patimur et foro prope et contionibus et comitiis immisceri. Quid enim nunc aliud per uias et compita faciunt quam rogationem tribunorum plebi suadent, quam legem abrogandam censent?*<sup>196</sup>

---

p. 217-240 ; HOPWOOD B., « Livy and the Repeal of the *Lex Oppia* », *Stele*, 5, 2001, p. 121-139 ; BERG R., « Wearing Wealth. *Mundus muliebris* and *Ornatus* as Status Markers for Women in Imperial Rome » dans BERG R., HALIKKA R., RAITIS P., VUOLANTO V. (éds.), *Women, Wealth and Power in the Roman Empire*, Rome, 2002, p. 15-73 ; AGATI MADEIRA E.M., « La *lex Oppia* et la condition juridique de la femme dans la Rome républicaine », *RIDA*, 51, 2004, p. 87-99 ; ZANDA E., *Fighting Hydra-like Luxury. Sumptuary Regulation in the Roman Republic*, Londres, 2011 ; MARQUARDT P., *Römische Kriegsfinanzierung 280 – 88 v. Chr.*, Thèse de doctorat, Berlin, 2013, p. 197-200.

<sup>196</sup> Liv. 34.2.8-12 : « La verdad, he sentido cierto rubor cuando hace poco he llegado hasta el foro por entre un ejército de mujeres. Y si, por respeto a la dignidad de cada una en particular más que de todas en conjunto, no me hubiese contenido por reparo a que se dijese que el cónsul les había llamado la atención, les habría dicho: '¿Qué manera de comportaros es ésta de salir en público a la carrera, invadir las calles e interpelar a los maridos de otras? ¿No pudisteis hacer este mismo ruego en casa cada una al suyo? ¿O es que sois más convincentes en público que en privado, y con los extraños más que con los vuestros? Y eso que, si el recato contuviera a las matronas dentro del ámbito de sus propios derechos, ni siquiera en casa debíais ocuparos de qué leyes se aprueban o se derogan aquí'. Nuestros mayores quisieron que las mujeres no intervinieran en ningún asunto, ni siquiera de carácter privado, más que a través de un representante legal; que estuvieran bajo la tutela de sus padres, hermanos o maridos. Nosotros, si así place a los dioses, incluso les estamos permitiendo ya intervenir en los asuntos públicos y poco menos que inmischuirse en el foro, en las reuniones y en los comicios. Porque, ¿qué otra cosa hacen por calles y cruces sino influir en la plebe a favor de la propuesta de los tribunos y manifestar su criterio de que la ley debe ser derogada? ».



Catón, fiel a sus estrictos valores tradicionales, se queja de que, de acuerdo con lo mandado por el *mos maiorum*, ni siquiera en privado deberían las mujeres inmiscuirse en asuntos concernientes a la vida pública. Pero, en el hecho mismo de que en su amonestación incluya tres preguntas increpando a las matronas por qué protestaban de esta manera y no de otra, la habitual (se entiende), indica que existía para las mujeres una forma razonablemente aceptada para ejercer presión en los asuntos políticos<sup>197</sup>. Sus preguntas presentan dos críticas fundamentales a este modo de actuar.

Por una parte, Catón objeta contra el hecho de que la protesta sea pública, pues esta forma de intervenir deja en evidencia la influencia que las matronas podían ejercer en las decisiones institucionales a pesar de estar formalmente excluidas de ellas y, por lo tanto, podía poner en entredicho la fiabilidad de las instituciones. Si comparamos las palabras de Catón con lo visto en las cartas de Cicerón, deducimos que la relación de reciprocidad entre las matronas estaba pensada para desarrollarse de forma privada, permitiéndoles buscar ayuda para una cuestión personal o familiar en otras mujeres, pero sin llegar a interferir de forma notoria en un campo que, en principio, se les estaba vedado. Además de ello, este texto de Livio también indica que el tono que se esperaba que utilizaran las matronas era el de la súplica (*domi rogare non potuistis*), precisamente para acentuar que a través de sus acciones no estaban tratando de usurpar la *potestas* de los hombres, o tratando de manipularles. Sus acciones y su comportamiento, cuando estaban caracterizadas por una intachable respetabilidad y la voluntad de beneficiar a los suyos, podían llegar a valerles un gran respeto por parte de sus compatriotas, pero cualquier intento de hacerse con el poder legítimo era visto como una amenaza al buen gobierno.

Por otra parte, el cónsul también les critica que procuren influir directamente en los familiares varones de otras mujeres, en lugar de hacerlo únicamente con los suyos. Este reproche del cónsul parece indicar que se esperaba de las matronas que no mantuviesen relaciones cercanas con hombres ajenos a su círculo de familiares y amigos próximos. Dado que hacia el final de la República las normas sociales que regían los contactos entre hombres y mujeres se relajaron, Livio pudo haber introducido este reproche como elemento arcaizante, para dotar de realismo al discurso

---

<sup>197</sup> Dado que Catón invita a cada una a convencer a su propio marido debemos entender que se dirige principalmente a las mujeres de la élite senatorial. No obstante, por lo que hemos visto en el texto de Plauto, las mujeres de estratos sociales inferiores habrían podido acudir a las matronas de mayor alcurnia para presentar sus peticiones siguiendo un procedimiento similar.

de Catón. En realidad, no sabemos si las normas de conducta social fueron realmente tan estrictas, pero los casos de Sempronia<sup>198</sup> y Clodia<sup>199</sup>, dos mujeres enormemente criticadas durante la República tardía por haber mantenido un trato frecuente con hombres ajenos a la familia, nos hacen pensar que sí existían algunas normas no escritas al respecto. Las dos críticas principales parecen estar perfectamente resumidas en la tercera de las preguntas, en la que la cuidadosa elección de las palabras presenta una clara contraposición entre el modo en el que las matronas intercedieron en esta ocasión, y la manera en la que incluso los más tradicionales entre los romanos la habrían aceptado (*in publico quam in priuato et alienis quam uestris*).

Otro texto de Livio, centrado en torno a la investigación del cónsul Espurio Postumio Albino sobre las Bacanales<sup>200</sup>, nos permite analizar las relaciones femeninas desde la perspectiva contraria. En este caso, ante la queja de un ciudadano que tuvo que buscar cobijo en casa de su tía porque su madre y padrastro lo habían echado de la suya al haberse negado a iniciarse en los ritos que ellos practicaban, el cónsul decidió indagar, y puesto que los potenciales testigos cercanos a este individuo eran mujeres pidió a su suegra, Sulpicia, ayuda para contactarlas e interrogarlas. Es destacable que la edad de la señora (*grauem feminam*) parece haber influido en su elección. Como veremos a lo largo de la tesis, la madurez parece ser uno de los rasgos recurrentes en las mujeres elegidas para llevar a cabo una intervención. En algunos casos, como el de Veturia, los motivos son bastante evidentes, pues se presupone que una madre tendrá más autoridad sobre su hijo que ninguna otra mujer de su familia; posiblemente más que ninguna otra persona de su entorno. Pero en este caso, en el que es el propio cónsul el que elige a la intercesora, debemos asumir que la elección se basó en motivos más prácticos que

---

<sup>198</sup> Sall. *C.* 24-25. Cf. WEIDEN BOYD B., « *Virtus Effeminata and Sallust's Sempronia* », *TAPhA*, 117, 1987, p. 183-201 ; IBÁÑEZ CHACÓN A., « Salustio y Sempronia : una mujer y política en la antigua Roma », *Cudas*, 7-8, 2006-2007, p. 67-89.

<sup>199</sup> Cic. *Cael.* 31-36. Cf. MCCOY M., « The politics of prostitution : Clodia, Cicero and social order in the late Roman Republic » dans FARAONE C.A., MCCLURE L.K. (éds.), *Prostitutes and Courtesans in the Ancient World*, Wisconsin, 2006, p. 177-185 ; DYSON HEJDUK J., *Clodia. A sourcebook*, Norman, 2008 ; SKINNER M.B., *Clodia Metelli. The Tribune's Sister*, Oxford, 2011.

<sup>200</sup> Sobre este escándalo religioso Jean-Marie Pailler llevó a cabo en los años 80 una recapitulación extensísima de la bibliografía que el tema había generado en años anteriores, y una reflexión muy completa sobre el incidente en sí : PAILLER J.-M., *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie : Vestiges, images, tradition*, BEFAR, 270, 1988. Entre sus reflexiones posteriores vean también : « Les Bacchanales : une affaire de famille » dans ANDREAU J., BRUHNS H. (éds.), *Parenté et stratégies familiales dans l'Antiquité romaine*, CEFR, 129, Rome, 1990, p. 77-84 et « Les Bacchanales, dix ans après », *Pallas*, 48, 1998, p. 67-86. Veán también : URRUELA QUESADA J.J., « La represión de las Bacanales en Roma en 186 A.d.J.C. », *HAnt*, 4, 1974, p. 49-68 ; SANAHUJA YLL M.E., PRIETO ARCINIEGA A., « El papel de la mujer en las Bacanales romanas », *MHA*, 5, 1981, p. 143-152.

emocionales. Ciertamente, Sulpicia, al ser una mujer de avanzada edad contaría con una red de conocidos más amplia que las damas más jóvenes de su mismo rango, ya que habría podido cultivarla durante más tiempo; siendo una mujer experimentada, el cónsul también podría contar con ella para actuar de forma calmada y no impetuosa; y, al tener una reputación intachable construida a lo largo de muchos años, también podría intervenir en este escabroso tema, que sin duda la obligaría a entrar en contacto con personas de moral más disipada, sin que su propio nombre se viese cuestionado por ello<sup>201</sup>.

La primera interrogada para avanzar con el caso es Ebucia, la tía con la que estaba conviviendo el denunciante, y la segunda Hispala, su amante. En ambos casos queda patente que las dos mujeres se sienten inferiores y dependientes de la buena voluntad de Sulpicia, pero el modo en el que son atendidas presenta diferencias reseñables. Ebucia, descrita por Sulpicia como una mujer íntegra a la antigua usanza (*antiqui moris feminam*), responde a la llamada de la suegra del cónsul acudiendo a su casa, donde es recibida únicamente por ella, y más tarde, simulando un encuentro fortuito, se les une el cónsul:

*Consul post diem tertium redire ad se iussum dimisit; ipse Sulpiciam grauem feminam, socrum suam, percunctatus est, ecquam anum Aebutiam ex Auentino nosset. Cum ea nosse probam et antiqui moris feminam respondisset, opus esse sibi ea conuenta dixit: mitteret nuntium ad eam, ut ueniret. Aebutia accita ad Sulpiciam uenit, et consul paulo post, uelut forte interuenisset, sermonem de Aebutio fratris eius filio infert. Lacrimae mulieri obortae, et miserari casum adolescentis coepit, qui spoliatus fortunis, a quibus minime oporteret, apud se tunc esset, eiectus a matre, quod probus adolescens – dii propitii essent – obscenis, ut fama esset, sacris initiari nollet<sup>202</sup>.*

---

<sup>201</sup> Sarah Casamayor Mancisidor ha observado que las fuentes romanas presentan dos imágenes contrapuestas de las *vetulae*: por una parte, la imagen de la *materfamilias* respetable, encarnado en ejemplos como este de Sulpicia, o los de Conelia y Veturia, caracterizadas por su sabiduría y su dignidad; y por la otra, la anciana libidinosa y repulsiva presente en las obras cómicas, ridiculizada tanto por sus acciones como su aspecto. CASAMAYOR MANCISIDOR S., « La vejez femenina en perspectiva histórica: las *vetulae* de la antigua Roma », *Ámbitos: revista de estudios de ciencias sociales y humanidades*, 38, 2017, p. 65-72. Cf. « Vejez y sexualidad femenina en la antigua Roma: un acercamiento desde la literatura », *Journal of Feminist, Gender and Women Studies*, 4, 2016, p. 1-9; *La vejez femenina en la antigua Roma: cuerpos, roles y sentimientos*, Oviedo, 2020. Nosotros consideramos que esta extrema diferenciación podría tener que ver con la *pudicitia*, pues si la juventud contaba con la falta de conocimiento y la impulsividad para excusar sus faltas, las *vetulae*, supuestamente no podrían alegrar ninguna de ellas y, por lo tanto, o bien eran un icono de autocontrol y prudencia, una imagen a la que aspirar; o la personificación del descontrol.

<sup>202</sup> Liv. 39.11.4-7 : « El cónsul lo despidió indicándole que volviera dos días más tarde y él preguntó a su suegra Sulpicia, una mujer respetable, si conocía a una anciana del Aventino llamada Ebucia. Ella respondió que la conocía como una mujer íntegra a la antigua usanza, y el cónsul dijo que necesitaba

Postumio, convencido por su testimonio, decide seguir indagando, y pide a Sulpicia que llame a Hispala, la amante. Ésta, a diferencia de Ebucia, es recibida por el cónsul, la suegra y todo su séquito de lictores, lo cual la desconcierta y asusta (*postquam lictores in uestibulo turbamque consularem et consulem ipsum conspexit, prope exanimata est*). Para el interrogatorio el cónsul permite que su suegra esté presente, pero la conversación, a diferencia de la anterior, es conducida en términos mucho más bruscos, y el propio cónsul incluso la llega a amenazar con las consecuencias de no ser completamente honesta (*Neganti ultra quicquam scire, non eandem dicere, si coarguatur ab alio, ac per se fatenti ueniam aut gratiam fore*)<sup>203</sup>. A medida que la muchacha se pone más y más nerviosa y su yerno monta en cólera, Sulpicia trata de

---

verse con ella, que le enviase recado para que viniera. Recibido el aviso, Ebucia se presentó ante Sulpicia y poco después llegó el cónsul como por casualidad y llevó la conversación hacia Ebucio, el hijo de su hermano. La mujer rompió a llorar y comenzó a lamentarse por la suerte del joven que, después de haber sido despojado de sus bienes por quienes menos debían hacerlo, estaba entonces con ella, al haberlo echado su madre porque, siendo un joven honrado, se negaba – ¡que los dioses le valieran! – a ser iniciado en unos misterios obscenos según se decía ».

<sup>203</sup> Liv. 39.12.2-13.3 : *Ad cuius nuntium perturbata Hispala, quod ad tam nobilem et grauem feminam ignara causae arcesseretur, postquam lictores in uestibulo turbamque consularem et consulem ipsum conspexit, prope exanimata est. In interiorem partem aedium abductam socru adhibita consul, si uera dicere inducere in animum posset, negat perturbari debere; fidem uel a Sulpicia, tali femina, uel ab se acciperet; expromeret sibi, quae in luco Stimulae Bacchanalibus in sacro nocturno solerent fieri. Hoc ubi audiuit, tantus pauor tremorque omnium membrorum mulierem cepit, ut diu hiscere non posset. Tandem confirmata puellam admodum se ancillam initiatam cum domina ait: aliquot annis, ex quo manumissa sit, nihil quid ibi fiat scire. Iam id ipsum consul laudare, quod initiatam se non infitiaretur: sed et cetera eadem fide expromeret. Neganti ultra quicquam scire, non eandem dicere, si coarguatur ab alio, ac per se fatenti ueniam aut gratiam fore; eum sibi omnia exposuisse, qui ab illa audisset. Mulier haud dubie, id quod erat, Aebutium indicem arcani rata esse, ad pedes Sulpiciae procidit, et eam primo orare coepit, ne mulieris libertinae cum amatore sermonem in rem non seriam modo sed capitalem etiam uerti uellet: se terrendi eius causa, non quod sciret quicquam, ea locutam esse. Hic Postumius accensus ira tum quoque ait eam cum Aebutio se amatore cauillari credere, non in domo grauissimae feminae et cum consule loqui. Et Sulpicia attollere pauentem, simul illam adhortari, simul iram generi lenire. « Hispala quedó desconcertada al recibir este mensaje porque no sabía por qué se la invitaba a presentarse ante una dama tan ilustre y respetable, y cuando vio en el vestíbulo a los lictores y el séquito del cónsul y al cónsul en persona estuvo a punto de desmayarse. El cónsul la hizo pasar a una parte más interior de la casa y en presencia de su suegra, por si podía decidirla a decir la verdad, le aseguró que no debía preocuparse, que se fiara de la palabra de una mujer como Sulpicia o de su propia palabra; que le explicara lo que solía ocurrir en los ritos nocturnos de las Bacanales en el bosque sagrado de Estimula. Al oír esto le entró tal pánico y tales temblores en todos sus miembros que durante largo rato no fue capaz de abrir la boca. Cuando al fin se recuperó dijo que siendo esclava, muy niña aún, había sido iniciada junto con su ama; desde que había sido manumitida, hacía varios años, no sabía nada de lo que allí ocurría. El cónsul dijo que ya el hecho en sí de no negar que había sido iniciada era encomiable, pero que le contase también lo demás con la misma sinceridad. Como ella aseguraba que no sabía nada más, le dijo que si era desmentida por otro no tendría el mismo perdón y el mismo reconocimiento que si confesaba espontáneamente, que a él se le había contado todo quien se lo había oído a ella. La mujer, convencida plenamente de que, como era el caso, Ebucio había revelado el secreto, se echó a los pies de Sulpicia y primeramente comenzó a rogarle que no permitiese que la conversación de una liberta con su enamorado se convirtiese en algo no sólo serio sino incluso fatal; ella había hecho aquellos comentarios para asustarlo, no porque estuviera al tanto de cosa alguna. En ese momento Postumio, montando en cólera, le dijo que también ahora creía ella estar charlando con su amante y no en casa de una dama respetabilísima y hablando con un cónsul; Sulpicia, por su parte, alzó a la aterrada mujer y trataba a un tiempo de animarla y de aplacar las iras de su yerno ».*

calmarlos a ambos, hasta que por fin consiguen una confesión detallada sobre las prácticas que se llevan a cabo en esos rituales<sup>204</sup>.

Lo más interesante de este texto, es que, al ser el propio cónsul el que recurre a ella, confirma que los romanos consideraban las relaciones de *amicitia* femeninas una forma de interacción social perfectamente respetable, siempre y cuando se llevasen a cabo en privado y entre las matronas. De ahí que sea destacable el tacto con el que es conducido el interrogatorio de Ebucia. Ésta entra a la casa como invitada de Sulpicia, y el interrogatorio toma forma de una conversación privada entre ella y ésta última. El cónsul se les une más tarde, tratando de enmascarar su presencia como algo casual para dejar claro que la que tenía las riendas de esa interacción era su suegra, y proteger así la *pudicitia* de la invitada, que no había acudido a aquella casa para ser acusada de algún delito o para hablar con un hombre al que no conocía. Es interesante notar también, recordando el texto de Plauto y la mención a las relaciones entre mujeres de diferentes estratos sociales, que en el caso de Hispala no se toman tantas medidas para proteger su honor. La presencia de los lictores hace patente que la suya no es una reunión social, sino un interrogatorio oficial; y, sin embargo, el cónsul permite a su suegra asistir e incluso intervenir para proteger a la joven de cualquier daño físico. En este sentido, el texto resulta también útil para ver que, en el contexto doméstico, las normas de conducta eran, sino opuestas a las que regían en los espacios públicos, al menos distintas. Sulpicia, al fin y al cabo, actúa para servir y complacer los deseos de su yerno, no obstante, este último, a pesar de ser el cónsul, mide mucho sus acciones para mostrar deferencia para con su suegra, y moderación en el trato de las mujeres que entran en la casa. El texto permite deducir que, al venir ambas respondiendo al llamado de Sulpicia, debían ser tratadas con cierto respeto mientras permaneciesen en su casa, o de lo contrario se corría el riesgo de manchar su reputación<sup>205</sup>.

El último texto<sup>206</sup> con el que contamos para analizar las relaciones de *amicitia* femeninas de la época republicana la encontramos en la obra de Apiano, quien, en su

---

<sup>204</sup> A pesar del mal trago, Hispala recibió su recompensa por haber ayudado a descubrir el escándalo, recibiendo permiso oficial para casarse sobre su rango sin perjuicio para su marido, entre otros beneficios. Cf. Liv. 39.19.

<sup>205</sup> Más adelante analizaremos en mayor profundidad la relación de las matronas con el espacio doméstico, y cómo influyó a la creación de un rol femenino en las prácticas diplomáticas de la época imperial (3.2.2).

<sup>206</sup> También hemos de tener en cuenta el siguiente texto de Plutarco (*Ant.* 1.2.1-3): Ἦν δ' αὐτῷ γυνὴ Ἰουλίᾳ τοῦ Καισάρων οἴκου, ταῖς ἀρίσταις τότε καὶ σωφρονεστάταις ἐνάμιλλος. ὑπὸ ταύτης ὁ υἱὸς Ἀντώνιος ἐτράφη, μετὰ τὴν τοῦ πατρὸς τελευτὴν Κορνηλίῳ Λέντῳ γαμηθείσης, ὃν Κικέρων ἀπέκτεινεν τῶν Κατιλίνα συνωμοτῶν γενόμενον. αὕτη δοκεῖ τῆς σφοδρᾶς ἔχθρας Ἀντωνίῳ πρὸς

obra sobre las guerras civiles, menciona una ocasión en la que las matronas romanas marcharon en protesta hacia el foro y, ante la falta de otros defensores, eligieron a Hortensia, hija del orador Quinto Hortensio Hortalo, para pronunciar un discurso presentando su causa<sup>207</sup>. Este hecho ocurrió en el año 42 a.C., en respuesta a un impuesto que los triunviros demandaron de las 1400 mujeres más ricas de la ciudad con el objetivo de conseguir fondos para la guerra civil, algo que ellas encontraron totalmente inaceptable<sup>208</sup>. En cuanto a las relaciones de *amicitia* corresponde, es el preámbulo de este discurso, sus primeras líneas, las que más nos interesan, ya que en ellas Hortensia menciona que si se encuentra pronunciando un discurso público en el Foro no es por gusto, ni porque las mujeres que la siguen demanden las prerrogativas

---

Κικέρωνα πρόφασις καὶ ἀρχὴ γενέσθαι. φησὶ γοῦν Ἀντώνιος οὐδὲ τὸν νεκρὸν αὐτοῖς ἀποδοθῆναι τοῦ Λέντλου πρότερον ἢ τῆς γυναικὸς τοῦ Κικέρωνος τὴν μητέρα δεηθῆναι. τοῦτο μὲν οὖν ὁμολογουμένως ψεῦδός ἐστιν· οὐδεὶς γὰρ εἶρχθη ταφῆς τῶν τότε κολασθέντων ὑπὸ τοῦ Κικέρωνος. « Su mujer Julia, de la casa de los Césares, era capaz de rivalizar con las más nobles y más honorables mujeres de entonces. La educación de su hijo, Antonio, quedó a su cargo tras de la muerte del padre, y ella después se casó con Comelio Léntulo, al que Cicerón luego mandó ejecutar por formar parte de la conspiración de Catilina. Se cree que éste fue el origen y la razón por la que Antonio odiaba acérrimamente a Cicerón. De hecho, Antonio asegura que no les devolvieron el cadáver de Léntulo hasta que su madre fue a implorárselo a la mujer de Cicerón, pero esto es enteramente falso, porque a ninguno de los que fueron castigados por Cicerón se les negó la sepultura ». Según este texto de Plutarco, uno de los reproches de Marco Antonio a Cicerón era que, tras haber condenado la muerte a su padrastro, Cornelio Lentulo, el Arpinate no accedió a entregar su cuerpo para que le diesen sepultura hasta que Julia, la madre de Antonio y esposa del difunto, se lo suplicó a la esposa de Cicerón y ésta, a su vez (se entiende), a él. Puesto que Plutarco desmiente que esto hubiera tenido lugar y lo presenta únicamente como parte de los prejuicios que alimentaban la ira de Antonio (también Cicerón lo afirmaba en las *Filípicas*, 2.17), no lo incluimos en la argumentación para probar la existencia de estas redes de reciprocidad femeninas. No obstante, el hecho mismo de que ésta fuese la asunción de Marco Antonio, implica que la práctica era lo bastante común para resultar plausible.

<sup>207</sup> Val. Max., 8.3.3 ; Quint., *Inst. Orat.*, 1.1.6 ; App., *BC*, 4. 32-33. Bronwyn Hopwood ha analizado en profundidad este discurso y defiende que Tito-Livio y Apiano probablemente se basaron en el mismo famoso discurso de Hortensia, el primero para construir la respuesta del tribuno de la plebe Lucio Valerio (34.5.3-13) al ya mencionado discurso de Catón, y el otro para describir el caso de la propia Hortensia. Ver : HOPWOOD B., « Hortensia speaks : an authentic voice of resistance ? » dans WELCH K. (éd.), *Appian's Roman History. Empyre and Civil War*, Swansea, 2015, p. 315-317.

<sup>208</sup> En principio, la tradición les daba la razón a las matronas, ya que, históricamente, éstas solo contribuyeran con donaciones voluntarias en momentos de grave peligro para la supervivencia de la ciudad. La primera de estas donaciones voluntarias de las que tenemos noticia (Liv., 5.25.8-10 ; Plu. *Cam.* 8) se realizó para poder enviar una ofrenda a Delfos, y la segunda (Liv., 5.50.7 ; 34.5.9) tuvo lugar durante el asedio de los Galos, con el objetivo de pagar el rescate que aquellos demandaban para retirar sus tropas. Las únicas mujeres que tenían alguna obligación fiscal desde antaño eran las viudas y las huérfanas (todos los huérfanos, en realidad) que, aunque estaban exentas de pagar el *tributum* si debían hacer una aportación especial para mantener la caballería (Liv. 1.43.9 ; Cic. *Rep.* 2.20.36 ; Plu. *Publ.* 12.4 ; *Cam.* 2.4-5). Fue únicamente a partir del siglo II a.C. cuando los intentos de tasar las fortunas de las mujeres aumentaron, seguramente debido a que los cambios en las prácticas matrimoniales aumentaron el número de fortunas considerables controladas por mujeres. Sobre el sistema fiscal romano y su funcionamiento : WISEMAN T.P., « The census in the first century BC », *JRS*, 59, 1969, p. 59-74 ; NICOLET C., *Tributum : recherches sur la fiscalité directe sous la république romaine*, Bonn, 1976 ; *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, 1989 (1<sup>re</sup> éd. 1976), p. 280-386 ; *Censeurs et publicains : économie et fiscalité dans la Rome antique*, Paris, 2000, p. 20-43 ; FRANCE J., *Tribut : Une histoire fiscale de la conquête romaine*, Paris, 2021.

políticas de los ciudadanos, sino porque se les ha denegado la audiencia privada que, como mandaba la costumbre, habían pedido para tratar de solucionar su problema. Según su discurso, en cuanto recibieron noticia de la nueva medida fiscal, las matronas acudieron a ver a las parientes de los triunviros. Octavia, hermana de Octavio y Julia, madre de Antonio, las recibieron bien y aceptaron prestarles su apoyo, pero Fulvia no se dignó a escucharlas, y fue esta ofensa lo que las empujó a presentar sus quejas de una forma tan poco ortodoxa:

Αἰ δὲ γυναῖκες ἔκριναν τῶν προσηκουσῶν τοῖς ἄρχουσι γυναικῶν δεηθῆναι. Τῆς μὲν δὴ Καίσαρος ἀδελφῆς οὐκ ἀπετύγχανον, οὐδὲ τῆς μητρὸς Ἀντωνίου· Φουλβίας δέ, τῆς γυναικὸς Ἀντωνίου, τῶν θυρῶν ἀπωθούμεναι χαλεπῶς τὴν ὕβριν ἤνεγκαν, καὶ ἐς τὴν ἀγορὰν ἐπὶ τὸ βῆμα τῶν ἀρχόντων ὠσάμεναι, δισταμένων τοῦ τε δήμου καὶ τῶν δορυφόρων, ἔλεγον, Ὁρτησίας ἐς τοῦτο προκεχειρισμένης· Ὁ μὲν ἤρμοζε δεομένας ὑμῶν γυναῖξι τοιαῖσδε, ἐπὶ τὰς γυναῖκας ὑμῶν κατεφύγομεν· ὁ δὲ οὐχ ἤρμοζεν, ὑπὸ Φουλβίας παθοῦσαι, ἐς τὴν ἀγορὰν συνεώσμεθα ὑπ' αὐτῆς<sup>209</sup>.

En este último texto vemos características que ya hemos mencionado antes, como la elección de las matronas a las que presentar la petición en función de cómo estaban emparentadas con los poderosos, y el intento de mantener una reunión privada sobre un asunto público en casa de las mujeres elegidas por su influencia, con el objetivo de que estas después transmitiesen sus deseos y tratarasen de convencer a sus parientes para apoyarlas. Lo más curioso es, sin embargo, que este hecho retrata lo que podía ocurrir cuando las relaciones de reciprocidad entre las mujeres no funcionaban, que éstas tratarasen de buscar otra forma, más pública, de hacerse escuchar. Ésta podría ser la razón por la que la práctica privada de la *amicitia* entre las matronas era ampliamente tolerada por la sociedad romana y explicaría la crítica contra Fulvia. En principio, teniendo en cuenta que la *pudicitia* exigía a las mujeres romanas mantenerse al margen

---

<sup>209</sup>App. BC. 4.32-33 : « Las mujeres decidieron elevar súplicas a los familiares femeninos de los triunviros. Con la hermana de Octavio no fracasaron en su propósito, ni tampoco con la madre de Antonio, pero Fulvia, la esposa de este último, las rechazó de mala manera de las puertas de su casa, ultraje que no toleraron. Entonces forzaron el paso hasta el foro, hacia la tribuna de los triunviros, y el pueblo y los guardianes les franquearon el acceso. Allí, por boca de Hortensia que había sido elegida para hablar, pronunciaron las siguientes palabras: ‘En aquello que correspondía a unas mujeres de nuestro rango solicitar de vosotros, recurrimos a vuestras mujeres, pero en lo que no estaba acorde, el ser ultrajadas por Fulvia, nos hemos visto empujadas a acudir, todas juntas, al foro, por su causa [...]’ ». Cf. GRANADOS DE ARENA D.H., « Actitud admirable de dos mujeres en épocas difíciles. La *uxor ignota* de la *Laudatio funebris* y Hortensia, la hija del orador », *REC*, 17, 1986, p. 93-107 ; LÓPEZ LÓPEZ A., « Hortensia, primera oradora romana », *Florilib*, 3, 1992, p. 317-332 ; MANTZILAS D. 2016, p. 169-174 ; MANZO B., « La parola alle matrone. Interventi femminili in desi pubbliche nell’età tardo repubblicana » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell’azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 121-136.

de la vida pública, parece contraintuitivo que Fulvia fuese criticada por no querer interceder. Sin embargo, con los casos que hemos presentado, podemos deducir que la *amicitia* femenina era una práctica común y aceptada por los romanos, tolerada como una costumbre necesaria para procesar las quejas y peticiones de las matronas (por sí mismas o sus familiares) sin concederles una participación pública ni comprometer la imagen de las instituciones. Siendo así, el rechazo de Fulvia de atender el ruego de las matronas no era una muestra de virtud femenina tratando de reconocer el lugar que le correspondía en la sociedad, sino un alarde de orgullo e incompetencia, por poner en peligro la marcha habitual de la vida ciudadana al negarse a participar en una costumbre totalmente aceptada como necesaria, más aún en el contexto de la guerra civil.

En conjunto, gracias a estos textos podemos deducir que las mujeres romanas también utilizaban las relaciones de patronato para conseguir sus objetivos y los de sus familias, aunque las relaciones de reciprocidad entre las matronas seguían una dinámica ligeramente distinta:

- Primero, hemos visto que, a diferencia de los hombres, las mujeres buscaban primero la influencia de otra matrona para conseguir, a través de ella, el consejo y la ayuda de un ciudadano poderoso. Aunque ésta podría ser una característica arcaizante, los textos de Livio parecen indicar que acudir directamente con una petición a hombres ajenos a la familia habría sido indecoroso para ellas.
- Segundo, su relación estaba igualmente basada en la reciprocidad. Las que recibían la petición eran honradas por el reconocimiento que ello suponía para ellas mismas y sus familias. Las peticionarias, en cambio, conseguían la certeza (o casi) de ser escuchadas, y la posibilidad de recibir la ayuda que precisaban. Sin embargo, en el caso de las matronas no encontramos protocolos como la *salutatio*, ni ninguna mención de que estuviesen obligadas a cumplir con compromisos ulteriores la una con la otra. Lo único que trasciende de las fuentes es que la práctica habitual en este tipo de relaciones era que la peticionaria acudiese a la casa de la matrona cuya influencia buscaba, y que la conversación tuviese lugar únicamente entre ellas, para que luego la que había recibido la petición hablase en privado con quien tuviera que convencer.
- Tercero, teniendo en cuenta especialmente el discurso de Catón y el de Hortensia, podríamos argumentar que estas relaciones, aunque pudiesen



suscitar críticas entre los más tradicionales, eran ampliamente aceptadas por la sociedad, consideradas como una forma necesaria de evitar que las matronas optasen por otras vías más públicas de expresar sus opiniones, o para permitir que pudiesen apoyar sus intereses y los de sus familias de una forma que no pusiese en entredicho ni su *pudicitia*, ni la estabilidad de las instituciones romanas.

Estas fuentes sirven para demostrar, por lo tanto, que las mujeres romanas participaban de forma frecuente y legítima en las relaciones de patronato. Contaban con una forma de intervenir propia, estructurada y funcional, que, en última instancia, servía tanto a sus propios intereses como a las de la sociedad romana en general, ya que servía para encauzar algunos problemas internos sin generar confrontamientos abiertos ni cuestionar la buena marcha de las instituciones. Precisamente el hecho de que historiadores como Livio y Apiano tan solo hablen de estas relaciones cuando no han funcionado bien, y que, por el contrario, de su marcha habitual conservemos únicamente detalles parciales en obras más estrechamente ligadas a la vida diaria, como eran el teatro y la correspondencia epistolar, nos reafirma que ésta era una costumbre bastante común y enraizada entre los romanos. Posiblemente, el aumento de la independencia económica de las mujeres desde el siglo II a.C. contribuiría a que su nivel de influencia también creciese, y a que esta costumbre se volviese más común. No obstante, a diferencia de aquel cambio, que sí suscitó numerosos debates, la práctica de las intervenciones privadas entre mujeres parece haber sido universalmente tolerada a pesar de que ofreciese a las matronas una oportunidad de influir en los asuntos políticos de la ciudad. Ello nos lleva a pensar que, en el caso de las mujeres, la preocupación de los romanos no era tanto que interviniesen, transgrediendo así las reglas, sino que se notase que lo hacían, rompiendo en consecuencia la ilusión de estabilidad y continuidad.

## 2.2. Las intervenciones femeninas en el periodo de las guerras civiles

La postura para con sus intervenciones públicas se flexibilizó, sin embargo, en el periodo de guerras civiles. A lo largo de su historia, los romanos siempre se tuvieron que enfrentar a conflictos entre distintos grupos de ciudadanos; la inestabilidad interna

fue un continuo peligro acechante. No obstante, la inmensa acumulación de clientes y riquezas que algunos ciudadanos lograron en las últimas décadas de la República provocó que el frágil equilibrio social, mantenido a duras penas hasta entonces, se desmoronase hasta tal punto que, como muestra la siguiente carta escrita por Cicerón, por primera vez en la historia de Roma, ni siquiera estaba claro cómo debían actuar las matronas en este contexto:

*Tullius Terentiae suae et pater suavissimae filiae, Cicero matri et sorori s. d. plur. Considerandum vobis etiam atque etiam, animae meae, diligenter puto, quid faciatis, Romaene sitis an mecum an aliquo tuto loco: id non solum meum consilium est, sed etiam vestrum. Mihi veniunt in mentem haec : Romae vos esse tuto posse per Dolabellam eamque rem posse nobis adiumento esse, si quae vis aut si quae rapinae fieri coeperint ; sed rursus illud me movet, quod video omnes bonos abesse Roma et eos mulieres suas secum habere, haec autem regio, in qua ego sum, nostrorum est cum oppidorum, tum etiam praediorum, ut et multum esse mecum et, cum abieritis, commode in nostris praediis esse possitis. Mihi plane non satis constat adhuc, utrum sit melius: vos videte, quid aliae faciant isto loco feminae, et ne, cum velitis, exire non liceat; id velim diligenter etiam atque etiam vobiscum et cum amicis consideretis. Domus ut propugnacula et praesidium habeat, Philotimo dicetis ; et velim tabellarios instituatís certos, ut quotidie aliquas a vobis litteras accipiam ; maxime autem date operam, ut valeatis, si nos vultis valere. VIII Kal. Formiis<sup>210</sup>.*

Esta carta, escrita apenas diez días después de que Julio César cruzase el Rubicón con sus legiones, transmite el cúmulo de sentimientos encontrados que los conflictos del final de la República provocaron en los ciudadanos. El más claro y perceptible de ellos es un profundo desasosiego por el porvenir, así como un cierto vértigo al no saber reaccionar ante intereses opuestos. Por una parte, la virtud y el cariño demandaban que

---

<sup>210</sup> Cic. *Fam.* 144 : « Tulio saluda efusivamente a su querida Terencia y a su dulce hija, así como el hijo Cicerón a su madre y a su hermana. Es preciso, vidas mías, que examinéis una y otra vez con atención, así lo creo, qué os conviene hacer: si permanecer en Roma, estar a mi lado o bien quedaros en algún lugar seguro. Es ésta una decisión no exclusivamente mía, sino también vuestra. Así veo las cosas: en Roma podéis quedar a salvo gracias a Dolabela y a un tiempo esta decisión nos puede resultar ventajosa si comenzasen a producirse actos de violencia y saqueos. En cambio, me impulsa en sentido contrario el comprobar que todos los hombres de bien abandonan Roma acompañados por sus mujeres. Además en esta región en la que me encuentro hay tanto poblaciones como villas ligadas a mi persona, de modo que podríais estar acompañándome largo tiempo y, cuando me tuviera que ausentar, quedaríais cómodamente y en una posesión nuestra. Todavía no tengo suficientemente claro cuál de las dos opciones es mejor. Mirad vosotras qué hacen las demás mujeres de vuestro entorno y cuidad no os resulte imposible la huida cuando lo pretendáis. Quisiera que lo examinarais con atención una y otra vez entre vosotras y con las amistades. Ordenad a Filótimo que disponga defensas y guardias en la casa. Desearía además que organicéis un servicio de correos de confianza para recibir cada día alguna carta vuestra. Pero sobre todo poned cuidado en atender a vuestra salud, si queréis que la nuestra sea buena. Formias, 22 de enero.»

el Arpinate ordenase a su mujer y a su hija abandonar Roma cuanto antes para ponerlas a salvo. Tal y como, por otra parte, el decoro y la tradición protegían normalmente a las mujeres de las revanchas políticas y, con la moneda ya en el aire, resultaba útil mantenerlas en Roma para proteger los bienes y anticiparse al cambio de circunstancias.

Cicerón no sabía por qué curso de acción optar, y recomendaba a su esposa e hija que ellas mismas tomaran una decisión en función de lo que hicieran el resto de las matronas (*Mihi plane non satis constat adhuc, utrum sit melius : vos videte, quid aliae faciant*). Ésta era una posición totalmente comprensible, dado que las últimas décadas de la República crearon, sin pretenderlo, nuevas responsabilidades para las mujeres romanas<sup>211</sup>. La excepcionalidad de la situación hacía que los hombres de la aristocracia fuesen más vulnerables a la violencia motivada por causas políticas que sus mujeres, ello trastocó considerablemente el reparto de responsabilidades en numerosos hogares, obligando a las matronas a intervenir de forma más pública para proteger los intereses de sus familias. Sin embargo, todavía no se habían creado nuevos códigos de conducta que se adaptasen a las circunstancias y proveyesen a los ciudadanos de un claro modelo que seguir, de ahí la necesidad de improvisar sobre la marcha, y de hacerlo prestando atención al comportamiento del resto de las matronas para asegurarse de que sus acciones no acarreasen la pérdida de la respetabilidad.

Las fuentes que conservamos presentan esta flexibilización de los roles de género como una triste consecuencia del constante estado de alarma en el que se encontraba sumida la ciudad, que obligó a las matronas de algunas de las familias más ilustres a correr graves peligros y a sufrir devastadoras vejaciones para proteger a sus familiares

---

<sup>211</sup> El progresivo empoderamiento de las mujeres romanas a lo largo de la República, y su rol crucial en los momentos más duros de las proscripciones y guerras civiles para salvar las vidas y el estatus de sus familiares es hoy en día uno de los campos más prolíficos en el estudio de la Antigüedad romana. Destacamos : BAUMAN R.A., *Women and Politics in Ancient Rome*, Londres et New York, 1992 ; DETTENHOFER M.H., « Zur politischen Rolle der Aristokratinnen zwischen Republik und Prinzipat », *Latomus*, 51, 4, 1992, p. 775-795 ; HILLARD T.W., « On the stage, behind the curtain : images of politically active women in the late Roman Republic » dans GARLICK B., DIXON S. (éds.), *Stereotypes of Women in Power. Historical Perspectives and Revisionist Views*, Londres et New York, 1992, p. 37-64 ; CID LÓPEZ R., « Mujeres y actividades políticas en la República. Las matronas rebeldes y sus antecesoras en la Roma antigua » dans DOMÍNGUEZ ARRANZ M.A. (coord.), *Mujeres en la antigüedad clásica : género, poder y conflicto*, Saragosse, 2010, p. 125-152 ; BRENNAN T.C., « Perceptions of Women's Power in the Late Republic : Terentia, Fulvia, and the Generation of 63 BCE » dans JAMES S.L., DILLON S. (éds.), *A Companion to Women in the Ancient World*, Hoboken, 2012, p. 354-366 ; ROHR VIO F., « La voce e il silenzio : il dissenso delle matrone al tramonto della Repubblica » dans CRISTOFOLI R., GALIMBERTI A., ROHR VIO F. (éds.), *Lo spazio del non-allineamento a Roma fa Tarda Repubblica e Primo Principato. Forme e figure dell'opposizione politica. Atti del Convegno di Studi, Milan, 11-12 aprile 2013*, Rome, 2014, p. 95-115.

y su patrimonio. La famosa inscripción llamada *Laudatio Turiae*<sup>212</sup>, por ejemplo, menciona uno de estos casos en los que la esposa de un hombre, antes poderoso pero caído en desgracia, tuvo que sufrir humillaciones y maltratos por parte del triunviro Marco Lépido para tratar de restaurar el estatus de su marido. Apiano<sup>213</sup> menciona numerosos casos similares que sufrieron las mujeres de los ciudadanos proscritos, y Casio Dión dice que una de ellas, Tanusia, hizo uso de su relación de *amicitia* con Octavia, para conseguir, a través de ella (διὰ τῆς Ὀκταουίας<sup>214</sup>) que Octavio perdonase a su marido. Varios autores mencionan también que durante las proscripciones Julia, la madre de Antonio, salvó la vida de su hermano, Lucio, enfrentándose a los soldados que venían a buscarlo, e incluso a su propio hijo por haberlos mandado<sup>215</sup>. Incluso tras la batalla de Accio, Mucia, la que fuera esposa de Pompeyo Magno y madre de Sexto Pompeyo, también suplicó ante Octavio para salvar la vida de su hijo, Marco Emilio Escauro, condenado a muerte por haber batallado junto a Antonio<sup>216</sup>. La imperiosa necesidad creada por las guerras civiles y las proscripciones hizo que las mujeres que

<sup>212</sup> *CIL* 6, 1527. Sobre esta inscripción : GAFFORINI C., « L'immagine della donna romana nell'ultima Repubblica » dans SORDI M. (éd.), *Autocoscienza e rappresentazione dei popoli nell'antichità*, Milan, 1992, p. 153-172 ; GOWING A., « Lepidus, the Proscriptions and the *Laudatio Turiae* », *Historia*, 41, 3, 1992b, p. 283-296 ; HEMELRIJK E.A., « Masculinity and Femininity in the *Laudatio Turiae* », *CQ*, 54, 1, 2004b, p. 185-197 ; KEEGAN P., « Turia, Lepidus, and Rome's epigraphic environment », *Studia humaniora Tartuensia*, 9, 1, 2008, p. 1-7 ; LINDSAY H., « The man in Turia's life, with a consideration of inheritance issues, infertility, and virtues in marriage in the 1<sup>st</sup> c. BC », *JRA*, 22, 1, 2009, p. 183-195 ; FRANCO C., « La donna e il triumviro. Sulla cosiddetta *laudatio Turiae* » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 137-163.

<sup>213</sup> App. *BC*. 4.39-51.

<sup>214</sup> D.C. 47.7.4-5 : τεκμήριον δέ, Τανουσία γυνή ἐπιφανής τὸν ἄνδρα Τίτον Οὐίνιον ἐπικηρυχθέντα τὸ μὲν πρῶτον ἐς κιβωτὸν παρὰ ἀπελευθέρῳ τινὶ Φιλοποίμενι κατέκρυπεν, ὥστε καὶ πίστιν τοῦ τεθνηκέναι αὐτὸν παρασχεῖν· μετὰ δὲ τοῦτο δημοτελῆ ἑορτήν, ἣν συγγενῆς τις αὐτῆς ποιήσειν ἔμελλε, τηρήσασα, τὸν τε Καίσαρα διὰ τῆς Ὀκταουίας τῆς ἀδελφῆς ἐς τὸ θέατρον μόνον τῶν τριῶν ἐσελθεῖν διεπράξατο, κἀναυῦθα ἐσπηδήσασα τὸ τε πραχθὲν ἀγνοοῦντί οἱ ἐμήνυσε, καὶ τὴν κιβωτὸν αὐτὴν ἐσκομίσασα ἐκεῖθεν τὸν ἄνδρα ἐξήγαγεν, ὥστε τὸν Καίσαρα θαυμάσαντα πάντας μὲν αὐτοὺς ἀφείναι (καὶ γὰρ τοῖς συγκρύψασί τινα θάνατος προεῖρητο), τὸν δὲ Φιλοποίμενα καὶ ἐς τὴν ἰπάδα κατατάξαι. « Una muestra: Tanusia. Ella, una mujer ilustre, en un principio ocultó a su marido, Tito Vinio, que había sido incluido en la lista de proscritos, en un arcón en casa de un liberto, un tal Filopemén, de modo que dio fe de que aquel había muerto. Después de esto, mientras asistía a un festival público que organizaba un familiar de ella, consiguió, sirviéndose de Octavia, la hermana de César, que este entrara solo en el teatro, sin los otros dos triunviros. Entonces ella, abordando a César, ignorante del asunto, se lo reveló y haciendo traer el arcón, hizo salir a su marido de allí. Entonces, César, admirado, dejó en libertad a todos (pues la muerte era también la pena establecida para los que ocultaban a alguien), y a Filopemén lo elevó a la clase de los caballeros. » En cambio, Suetonio (*Aug.* 27.4) y Apiano (*BC*. 4.44) mencionan únicamente el crucial papel del liberto escondiendo a Tito Vinio. Por ello, todas estas menciones resultan útiles para comprender el aura legendaria que se perpetró en torno a las mujeres que vivieron en aquella convulsa época, y también para comprender como éstas supusieron un punto de inflexión en la posición de las mujeres romanas en su sociedad. No obstante, en ningún caso podemos tomar cada una de las menciones como prueba fehaciente de un hecho.

<sup>215</sup> Plu. *Ant.* 20.5-6 ; App. *BC*. 4.37 ; D.C. 47.8.5.

<sup>216</sup> D.C. 51.2.4-5.

hubiesen llevado este tipo de acciones fuesen celebradas a pesar de haber transgredido los límites que la moral imponía a las intervenciones femeninas, habiendo actuado, a menudo, en público o a través de hombres extraños. Todo ello modificó, necesariamente, las concepciones de los romanos sobre lo que sus mujeres podían y debían hacer, al menos en momentos de grave peligro.

Junto a este cambio debemos considerar que tanto en el caso de los hombres como en el de las mujeres, las redes de patronato, que antes tendían a ser más multipolares, comenzaron a concentrarse en torno a unos pocos hombres. El extraordinario poder que estos ciudadanos acumularon en esta época supuso que la toma de decisiones se concentró más y más en ellos y, por consiguiente, sus allegadas también se encontraron en una posición inusualmente relevante para influir en asuntos de gobierno. Para ello se valieron de protocolos sociales ya existentes, los utilizados en los círculos de *amicitia* femeninos, para recibir, transmitir y favorecer las peticiones que se les presentaban. La diferencia más notable frente a los tiempos anteriores es que, en adelante, las peticiones no solo provendrían de otras mujeres, sino de un público mixto, todos en busca de su influencia para hacerse con el favor de los hombres más poderosos de Roma.

Uno de los primeros ejemplos de esta nueva tesitura, según Plutarco, tuvo lugar durante la dictadura de Sila, cuando el pueblo, desesperado por dejar atrás las revanchas entre las facciones, acudió a Metela, su esposa, para pedir su intercesión y convencerle de que dejase volver a los proscritos del bando de Mario: τὴν μὲντοι Μετέλλαν ἐν πᾶσι θεραπέων διετέλεσεν, ὥστε καὶ τὸν Ῥωμαίων δῆμον, ὅτε τοὺς περὶ Μάριον φυγάδας ἐπεθύμει καταγαγεῖν, ἄρνουμένου τοῦ Σύλλα, δεόμενον ἐπιβοήσασθαι τὴν Μετέλλαν<sup>217</sup>. Al igual que en los casos de *amicitia* femenina más tradicionales, Metela, por sí misma, no tenía ningún poder para responder a las peticiones que se le presentaban, pero por su cercanía al dictador y el cariño que éste

---

<sup>217</sup> Plu. *Sull.* 6.12 : « A Metela la cuidó muy bien en todo, hasta tal punto que el pueblo romano, cuando mostró el deseo de que se permitiera regresar a los exiliados del bando de Mario, ante la negativa de Sila, pidió la intercesión de Metela ». La imagen que da de ella Plinio el Viejo (*NH.* 36.116) es en cambio muy diferente, ya que menciona que se aprovechó de las proscripciones para enriquecerse y repartir los bienes confiscados entre sus allegados. Hinard (1985, p. 114) considera que la versión de Plinio es la más plausible, ya que no ve posible que los Metelos fuesen a arriesgar su posición ventajosa enfrentándose a Sila. Dado que el de Metela es un caso aislado, que presenta una forma de intercesión más propia de las mujeres del segundo triunvirato, es posible que Plutarco proyectase al pasado una práctica más reciente con el objetivo de transmitir que el poder de Sila era ya más propio del de un triunviro que el de un ciudadano común. Siendo así, deberíamos entender que el momento en el que la posición de las matronas cambió definitivamente fue el periodo del segundo triunvirato.

le profesaba, era perfecta para solicitar su intercesión. Su ejemplo, más parecido a una audiencia que a una petición privada, nos ayuda a comprender que aquellas mujeres que, como ella misma, se encontraron en la cúspide de la pirámide social romana, ocuparon una posición indefinida, en la que superaban con creces la influencia que cualquier otra matrona republicana pudiera tener, pero no contaban aún con los recursos sociales que permitirían a las mujeres de la *domus Caesarum* intervenir de forma más normalizada.

Entre ellas, fueron las parientes femeninas de Octavio, Antonio y Sexto Pompeyo<sup>218</sup>, las que mayor fama tuvieron. Durante el periodo más intenso de las guerras entre ellos tres, la mayoría de estas mujeres concentraron su influencia en favorecer las negociaciones y tratar de recuperar la paz, ya que esto era lo que el pueblo y los propios generales demandaron de ellas. En este momento, la necesidad de los romanos de buscar una vía de negociación alternativa que no obligase a ninguna de las partes a aceptar la culpa por la eclosión del conflicto (ya que esto habría sido un suicidio político), y la costumbre de las mujeres romanas de navegar entre el terreno privado y el público, convergieron. Así pues, en este contexto de prolongadas guerras civiles, el ejercicio de la influencia personal por parte de estas matronas se convirtió en un recurso relevante para negociar por la paz, sentando un nuevo precedente que poco después justificaría las intervenciones de las mujeres de la casa imperial en determinadas prácticas diplomáticas.

El caso más instructivo para entender lo necesarias que resultaron estas mujeres durante la guerra es el de Julia, la madre de Antonio, que sirvió para promover una nueva alianza entre Octavio y su hijo tras la Guerra de Perugia (41-40):

Οὕτω καθομιλῶν τὸν Καίσαρα ὁ Κοκκήσιος ἐκείνην τε τὴν ἡμέραν ἐξενίζετο παρ' αὐτῷ καὶ ἔδειτο ἐπιστεῦλαι τι τῷ Ἀντωνίῳ, νεώτερον ὄντα πρεσβυτέρῳ. ὁ δὲ πολεμοῦντι μὲν ἔτι οὐκ ἔφη γράψειν· οὐδὲ γὰρ ἐκείνον· μέμψεσθαι δ' αὐτοῦ τῇ μητρὶ, ὅτι συγγενῆς οὔσα

---

<sup>218</sup> Sobre las mujeres del periodo triunviral : CLUETT R.G., « Roman Women and Triumviral Politics, 43-37 BC », *EMC*, 42, 17, 1998, p. 67-84 ; GUERRA LÓPEZ S., « Mediaciones femeninas en las Vidas Paralelas de Plutarco durante el segundo triunvirato » dans JUFRESA M., MESTRE F., GÓMEZ P., GILABERT P. (éds.), *Plutarco a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio español sobre Plutarco (Barcelona, 6-8 de Novembre de 2003)*, Barcelone, 2005, p. 607-616 ; GARCÍA VIVAS G.A., *Octavia contra Cleopatra. El papel de la mujer en la propaganda política del Triunvirato (44-30 a.C.)*, Madrid, 2013 ; LEJEUNE F.S., « Les interventions des femmes de l'entourage des imperatores dans la sphère publique de la mort de César aux accords de Misène » dans BAUDRY R., DESTEPHEN S. (éds.), *La société romaine et ses élites. Hommages à Elizabeth Deniaux*, Paris, 2012, p. 99-108 ; ROHR VIO F., « *Femina lectissima* : Giulia, madre di Marco Antonio, tra descrizione e rappresentazione », *Romanitas*, 11, 2018, p. 43-63 ; GARCÍA VIVAS G.A., « Mucia Tercia : matrona romana, mediadora política. Un estado de la cuestión », *Fortunatae*, 29, 2019, p. 163-172.

καὶ προτιμηθεῖσα ἐκ πάντων ὑφ' αὐτοῦ, φύγοι τὴν Ἰταλίαν καθάπερ οὐ τευξομένη πάντων ὡς παρ' υἱοῦ. ὧδε μὲν καὶ ὁ Καῖσαρ ἐτέχναζε καὶ ἐπέστελλε τῇ Ἰουλίᾳ. ἐξίοντι δὲ τοῦ στρατοπέδου τῷ Κοκκηίῳ πολλοὶ τῶν ταξιάρχων τὴν γνώμην ἐξέφερον τοῦ στρατοῦ. ὁ δὲ καὶ τὰλλα καὶ τόδε αὐτὸ τῷ Ἀντωνίῳ μετέφερεν, ἵνα εἰδεῖη πολεμήσοντας οὐ συντιθεμένῳ. συνεβούλευεν οὖν Πομπήιον μὲν ἐς Σικελίαν ἐξ ὧν ἐπόρθει μετακαλεῖν, Ἀηνόβαρβον δὲ ποιπέμπειν, ἕως αἰ συνθῆκαι γένοιτο. παρακαλοῦσης δὲ καὶ τῆς μητρὸς ἐς ταῦτα τὸν Ἀντώνιον (γένει γὰρ ἦν ἐκ τῶν Ἰουλίῳ), ἡσχύνετο Ἀντώνιος, εἰ μὴ γενομένων τῶν συμβάσεων τὸν Πομπήιον αὐθις ἐς συμμαχίαν καλοίη. τῆς δὲ μητρὸς οὐκ ἀπελιζούσης αὐτὰς ἔσεσθαι καὶ Κοκκηίου ἰσχυριζομένου τε περὶ αὐτῶν καὶ ἐπιζομένου τι πλέον εἰδέναι, ὁ Ἀντώνιος ἐνεδίδου καὶ τὸν Πομπήιον ἀναχωρεῖν ἐκέλευεν ἐς Σικελίαν, ὡς ἐπιμελησόμενος τῶν συγκειμένων, καὶ Ἀηνόβαρβον ἐπεμπεῖν ἡγεῖσθαι Βιθυνίας<sup>219</sup>.

Resulta éste un caso interesantísimo porque explicita la razón por la que Octavio contacta con ella. Apiano deja claro que de ser él el primero en escribir a su adversario, más aún si lo hiciera en tono admirativo para con Antonio, Octavio debilitaría su posición, ya que ello equivaldría a aceptar que la culpa de que hubiese estallado la guerra fue suya. En cambio, al contactar con Julia y pedir su intercesión, podía presentar las mismas ideas sin tener que comprometer su imagen pública, ya que, hacia ella, una matrona de avanzada edad con la que estaba emparentado podía mostrar respeto y admiración sin perjudicar su imagen. Destaca, además, que en lugar de recurrir a la súplica como era costumbre en las relaciones entre mujeres, Octavio prefirió acusar (μέμψεσθαι) a Antonio ante su madre. Así, aunque mostrara deferencia para con ella, dejaba claro que no estaba pidiendo un favor, sino más bien reclamando una restitución. Esto servía, precisamente, para que Octavio no tuviese que claudicar y hacer ninguna muestra de debilidad, no obstante, el objetivo era el mismo: que Julia

---

<sup>219</sup> App. BC. 5.63 : « Conversando de esta suerte con Octavio, Cocceyo pasó aquel día como huésped junto a él y le pidió que le escribiera algunas letras para Antonio, como de un hombre joven a otro de más edad. Pero éste le dijo que él no escribía a alguien que todavía estaba en guerra con él, pues tampoco lo había hecho aquél, pero que se quejaría a la madre de Antonio, porque, a pesar de ser ella familiar suyo y gozar de los máximos honores de su parte, había huido de Italia como si no pudiera obtener de él cualquier cosa, al igual que de su propio hijo. De esta forma, Octavio se las ingenió para escribir a Julia. Cuando Cocceyo abandonaba el campamento, muchos de los oficiales le revelaron el sentir del ejército. Y él transmitió a Antonio lo demás, y esto último para que supiera que estaban dispuestos a luchar contra él, si no llegaba a un acuerdo. Aconsejó, por tanto, que hiciera regresar a Pompeyo a Sicilia desde los lugares que estaba saqueando y que enviara a alguna parte a Ahenobardo hasta que se concluyera el tratado. Su madre instaba también a Antonio para que siguiera estos consejos – pues pertenecía al clan Julio –, pero éste sentía la vergüenza de que tendría que llamar de nuevo a Pompeyo, si fracasaban las negociaciones de paz. Mas como la madre le infundía esperanzas de que éstas se efectuarían y Cocceyo lo confirmaba haciendo creer que sabía más cosas, Antonio cedió y ordenó que Pompeyo regresara a Sicilia, como si fuera a ocuparse él personalmente de los asuntos convenidos entre ambos, y envió a Ahenobardo como gobernador de Bitinia ».

convenciese a su hijo de firmar la paz con él. Éste es, probablemente, el caso más ilustrativo para entender que las intervenciones femeninas se volvieron relevantes en el proceso de negociación por la paz precisamente para sortear los problemas que la característica intransigencia romana podía causar. Aunque se tratase de un conflicto entre romanos y no con otros pueblos, los generales no podían admitir la culpa de haber provocado la guerra. Es más, precisamente por el tremendo impacto que ésta tuvo en la población, la única posibilidad para mantener su inocencia ante el pueblo era afirmar que ellos simplemente se habían defendido de los ataques de los demás; y, como todos debían mantener la misma postura, a menudo las negociaciones llegaban a un impasse, volviendo inútiles los recursos habituales de conciliación. Según muestra este texto de Apiano, las intervenciones de las mujeres ofrecían un recurso alternativo, socialmente aceptable pero no oficial, para acercar posturas sin que ninguno tuviese que cargar con la responsabilidad del conflicto.

Varios episodios ocurridos en el año 40 a.C., entre el final de la guerra de Perusia y la paz de Bríndisi, muestran que las parientes de estos generales también cumplieron con otros roles más tradicionales y pasivos a favor de la paz. Por ejemplo, inmediatamente después de la caída de Perusia, con la alianza entre Octavio y Antonio maltrecha por este incidente, ambos generales y Sexto Pompeyo comenzaron a tantear las disposiciones de unos y otros para intentar aprovechar el momento y salir reforzados en las nuevas alianzas que se habrían de formar. A este respecto, Sexto Pompeyo envió a Grecia, donde se encontraba Antonio, a Julia, su madre, que se había refugiado en Sicilia tras la guerra. Así, con la excusa de escoltarla, también mandó a su suegro Lucio Escribonio Libo, a Gneo Sentio Saturnino Véntulo y a otros partidarios suyos que aprovecharon el viaje para intentar convencer a Antonio de mudar sus alianzas. A diferencia de lo que ocurriría más tarde con la oferta de Octavio, en este caso Julia no tuvo parte en la negociación. Para este propósito Pompeyo eligió a sus propios aliados, y ella simplemente fue una muestra de buena voluntad para promover la gratitud de Antonio. Del mismo modo, Octavio, preocupado por la potencia marítima que la unión entre Pompeyo y Antonio podría formar, también trató de fortalecer su posición enviando a Mucia, la madre de Pompeyo, a Sicilia junto a su hijo<sup>220</sup>, y casándose con Escribonia<sup>221</sup>, hermana de Libo. Finalmente, Pompeyo no consiguió lo que buscaba y,

---

<sup>220</sup> App. *BC.* 5.52-53 ; D.C. 48.15.2-3.

<sup>221</sup> Se divorció de ella al año siguiente, el mismo día en el que nació su hija Julia (Suet. *Aug.* 62.2 ; D.C. 48.34.3).



en Brindisi, se selló la paz entre Octavio y Antonio recurriendo al matrimonio de este último con Octavia, la hermana de su rival<sup>222</sup>

Aunque los casos que más destacan en las obras de los autores que hablan sobre las mujeres de esta época son Fulvia y Octavia, tratadas como ejemplos antitéticos. En cuanto a Fulvia<sup>223</sup>, la descripción de su carácter comienza por presentarla como una amenaza para la sociedad durante el periodo de las proscripciones del 43-42 a.C. En el caso anteriormente mencionado de Hortensia, Apiano ya da a entender que todo el incidente tuvo lugar debido a la cerrazón y a la falta de civismo de la esposa de Antonio, que se negó a recibir a las matronas en privado para que estas pudieran expresar sus tribulaciones de la forma habitual y, en consecuencia, provocó una

---

<sup>222</sup> Plu. *Ant.* 31.4-5. Cf. App. *BC.* 5.64 ; D.C. 48.31.3. En un significativo artículo, Hannah Cornwell afirma que, puesto que ésta era una medida para acabar con las guerras, la predisposición a la negociación y a la conciliación debía ser parte inherente de la institución del triunvirato, y sugiere también que, por su relación con *concordia*, los matrimonios eran la forma perfecta de sellar las negociaciones : CORNWELL H., « A framework of negotiation and reconciliation in the triumviral period » dans PINA POLO F. (éd.), *The Triumviral Period. Civil War, Political Crisis and Socioeconomic Transformations*, Saragosse, 2020, p. 149-170.

<sup>223</sup> Antes de proceder a la comparación, debemos recordar que Octavio salió vencedor del enfrentamiento, por lo que la historia recordó su versión y convirtió a Antonio en una parábola sobre los peligros de actuar de forma pasional. Una parte esencial de este discurso era mostrar al ciudadano en cuestión como débil e influenciable por las mujeres de su entorno. Sin embargo, dado que las familias de ambos estaban unidas por múltiples lazos (Octavia era la hermana de Octavio, así como la esposa de Antonio; y la madre de éste pertenecía a la *gens* de los Julios), no todas las mujeres del entorno de Antonio podían ser vilipendiadas sin riesgo a afectar también el buen nombre de Octavio, por ello, Fulvia y Cleopatra fueron las elegidas como el objetivo a criticar. Desde la perspectiva que nos dan los siglos, admitiendo además que los autores que conservamos son tardíos, debemos admitir que no sabemos si Fulvia se mereció el escarnio que recibió, pero ya nos haya llegado un relato fiel, un personaje totalmente inventado o algo intermedio, su caracterización muestra a la perfección qué temían los romanos de una mujer con gran influencia. El objetivo de esta tesis no es discernir cuánto hay de realidad en los distintos relatos de las fuentes, sino más bien valorar sus narraciones atendiendo a las características que ellos mismos consideran pertinentes para recrear el anti-modelo de una mujer implicada en asuntos públicos. En los últimos años varios autores han reestudiado la vida de Fulvia tratando de ofrecer cierta perspectiva a sus acciones, y valorando su carácter más allá de la imagen transmitida por los autores de la época imperial : GAFFORINI C., « Le mogli romane di Antonio : Fulvia e Ottavia », *RIL*, 128, 1994, p. 109-134 ; WELCH K.E., « Antony, Fulvia, and the Ghost of Clodius in 47 BC », *G&R*, 42, 2, 1995, p. 182-201 ; RUSSELL B.F., « The Emasculation of Antony : The Construction of Gender in Plutarch's Life of Antony », *Helios*, 25, 1998, p. 121-138 ; FISCHER R.A., *Fulvia und Octavia. Die beiden Ehefrauen des Marcus Antonius in den politischen Kämpfen der Umbruchszeit zwischen Republik und Principat*, Berlin, 1999 ; KADEN S., « Verkannte Weiblichkeit ? – Fulvia in der Erfüllung sozialer Rollen einer matrona Romana », *Potestas*, 5, 2012, p. 83-106 ; ROHR VIO F., *Fulvia. Una matrona tra i signori della guerra*, Naples, 2013 ; HALLETT J.P., « Fulvia : The Representation of an Elite Roman Woman Warrior » dans FABRE-SERRIS J., KEITH A. (éds.), *Women and War in Antiquity*, Baltimore, 2015, p. 247-265 ; KEEGAN P., « Colon(ial)izing Fulvia : (re)presenting the military woman in history, fiction, and art » dans CARLÀ-UHINK F., WIEBER A., *Orientalism and the reception of powerful women from the ancient world*, Londres et New York, 2020, p. 103-122.

protesta pública<sup>224</sup>. Aunque ésta es la menos dañina de las acciones que se le atribuyen durante este periodo pues, según Apiano, también mandó asesinar a un hombre llamado Rufo, únicamente porque aquel poseía una hermosa mansión que no le había querido vender. A pesar de que más tarde se la regaló, Fulvia, sin el conocimiento de Antonio, ordenó incluirlo en las listas de proscritos y colgar su cabeza delante de la casa: καὶ τὴν κεφαλὴν ὁ μὲν Ἀντωνίος οἱ προσφερομένην οὐχ ἑαυτῷ προσήκειν εἰπὼν ἔπεμψεν εἰς τὴν γυναῖκα, ἢ δὲ ἀντὶ τῆς ἀγορᾶς ἐκέλευσεν ἐπὶ τῆς συνοικίας προτεθῆναι<sup>225</sup>. Casio Dión la caracteriza de forma aún más violenta, diciendo que mató a muchos, incluso sin el conocimiento de Antonio (καὶ ἢ γε Φουλουία πολλοὺς καὶ αὐτὴ καὶ κατ' ἔχθραν καὶ διὰ χρήματα, καὶ ἔστιν οὗς οὐδὲ γινωσκομένους ὑπὸ τοῦ ἀνδρός, ἐθανάτωσεν· ἐνὸς γοῦν τινος κεφαλὴν ἰδὼν εἶπεν ὅτι 'τοῦτον οὐκ ἠπιστάμην'<sup>226</sup>), y que cuando les mostraron a ambos la cabeza de Cicerón ella lo ultrajó insultándolo y mutilándolo, pues en sus Filípicas, sin llegar a mencionarla jamás, éste la había tachado de ser una manipuladora que había corrompido y emasculado a todos con los que había estado casada<sup>227</sup>.

Ambos autores presentan a una Fulvia llena de resentimiento y pronta a una violencia chocante, pero lo más destacable es la mención a la sorpresa y desconocimiento de Antonio de las acciones de su esposa, pues ello suponía que ésta mantenía relaciones (políticas, económicas o privadas) de las que su esposo no estaba al tanto. Como punto de comparación, gracias a las cartas privadas de Cicerón<sup>228</sup> sabemos que Terencia

<sup>224</sup> La implicación de Fulvia en este pasaje, junto a todo lo demás que mencionan sobre ella, trata de transmitir que era una matrona que nunca cumplía con lo que se esperaba de ella. Actuaba y se implicaba en asuntos que no le correspondían, y en cambio, en aquellos en los que su intervención hubiese sido apropiada y apreciada para paliar los efectos más negativos de una época violenta, se mantuvo al margen. Es el mismo argumento que pretende presentar Cicerón en las *Filípicas* (3.4 Cf. 5.22 ; 13.18 ; D.C. 45, 35.3) donde, tras muchas veladas acusaciones a su moral, dice de ella que estuvo presente en la diezma de una legión. Las palabras de Cicerón (*quorum ante pedes eius morientium sanguine os uxoris respersum esse constabat*) no solo indican que Antonio era un irresponsable que no conocía la moderación y llevaba ante su esposa actos considerados totalmente inapropiados para una mujer, sino que también dan a entender que Fulvia presenció el horrible hecho sin tratar de apaciguar a Antonio y convencerle de mostrar clemencia.

<sup>225</sup> App. *BC*. 4.29 : « Cuando su cabeza fue llevada a presencia de Antonio, éste dijo que no le concernía el asunto y se la envió a su esposa, la cual ordenó que fuera expuesta delante de la casa en vez de en el foro ». Hinard (1985, p. 439) argumenta que no es en absoluto plausible que Antonio conociese a un Senador que vivía justo al lado de su esposa, por ello argumenta que la versión de Apiano en la que Antonio simplemente acepta que el asunto no le correspondía es más verosímil. En cualquier caso, todos ellos utilizan el episodio para hacer hincapié en la falta de interés de Antonio por controlar las acciones de su esposa. Cf. V.M. 9.5.4.

<sup>226</sup> D.C. 47.8.2-5 : « Y también la propia Fulvia mató a muchos, por odio o por dinero, entre los que se encontraban hombres que ni siquiera eran conocidos por su marido. Pues al menos una vez dijo él al ver la cabeza de uno de ellos: 'A ese no lo conozco'. »

<sup>227</sup> Cic. *Fil.* 1.33 ; 2.11 ; 95 ; 113 ; 5.11 ; 6.4.

<sup>228</sup> Cic. *Att.* 35 ; 227.

también tenía proyectos económicos propios, y su tono no parece implicar que este hecho, de por sí, fuese escandaloso. Pero a diferencia de Antonio, Cicerón se muestra plenamente consciente de los negocios independientes de su esposa e, incluso desde el destierro, trata de ofrecer a ésta su ayuda y su consejo. En el caso de Fulvia, el pasmo de Antonio sirve para presentarlo a él como un hombre débil y despreocupado, y, a ella, como una manipuladora que no se contenta con el rol atribuido a las matronas y quiere usurpar el poder reservado a los hombres. Más aún cuando tenemos en cuenta que la mención a los asesinatos que ella ordenó por su cuenta implicaba no solo que Fulvia contaba con dichas relaciones clandestinas, sino también que estaba dispuesta a valerse de la posición de su marido para llevar a cabo las acciones más brutales con el objetivo único de defender sus intereses personales.

Estas características de su personalidad, según Casio Dión, se acentuaron en ausencia de su marido, y en el año 41 a.C., cuando Antonio partió hacia Oriente y dejó a su esposa y a su hermano Lucio para que cuidasen de sus intereses en Roma, ésta acabó por ejercer el consulado en todos los sentidos salvo en el uso del título: τότε μὲν δὴ ταῦτ' ἐγένετο, τῷ δὲ ἐχομένῳ ἔτει ὄνόματι μὲν ὃ τε Σερούϊλιος ὁ Πούπλιος καὶ ὁ Ἀντώνιος ὁ Λούκιος, ἔργῳ δὲ οὗτός τε καὶ ἡ Φουλουία ὑπάτευσαν<sup>229</sup>. Mientras la frágil paz entre los triunviros se mantuvo, Fulvia controló abiertamente tanto al pueblo como al Senado, transgrediendo todas las normas, pues Lucio no mostró ser más capaz que su hermano para poner freno a sus acciones<sup>230</sup>. Sin embargo, las desavenencias entre los dos bandos volvieron a resurgir en breve a raíz de la repartición de tierras para los veteranos. Al estallar la Guerra de Perusia contra Octavio, Fulvia se ceñó la espada al cinto y actuó como si ella misma fuera general de las tropas antonianas: Φουλουία δὲ τό τε Πραινέστε κατέλαβε καὶ προσεταιριστοὺς βουλευτάς τε καὶ ἱππέας ἔχουσα τὰ τε ἄλλα πάντα μετ' αὐτῶν ἐβουλεύετο, καὶ τὰς παραγγέλσεις ὡς ἑκασταχόσε ἐχρήν ἔπεμπε. καὶ τί ταῦτα θαυμάσειεν ἄν τις, ὅποτε καὶ ξίφος παρεζώννυτο καὶ συνθήματα τοῖς στρατιώταις ἐδίδου, ἐδημηγόρει τε ἐν αὐτοῖς πολλάκις; ὥστε καὶ ἐκεῖνα τῷ Καίσαρι<sup>231</sup>. Su prontitud a armarse y precipitarse a la

---

<sup>229</sup> D.C. 48.4.1 : « Al año siguiente fueron cónsules Servilio Publio y Antonio Lucio, pero solo de nombre, porque, de hecho, lo fueron este último y Fulvia ».

<sup>230</sup> D.C. 48.4.1-6.

<sup>231</sup> D.C. 48.10.3-4 : « Y Fulvia ocupó Preneste, donde tenía senadores y caballeros que le eran adictos, y allí planeaba todo con ellos y enviaba instrucciones a todas partes donde era necesario. ¿Por qué se iba a sorprender alguien de esto, si ella llevaba una espada ceñida a la cintura, daba consignas a los soldados y muchas veces les dirigía arengas? Así pues, con todo aquello se enfrentaba a César ». Para un análisis completo de las fuentes sobre este episodio, vean : ROHR VIO F., « *Dux femina* : Fulvia in armi

guerra contrasta no solo con las acciones de las demás matronas durante este periodo, sino también con la imagen que presenta Casio Dión del propio Octavio.

Según este autor, el triunviro, a sabiendas de que no contaba con los apoyos necesarios para ganar el enfrentamiento, envió emisarios, luego a los propios veteranos e incluso a senadores para tratar de llegar a un acuerdo y evitar el estallido de una nueva guerra. No obstante, Fulvia y Lucio se oponían a cada propuesta y respondían con contraofertas que Octavio no podía aceptar. Ante este impasse, los veteranos tomaron las riendas del desacuerdo y ordenaron a ambas partes reunirse en Gabios, a medio camino entre Roma y Preneste (donde se habían hecho fuerte Fulvia y Lucio), para someterse a su decisión. Octavio acudió, pero los antonianos no se personaron, por lo que los veteranos declararon que los ausentes habían roto los acuerdos y se unieron a la causa del joven César<sup>232</sup>. A pesar de sus esfuerzos, tras un agónico asedio, Lucio y Fulvia perdieron la guerra y los partidarios de Antonio abandonaron Italia<sup>233</sup>. Apiano y Plutarco culpan claramente a Fulvia por la declaración de guerra, asumiendo que, celosa por la atención que Cleopatra recibía de su marido, decidió llamar la atención de Antonio alterando la paz y empujándolo a una guerra<sup>234</sup>. Por ello, en su opinión, la

---

nella polemica politica di età triumvirale » dans LUCHELLI T.M., ROHR VIO F. (éd.), *Viri Militares. Rappresentazione e propaganda tra Repubblica e Principato*, Trieste, 2015, p. 61-89.

<sup>232</sup> D.C. 48. 10-12.

<sup>233</sup> App. BC. 5.50 ; D.C. 48.15.

<sup>234</sup> Plu. Ant. 30.4 ; App. BC. 5.19 y 59. No sabemos con certeza cual fue el rol de Fulvia durante la contienda. Pero las fuentes, incluso aquellas como Apiano más benevolentes con la causa antoniana, mencionan que su comportamiento fue más propio de un general que de una matrona. Además, algunos de los proyectiles con inscripciones ofensivas que los oponentes se lanzaban durante el asedio, y que todavía conservamos, conocidos como *glandes Perusinae*, están dirigidos a Fulvia. Estas inscripciones ofrecen múltiples interpretaciones, pero parece razonable deducir que Fulvia no fue una matrona atrapada entre dos frentes, sino que los octavianos concebían a ambos, Lucio y Fulvia, como sus adversarios. Sobre los *glandes Perusinae* : HALLETT J.P., « *Perusinae glandes and the Changing Image of Augustus* », *AJAH*, 2, 1977, p. 151-171 ; BENEDETTI L., *Glandes Perusinae. Revisione e aggiornamenti*, Rome, 2012. En el caso de Plutarco queda clara la comparación que hace entre Fulvia y Octavia, ya que, al hablar del momento en el que Antonio abandonó a esta última, menciona específicamente que fue ella la que generó los celos en la reina de Egipto. Plu. Ant. 53.5 : 'Εν δὲ Ῥώμῃ βουλομένης Ὀκταουίας πλεῦσαι πρὸς Ἀντώνιον, ἐπέτρεψε Καῖσαρ, ὡς οἱ πλείους λέγουσιν οὐκ ἐκείνη χαριζόμενος, ἀλλ' ὅπως περὶ βρισηθεῖσα καὶ καταμεληθεῖσα πρὸς τὸν πόλεμον αἰτίαν εὐπρεπῆ παράσχοι. [...] αἰσθημένη δ' ἡ Κλεοπάτρα τὴν Ὀκταουίαν ὁμόσε χωροῦσαν αὐτῇ, καὶ φοβηθεῖσα μὴ τοῦ τρόπου τῆ σεμνότητι καὶ τῆ Καίσαρος δυνάμει προσκτησαμένη τὸ καθ' ἡδονὴν ὀμιλεῖν καὶ θεραπεύειν Ἀντώνιον, ἄμαχος γένηται καὶ κρατήση παντάπασιν τοῦ ἀνδρός, ἐρᾶν αὐτῇ προσεποιεῖτο τοῦ Ἀντωνίου, καὶ τὸ σῶμα λεπταῖς καθήρει διαίταις. « Mientras tanto, en Roma, Octavia solicitó permiso para embarcarse y reunirse con Antonio, y César se lo concedió, pero no, como afirman algunos, por agradecerle a ella, sino para que supuestamente el ultraje y el desprecio que se le infligiera proporcionaran una razonable excusa para la guerra. [...] Se dio cuenta Cleopatra de que Octavia estaba dispuesta a luchar decididamente y temió que, haciendo valer la dignidad de sus modales y el poder de su prestigio, como hermana de César, además del placer de su conversación y de las atenciones que le dirigía a Antonio, ella fuera invencible y controlara totalmente a su marido. Así, ella exageró las muestras de su pasión por Antonio: [...] ».

muerte de Fulvia ese mismo año (40) pavimentó el camino para la paz, pues cuando se encontraron en Italia ambos triunviros pudieron acordar que el conflicto fue únicamente obra de Fulvia, y no existía ningún motivo para que hubiese animosidad entre ellos<sup>235</sup>. En suma, Fulvia es caracterizada como una mujer celosa, avariciosa y violenta que no conoce la moderación y rompe con todas las normas sociales a voluntad. En cada acción no hace más que generar la discordia entre los que la rodean y, por esta razón, es la única de este grupo de matronas que intervinieron en la guerra civil que es duramente vilipendiada por las fuentes literarias.

En cambio, la imagen que las mismas fuentes presentan de Octavia es diametralmente opuesta. Las menciones sobre su comportamiento durante las proscripciones, como hemos podido ver en los casos ya presentados de Hortensia y Tanusia, la describen como una matrona que cumplía con su deber al atender las peticiones que se le presentaban, ayudando así a paliar el dolor causado por las persecuciones y evitando que el enfrentamiento fuese a más. Del mismo modo, si a Fulvia le reprochan haber incitado los triunviros a la guerra de Perugia, de Octavia las fuentes escriben que fue fundamental para cimentar la paz en Brindisi y, una vez más, en Tarento (37). Siendo patente la discordia entre los dos generales, Octavia visitó a su hermano antes del encuentro para convencerlo de presentarse con buena voluntad y disposición de negociar. Apiano<sup>236</sup> dice de ella que acudió ante su hermano para arbitrar (δαιτήσουσα) en el conflicto entre él y Antonio, y en esta versión Octavia se mostraba

---

<sup>235</sup> Plu. *Ant.* 30.5-6. Casio Dion (48.28.3), en cambio, cuestiona si la culpa de la guerra fue realmente de Fulvia, o si más bien los triunviros aprovecharon su muerte para encontrar un motivo para la paz que tanto necesitaban.

<sup>236</sup> App. *BC.* 5.93-95: Ὀκταουία οὖν ἐχώρει πρὸς Καίσαρα δαιτήσουσα αὐτοῖς. καὶ ὁ μὲν ἐγκαταλελειφθαι τοῖς κινδύνοις ἔλεγε τοῖς ἐν πορθμῷ καταλαβοῦσιν, ἡ δὲ ἐκκελύσθαι τοῦτο διὰ Μαικίηνα. ὁ δὲ τὸν Ἀντώνιον ἔφη καὶ Καλλίαν ἀπελεύθερον ἐς Λέπιδον ἐκπέμψαι, συντιθέμενον τῷ Λεπίδῳ κατὰ Καίσαρος, ἡ δὲ συνειδένα Καλλίαν περὶ γάμων ἀπεσταλμένον βουλευθῆναι γὰρ Ἀντώνιον πρὸ τῶν Παρθυικῶν ἐκδεδῶσθαι τὴν θυγατέρα τῷ παιδί Λεπίδου, καθάπερ ὁμολόγητο. [...] ἐδωρήσατο δὲ καὶ Ὀκταουία τὸν ἀδελφόν, αἰτήσασα παρ' Ἀντωνίου, δέκα φασήλοις τριηρικτοῖς, ἐπιμίκτοις ἕκ τε φορτίδων νεῶν καὶ μακρῶν, καὶ τὴν Ὀκταουίαν ὁ Καῖσαρ χιλίοις λογάσι σωματοφύλαξιν, οὓς ἐπιλέξατο Ἀντώνιος. « Así pues, Octavia acudió junto a su hermano para servir de intermediaria entre ambos. Octavio se quejó de haber sido abandonado en los peligros que había sufrido en el Estrecho, y ella le contestó que este asunto había sido explicado por medio de Mecenas. Octavio dijo que Antonio había enviado a su liberto Callias a Lépido a fraguar un pacto con éste en contra suya; pero Octavia replicó que él sabía ya que Callias había sido enviado para tratar una cuestión de bodas, pues Antonio quería casar a su hija con el hijo de Lépido, tal como estaba acordado antes de la expedición contra los partos. [...] hicieron un intercambio, Antonio cedió a Octavio ciento veinte naves, que envió de inmediato y las entregó en Tarento, y Octavio prometió enviarle a cambio veinte mil soldados de infantería. Octavia regaló a su hermano, por el favor solicitado de parte de Antonio, diez *fesoles* equipados a la manera de trirremes – combinación de barcos mercantes y de guerra –, y Octavio obsequió a su hermana con mil soldados escogidos para que le sirviesen de guardia personal, a elección de Antonio ».

más entera, escuchaba las quejas de su hermano y trataba de hacerle ver que no tenía motivos por los que estar enfadado, explicando los malentendidos que habían tenido lugar. En cambio, la versión de Plutarco<sup>237</sup> la presentaba compungida y suplicante, sin responder a ninguna de las quejas de su hermano y sin tratar de defender la posición de Antonio, limitándose a rogar (δεομένη) a su hermano por la paz. Para ello Octavia utilizó un argumento emocional, expresando las pérdidas que ella sufriría en cualquiera que fuera el desenlace de la guerra entre ellos dos, y apelando a su vínculo y a la responsabilidad personal de su hermano para con ella, con el objetivo de convencerle. Finalmente lo consiguió, y gracias a su intervención Octavio acudió a Tarento en son de paz (εἰρηνικῶς). Ambos autores<sup>238</sup> concuerdan, en cambio, que Octavia participó en las negociaciones de los nuevos términos, tratando de convencer a cada parte de hacer las concesiones necesarias para mantener la paz. Algo inusitado incluso en el contexto de las guerras civiles, ya que las intervenciones femeninas, como en el caso de Julia, solían limitarse a llevar a las partes a la mesa de negociación, sin ejercer ningún control sobre el resultado final.

Tanto Plutarco como Apiano son autores de épocas posteriores, y cada uno presenta una versión de los personajes y de los acontecimientos que mejor encajaba con su

---

<sup>237</sup> Plu. *Ant.* 35.1-7 : Αὐτὸς δὲ πάλιν ἐκ τινῶν διαβολῶν παροξυνθεὶς πρὸς Καίσαρα, ναυσὶ τριακοσίαις ἔπλει πρὸς τὴν Ἰταλίαν· οὐ δεξαμένῳ δὲ τῶν Βρεντεσινῶν τὸν στόλον εἰς Τάραντα περιώρμισεν. ἐνταῦθα τὴν Ὀκταουίαν - συνέπλει γὰρ ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος αὐτῶ - δεηθεῖσαν ἀποπέμπει πρὸς τὸν ἀδελφόν, ἔγκυον μὲν οὔσαν, ἤδη δὲ καὶ δευτέρῳ ἐξ αὐτοῦ θυγάτριον ἔχουσαν. ἢ δ' ἀπαντήσασα καθ' ὁδὸν Καίσαρι καὶ παραλαβοῦσα τῶν ἐκείνου φίλων Ἀγρίππαν καὶ Μαικήναν, ἐνετύγχανε πολλὰ ποτινωμένη καὶ πολλὰ δεομένη μὴ περιδεῖν αὐτὴν ἐκ μακαριωτάτης γυναικὸς ἀθλιωτάτην γενομένην. νῦν μὲν γὰρ ἅπαντας ἀνθρώπους εἰς αὐτὴν ἀποβλέπειν, αὐτοκράτορων δυεῖν τοῦ μὲν γυναῖκα τοῦ δ' ἀδελφὴν οὔσαν· εἰ δὲ τὰ χεῖρω κρατήσειεν ἔφη καὶ γένοιτο πόλεμος, ὑμῶν μὲν ἄδηλον ὅτω κρατεῖν ἢ κρατεῖσθαι πέπρωται, τὰ ἑμὰ δ' ἀμφοτέρως ἄθλια. τούτοις ἐπικλασθεὶς ὁ Καῖσαρ ἤκεν εἰρηνικῶς εἰς Τάραντα, [...] Ὀκταουία τῶν ὁμολογημένων χωρὶς ἠτήσατο τῶ μὲν ἀδελφῶ παρὰ τοῦ ἀνδρὸς εἴκοσι μυοπάρωνας, τῶ δ' ἀνδρὶ παρὰ τοῦ ἀδελφοῦ στρατιώτας χιλίους. « Después, Antonio envió a Octavia (pues iba con él en el barco desde Grecia) junto a su hermano, a petición suya, ya que estaba embarazada de la segunda hija que tuvo de Antonio. Acudió a su encuentro su hermano en compañía de los amigos de él, Agripa y Mecenas, y ella se mostró muy agitada, pidiendo con insistencia a lo largo de su coloquio que no permitiera que esta mujer, de ser la más feliz de todas ellas, pasara a ser la más desgraciada; que las miradas ahora se volvieran hacia ella al estar relacionada con dos generales, del uno como esposa, del otro como hermano, y afirmaba: «Si llegáis ambos a las manos y se declara la guerra, no se sabe con certeza a quién de vosotros le sonreirá la fortuna o perderá, pero en ambos casos mi suerte es aciaga». Conmovido por estas palabras, César acudió en son de paz a Tarento [...]. Después llegaron César y Antonio al convenio de que César daría a Antonio dos legiones para la guerra de Partia y que Antonio le daría a César cien naves de espolón de bronce. Octavia, además de estos acuerdos, pidió a su marido que diera a su hermano veinte naves ligeras y a su hermano, mil soldados para Antonio ».

<sup>238</sup> Casio Dión ya no ofrece tanto detalle sobre la intervención de Octavia, pero también concuerda en que fue gracias a ella que se pudo mantener la paz. D.C. 48.54.3 : καὶ οὐ γὰρ πω σχολῆν πολεμησαί σφισιν ἦγον, συνηλλάγησαν τρόπον τινά, τῆς Ὀκταουίας ὅτι μάλιστα τοῦτο πρᾶσσούσης. « Y, puesto que no tenían tiempo para luchar entre ellos, se reconciliaron más o menos, desempeñando Octavia en este asunto un papel muy importante ».



visión de aquellos tiempos trágicos. Plutarco, que en las biografías de Rómulo y Coriolano ya había presentado intervenciones legendarias en las que las mujeres recurrían al argumento emocional, a la súplica y a la reivindicación de su posición como víctimas inocentes del conflicto para tratar de convencer a sus familiares por la paz, repite el modelo, acentuando así la virtud de Octavia por seguir el *exemplum* de las sabias matronas de tiempos ancestrales. Apiano, en cambio, opta por describir su intervención como una acción más neutral y contenida. Ciertamente, este autor parece recurrir en menor medida a los ejemplos preestablecidos para describir las intervenciones femeninas, y en el caso de Mucia, por ejemplo, dice incluso que el pueblo llegó a amenazarla con quemar su casa con ella dentro si no acudía al encuentro de su hijo Pompeyo para convencerlo de negociar por la paz<sup>239</sup>. La variedad de formas hace que la versión de Apiano resulte, al menos en lo que respecta a las intervenciones femeninas, más plausible, no obstante, en ningún caso podemos saber con seguridad si alguno de ellos se aproxima a la realidad estricta de las circunstancias. Lo que nos permiten sus reflexiones es observar que estas intervenciones causaron un profundo efecto en la memoria colectiva de los romanos, forzándolos a reconsiderar y codificar el rol que las matronas debían ocupar en la sociedad.

Para comprender la dicotomía entre las dos mujeres descrita por estos autores, debemos recurrir a un autor previo. Valerio Máximo, en su obra *Factorum et dictorum memorabilium* dedica un capítulo a mujeres que comparecieron ante los magistrados para defenderse a sí mismas o a otras personas en el que podría estar la clave para comprender cuáles fueron los nuevos límites que los romanos llegaron a aceptar para las intervenciones femeninas ahora que su utilidad pacificadora había quedado patente. El autor comienza por afirmar, al igual que hiciera Livio en el discurso de Catón, que la *pudicitia* debería haber impedido a las mujeres hablar en público. Sin embargo, tal

---

<sup>239</sup> Su caso tuvo lugar justo después de la paz de Bríndisi. A pesar de que la paz entre Octavio y Antonio produjo cierto alivio, el pueblo seguía pasando hambre, pues los mercaderes, temerosos del control que Pompeyo ejercía sobre el Mediterráneo con su enorme flota, no se aventuraban a navegar. App. BC. 5.69 : καὶ ὁ μὲν ἄκων ἔπεμπεν, ὁ δὲ δῆμος καὶ Μουκίαν, τὴν μητέρα τοῦ Πομπηίου, καταπρήσειν ἀπειλοῦντες, ἐξέπεμπον ἐργασομένην διαλύσει. « Éste lo hizo contra su voluntad, y el pueblo, amenazando también con quemar a Mucia la madre de Pompeyo, la envió para que trabajara, a su vez, en las negociaciones de paz ». Más tarde, como tras los primeros encuentros ambas partes seguían sin llegar a un acuerdo, las mujeres de la familia intercedieron una vez más para convencerles de que perseverasen en su intento de negociar unos términos para la paz. App. BC. 5.72 : Μουκίας δὲ αὐτὸν τῆς μητρὸς καὶ Ἰουλίας τῆς γυναικὸς ἐναγουσῶν, αὐθις οἱ τρεῖς συνῆλθον ἐς τὸ ἀμφίκλυστον Δικαιαρχέων χῶμα, περιορμουςῶν τῶν φυλακίδων νεῶν, καὶ συνέβησαν ἐπὶ τοῖσδε. « Finalmente, a instancias de su madre, Mucia, y su esposa, Julia, se reunieron de nuevo los tres hombres en el malecón de Dicearquía, bañado a ambos lados por el mar y con las naves ancladas en las cercanías como guardianas, y llegaron a un acuerdo sobre la base de las condiciones siguientes: [...] ».

y como menciona Judith Hallett, los tres casos que presenta, el de Mesia, el de Afrania y el de Hortensia, los valora de forma diametralmente opuesta<sup>240</sup>:

*Ne de his quidem feminis tacendum est, quas condicio naturae et verecundia stolae ut in foro et iudiciis tacerent cohibere non valuit. Maesia Sentinas rea causam suam L. Titio praetore iudicium cogente maximo populi concursu egit modosque omnes ac numeros defensionis non solum diligenter, sed etiam fortiter exsecuta, et prima actione et paene cunctis sententiis liberata est. Quam, quia sub specie feminae virilem animum gerebat, Androgynen appellabant.*

*C. Afrania vero Licinii Bucconis senatoris uxor prompta ad lites contrahendas pro se semper apud praetorem verba fecit, non quod advocatis deficiebatur, sed quod inpudentia abundabat. Itaque inusitatis foro latratibus adsidue tribunalia exercendo muliebris calumniae notissimum exemplum evasit, adeo ut pro crimine improbis feminarum moribus C. Afraniae nomen obiciatur. Prorogavit autem spiritum suum ad C. Caesarem iterum P. Servilium consules: tale enim monstrum magis quo tempore extinctum quam quo sit ortum memoriae tradendum est.*

*Hortensia vero Q. Hortensii filia, cum ordo matronarum gravi tributo a triumviris esset oneratus nec quisquam virorum patrocinium eis accommodare auderet, causam feminarum apud triumviros et constanter et feliciter egit: repraesentata enim patris facundia impetravit ut maior pars imperatae pecuniae his remitteretur. Revixit tum muliebri stirpe Q. Hortensius verbisque filiae aspiravit, cuius si virilis sexus posteri vim sequi voluissent, Hortensianae eloquentiae tanta hereditas una feminae actione abscissa non esset<sup>241</sup>.*

---

<sup>240</sup> Vean su temprano, aunque interesante, artículo : HALLETT J.P., « Women as Same and Other in Classical Roman Elite », *Helios*, 16, 1989, p. 59-78. Cf. MARSHALL A.J., « Ladies at Law : the role of women in the Roman Civil Courts » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman Studies*, Bruxelles, 1989, p. 35-54 ; « Roman Ladies on Trial : The Case of Maesia of Sentium », *Phoenix*, 44, 1, 1990, p. 46-59 ; HÖBENREICH E., « Andróginas y monstruos. Mujeres que hablan en la Antigua Roma », *Veleia*, 22, 2005, p. 173-182.

<sup>241</sup> V.M. 8.3 : « Tampoco conviene pasar por alto a aquellas mujeres a las que, ni la condición de su sexo, ni el reparo de llevar ropas femeninas, pudieron impedirles hablar en el foro y en los juicios. La acusada Mesia de Sentino defendió su propia causa, en el juicio presidido por el pretor Lucio Ticio, en medio de una gran afluencia de público. Y no sólo siguió minuciosamente todos los puntos y las partes de su defensa, sino que además lo hizo con determinación, por lo que fue absuelta tras el primer juicio y casi por unanimidad. Por ocultar bajo su cuerpo de mujer el genio propio de un varón, la apodaron la ‘Andrógina’. Gaya Afrania, esposa del senador Licinio Bucón, tan presta como era a mezclarse en litigios, se defendía siempre a sí misma delante del pretor, y no porque le faltasen abogados, sino porque le sobraba desvergüenza. Así, revolucionando una y otra vez los tribunales con aquellos lamentos tan inusuales en el foro, acabó convirtiéndose en un claro ejemplo de maquinación mujeril, hasta el punto de que a las mujeres de malas costumbres se les asignó el injurioso apodo de ‘Gaya Afrania’. Alargó ésta sus días hasta el año en que Gayo César fue cónsul por segunda vez, junto a Publio Servilio: de un monstruo como aquél, trae más cuenta transmitir a la posteridad la fecha de su muerte que la de su nacimiento. Por su parte Hortensia, la hija de Quinto Hortensio, en vista de que los triunviros habían impuesto un oneroso tributo a las matronas y ningún varón se atrevía a asumir su defensa en juicio, accedió a defender a las mujeres con firmeza y éxito ante los triunviros. Con una elocuencia calcada de la de su padre, logró que la mayor parte de las cargas impuestas a las mujeres les fueran devueltas. Volvía por tanto Quinto Hortensio a la vida en la persona de su hija y le infundía su verbo. Si sus



En el caso de Afrania, las palabras de Valerio Máximo dejan ver claramente que sus intervenciones públicas fueron frecuentes y no empujadas por la necesidad sino por la soberbia, lo cual hacía que sus actos solo se pudiesen explicar por una flagrante falta de *pudicitia* y el deseo de ejercer funciones que no le correspondían (*pro se semper apud praetorem verba fecit, non quod advocatis deficiebatur, sed quod inpudentia abundabat*). No obstante, en los otros dos casos queda claro que la intervención pública fue una acción totalmente aislada: sobre Mesia dice que fue absuelta tras una única sesión ante el tribunal (*prima actione et paene cunctis sententiis liberata est*) y en el caso de Hortensia, menciona que también la suya fue una única acción (*una feminae actione*), provocada además por la necesidad en ausencia de apoyos que se atreviesen a plantar cara a los triunviros sobre el nuevo impuesto que les querían imponer (*cum ordo matronarum gravi tributo a triumviris esset oneratus nec quisquam virorum patrocinium eis accommodare auderet*). La característica clave para otorgarles un tono tan distinto parece ser la frecuencia con la que su intervención pública tuvo lugar. El patrón que se pone de manifiesto es que, las intervenciones de las matronas eran aceptables, incluso admirables, si se llevaban a cabo empujadas por la necesidad en circunstancias excepcionales. Pero en tal caso, debían tener lugar de forma esporádica, y recurrir en cambio al ejercicio de su influencia personal en privado para hacerse escuchar de forma habitual. En cambio, cuando tenían lugar como una costumbre adquirida, usurpando las funciones reservadas por la costumbre a los ciudadanos, y sin ningún motivo aparente que escusase su falta de *pudicitia*, estas acciones públicas eran motivo de gran escarnio para la que los perpetraba.

Esta distinción parece ser una modificación lógica de la actitud que existía antes de las guerras civiles. En el anterior apartado hemos establecido que las intervenciones privadas eran ampliamente aceptadas como una forma discreta de conducir las peticiones de las matronas sin que aquellas tuvieran que recurrir a las protestas públicas. No obstante, en el contexto extremadamente violento de las guerras civiles, había demostrado que, en ocasiones, una intervención más pública por su parte podía ser necesaria para evitar males mayores. Con lo cual, según deja entrever el texto de Valerio Máximo, la opinión pública evolucionó para considerar aceptables tanto las intervenciones privadas como las públicas en momentos de extrema necesidad. En este

---

descendientes varones hubiesen procurado continuar aquel vigor, el gran legado de la elocuencia de Hortensio no habría perecido con este solitario alegato de una mujer ».

sentido, no es sorprendente que los relatos que conservamos de las intervenciones pacificadoras de las guerras civiles, escritas ya en época imperial, enfatizan la oposición entre las acciones de Fulvia y las de Octavia para crear, a través de ellas, casos ejemplarizantes que transmitiesen esta nueva actitud para con las intervenciones femeninas.

En efecto, observamos que, la actuación de Fulvia, criticada en mayor o menor medida por todos los autores, es la única que no se ajusta a esta norma. Las menciones a las relaciones económicas que mantenía sin el conocimiento de su marido pretenden, claramente, transmitir que ella no se limitaba a ejercer su influencia a través de Antonio, y la descripción de su actitud durante el consulado de Lucio Antonio señala que abandonó cualquier intento de disimular su deseo de poder. Por oposición, las acciones de Mucia, Julia y Octavia, así como el del resto de mujeres que actuaron en favor de los suyos, fueron más conservadoras. Ciertamente, a causa de las circunstancias sus acciones ya no fueron del todo privadas, ni tuvieron siempre lugar en espacios domésticos. Prueba de ello es que éstas las conocemos a través de las obras de historiadores. No obstante, sus intervenciones tuvieron lugar principalmente a través de sus parientes u otras mujeres, salvo cuando el peligro inminente las llevó a tomar medidas desesperadas. Sus acciones también se presentaban distintas en la motivación. Mientras que las fuentes presentan a Fulvia como una mujer cegada por los celos y las envidias que no piensa más que en satisfacer sus propios impulsos violentos, el resto de las matronas son presentadas tratando de ayudar a sus familias.

Rohr Vio<sup>242</sup> aprecia que, en prácticamente todos los campos inusuales en los que intervienen las mujeres al final de la República, éstas reciben una valoración positiva o negativa en función de si sus acciones colaboran y apoyan los esfuerzos de los hombres, o si, por el contrario, compiten con ellos. Nosotros, atendiendo a las pruebas que conservamos sobre las intervenciones femeninas en la vida política de la ciudad, consideramos que su interpretación también es válida para este campo. Especialmente en el caso de Julia mencionado por Apiano<sup>243</sup>, pero también en aquellos textos que describen la labor de Octavia en Tarento, podemos ver que sus intervenciones

---

<sup>242</sup> ROHR VIO F., « *Matronae* nella tarda repubblica : un nuovo profilo al femminile » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 1-22.

<sup>243</sup> Ver nota 219.

resultaron útiles porque permitieron a los generales recurrir a métodos alternativos para negociar. Ellas, al contar con un vínculo personal, podían canalizar las conversaciones por la paz de una forma no oficial, de modo que se llegase a un acuerdo sin que ninguna de las partes tuviese que claudicar y, por lo tanto, probaban ser especialmente útiles para recobrar la *concordia* ciudadana en momentos de gran inestabilidad interna. Siguiendo la misma lógica, Fulvia, al tratar de usurpar las funciones políticas y militares del cónsul, y provocar una guerra por sus propios celos, representaba el modelo diametralmente opuesto de matrona belicosa y ansiosa por el poder que se debía evitar. La contraposición de sus figuras en los relatos históricos deja claro que éstos no pretendían ofrecer un argumento generalizado a favor de las intervenciones femeninas, sino más bien, un reconocimiento a su utilidad en determinadas circunstancias, y casos ejemplares que seguir o evitar para las generaciones futuras. Un discurso ejemplarizante que empezó a tomar forma ya desde el reinado de Augusto.

### CAPÍTULO 3: La integración de las intervenciones femeninas en las prácticas diplomáticas del Principado (s. I a.C. – I d.C.)

El sistema de gobierno de la República estaba concebido para funcionar sin la participación oficial de las mujeres en la mayoría de las funciones ciudadanas. En principio, las mujeres romanas no podían ejercer ningún oficio público. En el anterior capítulo hemos visto que, al menos desde el siglo II a.C., contaban con una forma ampliamente reconocida para ejercer su influencia en privado, y en el contexto de las guerras civiles las normas para sus intervenciones se flexibilizaron un poco. No obstante, aun cuando podían ser socialmente aceptadas, o incluso admiradas, las intervenciones públicas de las matronas eran muestra de una grave crisis. O bien la matrona en cuestión había perdido cualquier noción de compostura y optado por usurpar la labor de los hombres, o bien se había visto obligada a interceder porque la República se encontraba en una grave crisis y era incapaz de responder a las amenazas a través de sus medios habituales. Por lo tanto, incluso cuando sus intervenciones eran necesarias y beneficiosas para mantener la *concordia* entre los ciudadanos, sus acciones eran un signo incontrovertible de crisis social. Ello creó numerosas contradicciones al comienzo del Principado.

Después de derrotar a Antonio, Octavio se presentó como el garante de la paz, y fue honrado como el responsable de haber acabado con la grave crisis que marcó el final de la República<sup>244</sup>. En agradecimiento, Octavio, ya Augusto, recibió honores y competencias políticas que consolidaron su posición como primer ciudadano, y en los años siguientes desligó progresivamente su poder del ejercicio de las magistraturas para convertirse en una capacidad inherente a su persona. Al tiempo, estableció matrimonios estratégicos dentro de la familia y promovió a sus descendientes en el *cursus honorum*. En el 4 d. C. adoptó a Agripa Póstumo y a Tiberio, y este último, a su vez, a Germánico, hijo de su difunto hermano Druso<sup>245</sup>, en un intento de entroncar todas las ramas de su extensa familia en torno a él y evitar las rivalidades entre

---

<sup>244</sup> WALLACE HADRILL A. 1993, p. 9-42 ; FERRARY J.-L. 2001, p. 101-154 ; RICH J. 2003, p. 329-357 ; HURLET F. *Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir*, Paris, 2015, p. 70-96 ; 2020b, p. 170-188.

<sup>245</sup> Suet. *Aug.* 65 ; *Tib.* 15 ; D.C. 53.13.2.

facciones. Técnicamente, él nunca llegó a designar al siguiente emperador, no obstante, a través de su favor hizo que, en el momento de su muerte, Tiberio ya contase con todos los beneplácitos necesarios para asumir el cargo<sup>246</sup>. Había creado, en la práctica, una dinastía para gobernar Roma y evitar las luchas intestinas que caracterizaron el anterior periodo. No obstante, en lo concerniente al papel que las mujeres debían tener en la sociedad, este cambio de *status quo* creó varios conflictos. Por una parte, al presentarse como garante de la paz, Augusto debía deshacerse de todo aquello que recordase al periodo de crisis, incluidas las intervenciones públicas de las mujeres, sin embargo, también debía reconocer la utilidad de sus acciones durante las guerras civiles. Por otra parte, Augusto, a sabiendas de que la institución monárquica era percibida con recelo por los romanos, optó por presentar su gobierno como un retorno a los valores republicanos tradicionales<sup>247</sup>, pero al crear, en realidad, un sistema dinástico en el que no se podía asegurar la sucesión pacífica sin otorgar alguna legitimidad a las mujeres de la familia, necesitaba justificar el rol central que estas tendrían en su nuevo gobierno, pero sin otorgarles ningún puesto de poder legítimo, pues esto habría creado una evidente ruptura con la tradición republicana.

En su lugar, y como veremos a lo largo de este capítulo final, se conjugaron varias medidas que sirvieron para solventar el problema. Los autores de la época, afines o no al nuevo sistema, reflexionaron sobre el pasado remoto de Roma, en el cual integraron *exempla* muy específicos dirigidos a las mujeres romanas. Éstos las integraban en la historia de la ciudad, pero también les advertían sobre cuándo y cómo serían aceptables sus intervenciones. Además, la concentración del poder en manos de una sola familia hizo que las líneas entre lo público y lo privado se difuminasen todavía más. Ello permitió que se popularizasen nuevas prácticas sociales que permitían a las mujeres participar en la vida pública de la ciudad de formas novedosas, pero sin contravenir las normas sociales. Es más, cómo estas prácticas eran accesibles a todas las mujeres

---

<sup>246</sup> BRUNT P.A. 1982a, p. 236-244 ; LACEY W.K. 1996 ; GRUEN E.S., « Augustus and the Making of the Principate » dans GALINSKY K. (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Augustus*, Cambridge, 2005, p. 33-51 ; HURLET F. 2015, p. 145-170.

<sup>247</sup> Ver nota 176. En verdad la creación de un nuevo orden social, crea un contexto diferente en prácticamente todos los campos, y como veremos, el de las mujeres no es excepción. Aún así, la reelaboración de un mito republicano que preservar permitió una transición relativamente pacífica, con ocasionales conjuras, pero, al menos durante cuatro generaciones, sin guerras abiertas. A este respecto, debemos recordar que, con la excepción de algunas fuentes literarias y epigráficas, gran parte de lo que conocemos de la República y de la Monarquía romanas proceden de autores que escriben ya desde el contexto del Principado.

de la élite, la participación considerablemente más notoria de las mujeres de la casa imperial en ellas no llamaba tanto la atención.

Obviamente, a pesar de estos intentos, el carácter dinástico del nuevo sistema pronto se volvió evidente y, los autores de generaciones posteriores criticaron a menudo a las mujeres de la familia imperial, utilizándolas como armas arrojadas para criticar o alabar las acciones de cada emperador según les convenía. Sin embargo, el objetivo de esta tesis no es el juzgar las acciones de las emperatrices ni el de los autores, ni mucho menos el de reivindicar ninguna figura. En el capítulo anterior hemos estudiado el modo en el que las mujeres romanas conseguían ejercer su influencia durante la República, y cómo tomó éste un importante valor negociador en el periodo de las guerras civiles. Para continuar, en este último capítulo observaremos cómo, en este nuevo contexto social y político, y gracias a las características de la diplomacia romana que hemos analizado en el primer capítulo, las mujeres romanas llegaron a intervenir en las prácticas diplomáticas de la época imperial. Por supuesto, al haberse concentrado el poder político *de facto* en el *princeps*, serán únicamente las mujeres de su familia las que contarán con la prerrogativa de intervenir en estas prácticas. En la última parte de este capítulo veremos con quienes establecieron relaciones estas damas imperiales, y el modo en el que intervinieron, siempre con el objetivo de mantener la *concordia* entre ambas partes.

### 3.1. El nuevo contexto ideológico: los *exempla* históricos para las intervenciones de las matronas

En el capítulo anterior hemos analizado la evolución histórica de las intervenciones femeninas en los asuntos públicos de la ciudad, y hemos podido anticipar que, precisamente por la importancia que cobraron en el turbulento periodo de las guerras civiles, generaron *a posteriori* una reflexión sobre el lugar que dichas intervenciones debían tener en la sociedad romana. Tal y como hemos mencionado, sus acciones fueron, en su mayoría, beneficiosas, sin embargo, también se convirtieron en un signo evidente de conflicto y peligro. Los textos personales de la época, como la carta de Cicerón a su esposa e hija, muestran la contradictoria sensación de agradecimiento y frustración que los contemporáneos debían sufrir ante la inesperada *reversión* de los roles de género, que obligó a muchas matronas a confrontar graves peligros y

vejeciones para proteger a sus parientes. La necesidad tanto de reconocer la valía de sus acciones, como de restablecer una nueva forma de normalidad, propiciaron la creación de ejemplos de conducta que alabasen las acciones pacificadoras de las matronas romanas, pero que limitasen claramente cuándo y cómo serían éstas bien recibidas.

Las propias mujeres implicadas en los conflictos se convirtieron, como hemos visto, en ejemplos aleccionadores, a seguir o a evitar. No obstante, fueron especialmente las obras que miraban al pasado lejano de la *Urbs* las que crearon los *exempla* más detallados e icónicos. Las nuevas narraciones que reimaginaron los orígenes fundacionales de Roma y de la República otorgaron a las mujeres un rol pacificador crucial en la historia. Pero, a través de sus descripciones, alabaron únicamente aquellas que correspondían a una forma de intervenir muy concreta. Como veremos a continuación, los dos casos ejemplificadores más importantes fueron el de las Sabinas y el de la madre de Coriolano, aunque otras, como los de las jóvenes Tarpeya y Clelia, también ofrecían valiosas lecciones por oposición. Las versiones de los diferentes autores varían mucho en los detalles, sin embargo, las intervenciones que presentan siempre se adhieren a las mismas características fundamentales. Para el propósito de esta tesis, no nos interesa la veracidad de los acontecimientos que describen, sino más bien, cómo construyen los *exempla* de intervenciones femeninas y cuáles son las cualidades esenciales que les atribuyen.

### 3.1.1. Las Sabinas

El primer caso, y sin duda más icónico, fue el de las Sabinas<sup>248</sup>. Dionisio de Halicarnaso, Tito-Livio y Plutarco, que son los tres autores que ofrecen un relato más detallado sobre los hechos de este episodio, difieren ligeramente en algunos detalles, como el motivo por el que se llevó a cabo el rapto que originó la subsiguiente guerra<sup>249</sup>,

---

<sup>248</sup> BROWN R. 1995, p. 291-316 ; ARIETI J.A. 1997, p. 209-231 ; VANDIVER E. 1999, p. 206-232.

<sup>249</sup> Dionisio de Halicarnaso (2.31.1) menciona que entre los autores que describen el caso, algunos atribuyen los hechos a la falta de mujeres en la ciudad, otros al deseo de buscar un pretexto para iniciar una guerra con los pueblos vecinos, y finalmente el resto, entre los que él se incluye, a la voluntad de forzar una alianza duradera con esos pueblos. En cambio, Livio (1.9.1) solo menciona que fue la falta de mujeres lo que llevó a los romanos al rapto, ya que sin mujeres la ciudad estaba condenada a perecer en una sola generación. Parece ser que la versión utilizada por Livio fue la que finalmente perduró, pero es interesante en el contexto de este trabajo que Dionisio reconociese la unión matrimonial como el medio más eficaz de establecer una alianza sólida y evitar futuras guerras, así como el rapto de doncellas una forma de propulsar las relaciones diplomáticas entre las partes y evitar la escalada de las hostilidades. Plutarco (*Rom.* 14.1-7) también menciona las diferentes opiniones, pero coincide con

y si los romanos trataron o no de buscar otra forma de conseguir esposas<sup>250</sup>. Los tres coinciden sin embargo en los elementos principales: a pocos años de la fundación de la ciudad, durante el mandato del primer rey, Rómulo, los romanos organizaron una fiesta religiosa a la que invitaron a todos sus vecinos, y durante las celebraciones los jóvenes romanos capturaron a las doncellas presentes, con las que más tarde se casaron<sup>251</sup>. Ello supuso que una gran parte de la población romana estaba compuesta por familiares de aquellos pueblos contra los que los romanos debían guerrear para mantener su territorio, lo que creaba, necesariamente sentimientos contradictorios en la comunidad.

A este respecto, tras la victoria contra las ciudades de Cenina y Antemnas, los historiadores presentan a las cautivas atemorizadas por el devenir de sus familias vencidas, y suplicantes para que no fuesen ejecutados o reducidos a la esclavitud. En este sentido, es particularmente interesante como presenta Livio su petición: [...] *duplicique victoria ovantem Romulum Hersilia coniunx, precibus raptarum fatigata, orat ut parentibus earum det veniam et in civitatem accipiat; ita rem coalescere concordia posse. Facile impetratum*<sup>252</sup>. Su descripción, en la que las cautivas acuden

---

Dionisio de Halicarnaso, apoyando la teoría de que el primer rey de Roma buscaba conseguir una unión con sus vecinos a través del rapto de sus jóvenes, una explicación que, francamente, parece contraintuitiva y motivada por el hecho de que los autores conocían el desenlace de la historia.

<sup>250</sup> Dionisio de Halicarnaso (2.30.2) dice que Rómulo y el Senado asumieron que los pueblos vecinos rechazarían sus ofertas de matrimonio y que por eso urdieron el plan del rapto. Livio (1.9.2-6) por otra parte, describe que los romanos enviaron legados a aquellos pueblos, pero que estos respondieron de forma tremendamente grosera, y que fue por esta causa que los romanos optaron por recurrir a un modo más violento de buscar esposa. Ambos tratan de justificar y presentar una imagen intachable de loa romanos. Recordemos aquí que, aunque los casos de las Sabinas y el de la madre de Coriolano preceden, técnicamente, al resto de casos que hemos analizado en esta tesis, en realidad, las versiones que conservamos sobre sus historias son reelaboraciones de los autores de la época imperial. Al comienzo del Principado, en un momento de refundación social y política de Roma, varios autores reflexionaron sobre los orígenes de la ciudad y las instituciones. Así pues, debemos recordar que la mayor parte de lo que conocemos de los agentes e instrumentos diplomáticos de esta primera época de la ciudad corresponden a una visión teleológica e idealizada, y la representación de las mujeres es más cercana al siglo I a.C. que al VIII a.C. Cf. FOX M. 1993, p. 31-47 ; DUBOURDIEU A., « Denys d'Halicarnasse et Lavinium » dans MARTIN P., *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome, Pallas*, 93, Toulouse, 1993, p. 71-82 ; MARTIN P., « De l'universel à l'éternel : la liste des hégémonies dans la préface de A.R. » dans MARTIN P., *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome, Pallas*, 93, Toulouse, 1993, p. 193-204 ; FELDHERR A. 1997, p. 136-157 ; VANDIVER E. 1999, p. 206-232 ; POUCKET J. 2004, p. 161-169 ; STEVENSON T. 2011, p. 175-189 ; RODRÍGUEZ HORRILLO M. A. 2015, p. 115-133 ; MARTÍNEZ FERNÁNDEZ I. 2018, p. 9-26.

<sup>251</sup> D.H 2.30.3-6 ; Liv. 1.9.6-16 ; Just. 48.3.2.

<sup>252</sup> Liv. 1.11.2 : « Hersilia, la esposa de Rómulo, agobiada por los ruegos de las raptadas, le pide, cuando está eufórico por la doble victoria, que perdone a los padres de aquéllas y les conceda la ciudadanía: de ese modo se consolidará la situación, con la reconciliación. Lo consiguió sin dificultad ». En la versión de Dionisio de Halicarnaso (2.35.2-5), en cambio, las mujeres no tienen un papel tan relevante en la protección de sus familiares, dado que es Rómulo la que las reúne para informarlas de que actuará con compasión.



a Hersilia, la esposa del rey, para que en privado ella pueda convencerlo de mostrarse magnánimo y responder de forma favorable a sus peticiones, recuerda, sin duda, al mecanismo de las relaciones de *amicitia* femeninas que hemos visto al comienzo del anterior capítulo. La particularidad es que, al igual que en el caso de Hortensia, no se trata de una petición individual, sino que es un numeroso grupo el que acude en busca de ayuda. Esta forma de súplica multitudinaria es común a los ejemplos de intervenciones femeninas que encontramos en el pasado legendario de Roma, seguramente porque este recurso permitía a los autores mostrar que se trataba de un momento desesperado, en el que toda la comunidad se encontraba sumida en una profunda preocupación por el futuro de la ciudad y sus habitantes. Un reflejo de los tiempos de las guerras civiles. También es reseñable, en comparación a las intervenciones de épocas previas, que ésta reconoce a la intervención femenina un valor crucial para la comunidad. Tal como indica Livio, la labor de Hersilia era la de establecer la concordia entre los miembros de la comunidad (*ita rem coalescere concordia posse*), y evitar así enfrentamientos futuros<sup>253</sup>. Es, por lo tanto, un buen ejemplo para apreciar la transcendencia política que estos historiadores otorgan a las prácticas de intervención femeninas que, en época previa a las guerras civiles, se reservaban para relaciones más concretas y prosaicas entre ciudadanos.

No obstante, la intervención más transcendental de las cautivas fue, sin duda, la que tuvo lugar durante la guerra entre romanos y sabinos. También en este caso las versiones de los tres autores difieren en algunos detalles, pero resulta especialmente interesante la versión de Dionisio de Halicarnaso:

Ἐν ᾧ δὲ ἀμφοτέρωτεροι ταῦτα διαλογιζόμενοι καὶ οὔτε μάχης ἄρχειν τολμῶντες οὔτε περὶ φιλίας διαλεγόμενοι παρεῖλκον τὸν χρόνον, αἱ Ῥωμαίων γυναῖκες ὅσαι τοῦ Σαβίνων ἐτύγχανον οὐσαι γένους, δι' ἃς ὁ πόλεμος συνειστήκει, συνελθοῦσαι δίχα τῶν ἀνδρῶν εἰς ἓν χωρίον καὶ λόγον ἑαυταῖς δοῦσαι γνώμην ἐποίησαντο συμβατηρίων ἄρξαι πρὸς ἀμφοτέρους αὐταὶ λόγων. [...] ὡς δὲ ταύτην ἔσχον τὴν γνώμην αἱ γυναῖκες ἦκον ἐπὶ τὸ συνέδριον καὶ τυχοῦσαι λόγου μακρὰς ἐξέτειναν δεήσεις, ἐπιτροπὴν ἀξιούσαι λαβεῖν τῆς πρὸς τοὺς συγγενεῖς ἐξόδου, πολλὰς καὶ ἀγαθὰς ἐλπίδας ἔχειν λέγουσαι περὶ τοῦ συνάξειν εἰς ἓν τὰ ἔθνη καὶ ποιήσειν φιλίαν. ὡς δὲ ταῦτ' ἤκουσαν οἱ συνεδρεύοντες τῷ βασιλεῖ σφόδρα τε ἠγάσθησαν καὶ πόρον ὡς ἐν ἀμηγάνοις πράγμασι τοῦτον ὑπέλαβον εἶναι μόνον. γίνεται δὴ μετὰ τοῦτο δόγμα τοιόνδε βουλῆς· ὅσαι τοῦ Σαβίνων γένους ἦσαν ἔχουσαι τέκνα, ταύταις ἐξουσίαν εἶναι καταλιπούσαις τὰ τέκνα παρὰ τοῖς ἀνδράσι

<sup>253</sup> FLORY M.B. 1984, p. 309-330 ; DIXON S. 1991, p. 99-113 ; BROWN R. 1995, p. 291-319.

πρεσβεύειν ὡς τοὺς ὁμοεθνεῖς, ὅσαι δὲ πλείωνων παίδων μητέρες ἦσαν ἐπάγεσθαι μοῖραν ἐξ αὐτῶν ὀσηνδήτινα καὶ πράττειν ὅπως εἰς φιλίαν συνάξουσι τὰ ἔθνη. μετὰ τοῦτο ἐξήεσαν ἐσθῆτας ἔχουσαι πενθίμους, τινὲς δὲ αὐτῶν καὶ τέκνα νήπια ἐπαγόμεναι. ὡς δ' εἰς τὸν χάρακα τῶν Σαβίνων προῆλθον ὀδυρόμεναί τε καὶ προσπίπτουσαι τοῖς τῶν ἀπαντῶντων γόνασι πολὺν οἶκτον ἐκ τῶν ὀρώντων ἐκίνησαν, καὶ τὰ δάκρυα κατέχειν οὐδεὶς ἰκανὸς ἦν. συναχθέντος δὲ αὐταῖς τοῦ συνεδρίου τῶν προβούλων καὶ κελεύσαντος τοῦ βασιλέως ὑπὲρ ὧν ἤκουσι λέγειν ἢ τοῦ βουλευμάτος ἄρξασα καὶ τὴν ἡγεμονίαν ἔχουσα τῆς πρεσβείας Ἑρσιλία μακρὰν καὶ συμπαθεῖ διεξῆλθε δέησιν, ἀξιοῦσα χαρίσασθαι τὴν εἰρήνην ταῖς δεομέναις ὑπὲρ τῶν ἀνδρῶν, δι' ἃς ἐξενηρέχθαι τὸν πόλεμον ἀπέφαινε· ἐφ' οἷς δὲ γενήσονται δικαίους αἱ διαλύσεις, τοὺς ἡγεμόνας αὐτοῦς συνελθόντας ἐφ' ἑαυτῶν διομολογήσασθαι πρὸς τὸ κοινῆ συμφέρον ὀρῶντας<sup>254</sup>.

Su descripción, casi idéntica a la que él mismo utilizará más tarde para describir el caso de las mujeres que acudieron suplicantes al campamento del general Marcio Coriolano, se estructura en tres partes. Primero, las mujeres se juntan entre sí y, tras consultarse unas a otras, deciden intervenir. A continuación, en audiencia ante el Senado, piden permiso para suplicar ante sus familiares sabinos, para, finalmente, con la aprobación del Senado, marchar en un desfile de desolación con algunos de sus vástagos hacia el campamento de los sabinos, donde Hersilia, en representación de las demás mujeres, pronuncia un discurso en tono de súplica. Ocurre antes de que comience la batalla, y es una intervención muy medida y organizada. De hecho, Dionisio de Halicarnaso presenta el envío de esta comitiva de matronas de forma similar al de una *legatio* oficial. Es el Senado quien da permiso para su partida y también quien determina los miembros que la compondrían, teniendo siempre en

---

<sup>254</sup> D.H. 2.45 : « Mientras ambos bandos consideraban estas circunstancias y no se atrevían a emprender batalla ni trataban sobre la paz, el tiempo pasaba. Así que las esposas de los romanos que eran de origen sabino, por cuya causa se produjo la guerra, se reunieron en un lugar aparte de los hombres y tras consultarse decidieron comenzar ellas mismas las conversaciones para la reconciliación de ambos bandos. [...] Una vez que las mujeres tomaron esta decisión, fueron al Senado y tras tener audiencia se extendieron en largas súplicas, pidiendo obtener permiso para salir a reunirse con sus parientes, pues decían que tenían muchas buenas esperanzas de reunir en uno los pueblos y hacer un tratado de amistad. Cuando los senadores que estaban con el rey lo oyeron, se alegraron mucho y pensaron que era la única salida para una situación insoluble. Tras ello se presentó el siguiente decreto al Senado: cuantas mujeres del pueblo sabino tuvieran hijos, a éstas se les permitía, tras dejar a los hijos con sus maridos, ir en embajada a sus compatriotas; y cuantas eran madres de muchos hijos podían llevar consigo el número que quisieran de ellos y hacer que los pueblos se unieran en amistad. Después de esto salieron con vestidos de luto, algunas llevando también a sus hijos pequeños. Cuando llegaron al campamento sabino, como se lamentaban y caían a las rodillas de quienes encontraban, produjeron una gran compasión en los que las veían, y nadie era capaz de contener las lágrimas. Una vez reunido para ellas el senado de los consejeros, el rey ordenó decir por qué motivo habían venido; entonces la que había iniciado el plan y tenía la dirección de la embajada, Hersilia, hizo una súplica larga y conmovedora, pidiendo que concedieran la paz a quienes intercedían por sus maridos, y resaltó que por ellas se emprendió la guerra ».

mente el éxito de la misión. Cuando ellas llegan al campamento de los sabinos son recibidas por el rey y sus consejeros, como otra embajada oficial, y es a través de un discurso público que tratan de convencerles de desistir de sus planes de guerra. Es más, el propio autor utiliza el término oficial para designar a una embajada (πρεσβεία) para denominar la comitiva encabezada por Hersilia (τὴν ἡγεμονίαν ἔχουσα τῆς πρεσβείας Ἑρσιλία). Dado que las circunstancias eran completamente extraordinarias, y que la embajada se creó a sugerencia de las propias matronas y no por iniciativa del Senado (ὡς δὲ ταῦτ' ἤκουσαν οἱ συνεδρεύοντες τῷ βασιλεῖ σφόδρα τε ἠγάσθησαν καὶ πόρον ὡς ἐν ἀμηχάνοις πράγμασι τοῦτον ὑπέλαβον εἶναι μόνον), no podemos asumir que con dicha comparación Dionisio estuviese sugiriendo que las mujeres romanas tuvieran un rol en la diplomacia oficial. Sin embargo, sí parece probable que al representarlas como una embajada estuviese reconociendo, por una parte, su capacidad de negociación y, por la otra, su utilidad en la resolución de conflictos. En continuación a lo que hemos visto durante las guerras civiles, especialmente con el caso de Julia, las matronas no consiguen sus objetivos pacificadores imitando las formas de los ciudadanos, sino que crean un discurso propio, alternativo al de los hombres, que da frutos, precisamente, por ofrecer una estrategia diferente de negociación.

Las versiones de Livio<sup>255</sup> y Plutarco<sup>256</sup> tienen lugar en medio del fragor de la batalla, y son mucho más dramáticas que las de Dionisio. Ellos no presentan a las matronas

---

<sup>255</sup> Liv. 1.13.1-2 : *Tum Sabinae mulieres, quarum ex iniuria bellum ortum erat, crinibus passis scissaque veste, victo malis muliebri pavore, ausae se inter tela volantia inferre, ex transverso impetu facto dirimere infestas acies, dirimere iras, hinc patres, hinc viros orantes, ne sanguine se nefando soceri generique respergerent, ne parricidio macularent partus suos, nepotum illi, hi liberum progeniem [...]*. « Entonces, las mujeres sabinas, por cuyo agravio se había originado la guerra, sueltos los cabellos y rasgadas las vestiduras, sobreponiéndose ante la desgracia al encogimiento propio de la mujer, se atrevieron a lanzarse en medio de una nube de flechas, irrumpiendo de través, para separar a los contendientes y poner fin a su furor ; alternativamente, suplicaban a sus padres y a sus maridos que no cometiesen la impiedad de mancharse con la sangre de un suegro o de un yerno, que no mancillasen con un parricidio el fruto de sus entrañas, sus nietos unos, otros sus hijos: »

<sup>256</sup> Plu. *Rom.* 19.1-3 : Ἐνταῦθα δ' αὐτοὺς ὥσπερ ἐξ ὑπαρχῆς μάχεσθαι παρασκευαζομένους ἐπέσχε δεινὸν ἰδεῖν θέαμα καὶ λόγου κρείττων ὄψις, αἱ γὰρ ἠρπασμένοι θυγατέρες τῶν Σαβίνων ὄφθησαν ἀλλαχόθεν ἄλλαι μετὰ βοῆς καὶ ἀλαλαγμοῦ διὰ τῶν ὄπλων φερόμεναι καὶ τῶν νεκρῶν ὥσπερ ἐκ θεοῦ κάτοχοι, πρὸς τε τοὺς ἄνδρας αὐτῶν καὶ τοὺς πατέρας, αἱ μὲν παιδιά κομίζουσαι νήπια πρὸς ταῖς ἀγκάλαις, αἱ δὲ τὴν κόμην προῖσχύμεναι λελυμένην, πᾶσαι δ' ἀνακαλούμεναι τοῖς φιλτάτοις ὀνόμασι ποτὲ μὲν τοὺς Σαβίνους, ποτὲ δὲ τοὺς Ῥωμαίους. ἐπεκλάσθησαν οὖν ἀμφοτέροι, καὶ διέσχον αὐταῖς ἐν μέσῳ καταστῆναι τῆς παρατάξεως, καὶ κλαυθμὸς ἅμα διὰ πάντων ἐχώρει, καὶ πολλὸς οἶκτος ἦν πρὸς τε τὴν ὄψιν καὶ τοὺς λόγους ἔτι μᾶλλον, εἰς ἰκεσίαν καὶ δέησιν ἐκ δικαιολογίας καὶ παρρησίας τελευτῶντας. « Allí, mientras se disponían a combatir como al principio, los dejó atónitos un espectáculo de formidable vistosidad y una visión que sobrepasa las palabras. Pues las hijas raptadas de los sabinos aparecieron ante sus ojos metiéndose, desde distintos lugares, con gritos y algarabía, por medio de las armas y los muertos, como poseídas de un dios, y, dirigiéndose a sus maridos y a sus padres, unas con sus tiernos hijitos en los brazos, otras ofreciendo sueltos sus cabellos, todas llamando con los nombres más queridos, unas veces, a los sabinos y, otras, a los romanos. Pues bien, unos y otros

como una embajada organizada, sino más bien como un tumulto de mujeres desesperadas, acudiendo al campo de batalla para evitar la masacre de sus seres queridos. Pero la comparación de las tres versiones muestra que todas ellas presentan su intervención caracterizada por mantener un tono de súplica en el discurso (δεήσεις<sup>257</sup>; δέησιν<sup>258</sup>; *orantes*<sup>259</sup>; ἰκεσίαν καὶ δέησιν<sup>260</sup>), la demostración ritual de dolor (ἔσθητας ἔχουσαι πενθίμους<sup>261</sup>; *crinibus passis scissaque veste*<sup>262</sup>; αἱ δὲ τὴν κόμην προϊσχόμεναι λελυμένην<sup>263</sup>) para generar la compasión en su audiencia y, por supuesto, por tener la paz como objetivo. Las diferencias y similitudes en sus versiones confirman que el conocimiento de estos autores sobre lo que realmente ocurrió siglos atrás era impreciso, pero, en cambio, sabían perfectamente el modelo de intervención femenina que querían mostrar. Su preocupación por la guerra y el deseo de acabar con ella mostraba que no eran mujeres violentas como Teuta o Fulvia<sup>264</sup>, y que sus

---

se ablandaron y les abrieron sitio para que se colocaran en medio de la línea de combate. El llanto corrió a un tiempo a través de todos y grande era la compasión ante su vista, y todavía más ante sus palabras que, partiendo de argumentos justos y sinceros, terminaban en una súplica y un ruego [...] ».

<sup>257</sup> D.H. 2.45.3

<sup>258</sup> D.H. 2.45.6

<sup>259</sup> Liv. 1.13.2

<sup>260</sup> Plu. *Rom.* 19.3

<sup>261</sup> D.H. 2.45.5

<sup>262</sup> Liv. 1.13.1

<sup>263</sup> Plu. *Rom.* 19.2

<sup>264</sup> Antes (nota 122) hemos mencionado que los romanos siempre vieron el ejercicio del poder por parte de las mujeres como algo ajeno a su cultura, particularmente cuando dicho poder se ejercía para el mando militar. Estos casos son especialmente numerosos en la obra de Tácito, quien utiliza términos como *ferox* o *atrox* para referirse tanto a mujeres romanas como bárbaras que tomaron las armas. Mary McHugh, concentrándose en el caso de Agripina la Mayor, propone que la utilización de dichos términos no necesariamente debería interpretarse como una crítica total y sin matices por la parte del autor. (MCHUGH M., « *Ferox Femina*. Agrippina Maior In Tacitu's *Annales* », *Helios*, 39, 1, 2012, p. 73-96). Ciertamente, es posible identificar en ocasiones un tono de admiración hacia algunas de esas mujeres en la obra de Tácito, ya fuera por la fortaleza que demostraban, o por la sencillez de sus hábitos. En consecuencia, y considerando las bases de nuestra hipótesis, nosotros proponemos que la utilización de estos términos, más allá de la opinión favorable o contraria del autor, servía para describir prácticas ajenas a la cultura romana. Como hemos visto, las intervenciones femeninas en privado eran una práctica aceptada entre los romanos desde, al menos, el siglo II a.C., y, además, durante el periodo de las guerras civiles, las intervenciones más públicas y arriesgadas de las mujeres se habían convertido tanto en una muestra de su propia fortaleza como en una evidencia de la debilidad del tejido social y político, sumido en ese momento en una grave crisis. Por lo tanto, parece razonable asumir que estas prácticas transmitiesen a los romanos esa misma debilidad de la que ellos tuvieron que recuperarse. Por lo tanto, nosotros consideramos que estos términos comentan tanto las acciones de las propias mujeres como su entorno, percibido necesariamente como decadente (en el caso de la dinastía Julio-Claudia, Tac. *An.* 1.69 ; 2.72 ; 13.13.3-4 ; 14.4.4) o ineficaz (en el caso de las sociedades bárbaras, Tac. *Agr.* 16.1 ; *Agr.* 31.4 ; *G.* 18.2-4) si han tenido que recurrir a las mujeres para ejercer el mando. Cf. TRAUB H.W., « Tacitus' Use of *Ferocia* », *TAPA*, 84, 1953, p. 250-261 ; KAPLAN M., « *Agrippina semper atrox* : A Study in Tacitus' Characterization of Women » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, 1, Bruxelles, 1979, p. 410-417 ; HALLETT J. *Fathers and Daughters in Roman Society. Women and the Elite Family*, 1984, p. 337-339 ; 1989, p. 62-63 ; POSADAS J.L. 1992, p. 145-154 ; SANTORO L'HOIR F., *The Rhetoric of Gender Terms. Man, Woman, and the Portrayal of Character in Latin Prose*, Leyde, 1992, p. 6-12 ; POSADAS J.L. 1994, p. 541-546 ; SANTORO L'HOIR F., « Tacitus and Women's Usurpation of Power », *CW*, 88, 1994, p. 5-25 ; HALIKKA R., « Discourses of

intervenciones no respondían a un deseo de hacerse con el poder, sino a una preocupación maternal y naturalmente femenina por el bienestar de los suyos. A este mismo respecto, el tono de súplica remarcaba que ellas no contaban con el poder, ni aspiraban a él, sino que trataban de influenciar a sus allegados para predisponerles a actuar por la paz. Era también importante, en este sentido, que las mujeres contasen con un fuerte vínculo personal con aquellos a los que pretendiesen influir. Esa relación haría que las muestras de desesperación de sus madres, hermanas e hijas les hiciesen sentir responsables de sus acciones a un nivel mucho más personal y, al conmovérselas, permitiría a las mujeres tener éxito a la hora de abogar por la paz cuando cualquier otro intento de negociación ya había fallado. Este *exemplum* de intermediación pacificadora, encarnado en el modelo de las Sabinas y entretelado en la historia fundacional de Roma, serviría para transmitir a las mujeres del principado que sus intervenciones serían socialmente bien recibidas, siempre y cuando se limitasen a los momentos de extrema necesidad y siguiesen el modelo de intervención establecido por las primeras mujeres de la ciudad.

### 3.1.2. La madre de Coriolano<sup>265</sup>

Este mismo *exemplum* sigue el caso de Veturia<sup>266</sup>, aunque el suyo ilustra mejor el valor de las intervenciones pacificadoras de las romanas como estrategia alternativa a la

---

Body, Gender and Power in Tacitus » dans BERG R., HALIKKA R., RAITIS P., VUOLANTO V. (éds.), *Women, Wealth and Power in the Roman Empire*, Rome, 2002, p. 75-104 ; SANTORO L'HOIR F., *Tragedy, Rhetoric, and the Historiography of Tacitus' Annales*, Ann Arbor, 2006, p. 118-132 ; GILLESPIE C.C., « The Wolf and the Hare : Boudica's Political Bodies in Tacitus and Dio », *CW*, 108, 2, 2015, p. 403-429 ; *Boudica : Warrior Woman of Roman Britain*, Oxford, 2018, p. 91-104.

<sup>265</sup> Aunque la intervención de Veturia ha sido analizada anteriormente por la excepcionalidad de su discurso, muy recientemente Lara Dubosson-Sbriglione ha publicado un artículo considerando su intervención desde el punto de vista de las prácticas diplomáticas. Ante la evidencia de que esta embajada femenina actúa como último recurso y haciendo uso de argumentos más emocionales, Dubosson-Sbriglione propone que su función es la de afrontar el dilema para que los romanos pudiesen evitar la guerra, sin sufrir una humillación directa. En vista del resto de pruebas consideradas en la tesis nosotros coincidimos con esta idea y consideramos, además, que se trata de una reflexión de la función que las matronas tuvieron durante las guerras civiles : DUBOSSON-SBRIGLIONE L., « Veturia : négociatrice et ambassadrice de Rome », *EuGeStA*, 11, 2021, p. 110-130. Cf. BONJOUR M., « Les personnages féminins et la terre natale dans l'épisode de Coriolan (Liv., 2.40) », *REL*, 53, 1975, p. 157-181 ; PÉREZ JIMÉNEZ A. 2000, p. 341-353 ; MUSTAKALLIO K., « Women outside their homes, the female voice in early Republican memory : Reconsidering Cloelia and Veturia », *Index*, 40, 2012, p. 165-174 ; REDONDO-MOYANO E., « El encuentro de Veturia y Coriolano (D.H. *Antiquitates Romanae* 8.44-53) », *SPhV*, 18, 15, 2016, p. 335-342.

<sup>266</sup> Las propias fuentes indican las similitudes entre los dos casos : D.H. 8.40.4 ; Plu. *Cor.* 33.5. Emmanuelle Valette cuenta con un excelente artículo en el que compara también los discursos de Veturia, Valeria y Hersilia. Cf. VALETTE E., « Les discours de Veturia, Valeria et Hersilia », *Cahiers « Mondes Anciens »*, 3, 2012, p. 1-18.

diplomacia oficial. Cuando el exiliado general Marcio Coriolano acampó a las afueras de la ciudad con las fuerzas de los volscos, los romanos decidieron enviar una embajada compuesta por cinco hombres, elegidos por su experiencia y su cercana relación con el general<sup>267</sup>. Pero a pesar de la insistencia de sus amigos, Coriolano se negó a poner fin a la guerra hasta que los romanos no accediesen a entregar a los volscos los territorios que les habían sido arrebatados, y sellar un tratado de amistad con ellos. Concedió una tregua de 30 días para que el Senado pudiese deliberar sobre este ultimátum, y mientras tanto retiró a sus tropas de las inmediaciones de la ciudad. Sin embargo, como hemos visto, los romanos no reaccionaban favorablemente a la imposición de condiciones, por lo que el Senado deliberó que seguirían ofreciendo propuestas de paz, pero que no cederían mientras las tropas enemigas acechasen la ciudad. Al finalizar el plazo de tregua, el Senado envió otra embajada con la respuesta. Pero el general se negó a mover las tropas, y concedió en su lugar un segundo periodo de tregua, de tres días esta vez, para que el Senado cambiase de opinión<sup>268</sup>. Como último recurso, el Senado envió en embajada a todos los sacerdotes de la ciudad portando los símbolos de los dioses al campamento de Coriolano<sup>269</sup>; pero tampoco ésta tuvo éxito. Ante el inminente peligro, las mujeres de la ciudad corrieron a los templos en busca de la misericordia de los dioses, y una de ellas, Valeria, la hermana del recientemente fallecido cónsul Publícola, las exhortó a salvar la ciudad del peligro que se cernía sobre ella<sup>270</sup>:

[...] θείῳ τινὶ παραστήματι κινηθεῖσα ἐπὶ τῆς ἀνωτάτω κρηπίδος ἔστη τοῦ νεῶ καὶ προσκαλεσαμένη τὰς ἄλλας γυναῖκας πρῶτον μὲν παρεμυθήσατο καὶ παρεθάρρυνεν ἀξιοῦσα μὴ καταπεπληχθαι τὸ δεινόν· ἔπειτα ὑπέσχετο μίαν εἶναι σωτηρίας ἐλπίδα τῇ πόλει, ταύτην δ' ἐν αὐταῖς εἶναι μόναις καταλειπομένην, ἐὰν ἐθελήσωσι πράττειν, ἃ δεῖ. καὶ τις εἶπεν ἐξ αὐτῶν· Καὶ τί πράττουσαι ἂν ἡμεῖς αἱ γυναῖκες διασωῶσαι δυνηθείημεν τὴν πατρίδα τῶν ἀνδρῶν ἀπειρηκότων; τίς ἢ τοσαύτη περὶ ἡμᾶς τὰς ἀσθενεῖς καὶ ταλαιπώρους ἐστὶν ἰσχύς; Οὐχὶ ὄπλων, ἔφησεν ἡ Οὐαλερία, καὶ χειρῶν δεομένη· τούτων μὲν γὰρ ἀπολέλυκεν ἡμᾶς ἡ φύσις· ἀλλ' εὐνοίας καὶ λόγου. βοῆς δὲ μετὰ τοῦτο γενομένης καὶ δεομένων ἀπασῶν φανερόν ποιεῖν, ἥτις ἐστὶν ἡ ἐπικουρία, λέγει πρὸς αὐτάς· Ταύτην ἔχουσαι τὴν πιναράν τε καὶ ἄκοσμον ἐσθῆτα καὶ τὰς ἄλλας παραλαβοῦσαι γυναῖκας καὶ

<sup>267</sup> D.H. 8.22.4-35 ; Liv. 2.39.10-11 ; Plu. *Cor.* 30.3-8. Sobre los criterios utilizados para la elección de embajadores : TORREGARAY E. 2011, p. 26-28 ; STOUDEUR G. 2012, p. 13-15.

<sup>268</sup> D.H. 8.37 ; Liv. 2.39.12 ; Plu. *Cor.* 31.6-7.

<sup>269</sup> D.H. 8.38.1 ; Liv. 2.39.12 ; Plu. *Cor.* 32.2-3.

<sup>270</sup> D.H. 8.39.2-5 ; Livio en cambio omite el papel de Valeria en el episodio de la intercesión de las matronas ante Coriolano ; Plu. *Cor.* 33.1-2 menciona la acción de Valeria, pero omite este discurso y pasa directamente a describir su interacción con Veturia.

τὰ τέκνα ἐπαγόμεναι βαδίζωμεν ἐπὶ τὴν Οὐετουρίας τῆς Μαρκίου μητρὸς οἰκίαν· καὶ πρὸ τῶν γονάτων αὐτῆς τὰ τέκνα θεῖσαι, δεώμεθα μετὰ δακρύων ἡμᾶς τ' οἰκτεῖραςαν τὰς μηθενὸς κακοῦ αἰτίας καὶ τὴν ἐν ἐσχάτοις κινδύνοις οὔσαν πατρίδα προελθεῖν ἐπὶ τὸν χάρακα τῶν πολεμίων, ἄγουσαν τοὺς θ' υἰωνοὺς καὶ τὴν μητέρα αὐτῶν καὶ ἡμᾶς ἀπάσας· ἀκολουθῶμεν γὰρ αὐτῇ τὰ παιδιά ἐπαγόμεναι· ἔπειτα ἰκέτιν γενομένην τοῦ τέκνου, ἀξιούσιν καὶ δεῖσθαι μηδὲν ἀνήκεστον κατὰ τῆς πατρίδος ἐξεργάσασθαι. ὀλοφυρομένης γὰρ αὐτῆς καὶ ἀντιβολούσης οἴκτος τις εἰσελεύσεται τὸν ἄνδρα καὶ λογισμὸς ἡμέρος. οὐχ οὔτω στερρὰν καὶ ἄτρωτον ἔχει καρδίαν, ὥστ' ἀνασχέσθαι μητέρα πρὸς τοῖς ἑαυτοῦ γόνασι κυλλιομένην<sup>271</sup>.

El texto, gracias a la pregunta anónima a la que responde Valeria, indica claramente cómo percibían los romanos el rol de las mujeres en estos casos desesperados. Su labor, no era la de combatir, sino, como último recurso, presentar los argumentos a favor de la paz de una forma más emocional, a la que los hombres no podían recurrir, con el objetivo de forzar a la otra parte a ceder movida por la compasión hacía su sufrimiento, y la vergüenza por la responsabilidad de haberlo causado. Una vez más, la intervención de las mujeres se organiza a través de sus redes de *amicitia*. Al igual que en el caso de Hortensia, o la primera petición de ayuda a Hersilia, Valeria y el resto de las matronas acuden (ἐπαγόμεναι βαδίζωμεν ἐπὶ τὴν Οὐετουρίας τῆς Μαρκίου μητρὸς οἰκίαν) a casa de Veturia, la madre de Coriolano, para presentar su causa y suplicarle (δεώμεθα) que interceda por ellas<sup>272</sup>. Ella, como el resto de los casos positivos que hemos visto, las recibe, las escucha y, empujada por la urgencia de la situación, acepta la misión de tratar de convencer a su hijo, a pesar de que el resto de los intentos del Senado ya han fracasado.

---

<sup>271</sup> D.H. 8.39.2-5 : « Esta mujer, movida por alguna inspiración divina, se colocó sobre el zócalo más alto del templo, y tras llamar a las otras mujeres, primero las calmó y animó, pidiéndoles que no se espantaran ante el peligro. Luego aseguró que había una única esperanza de salvación para la ciudad, y que ésta les estaba reservada sólo a ellas, si querían hacer lo que hacía falta. Y una de ellas dijo: ‘¿Y qué podríamos hacer nosotras, las mujeres, para salvar a nuestra patria, cuando los hombres han renunciado a ello? ¿Cuál es esa fuerza tan grande que hay en nosotras, débiles y desgraciadas?’ ‘Una fuerza – dijo Valeria – que no necesita de armas ni brazos – pues la naturaleza nos ha librado de su uso – sino de buena voluntad y palabras.’ Después de esto se produjo un griterío y todas pedían que explicara cuál era la ayuda que ellas podían prestar. Entonces ella les dijo: ‘Con este atuendo sucio y desordenado, tomando con nosotras a las demás mujeres y llevando a nuestros hijos, vayamos a casa de Veturia, la madre de Marcio, y, poniendo a los niños ante sus rodillas, pidamos con lágrimas que, por compasión hacia nosotras, que no somos responsables de ningún mal, y hacia la patria, que está en los peligros más extremos, vaya al campamento de los enemigos con sus nietos, la madre de éstos y todas nosotras, pues debemos acompañarla con nuestros hijos; luego, que como suplicante pida y ruegue a su hijo que no lleve a cabo nada irreparable contra la patria; pues, cuando ella llora y suplique, un sentimiento de compasión y una humana consideración invadirán al hombre. No tiene un corazón tan duro e invulnerable que pueda soportar que su madre se arroje a sus rodillas.»

<sup>272</sup> D.H. 8.40.1 ; Liv. 2.40.1-3 ; Plu. *Cor.* 33.3-10.



En las versiones de Livio y Plutarco<sup>273</sup> las mujeres parten hacia el campamento enemigo directamente de la casa de Veturia, en cambio, Dionisio de Halicarnaso ofrece una descripción prácticamente idéntica a su versión de las Sabinas, y menciona que buscaron primero el beneplácito del Senado y los cónsules. Su versión expresa los motivos por los que este tipo de empresas eran aceptables a ojos de los romanos que, por lo demás, excluían a las mujeres de todas las demás funciones de la ciudadanía. Como deja claro Dionisio, no todos estaban de acuerdo con la decisión de dejarlas marchar, ya que suponía grandes peligros, pero finalmente: ἐνίκα δ' ὁμως ἡ συγχωροῦσα γνώμη ταῖς γυναιξὶ τὴν ἔξοδον μέγιστον ἀμφοῖν ἐγκώμιον ἔχουσα, τῆς μὲν βουλῆς τοῦ φρονίμου, ὅτι τὰ κράτιστα καὶ γενησόμενα προείδετο οὐδὲν ὑπὸ τοῦ κινδύνου τηλικούδε ὄντος ἐπιταραχθεῖσα· τοῦ δὲ Μαρκίου τῆς εὐσεβείας, ὅτι πολέμιος ὢν ἐπιστεύετο μηδὲν ἀσεβήσειν εἰς τὸ ἀσθενέστατον τῆς πόλεως μέρος κύριος αὐτοῦ καταστάς<sup>274</sup>. Ésta mención de la discusión en el Senado y de la consideración de las cualidades del general enemigo indica que, siempre y cuando las circunstancias fuesen lo bastante extremas como para que la seguridad de la patria tuviese que primar incluso sobre la protección de las familias, si los romanos estimaban que sus adversarios eran hombres piadosos que respetarían los principios morales más elementales, las matronas podían ser las adecuadas para enviar en embajada, porque, como el propio texto indica, las protegería el que fueran percibidas como la parte más débil de la ciudad.

Al no suponer una amenaza, menos aún en tanto en cuanto todos los textos insisten en que su forma de interceder era a través de la súplica, lastimarlas o apresarlas supondría no solo romper el pacto implícito de protección a los *legati*<sup>275</sup>, sino también un mayúsculo acto de cobardía por causar daño a quienes no podían corresponder de la misma manera, y, en casos como éste en los que eran los propios familiares quienes dirigían la embajada, un enorme acto de crueldad. Además, al estar excluidas de cumplir magistraturas, cualquier agravio que los enemigos imputasen a los romanos no se lo podían imputar a ellas directamente, y por lo tanto podían presentar una faceta no solo

---

<sup>273</sup> Liv. 2.40.3 ; Plu. *Cor.* 34.1.

<sup>274</sup> D.H 8.43.6 : « Triunfó la opinión que consentía la salida de las mujeres y que contenía las mayores alabanzas para ambas partes, para el Senado por su sensatez, porque preveía muy bien lo que iba a suceder, sin dejarse perturbar por el peligro, aunque era tan grande; y para Marcio por su piedad, porque, pese a ser un enemigo, se confiaba en que no cometería ninguna impiedad contra la parte más débil de la ciudad cuando la tuviera en su poder ».

<sup>275</sup> THOMAS Y. 1993, p. 135-151 ; BEDERMAN D. 2001, p. 88-119 ; BECKER A. 2016, p. 193-208.



vulnerable, sino también inocente de la ciudad. Su embajada, por lo tanto, por el mero hecho de quienes la conformaban y de cómo se presentaban ante el enemigo, apelaba al honor y a los valores de éste cuando todos los demás recursos de la ciudad habían fallado. Por su capacidad de intervenir de forma distinta a los hombres, su intercesión, en los casos más extremos en los que no quedaban más opciones a explorar, no solo era bien recibida, sino requerida. En cuanto a los romanos, el propio texto indica que reconocer la situación de peligro y recurrir a ellas cuando era necesario no era un signo de cobardía o despreocupación, sino de prudencia (φρονίμου).

En efecto, el episodio de la embajada de mujeres dirigida a Coriolano ilustra mejor y con más detalle que ningún otro la utilización de los argumentos emocionales para intervenir a favor de la paz, seguramente por la implicación de la madre del general en ella. Desde luego, las fuentes concuerdan en que el mero hecho de saber que su madre se encontraba a la cabeza de la embajada afectó al general<sup>276</sup>. La versión más espectacular es la de Dionisio de Halicarnaso, pues asegura que Coriolano se aseguró de mostrar el respeto que le tenía a su madre implementando, para saludarla, el protocolo que los romanos solían adoptar cuando un magistrado salía al encuentro de otro de rango superior<sup>277</sup>. Tras los efusivos saludos de su hijo, Veturia pronuncia un discurso lleno de emoción<sup>278</sup> que trata de transmitir al general el dolor de su madre y de su esposa al verse en la imposible situación de tener que ver sufrir o bien a su patria, o bien al hijo y marido al que aman. Apela mediante este sentimiento al honor y al sentido de responsabilidad y gratitud de Coriolano para con su familia, y especialmente para con su madre, para que convenciese a los volscos de levantar el asedio y poner fin a la guerra:

Καὶ ἡ Οὐετουρία παρασησαμένη τὴν τε γυναῖκα τοῦ Μαρκίου καὶ τὰ τέκνα καὶ τὰς ἐπιφανεστάτας τῶν ἐν Ῥώμῃ γυναικῶν πρῶτον μὲν ἔκλαιεν εἰς τὴν γῆν ὀρῶσα μέχρι πολλοῦ, καὶ πολὺν ἐκίνησεν ἐκ τῶν παρόντων ἔλεον. ἔπειτ' ἀναλαβοῦσα αὐτὴν ἔλεξεν· Αἱ γυναῖκες, ὦ Μάρκιε τέκνον, τὰς ὕβρεις ἐνθυμούμεναι καὶ τὰς ἄλλας συμφορὰς τὰς συμβησομένας αὐταῖς, ἐὰν ἡ πόλις ἡμῶν ὑπὸ τοῖς πολεμίοις γένηται, πᾶσαν ἄλλην ἀπογνοῦσαι βοήθειαν, ἐπειδὴ τοῖς ἀνδράσιν αὐτῶν ἀξιοῦσι διαλύσασθαι τὸν πόλεμον αὐθάδεις καὶ σκληρὰς ἔδωκας ἀποκρίσεις, ἄγουσαι τὰ τέκνα καὶ τοῖς πενθίμοις τούτοις

---

<sup>276</sup> D.H. 8.44.3-45.1 ; Liv. 2.40.4-5 ; Plu. *Cor.* 34.3.

<sup>277</sup> D.H. 8.44.3-4. Recientemente Dimitri Maillard ha publicado una minuciosa tesis sobre estos protocolos : MAILLARD D., *Protocole et insignes du pouvoir dans la République romaine (509-27 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Paris, 2021.

<sup>278</sup> D.H. 8.46 y 47-53 ; Liv. 2.40.5-9 ; Plu. *Cor.* 35-36.

ἡμφιεσμένοι τρύχεσι κατέφυγον ἐπ' ἐμέ, τὴν σὴν μητέρα, καὶ Οὐολουμνίαν, τὴν σὴν γυναῖκα, δεόμενοι, μὴ περιδεῖν αὐτὰς τὰ μέγιστα τῶν ἐν ἀνθρώποις κακῶν ὑπὸ σοῦ παθούσας· οὐθὲν μὲν οὔτε μείζον οὔτ' ἔλαττον εἰς ἡμᾶς ἐξαμαρτοῦσαι, πολλὴν δὲ καί, ὄτ' εὐτυχοῦμεν, εὖνοιαν ἔτι παρασχόμενοι, καί, ὅτ' ἐπταίσαμεν, συμπάθειαν. ἔχομεν γὰρ αὐταῖς μαρτυρεῖν, ἐξ οὗ σὺ ἀπῆρας ἐκ τῆς πατρίδος, ἡμεῖς δ' ἔρημοι καὶ τὸ μηθὲν ἔτι οὔσαι κατελειπόμεθα, συνεχῶς τε παραγινομέναις πρὸς ἡμᾶς καὶ παραμυθουμέναις τὰς συμφορὰς ἡμῶν καὶ συναλγούσαις. τούτων δὴ λαμβάνουσαι μνήμην ἐγὼ τε καὶ ἡ σὴ γυνὴ ἡ συνοικουροῦσα μετ' ἐμοῦ τὰς ἰκεσίας αὐτῶν οὐκ ἀπεστράφημεν, ἀλλ' ὑπεμείναμεν, ὡς ἠξίου ἡμᾶς ἐλθεῖν ἐπὶ σὲ καὶ τὰς ὑπὲρ τῆς πατρίδος ποιήσασθαι δεήσεις. [...] Εἰ δ' ἄρα πρὸς ἐκείνην ἀδιαλλάκτως ἔχεις, ἐμοὶ ταύτην δός, ὃ τέκνον, τὴν τιμὴν καὶ χάριν, παρ' ἧς οὐ τὰ ἐλαχίστου ἄξια ἔχεις οὐδ' ὧν ἀντιποιήσαιτ' ἂν τις καὶ ἕτερος, ἀλλὰ τὰ μέγιστα καὶ τιμώτατα καὶ οἷς ἅπαντα τὰ λοιπὰ κέκτησαι, τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχὴν. δανείσματα γὰρ ἔχεις ταῦτ' ἐμά, καὶ οὐκ ἀφαιρήσεταιί με ταῦτ' οὐθεὶς οὔτε τόπος οὔτε καιρός, οὐδέ γ' αἱ Οὐολούσκων οὐδὲ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων εὐεργεσίαι συμπάντων καὶ χάριτες τοσοῦτον ἰσχύουσιν οὐδ' ἂν οὐρανομήκεις γένωνται, ὥστε τὰ τῆς φύσεως ἐξαλεῖψαι καὶ παρελθεῖν δίκαια· ἀλλ' ἐμὸς ἅπαντα τὸν χρόνον ἔση καὶ πρώτη πάντων τὰς τοῦ βίου χάριτας ὀφειλήσεις ἐμοί, καὶ ὧν ἂν δέωμαι δίχα προφάσεως ὑπουργήσεις. τοῦτο γὰρ ὁ τῆς φύσεως νόμος ὥρισεν ἅπανσι τοῖς αἰσθήσεως καὶ λόγου μετελιφόσι τὸ δίκαιον, ὃ πιστεύουσα, Μάρκιε τέκνον, κἀγὼ δέομαί σου μὴ ἐπάγειν πόλεμον τῇ πατρίδι, καὶ ἐμποδῶν ἴσταμαί σοι βιαζομένῳ. ἢ προτέραν οὖν ἐμὲ τὴν ἐναντιουμένην σοι μητέρα ταῖς ἐρινύσι προθυσάμενος αὐτοχειρία τότε τοῦ κατὰ τῆς πατρίδος ἅπτου πολέμου, ἢ τὸ μητροκτόνον ἄγος αἰδοῦμενος εἶξον τῇ σεαυτοῦ μητρὶ καὶ δός, ὃ τέκνον, τὴν χάριν ἐκόν. [...] εἰ δὲ ὅσιόν ἐστι καὶ θεμιτὸν υἱοῦ γόνασι μητέρα προσκυλίεσθαι, καὶ τοῦτο καὶ πᾶν ἄλλο ταπεινὸν σχῆμα καὶ λειτούργημα ὑπομενῶ σωτηρίας ἕνεκα τῆς πατρίδος<sup>279</sup>.

<sup>279</sup> D.H. 8.46 y 51.1-2 y 53.4 : « Y Veturia, que había colocado a su lado a la mujer de Marcio, a sus hijos y a las más destacadas mujeres de Roma, primero lloró mirando a tierra durante mucho tiempo y movió a los presentes a una gran compasión. Luego, recobrándose, dijo: 'Marcio, las mujeres, considerando los ultrajes y las desgracias que les sobrevendrán si nuestra ciudad cae en poder de los enemigos, y después de haber desistido de cualquier otra ayuda, puesto que, cuando sus maridos te pidieron que pusieras fin a la guerra, les diste respuestas arrogantes y duras, con sus hijos y vestidas con estas ropas de luto, han recurrido a mí, tu madre, y a Volumnia, tu mujer, pidiendo que no permitamos que por tu causa ellas sufran los mayores de todos los males humanos, sin haber cometido ninguna falta, grande ni pequeña, contra nosotras, sino habiendo dado ya muestras de mucha simpatía cuando éramos felices, y de mucha compasión cuando sufrimos la desgracia. En efecto, podemos atestiguar a su favor que desde que tú te marchaste de la patria y nosotras nos quedamos solas y sin ser ya nada, ellas han estado continuamente a nuestro lado, nos han consolado en nuestra desgracia y han compartido nuestro dolor. Recordando esto yo y tu mujer, que vive conmigo, no desatendimos sus súplicas, sino que hemos aceptado, como nos pedían, venir a ti y suplicarte por la patria.' [...] Pero si, ciertamente, te muestras irreconciliable con ella, concédeme, hijo, esa prerrogativa y ese favor a mí, de la que has recibido cosas no mínimamente importantes y acerca de las que cualquier otro podría tener pretensiones, sino las mayores y más honrosas y por las que posees todo lo demás: el cuerpo y el alma. En efecto, tienes de mí esos préstamos y ningún lugar ni tiempo me los quitará, ni los beneficios y favores de los volscos ni los de todos los demás hombres serán tan poderosos, aunque lleguen a ser altos como el cielo, que aniquilen y dejen a un lado los derechos de la naturaleza. Siempre serás mío, y a mí, antes que a nadie, me deberás el agradecimiento por tu vida y me concederás la ayuda que te pido sin disculpas. Porque esto es lo que ha determinado la ley de la naturaleza para todos los que gozan de sentido y razón, y,

Su discurso está lleno de emoción y llama a la compasión antes incluso de pronunciar la primera palabra. Al comienzo, como ocurría con el de Hortensia, explica que se encuentran en esa situación no por gusto sino por extrema necesidad<sup>280</sup>, dado que la ciudad está en riesgo de destrucción y las embajadas oficiales ya han sido rechazadas. Movidas por las circunstancias, las mujeres romanas han recurrido a sus *amicae*, con las que mantienen una relación cordial independientemente de las acciones de sus parientes masculinos, en un intento desesperado de que a través de su influencia personal se pueda poner fin a la guerra. A continuación, la presentación de los argumentos es larga y merece la pena ser analizada, pero el alegato más importante es emocional. La madre recuerda a Coriolano el vínculo que los une y todo lo que ha sufrido por él hasta entonces, y amenaza con quitarse la vida si no pone fin a la campaña. Para terminar, vuelve a hacer una muestra física de súplica para apelar a los sentimientos más nobles de su hijo y, por supuesto, su intercesión en favor de la ciudad tiene efecto, ya que, tras esta última embajada, abrumado por la frustración que le causa su situación y compelido por la obediencia que le debe a su madre, Coriolano acepta poner fin a la guerra<sup>281</sup> y volver a la tierra que lo había acogido en su exilio.

Dionisio de Halicarnaso transmite tanto el discurso de Marco Minucio, portavoz de la primera embajada, como el de Veturia<sup>282</sup>, y resulta muy interesante observar cómo se imaginó el autor cada uno de ellos, y las características que les atribuyó. Muchos de los argumentos que ofrecen son iguales o parecidos. Ambos admiten que Coriolano tenía motivos para su rencor, ya que había sido tratado injustamente<sup>283</sup>. También inciden en que la mayoría de los habitantes de la ciudad no tuvieron culpa en su destierro, especialmente las mujeres y los niños y, por lo tanto, con su ataque, Coriolano haría sufrir a muchos inocentes. Los dos insisten en que con las acciones que había llevado a cabo hasta el momento, ya había causado suficientes daños para

---

confiando en ella, Marcio, hijo, también yo te pido que no lleves la guerra a tu patria y me pongo como obstáculo para ti si empleas la violencia. Así que, o bien con tu propia mano me sacrificas a las Furias a mí, tu madre, que me opongo a ti, y emprendes entonces la guerra contra tu patria, o bien, avergonzándote ante la impureza del matricidio, cedes ante tu madre y le concedes voluntariamente este favor. [...] Y si es lícito y piadoso que una madre se arrastre ante las rodillas de su hijo, me someto, no sólo a eso, sino a cualquier otro comportamiento y servicio humildes por la salvación de la patria ».

<sup>280</sup> En el caso de las Sabinas era también la guerra, y en el de las matronas que siguieron a Hortensia la imposibilidad de transmitir sus quejas de forma privada debido a las acciones de Fulvia.

<sup>281</sup> D.H. 8.54 ; Liv. 2.40.10 ; Plu. *Cor.* 36.4-8.

<sup>282</sup> Respectivamente : D.H. 8.23-28 y 8.46-53.

<sup>283</sup> Ya hemos mencionado la importancia que tenía para los romanos el actuar como parte inocente y con causas señalables en un conflicto : GONZÁLEZ ROMÁN C. 1991, p. 41-58 ; ACHARD G. 1994, p. 474-486 ; JIMÉNEZ ROJAS J.P. 2013, p. 43-54 ; DE TRANE G. 2018, p. 33-54.

haberse cobrado su venganza<sup>284</sup>. Y los dos afirman que, de retirar sus tropas, los romanos cederían en muchas de sus peticiones para ofrecerle una paz ventajosa, pero nunca bajo la amenaza de sus tropas, ya que claudicar ante una amenaza supondría una deshonra para ellos. Todos estos son argumentos bastante generales, pero a partir de este punto el tono de Marco Minucio y el de Veturia cambian radicalmente.

El primero presenta argumentos valorando la situación militar de ambas partes y, tratando de disuadir a Coriolano, le dice que si decide proceder con la campaña se dará cuenta, demasiado tarde, de que no pudo ganar la guerra, y se verá repudiado por ambas partes. Pero, además, lo amenaza con la campaña punitiva que los romanos iniciarán a continuación y que acabará, según dice, con su vida, e incluso con humillaciones y torturas para sus familiares. Es un discurso que también utiliza el método de persuasión y que apela a los valores de Coriolano, pero sus argumentos son mucho más agresivos que los de Veturia, y se centran sobre todo en cómo correspondería Roma a sus acciones. En cambio, su madre, además de transmitir su razonamiento en el tono profundamente emocional que ya hemos mencionado, le dice a su hijo que ya ha conseguido varias victorias para mostrar su agradecimiento a los volscos y que no se preocupe por parecer desagradecido a los que le han acogido. Insiste en que bajo cualquier circunstancia un hombre debe mantenerse agradecido a su patria, y lo alecciona diciendo que los hombres piadosos siempre deben corresponder a las súplicas con generosidad y no con arrogancia. Sus palabras nunca amenazan con dañarlo a él, únicamente a sí misma, y los reproches sobre su actitud y apelaciones a la virtud se transmiten en un tono maternal y entretejidas con lamentos y súplicas. Marco Minucio y Veturia, ambos, ofrecen argumentos y apelan a los valores de Coriolano, pero a ojos del autor, los hombres, aun siendo amigos, actúan primero y ante todo como ciudadanos y tratan de mantener la dignidad de su cargo; en cambio, las mujeres se centran en sus vínculos con la otra parte para tratar de buscar una reacción emocional.

---

<sup>284</sup> Esta moderación en el uso de la violencia era consustancial al ideal de *virtus*. Como hemos visto con Fulvia, y mencionaremos a continuación con Tarpeya y Clelia, en el caso de las mujeres cualquier acción violenta se consideraba excesiva. No obstante, dado que la guerra era considerada una función exclusiva de los ciudadanos, en su caso se espera que sean capaces y estén dispuestos a luchar, y las fuentes juzgan sobre todo si sus acciones responden a un código de conducta apropiado, haciendo hincapié en si sus tienen una causa justificada y si las muestras de violencia son ejercidas con moderación. Sobre la *virtus*: MCDONNELL M.A., *Roman Manliness : Virtus and the Roman Republic*, Cambridge, 2006 ; BALMACEDA C., *Virtus Romana. Politics and Morality in the Roman Historians*, Chapel Hill, 2017.

Dado que la madre y la esposa de Coriolano vivían en la misma casa, resulta revelador que Valeria y las demás mujeres acudiesen directamente en busca de la madre. Como el propio discurso de Veturia indica, el vínculo entre una madre y sus vástagos generaba responsabilidades personales y sociales capaces de compeler a cualquier romano virtuoso a escucharla y procurar su bienestar<sup>285</sup>. Dado que ellas eran las responsables de parirlos y educarlos, de transmitirles los valores más fundamentales de los romanos, los hijos les debían obediencia y protección, especialmente en su vejez, cuando se encontraban en un estado más vulnerable. Es especialmente interesante que, en el caso de Marco Coriolano, éste sentía que también tenía una responsabilidad para con los volscos, ya que estos le habían acogido después de que fuese injustamente exiliado; y Veturia no niega que el sentimiento de su hijo sea válido y honorable, pero deja claro que existía una jerarquía en la responsabilidad de mostrar reciprocidad. La *pietas* que un hijo debía a sus padres en forma de respeto y obediencia estaba por encima de cualquier otro vínculo por honorable que éste fuera (ἄλλ' ἐμὸς ἅπαντα τὸν χρόνον ἔση καὶ πρώτη πάντων τὰς τοῦ βίου χάριτας ὀφειλήσεις ἐμοί, καὶ ὧν ἂν δέωμαι δίχα προφάσεως ὑπουργήσεις<sup>286</sup>). Por la otra parte, si al *paterfamilias* le correspondía el rol más estricto de juez en el ámbito familiar, las madres cumplían con un papel unificador, relacionado con el mantenimiento de la *concordia* en el hogar, que se extendía, como demuestran estos *exempla*, al mantenimiento de la *concordia* en la patria. La combinación de este rol que se les atribuía, con el respeto que se les adeudaba por su vínculo maternal, así como por la sabiduría y la dignidad que mostraban en su vejez, hacía que las madres de los hombres implicados en un conflicto fuesen las enviadas perfectas para intervenir a favor de la paz. La combinación de estos factores no solo aseguraba que su argumentación sería apropiada y elocuente, sino que aumentaba también las posibilidades de que sus intentos recibiesen respuesta.

---

<sup>285</sup> Sobre las responsabilidades que regían las relaciones maternofiliales: HALLETT J.P. 1984, p. 243-263; CID LÓPEZ R., « La maternidad y la figura de la madre en la Roma antigua » dans BLANCO GARCÍA A.I., DOMENECH DELGADO B.L., LÓPEZ RODRÍGUEZ M.S., MARCOS SANTIAGO M.R., *Nuevas visiones de la maternidad*, León, 2002, p. 11-50; MUSTAKALLIO K., « Representing Older Women: Hersilia, Veturia, Virgo Vestalis Maxima » dans KROTZL C., MUSTAKALLIO K. (éds.), *On Old Age: Approaching Death in Antiquity and the Middle Ages*, Turnhout, 2011; MARTINEZ LOPEZ C., « Poder integrador de la *mater familias* romana » dans DIAZ SACHEZ P., FRANCO RUBIO G.A., FUENTE PEREZ M.J. (éds.), *Impulsando la historia desde la historia de las mujeres: la estela de Cristina Segura*, Huelva, 2012, p. 157-168; CASAMAYOR MANCISIDOR S., « You Owe Me: Affections and Duties between Elderly Mothers and their Adult Children in Ancient Rome », *Gender a výzkum / Gender and Research*, 22, 1, 2021, p. 108-126.

<sup>286</sup> D.H. 8.51.1-2.

### 3.1.3. Las jóvenes Tarpeya y Clelia

Aun así, incluso cuando no compartían un vínculo estrecho con los hombres a los que debían convencer, las fuentes parecen preferir otorgar la responsabilidad de las intervenciones pacificadoras a mujeres de más edad<sup>287</sup>. Ciertamente, todos los casos que mencionamos en esta tesis corresponden a matronas adultas, y muchos de ellos, como los de Cornelia, Julia o Mucia, son llevados a cabo por mujeres de avanzada edad. También en los *exempla* del pasado remoto de la ciudad, los dos ejemplos de las Sabinas y el de Veturia contrastan claramente con los ejemplos de las jóvenes Tarpeya y Clelia. De la primera, hija del general Espurio Tarpeyo, encontramos versiones prácticamente opuestas. Livio y Plutarco<sup>288</sup> consideran que intentó traicionar a los romanos abriendo la puerta de la ciudad a los sabinos a cambio de unos brazaletes de oro, mientras que Dionisio<sup>289</sup> cuenta que lo que intentó fue tenderles una trampa para desarmarlos y evitar el enfrentamiento entre los dos pueblos. Dionisio no encuentra su

---

<sup>287</sup> En el caso de Hersilia, es curioso que los autores admiten no estar seguros de su identidad. Livio (1.11.2) la presenta como la esposa de Romulo y Plutarco (*Rom.* 14.8; 35.2) duda de si fue la esposa de Rómulo o la de Hostio Hostilio, abuelo del futuro rey Tulo Hostilio. En cambio, Dionisio (2.45.2) dice de ella que pudo haber sido la madre de una de las sabinas que decidió quedarse en Roma con su hija cautiva. Ello la convertiría en una mujer más madura que el resto de las vírgenes.

<sup>288</sup> Respectivamente : Liv. 1.11.6-9 ; Plu. *Rom.* 17.2-7.

<sup>289</sup> D.H. 2.38.4-39.1: προελθοῦσα εἰς ἐφικτὸν ἢ παρθένος ἐξεληλυθέναι μὲν νυκτὸς ἐκ τοῦ φρουρίου τὸν πατέρα αὐτῆς ἔφη χρείας τινὸς ἔνεκα, τὰς δὲ κλεῖς αὐτῆ φυλάττειν τῶν πυλῶν καὶ παραδώσειν αὐτοῖς τὸ ἔρυμα νυκτὸς ἀφικομένοις μισθὸν τῆς προδοσίας λαβοῦσα τὰ φορήματα τῶν Σαβίνων, ἃ περὶ τοῖς εὐωνύμοις εἶχον ἅπαντες βραχίσιον. εὐδοκοῦντος δὲ τοῦ Τατίου λαβοῦσα τὰς πίστεις δι' ὄρκων παρ' αὐτοῦ καὶ αὐτῆ δοῦσα τοῦ μὴ ψεύδεσθαι τὰς ὁμολογίας τόπον τε ὀρίσασα, ἐφ' ὃν ἔδει τοὺς Σαβίνους ἐλθεῖν, τὸν ἐχυρώτατον καὶ νυκτὸς ὥραν τὴν ἀφυλακτοτάτην ἀπήει καὶ τοὺς ἔνδον ἔλαθε. Μέχρι μὲν δὴ τούτων συμφέρονται πάντες οἱ Ῥωμαίων συγγραφεῖς, ἐν δὲ τοῖς ὕστερον λεγομένοις οὐχ ὁμολογοῦσι. Πείσων γὰρ ὁ τιμητικός, οὗ καὶ πρότερον ἐμνήσθη, ἄγγελόν φησιν ὑπὸ τῆς Ταρπείας ἀποσταλῆναι νύκτωρ ἐκ τοῦ χωρίου δηλώσοντα τῷ Ῥωμύλῳ τὰς γενομένας τῆ κόρη πρὸς τοὺς Σαβίνους ὁμολογίας, ὅτι μέλλοι τὰ σκεπαστήρια παρ' αὐτῶν αἰτεῖν ὄπλα διὰ τῆς κοινότητος τῶν ὁμολογιῶν παρακρουσαμένη, δύνάμιν τε ἀξιώσοντα πέμπειν ἐπὶ τὸ φρούριον ἑτέραν νυκτὸς, ὡς αὐτῷ στρατηλάτῃ παραληψόμενον τοὺς πολεμίους γυμνοὺς τῶν ὄπλων· τὸν δὲ ἄγγελον αὐτομολήσαντα πρὸς τὸν ἡγεμόνα τῶν Σαβίνων κατήγορον γενέσθαι τῶν τῆς Ταρπείας βουλευμάτων. « Cuál de estas dos versiones es más cierta es posible imaginarlo por los hechos posteriores. Así que envió a una de sus jóvenes sirvientas a través de un postigo, que nadie sabía que estuviera abierto, y pidió al rey sabino que viniera sin compañía para hablar con ella, como si tuviera que tratar con él de un asunto grave e importante. Tacio aceptó el mensaje con esperanza de una traición y marchó hacia el lugar fijado; la muchacha se acercó a una distancia conveniente y le comunicó que su padre había salido de la fortaleza durante la noche por un asunto urgente, que ella guardaba las llaves de las puertas y les entregaría la plaza si llegaban por la noche, recibiendo como pago de su traición los adornos que todos los sabinos tenían en su brazo izquierdo. Tacio estuvo de acuerdo; ella recibió promesa con juramentos y asimismo la dio de no traicionar el pacto. Fijó el lugar más seguro para que acudiesen los sabinos y la hora de la noche menos vigilada, luego se retiró sin ser vista por los de dentro. Hasta este punto todos los escritores romanos coinciden, pero no se ponen de acuerdo en lo que viene a continuación. Pisón, el censor, al que mencioné antes, dice que un mensajero fue enviado por Tarpeya fuera del lugar por la noche para revelar a Rómulo los pactos hechos por la muchacha con los sabinos, que ella iba a exigirles sus armas defensivas engañándolos gracias a la ambigüedad del pacto, y para pedir que enviase otra guarnición a la fortaleza durante la noche, que ella les entregaría a los enemigos inermes junto con su general. Pero el mensajero desertó y denunció al jefe sabino los planes de Tarpeya ».

entusiasmo reprochable, sin embargo, sus intentos, a diferencia de los de las Sabinas, fracasan y Tarpeya acaba muerta.

Al igual que ella, siglos más tarde, la joven Clelia<sup>290</sup> intervino de forma valiente en el conflicto de Roma contra el rey etrusco Porsena (508 a.C.), que había decidido asediar la ciudad para apoyar los intereses de los Tarquinos, recientemente depuestos. En un momento dado, los romanos, liderados por el cónsul Publícola, entregaron a varias jóvenes como rehenes para ganar tiempo y seguir las negociaciones con el rey. Clelia formaba parte de los rehenes entregados a Porsena y, en una ocasión en la que ella y las demás doncellas cautivas estaban bañándose junto al río, desatendidas por sus guardias, las guió para cruzar los peligros del Tíber a nado y retornar con sus familias. Los romanos admiraron su valor, pero no aprobaron su acción, ya que hacía peligrar la tregua con Porsena. Así pues, el cónsul decidió devolverlas al campamento enemigo, donde el rey, admirado por su valentía, en lugar de castigarlas las dejó marchar<sup>291</sup>. Igual que en el caso de Tarpeya, ella también es una joven doncella y no una matrona casada, y su acción, aunque valerosa, se considera estratégicamente imprudente. La gesta de Clelia acabó teniendo más éxito que la de Tarpeya únicamente porque los romanos tuvieron tiempo de reaccionar y revertir su acción, y porque Porsena se mostró más razonable y compasivo que el rey de los sabinos. A diferencia de la incitación belicosa de Fulvia o Amata, sus acciones no se consideran inmorales, pero si imprudentes y, en última instancia ineficaces. El hecho de que ambas acciones sean llevadas a cabo por dos doncellas jóvenes sea seguramente un recurso para disculpar sus acciones y transmitir al lector, que, por bien intencionadas que los deseos de luchar por la patria fueran, las acciones de las mujeres tan solo podían tener éxito y ser útiles

---

<sup>290</sup> D.H. 5.33-34 ; Liv. 2.13.6-10 ; V.M. 3.2.2 ; *Publ.* 19.

<sup>291</sup> D.H. 5.35.2 ; Liv. 2.13.11 ; Plin. *NH.* 34.13.28 ; Sen. *Ad. Marc.* 16.1-2 ; Plu. *Publ.* 19.8. Por esta muestra de valentía, Clelia recibió el inmenso e inusual honor de que se le erigiera en el foro una estatua ecuestre. Aunque, debido sin duda a la multitud de versiones sobre la historia, los autores que la mencionan afirman no estar seguros de si la estatua honra a Clelia o a Valeria, o quienes propusieron erigirla, o incluso cuál era su ubicación exacta. Marleen Flory afirma que dicha estatua seguramente se erigiese en honor a alguna deidad femenina, más tarde asimilada a una de las heroínas legendarias de Roma, cuya historia seguramente también mutó para incluir más referencias equinas. Por otra parte, también es difícil saber hasta cuando estuvo la estatua en la *via sacra* delante del templo de Júpiter Estator, pues Dionisio dice que para su época ya había desaparecido debido a un incendio, mientras que Plinio, como Seneca, e incluso Servio, que es un autor mucho más tardío, hablan de la estatua como si siguiese presente en el mismo lugar en el momento en el que escriben. Para explicarlo, algunos autores como Mary Boatwright proponen que la estatua seguramente se destruyó por un incendio en algún momento de la República tardía, y después se reconstruyó en época Augustea. Todo ello habría colaborado, seguramente, a una reinención de la historia de dicha estatua. Cf. FLORY M.B. 1993, p. 288-289 ; BOATWRIGHT M. 2011, p. 120.

a través de las intervenciones pacificadoras ejemplificadas por casos como el de las Sabinas o el de Veturia, pues era únicamente en este campo en el podían cumplir con un rol único, accesible tan solo a ellas<sup>292</sup>.

Las de las jóvenes son acciones más valerosas, de naturaleza militar, pero entran en conflicto con la estrategia prevista por los romanos y, aunque los autores admiten que su impulsividad es propia de la juventud, también indican que sus actos ponen en peligro a la ciudad. En cambio, en el caso de las matronas, sus intervenciones pacificadoras son caracterizadas por llevarse a cabo únicamente como último recurso, cuando el resto de las opciones estratégicas ya han sido agotadas, con un claro tono de súplica y utilizando argumentos emocionales, ya que contaban con lazos que las unían a ambas partes. Sus acciones resultan exitosas en restablecer la *concordia* en ambas ocasiones, y gracias a sus intervenciones, útiles precisamente por ser distintas a las de los hombres, tal y como menciona Valeria en el relato de Dionisio de Halicarnaso, consiguen salvar a la patria. En esta comparación la edad de las mujeres que tratan de intervenir parece tener una importancia crucial. Esta cualidad no se consideraba importante únicamente en el caso de las mujeres, como hemos visto en el texto de Polibio sobre la embajada enviada a la reina Teuta de Iliria, es el más joven de los embajadores el que comete la imprudencia de hablar impulsivamente y de amenazar a la reina, mientras que el de más edad se muestra más prudente y reservado<sup>293</sup>. Con ello deducimos que los romanos valoraban la madurez como un atributo positivo en todos los casos en los que necesitaban elegir a un interlocutor para negociar, pues consideraban que la sabiduría y la precaución desarrolladas a lo largo de los años contribuirían al éxito del resultado final.

\*\*\*

Estos *exempla* reflexionan sobre varios aspectos del rol que las intervenciones femeninas tuvieron durante las guerras civiles. Especialmente las de Dionisio de Halicarnaso recuerdan a la intervención de Hortensia y las demás matronas en el año 42 a.C., la cual, por su excepcionalidad en la forma, probablemente marcó a muchos

---

<sup>292</sup> Pyy nota que en la épica las mujeres romanas también cumplen en ocasiones roles fundamentales para la protección de la patria y la transmisión de valores fundamentalmente romanos. No obstante, sus intervenciones suelen tener consecuencias más funestas que en las obras históricas : PYY E., *Women and War in Roman Epic*, Boston, 2020. Cf. GANIBAN R.T., *Statius and Virgil. The Thebaid and the Reinterpretation of the Aeneid*, Cambridge, 2009, p. 152-159.

<sup>293</sup> Plb. 2.8.7-12.



de su generación. La mención a los grupos de mujeres que se organizan y acuden a convencer a aquellas con mayor capacidad de influencia en cada situación parece reconocer la importancia de estas redes de *amicitia* femeninas para hacer peticiones y ejercer presión, al igual que los discursos de las mujeres, compungidas por haberse visto obligadas a intervenir de forma tan extraordinariamente pública, recuerdan también al discurso de Hortensia<sup>294</sup>.

Al mismo tiempo, estas historias también proponen una solución honrosa para explicar cómo había sorteado Roma algunos de los momentos más vulnerables de su pasado. Johan Vekselius<sup>295</sup>, en su tesis doctoral sobre las lágrimas y las muestras de desolación en la cultura política romana, menciona, en referencia a las prácticas diplomáticas, que, incluso cuando era evidente que estas eran muestras deliberadas y parte de un discurso de súplica, los romanos las percibían como un gesto importante de sumisión. Una vez reconocida su autoridad, era justo que como vencedores ejercieran la moderación y se mostrasen clementes con los vencidos. Quizás sea por esta razón que los autores que hemos mencionando optaron por incluir intervenciones femeninas en los relatos de los momentos más vulnerables del pasado de Roma, pues presentándolas suplicantes únicamente a ellas, en lugar de a todo el pueblo romano, protegían la noción de éste como un pueblo valiente y orgulloso<sup>296</sup>, al tiempo que subrayaban el valor de las propias matronas, ya que las mostraban listas a defender Roma poniendo en riesgo sus propias vidas y soportando las humillaciones necesarias para salvar a la patria (καὶ λειτούργημα ὑπομενῶ σωτηρίας ἔνεκα τῆς πατρίδος<sup>297</sup>).

No obstante, el mensaje principal de todas ellas es dejar claro cuándo y cómo debían intervenir las matronas. En este sentido, sus *exempla* presentan a grupos de mujeres desesperadas por la situación, temerosas de las consecuencias que la guerra tendrá sobre ellas y sus seres queridos y compelidas a intervenir por la extrema violencia de

---

<sup>294</sup> Ya hemos mencionado que, según Hopwood, aquella protesta del 42 a.C. y el discurso de Hortensia inspiraron a muchos autores para los discursos públicos de las mujeres que querían retratar. HOPWOOD B. 2015, p. 315-317.

<sup>295</sup> VEKSELIUS J., *Weeping for the res publica. Tears in Roman political culture*, Lund, 2018, p. 153-154. Cf. DE LIBERO L., « *Precibus ac lacrimis : Tears in Roman Historiographers* » dans FOGEN T. (éd.), *Tears in the Graeco-Roman World*, Berlin et New York, 2009, p. 209-234 ; ALLARD J.-N., MONTLAHUC P., « La construction genrée des émotions dans les mondes grec et romain », *Clio*, 47, 2018, p. 23-43.

<sup>296</sup> Esta interpretación concuerda y expande la lectura general de C. Auliard (ver nota 80), la cual, como hemos mencionado, considera que los historiadores del Principado reelaboraron las historias que habían pervivido de la época fundacional de la ciudad tratando de buscar una explicación a la supremacía romana de su época en los usos y los actos de los antepasados.

<sup>297</sup> D.H. 8.53.4.

las circunstancias y el fracaso de todos los demás recursos. En cambio, las jóvenes tratan de interceder por su propia cuenta, mientras la ciudad está tratando todavía de cumplir con su propia estrategia y, en consecuencia, no hacen más que interferir y complicar la situación. Sus acciones son valerosas, pero al tratar de llevar a cabo acciones que corresponden a los ciudadanos no hacen más que crear una situación comprometida. Precisamente, esto no ocurre con las matronas porque, como vemos en el discurso de Valeria, si esperan a intervenir hasta que las demás opciones se hayan agotado es porque ellas recurren a una forma de persuasión propia y única, inaccesible para los ciudadanos. Era esta la combinación perfecta para alabar la labor de las mujeres romanas a favor de la *concordia* durante las guerras civiles, reconocer su valía para intervenir si alguna vez un momento similar se volvía a presentar y, sin embargo, afirmar que, al haberse restablecido la paz, sus intervenciones públicas eran ya innecesarias, y podían recuperar el rol doméstico que las circunstancias les habían arrebatado.

### 3.2. El nuevo contexto social para las mujeres romanas

Comprensiblemente, después de los numerosos años de guerras civiles y conflictos internos, el comienzo del Principado estuvo marcado por la voluntad de recobrar la normalidad y la *concordia* social que buscaban reflejar esos *exempla*. Sin embargo, la prolongada crisis ya había causado cambios permanentes en la sociedad y, por lo tanto, los cambios de la época, aunque clamaban la recuperación de los antiguos valores republicanos, en realidad sirvieron para codificar una nueva sociedad, algo que afectó de forma patente a las mujeres.

El *princeps*, publicitando una vuelta a los antiguos usos, introdujo una legislación moralista que perseguía el adulterio (especialmente el femenino) y premiaba la maternidad<sup>298</sup>. Los tres pilares de la nueva legislación fueron la *lex Iulia de Maritandis*

---

<sup>298</sup> Las interpretaciones más tradicionales achacaban las leyes al intento de repoblar Roma tras las grandes pérdidas de las guerras civiles, en cambio, las más modernas tienden a entender estas leyes como una forma de auto-representación por parte de Augusto con el objetivo de afianzar su postura política. Sobre la nueva legislación introducida por Augusto: BOUCHÉ-LECLERCQ A., « Les lois démographiques d'Auguste », *RH*, 57, 1895, p. 241-292; ASTOLFI R., *La lex Iulia et Papia*, Padoue, 1970; CSILLAG P., *The Augustan Laws on Family Relations*, Budapest, 1976; RADITSA L.F., « Augustus legislation concerning marriage, procreation, love affairs and adultery », *ANRW*, 2, 13, 1980, p. 278-339; GALINSKY K., « Augustus' Legislation on Morals and Marriage », *Philologus*, 152, 1981, p. 126-164; NÖRR D., « The matrimonial legislation of Augustus: an early instance of social engineering », *Irish Jurist*, 16, 1981, p. 350-364; DODDS J., « The impact of the Roman law of

*Ordinibus*, la *lex Iulia de Adulteriis Coercendis* y la *lex Papia Poppaea*, introducidas entre el 18 a.C. y el 9 d.C., aunque fueron modificadas numerosas veces a lo largo de la época imperial. Fundamentalmente, las leyes prohibían que los miembros de la clase senatorial se desposasen con libertos, así como el matrimonio con cualquier mujer que hubiera ejercido la prostitución o hubiese mantenido relaciones extramatrimoniales. También penalizaban el adulterio con el exilio a una isla remota y la confiscación parcial de los bienes, introducían multas para aquellos que no se habían casado a cierta edad y premiaban a las mujeres libres que hubiesen tenido tres hijos (y a las libertas que hubiesen tenido cuatro) con la liberación de la *tutela muliebris*. Desde un punto de vista moderno el intento de control sobre la sexualidad, especialmente el de las mujeres, puede parecer más llamativo, sin embargo, teniendo en cuenta que su independencia económica y legal había sido una discusión latente a lo largo de los dos últimos siglos de la República, la concesión hecha por el *ius liberorum* no es en absoluto desdeñable, y debe comprenderse como una concesión a la realidad, en la que, tras décadas maniobrando para eludir las imposiciones de la *lex Voconia*<sup>299</sup>, muchas mujeres de la élite contaban con fortunas propias.

Incluso el propio espacio se vio afectado en este sentido. El nuevo régimen abogaba por que las mujeres romanas dejasen de lado el prominente papel político que tuvieron durante las guerras civiles, tal y como demuestran también los *exempla* que hemos estudiado. Sin embargo, la privatización del poder político en manos del emperador hizo que esa línea entre lo público y lo privado se volviese todavía más difusa. De hecho, la famosa obra de Paul Zanker<sup>300</sup> demuestra que Augusto creó una nueva gramática para la utilización del espacio por parte del poder, en la cual conceptos como privado / público y político / familiar se conjugaban a conveniencia para crear un discurso coherente, siempre dirigido a afirmar que la familia imperial era el garante de

---

succession and marriage on women's property and independence », *Melbourne University Law Review*, 18, 1992, p. 899-917 ; MOREAU P., « La législation matrimoniale d'Auguste. Quelques remarques de technique législative », *RHD*, 81, 2003, p. 461-477 ; TELLEGEN-COUPERUS O., « *Tutela Mulierum* » dans RODRÍGUEZ LÓPEZ R., BRAVO BOSCH M.J. (éds.), *Mulier : algunas historias e instituciones de derecho romano*, Madrid, p. 407-420 ; ECK W., « *At magnus Caesar*, And yet! Social resistance against Augustan legislation » dans MORRELL K., OSGOOD J., WELCH K. (éds.), *The Alternative Augustan Age*, New York, 2019, p. 78-95 ; MORRELL K., « *Tutela mulierum* and the Augustan marriage laws », *EuGeStA*, 10, 2020, p. 89-116 ; SKINNER M.B., « Augustus and the Economics of Adultery » dans ANCONA R., TSOVALA G. (éds.), *New Directions in the Study of Women in the Greco-Roman World*, Oxford, 2021, p. 187-203.

<sup>299</sup> Cic. *Rep.* 3.10.17 ; *Fin.* 2.55 ; *Att.* 101 ; DIXON S. 1985b, p. 519-534 ; LINTOTT A. 1974, p. 76-78 ; MUÑIZ COELLO J. « Cicerón, el dispensador Filótimeo y los esclavos de Milón », *HAnt*, 25, 2001, p. 123-140.

<sup>300</sup> ZANKER P., *Augusto y el poder de las imágenes*, Madrid, 1992, (1<sup>re</sup> éd. 1987).

la paz y la *concordia* ciudadanas. Esta mayor fluidez entre espacios privados y públicos fue la que permitió orquestar varias de las necesidades del nuevo gobierno concernientes a las mujeres romanas, pues permitía que éstas tuvieran mayor proyección social sin que su actividad se percibiese como una intrusión. Permitiéndoles, por lo tanto, una mayor implicación en las cuestiones ciudadanas sin que se cuestionasen ni su propia *pudicitia*, ni la estabilidad del gobierno. Un contexto especialmente propicio para que las mujeres de la casa imperial cumpliesen con varias funciones relacionadas con el gobierno de la ciudad y del imperio, sin abandonar un rol familiar y doméstico.

### 3.2.1. La ciudad como espacio político

Las nuevas circunstancias permitieron a las romanas hacer un mayor uso, progresivamente, de sus fortunas y redes de influencia para llevar a cabo acciones evergéticas y convertirse así en figuras tremendamente importantes para su comunidad. Sus acciones benéficas transformaron la morfología de muchas de las ciudades del imperio y dejaron una marca permanente que ayudo, según argumenta la profesora Emily Hemelrijk, a afianzar su nuevo papel en la sociedad:

« In conclusion, civic munificence integrated women into public life and provided them with a way to acquire local *dignitas*. To benefactresses of sub-elite rank, it brought social recognition and an increase in status, which also benefited the careers of their children and descendants. The public esteem and authority ensuing from civic munificence must also have been attractive to women of the elite. For them, civic munificence was one of the few ways in which they could leave their mark on the city. The almost regal title *princeps femina* (for Ummidia Quadratilla) testifies to the prominence that such high-ranking women could enjoy locally. Though benefactresses remained a minority in civic munificence throughout the Empire, they were sufficiently noteworthy to attract the attention of their fellow citizens and the local councils, who courted their favours in hope of more benefactions. [...] Incidentally, female munificence changed the notion of exemplary womanhood. In contrast to the women of Rome's venerated past, whose main assets were supposed to be chastity, modesty and domesticity, the women held up as the model of matronhood in the local cities of the imperial period were high ranking woman of wealth. Combining their public prominence with the traditional female virtues, civic benefactresses are thus presented as both ideal citizens *and* exemplary matrons<sup>301</sup> ».

---

<sup>301</sup> HEMELRIJK E. 2013a, p. 80-81. Kristina Milnor también propone una interpretación interesante sobre cómo cambió la percepción del espacio público y privado en esta época, especialmente en referencia a

La práctica del matronazgo<sup>302</sup>, más enraizada en la parte oriental del imperio<sup>303</sup>, se extendió a la occidental durante la época imperial, siendo especialmente numerosas las pruebas epigráficas para los siglos II y III d.C. Curiosamente, sus donaciones no parecían seguir un patrón establecido, ya que encontramos entre sus dedicaciones todo tipo de construcciones cívicas, situadas tanto en el foro de la ciudad, como fuera de él. Aunque, según hace notar Cándida Martínez López, es apreciable un especial interés por dedicar templos e infraestructura relacionada con el agua<sup>304</sup>, las cuales, revierten a un imaginario asociado con las mujeres no solo en el mundo romano, sino en muchas sociedades preindustriales.

La familia imperial utilizó este recurso muy a menudo para afirmar su poder y transmitir una imagen conveniente a lo largo y ancho del imperio, pero fue en Roma, lógicamente, donde presentó un discurso más sostenido y coherente. Además, en lo referente a las mujeres, se encontraron con un lienzo prácticamente en blanco, ya que, durante la República no fueron en absoluto comunes las estatuas o edificios que honrasen a las mujeres en la ciudad. Ocasionalmente, durante aquel periodo, su imagen era utilizada de forma póstuma por los miembros de la familia, que a través de un elogio fúnebre recordaban al pueblo que en su linaje contaban también con mujeres bien afamadas<sup>305</sup>. No obstante, la representación de su imagen fue extremadamente

---

las mujeres, y la importancia que ello tuvo para afianzar el nuevo sistema de gobierno : MILNOR K., *Gender, Domesticity, and the Age of Augustus. Inventing private life*, Oxford, 2005. Para una aclaración sobre Ummidia Quadratilla vean notas 422-423.

<sup>302</sup> Es un término utilizado para designar los actos de munificencia ejercidos por mujeres en el contexto del imperio romano, especialmente en las provincias occidentales. KUNST C., « Patronage / Matronage der *Augustae* » dans dans KOLB A. (éd.), *Augustae : Machtbewusste Frauen am römischen Kaiserhof ? Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis*, II, Zürich, 2010, p. 145-161 ; MARTÍNEZ LÓPEZ C. 2011, p. 277-279 ; HEMELRIJK E. 2012, p. 201-220 ; 2013a, p. 65-84.

<sup>303</sup> Tal y como dice la profesora Anne Bielman ésta ya era una práctica extendida en la parte oriental del imperio desde varios siglos atrás : « Dès le III<sup>e</sup> s. av. J.-C., certaines femmes fortunées et descendantes d'illustres familles devinrent bienfaitrices dans leur cité, présidèrent des cérémonies, financèrent des réalisations d'intérêt public, voire exercèrent des magistratures civiques; d'autres, en tant que poétesses, donnèrent des lectures publiques de leurs œuvres ou, en tant que musiciennes ou athlètes, participèrent à des festivals locaux ou panhelléniques ». BIELMAN SANCHEZ A., « L'éternité des femmes actives. Réflexions sur quelques monuments funéraires féminins de la Grèce hellénistique et impériale » dans BERTHOLET F., BIELMAN SANCHEZ A., FREI-STOLBA R. (éds.), *Égypte – Grèce – Rome. Les différents visages des femmes antiques. Travaux et colloques du séminaire d'épigraphie grecque et latine de l'IASA 2002-2006*, Berne, 2008, p. 147-148.

<sup>304</sup> MARTÍNEZ LÓPEZ C. 2011, p. 294-298. Para un análisis más extenso de las tipologías de las obras públicas de las matronas vean : MARTÍNEZ LÓPEZ C., GALLEGO FRANCO H., MIRÓN PÉREZ M.D., ORIA SEGURA M. (éds.), *Constructoras de ciudad. Mujeres y arquitectura en el occidente romano*, Grenade, 2019.

<sup>305</sup> El caso más notorio es sin duda el de Julio César, que utilizó los funerales de su tía Julia, esposa de Mario, y de su esposa Cornelia para ganarse el favor del pueblo y para alabar la grandeza de su linaje. Suet. *Caes.* 6.1 : *Quaestor Iuliam amitam uxoremque Corneliam defunctas laudavit e more pro rostris. Et in amitae quidem laudatione de eius ac patris sui utraque origine sic refert : 'Amitae meae Iuliae*

limitada. Según Marleen Flory<sup>306</sup> durante la República no hubo en los espacios públicos de Roma más que cuatro estatuas femeninas que representasen mujeres mortales y no diosas<sup>307</sup>: la de la vestal Tarancia Gaia<sup>308</sup>, honrada por haber donado el Campo de Marte a la ciudad, cuya ubicación desconocemos; la más extraordinaria, la estatua ecuestre de Clelia, situada en la *via sacra*, cerca del templo de Júpiter Estátor; la tercera, la de Claudia Quinta<sup>309</sup>, una Vestal que durante la terrible Segunda Guerra Púnica destacó por su piedad en la recepción de la diosa Cibeles, también conocida como Magna Mater, y cuya estatua fue colocada en el templo de dicha diosa; y finalmente, la de Cornelia, madre de los Gracos. La base de esta última estatua se encontró entre las ruinas del Pórtico de Octavia en 1878 y se conserva hoy en día en los Museos Capitolinos, donde aún se puede leer: «Obra de Tisicratis. Cornelia hija del Africano, madre de los Gracos<sup>310</sup>». Aunque todas han generado preguntas sobre las mujeres a las que representan, la de Cornelia, por sus implicaciones políticas, así como por ser una figura potencialmente relevante para entender a las romanas del siglo II a.C., es la que ha generado las explicaciones más variadas<sup>311</sup>.

---

*maternum genus ab regibus ortum, paternum cum diis immortalibus coniunctum est. Nam ab Anco Marcio sunt Marcii Reges, quo nomine fuit mater; a Venere Iulii, cuius gentis familia est nostra. Est ergo in genere et sanctitas regum, qui plurimum inter homines pollent, et caerimonia deorum, quorum ipsi in potestate sunt reges*. « Siendo cuestor, pronunció en la tribuna de las arengas, según la costumbre, el elogio fúnebre de su tía Julia y de su mujer Cornelia, que habían fallecido. Y, por cierto, en el panegírico de su tía habló en los siguientes términos acerca de la ascendencia de ésta y de su propio padre por ambas ramas: ‘El linaje de mi tía Julia desciende de reyes por línea materna, mientras que por la paterna está unido con los dioses inmortales. Pues de Anco Marcio parten los Marcios Reyes, que fue el nombre de su madre; de Venus, los Julios, de cuya estirpe es nuestra familia. Coexisten, pues, en su linaje el carácter sagrado de los reyes, que ostentan entre los hombres el máximo poder, y la reverencia debida a los dioses, a quienes hasta los reyes se encuentran sometidos’ ». Cf. Plu. *Caes.* 5.1-5.

<sup>306</sup> FLORY M.B. 1993, p. 288-292.

<sup>307</sup> Al igual que en el caso de Clelia, Flory advierte de que varias de estas estatuas podrían haber sido dedicadas a deidades en una época muy temprana de la historia romana, y quizás más tarde los romanos les atribuyeron identidades de las mujeres más extraordinarias de su historia para explicar su presencia. Ver nota 291.

<sup>308</sup> Plin. *NH.* 34.25.

<sup>309</sup> V.M. 1.8.11 ; Tac. *An.* 4.64.5.

<sup>310</sup> *OPVS TISICRATIS / CORNELIA AFRICANI F(ilia) / GRACCHORVM. CIL* 6, 31610. Traducción personal. Cf. Plin. *NH.* 34.31 ; Plu. *CG.* 4.

<sup>311</sup> La inscripción presenta signos de haber sido modificada en distintos momentos, por ello, sobre su origen e historia contamos con dos versiones principales. La primera, propuesta por Filippo Coarelli, considera que en torno al 107-100 a.C. los seguidores de los Gracos la habrían colocado en el pórtico de los Metelos, sus rivales políticos, como provocación, aprovechando la vuelta al poder de los populares. Allí debió de permanecer unos 80 años hasta que fue recolocada en el Pórtico de Octavia, erigido el año 27 a.C. sobre los cimientos del de Quinto Cecilio Metelo. En este momento habrían modificado la inscripción original, la cual habría incluido la mención a Tisicratis que, según Coarelli, hacía referencia al artista griego Tisicratis que trabajó en Italia en torno al siglo II a.C. y al que habrían perdido el encargo de la estatua. Borraron esta referencia al autor y añadieron la filiación, para presentar a Cornelia en su papel de madre que sufrió la tragedia de perder dos hijos jóvenes y brillantes, remarcando así el paralelismo con la propia Octavia. Más tarde, el incendio del 191 d.C. acaecido en el pórtico habría afectado a la estatua y a su base, y los Severos la habrían restaurado en torno al 203

En cualquier caso, fue durante el segundo triunvirato cuando se dedicaron las primeras obras que representaban, incuestionablemente, a mujeres romanas. Además, como Italia quedó bajo el mando de Octavio tras la paz de Bríndisi, el discurso mantuvo su coherencia más tarde cuando Octavio consiguió la victoria final. Éste, en 35 a.C., dedicó a su hermana Octavia y a su esposa Livia dos estatuas públicas, junto al honor de la *sacrosantitas* tribunicia y la liberación de la *tutela muliebris*<sup>312</sup>, presumiblemente para proteger su imagen en la guerra propagandística que precedería al enfrentamiento final entre él mismo y Antonio. No sabemos dónde se colocaron, pero Flory<sup>313</sup> argumenta que el templo de Venus Genetrix habría sido el lugar idóneo. Dicho templo había sido construido por Julio César para afirmar el origen divino de la dinastía Julia, por lo que la presencia de la imagen de las dos mujeres en ellas habría remarcado la conexión entre Octavio y Julio César y, por lo tanto, el origen divino del primero. Además, César había colocado en el templo una imagen dorada de la reina Cleopatra VII<sup>314</sup>, por lo que Octavio habría estado interesado en contraponer las estatuas de las dos mujeres de su familia, representando la imagen de la matrona ideal, frente a aquella y forzar así una comparación, tanto entre Cleopatra, Octavia y Livia, como entre Antonio y él mismo.

Tras su victoria final, la proyección pública de las mujeres de su familia aumentó exponencialmente, y fue utilizada tanto para presentar la imagen de unidad familiar que debía garantizar el traspaso pacífico de poder, como para alabar en aquellas mujeres los valores ejemplares que remitían a su importancia social y justificaban su presencia pública. En el año 27 a.C. se construyó el primer edificio público en Roma dedicado a una mujer, el Pórtico de Octavia<sup>315</sup>. Sus restos siguen en pie todavía hoy

---

recuperando la mención a Tisicratis. COARELLI F., « La statue de Cornélie, mère des Gracques et la crise politique à Rome au temps de Saturninus » dans ZEHACKER H., *Le dernier siècle de la république romaine et l'époque augustéenne*, Strasbourg, 1978, p. 13-28. A grandes rasgos también concuerdan con él : KAJAVA J., « Cornelia Africana f. Gracchorum », *Arctos*, 23, 1989, p. 119-131 ; FLORY M.B. 1993, p. 287-308 ; DIXON S. 2007, p. 29-32. Hemelrijk, en cambio, propone una lectura alternativa: la estatua efectivamente sería de factura griega y del siglo II a.C., y habría estado en el pórtico de los Metelos, pero no representando a Cornelia, sino a alguna diosa. Más tarde, al construir el pórtico de Octavia, la estatua habría sido recolocada y la inscripción original borrada para escribir en su lugar una dedicación a Cornelia, la matrona romana por excelencia. Servía así para relacionar la imagen de una notable mujer de la República con la de las damas de la *domus Caesarum*, queriendo dar a entender que, por muy nueva y extravagante que pudiera parecer la presencia pública sin precedentes de estas mujeres, en realidad su papel seguía siendo el mismo que durante la República. HEMELRIJK E. 2005, p. 309-317.

<sup>312</sup> D.C. 49.38.1.

<sup>313</sup> FLORY M.B. 1993, p. 295-296.

<sup>314</sup> App. *BC*. 2.102 ; D.C. 51.22.3.

<sup>315</sup> Plin. *NH*. 34.31 ; 35.114 ; 35.139 ; 36.15 ; 36.22 ; 36.24 ; 36.28-29 ; 36.34-35 ; J. *BJ*. 7.5.4 ; Suet. *Aug*. 29.6 ; D.C. 49.43.8 ; 55.8.1. Cf. BOYD M.J., « The Porticoes of Metellus and Octavia and Their

en día junto al teatro de Marcelo, edificio dedicado de forma póstuma al hijo de Octavia, el primer elegido para ser heredero de Augusto<sup>316</sup>. Probablemente por las implicaciones dinásticas que se esperaba que tuviera en un futuro, el Pórtico se construyó como una oda a la maternidad ejemplar de Octavia. Un espacio de serenidad y cultura, adornada por numerosas estatuas de famosas madres romanas, entre las que se contaba la controvertida estatua de Cornelia que ya hemos mencionado, pero en el que no sería aventurado asumir que también se encontrarían representaciones de otras como el de la madre de Coriolano. Todas ellas, en aquel contexto cultural en el que se estaban reescribiendo los modelos femeninos, habrían servido para establecer la conexión deseada y disimular la novedad que suponía dedicar un edificio a una matrona a través de la evocación de los valores más ancestrales.

No obstante, Marcelo murió en el 23 a.C. y como hemos mencionado, el siguiente heredero elegido fue Tiberio, el hijo mayor de Livia. Éste se casó con Julia, la hija de Augusto, en el 11 a.C., y a partir de ese momento Livia tomó mayor protagonismo en la propaganda imperial concentrada en la ciudad. En el año 9 a.C., tras la pérdida de su hijo menor Druso, recibió el honor de que se erigieran estatuas en su nombre<sup>317</sup>, y ese mismo año, en el día de su cumpleaños, se dedicó el *Ara Pacis*, el monumento dinástico augusteo por excelencia. En él se conjugaban imágenes sobre la fundación legendaria de Roma, junto a símbolos de prosperidad<sup>318</sup> y la representación de muchos miembros de la familia imperial en una procesión religiosa, todos ellos rodeando un

---

Two Temples », *PBSR*, 21, 1953, p. 152-159 ; RICHARDSON L., « The Evolution of the Porticus Octaviae », *AJA*, 80, 1, 1976, p. 57-64 ; SENSENEY J.R., « Adrift toward Empire : The Lost Porticus Octavia in Rome and the Origins of the Imperial Fora », *JSAH*, 70, 4, 2011, p. 421-441.

<sup>316</sup> MONTERROSO A., « De la representación en la *Forma Urbis Marmores*. En torno a la imagen del *Theatrum Marcelli* », *ArchClass*, 60, 2009, p. 195-233 ; HOPE V., « Octavia : A Roman mother in mourning » dans SHARROCK A., KEITH A. (éds.), *Maternal Conceptions in Classical Literature and Philosophy*, Toronto, 2020, p. 270-295.

<sup>317</sup> Ov. *A.A.* 1.70-75 ; *F.* 6.637-649 ; Plin. *NH.* 14.11 ; Pl. *Ep.* 1.5.9 ; Suet. *Aug.* 29.6 ; D.C. 55.2.5. FLORY M.B. 1984, p. 309-330 ; 1993, p. 287-308.

<sup>318</sup> Sobre el *Ara Pacis* : WEINSTOCK S., « Pax and the *Ara Pacis* », *JRS*, 50, 1-2, 1960, p. 44-58 ; TOYNBEE J.M.C., « The *Ara Pacis Augustae* », *JRS*, 51, 1-2, 1961, p. 153-156 ; THORNTON M.K., « Augustan Genealogy and the *Ara Pacis* », *Latomus*, 42, 3, 1983, p. 619-628 ; HOLLIDAY P.J., « Time, History, and Ritual on the *Ara Pacis Augustae* », *ABull.* 72, 4, 1990, p. 542-557 ; THOMSON DE GRUMMOND N., « *Pax Augusta* and the *Horae* on the *Ara Pacis Augustae* », *AJA*, 94, 4, 1990, p. 663-677 ; GALINSKY K., « Venus, Polysemy, and the *Ara Pacis Augustae* », *AJA*, 96, 3, 1992, p. 457-475 ; REHAK P., « Aeneas or Numa ? Rethinking the Meaning of the *Ara Pacis Augustae* », *ABull.* 83, 2, 2001, p. 190-208 ; KLEINER D.E.E., BUXTON B., « Pledges of Empire : The *Ara Pacis* and the Donations of Rome », *AJA*, 112, 1, 2008, p. 57-89 ; LAMP K., « The *Ara Pacis Augustae* : Visual Rhetoric in Augustus' Principate », *RSQ*, 39, 1, 2009, p. 1-24 ; POLLINI J., *From Republic to Empire. Rhetoric, Religion and Power in the Visual Culture of Ancient Rome*, Norman, 2012, p. 204-247 ; VILLALBA SALÓ J.C., « La *Eneida* en los relieves vegetales del *Ara Pacis Augustae* », *SALDUIE*, 18-19, 2018-2019, p. 143-151.



altar dedicado a la diosa *Pax*. Un claro mensaje, por lo tanto, de la importancia de la familia imperial para evitar un nuevo periodo de guerras, así como la identificación de algunos de sus miembros con personajes legendarios para justificar la posición extraordinaria que ocupaban en la sociedad.

Poco después, en el 7 a.C., se inauguró el Pórtico de Livia junto al *Clivus Suburanus*<sup>319</sup>. Este se construyó en el solar dejado por la casa de Vedio Polio, un hombre adinerado que había dejado su fortuna a Augusto tras su muerte en el 15 a.C. Para demostrar su austeridad y su desacuerdo con el tipo de vida lujoso y decadente que la casa representaba, el emperador mandó derribarla, y en su lugar ordenó construir el Pórtico de Livia, de modo que convertía un enorme solar de uso privado en un hermoso espacio ajardinado lleno de obras de arte del que el pueblo de Roma pudiera disfrutar. A diferencia del de Octavia, que se centraba en las virtudes de la maternidad, éste acogía en su centro un altar a *Concordia*, una virtud mucho más apropiada para atribuir a Livia, pues ella y Augusto no habían tenido herederos propios, pero sí un largo y estable matrimonio. Lo que resulta revelador para entender el cambio que se había producido en la concepción del espacio ciudadano es que este pórtico para uso público, dedicado a una mujer de la casa imperial, había sido antes la casa particular de un hombre. Si en épocas previas era necesario que la implicación de las mujeres en la vida pública se mantuviese, por lo menos, en la más estricta privacidad, vemos que durante el Principado su presencia se juzga en función, más bien, de sus cualidades morales.

Ciertamente, los *exempla* que hemos analizado, y que se popularizaron en esta misma época, dejaban claro que las matronas no debían volver a echarse a las calles para presentar sus peticiones a menos que un momento de graves tumultos volviese a surgir. No obstante, estos *exempla* también alababan la moralidad de las matronas romanas pues, en última instancia, era su capacidad de mantener esta rectitud moral la que les había permitido tener éxito en la protección de la ciudad. En consecuencia, gracias a ellos y al recuerdo que el pueblo mantenía de sus acciones durante las guerras civiles, ya existía un precedente de situaciones excepcionales en las que su participación pública había sido beneficiosa, y apelando a ese imaginario, en adelante los límites de

---

<sup>319</sup> Ov. *F.* 6.637-649 ; Suet. *Aug.* 29 ; D.C. 54.23.1-7 ; 55.8.1-2 ; *Forma Urbis Romae*, AG 1980, 101-m ; 10opqr ; 11a ; p. 77-86. Cf. FLORY M.B. 1984, p. 309-330. Además de estos honores, durante el reinado de Augusto se construyó también en su honor un mercado en el Esquilino, ubicado cerca de la actual basílica de *Santa Maria Maggiore*, del cual no sabemos mucho. *CIL* 6, 1178 Cf. Cod. Vat. Lat. 3439-Fo 22r ; AG 1980, p. 157.

sus acciones se podían argumentar a través de si comportaban o no un beneficio para la comunidad.

De este modo, la construcción de un edificio público para honrar a la esposa del emperador en la propia ciudad de Roma se volvía socialmente aceptable, siempre que éste substituyese un espacio dedicado al vicio, y por lo tanto impúdico y que comportaba una afrenta a los usos sociales, por otro dedicado a la *concordia* y al mantenimiento del tejido social. Este cambio, que juzgaba las acciones femeninas por su funcionalidad más que por avenirse a las prácticas tradicionales, permitió que se generasen estas nuevas prácticas que estudiamos y que resultan relevantes para esta tesis porque, manteniendo algunas convenciones formales, permitieron a las matronas romanas en general, y a las mujeres de la casa imperial en especial, desarrollar una posición totalmente novedosa desde la posición de benefactoras.

Tras la muerte de Augusto en el año 14 d.C., ya no encontramos menciones a obras públicas similares a estos dos pórticos, dedicados a alabar a una mujer de la dinastía en particular. Seguramente porque ninguna de ellas tuvo la misma relevancia social que Livia y, posiblemente también, porque al existir aquellos primeros casos que legitimaban la labor social de las mujeres de la casa imperial la multiplicación de edificios similares habría resultado una empresa cara y redundante. No obstante, Tiberio continuó utilizando el espacio ciudadano para transmitir el mensaje de unidad dinástica, y en los nuevos monumentos incluía estatuas de las nuevas generaciones de mujeres de la familia. A este respecto, la *Tabula Siarensis*, un senadoconsulto publicado tras la muerte de Germánico para dar parte al pueblo de los numerosos honores póstumos que se le iban a dedicar, y acallar así los rumores que acusaban al César y a su madre de haberlo envenenado, nos informa de dos de esos grupos monumentales:

« (..... el Senado pensó que debía de hacerse un senadoconsulto sobre los honores que Germánico César había merecido..... y por ello decidió que se tratara de este asunto con el parecer de Tiberio César Augusto, nuestro soberano, y que se hiciese para el mismo una memoria con la relación de las diversas opiniones de los senadores, pero sin embargo, con la moderación en el acostumbrada, de todos los honores que el Senado proponía que debían de otorgarse, ha elegido los que él mismo y Julia Augusta, su madre, y Druso César, y la madre de Germánico, Antonia, invitada por ellos a la deliberación, han juzgado que podían considerarse suficientemente adecuados. Sobre este asunto (el senado) ha acordado: Decretar que un arco de mármol fuese construido con dinero público en el circo

Flaminio, situado junto al lugar en el que unas estatuas habían sido dedicadas al divino Augusto y a la familia de Augusto por Gayo Norbano Flaco, con estatuas doradas de los pueblos vencidos y con una inscripción en el frontal de este arco de que el Senado y el pueblo Romano había construido este monumento a la memoria de Germánico César, puesto que este había encontrado la muerte en defensa del Estado, después de haber vencido a los germanos en la guerra y haberlos luego rechazado de la Galia, y haber recuperado los estandartes militares y vengado el vergonzoso engaño del ejército del pueblo Romano, y de haber restablecido la situación en las Galias, enviado como procónsul a las provincias transmarinas, habiendo vencido al rey de Armenia en el curso de la reorganización de estas provincias y los reinos de la región según las ordenes de Tiberio Cesar Augusto, no cejando en su empeño hasta que por un decreto Senado se le concediese una ovación; y que sobre este arco se colocase una estatua de Germánico César sobre un carro triunfal y en torno a sus costados estatuas de Druso Germánico, padre natural de éste, hermano de Tiberio César Augusto, y de Antonia, su madre, y de Agripina, su esposa, y de Livia, su hermana, y de Tiberio Germánico, su hermano, y sus hijos e hijas<sup>320</sup> ».

Las primeras líneas (6-8) mencionan que los honores fueron consultados a numerosos miembros de la familia, entre ellos Livia y Antonia la Menor, que fue invitada a participar en las deliberaciones de forma extraordinaria. Sin embargo, el hecho de que Livia fuese consultada de oficio hace pensar que, al menos aquellas mujeres de la

---

<sup>320</sup> [---] N [--- AD CONSERVANDAM MEMORIAM GERMANICI CAESA] / RIS QVI MORI NV]NQVAM DEBVI[- - - SENATVS CENSVIT FACIENDVM ESSE S(enatum) C(onsultum) DE / [HONORIBVS] MERITIS GERMANICI CAESAR[IS --- ATQVE IDEO PLACVIT VTI AGE] / RETVR DE] EA RE CONSILIO TI(beri) CAESARIS AVG(usti) PRINC[IPIS NOSTRI ATQVE VTI LIBELLVS CVM] / COPIA SENTENTIARVM IPSI FIERET, ATQVI IS, ADSVETA SIBI [MODERATIONE, EX OMNIBVS IIS] / HONORIBVS, QVOS HABENDOS ESSE CENSEBAT SENATVS, LEGERIT EO[S QVOS IPSE ET IVLIA] / AVGVSTA MATER EIVS ET DRVSVS CAESAR MATERQVE GERMANICI CA[ESARIS ANTONIA,] / ADHIBITA AB EIS EI DELIBERATIONI, SATIS APTE POSSE HABERI EXISTV[MARLNT. D(e) E(a) R(e) I(ta) C(ensuere)] : PLACERE VTI IANVS MARMOREVS EXTRVERETVR IN CIRCO FLAMINIO PE[CVNIA PVBLICA, POSI] / TVS AD EVM LOCVM, IN QVO STATVAE DIVO AVGVSTO DOMVIQVE AVGV[S]TAE DEDICATAE ES] / SENTAB C(aio) NORBANO FLACCO, CVM SIGNIS DEVICTARVM GENTIVM INA[VRATIS TITVLOQVE] / IN FRONTE EIVS IANI: SENATVM POPVLVMQVE ROMANVM ID MONVM[ENTVM AEDIFI] / CASSE MEMORIAE GERMANICI CAESARIS, CVM{HI} IS, GERMANIS BELLO SVPERATIS ET [DEINCEPS] / A GALLIA SVMMOTIS RECEPTISQVE SIGNIS MILITARIBVS ET VINDICATA FRAVD[E FOEDA?] / EXERCITVS P(opuli) R(omani), ORDINATO STATV GALLIARVM, PROCO(n)S(ul) MISSVS IN TRANSMARINAS PRO[VINCIAS,] / IN CONFORMANDIS IIS REGNISQVE EIVSDEM TRACTVS EX MANDATIS TI(beri) CAESARIS AVG(usti) [DEVICTO RE] / GE ARMENIAE, NON PARCENS LABORI SVO PRIVSQVAM DECRETO SENATVS [OVATIO EI CONCE] / DERETVR, OB REM P(ublicam) MORTEM OBISSET, SVPRAEQVE EVM IANVM STATVA GER[MANICI CAESARIS PO] / NERETVR IN CVRRV TRIVMPHALI ET CIRCA LATERA EIVS STATVAE D[R]VSI GERMANICI PATRIS EI] / VS NATVRALIS, FRATRIS TI(beri) CAESARIS AVG(usti), ET ANTONIAE MATRIS EI[VS ET AGRIPPINAE VXORIS ET LI] / VIAE SORORIS ET TI(beri) GERMANICI FRATRIS EIVS ET F[ILIORVM ET FILIARVM EIVS]. Traducción en : GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., *Corpus de Inscripciones Latinas de Andalucía. Volumen II : Sevilla. Tomo III. La Campiña*, Séville, 1996, p. 275-285. Cf. CORBIER M., « À propos de la *Tabula Siarensis* : le Sénat, Germanicus et la *domus Augusta* » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Roma y las provincias. Realidad administrativa e ideología imperial*, Madrid, 1994, p. 39-86 ; GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., « Los honores fúnebres de Germánico César. Releyendo a Tácito y los textos epigráficos » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., BERMEJO MELÉNDEZ J. (éds.), *Germanicus Caesar, entre la historia y la leyenda*, Huelva, 2020, p. 99-124.

familia que gozaron de mayor influencia, solían participar en las decisiones sobre su representación pública. Esta discusión sobre la agencia real que las mujeres de esta época, imperiales o no, tuvieron sobre los monumentos que se construían en su nombre ha acompañado durante al estudio de las prácticas de matronazgo. Tal y como argumenta Hemelrijk<sup>321</sup>, teniendo en cuenta el extensísimo corpus de donaciones por parte de mujeres que ella misma recoge, para la mayoría de los casos esta cuestión parece responder a prejuicios presentistas más que a dudas probadamente fundadas. No obstante, es probable que la capital del imperio debiera ser considerada atendiendo a circunstancias excepcionales. En efecto, debemos valorar que en la ciudad de Roma la familia imperial necesitaba mantener un discurso coherente de unidad y continuidad, y por lo tanto los monumentos dedicados a las mujeres tenían que avenirse, tanto en forma como en contenido, al discurso preestablecido. Prueba de ello es, por ejemplo, que en el resto del imperio fuese bastante común encontrar estatuas y edificios dedicados a mujeres en los foros de las ciudades provinciales, mientras que, como ha estudiado Mary Boatwright, en Roma este tipo de obras continuaron siendo muy escasas y póstumas<sup>322</sup>. Al fin y al cabo, mientras las evérgetas del resto del imperio tan solo buscaban reafirmar su preeminencia social, las imperiales debían sostener un discurso muy concreto que sirvieran para representar la continuidad de los antiguos valores y, al tiempo, la importancia de su dinastía. La *Tabula Siarensis* parece indicar que ciertamente eran consultadas, pero parece insoslayable que la última palabra correspondiese al emperador.

En líneas posteriores, el senadoconsulto menciona dos grupos estatuarios conformados por imágenes de miembros de la dinastía. A la primera hace referencia (9-11) para explicar dónde se ubicaría la segunda, pero por la descripción podemos saber que se encontraba en el Circo Flamínio. En un artículo dedicado a estudiar este grupo de estatuas ya perdidas, Flory<sup>323</sup> propuso que debían haber sido emplazadas en el año 15 d.C., pues este fue el año de consulado de Gayo Norbano, mencionado por la

---

<sup>321</sup> « To my mind, it is doubtful whether an explanation is necessary in the light of the ancient sources, which present city patronesses as a matter of course. That we feel obliged to explain their city patronage at all may be due to a preconceived notion as regards the exclusion of ancient women from public life ». HEMELRIJK E. 2004a, p. 204.

<sup>322</sup> Presumiblemente, Calígula colocó una estatua póstuma de su hermana Drusila en el templo de Venus Genetrix que fue destruida tras su asesinato (D.C. 59.11). En el 41 d.C., Claudio deificó a su abuela Livia y colocó su imagen en el templo de Augusto, rebautizado desde entonces como el templo de Augusto y Livia. (D.C. 63.26.4 ; *CIL* 6, 4222.) También Nerón le dedicó un templo póstumo a Popea en el foro (D.C. 72.31.1).

<sup>323</sup> FLORY M.B. 1996, p. 287-306.

inscripción. Tras haber deducido que, en este momento, el monumento era tanto un reconocimiento póstumo a Augusto como un medio para Tiberio de presentarse como el sucesor legítimo, Flory propone que el grupo estatuario estaría formado por el propio Augusto, Livia, Tiberio y los dos hijos de este, Germánico y Druso el Joven. El segundo grupo estatuario (12-21) es el central en este texto, pues se trata del Arco triunfal que quieren dedicar a Germánico y su familia, y que estará emplazado junto al que honraba a Augusto y al propio Tiberio. Ésta, también ubicada en el Circo Flamínio, estaría compuesta por las estatuas del propio Germánico, las de sus padres Druso el Mayor y Antonia la Menor<sup>324</sup>, su esposa Agripina la Mayor, su hermana Livilla, y los hijos e hijas de todos ellos. En este caso, precisamente por ser una respuesta a acusaciones populares sobre una intriga familiar, era necesario que el monumento representase exactamente lo contrario, la *concordia* familiar reinante en la familia del emperador. Sin embargo, los siguientes emperadores continuaron haciendo uso de este recurso, utilizando la ciudad como un lienzo en el que imprimir una imagen idealizada de la casa imperial.

Esta utilización del espacio urbano contribuyó a justificar y normalizar la presencia pública de las mujeres de la casa imperial. Curiosamente, el texto que mejor lo confirma es la mención de Tácito a una revuelta que tuvo lugar durante el reinado de Nerón, cuando éste repudió a Octavia, hija de Claudio, y desposó a Poppaea. Tras el divorcio, el pueblo mostró su ira, derribó las imágenes públicas de Poppaea y llevó las de Octavia hasta el Foro y los templos, donde las adornaron con flores<sup>325</sup>. Desgraciadamente para la pobre Octavia, Poppaea utilizó esta revuelta para advertir a Nerón de la influencia que tenía su ex esposa, convenciéndolo de que aquella, a pesar de estar recluida en Campania, urdía un complot contra él. Ello provocó, primero, su destierro a la isla de Pandataria, y, luego, su muerte. No obstante, más allá de la tragedia personal, y de la caracterización maniquea de las mujeres de la *domus Caesarum* por parte de los autores de la época imperial, lo más interesante de este texto

---

<sup>324</sup> Más tarde, Claudio le otorgó el título de Augusta e incluyó su imagen también como parte de su arco triunfal en la *via Latta*. (CIL 6, 921. Cf. KOKKINOS N., *Antonia Augusta: portrait of a great Roman lady*, Londres, 1992, p. 39-40).

<sup>325</sup> Tac. An. 14.61.1 : *Exim laeti Capitolium scindunt deosque tandem venerantur. Effigies Poppaeae prouunt, Octaviae imagines gestant umeris, spargunt floribus foroque ac templis statuunt. Itur etiam in principis laudes repetitum venerantium.* « Inmediatamente el pueblo sube alegre al Capitolio para dar gracias a los dioses; derriban las efigies de Poppaea, llevan a hombros imágenes de Octavia, las cubren de flores y las colocan en el Foro y en los templos. Se llega incluso a pronunciar alabanzas del príncipe con estrepitosas voces de veneración ».

es que el pueblo, en lugar de manifestarse contra la existencia de estatuas públicas de las mujeres de la casa imperial, optó por expresar su ira y su apoyo a través de ellas<sup>326</sup>. Recuperando lo que hemos dicho antes sobre las implicaciones del Pórtico de Livia, este texto parece confirmar que, a comienzos del Principado, la presencia pública de las mujeres (que en Roma eran, necesariamente, las imperiales) se comenzó a juzgar en función de si sus actos se percibían como beneficiosos o nocivos para la sociedad. En épocas previas, autores conservadores como Catón habían atacado el principio mismo de que las mujeres fuesen honradas con la representación pública de su imagen, ya que lo consideraban una afrenta contra las costumbres que exigían que estas se mantuviesen, al menos aparentemente, fuera de todos los asuntos públicos. En cambio, en este apartado hemos podido ver que, sutilmente, los *exempla* que se crearon en el periodo posterior a las guerras civiles, a pesar de seguir insistiendo en que las mujeres debían permanecer en el espacio doméstico, habían creado un precedente aceptable para la excepcionalidad.

Este cambio suponía que las mujeres, aunque seguían teniendo que mantener un código moral muy similar, contaban con mayor libertad de movimientos. En el caso de las mujeres de la casa imperial, obviamente, no podían usurpar los roles masculinos ni hacer que su influencia fuese demasiado evidente, ya que eso habría puesto en cuestión la solidez de la propia institución. Pero dentro de unos límites formales, esta mayor flexibilidad les permitía ocupar una situación especial, entre lo privado y lo público, desde donde podían llevar a cabo con cierta impunidad acciones más relacionadas con la vida política, siempre que éstas se percibiesen como una extensión de su labor doméstica a la vida ciudadana.

---

<sup>326</sup> Anteriormente, aunque es menos ilustrativa, Tácito también menciona que en el 29 d.C. Tiberio acusó a Agripina la Mayor y a su hijo primogénito, Nerón César, de intrigar contra él, a lo que el pueblo reaccionó llevando las imágenes de los acusados a la curia para mostrar que no creían que la acusación fuera cierta. Tac. An. 5.4.2 : *Simul populus effigies Agrippinae ac Neronis gerens circumstetit curiam faustisque in Caesarem omnibus falsas litteras et principe inuito exitium domui eius intendi clamitat.* « Al mismo tiempo el pueblo, llevando imágenes de Agripina y de Nerón, rodea la curia y con augurios prósperos para el César grita que la carta es falsa y que contra la voluntad del príncipe se pretende acabar con su casa. Y así en aquel día no se tomó ningún acuerdo infausto ».

### 3.2.2. La *domus* como espacio político

No es en absoluto novedoso decir que las casas de los miembros de las élites romanas eran espacios políticos<sup>327</sup>. Ya en el primer capítulo hemos mencionado la importancia de las relaciones de patronato en la sociedad romana, y muchas de ellas se establecían y afianzaban en el espacio doméstico del patrono, a la que acudían clientes y amigos para mostrar su respeto y pedir ayuda. En este sentido, la historiografía sobre el uso del espacio doméstico como espacio político elude la cuestión de si las mujeres de la familia también hacían un uso similar de la *domus*, probablemente porque tampoco las fuentes antiguas las mencionan normalmente en este contexto. Como ya hemos mencionado en el apartado dedicado a la metodología, la mayoría de las fuentes se interesaban por las acciones de las matronas en sus casas únicamente cuando surgía algún problema que llegaba a afectar al conjunto de la comunidad cívica, de lo contrario, mantenían el arquetipo de la mujer casta e industriosa cardando lana<sup>328</sup>. Sin embargo, a partir del siglo II a.C. empezamos a contar con menciones interesantes que nos hacen pensar que la *domus* también era un espacio político para las mujeres. Es decir, era el espacio en el que podían interferir en asuntos propios del gobierno de la ciudad sin que su intervención trascendiese y, por lo tanto, sin que alterase el orden

---

<sup>327</sup> « Literary sources and analysis of the houses themselves tell us that ancient Romans expended great care on the disposition and decoration of their domestic spaces because they valued spaces that were appropriately located and decorated to fit their assigned activity. Unlike our modern house, conceived as a refuge for the nuclear family, located far from the factory or office, the Roman house was in no way private. It was the locus of the owner's social, political, and business activities, open both to invited and uninvited visitors. Because of this, the location, size, and decoration of each space formed codes that cued the behaviour of every person under its roof, from intimates (the family, friends and slaves) to distant clients ». CLARKE J.R., *The houses of Roman Italy, 100 BC – AD 250. Ritual, space, and decoration*, Berkeley et Los Angeles et Londres, 1991, p. 1-2. Sobre las casas de la élite urbana como centros de poder vean especialmente la obra de Carandini : CARANDINI A., *Le case del potere nell'antica Roma*, Bari, 2014.

<sup>328</sup> Incluso Cantarella (1981, p. 245-250) afirmó en su seminal trabajo que, atendiendo a las dedicaciones fúnebres destinadas a las mujeres, la mayoría de las romanas llevaría una vida doméstica ajena a las decisiones políticas. En efecto, es famosa la inscripción dedicada a una mujer llamada Claudia al final de la República que reza *domum servavit, lanam fecit* (CIL 6, 15346), y como la propia Cantarella indica adjetivos como *lanifica, pia, pudica, casta* o *domiseda* eran los más utilizados en las inscripciones fúnebres para honrar a las mujeres. No obstante, Danielle Gourevitch y Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier (2001, p. 16-18) explican bien que estas inscripciones las dedicaban, normalmente, sus parientes varones, y por lo tanto la que nos ha llegado es una imagen filtrada a través de su propia percepción. A ello, nosotros añadiríamos que la concepción de la persona como individuo único y valioso por su singularidad es un concepto enormemente moderno, por ello, no sería extraño que las dedicaciones hechas por mujeres también se ajustasen al patrón del ideal femenino. Considerando que los monumentos fúnebres eran un honor para la familia, tanto o más que para la difunta, es más que probable que todos los romanos optasen por recurrir a tópicos convenientes, sin revelar demasiado de la vida o de la personalidad del individuo. Considerando el conjunto de las fuentes que han pervivido no cabe duda de que el ideal femenino romano estaba relacionado con los valores domésticos. Sin embargo, las fuentes presentadas en esta tesis parecen indicar que este ideal era compatible con la intervención en la vida política.

establecido. Desde luego, casi todas las menciones de intervenciones femeninas que hemos estudiado hasta ahora, con la salvedad de las negociaciones durante las guerras civiles, mencionan el espacio doméstico, no solo como el escenario en el que entran en contacto con otras mujeres, sino también como un símbolo de las relaciones que establecen en él.

Ya en el caso de Plauto, una de las cortesanas menciona el hecho de acudir a casa de las matronas en busca de su favor como un acto de sumisión (*eas si adeas, abitum quam aditum malis*<sup>329</sup>), y, en efecto, casi todas las fuentes mencionan quién visitó a quién, indicando que en el propio hecho de acudir a la casa de otra matrona en busca de ayuda había un reconocimiento tácito a su superioridad social. En su caso no encontramos menciones a protocolos concretos como el de la *salutatio*<sup>330</sup>, no obstante, como hemos adelantado, la intervención de Sulpicia en las Bacanales<sup>331</sup> nos permite deducir que existían ciertas convenciones entendidas y respetadas por todos. La deferencia que su yerno, el cónsul, muestra hacia ella, asumiendo su rol como maestra de ceremonias en ambos interrogatorios, y aceptando los límites que ella impone para el trato de las dos mujeres nos lleva a pensar que, como invitadas suyas, Sulpicia tenía alguna forma de responsabilidad para con ellas, y que Espurio Postumio no estaba dispuesto a manchar la reputación de su suegra dañándolas. De hecho, su preocupación por mantener las formas en todo momento hace pensar que lo que ocurriera bajo su techo se juzgaría, para bien o para mal, y marcaría su posición social, creando una clara identificación entre la casa y la matrona que la habitaba. Esta evidente muestra de respeto del hombre a la mujer no significa que en el interior de la *domus* ocurriera una reversión de roles y el poder quedase en manos de las matronas. De hecho, la propia Sulpicia actúa siguiendo las indicaciones de Espurio Postumio. Pero el texto si parece indicar que éste era considerado como un espacio más ambiguo, en el que ambos sexos compartían roles familiares y políticos, y en el que las reglas debían reflejarlo.

Podemos apreciar algunos matices de esta ambigüedad, una vez más, en la comparación que las fuentes hacen de Fulvia y Octavia. Curiosamente ambas son

---

<sup>329</sup> Pl. *Cis.* 32. Ver traducción en nota 189.

<sup>330</sup> En el caso de las mujeres imperiales, algunas menciones parciales parecen indicar que Livia y Agripina la Menor sí mantuvieron *salutationes* al uso : Tac. *An.* 1.6 ; D.C. 57.12.2. La propuesta original corresponde a : GOLDBECK F., *Salutationes. Die Morgenbegrüßungen in Rom in der Republik und der frühen Kaiserzeit*, Berlin, 2010, p. 69-73.

<sup>331</sup> Liv. 39.11.4-7 ; Liv. 39.12.2-13.3.



juzgadas por la dimensión política de sus casas, pero, al contrario de lo que podríamos esperar, Fulvia es criticada precisamente por no utilizar su casa para usos políticos, mientras que Octavia es alabada por sí hacerlo. Retrotrayéndonos al caso de Hortensia, el texto de Apiano dice que las súplicas dirigidas a Octavia y Julia no fallaron (οὐκ ἀπετύγχανον), con lo que se sobreentiende que ambas mujeres acogieron a las matronas en sus casas, escucharon lo que tenían que decir, y prometieron interceder a favor de ellas ante sus familiares. Fulvia, en cambio, se negó a recibir a las peticionarias y las echó de la puerta de su casa (τῶν θυρῶν ἀπωθούμεναι)<sup>332</sup>. Esta respuesta ofendió tantísimo a las matronas que optaron por una solución radical como la de llevar a cabo una protesta pública en el Foro. En principio, si la moral imponía, tal y como decía Catón, que las mujeres no deberían participar de los asuntos políticos ni siquiera desde la privacidad de su casa (*Quamquam ne domi quidem uos, si sui iuris finibus matronas contineret pudor, quae leges hic rogarentur abrogarenturue curare decuit*)<sup>333</sup>, la actitud de Fulvia debería haber sido percibida como la correcta. No obstante, la airada respuesta que generó hace pensar que las reglas que se aplicaban al espacio doméstico eran, en efecto distintas, y era perfectamente aceptable que las matronas lo utilizaran para ejercer su influencia en el campo político si respetaban las normas de intervención que ya hemos analizado. Es más, el hecho de que las hubiese echado de las mismas puertas de su casa, sin escucharlas ni valorar siquiera las consecuencias que sus peticiones podrían tener para los intereses de su marido, servía para presentar a Fulvia como una matrona egoísta, que no estaba dispuesta a cumplir ninguna de las convenciones que de ella demandaba la sociedad, ni siquiera cuando sus actos podían ser cruciales para su familia o para su patria<sup>334</sup>.

La actitud de Octavia, en cambio, la presentaba exactamente como lo contrario, una matrona ideal dispuesta a cumplir con su papel por el bien de la comunidad. El caso de Hortensia ya la presenta así, pero más adelante, en el momento previo a la confrontación final entre Octavio y Antonio, Octavia sería alabada, una vez más, precisamente por seguir utilizando la casa de su esposo como espacio político. Según cuenta Plutarco, incluso cuando éste la humilló, Octavia mantuvo su dignidad y

---

<sup>332</sup> App. BC. 4.32-33.

<sup>333</sup> Liv. 34.2.8-12.

<sup>334</sup> De hecho, el caso de Fulvia (App. BC. 4.32-33) y la indignación de Cicerón porque Volumnia no hubiese respondido a las peticiones de Terencia con la presteza deseable (Cic. Fam. 163), indican que existía un contrato social según el cual, si alguna se encontraba en posición de ejercer su influencia para ayudar a las demás, como mínimo debía cerciorarse de recibir las peticiones.

compostura, y siguió recibiendo a los clientes de Antonio en su casa, para luego interceder ante su hermano a favor de ellos:

Ὅκταοῦιαν δὲ Καῖσαρ ὑβρίσθαι δοκοῦσαν, ὡς ἐπανῆλθεν ἐξ Ἀθηνῶν, ἐκέλευσε καθ' ἑαυτὴν οἰκεῖν. ἢ δ' οὐκ ἔφη τὸν οἶκον ἀπολείπειν τοῦ ἀνδρός, ἀλλὰ κάκεινον αὐτόν, εἰ μὴ δι' ἐτέρας αἰτίας ἔγνωκε πολεμεῖν Ἀντωνίῳ, παρεκάλει τὰ καθ' ἑαυτὴν εἶναι, ὡς οὐδ' ἀκοῦσαι καλόν, εἰ τῶν μεγίστων αὐτοκρατόρων ὁ μὲν δι' ἔρωτα γυναικός, ὁ δὲ διὰ ζηλοτυπίαν εἰς ἐμφύλιον πόλεμον Ῥωμαίους κατέστησε. ταῦτα δὲ λέγουσα μᾶλλον ἐβεβαίου δι' ἔργων. καὶ γὰρ ᾤκει τὴν οἰκίαν ὥσπερ αὐτοῦ παρόντος ἐκείνου, καὶ τῶν τέκνων οὐ μόνον τῶν ἐξ ἑαυτῆς, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐκ Φουλβίας γεγονότων καλῶς καὶ μεγαλοπρεπῶς ἐπεμελεῖτο· καὶ τοὺς πεμπομένους ἐπ' ἀρχάς τινας ἢ πράγματα τῶν Ἀντωνίου φίλων ὑποδεχομένη, συνέπραττεν ὧν παρὰ Καίσαρος δεηθεῖεν. ἄκουσα δ' ἔβλαπτε διὰ τούτων Ἀντώνιον· ἐμισεῖτο γὰρ ἀδικῶν γυναῖκα τοιαύτην<sup>335</sup>.

En efecto, si considerásemos que las romanas mantenían, incluso en el espacio de la *domus*, una actitud completamente privada y ajena a la vida política de la ciudad, nos sorprendería que Octavia fuese alabada por recibir en su casa las peticiones de hombres ajenos a su familia, mientras que Fulvia fuese criticada por mantenerse al margen. No obstante, las fuentes parecen indicar que, al menos desde el siglo II a.C. las matronas romanas utilizaban la *domus* como escenario para intervenir en asuntos políticos a través de sus redes de influencia. Ciertamente, el hecho de que Octavia recibiese también las peticiones de hombres es un elemento diferenciador de los casos de épocas previas y, probablemente, un indicativo de que las costumbres se flexibilizaron mucho a partir del periodo de las guerras civiles<sup>336</sup>. Pero lo que resulta más evidentemente diferenciador de su actitud comparada con la de Fulvia es que, al utilizar su casa como un centro para recibir y tratar de ayudar a los amigos de su esposo (καὶ τοὺς πεμπομένους ἐπ' ἀρχάς τινας ἢ πράγματα τῶν Ἀντωνίου φίλων ὑποδεχομένη), y tratar luego de convencer a su hermano de concederles aquellos favores (συνέπραττεν ὧν

---

<sup>335</sup> Plu. *Ant.* 54.1-5 : « César, visto el ultraje que había sufrido su hermana Octavia, le ordenó, al volver de Atenas, que se mudara a una casa de su propiedad; pero ella no sólo le contestó que no abandonaría la casa de su marido, sino que le pidió que, si no tenía otra razón distinta por la que luchar contra Antonio, le dejara quedarse en su casa, que no sería nada agradable el tener que escuchar que de los dos más grandes generales, uno había provocado la guerra civil entre los romanos por el amor de una mujer y el otro por el excesivo celo en defensa de otra. Dicho y hecho: siguió viviendo en la casa de él como si él estuviera presente, cuidaba bien y apropiadamente no sólo a sus propios hijos, sino también a los hijos habidos con Fulvia, y siguió recibiendo a los amigos de Antonio que acudían por algunas cuestiones o deberes cívicos de parte suya, ayudándoles a conseguir lo que necesitaban de César. Ella, sin querer, denigraba a Antonio, pues se ganó la antipatía de todos al injuriar a tan gran mujer ».

<sup>336</sup> Recordemos que en el discurso en contra de la abrogación de la ley Opia Catón (Liv. 34.2.8-12) se mostraba mucho más escandalizado de que las matronas trataran de influir sobre hombres ajenos a su familia.

παρὰ Καίσαρος δεηθεῖεν), Octavia estaba defendiendo tanto los intereses de su marido como los de la sociedad, ya que era el último puente manteniendo abierta la vía de la negociación entre los dos, y, por ello, era elogiada. De la comparación de los dos casos podemos deducir, por lo tanto, que la utilización política del espacio doméstico por parte de las matronas se consideraba, al igual que sus intervenciones, no solo aceptable, sino deseable, siempre y cuando sus objetivos fuesen coherentes con las necesidades de su familia y las de la ciudad. De hecho, muchos de los *exempla* que hemos visto, incluido el de Cornelia, que según Plutarco acogía a representantes de pueblos extranjeros en su villa de Miseno, muestran a modélicas matronas haciendo un uso decididamente político de sus casas<sup>337</sup>.

Comprensiblemente, durante el Principado, las casas de las mujeres imperiales tomaron nuevo significado político. Ellas mismas ocupaban, como hemos visto, un terreno entre lo privado y lo público, sin contar oficialmente con la legitimidad de ser transmisoras de poder, pero con una aceptación tácita de su excepcionalidad y del rol extraordinario que debían tener en la sociedad para mantener la *concordia* dentro y fuera de su familia. En consecuencia, sus hogares también se convirtieron en espacios en los que se entremezclaban lo privado con lo público y lo familiar con lo político. A este respecto, Lien Foubert<sup>338</sup> publicó un interesante artículo estudiando el concepto de *domus frequentata* tanto en mujeres del final de la República, como en las de la dinastía Julio-Claudia, en el cual afirmó que, especialmente para las mujeres de la casa imperial, tener a muchos amigos, clientes y allegados en su casa era un signo de que contaban con el favor del emperador, y una confirmación de su relevancia política. Todo ello se vuelve más evidente en aquellos casos en los que la *domus* quedó desierta. Éste fue el caso de las dos Agripinas.

De Agripina la Mayor, conocemos bien su implicación en las campañas de Germánico<sup>339</sup>, y su dignidad tras la muerte de aquel. Pero, como indica Foubert, en

---

<sup>337</sup> Plu. *CG.* 19.2-3.

<sup>338</sup> FOUBERT L., « Crowded and emptied houses as status markers of aristocratic women in Rome : the literary commonplace of the *domus frequentata* », *EuGeStA*, 6, 2016, p. 129-150. Cf. FLOWER H.I., « Servilia's *consilium* : Rhetoric and Politics in a Family Setting » dans VAN DER BLOM H., GRAY C., STEEL C. (éds.), *Institutions and Ideology in Republican Rome : Speech, Audience and Decision*, Cambridge, 2018, p. 252-264. Alternativamente, Lewis Webb argumenta en un reciente artículo que las matronas también habrían utilizado sus funciones religiosas para congregarse, organizarse y ejercer su influencia en la vida política de la ciudad : WEBB L., « Female Interventions in Politics in the *libera res publica* : Structures and Practices » dans FROLOV R.M., BURDEN-STREVEVS C. (éds.), *Leadership and Initiative in Late Republican and Early Imperial Rome*, Leyde et Boston, 2022, p. 151-188.

<sup>339</sup> Tac. *An.* 1.69.

vista de que no contaba con el favor de Tiberio, perdió a casi todos sus clientes tras la muerte de su marido, con la honrosa salvedad de Tito Silano, quien además fue perseguido por ello (*post tot clientes unus eoque apud bonos laudatus et gravis iniquis*<sup>340</sup>). Su caso muestra bien que, independientemente de la fama y predicamento social que las mujeres de la casa imperial obtuviesen, en última instancia, su agencia dependía de la influencia que tuvieran sobre el emperador. Aunque, es sin duda el caso de Agripina la Menor, contado por Tácito, el que mejor ilustra cuánto dependía el poder de las mujeres de la casa imperial de su cercanía, física y figurativa, del emperador:

*Ac ne coetu salutantium frequentaretur, separat domum matremque transfert in eam quae Antoniae fuerat, quoties ipse illuc uentitaret, saeptus turba centurionum et post breue osculum digrediens. Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quam fama potentiae non sua ui nixae. Statim relictum Agrippinae limen: nemo solari, nemo adire praeter paucas feminas, amore an odio incertas*<sup>341</sup>.

Este texto, además de afirmar que el espacio domestico era utilizado para propósitos políticos por parte de las mujeres de la casa imperial, también nos demuestra que su capacidad para tener éxito en este campo, incluso para que su ayuda fuera considerada relevante, dependía enteramente de la calidad de sus relaciones con el emperador. En este sentido, habiendo analizado tanto su presencia en el espacio público, como la naturaleza política de sus propias casas, deducimos que el de las mujeres de la familia imperial era una extensión del rol con el que ya cumplían las matronas en épocas previas. Su excepcionalidad residía en la naturaleza pública de su propia familia, la cual, al haber concentrado el poder político en torno a sí misma, había difuminado las líneas entre lo público y lo privado, permitiendo a sus miembros, incluso femeninos, una mayor agencia en cuestiones de gobierno, aunque no ocupasen una posición oficial. No obstante, para poder mantener las prerrogativas que esta excepcionalidad les concedía, debían presentar una imagen acorde a las de las *exempla*, como modelos de virtud doméstica y fortaleza moral dispuestas a interceder para mantener la *concordia*. Asimismo, también debían intervenir ejerciendo su influencia sobre el

---

<sup>340</sup> Tac. An. 4.68.

<sup>341</sup> Tac. An. 13.18-19 : « Para que no se viera rodeada por corros de halagadores, separa las casas, y hace que su madre pase a la que había sido de Antonia. Cuantas veces él iba allí, lo hacía rodeado de un pelotón de centuriones y se retiraba tras un beso apresurado. Ninguna cosa humana es tan inestable e insegura como la fama de poder no apoyada en la propia fuerza. Al instante quedó desierto el umbral de Agripina: nadie la consolaba, nadie la visitaba salvo unas pocas mujeres, no se sabe si por amor o por odio ».

emperador, nunca tratando de usurpar su poder de decisión, pues eso habría cuestionado su capacidad de gobierno y causado la desestabilización de la sociedad, el efecto opuesto al que se esperaba de ellas. Como veremos, aquellas que mantuvieron el favor imperial, consiguieron ejercer un rol incluso en algunas prácticas diplomáticas concretas que, por su contexto, requerían de mayor mano izquierda.

\*\*\*

Aunque no es el objetivo de esta tesis repasar las vidas de las mujeres de la casa imperial, resulta necesario detenernos y reparar al menos en la de Livia, pues ella, como la primera emperatriz, utilizó de forma extraordinaria la agencia que le permitían las nuevas circunstancias y, en buena medida, fue la que conformó el modelo a seguir para las mujeres imperiales de las siguientes generaciones.

Livia Drusila<sup>342</sup>, hija de Marco Livio Druso Claudiano, se casó con Octavio en el 38 a.C., cuando todavía se encontraba embarazada de Druso, el segundo hijo de su primer marido. Desde el punto de vista institucional, durante las primeras décadas del reinado de Augusto, su papel fue más bien secundario, pero tras el matrimonio de su hijo Tiberio con la hija de Augusto, Julia, su rol de cara al público se volvió preeminente y, como hemos visto, se plasmó y justificó en varios monumentos de la ciudad. Augusto, que murió en el 14 d.C., la adoptó en su testamento, convirtiéndola en Julia Augusta. De este modo, ella pasaba a formar parte de la *gens Julia*, y Tiberio, a quien Augusto también había adoptado, se convertía en hijo de dos miembros de dicho linaje. María José Hidalgo de la Vega<sup>343</sup>, quien ha estudiado a las emperatrices romanas en profundidad, hace notar que la adopción del título de Augusta por parte de Livia era un hecho sin precedentes en Roma, pues nunca antes había heredado una mujer el título honorífico de un familiar. Claramente esta fue una estrategia política, pensada para otorgar legitimidad dinástica a un sucesor que no compartía lazos de sangre con Augusto. Sin embargo, al convertirse en el principal instrumento legitimador, el cauce

---

<sup>342</sup> Son muy numerosas las obras que estudian la vida de Livia, muchas concentrándose en aspectos muy variados. Nos han sido indispensables : PURCELL N., « Livia and the Womanhood of Rome », *PCPhS*, 32, 1986, p. 78-105 ; HUNTSMAN E.D., *The family and property of Livia Drusilla*, Ann Arbor, 1997 ; CID LÓPEZ R., « Livia versus diva Augusta. La mujer del príncipe y el culto imperial », *Arys*, 1, 1998, p. 139-155 ; FREI-STOLBA R., « Recherches sur la position juridique et sociale de Livie, l'épouse d'Auguste » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., *Femmes et vie publique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Lausanne, 1998, p. 65-90 ; BARRETT A., *Livia. First lady of imperial Rome*, New Haven, 2002 ; BRÄNNSTEDT L., *Femina princeps. Livia's position in the Roman state*, Lund, 2016.

<sup>343</sup> HIDALGO DE LA VEGA M.J., *Las emperatrices romanas. Sueños de púrpura y poder oculto*, Salamanca, 2012, p. 65.

que unía un reinado con el siguiente, la relevancia política de Livia se hizo aún más notoria.

Livia murió en el año 22 d.C., a los 86 años de edad y, puesto que se había casado con Octavio en el 38 a.C., podemos decir que se mantuvo cercana al poder por nada menos que 60 años. Durante este largo periodo utilizó su influencia para favorecer a muchas personas. Entre los más notables estuvieron Cornelio Cinna, que había liderado un complot contra el propio Augusto<sup>344</sup>, el senador Quinto Haterio que insultó a Tiberio<sup>345</sup>, y su amiga Munacia Plancina, esposa de Pisón, que se vio envuelta en el supuesto complot del asesinato de Germánico<sup>346</sup>. Los tres salvaron la vida gracias a su intervención. Ovidio buscó el apoyo de Livia, a visitar la cual envió a su esposa, cuando se ordenó su exilio<sup>347</sup>; y el futuro emperador Galba y el abuelo del emperador Otón consiguieron también magistraturas públicas a través de su ayuda<sup>348</sup>. Más allá de los casos más conocidos, la descripción de Casio Dión sobre aquellos que lamentaron su muerte nos da a entender que utilizó su posición para favorecer a muchas personas:

ἐν δὲ τῷ αὐτῷ τούτῳ χρόνῳ καὶ ἡ Λιουία μετήλλαξεν, ἕξ καὶ ὀγδοήκοντα ἔτη ζήσασα. καὶ αὐτὴν ὁ Τιβέριος οὔτε νοσοῦσαν ἐπεσκέψατο οὔτ' ἀποθανοῦσαν αὐτὸς προέθετο· οὐ μὴν οὐδὲ ἐς τιμὴν ἄλλο τι αὐτῇ πλὴν τῆς δημοσίας ἐκφορᾶς καὶ εἰκόνων ἐτέρων τέ τινων οὐδενὸς ἀξίων ἔνειμεν. ἀθανατισθῆναι δὲ αὐτὴν ἄντικρυς ἀπηγόρευσεν. οὐ μέντοι καὶ μόνα οἱ ἡ βουλή, ὅσα ἐκεῖνος ἐπέστειλεν, ἐψηφίσατο, ἀλλὰ πένθος ἐπ' αὐτῇ παρ' ὅλον τὸν ἐνιαυτὸν ταῖς γυναιξίν ἐπήγγειλαν, καίπερ τὸν Τιβέριον ἐπαινέσαντες ὅτι τῆς τῶν κοινῶν διοικήσεως οὐδὲ τότε ἀπέσχετο· καὶ προσέτι καὶ ἀψίδα αὐτῇ, ὃ μηδεμιᾶ ἄλλῃ γυναικί, ἐψηφίσαντο, ὅτι τε οὐκ ὀλίγους σφῶν ἐσεσώκει, καὶ ὅτι παῖδας πολλῶν ἐτετρόφει κόρας τε πολλοῖς συνεξεδεδώκει, ἀφ' οὔ γε καὶ μητέρα αὐτὴν τῆς πατρίδος τινὲς ἐπωνόμαζον. ἐν δὲ τῷ μνημείῳ ἐτάφη τῷ τοῦ Αὐγούστου<sup>349</sup>.

<sup>344</sup> Sen. *Clem.* 1.9.6 ; D.C. 55.22.

<sup>345</sup> Tac. *An.* 1.13.6.

<sup>346</sup> Tac. *An.* 3.15.1 ; 3.17 ; D.C. 57.19.4. Más tarde, tras la muerte de Livia, Plancina volvió a ser acusada, y al no contar con el apoyo de su patrona en esta ocasión se tuvo que suicidar : Tac. *An.* 6.26.3.

<sup>347</sup> Ov. *Pont.* 3.100-165.

<sup>348</sup> Suet. *Galb.* 5.2 ; *Oth.* 1.2 ; Plu. *Galb.*, 3.2.

<sup>349</sup> D.C. 58.2.1-3 : « Así fue como ocurrió. En aquellas mismas fechas murió Livia, a los ochenta y seis años de edad. Tiberio no la visitó durante su enfermedad ni expuso en público su cuerpo, una vez fallecida. En su honor, ciertamente, nada le concedió salvo el funeral público, algunas imágenes y algunas otras cosas carentes de importancia. Prohibió expresamente que la declararan inmortal. No obstante, el Senado no decretó sólo cuanto Tiberio había ordenado, sino que prescribió, en su honor, luto para las mujeres durante todo el año. Pero, en verdad, también elogiaron a Tiberio porque tampoco en aquella ocasión había abandonado la administración de los intereses públicos. Y además, en su honor, decretaron la erección de un arco – algo que nunca se había hecho por ninguna otra mujer – porque había salvado a no pocos senadores, porque había criado a los hijos de muchos otros y había ayudado a muchos con la dote de sus hijas; razón por la que también algunos la llamaban Madre de la Patria. Fue enterrada en el mausoleo de Augusto ».

Las últimas líneas de este texto transmiten claramente que el nuevo rol de las mujeres de la casa imperial se entendió como una extensión de su labor maternal al conjunto de la sociedad. La autoridad moral que esa posición llevaba implícita les permitía justificar sus acciones por el bien que generaban en la sociedad, todavía atemorizada por la sombra de las guerras civiles, y tomaban así el rol de benefactoras a favor de la *concordia*. Al mismo tiempo, limitar sus acciones, principalmente, a una versión de la forma de interceder ya común para las matronas republicanas les permitía, aprovechando la mayor fluidez entre espacios públicos y privados, extender esta labor benefactora más allá de esas relaciones tradicionales sin generar la impresión de inestabilidad política que sus intervenciones tuvieron durante las guerras civiles. Esta nueva posición, que al menos en la influencia que poseían sobre las decisiones políticas, se acercaba más al de una reina que a la de una más de las matronas, permitió que Livia recibiese las peticiones no solo de otras matronas, o incluso de otros romanos, sino directamente de miembros de otras comunidades que buscaban el favor del emperador. El único caso similar habría podido ser el de Cornelia, que como hemos dicho, no podemos confirmar.

En el siguiente apartado profundizaremos sobre las relaciones que ella y otras mujeres de la dinastía Julio-Claudia mantuvieron con las realezas de algunos reinos aliados. No obstante, antes de proceder, es importante observar una inscripción encontrada en el teatro de Afrodisias, la cual muestra que Livia también llevó a cabo una labor de intermediación parecida a favor de los Samios:

αὐτοκράτωρ Καῖσαρ θεοῦ Ἰουλίου υἱὸς Αὐγουστος Σαμίους ὑπὸ τὸ ἀξίωμα ὑπέγραψεν ἕξεστιν ὑμῖν αὐτοῖς ὄραν ὅτι τὸ φιλόανθρωπον τῆς ἐλευθερίας οὐδενὶ δέδωκα δῆμῳ πλην τῶ τῶν [Ἀφροδεισιέων] ὃς ἐν τῷ πολέμῳ τὰ ἐμὰ φρονήσας δοριάλωτος διὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς εὖνοιαν ἐγένετο οὐ γὰρ ἐστὶν δίκαιον τὸ πάντων μέγιστον φιλόανθρωπον εἰκῆ καὶ χωρὶς αἰτίας χαρίζεσθαι ἐγὼ δὲ ὑμῖν μὲν εὖνοᾷ καὶ βουλοίμην ἂν τῇ γυναικί μου ὑπὲρ ὑμῶν σπουδαζούσῃ χαρίζεσθαι ἀλλὰ οὐχ ὥστε καταλῦσαι τὴν συνήθειάν μου· οὐδὲ γὰρ τῶν χρημάτων μοι μέλει ἢ εἰς τὸν φόρον τελεῖτε. ἀλλὰ τὰ τειμιώτατα φιλόανθρωπα χωρὶς αἰτίας εὐλόγου δεδωκέναι οὐδενὶ βούλομαι<sup>350</sup>.

---

<sup>350</sup> « Imperator Caesar Augustus, son of divus Julius, wrote to the Samians underneath their petition: You yourselves can see that I have given the privilege of freedom to no people except the Aphrodisians, who took my side in the war and were captured by storm because of their devotion to us. For it is not right to give the favour of the greatest privilege of all at random and without cause. I am well-disposed to you and should like to do a favour to my wife who is active in your behalf, but not to the point of breaking my custom. For I am not concerned for the money which you pay towards the tribute, but I am not willing to give the most highly prized privileges to anyone without good cause ». (SEG 32,

Según deja relucir la carta, Octavio recibió la petición de los habitantes de Samnio demandando algún privilegio que la carta no especifica, probablemente la ciudadanía o la exención de ciertos impuestos. Los samios buscaron el apoyo de Livia para defender su causa, pero, aun así, Octavio se negó a concederles lo que pedían, argumentando que únicamente había concedido ese privilegio a la ciudad de Afrodiasias por haber luchado a su lado durante la guerra, y que no estaba dispuesto a concedérselo a ningún otro por menos. La fecha en la que la petición tuvo lugar es discutida entre los expertos<sup>351</sup>, pero dado que en el 20 a.C. Augusto cambió de parecer y otorgó a los habitantes de Samos los privilegios que pedían<sup>352</sup>, debemos deducir que aquellos acudieron a pedir la ayuda de Livia en un momento anterior, y por lo tanto mucho antes de que Tiberio se casara con Julia y Livia cobrase una importancia dinástica principal. Ello indica que su intervención era considerada útil por su cercanía a Augusto, y no tanto por su posición en los futuros planes de aquel. Reynolds menciona también que los Claudios contaban con una extensa clientela en Samos, por lo que parece comprensible que sus habitantes considerasen que Livia, por el vínculo que compartían con sus antepasados, sería la persona idónea para tratar de convencer a su marido de favorecerlos. Pero lo que realmente resulta relevante es que, tras su negativa, el *imperator* insistiese en que su decisión no se producía por falta de celo de la parte de Livia. El hecho de que él considerase que esta mención era no solo aceptable, sino incluso conveniente, indica que el propio emperador reconocía el valor de las mujeres de su entorno para mantener la *concordia*, y estaba dispuesto a utilizar la imagen voluntariosa y caritativa de su esposa para contrarrestar su negativa y mantener la cohesión en el imperio.

Varias de las Julio-Claudias hicieron uso de este nuevo rol de benefactoras. Ya hemos mencionado que, en mayor o menor medida, su imagen también pasó a formar parte

---

1982.833 ; Traducción en : REYNOLDS J., *Aphrodisias and Rome. Documents from the excavation of the theatre at Aphrodisias conducted by Professor Kenan T. Erim, together with some related texts*, Londres, 1982, p. 104-106).

<sup>351</sup> Aunque la utilización del título Augusto sugiere que tuvo lugar tras el 27 a.C. Reynolds dice que el uso de este título en la epigrafía no era nada común en época de Augusto. Según él, podría tratarse de una adición posterior, y concluye que la petición ocurrió en el 38 a.C., poco después de la boda de Octavio con Livia, cuando Octavio ya ostentaba el título de *imperator*. Badian en cambio propone que ocurrió tras la batalla de Accio, en torno al 31 o 30 a.C., y esta parece ser la fecha con mayor aceptación. Cf. REYNOLDS J. 1982, p. 104-105 ; BADIAN E., « Notes on Some documents from Aphrodisias concerning Octavian », *GRBS*, 25, 1984, p. 165-169 ; JEHNE M., « Die organisatorische Verankerung der Alleinherrschaft und die republikanische Tradition : von Caesar zu Augustus » dans DEVILLERS O., SION-JENKIS K. (éds.), *César sous Auguste*, Bordeaux, 2012, p. 40 ; 2015, p. 308-310 y en particular la nota n° 74.

<sup>352</sup> D.C. 54.9.7 ; Plin. *NH.* 5.135.



del espacio ciudadano, y utilizaron sus casas como centros desde los que ejercer su influencia. En ellas recibieron tanto a peticionarios romanos, como a miembros de las dinastías aliadas del Mediterráneo oriental con los que mantuvieron relaciones de amistad. Algunos de ellos, de hecho, como veremos a continuación, los educaron en sus propias casas creando lazos maternofiliales duraderos. No obstante, ninguna de ellas llegó a extender sus redes de influencia tanto como Livia. Dado que, durante el reinado de Tiberio, Livia, que ya llevaba 40 años en una posición de extraordinaria influencia, se excedió en las funciones que se le habían atribuido<sup>353</sup>, llegando a poner en cuestión la capacidad de Tiberio para gobernar, es posible que los futuros emperadores simplemente trataran de limitar la influencia que las mujeres de su familia podían llegar a ostentar, sin prohibirles participar en unas prácticas que eran beneficiosas tanto para el pueblo como para la dinastía. Pero, tampoco podemos ignorar que ninguna de las mujeres de las siguientes generaciones mantuvo su influencia durante tanto tiempo como Livia. Lo que parece evidente es que todas siguieron el camino marcado por ella, actuando como benefactoras en favor de la *concordia*.

### 3.3. Las intervenciones conciliadoras

Fue este contexto del Principado en el que las mujeres de la familia imperial llegaron a intervenir en las prácticas diplomáticas de los romanos, aunque sus acciones se circunscribieron a las relaciones con los reinos aliados del Mediterráneo oriental. Nuestra hipótesis de trabajo es que, junto a las variables que ya hemos estudiado, fue

---

<sup>353</sup> Suet., *Tib.*, 50.2-3 : *Matrem Liuiam grauatus uel partes sibi aequas potentiae uindicantem, et congressum eius assiduuum uitauit et longiores secretoresque sermones, ne consiliis, quibus tamen interdum et egere et uti solebat, regi uideretur. Tulit etiam perindigne actum in senatu, ut titulis suis quasi Augusti, ita et Liuiae filius adiceretur. Quare non parentem patriae appellari, non ullum insignem honorem recipere publice passus est; sed et frequenter admonuit, maioribus nec feminae conuenientibus negotiis abstinere, praecipue ut animaduertit, incendio iuxta aedem Vestae et ipsam interuenisse populumque et milites, quo enixius opem ferrent, adhortatam, sicut sub marito solita esset.* « Harto de su madre Livia, que, según él, reclamaba para sí una participación igual en el poder, evito frecuentar su trato y mantener con ella conversaciones demasiado largas e íntimas, para no dar la impresión de que se regía por sus consejos, los cuales, sin embargo, solía necesitar y utilizar en ocasiones. Le produjo incluso una gran indignación que se hubiera debatido en el Senado la cuestión de añadir a sus títulos el de ‘Hijo de Livia’ del mismo modo que se le había dado el de ‘Hijo de Augusto’. Por este motivo, se opuso terminantemente a que se le llamara ‘Madre de la Patria’ y a que se le otorgara oficialmente ningún honor extraordinario; la advirtió incluso repetidas veces que se mantuviera al margen de los asuntos de importancia e impropios de una mujer, sobre todo cuando supo que, en un incendio que se había declarado junto al templo de Vesta, se había personado en el lugar del siniestro y había exhortado al pueblo y a los soldados a prestar auxilio con todas sus fuerzas, como solía hacerlo en vida de su marido ». Cf. Tac. *An.*, 1.14.1-2; D.C. 57.12.4.

el contexto relacionado con el peligro específico que existía en la parte oriental del imperio la que propició esta particularidad.

En el 53 a.C. los romanos sufrieron una histórica derrota contra los partos en la batalla de Carras<sup>354</sup>. Murieron millares de romanos, entre ellos el acaudalado Marco Licinio Craso, y fueron apresados otros muchos. Tras algunas décadas en las que los romanos trataron de evitar una nueva confrontación, los herederos de César reavivaron la indignación por aquella derrota y convirtieron a los partos en la nueva gran amenaza para el imperio. Antonio trató de conseguir una gran victoria contra ellos para aumentar su fama y afianzar su control sobre la parte oriental del imperio. Sin embargo, no tuvo éxito en sus intentos y Augusto acabó heredando el problema tras vencer en la batalla de Accio. El nuevo *princeps* también explotó el *metus Parthicus* para aumentar su prestigio, recurriendo a menudo a contactos diplomáticos para ello. Gracias a esta estrategia los Julio-Claudios pudieron presumir de algunas victorias parciales<sup>355</sup>. Aun así, periódicamente la amenaza volvía a hacerse patente. Por esta razón, durante todo este periodo, la familia imperial trató de mantener estrechas relaciones con las dinastías que gobernaban los reinos fronterizos entre el imperio romano y el parto, las cuales formaban un cinturón de seguridad para impedir que los partos llegasen al mar, pudiendo causar una nueva amenaza naval, e incluso la interrupción del abastecimiento de trigo desde Alejandría<sup>356</sup>.

---

<sup>354</sup> Sobre la batalla y el efecto que tuvo sobre el pueblo romano a corto y largo plazo : ARNAUD P., « Les guerres parthiques de Gabinius et de Crassus et la politique occidentale des Parthes Arsacides entre 70 et 53 av. J.-C. » dans DABROWA E. (éd.), *Ancient Iran and the Mediterranean World*, Cracovie, 1998, p. 13-34 ; MATTERN-PARKES S.P., « The Defeat of Crassus and the Just War », *CW*, 96, 4, 2003, p. 387-396 ; STRUGNELL E., « Ventidius' Parthian War : Rome's Forgotten Eastern Triumph », *AAntHung*, 46, 3, 2006, p. 239-252 ; LEROUGE C., *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain, du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du Haut-Empire romain*, Stuttgart, 2007, p. 63-128 ; SHELDON R.M., *Rome's Wars in Parthia : Blood in the Sand*, Londres, 2010 ; SOMMER M., « Le ragioni della guerra : Roma, i Parti e l'ultimo imperativo di Cesare » dans URSO G. (éd.), *Cesare : precursore o visionario ?*, Pise, 2010, p. 123-140 ; TRAINA G., *Carrhes, 9 juin 53 avant J.-C. Anatomie d'une défaite*, Paris, 2011a ; « Imperial views of the battle of Carrhae » dans FORMISANO M., BÖHME H. (éds.), *War in words. Transformations of War from Antiquity to Clausewitz*, Berlin et New York, 2011b, p. 209-217 ; SCHLUDE J.M., « The Parthian Response to the Campaign of Crassus », *Latomus*, 71, 1, 2012, p. 11-23 ; LEFEBVRE B., « La bataille de Carrhes (53 av. J.-C.) : de la défaite au désastre patriotique », *Pallas*, 110, 2019, p. 345-364 ; SCHLUDE J.M., *Rome, Parthia and the Politics of Peace : The Origins of War in the Ancient Middle East*, Oxford, 2020, p. 60-140.

<sup>355</sup> R.G. 32-34 ; Tac. *An.* 15.29 ; ROSE C.B., « The Parthians in Augustan Rome », *AJA*, 109, 1, 2005, p. 21-75 ; SCHLUDE J.M., RUBIN B.B., « Finding Common Ground : Roman-Parthian Embassies in the Julio-Claudian Period » dans SCHLUDE J.M., RUBIN B.B., *Arsacids, Romans and Local Elites : Cross-Cultural Interactions of the Parthian Empire*, Oxford, 2017, p. 65-92 ; CORNWELL H., *Pax and the Politics of Peace : Republic to Principate*, Oxford, 2017, p. 121-153.

<sup>356</sup> Sobre el aprovisionamiento alimenticio durante la época imperial : GARNSEY P., *Famine and food supply in the graeco-roman world : responses to risk and crisis*, Cambridge, 1988 ; GERACI G., « L'Egitto provincia frumentaria » dans *Le Ravitaillement en blé de Rome et des centres urbains des*

Esta estrategia comenzó años atrás. Poco después de la desastrosa derrota de Craso los romanos comprendieron que mantener la amistad de los pueblos de la zona sería fundamental para protegerse de futuros ataques de los partos, y entre el 53 y el 52 a.C. aprobaron medidas legales para asegurar un gobierno más efectivo de las provincias romanas de la zona<sup>357</sup>. En la misma línea, al mencionar la amistad de Herodes el Grande con Antonio y Octavio<sup>358</sup>, hemos podido ver que la utilidad de un potencial aliado para luchar contra los partos era un argumento importante. Muchos de estos reinos se encontraban en un momento de gran inestabilidad debido a las luchas internas entre diferentes facciones, por lo que, desde el punto de vista de los romanos, la capacidad de un aspirante al trono para mantener la estabilidad interna del reino y la lealtad a Roma era fundamental para apoyar a uno u otro candidato. Por la misma razón, años más tarde, y a pesar de haber luchado junto a Antonio durante las guerras civiles, Octavio volvió a confirmar a Herodes como rey<sup>359</sup>, y trató de mantener buenas relaciones con los demás reinos de la zona. Hemos visto al principio que ciertos rituales resultaban útiles para mantener estas relaciones, dejando clara la superioridad romana sin humillar a la otra parte<sup>360</sup>. No obstante, habida cuenta de la catástrofe que podría causar perder su lealtad, eran relaciones que merecían ser tratados con especial tacto y delicadeza. Cualidades que, por otra parte, chocaban con la ya mencionada inflexibilidad que caracterizaba a las prácticas diplomáticas de los romanos. Al contrario, hemos podido ver en el primer capítulo que, en cuanto se cuestionaba la rectitud de su postura, éstos tendían a reaccionar con enfado e intransigencia.

También el emperador estaba obligado a mantener la apariencia de una postura firme e imparcial. Sin embargo, las prácticas diplomáticas romanas comprendían, también,

---

*débuts de la République jusqu'au Haut-Empire. Actes du colloque international de Naples, 14-16 Février 1991*, CEFR, 196, Rome, 1994, p. 279-294 ; DE ROMANIS F., « Gli Horrea dell'Urbe e le Inondazioni d'Egitto. Segretezza e informazione nell'organizzazione annonaria imperial » dans ANDREAU J., VIRLOUVET C., *L'information et la mer dans le Monde Antique*, CEFR, 297, Rome, 2002, p. 279-298 ; MORLEY N., « The Early Roman Empire : Distribution » dans SCHEIDEL W., MORRIS I., SALLER R.P. (éds.), *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, 2007, p. 570-591 ; GARNSEY P., SALLER R. (éds.), *The Roman Empire : Economy, Society and Culture*, 2015 (1<sup>re</sup> éd. 1987), p. 109-127.

<sup>357</sup> Kit Morrell ha sugerido que la *lex Pompeia de provinciis*, aprobada en el 52 a.C. como consecución a un *senatus consultum* del año anterior, podría estar estrechamente relacionado con el *metus Parthicus* y la necesidad de mantener un control más eficaz sobre las provincias orientales. Aunque también estaba pensada para responder a los intereses políticos personales de Pomeyo y Catón. MORRELL K., *Pompey, Cato, and the Governance of the Roman Empire*, Oxford, 2017, p. 177-203.

<sup>358</sup> J. *BJ.* 1.280-285.

<sup>359</sup> J. *BJ.* 1.386-393.

<sup>360</sup> SHAW B.S. 1993, p. 189-190.

acciones no oficiales. Durante el periodo republicano, estos contactos solían tener lugar entre las embajadas venidas a Roma y los senadores más influyentes, que defendían después la causa ante la Curia. Con la posible salvedad de Cornelia, no conocemos a ninguna mujer que hubiese tomado parte en las prácticas diplomáticas de los romanos en aquella época. Pero, a lo largo de los últimos capítulos hemos podido ver que las matronas contaban con una forma aceptable de intervenir en asuntos políticos, y que al instaurarse el Principado las normas para sus intervenciones se flexibilizaron lo suficiente para que las mujeres de la familia imperial pudiesen llegar a intervenir a favor de peticionarios no romanos ante el emperador. Es más, dado que en este nuevo contexto su deber era actuar como protectoras de la *concordia*, siempre que su intervención buscase la conciliación y el mantenimiento de las buenas relaciones entre el emperador y estos aliados, y mantuviese los mencionados límites en cuanto a las formas, era perfectamente coherente con su nueva posición en la sociedad. A esta combinación de necesidad y oportunidad que generó el momento histórico, deberíamos añadir la existencia del precedente de las reinas helenísticas en aquella parte del Mediterráneo. Como hemos mencionado en el apartado 2.3, algunas de las mujeres de estos reinos tomaron parte en las prácticas diplomáticas de su época y conformaron, tal y como describe Mirón Pérez<sup>361</sup>, la cara amable del poder de sus dinastías, una función perfectamente asumible para las mujeres de la casa imperial, siempre y cuando adaptasen los usos de aquellas reinas a las costumbres romanas e integrasen sus intervenciones, por lo tanto, en su modelo de madres protectoras de la *concordia*.

Si los romanos hubiesen seguido estrictamente el ejemplo de aquellas monarquías, habrían recurrido a matrimonios de estado entre los miembros de la *domus Caesarum* y las dinastías de los reinos aliados<sup>362</sup> para mantener la *concordia*. Esta práctica de conformar matrimonios diplomáticos fue muy común entre las monarquías helenísticas para sellar alianzas, ya que además de crear un vínculo familiar entre ambas partes, les permitía tener una representante de sus intereses en una corte

---

<sup>361</sup> MIRÓN PEREZ M.D. 2011, p. 270-271.

<sup>362</sup> Como ya hemos mencionado, hubo alguna ocasión en la que aquellos reinos sí trataron de concertar matrimonios de estado con los romanos. De hecho, en la parte 1.2.2, al hablar de la mención de Plutarco (*TG*. 1.6-7) sobre la oferta de matrimonio de (posiblemente) Ptolomeo VI que Cornelia rechazó, hemos mencionado que dicha propuesta debería considerarse en un contexto en el que los pueblos extranjeros trataban de buscar una amistad favorable con el pueblo romano recurriendo a los recursos propios de su cultura.

extranjera. Como hemos visto en el caso de Estratonice<sup>363</sup> esto podía resultar útil para conseguir que las peticiones tuviesen éxito, pero también, dependiendo de las circunstancias, podían valer para buscar apoyos en el otro bando y extender sus redes de alianzas antes del estallido de una nueva guerra<sup>364</sup>. Pero, ésta no era una opción para los romanos. Durante las guerras civiles recurrieron a los matrimonios de conveniencia, como el de Octavia con Antonio<sup>365</sup>, y es posible que éste último tuviese la intención de recurrir a estas prácticas de forma recurrente si llegaba a vencer, pues él mismo mantuvo una relación públicamente reconocida con Cleopatra, y a su hija Antonia la casó con un acaudalado extranjero<sup>366</sup>. Sin embargo, Augusto, aunque afianzó un nuevo sistema de gobierno unipersonal y de carácter dinástico, optó por no presentarse como un rey, sino como el más distinguido de los ciudadanos. Esta presentación de su reinado como una continuidad de la realidad republicana descartaba la opción de matrimonios de estado entre las parientes de Augusto y los príncipes de las dinastías aliadas. Como hemos visto en el caso de Cornelia, desde el punto de vista de los romanos esta forma de garantizar una alianza no tenía mucho sentido, puesto que, si el poder era, en principio, cambiante, el matrimonio dejaría de tener la validez institucional que requerían en cuanto nuevos magistrados fuesen elegidos. Obviamente, para la época de Augusto el funcionamiento de las instituciones ya había cambiado de forma considerable y el poder no era realmente cambiante, pero utilizar matrimonios de conveniencia para generar vínculos familiares con sus aliados y mantener la *concordia* habría delatado el carácter dinástico del nuevo sistema.

---

<sup>363</sup> IG IV, 750, l. 21-29.

<sup>364</sup> A este respecto, Monica D'Agostini, analizando el caso de Berenice Sira, hija de Ptolomeo II Filadelfo y segunda esposa de Antioco II Teos, retrata la difícil, aunque inmensamente útil, posición política que su identidad dual les confería a las reinas que venimos mencionando : « Most relevant, the female network was connected to the family of origin of the royal women: Berenike exploited Ptolemaic connections throughout Syria and Southern Anatolia, while Laodike relied on her father Achaios the Elder's and her brother's Alexander's authority in Asia Minor. In contrast to the male members of the royal family, women had an ambiguous position in the dynasty: they moved between different ethnic, national, and cultural backgrounds. Although such ambiguity could cause dynastic instability, it was also a source of enhancement for the *basileia*, conferring upon royal women the role of diplomatic assets in the dynasty: indeed, they were able to create new institutional connections within the kingdom, and open new international paths not immediately attainable by other representatives of the family<sup>364</sup> ». D'AGOSTINI M., « Representation and agency of royal women in Hellenistic dynastic crises. The case of Berenike and Laodike » dans BIELMAN SANCHEZ A., COGITORE I., KOLB A. (dir.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome. III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.*, Grenoble, 2016, p. 52. Sobre la historia de Berenice Sira vean también : V.M. 9.10.1 ; 9.14.1 ; App. Syr. 65 ; Just. 27. 1.

<sup>365</sup> Plu. Ant. 31.4-5 ; App. BC. 5.64 ; D.C. 48.31.3.

<sup>366</sup> Ver nota 372.

En su lugar, los romanos optaron por generar estos vínculos tan necesarios con sus aliados a través de la recepción de los jóvenes príncipes de aquellas dinastías para que fuesen educados en Roma<sup>367</sup>. Esta práctica era ya bastante común durante la República, y resultaba una estrategia útil para ambas partes, ya que los Romanos tenían la oportunidad de educar según sus costumbres y tradiciones a los futuros dirigentes de los reinos aliados, y los monarcas de aquellos reinos se aseguraban de que sus herederos potenciales contaran con los contactos apropiados en Roma para afianzar su gobierno y asegurar la continuación de su línea dinástica. La novedad de la época imperial era que, los contactos más convenientes para los extranjeros educados en la capital tan solo podían ser los jóvenes príncipes de la familia imperial, pues entre ellos se encontraría el futuro emperador y sus allegados, y entre sus hermanas y primas las futuras esposas y madres de emperadores. En esta época, el propósito no era únicamente que los jóvenes príncipes se educasen según las tradiciones romanas, sino, sobre todo, que se educasen en compañía de los jóvenes príncipes de la familia imperial. Ello, además de generar la confianza que dicha práctica debía afianzar entre ambas partes, también posibilitaba la creación de estrechos vínculos de fraternidad entre los jóvenes y, los más relevantes para este trabajo, vínculos maternofiliales entre los jóvenes príncipes extranjeros y las matronas de la *domus Caesarum*, pues era en sus casas, bajo su vigilancia y con sus cuidados, donde estos jóvenes eran a menudo educados.

### **3.3.1. Los vínculos con las dinastías orientales**

Fue Octavia, al aceptar bajo su protección a todos los vástagos de Antonio, incluidos aquellos que tuvo con Cleopatra, la primera en dotar de una atmosfera más familiar y personal la crianza de los príncipes extranjeros en Roma. Y, ya fuera porque éste había sido el objetivo desde el principio, o por una voluntad genuina de favorecerlos y asegurar los futuros de sus hijastros, Plutarco menciona que intercedió en la organización de los matrimonios de todos sus hijos:

---

<sup>367</sup> BRAUND D.C. 1984, p. 9-22 ; HADAS-LEBEL M., « L'éducation des princes hérodiens à Rome et l'évolution du clientélisme romain » dans MOR M., OPPENHEIMER A., PASTOR J., SCHWARTZ D.R. (éds.), *Jews and Gentiles in the Holy Land in the Days of the Second Temple, the Mishnah and the Talmud. A collection of articles*, Jérusalem, 2003, p. 44-62 ; KOLMAN MARSHAK A., *The Many Faces of Herod the Great*, Cambridge, 2015, p. 174-177.

Ἀντωνίου δὲ γενεὰν ἀπολιπόντος ἐκ τριῶν γυναικῶν ἑπτὰ παῖδας, ὁ πρεσβύτατος Ἄντυλλος ὑπὸ Καίσαρος ἀνηρέθη μόνος· τοὺς δὲ λοιποὺς Ὀκταουία παραλαβοῦσα μετὰ τῶν ἐξ ἑαυτῆς ἔθρεψε. καὶ Κλεοπάτραν μὲν τὴν ἐκ Κλεοπάτρας Ἰόβα τῷ χαρισστάτῳ βασιλέων συνώκισεν, Ἀντώνιον δὲ τὸν ἐκ Φουλβίας οὕτω μέγαν ἐποίησεν, ὥστε τὴν πρώτην παρὰ Καίσαρι τιμὴν Ἀγρίππου, τὴν δὲ δευτέραν τῶν Λιβίας παιδῶν ἐχόντων, τρίτον εἶναι καὶ δοκεῖν Ἀντώνιον, ἐκ δὲ Μαρκέλλου δυεῖν αὐτῇ θυγατέρων οὐσῶν, ἐνὸς δ' υἱοῦ Μαρκέλλου, τοῦτον μὲν ἅμα παῖδα καὶ γαμβρὸν ἐποίησατο Καῖσαρ, τῶν δὲ θυγατέρων Ἀγρίππα τὴν ἐτέραν ἔδωκεν. ἐπεὶ δὲ Μάρκελλος ἐτελεύτησε κομιδῆ νεόγαμος, καὶ Καίσαρι γαμβρὸν ἔχοντα πίστιν οὐκ εὐπορον ἦν ἐκ τῶν ἄλλων φίλων ἐλέσθαι, λόγον ἢ Ὀκταουία προσήνεγκεν ὡς χρὴ τὴν Καίσαρος θυγατέρα λαβεῖν Ἀγρίππαν, ἀφέντα τὴν ἑαυτῆς. πεισθέντος δὲ Καίσαρος πρώτον, εἴτ' Ἀγρίππου, τὴν μὲν αὐτῆς ἀπολαβοῦσα συνώκισεν Ἀντωνίῳ, τὴν δὲ Καίσαρος Ἀγρίππας ἔγημεν. ἀπολειπομένων δὲ τῶν Ἀντωνίου καὶ Ὀκταουίας δυεῖν θυγατέρων τὴν μὲν Δομίτιος Ἀηνόβαρβος ἔλαβε, τὴν δὲ σωφροσύνη καὶ κάλλει περιβόητον Ἀντωνίαν Δρουσος, ὁ Λιβίας υἱός, πρόγονος δὲ Καίσαρος. ἐκ τούτων ἐγένετο Γερμανικὸς καὶ Κλαύδιος. ὃν Κλαύδιος μὲν ὕστερον ἤρξε· τῶν δὲ Γερμανικοῦ παιδῶν Γάιος μὲν ἄρξας ἐπιφανῶς οὐ πολὺν χρόνον ἀνηρέθη μετὰ τέκνου καὶ γυναικός, Ἀγριππίνα δ' υἱὸν ἐξ Ἀηνοβάββου Λεύκιον Δομίτιον ἔχουσα, Κλαυδίῳ Καίσαρι συνώκησε· καὶ θέμενος τὸν υἱὸν αὐτῆς Κλαύδιος Νέρωνα Γερμανικὸν προσωνόμασεν. οὗτος ἄρξας ἐφ' ἡμῶν ἀπέκτεινε τὴν μητέρα καὶ μικρὸν ἐδέησεν ὑπ' ἐμπληξίας καὶ παραφροσύνης ἀνατρέψαι τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν, πέμπτος ἀπ' Ἀντωνίου κατ' ἀριθμὸν διαδοχῆς γενόμενος<sup>368</sup>.

Todos los matrimonios fueron ventajosos y pensados para asegurar la buena posición de los jóvenes. No obstante, Marcelo y las hijas nacidas de la unión de Octavia con Antonio se desposaron con otros romanos, y de sus alianzas futuras se afianzó la continuación de la dinastía Julio-Claudia, mientras que las hijas de Antonio y

<sup>368</sup> Plu. *Ant.* 87 : « De los siete hijos de sus tres mujeres que componen la descendencia de Antonio, tan sólo el mayor, Antilo, fue ejecutado por César. A los demás, Octavia los tomó bajo su cargo y los crió con los de ella. A Cleopatra, la hija de Cleopatra, se la casó con Juba, el más galán y exquisito de los reyes, y Antonio, el hijo de Fulvia, llegó a gozar de un favor tan grande, que si la primera persona que se estimaba de confianza de César era Agripa, el segundo puesto lo ocupaban los hijos de Livia, el tercer puesto lo ocupó el propio Antonio. De Marcelo tuvo Octavia dos hijas y un hijo llamado Marcelo. César adoptó a Marcelo como hijo y le dio a Agripa como esposa a una de las dos hijas. Cuando Marcelo, recién casado, murió y César ya no confiaba en encontrar otro yerno de valía entre sus amigos, Octavia le hizo la sugerencia de que Agripa repudiara a su propia hija y casara a Agripa con la hija del propio César. César aprobó el proyecto desde el primer momento y luego lo hizo Agripa. Octavia recuperó a su hija que entregó a Antonio y Agripa se casó con la hija de César. Del resto de las hijas de Octavia y Antonio, una la tomó Domicio Ahenobarbo y la otra, Antonia, de renombrada belleza y discreción, la tomó por esposa Druso, el hijo de Livia e hijastro de César. De esta unión nacieron Germánico y Claudio, de los cuales Claudio fue emperador. De los hijos de Germánico también gobernó Gayo, aunque no tardó mucho tiempo en ser asesinado junto con su mujer y sus hijos. Agripina tuvo un hijo de Lucio Domicio Ahenobarbo y después se casó con Claudio César. Tras la adopción del hijo de ésta, el hijo recibió el nombre de Claudio Nerón Germánico. Éste fue emperador en mi tiempo, mató a su madre y poco faltó para que echara a perder el poder de Roma con su demencia y su locura. Se ve que éste era el descendiente de quinta generación de Antonio ».

Cleopatra se desposaron con extranjeros bien posicionados. De Alejandro Helios y Ptolomeo Filadelfo no conocemos más después de su llegada a Roma, por lo que es posible que muriesen en su juventud. Su hermana Cleopatra Selene, en cambio, según indica el propio texto, se casó con el rey Juba II, que también había sido criado en Roma, y a quien Augusto había concedido en el 25 a.C. el reino de Mauritania<sup>369</sup>. La pareja real, con estrechos vínculos que los unían a Roma, gobernó manteniéndose fiel al emperador, y fue únicamente por un capricho violento de Calígula que su hijo Ptolomeo, entonces rey, fue asesinado y su linaje extinto<sup>370</sup>. Macurdy<sup>371</sup> asevera que, aunque no contemos con pruebas de ello, es razonable asumir que, tras la marcha de Cleopatra Selene de Roma, Octavia, que la había criado, habría seguido manteniendo una correspondencia regular con ella. Su argumento, basado, fundamentalmente, en la concepción ya superada del instinto maternal como una característica común a todas las mujeres, carece de fundamentos sólidos para presentarlo como una prueba fehaciente de ningún hecho. No obstante, equiparando este y algunos otros de los ejemplos que presenta Macurdy con los precedentes que ya hemos mencionado, sí podemos considerar que estas leves muestras de contacto pertenecen a un contexto en el que era común para las mujeres romanas (más aun para las de la familia imperial) mantener una red de influencia social que, en la distancia, funcionaba de forma muy similar a las relaciones de *amicitia* femeninas ya mencionadas por Plauto en el siglo II a.C.

Al igual que con Cleopatra Selene, según Macurdy, Octavia debió haber mantenido una cercanía similar con Antonia de Esmirna, hija de Marco Antonio y de su segunda esposa Antonia. Mommsen<sup>372</sup> interpretó que esta joven, que había estado a punto de casarse con el hijo de Lépido, desposó a mediados de la década del 30 a.C. a Pitodoro, un ciudadano extremadamente rico perteneciente a la élite local de Tralles, y con el que más tarde se estableció en Esmirna. Sin duda, el hecho de que una romana de su posición se casase con un extranjero es un hecho sorprendente, ya que, como hemos visto en el texto anterior, incluso en los matrimonios de estado los romanos trataron

---

<sup>369</sup> D.C. 51.15.6.

<sup>370</sup> Suet. *Cal.* 35.2. ; D.C. 59.25.1.

<sup>371</sup> MACURDY G.H. 1937, p. 6. Cf. ROLLER D.W., *The World of Juba II and Kleopatra Selene : Royal Scholarship on Rome's African Frontier*, New York, 2003 ; *Cleopatra's Daughter and other royal women of the Augustan Era*, Oxford, 2018, p. 27-48.

<sup>372</sup> MOMMSEN T., *Ephemeris Epigraphica. Corporis Inscriptionum Latinarum Supplementum*, 1, 1872, p. 270-276.



de evitar las uniones conyugales de este tipo. No obstante, teniendo en cuenta que en las mismas fechas su padre mantenía una relación pública con la reina de Egipto, es probable que su matrimonio formase parte de los planes de futuro de Marco Antonio. Éste quizás se proponía popularizar las bodas mixtas en un recuerdo a los esfuerzos de Alejandro Magno para unir a griegos y persas<sup>373</sup>, y legitimar así mismo su posición como faraón de Egipto; aunque es posible también que sus propósitos fuesen más prosaicos, y la boda fuese una forma de garantizar su liquidez para las futuras campañas que proyectaba contra los partos. En cualquier caso, una vez derrotado Antonio, Octavio optó por evitar los matrimonios con extranjeros, especialmente para el establecimiento de alianzas, para evitar cualquier comparación con la actitud oriental y monárquica del triunviro vencido y, en consecuencia, la boda de Antonia de Esmirna quedó como una singularidad.

Dado que en el momento de la batalla de Accio Antonia ya se encontraba casada, siguió viviendo en Esmirna con su marido, con el que poco después tuvo una niña llamada Pythodoris, que no fue a Roma para vivir bajo la protección de Octavia como sus otros hermanastros. Aun así, Macurdy propone<sup>374</sup> que la hermana del César habría sentido la obligación, conducida por su instinto maternal, de interesarse por el bienestar de la huérfana de su difunto marido, y de mantener correspondencia con ella. Si, en efecto, Octavia sintió o no el impulso maternal de ayudarla no lo podemos saber, pero, sí es factible que, cuando se presentó la necesidad de afianzar un nuevo monarca en el reino aliado del Ponto, la familia imperial optase por promocionar a los descendientes de Antonia de Esmirna a sabiendas de que aquellos ya conocían la cultura romana y compartían un vínculo estrecho con ellos. Su hija Pythodoris se casó con Polemón I, rey del Ponto y del Bósforo, en torno al 12 a.C. y, tras la muerte de éste, le sucedió en el gobierno del Ponto<sup>375</sup> (el Bósforo quedó en manos de la reina

---

<sup>373</sup> CARNEY E.D., « Alexander and Persian Women », *AJPh*, 117, 1996, p. 563-583 ; HOFF C., « The Mass Marriage at Susa in 324 BC and the Achaemenid Tradition » dans PARPOLA S., WHITING R.M. (éds.), *Sex and Gender in the Ancient Near East*, Helsinki, 2002, p. 239-244 ; VAN OPPEN DE RUTTER B.F., « The Susa Marriages – A Historiographical Note », *AncSoc*, 44, 2014, p. 25-41.

<sup>374</sup> MACURDY G.H. 1937, p. 34. Cf. ROLLER D.W. 2018, p. 99-120.

<sup>375</sup> Str. 11.2.18 : ὕστατα δὲ Πολέμων ἔσχε τὴν Κολχίδα, κακείνου τελευτήσαντος ἡ γυνὴ Πυθοδωρίς κρατεῖ, βασιλεύουσα καὶ Κόλχων καὶ Τραπεζοῦντος καὶ Φαρνακίας καὶ τῶν ὑπερκειμένων βαρβάρων, περὶ ὧν ἐροῦμεν ἐν τοῖς ὕστερον. « Finalmente Polemón obtuvo la Cólquide, y desde que éste murió, gobierna su mujer Pythodoris, que es reina no sólo de los coleos sino también de Trapezunte, de Famacia, y de los bárbaros que están hacia el interior, sobre los que hablaremos más tarde ».

Dynamis, de la que hablaremos más adelante). Esta reina honró a Livia como su benefactora a través de dos estatuas públicas que rezaban:

[Πυθ]οδορίς Λειουίαν τήν  
[έαυ]τῆς εὐεργέτιν<sup>376</sup>.

[βασίλισσα Βοσπόρου Πυ]θοδορίς Λειουίαν τήν  
[τοῦ Σεβαστοῦ γυναῖκα έα]υτῆς εὐεργέτιν<sup>377</sup>.

Este dato parece favorecer la idea de que las mujeres de la casa imperial, efectivamente, se preocupaban de mantener vínculos estrechos con las mujeres de las dinastías reinantes de los reinos aliados. En este caso, no contamos con suficiente información para saber si el agradecimiento de las dedicaciones respondía a una intervención concreta que Livia llevó a cabo, o si, por el contrario, se trataba de una muestra de lealtad rutinaria, pensada para mantener el buen favor de la pareja imperial al tiempo que promocionaba su mando en un punto relativamente lejano del imperio. Pero, las inscripciones hacen pensar que existió un vínculo entre ambas mujeres. Más aún si tenemos en cuenta que los hijos de Pythodoris también recibieron el favor de Roma en más de una ocasión. Según Estrabón la reina tuvo dos hijos y una hija:

τοὺς δὲ Τιβαρηνοὺς καὶ Χαλδαίους μέχρι Κολχίδος καὶ Φαρνακίας καὶ Τραπεζοῦντος ἔχει Πυθοδορίς, γυνὴ σώφρων καὶ δυνατὴ προϊστασθαι πραγμάτων. ἔστι δὲ θυγάτηρ Πυθοδώρου τοῦ Τραλλιανοῦ, γυνὴ δ' ἐγένετο Πολέμωνος καὶ συνεβασίλευσεν ἐκείνῳ χρόνον τινά, εἶτα διεδέξατο τὴν ἀρχήν, τελευτήσαντος ἐν τοῖς Ἀσπυργιανοῖς καλουμένοις τῶν περὶ τὴν Σινδικὴν βαρβάρων· δυεῖν δ' ἐκ τοῦ Πολέμωνος ὄντων υἱῶν καὶ θυγατρὸς ἢ μὲν ἐδόθη Κόττι τῷ Σαπαίῳ, δολοφονηθέντος δὲ ἐχίρευσε παῖδας ἔχουσα ἐξ αὐτοῦ· δυναστεύει δ' ὁ πρεσβύτατος αὐτῶν· τῶν δὲ τῆς Πυθοδορίδος υἱῶν ὁ μὲν ιδιώτης συνδιώκει τῇ μητρὶ τὴν ἀρχήν, ὁ δὲ νεωστὶ καθέσταιται τῆς μεγάλης Ἀρμενίας βασιλεύς. αὐτὴ δὲ συνήκισεν Ἀρχελάῳ καὶ συνέμεινεν ἐκείνῳ μέχρι τέλους, νῦν δὲ χηρεύει, τά τε λεχθέντα ἔχουσα χωρία καὶ ἄλλα ἐκείνων χαριέστερα, περὶ ὧν ἐφεξῆς ἐροῦμεν<sup>378</sup>.

<sup>376</sup>«Pythodoris a Livia, su benefactora.» SEG 39, 695.

<sup>377</sup> «Pythodoris reina del Bósforo a Livia esposa del César, su benefactora» SEG 44, 658.

<sup>378</sup> Str. 12.3.29 : « El territorio de los tibarenos y los caldeos hasta la Cólquide, así como Farnacia y Trapezunte, son, en cambio, dominio de Pythodoris, mujer sensata y capaz de estar al frente de los asuntos de estado. Es la hija de Pitodoro de Trales y fue la mujer de Polemón, con el que reinó durante algún tiempo hasta que al morir éste en el territorio de los llamados aspurgianos, los bárbaros que están en la región de Síndice, le sucedió en el mando. De los dos hijos y una hija que tiene de Polemón, la hija fue entregada en matrimonio a Cotis el sapeo, pero cuando éste fue asesinado, ella permaneció viuda con los hijos que tenía de él; ahora reina el mayor. De los hijos de Pythodoris, uno ayuda a su madre a título personal en la administración del gobierno y el otro ha sido proclamado recientemente

Sus dos hijos recibieron una corona cada uno: Polemón sucedió a su madre en el gobierno del Ponto como Polemón II, y Zenón recibió la tiara del reino de Armenia<sup>379</sup>, donde gobernó bajo el nombre de Artaxias III. Aunque, la que más nos interesa es su hija, Antonia Trifena, que, como señala el texto, se casó con Cotis III de Tracia. Sin embargo, en el 19 d.C. su marido fue asesinado por el tío de aquel<sup>380</sup>, y Antonia tuvo que huir a Roma con sus tres hijos para pedir justicia ante el Senado (*accusatus in senatu ab uxore Cotyis*<sup>381</sup>). Antonia Trifena consiguió que el asesino de su marido fuese perseguido y que sus hijos recuperasen el poder real, aunque bajo tutela durante algunos años ya que eran muy jóvenes. Ella misma actuó como regente en Tracia durante varios años, y después se retiró a la ciudad de Cícico donde se convirtió en una importante benefactora de la comunidad. Con el tiempo, sus hijos se convirtieron respectivamente en reyes de Tracia, del Ponto, y de Armenia Inferior.

Dado que Octavia y Livia apoyaron los intereses de su abuela y de su madre, parece aún más probable que cuando Antonia Trifena, recién enviudada y con tres hijos, acudió a Roma en busca de justicia para su difunto marido, hubiese optado por visitar, al igual que muchos otros, la casa de Livia en busca de apoyo. Desgraciadamente, en el caso de este linaje romano-póntico no contamos con ningún relato que atestigüe una intervención a su favor por parte de alguna de las mujeres de la familia imperial. No obstante, sabemos que consiguieron mantener el linaje durante mucho tiempo, y que no solo mantuvieron el control sobre el reino del Ponto, sino que sus hijos, a menudo, sirvieron para tomar las riendas de reinos que habían quedado descabezados. A la luz de este hecho, y considerando la muestra de lealtad a Livia por parte de la reina Pythodoris, así como el contexto que hemos mencionado anteriormente, en el cual las mujeres de la casa imperial ejercían una labor activa como conciliadoras, intercediendo ante el *princeps* a favor de un gran número de peticionarios, creemos que existen numerosas evidencias para considerar que estas relaciones de colaboración que propuso Grace Macurdy hace ya casi un siglo tuvieron lugar.

---

rey de Armenia Magna. Ella se casó con Arquelao y permaneció con él hasta su muerte, pero ahora está viuda en posesión de las tierras mencionadas y de otras mejores que aquéllas, de las que vamos a hablar a continuación. »

<sup>379</sup> Tac. *An.* 2.56.

<sup>380</sup> Tac. *An.* 2.64-66.

<sup>381</sup> Tac. *An.* 2.67.

En el mismo contexto deberíamos considerar el caso de la reina Dynamis del Bósforo<sup>382</sup>. Ella era la hija de Farnaces II, y nieta del famoso Mitrídates VI que amenazó el control de Roma sobre la Hélade<sup>383</sup>. Su padre consiguió mantener el trono gracias a la benevolencia de Pompeyo después de que Mitrídates hubiese sido derrotado, no obstante, aprovechó el contexto de la guerra entre éste y César para tratar de recuperar algunos territorios vencidos. Es bien conocida la victoria de César en Zela, pero lo pertinente para esta tesis es la mención de Apiano, según la cual, Farnaces ofreció a Julio César la mano de su hija en matrimonio. Apiano menciona la oferta como insensata (προσιόντος δὲ τοῦ Καίσαρος ἐταράσσετο καὶ μετεγίγνωσκε καὶ ἀπὸ σταδίων διακοσίων γενομένῳ πρέσβεις ἔπεμπεν ὑπὲρ εἰρήνης, στέφανόν τε χρύσειον αὐτῷ φέροντας καὶ ἐς γάμον ὑπ' ἀνοίας ἐγγυῶντας Καίσαρι τὴν Φαρνάκουσ θυγατέρα<sup>384</sup>), pues él, desde su posición en el siglo II d.C., sabía bien que los romanos no recurrieron a esta práctica. No obstante, considerando lo que Plutarco escribió sobre la oferta del faraón Ptolomeo VI a Cornelia, y lo que hemos mencionado sobre Antonio y del matrimonio de su hija a Pitodoro de Tralles, debemos considerar que la reticencia de los romanos a establecer uniones matrimoniales con otros pueblos no fuese ni tan firme, ni tan evidentemente conocida para aquellos reinos que se habían formado siguiendo la tradición cultural de Alejandro Magno.

Tras la victoria de César, Farnaces fue asesinado por su yerno, Asandro, quien se hizo con la corona. Éste mantuvo el Bósforo en una relativa paz hasta el 17 a.C., cuando un tal Escribonio lideró una revuelta afirmando ser descendiente directo del gran Mitrídates. Sin embargo, los romanos le vieron como una amenaza, por lo que, en una campaña liderada por Agripa, consiguieron derrocarlo y entronar en su lugar a Polemón. Puesto que ella era la auténtica nieta de Mitrídates VI, Dynamis fue utilizada por cada uno de ellos para legitimar su poder, y vivió varios años en la incertidumbre, a veces teniendo que exiliarse de su propio reino, y otras veces ejerciendo como regente para suplir el vacío de poder. Finalmente, su tercer esposo (el ya mencionado Polemón, que fue también el esposo de Pythodoris) murió en el 8 a.C. y desde entonces hasta su propia muerte en el 8 d.C., Dynamis reinó en solitario con el beneplácito de

---

<sup>382</sup> ROSTOVITZ M., « Queen Dynamis of Bosphorus », *JHS*, 39, 1919, p. 88-109 ; MACURDY G.H. 1937 ; ROLLER D.W. 2018, p. 79-98.

<sup>383</sup> BALLESTEROS PASTOR L., *Mitrídates Eupator, rey del Ponto*, Grenade, 1995 ; MAYOR A., *The Poison King : The Life and Legend of Mithradates, Rome's Deadliest Enemy*, Princeton, 2009.

<sup>384</sup> App. *BC*. 2.91.

Roma. En este periodo, Dynamis dedicó una estatua en honor de Augusto y de Livia en Fanagoria en la cual la emperatriz era presentada bajo el título de benefactora<sup>385</sup>:

[Λιουί]α[ν] τὴν τοῦ Σεβαστοῦ γυναικ[α]  
[β]α[σίλισσα] Δύναμις, φιλορώμαιος  
[τὴν ἑαυ]τῆς εὐεργέτιν.

Tanto Rostovtzeff como Macurdy<sup>386</sup>, apoyándose en esta dedicación proponen que entre las dos mujeres existió una relación similar a la que la emperatriz mantenía con Pythodoris del Ponto u otras mujeres de estas dinastías aliadas, y que Livia utilizó su influencia para promover un reinado en solitario de Dynamis después de los muchos problemas que se habían sucedido en el reino del Bósforo. Dado que en el caso de la reina Dynamis ésta es la única fuente que conservamos que la conecte a la emperatriz Livia, no es posible deducir con una razonable certeza los términos de su relación o la influencia concreta de la benefactora para garantizarle el trono. Teniendo en cuenta que existe un periodo de tiempo en el que sabemos que Dynamis estuvo fuera de su país natal, pero no conocemos su paradero, es posible que viajase a Roma<sup>387</sup>, como hicieron otras damas de estas casas reales cuando se encontraron en momentos de grave peligro, y que, una vez allí, buscase el apoyo de Livia. Del mismo modo, es posible que mantuviesen una correspondencia epistolar, sin llegar necesariamente a conocerse nunca. Como veremos a continuación, las relaciones que las mujeres imperiales mantuvieron con las princesas herodianas son las únicas lo suficientemente bien detalladas como para conocer los pormenores de sus relaciones. Para el resto de las mujeres de las dinastías aliadas, tan solo contamos con unas pocas menciones para sugerir que dichas conexiones tuvieron lugar. Pero, considerando estos casos de las Herodianas que a continuación explicaremos, además del contexto que anteriormente

---

<sup>385</sup> «A Livia, esposa del César. La reina Dynamis Philoromaios a su benefactora.». CIRB 978.

<sup>386</sup> ROSTOVITZEFF M. 1919, p. 100-104 ; MACURDY G.H. 1937, p. 31-34.

<sup>387</sup> Rostovtzeff argumentó que Dynamis huyó de su país natal para refugiarse entre la vecina tribu de los Sármatas, mientras que en una teoría más reciente Rose ha argumentado que la reina pudo haber viajado a Roma en compañía del general Agripa y permanecido en la corte hasta la muerte de Polemón (Rose incluso que podría haber sido una de las figuras del *Ara Pacis*, identificándola con una de las mujeres que posa su mano sobre la cabeza de un niño). Ambas teorías tratan de ofrecer una plausible explicación a pesar de no contar con las fuentes que permitirían corroborar dónde estuvo Dynamis en esos años. (ROSTOVITZEFF M. 1919, p. 103 ; ROSE C.B., « *Princes and Barbarians in the Ara Pacis* », *AJA*, 94, 3, 1990, p. 453-467). Dada esta escasez de fuentes no podemos aseverar que Dynamis llegase a conocer a Livia en persona, ni si esta última tuvo un rol decisivo en el hecho que aquella consiguiese reinar en solitario sobre el Bósforo tras la muerte de su marido. No obstante, dado que la misma reina optó por mostrar a Livia como su protectora y que la emperatriz mantenía relaciones similares con las mujeres de otras cortes del Mediterráneo oriental, parece plausible que existiese alguna forma de relación entre las dos.

hemos descrito, parece razonable deducir que estas pruebas limitadas son, efectivamente, indicativas de la existencia de una relación entre las imperiales y estas damas.

### 3.3.2. Los vínculos con la dinastía Herodiana

A diferencia de los anteriores, en el caso de la familia Herodiana, contamos con menciones bien desarrolladas y coherentes sobre las relaciones entre las princesas judías y las mujeres de la casa imperial para cada una de las generaciones de la dinastía Julio-Claudia, desde Livia hasta Popea.

No podemos descartar que la diferencia en el número y la calidad de las fuentes sea representativa, y que, efectivamente, las mujeres de la casa imperial hubiesen establecido lazos principalmente con la dinastía Herodiana. Había varias razones por las cuales los romanos habrían podido considerar Judea como una zona especialmente sensible para protegerse de los partos, y hubiesen optado por tratar de mostrar más mano izquierda en sus relaciones en particular. En primer lugar, Herodes el Grande era el primer rey de su dinastía y fue coronado en el 37 a.C.<sup>388</sup>, apenas unos pocos años antes de la batalla de Accio. Su escasa experiencia, así como el hecho de que sustituía a una dinastía, la Herodiana, que había estado en guerra hasta el mismo momento en el que fue apartada del poder<sup>389</sup>, habrían podido ser causa de preocupación para un Imperio que buscaba, ante todo, la estabilidad en esta zona. Además, la primacía de una religión monoteísta altamente sofisticada en la zona la diferenciaba del resto de pueblos con los que mantenía contacto, lo cual causaba confrontaciones ocasionales<sup>390</sup>,

---

<sup>388</sup> J. BJ. 1.280-285.

<sup>389</sup> Sobre Herodes el Grande y la dinastía que fundó : RICHARDSON P., *Herod the King of Jews and Friend of Romans*, Columbia, 1996 ; KOKKINOS N., *The Herodian Dynasty : Origins, Role in Society and Eclipse*, Sheffield, 1998 ; HADAS-LEBEL M., *Hérode*, Paris, 2007 ; SCHWENTZEL C.G., « L'image officielle d'Hérode le Grand », *RBi*, 114, 4, 2007, p. 565-593 ; GALINSKY K., « The Augustan Programme of Cultural Renewal and Herod » dans JACOBSON D., KOKKINOS N. (éds.), *Herod and Augustus. Papers Presented at the IJS Conference, 21st-23rd June 2005*, Leyde, 2008, p. 29-42 ; SCHWENTZEL C.G. 2011 ; BOND H.K. 2012, p. 295-314 ; KOLMAN MARSHAK A. 2015, p. 174-177 ; RICHARDSON P., FISHER A.M., *Herod. King of the Jews and Friend of the Romans*, Oxford, 2018.

<sup>390</sup> Como bien explica Simon Claude Mimouni : « Les Judéens ne sont pas un isolat, même s'ils donnent l'impression de représenter une entité spécifique au milieu des autres peuples du Proche-Orient, en raison de l'exclusivisme religieux qui paraît les caractériser. En effet, que les Judéens ne croient qu'en un seul dieu ne gêne personne, mais ce qui les distingue de tous les autres peuples, c'est que ce sont les seuls dans cette partie du monde à refuser d'admettre que les dieux des autres sont aussi des dieux ». MIMOUNI S.C., *Le judaïsme ancien du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère au III<sup>e</sup> siècle de notre ère*, Paris, 2012, p. vii-viii. Sobre el pueblo judío en la Antigüedad : BOCCACCINI G., « History of Judaism : Its Periods in Antiquity » dans NEUSNER J. (éd.), *Judaism in Late Antiquity. II. Historical Syntheses*, Leyde, 1994,

tanto en el pueblo, como entre las instituciones, agravando el peligro de que en cualquier momento surgiese una revuelta que los Herodianos no pudieran controlar.

Pero, lo más probable es que, si conocemos más casos de las relaciones de esta familia con las mujeres de la casa imperial, sea, únicamente, porque conservamos la obra del historiador Flavio Josefo. Este autor, nacido en el 37 d.C. en el seno de una familia sacerdotal, tenía un exquisito conocimiento de la historia y las tradiciones de su pueblo, así como un manejo excelente del griego. Su peripecia vital<sup>391</sup> le condujo a explorar las tesis de las distintas sectas judaicas en su juventud, más adelante, viajó a Roma para pedir la liberación de un amigo, y en el contexto de la Gran Revuelta Judía (66-73 a. C.) llegó a enfrentarse al imperio hasta que fue apresado por los Flavios. Una extensísima experiencia vital que le permitió tener un profundo conocimiento de su pueblo y de su época. Sus obras las escribió cuando ya se encontraba bajo la protección de los Flavios y, por lo tanto, su trabajo no disimula la intención de mostrar una cara favorable de ellos, así como de sí mismo. Sin embargo, especialmente en *Antigüedades Judias*, Josefo se esmeró en presentar la larga y épica historia de su pueblo, así como su apología, tratando de argumentar que era una fuente de riqueza cultural para el Imperio. Su inmenso conocimiento y su férrea voluntad de utilizarlo para promover la paz entre su patria y los romanos que le habían acogido le llevó a escribir una obra monumental, la cual ha sobrevivido y nos es enormemente útil para entender, precisamente, las relaciones entre aquel pueblo y el Imperio.

Es probablemente la falta de *Flavio Josefos* para los demás reinos, es decir, la falta de autores autóctonos con un gran conocimiento de su historia y de su relación con Roma, y que escribiesen además desde una perspectiva contemporánea, lo que no nos permite saber el tipo de relación que reinas como Pythodoris del Ponto o Dynamis del Bósforo mantuvieron con las mujeres imperiales. En este sentido, sin olvidar del todo las particularidades del reino de Judea, parece razonable asumir que las relaciones de aquellas habrían sido bastante similares a las de las princesas herodianas. Más aún si consideramos que las intervenciones de las mujeres romanas tendieron a adaptarse a las circunstancias tratando de mantener, en todo lo posible, la imagen de continuidad.

---

p. 285-308 ; LEVINE L.I., *Judaism and Hellenism in Antiquity. Conflict or Confluence ?*, Seattle, 1998, p. 3-32.

<sup>391</sup> Sobre el autor : HADAS-LEBEL M. 1989 ; SAULNIER C., « Flavius Josèphe et la propagande flavienne », *RBi*, 96, 1989, p. 545-562 ; SCHWARTZ S. 1990 ; BILDE P. 1998 ; MASON S. 1998 ; RAJAK T. 2002.

De hecho, utilizaron, como hemos visto en el caso de Livia, una forma prácticamente idéntica de intervenir en todos los casos por distinta que fuera la naturaleza de los peticionarios.

\*\*\*

Para la primera generación de mujeres de la familia Julio-Claudia, conocemos la relación de amistad entre Livia y la princesa Salomé de Judea, hermana del rey Herodes el Grande y una mujer tremendamente influyente en la corte herodiana<sup>392</sup>. Tras el divorcio de su primer marido Salomé quiso desposarse con Sileo el Árabe. Su hermano, en cambio, quería que se casase con uno de sus hombres de confianza, Alexas, y el desacuerdo entre ambas partes amenazó con desestabilizar el reino. Ante el enfado del rey, Livia intervino para restaurar la *concordia*, aunque las dos versiones de Flavio Josefo son un poco diferentes. En *Antigüedades Judias*<sup>393</sup> dice que Livia apoyó la postura de Herodes y convenció a Salomé de aceptar el pretendiente que le proponía su hermano:

τὴν δὲ Σαλώμην Ἡρώδης ἐσπουδακυῖαν Συλλαίῳ τῷ Ἄραβι γαμηθῆναι κατ' ἐρωτικὴν ἐπιθυμίαν βιάζεται τῷ Ἀλεξᾷ συνοικεῖν συμπρασσοῦσης αὐτῷ Ἰουλίᾳς καὶ πειθοῦσης τὴν Σαλώμην μὴ ἀνήνασθαι τὸν γάμον, μὴ καὶ ἐχθρα καθίστατο αὐτοῖς προύπτως ὁμομοκότος Ἡρώδου μὴ ἂν εὐνοήσῃ Σαλώμην μὴ ὑποδεξαμένη τὸν Ἀλεξᾷ γάμον. καὶ ἐπέθετο Καίσαρός τε οὔση γυναικὶ τῇ Ἰουλίᾳ καὶ ἄλλως συμβουλευούσῃ πάνυ συμφέροντα.

En cambio, en *La guerra de los Judíos* Josefo dice que fue Salomé la que pidió a Livia que interviniera para ayudarla, y convencer a su hermano de le permitiese elegir a su esposo sin causar un conflicto interno. Su intento sin embargo no tuvo éxito:

Καταμάθοι δ' ἂν τις, ὅσον ἴσχυσεν ἐν τούτοις κολακεύων Ἀντίπατρος, ἐκ τοῦ Σαλώμην ἐν ὁμοίοις ἀποτυχεῖν. ταύτην γὰρ δὴ καίπερ οὔσαν ἀδελφὴν καὶ πολλὰ διὰ Λιουίας τῆς γυναικὸς Καίσαρος ἰκετεύουσαν γαμηθῆναι τῷ Ἄραβι Συλλαίῳ, διωμόσατο μὲν ἐχθροτάτην ἔξειν, εἰ μὴ παύσαιτο τῆς σπουδῆς, τὸ δὲ τελευταῖον ἄκουσαν Ἀλεξᾷ τινὶ τῶν

---

<sup>392</sup> ROLLER D.W. 2018, p. 59-78.

<sup>393</sup> J. AJ. 17.1.1 : « Herodes había obligado a Salomé, que deseaba contraer matrimonio con el árabe Sileo, a tomar por esposo a Alexas; la esposa de César, Julia, había unido sus esfuerzos a los del rey, persuadiendo a Salomé que no rechazara este matrimonio, porque de lo contrario caería en la hostilidad de Herodes. Herodes había jurado que retiraría todo afecto a Salomé si se negaba a casarse con Alexas. Es así como se avino a lo aconsejado por Julia, tanto por ser la esposa de César como por aconsejarle algo sumamente útil ».



φίλων συνώκισεν καὶ τῶν θυγατέρων αὐτῆς τὴν μὲν τῷ Ἀλεξᾷ παιδί, τὴν δ' ἑτέραν τῷ  
πρὸς μητρὸς Ἀντιπάτρου θείῳ<sup>394</sup>.

Puede que Livia comenzase por apoyar a Salomé y ante la inflexibilidad de Herodes cambiase de posición para asegurar la estabilidad en el reino de Judea. O, posiblemente, Josefo no conocía con exactitud los hechos, tan solo que Livia había interferido en las decisiones matrimoniales de Salomé. En cualquier caso, estas dos menciones, aunque ambas son bastante breves, nos permiten deducir que, en su caso, la interferencia en un asunto tan relevante para el futuro de la dinastía no se consideró, en absoluto, insultante. En la mención de *Antigüedades Judias* Josefo sugiere que fue precisamente su opinión la que hizo cambiar de opinión a Salomé, y en el de *La guerra de los Judíos* que la princesa herodiana consideraba su opinión la única que tendría alguna posibilidad de convencer a Herodes de permitir su boda con Sileo el Árabe.

En ambos casos queda patente que la autoridad de Livia para intervenir en un asunto político de tanta relevancia proviene de ser la esposa del emperador (Καίσαρός τε οὔση γυναικὶ τῇ Ἰουλίᾳ; διὰ Λιουίας τῆς γυναικὸς Καίσαρος), no obstante, parece pertinente que la encargada de intervenir fuese ella. Ciertamente, la alternativa hubiese sido que Augusto escribiese o convocase directamente a Herodes, y le instruyese sobre cómo dirigir no ya su reino, sino su propia familia. Llevar a cabo la recomendación a través de Livia permitía presentarlo con la legitimidad necesaria, gracias al reconocimiento de su posición en la familia imperial, pero de forma más casual, presentándolo incluso como una preocupación de carácter personal más que como una indicación política. En el caso de Livia y Salomé, no existía un vínculo de carácter familiar como el que Octavia tuviera con Cleopatra Selene o con Antonia de Esmirna, no obstante, hay varias menciones que indican que existía entre las dos mujeres una relación de amistad que habría justificado la preocupación de Livia, y habría servido para presentar su intervención de una forma menos intrusiva.

A este respecto, sabemos que Antípato, hijo de Herodes, deseoso de obtener el poder para sí mismo, urdió un plan para destruir la influencia que Salomé ejercía sobre el

---

<sup>394</sup> J. BJ. 1.566 : « Es posible calibrar la fuerza de las adulaciones de Antípato en este momento, si tenemos en cuenta que Salomé en una situación parecida no consiguió nada. Pues, efectivamente, cuando Salomé, aunque era su hermana, le pidió a través de Livia, la mujer de César, permiso para casarse con el árabe Sileo, Herodes le juró que, si no renunciaba a esta idea, la consideraría su mayor enemiga. Al final, aunque ella no quería, la unió en matrimonio con uno de sus amigos, Alexas; además, casó a una de las hijas de Salomé con el hijo de Alexas y a la otra con el tío materno de Antípato ».

rey, utilizando como cómplice a una de las esclavas de Livia<sup>395</sup>. Para conseguirlo, creó una carta falsa dirigida a Livia por parte de Salomé, en la que la princesa vilipendiaba duramente a su hermano. A continuación, envió la carta a Roma, donde su cómplice, Acme, una de las esclavas de Livia, la recibió, y se la envió a Herodes, dando la impresión de que era una carta real de Salomé a Livia que ella había interceptado, y que se la enviaba en buena voluntad al rey, para informarle de la disposición traicionera de su hermana. Sin embargo, tras cumplir con su parte, Acme envió otra carta a Antípatro para informarle de que ya había puesto en marcha su conjura, acto que echó a perder el plan, ya que una vez interceptada esta última carta sirvió para probar la inocencia de Salomé.

Lo más importante de esta maquinación es que, como menciona Macurdy<sup>396</sup>, el hecho mismo de que Antípatro decidiese falsificar una carta de su tía a Livia indica que la *amicitia* entre ambas era lo bastante pública, y su comunicación epistolar lo bastante frecuente, para que la trama resultase plausible. Además, a la muerte de Herodes, en el reparto de bienes del difunto rey, Salomé, recibió Iamnia, Azotos, Phasaelis y las 500 000 dracmas en plata que su hermano le legó, pero obtuvo también, gracias al favor de Augusto, el castillo de Ascalón<sup>397</sup>. Ella, a su vez, tras su muerte en el 11 d.C., legó buena parte de sus bienes a Livia<sup>398</sup>. Ello nos hace pensar que fue la propia Livia la que convenció a su marido para favorecer los intereses de su protegida, y aquella supo corresponder a su generosidad incluyéndola en su testamento.

La hija de la princesa Salomé, Berenice, continuó con la tradición estableciendo una relación similar con Antonia, la nuera de Livia. Antonia<sup>399</sup> era la menor de las dos hijas que tuvieron Marco Antonio y Octavia. En el 19 a.C. se casó con Druso, el hijo menor de Livia, sin embargo, aquel murió en el transcurso de una campaña en el 9 a.C. y

---

<sup>395</sup> J. *AJ.* 17.137-145 ; *BJ.* 1.641-644.

<sup>396</sup> MACURDY G.H. 1937, p. 69.

<sup>397</sup> J. *AJ.* 17.321 ; *BJ.* 2. 98.

<sup>398</sup> J. *AJ.* 18.31 ; *BJ.* 2. 167.

<sup>399</sup> Recientemente Isabelle Cogitore ha destacado la transmisión generacional de estas relaciones femeninas en la obra de Flavio Josefo: COGITORE I., « Flavius Josèphe et le rôle des femmes en politique, de Cleopatre à Antonia » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 323-337. Kokkinos, que también publicó una obra completísima sobre la vida de Antonia la Menor (KOKKINOS N. 1992), ya mencionó las particularidades de su relación con Berenice, la madre del joven Herodes Agripa. Según el texto de Josefo, Antonia habría sentido la obligación de corresponder a su amistad incluso después del fallecimiento de aquella para perpetuar la relación multigeneracional entre las dos familias. KOKKINOS N. 1998, p. 271-275.

Antonia nunca se volvió a casar. Fue madre de Germánico, y por lo tanto suegra de Agripina la Mayor, y también del futuro emperador Claudio. Gracias a Josefo, sabemos que mantuvo una relación casi maternal con el joven príncipe Herodes Agripa, al que tuvo que ayudar en más de una ocasión. Según el autor judío, cuando Herodes Agripa fue llevado a Roma para ser educado en la corte, Berenice, hija de Salomé, pidió a Antonia que cuidase de su hijo mientras éste se encontrase en la capital: Ἡρώδου τοῦ βασιλέως ὀλίγον πρὸ τῆς τελευτῆς Ἀγρίππας ἐν Ῥώμῃ διαιωόμενος καὶ ὁμοτροφίας καὶ συνηθείας αὐτῷ πολλῆς γενομένης πρὸς Δροῦσον τὸν Τιβερίου τοῦ αὐτοκράτορος υἱὸν καὶ Ἀντωνία τῇ Δρούσου τοῦ μεγάλου γυναικὶ εἰς φιλίαν ἀφίκετο, Βερενίκης τῆς μητρὸς τιμωμένης παρ' αὐτῇ καὶ προαγωγῶν ἡξιοκείας τὸν υἱόν<sup>400</sup>. La obra de Josefo permite pensar que Antonia hizo suya esta causa, y que apoyó al joven Herodes Agripa a lo largo de su estancia en su casa. Pero fue sobre todo después de la muerte de Berenice cuando Antonia tuvo que interceder a su favor para evitar males mayores, debido a que el príncipe comenzó a llevar un tren de vida que su herencia no podía sufragar.

Debido a sus deudas, en un momento dado, el príncipe tuvo que volver a Judea por un tiempo para escapar de sus acreedores y a su vuelta a Italia, en una visita al emperador en Capri, se encontró con que uno de ellos había escrito a Tiberio quejándose de que se le debían 300 000 dracmas. Tiberio se negó a recibir al príncipe hasta que éste hiciese honor a sus deudas, así que Herodes Agripa recurrió a Antonia en busca de ayuda: ὁ δὲ μηδὲν τῇ ὀργῇ τοῦ Καίσαρος καταπλαγεὶς Ἀντωνίας δεῖται Γερμανικοῦ μητρὸς καὶ Κλαυδίου τοῦ ὕστερον γενομένου Καίσαρος, δάνεισμα αὐτῷ δοθῆναι τῶν τριάκοντα μυριάδων, ὡς φιλίας μὴ ἀμάρτοι τῆς πρὸς Τιβέριον. ἡ δὲ Βερενίκης τε μνήμη τῆς μητρὸς αὐτοῦ, σφόδρα γὰρ ἀλλήλαις ἐχρῶντο αἶδε αἱ γυναῖκες, καὶ αὐτῷ ὁμοτροφίας πρὸς τοὺς ἀμφὶ Κλαύδιον γεγεννημένης, δίδωσι τὸ ἀργύριον, καὶ αὐτῷ ἀποτίσαντι τὸ χρέος ἀνεπικώλυτος ἦν ἡ φιλία τοῦ Τιβερίου<sup>401</sup>. Josefo incide en la relación maternofilial que los unía a ambos, insistiendo en que Herodes Agripa fue

<sup>400</sup> J. AJ. 18.6.1 : « Poco antes de la muerte del rey Herodes, Agripa vivía en Roma. Fue educado junto con el hijo de Tiberio, Druso, con quien tenía gran amistad, así como también con Antonia, esposa de Druso el Grande, pues su madre, Berenice, a la que aquella apreciaba, le pidió que la ayudara a hacer progresar a su hijo en los honores ».

<sup>401</sup> J. AJ. 18.6.4 : « Agripa se alteró por la ira de César; pidió a Antonia, madre de Germánico y de Claudio, el futuro César, un préstamo de trescientas mil dracmas, para no perder la amistad de Tiberio. Ella, en recuerdo de su madre Berenice, pues había unido a las dos mujeres una profunda amistad, y además por haber sido Agripa educado junto con Claudio, le facilitó el dinero. Pagada la deuda, quedó expedito el camino para la amistad con César ».

educado junto con los hijos de Antonia, y que esta mantuvo una estrecha relación de amistad con la madre de aquél. Esta relación justificaba que Antonia disculpase la actitud disipada del joven príncipe, y le permitía actuar para que la relación entre éste y el emperador no se malograra.

Más adelante, Antonia tuvo que ayudarle con un problema todavía mayor. Al parecer, una vez que Herodes Agripa iba en el carro junto al joven Calígula hizo un comentario inapropiado, diciendo que deseaba la muerte de Tiberio para que su amigo se convirtiese en emperador. Puesto que únicamente ellos dos y el conductor se encontraban en el carro, el comentario no tuvo mayor importancia en aquel momento. No obstante, más tarde Herodes Agripa acusó a Eutico, el conductor, de haberle robado y este escapó. Cuando fue apresado dijo que tenía algo que contarle al emperador y fue encarcelado<sup>402</sup>. Por el motivo que fuera, después de que el conductor hubiese estado encarcelado por un tiempo, Herodes Agripa pidió a Antonia que intercediera para que Tiberio escuchase el testimonio del conductor, y luego el suyo propio. Antonia decidió ayudarle una vez más, y ejerció su influencia sobre Tiberio para que la audiencia tuviese lugar:

Διὰ μὲν δὴ τάδε καὶ Εὐτυχὸς ἀκρόασεώς τε οὐκ ἐτύγχανε· καὶ δεσμοῖς ἐνείχεται. χρόνου δὲ ἐγγενομένου Τιβερίως τε ἐκ τῶν Καπρεῶν εἰς Τουσκουλανὸν παραγίνεται ὅσον ἀπὸ σταδίων ἑκατὸν τῆς Ῥώμης, καὶ ὁ Ἀγρίππας ἀξιῶ τὴν Ἀντωνίαν διαπράξασθαι γενέσθαι τῷ Εὐτύχῳ τὴν ἀκρόασιν ἐφ' οἷστίσι τὴν κατηγορίαν ποιῶτο αὐτοῦ. τιμὰ δὲ ἦν Ἀντωνία Τιβερίῳ εἰς τὰ πάντα συγγενείας τε ἀξιώματι, Δρούσου γὰρ ἦν ἀδελφοῦ αὐτοῦ γυνή, καὶ ἀρετῇ τοῦ σώφρονος· νέα γὰρ χηρεύειν παρέμεινεν γάμῳ τε ἀπέπειν τῷ πρὸς ἕτερον καίπερ τοῦ Σεβαστοῦ κελεύοντός τινι γαμῆσθαι, καὶ λοιδοριῶν ἀπηλλαγμένον διεσώσατο αὐτῆς τὸν βίον. ἰδίᾳ τε εὐεργέτις ἦν εἰς τὰ μέγιστα τοῦ Τιβερίου· ἐπιβουλής γὰρ μεγάλης συστάσης ἐπ' αὐτὸν ὑπὸ Σηιάνου φίλου τε ἀνδρὸς καὶ δύναμιν ἐν τῷ τότε μεγίστην ἔχοντος διὰ τὸ τῶν στρατευμάτων εἶναι ἡγεμονίαν αὐτῷ, καὶ τῆς τε βουλής οἱ πολλοὶ καὶ τῶν ἀπελευθέρων προσέθεντο καὶ τὸ στρατιωτικὸν διέφθαρτο, προκοπῆν τε ἡ ἐπιβουλή ἐπὶ μέγα κἂν ἐπέπρακτο Σηιάνῳ τὸ ἔργον μὴ τῆς Ἀντωνίας τόλμη χρησαμένης σοφωτέρα τῆς Σηιάνου κακουργίας. ἐπεὶ γὰρ μανθάνει τὰ ἐπὶ τῷ Τιβερίῳ συντεθειμένα, γράφει πρὸς αὐτὸν τὰ πάντα ἀκριβῶς καὶ Πάλλαντι ἐπιδοῦσα τὰ γράμματα τῷ πιστοτάτῳ τῶν δούλων αὐτῆς ἐκπέμπει πρὸς Τιβερίον εἰς τὰς Καπρέας. ὁ δὲ μαθὼν τὸν τε Σηιάνον κτείνει καὶ τοὺς συνεπιβούλους, τὴν τε Ἀντωνίαν καὶ πρὶν ἀξιολόγως ἄγων τιμωτέραν τε ὑπελάμβανεν κατὰ τοῖς πᾶσι πιθανήν. ὑπὸ δὴ ταύτης τῆς Ἀντωνίας ὁ Τιβερίος παρακαλούμενος ἐξετάσαι τὸν Εὐτυχον, ἀλλ' εἰ μὲν καταψεύσειε, φησὶν ὁ Τιβερίος, [ἔτι δε] Ἀγρίππου τὰ εἰρημένα Εὐτυχος, ἀρκοῦσαν κομίζεται παρ' αὐτοῦ τιμωρίαν, ἦν

<sup>402</sup> J. A.J. 18.168-169.

ἐπιτετίμηκα αὐτός· εἰ δὲ βασανιζομένου ἀληθῆ φανείη τὰ εἰρημένα, μήπου κολάζειν ποθῶν τὸν ἀπελεύθερον ἐπ' αὐτὸν μᾶλλον καλοίη τὴν δίκην. καὶ ὁ Ἀγρίππας ταῦτα φαιμένης πρὸς αὐτὸν Ἀντωνίας πολλῶ μᾶλλον ἐπέκειτο ἀξίων ἐξετάσιν γενέσθαι τοῦ πράγματος, καὶ ἡ Ἀντωνία, οὐ γὰρ ἀνίει πολὺς ὢν ὁ Ἀγρίππας ἐπὶ τοῖσδε δεῖσθαι, καιρὸν παραλαβοῦσα τοιοῦτον· αἰωρεῖτο μὲν Τιβέριος ἐπὶ φορείου κείμενος, προϊόντων Γαίου τε τοῦ ἐκείνης υἱωνοῦ καὶ Ἀγρίππα, ἀπ' ἀρίστου δ' ἦσαν, παραπεριπατοῦσα τῶ φορείῳ παρεκάλει καλεῖσθαι τε τὸν Εὐτυχον καὶ ἐξετάζεσθαι. ὁ δὲ ἀλλ' ἴστων μὲν Ἀντωνία, εἶπεν, οἱ θεοί, ὅτι μὴ τῇ ἐμαυτοῦ γνώμῃ ἀνάγκη δὲ τῆς σῆς παρακλήσεως ἐξαγόμενος πράξω τὰ πραξόμενα<sup>403</sup>.

Lo más relevante de esta interacción es que explica la razón por la cual no contamos con menciones de participaciones en acciones diplomáticas de todas las mujeres de la *domus Caesarum*. De algunas de ellas como las esposas y las hermanas de Calígula<sup>404</sup>, es perfectamente esperable, pues el gobierno de este emperador fue bastante breve y ninguna de ellas había estado antes en una posición de gran influencia para contar ya con una red de *amicitia* importante. Otras, como Agripina la Mayor, son más difíciles de comprender, pues sus actos, especialmente tras la muerte de Germánico, muestran que era una mujer inteligente y ambiciosa, que sabía cómo moverse en los círculos políticos. No obstante, como explica este texto sobre Antonia, no era solo el parentesco, sino la relación con el *princeps* lo que determinaba la influencia política de las mujeres de la dinastía. Agripina, como es bien sabido, mantenía una relación muy conflictiva, violenta incluso, con Tiberio<sup>405</sup>, por lo que no contaba con la

<sup>403</sup> J. A. J. 18.6.6 : « Por esta razón Eutico no era juzgado, y seguía aguardando en la cárcel. Poco después Tiberio paso de Capri a Túsculo, a una distancia de cien estadios de Roma. Agripa rogó a Antonia que intercediera ante Tiberio para que oyera a Eutico sobre aquello de que lo acusaba. Antonia gozaba de gran prestigio ante Tiberio, tanto por el parentesco, pues había sido esposa de su hermano Druso, como por su honestidad; quedó viuda siendo todavía joven, y rehusó casarse de nuevo, a pesar de que Augusto le aconsejaba que lo hiciera, llevando una vida libre de reproches. Además había prestado un gran servicio a Tiberio. Sejano, que fuera amigo del esposo de Antonia, había tramado una conspiración, en una época en la que gozaba de gran poder por estar al frente de los soldados pretorianos y porque muchos senadores con sus libertos se le unieron. La conjuración aumentaba día a día. Sejano habría tenido éxito, si Antonia con su audaz prudencia no se hubiese impuesto a su malicia. Así que supo lo que estaba urdiendo contra Tiberio, se lo escribió detalladamente y entregó la carta a Palas, el más fiel de sus siervos, enviándolo a Capri. Enterado Tiberio, hizo morir a Sejano y sus cómplices. En cuanto a Antonia, a la que ya anteriormente apreciaba mucho, todavía la honró más y le tuvo plena confianza en todo. Tiberio, pues, fue rogado por Antonia para que oyera a Eutico. ‘Si Eutico ha mentado al acusar a Agripa, el castigo que le he infligido es suficiente; pero si, sometido al tormento, reconoce que ha dicho la verdad, que tema Agripa, al querer castigar a su liberto, pues será él quien recibirá un justo castigo’. Cuando Antonia se lo explicó a Agripa, este insistió en que se hiciera la investigación. Antonia no dejó de interceder y aprovechó una oportunidad que se le presentó. Tiberio iba en la litera, precedido por su nieto Cayo y por Agripa, después de haber comido. Junto a la litera marchaba Antonia, la cual pidió al emperador que hiciera comparecer a Eutico y lo interrogara. ‘Pongo por testigos a los dioses, oh Antonia, que hago tal cosa, no por mi voluntad, sino obligado por tu petición’ ».

<sup>404</sup> Suet. *Cal.* 24-25 ; D.C. 59.3.3-6. BAUMAN R. 1992, p. 157-165.

<sup>405</sup> Suet. *Tib.* 53 ; Tac. *An.* 4.52-54 ; 6.25 ; D.C. 48.22.4-5.

capacidad de convencer al emperador en ningún aspecto. Como ya hemos visto en el apartado sobre las *domus* de estas damas como el escenario en el que las peticiones para estas intervenciones tenían lugar<sup>406</sup>, sin esa capacidad de influencia ni Agripina, ni ninguna otra que no contase con el beneplácito del emperador reinante, podían ser consideradas relevantes para llevar a cabo una intervención. Antonia en cambio, como vemos en el texto de Josefo, era perfecta, pues no solo contaba con un fuerte lazo familiar con Tiberio y una reputación intachable como *univira*, sino que también gozaba de su favor y su gratitud por haberle ayudado a desenmascarar el complot de Sejano. Gracias a todas estas cualidades podía interceder a favor de terceros, incluso cuando aquellos no gozaban del beneplácito del emperador, y tratar de hacerle cambiar de opinión. Aunque, aun teniendo gran influencia sobre él, Antonia no contaba con el poder para tomar decisiones, y sus acciones estaban limitadas a lo que Tiberio estuviese dispuesto a tolerar.

La audiencia que con tanto ahínco buscó fue terriblemente mal para el joven Herodes Agripa, pues habiendo escuchado ambos testimonios, Tiberio creyó la versión del conductor, e hizo encarcelar al príncipe. En esta ocasión, Antonia sabía que Tiberio ya no la escucharía si le pedía liberar al joven, por ello, en su lugar, trató de honrar la promesa que le hizo a Berenice años atrás asegurándose de que su reclusión sería tolerable. Acudió al centurión de los pretorianos, Macrón, y le convenció para que tratase bien a su protegido durante el tiempo que el emperador lo mantuviese encarcelado:

ἡ δὲ Ἀντωνία χαλεπῶς φέρουσα τοῦ Ἀγρίππου τὴν δυστυχίαν τὸ μὲν Τιβερίῳ περὶ αὐτοῦ διαλέγεσθαι ἐργωδέστερον ἑώρα καὶ ἄλλως ἐπ' ἀπράκτοις γενησόμενον, εὐρίσκετο δ' αὐτῷ παρὰ τοῦ Μάκρωνος στρατιωτῶν τε μετρίων ἀνδρῶν οἱ παραφυλάττειαν αὐτὸν ἐν φροντίσιν καὶ ἑκατοντάρχου τοῦ ἐφεστηξομένου τε ἐκείνοις καὶ συνδέτου ἑσομένου, λουτρά τε καθ' ἡμέραν συγκεχωρηθῆναι καὶ ἀπελευθέρων καὶ φίλων εἰσόδου τὴν τε ἄλλην ῥαστώνην, ἣ τῷ σώματι γένοιτ' ἄν. εἰσήεσάν τε ὡς αὐτὸν φίλος τε Σίλας καὶ τῶν ἀπελευθέρων Μαρσύας καὶ Στοιχεὺς τροφὰς εἰσκομίζοντες αἷς ἔχαιρεν καὶ δι' ἐπιμελείας πάσης ἔχοντες, ἱμάτια τε κομίζοντες ἐπὶ προσποιήσει πράσεως ὅποτε νύξ γένοιτο ὑπεστρώνυσαν αὐτῷ συμπράξει τῶν στρατιωτῶν Μάκρωνος προειρηκότος· καὶ ταῦτα ἐπράσσετο ἐπὶ μῆνας ἕξ. καὶ τὰ μὲν κατὰ Ἀγρίππαν ἐν τούτοις ἦν<sup>407</sup>.

<sup>406</sup> FOUBERT L., « The Palating dwelling of the *mater familias* : houses as symbolic space in the Julio-Claudian period », *Klio*, 92, 2010, p. 65-82.

<sup>407</sup> J. A.J. 18.6.7 : « A Antonia le angustió la situación de Agripa; pero sabía que era difícil hablar de ella con Tiberio, además había cerrado la oportunidad a todo ruego. Pero obtuvo de Macro que los soldados

Las intervenciones conciliadoras de Antonia en los conflictos entre Herodes Agripa y Tiberio fueron fundamentales para mantener la imagen de juez ecuánime del emperador, que no podía condonar la actitud derrochona y disoluta del joven príncipe, y menos aún las insinuaciones sobre su muerte sin poner en peligro la imparcialidad de su propia posición. Antonia, por la *amicitia* que la unía a Berenice y, sobre todo, por mantener con Herodes Agripa, que se había criado junto a sus hijos, una relación de carácter maternal, podía tomar una posición más amable y perdonar las acciones impulsivas del joven príncipe. Así pues, avalada por su posición en la familia y su relación con el emperador, el rol de Antonia era interceder para suavizar las relaciones entre ambos hombres. Sus acciones permiten que Herodes Agripa, que después se convertirá en rey de Judea, mantenga una relación estrecha de gratitud y familiaridad con la casa imperial, pero sin obligar a Tiberio a mostrarse complaciente. Sin ella la relación entre ambos podría haberse vuelto totalmente inviable, dificultando las relaciones del futuro rey de Judea con Roma o, incluso, haber obligado al siguiente emperador a elegir para un trono tan estratégico a alguien a quien ni conocían ni podían controlar, con los riesgos que ello conllevaba. Por privada que su interacción pueda parecer, las acciones de Antonia permiten a la institución del *princeps* mostrar mayor tacto y no poner en peligro su relación con el potencial heredero de un territorio estratégico para el imperio, pero sin comprometer la imagen de neutralidad intachable que el emperador debía mostrar.

Es ya durante los gobiernos de Claudio y Nerón que volvemos a tener noticias de intervenciones femeninas en este campo. En el caso de Agripina la Menor, esposa de Claudio, tanto Tácito como Casio Dión mencionan su presencia en audiencias oficiales de las embajadas enviadas ante el emperador. La versión de Tácito<sup>408</sup>, algo más

---

lo trataran más humanamente, y que encargara su custodia a hombres apacibles, mandados por un centurión que le tuviera afecto; que se le concediera que todos los días pudiera bañarse, que pudieran verlo sus libertos y amigos, y que se le otorgaran otros privilegios referentes al cuidado del cuerpo. Podían verlo su amigo Silas y sus libertos Marsias y Estequeo, que le traían las comidas de su agrado y lo rodeaban de todos los cuidados, y le suministraban vestidos, con el pretexto de venderlos, gracias a la complicidad de los soldados advertidos por Macro. Esta situación duró seis meses, y en estas condiciones pasó Agripa este tiempo ».

<sup>408</sup> Tac. An. 13.5 : *Nec defuit fides, multaue arbitrio senatus constituta sunt : ne quis ad causam orandam mercede aut donis emeretur, ne designatis quaestoribus edendi gladiatores necessitas esset. Quod quidem aduersante Agrippina, tamquam acta Claudii subuerterentur, obtinere patres, qui in Palatium ob id uocabantur ut adstaret additis a tergo foribus uelo discreta, quod uisum arceret, auditus non adimeret. Quin et legatis Armeniorum causam gentis apud Neronem orantibus escendere suggestum imperatoris et praesidere simul parabat, nisi ceteris pauore defixis Seneca admonisset uenienti matri occurreret. Ita specie pietatis obuiam itum dedecori.* « No faltó a su palabra, y muchas resoluciones se tomaron según el parecer del senado; así, que nadie se prestara por dinero o por regalos



moderada, cuenta que en una ocasión en la que una embajada de los armenios estaba en plena audiencia con Nerón, Agripina decidió salir de detrás de unas cortinas tras las cuales se colocaba habitualmente para escuchar las decisiones públicas que el *princeps* y los miembros del Senado tomaban allí, y estuvo a punto de colocarse en el estrado junto a su hijo. Pero, habiéndose percatado Séneca de lo que pretendía la madre del emperador, instruyó a éste para que se aproximase a ella con los brazos abiertos, pretendiendo que quería darle un abrazo, y evitar así el escándalo que habría causado de lo contrario. El texto de Casio Dión<sup>409</sup> es un tanto más exagerado, quizás debido a que con el tiempo la leyenda negra en torno a Agripina se magnificó, y afirma que ya durante el reinado de Claudio, Agripina asistía regularmente a la recepción de embajadas sentada en su propia tribuna.

En ninguno de estos se menciona que Agripina hubiese llegado a interceder. En realidad, lo que resulta más objetable para Tácito y Casio Dión es que, en lugar de tomar el tradicional rol de abogada tratase de ejercer de *juez*. Esta posición no solo iba contra la tradición romana, sino que, además, contradecía al rol de protectoras de la *concordia* que se atribuía a las mujeres. Como hemos podido ver en casos anteriores, especialmente en los *exempla*, las matronas actuaban siempre desde la excepcionalidad y como una alternativa a las acciones del poder oficial. Durante el Principado su intervención se normalizó haciendo uso de las nuevas conexiones entre lo familiar y lo político, especialmente en el caso de las mujeres de la *domus Caesarum*, pero la labor que se esperaba de ellas seguía siendo la misma. La de intervenir de forma no oficial para proteger la *concordia*. No sabemos si Agripina realmente trató de sobrepasar de una forma tan evidente los límites establecidos a su capacidad de intervención, pero Tácito y Casio Dion optaron describir escenarios que representaban a la perfección una acción opuesta de la que se esperaba de las matronas

---

a defender una causa, y que los cuestores designados no tuvieran obligación de dar juegos de gladiadores. A esto último se opuso Agripina, alegando que se subvertían las disposiciones de Claudio, pero se salieron con la suya los senadores, a quienes precisamente se convocaba en el Palacio para que pudiera asistir ella a la sesión, por medio de una puerta abierta en la parte de atrás, separada por una cortina que impedía ver, pero le permitía escuchar. Es más, cuando unos embajadores de los armenios estaban ante Nerón defendiendo la causa de su pueblo, se disponía ya a subir ella al estrado del emperador y a presidir a su lado, pero Séneca, mientras los demás se quedaban clavados por el miedo, aconsejó a Nerón que saliera al encuentro de su madre. Así, con la apariencia del afecto filial se evitó un escándalo ».

<sup>409</sup> D.C. 60.33.7 : ἡ δὲ Ἀγριππῖνα καὶ δημοσίᾳ πολλάκις αὐτῷ καὶ χρηματίζοντι καὶ πρεσβείας ἀκροωμένῳ παρῆν, ἐπὶ βήματος ἰδίου καθημένη. καὶ ἦν καὶ τοῦτο οὐδενὸς ἔλαττον θέαμα. « Agripina aparecía a menudo en público junto al emperador, a veces cuando estaba tratando asuntos ordinarios o cuando concedía audiencia a los embajadores, aunque estuviera sentado en una tribuna separada. Esto resultaba, a decir verdad, un auténtico espectáculo ».



imperiales. La intromisión de Agripina en un acto oficial cuestionaba completamente la capacidad de su hijo para gobernar y, por esa misma razón, invalidaba cualquier capacidad política de la propia Agripina, pues su relevancia en este campo dependía directamente de la del emperador. Además, desde la época republicana, el valor distintivo de las mujeres en las relaciones diplomáticas radicaba, precisamente, en que no contaban con el poder para tomar decisiones políticas. Desde su presumible inocencia y manteniendo su irreprochabilidad moral, podían interceder a favor de la paz y la *concordia* recurriendo a argumentos más personales o emocionales, y complementaban las estrategias diplomáticas adoptadas por los poderes oficiales, ofreciendo una cara amable, conciliadora, del poder romano. Si ellas pasaban a ocupar la posición de arbitros, ya no podrían contar con dicha presumible inocencia, pues ellas mismas formarían parte de la toma de decisiones. Desde su punto de vista, una regente era una figura totalmente extraña al contrato social que se había establecido<sup>410</sup>.

Josefo, sin embargo, menciona un caso en el que Agripina intercedió de la forma privada y maternal que se esperaba de la emperatriz para ayudar a Herodes Agripa II, hijo del antes mencionado, a solucionar un grave conflicto entre judíos y samaritanos. El problema comenzó cuando algunos habitantes de Galilea, dirigiéndose a Jerusalén para la celebración de una fiesta sagrada, fueron asesinados al cruzar el territorio de los samaritanos (52 a. C.). Ante semejante muestra de violencia, varios representantes de los judíos acudieron a la presencia de Ventidio Cumano, el procurador de Judea, para quejarse y pedirle que hiciera justicia. Sin embargo, el procurador ya había sido sobornado por los samaritanos e ignoró la petición. Ello llevó a los judíos a tomarse la justicia por su mano, a lo que, a su vez, Cumano respondió reuniendo sus tropas,

---

<sup>410</sup> Los emperadores más criticados como Calígula y Nerón son representados con una alarmante prontitud para aceptar el reinado de una mujer. Uno de los hechos más chocantes para Tácito es que Nerón consintió que su madre, presente en el ajusticiamiento del rebelde britano Carataco, fuese honrada como si ella misma hubiese participado en la conquista de Britania. Tac. An. 12.37.4 : *Ad ea Caesar ueniam ipsique et coniugi et fratribus tribuit. Atque illi uinclis absoluti Agrippinam quoque, haud procul alio suggestu conspicuam, isdem quibus principem laudibus gratibusque uenerati sunt. Nouum sane et moribus ueterum insolitum, feminam signis Romanis praesidere: ipsa semet parti a maioribus suis imperii sociam ferebat.* « El César le respondió haciéndole gracia de la vida a él [Carataco], a su mujer y a sus hermanos. Ellos, liberados de las cadenas, rindieron también homenaje a Agripina, que estaba a la vista en otra tribuna no lejana, con las mismas palabras de alabanza y gratitud que emplearon para con el príncipe. Era algo francamente nuevo e insólito en la tradición de los antiguos: una mujer ocupando un sitial ante los estandartes romanos; ella misma reclamaba su participación en el imperio ganado por sus mayores ». Aunque la idea de Calígula de nombrar a su hermana Drusila heredera del Imperio y establecer, por lo tanto, el reinado de una mujer en Roma habría sido aún más alarmante si cabe. De hecho, Suetonio cita esta idea para explicar el alcance de la locura de Calígula (4.24.1).

armando a los samaritanos y llevando a cabo un sangriento ataque que causó muchas muertes. Como respuesta a la revuelta generalizada que se desencadenó después, Umidio Quadrato, gobernador de Siria, intervino y ordenó a los representantes de ambos bandos, así como al propio Cumano, que se dirigieran a Roma para presentar su disputa al emperador y éste tomase una decisión de cómo se debía proceder en este delicado asunto. Mientras tanto Umidio Quadrato trató de mantener la paz en Judea.

Al parecer, en un principio, Cumano y los samaritanos contaban con más apoyos y posiblemente iban a lograr que el César les diera la razón. No obstante, según cuenta Josefo, Herodes Agripa II acudió a Agripina para pedir su ayuda, y ésta utilizó su influencia ante Claudio para que favoreciese a los judíos. El emperador, conmovido por sus súplicas, concluyó tras haber escuchado a ambas partes que fueron los samaritanos los que comenzaron el conflicto, por lo que hizo matar a los representantes que le habían enviado y sentenció a Cumano al exilio:

Οἱ περὶ Κουμανὸν δὲ καὶ τοὺς πρῶτους τῶν Σαμαρέων ἀναπεμφθέντες εἰς Ῥώμην λαμβάνουσι παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος ἡμέραν, καθ' ἣν περὶ τῶν πρὸς ἀλλήλους ἀμφισβητήσεων λέγειν ἔμελλον. σπουδὴ δὲ μεγίστη τῷ Κουμανῷ καὶ τοῖς Σαμαρεῦσιν ἦν παρὰ τῶν Καίσαρος ἀπελευθέρων καὶ φίλων, κἄν περιεγέροντο τῶν Ἰουδαίων, εἰ μὴ περ Ἀγρίππας ὁ νεώτερος ἐν τῇ Ῥώμῃ τυγχάνων κατασπευδομένους ἰδὼν τοὺς τῶν Ἰουδαίων πρῶτους ἐδεήθη πολλὰ τῆς τοῦ αὐτοκράτορος γυναικὸς Ἀγριπίνης πείσαι τὸν ἄνδρα διακούσαντα πρεπόντως τῇ ἑαυτοῦ δικαιοσύνῃ τιμωρήσασθαι τοὺς αἰτίους τῆς ἀποστάσεως. καὶ Κλαύδιος τῇ δεήσει ταύτῃ προεутρεπισθεὶς καὶ διακούσας, ὡς εὔρε τῶν κακῶν ἀρχηγοὺς τοὺς Σαμαρεῖτας γενομένους, τοὺς μὲν ἀναβάντας πρὸς αὐτὸν ἐκέλευσεν ἀναιρεθῆναι, τῷ Κουμανῷ δὲ φυγὴν ἐπέβαλεν, Κέλερα δὲ τὸν χιλίαρχον ἐκέλευσεν ἀγαγόντας εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα πάντων ὁρώντων ἐπὶ τὴν πόλιν πᾶσαν σύραντας οὕτως ἀποκτεῖναι<sup>411</sup>.

En este caso, la intervención de Agripina se parece mucho más a otras como la de Antonia. Lo lleva a cabo en privado, a través de una súplica a su marido y con el objetivo de poner fin a un conflicto. Además, aunque el texto no explicita la cercanía

---

<sup>411</sup> J. AJ. 20.6.3 : « Cumano y los principales de los judíos, que fueron enviados a Roma, obtuvieron del César una audiencia para tratar sobre los litigios que los dividían. Los libertos y amigos del César apoyaban calurosamente a Cumano y los samaritanos. Los judíos habrían sido derrotados si Agripa el joven, que entonces se encontraba en Roma y veía el temor de los judíos, no implorara vivamente a la emperatriz Agripina que persuadiera a su marido que juzgara de acuerdo con la justicia, luego de oír a ambas partes, a los que eran responsables de la revuelta. Claudio, impresionado por el pedido, escuchó a ambas partes, comprobó que los samaritanos eran los culpables de todos los males, ordenó que se ejecutara a los que se habían presentado ante él y desterró a Cumano, y, por último, ordenó que el tribuno Céler fuera llevado a Jerusalén y muerto, luego de ser paseado por la ciudad a la vista de todos ».

de su relación como en el caso anterior, Herodes Agripa II también se había criado en Roma, en la corte de Claudio y, por lo tanto, es probable que mantuviese con Agripina una relación similar a la que su padre hubiera tenido con Antonia la Menor. En consecuencia, era posible contextualizar la intervención de Agripina como una preocupación inherente a su rol maternal y como parte de su labor en la familia imperial. Es también importante mencionar que la nomenclatura elegida para describir las intervenciones conciliadoras femeninas sigue estando estrechamente relacionada a la persuasión y a la súplica (en este mismo texto Flavio Josefo opta por describir las acciones de Agripina exactamente en esos términos a través de las palabras *πειῖσαι* y *δεήσει*), sin duda, para dejar claro que son acciones no oficiales, llevadas a cabo desde la privacidad, y no como una forma de inmiscuirse en los asuntos oficiales reservados al emperador.

Josefo relata también otros dos episodios en los que Popea, la esposa de Nerón, intercedió a favor de sus compatriotas judíos<sup>412</sup>. En el primero de estos casos el autor menciona que el rey Herodes Agripa II hizo reformas en el palacio real de Jerusalén para poder ver toda la ciudad, incluido el templo, desde sus estancias. Esto les pareció sacrílego a los habitantes de Jerusalén, pues consideraban inapropiado que alguien observase el templo y los sacrificios que se llevaban a cabo en él desde lo alto y, por ello, construyeron un muro que bloqueaba la vista. Pero el muro, además de proteger el templo de miradas externas, también limitaba la visibilidad de varias estancias del palacio y del templo desde el que los romanos residentes en la ciudad observaban las fiestas. En consecuencia, tanto el rey como el procurador insistieron en que el muro debía ser derribado. Sin embargo, los ciudadanos se negaron, aseverando que les sería intolerable consentir semejante sacrilegio, así que, en su lugar, convencieron a ambos para permitirles enviar una embajada a Roma y que el emperador decidiese. Una vez

---

<sup>412</sup> Dado que Flavio describe a Popea como *θεοσεβής* (devota) varios autores han considerado que la ayuda pudo deberse a que Popea sentía cierta afinidad o fascinación por la religión judía: SMALLWOOD E.M., « The Alleged Jewish Tendencies of Poppaea Sabina », *JThS*, 10, 2, 1959, p. 329-335; WILLIAMS M., « The Jewish Tendencies of Poppaea Sabina », *JThS*, 39, 1, 1988, p. 97-111; GRÜLL T., BENKE L., « A Hebrew / Aramaic graffito and Poppaea's alleged Jewish sympathy », *Journal of Jewish Studies*, 62, 1, 2011, p. 35-53; BAUGHMAN K.E., « Poppaea Sabina, Jewish Sympathies, and the Fire of Rome », *Women in Judaism: A Multidisciplinary Journal*, 11, 2, 2014, p. 1-18. Aunque es posible que tal fascinación hubiese existido, teniendo en cuenta que muchas otras mujeres de la familia imperial habían mostrado un comportamiento similar en épocas previas, debemos considerar que sus acciones correspondían, principalmente, a las responsabilidades de su cargo.

allí, gracias a la intercesión favorable de Popea, Nerón les dio la razón y concedió que el muro siguiese en pie:

ἐπὶ τούτοις ἠγανάκτησεν ὁ τε βασιλεὺς Ἀγρίππας, μάλιστα δὲ Φῆστος ὁ ἑπαρχος, καὶ προσέταξεν αὐτοῖς καθελεῖν. οἱ δὲ παρεκάλεσαν ἐξουσίαν αὐτοῖς δοῦναι πρὸς τούτου πρὸς Νέρωνα· ζῆν γὰρ οὐχ ὑπομένειν καθαιρεθέντος τινὸς μέρους τοῦ ἱεροῦ. συγχωρήσαντος δὲ τοῦ Φῆστου πέμπουσιν ἐξ αὐτῶν πρὸς Νέρωνα τοὺς πρώτους δέκα καὶ Ἰσμάηλον τὸν ἀρχιερέα καὶ Ἐλκίαν τὸν γαζοφύλακα. Νέρων δὲ διακούσας αὐτῶν οὐ μόνον συνέγνω περὶ τοῦ πραχθέντος, ἀλλὰ καὶ συνεχώρησεν ἕαν οὕτως τὴν οἰκοδομίαν, τῇ γυναικὶ Ποππαίᾳ, θεοσεβῆς γὰρ ἦν, ὑπὲρ τῶν Ἰουδαίων δεηθείση χαριζόμενος, ἢ τοῖς μὲν δέκα προσέταξεν ἀπιέναι, τὸν δ' Ἐλκίαν καὶ τὸν Ἰσμάηλον ὁμηρεύσοντας παρ' ἑαυτῇ κατέσχευεν<sup>413</sup>.

Salvo por la retención de algunos de los representantes en Roma, la intervención de Popea es bastante regular y comparte las características comunes a las anteriormente citadas. No obstante, al igual que ocurre con el caso de Agripina la Menor, es curioso que Josefo la presenta como una mujer caritativa y con cualidades admirables. Esta imagen choca completamente con la de mujer depravada y manipuladora, dispuesta a controlar a Nerón a través de la sensualidad, que presentaba Tácito<sup>414</sup>. En efecto, Josefo tenía buenas razones para defenderla, ya que, en el segundo caso de intervención de Popea que conocemos, aquélla ayudó al propio autor. Según cuenta éste en su autobiografía, a los 26 años (en torno al 63 o 64 d.C.) se dirigió a Roma para pedir al emperador que dejase retornar a Judea a algunos amigos suyos que se encontraban detenidos en la ciudad. De camino a la capital, su navío naufragó y Josefo a duras penas logró completar con vida su viaje. Al llegar a su destino, sin embargo, consiguió que le presentasen a Popea, y, gracias a su intercesión, logró que sus amigos retornasen a su hogar:

Μετ' εἰκοστὸν δὲ καὶ ἕκτον ἑνιαυτὸν εἰς Ῥώμην μοι συνέπεσεν ἀναβῆναι διὰ τὴν λεχθησομένην αἰτίαν· καθ' ὃν χρόνον Φῆλιξ τῆς Ἰουδαίας ἐπετρόπευεν ἱερεῖς τινὰς συνήθεις ἔμοι καλοῦς κάγαθοῦς διὰ μικρὰν καὶ τὴν τυχοῦσαν αἰτίαν δῆσας εἰς τὴν

---

<sup>413</sup> J. AJ. 20.8.11 : « Tanto el rey Agripa como el procurador Festo se irritaron por esto y ordenaron la demolición del muro. Pero los judíos pidieron que se les permitiera enviar legados a Nerón, pretendiendo que no podrían soportar la vida si tenían que destruir parte del santuario. Festo les otorgó permiso; y enviaron a diez delegados ante Nerón, de los principales del pueblo; entre ellos estaban Ismael, el pontífice y Helcias, el guardián del tesoro. Después de haberlos oído, Nerón no sólo les perdonó su acto, sino que accedió a que conservaran la construcción, a fin de complacer a su esposa Popea que se interesó por ellos, pues era una mujer piadosa. Ordenó ella a los diez que se fueran, pero retuvo como rehenes a Helcias y a Ismael ».

<sup>414</sup> Tac. An. 13.45-46.

Ῥώμην ἔπεμψε λόγον ὑφέξοντας τῷ Καίσαρι. οἷς ἐγὼ πόρον εὐρέσθαι βουλόμενος σωτηρίας, μάλιστα δὲ πυθόμενος ὅτι καίπερ ἐν κακοῖς ὄντες οὐκ ἐπελάθοντο τῆς εἰς τὸ θεῖον εὐσεβείας, διατρέφοιντο δὲ σύκοις καὶ καρύοις, ἀφικόμεν ἐκ τῆς Ῥώμης πολλὰ κινδυνεύσας κατὰ θάλασσαν. βαπτισθέντος γὰρ ἡμῶν τοῦ πλοίου κατὰ μέσον τὸν Ἀδρίαν περὶ ἑξακοσίους τὸν ἀριθμὸν ὄντες δι' ὅλης τῆς νυκτὸς ἐνηξάμεθα, καὶ περὶ ἀρχομένην ἡμέραν ἐπιφανέντος ἡμῖν κατὰ θεοῦ πρόνοιαν Κυρηναϊκοῦ πλοίου φθάσαντες τοὺς ἄλλους ἐγὼ τε καὶ τινες ἕτεροι περὶ ὀγδοήκοντα σύμπαντες ἀνελήφθημεν εἰς τὸ πλοῖον. διασωθεὶς δ' εἰς τὴν Δικαιάρχειαν, ἣν Ποτιόλους Ἴταλοὶ καλοῦσιν, διὰ φιλίας ἀφικόμεν Ἀλιτύρω, μιμολόγος δ' ἦν οὗτος μάλιστα τῷ Νέρωνι καταθύμιος Ἰουδαῖος τὸ γένος, καὶ δι' αὐτοῦ Ποππαία τῆ τοῦ Καίσαρος γυναικὶ γνωσθεὶς προνοῶ ὡς τάχιστα παρακαλέσας αὐτὴν τοὺς ἱερεῖς λυθῆναι. μεγάλων δὲ δωρεῶν πρὸς τῆ εὐεργεσίᾳ ταύτῃ τυχὼν παρὰ τῆς Ποππαίας ὑπέστρεφον ἐπὶ τὴν οἰκίαν<sup>415</sup>.

Estas acciones de Popea, y el resto de las intervenciones de las mujeres de la casa imperial que presenta Josefo nos permiten deducir que, efectivamente, estas mujeres tuvieron un rol recurrente en las relaciones de Roma con Judea, y, muy posiblemente, con otros reinos de importancia similar pero cuya relación está atestiguada de forma parcial. Además, gracias a que sus acciones mantienen una estructura muy coherente, los textos de Josefo nos sirven también para deducir cuál fue la forma de intervenir de estas mujeres en las prácticas diplomáticas durante el imperio.

En primer lugar, las fuentes citadas dejan claro que ni siquiera en este momento actuaron de forma oficial. Su intervención era vista como algo positivo y conveniente siempre y cuando se mantuviese en privado. Precisamente, porque debían presentar la cara amable que el poder oficial no podía ofrecer, las matronas imperiales no podían cruzar ese límite. A través de las menciones de Tácito y de Casio Dion sobre la supuesta intromisión de Agripina en la recepción de embajadas, podemos deducir que esa línea era, en cierto modo, física. Especialmente la versión de Tácito, que describe su insistencia para que las reuniones se llevasen a cabo en el Palatino y las

---

<sup>415</sup> J. *Vit.* 13-16 : « Después de haber cumplido los veintiséis años, acaeció que fui a Roma por la razón que voy a referir: en la época en la que Félix era procurador de Judea, por un motivo nimio y fortuito, encarceló a unos sacerdotes amigos míos, hombres honorables, y los envié a Roma para que dieran explicaciones al César. Yo deseaba encontrar el modo de salvarlos, sobre todo sabiendo que, ni siquiera en la desgracia, en ningún momento habían olvidado su piedad hacia Dios y se alimentaban de higos y nueces, y llegué a Roma después de una travesía plagada de peligros. Resulta que nuestra nave naufragó en medio del Adriático; éramos unos seiscientos y nadamos toda la noche. Al amanecer, gracias a la providencia divina, apareció ante nosotros una nave de Cirene. A mí y a algunos más, en total unos ochenta, que nos adelantamos al resto, nos subieron a bordo. Ya a salvo en Dicearquía, a la que los itálos llaman Puteoli, entablé amistad con Alitiro, un actor de familia judía muy estimado por Nerón. Por medio de él fui presentado a Popea, la mujer del Cesar, y sin demora me ocupé de solicitarle la liberación de los sacerdotes. Cuando he obtenido de Popea, además de ese favor, considerables obsequios, regresé a mi patria ».

disposiciones para que ella pudiese oír sin ser vista (*in Palatium ob id uocabantur ut adstaret additis a tergo foribus uelo discreta, quod uisum arceret, auditus non adimeret*<sup>416</sup>), parece indicar que era en el contexto palaciego donde contaban con mayor margen de movimiento para navegar sobre esa fina línea que separaba de forma muy tenue conceptos intangibles como lo familiar de lo político, lo público de lo privado y lo oficial de lo no oficial. Ésto no sería sorprendente, dado que sabemos que ellas mismas recibían a los jóvenes príncipes extranjeros y a los demás peticionarios en sus residencias, ubicadas en el ámbito palacial, y en sus villas. Aunque, considerando que, en ambos casos, la transgresión es descrita por su proximidad física al emperador en un momento en el que aquel estaba llevando a cabo una función de estado, es posible que la materialidad de dicha línea no fuese consustancial a espacios concretos, sino más bien a las acciones que se estaban desarrollando en ellos. Precisamente la comparación de las críticas que recibe Agripina de estos dos autores, frente a la imagen positiva y benéfica que presenta Josefo, nos hacen deducir que no era tanto la intervención en asuntos públicos, sino su intromisión en un acto oficial lo que convirtió su implicación en reprochable, pues ofrecía una imagen inestable del poder.

Ello nos llevaría a la segunda conclusión que ofrecen estas fuentes, que sus acciones estuvieron justificadas por su utilidad para mantener la *concordia*. Tras el sangriento periodo de las guerras civiles, los romanos tomaron conciencia de la necesidad de acoger ciertos cambios con el objetivo de mantener el *status quo*, no obstante, estas novedades debían presentar cierta continuidad, para evitar, precisamente, que el cambio brusco generase el momento de desequilibrio social. Entre los numerosos compromisos que aceptaron al comienzo del Principado, las intervenciones de las mujeres de la casa imperial en las relaciones con las dinastías orientales suponían una pequeña adaptación fácilmente justificable por el contexto, y que evitaban tener que modificar su concepción de las prácticas diplomáticas de forma más estructural. Estas acciones de conciliación estuvieron dirigidas a presentar una cara compasiva de la dinastía y a mostrar tacto y habilidad especialmente en momentos en los que una autoridad oficial no lo podía hacer. Sus acciones continuaron siendo eminentemente privadas, llevadas a cabo a través de la suplica y la persuasión, y con un objetivo benéfico, lo cual muestra que se concibieron como una clara continuación de su labor

---

<sup>416</sup> Tac. An. 13.5.

durante la República. El nuevo contexto del Principado permitía a las mujeres de la casa imperial extender sus redes de influencia más allá de lo que lo habían podido hacer las republicanas, y con mayor efectividad siempre y cuando contasen con el favor del emperador, sin que esto causase mayor asombro, pero su función como protectoras de la *concordia* y su modo de intervenir continuó prácticamente inalterado.

## CONCLUSIONES

A lo largo de esta tesis hemos estudiado las prácticas diplomáticas romanas y la capacidad de intervención de las matronas en asuntos políticos tratando de averiguar si, en algún momento entre el fin de la República y el comienzo del Principado, llegaron a converger. Como hemos dicho en la introducción, la diplomacia es un concepto enormemente amplio para poder concentrarlo en una definición, por eso en el caso de los romanos optamos por utilizar el término prácticas diplomáticas. No obstante, aun en el más laxo de los casos, deberíamos considerar la diplomacia como el conjunto de esfuerzos que buscan la negociación con otro pueblo. Se trata, por lo tanto, de un grupo de acciones enormemente relacionados con el devenir de un pueblo y de gran importancia política.

Al mismo tiempo, las mujeres romanas no podían en principio, votar, ni ejercer magistraturas ni participar en el ejército, y tradicionalmente se ha representado su rol en la sociedad romana como doméstico y aislado de la vida ciudadana. Siendo así, la diplomacia debería haber sido un campo totalmente ajeno a ellas. Sin embargo, analizando la evolución de ambos, hemos podido observar que, efectivamente, durante el reinado de la dinastía Julio-Claudia, las mujeres de la casa imperial llegaron a cumplir un rol en las prácticas diplomáticas de los romanos. Este papel estuvo circunscrito a las relaciones con los miembros de las dinastías aliadas orientales, y siempre se mantuvo como un recurso no oficial, destinado a ofrecer una vía de acción alternativa a las prácticas oficiales.

En lo referente a la diplomacia romana, hemos destacado dos características principales para comprender esta convergencia posterior. La primera, la intransigencia de los romanos para aceptar la responsabilidad del conflicto, la cual podía llegar a impedir la negociación entre ambas partes. Esta cualidad se pone en evidencia sobre todo en las fuentes que hablan de las épocas más antiguas de la ciudad. La institución de los *feciales* y la práctica de la *deditio* han sido ejemplos regulares de esta inflexibilidad romana, así como las reacciones a las ofertas de mediación del rey Pirro o de los Rodios. Las instituciones de la República y del Principado presentaban una mayor voluntad para el diálogo, pero siguieron manteniendo el mismo *ethos* que les impedía, como comunidad, aceptar la superioridad moral del adversario.



Especialmente a partir de los acontecimientos de las guerras civiles, los romanos comprendieron que esta intransigencia podía llegar a ser un grave problema para mantener abiertas las negociaciones. En consecuencia, puesto que fueron las mujeres de las familias de los triunviros las que consiguieron mantener las conversaciones durante el violento periodo de las guerras civiles, al comienzo del Principado se reelaboraron varias narraciones ejemplares, como los del rapto de las Sabinas y la intervención de la madre de Coriolano, que reconocían a las mujeres su valor como un recurso alternativo para mantener la paz. Sus acciones se presentaban avaladas por su propia moralidad, así como por la conexión que compartían con las dos partes, pero era claramente distinguible de las prácticas oficiales y de la postura oficial tomada por los romanos.

Ello nos lleva a la segunda característica, es decir, la aceptación de algunas acciones entre individuos privados como parte habitual de las prácticas diplomáticas. Ya durante la República, las embajadas llegaban con meses de antelación a Roma para recorrer las *domus* privadas de los senadores con el propósito de exponer su causa y atraer los patrocinios convenientes antes de la audiencia pública. Esta peregrinación de atrio en atrio no era en absoluto secreta, pero tampoco estrictamente pública, ya que tenía lugar en las casas de ciudadanos particulares, y funcionaba según las normas del sistema relacional de patronato. Las mujeres romanas no atendían a las audiencias oficiales en la curia y tampoco conformaban las *legationes*. No tenían ningún rol reconocido en las relaciones diplomáticas oficiales de los romanos, no obstante, es discutible si en el ámbito privado pudieron haber ejercido alguna función.

A pesar de que las mujeres romanas han sido constantemente asociadas al espacio doméstico, las interpretaciones tradicionales también consideraban que el uso de dicho espacio habría sido estrictamente familiar. Pero varias menciones sobre las relaciones de *amicitia* femeninas durante el periodo republicano nos indican que las matronas romanas utilizaban este espacio con el propósito de influir en cuestiones políticas, al menos desde el siglo II a.C. En este sentido, no contamos con pruebas para afirmar si las mujeres de aquel periodo también colaboraron para facilitar favores a representantes de pueblos extranjeros. El único texto que menciona algo semejante es un pasaje de Plutarco, el cual asevera que Cornelia, la madre de los Gracos, acogía con frecuencia a este tipo de representantes en su villa de Miseno. Debido a la

excepcionalidad de la propia matrona no podemos confirmar si Cornelia realmente intervino de esta forma, ni si otras siguieron su ejemplo.

Sin embargo, parece evidente que existió la posibilidad de intervenir en las prácticas diplomáticas a través de relaciones privadas, llevadas a cabo normalmente en el espacio doméstico, lo que permitió a las mujeres de la familia imperial actuar de una forma lo bastante discreta como para que resultase aceptable. La importante distinción entre su intervención no oficial y la de los senadores republicanos es que estos últimos formaban parte de las dos esferas, tanto la pública como la privada, ya que contaban con el poder de decisión sobre las decisiones políticas de la ciudad, mientras que las mujeres de la casa imperial solo podían tomar parte en las prácticas no oficiales, pues contaban únicamente con la capacidad de ejercer su influencia sobre el *princeps*.

Dicho esto, a lo largo de la tesis también hemos analizado por qué era tan importante que sus acciones resultasen aceptables, y cómo podían lograrlo. Las menciones sobre las relaciones de *amicitia* femeninas durante la República dejan claro que el uso del espacio doméstico para influir en asuntos políticos por su parte era ampliamente aceptado por la sociedad como una práctica tolerable e incluso deseable. Pero, para ello, era fundamental que cumpliesen con algunos requisitos fundamentales en su forma de proceder: debían recibir las peticiones en su casa y únicamente a través de otras matronas; y después, a través de la persuasión y la súplica, defender la solicitud que se les había presentado ante sus parientes varones, tratando de convencerles de utilizar su poder para corresponder favorablemente. Esta fórmula permitía a las matronas intervenir en los asuntos públicos desde la privacidad, y manteniendo la *pudicitia*, ya que podían conseguir presentar su causa sin entrar en contacto con ningún hombre ajeno a la familia.

Al final de la República, sin embargo, la extrema violencia del contexto alteró muchas de las normas sociales, y en el caso de las intervenciones femeninas, tuvieron dos consecuencias reseñables. Por una parte, la acumulación de poder por parte de unos pocos ciudadanos hizo que las mujeres cercanas a ellos llegasen a ocupar, también, una posición de influencia mucho mayor de lo que había sido común hasta entonces. En consecuencia, las relaciones de reciprocidad de las matronas más influyentes también mutaron. En su caso, contando con una posición extraordinaria para ayudar, fue más habitual que recibiesen no solo a otras matronas, sino a cualquier ciudadano. Una tradición que continuarían las mujeres de la casa imperial.

Por la otra, en este periodo sus intervenciones se concentraron principalmente en mantener las negociaciones entre los triunviros con el objetivo de conseguir o mantener la paz. En este sentido, especialmente la cita de Apiano en la que Octavio recurre a Julia<sup>417</sup>, la madre de Antonio, para evitar comprometer su postura política, nos indica que de ellas se esperaba un rol muy específico. Dada la postura, siempre bastante estricta, de los romanos en cuanto a transigir en los términos de la paz, las mujeres ofrecían la posibilidad de iniciar una negociación a través de un contacto privado, o de ceder a ciertos términos aduciendo el imperativo moral de respetarlas a ellas, lo que permitía a los triunviros proceder sin comprometer su imagen pública. Por ello, resultaron una estrategia pacificadora muy útil. en los momentos más difíciles. Cuando ni siquiera existía voluntad para la negociación, las mujeres participaron en estas relaciones como pacificadoras, animando a las partes a buscar una solución. Ellas eran las adecuadas para ese rol, ya que permitían ceder a las demandas de paz populares sin necesidad de aceptar la culpa de un conflicto y arriesgarse a perder el favor del pueblo.

Adicionalmente, la comparación de las acciones de Octavia y Fulvia resulta muy reveladora para observar que en este momento sus acciones se comenzaron a juzgar en función de si resultaban ser beneficiosas para el pueblo o no, independientemente de si mantenían un ideal ancestral atribuido a las mujeres. Una característica que también se mantendrá en la época imperial. El hecho de que las intervenciones femeninas hubiesen sido tan necesarias para evitar una masacre aun mayor durante las guerras civiles hizo que su implicación notoria en asuntos políticos se relacionase estrechamente con un momento de grave crisis, en el cual el curso normal de las instituciones no puso garantizar el buen funcionamiento de la sociedad. Augusto, como garante de la paz, necesitaba, por lo tanto, alabar sus acciones y, al mismo tiempo, dejar claro que en adelante ya no serían necesarias, ideas que colaboraron en transmitir los *exempla* que hemos mencionado. Estas narraciones ejemplares presentaron a las mujeres ideales de los tiempos remotos de la ciudad como protectoras de la *concordia*, avaladas por su firme moralidad, de las que el pueblo podía depender cuando el resto de las opciones para evitar una guerra habían fallado. Ese era el nuevo mensaje: vuestra intervención en asuntos políticos, incluso de una forma más pública de lo habitual, es aceptable en situaciones excepcionales.

---

<sup>417</sup> App. BC. 5.63.

Paralelamente, con Augusto acaba por completarse la concentración de poder en manos de una sola familia, y ello difumina todavía más la línea entre lo público y lo privado. Esta nueva indefinición permitirá la creación de nuevas prácticas que ayudaran a normalizar y justificar la situación excepcional de las mujeres de la familia imperial, presentando sus intervenciones como una extensión de su papel doméstico en calidad de protectoras de la *concordia*. Dado que a ellas se les atribuía este rol dentro de la familia, y que la familia imperial había pasado a ser una institución pública, podían ejercerlo de una forma más extensa, acogiendo incluso las peticiones de los representantes de otros pueblos, siempre y cuando limitasen sus acciones a una forma de intervenir similar al de las matronas republicanas. Es decir, manteniendo la privacidad y el tono de súplica, para evitar que su intervención cuestionase la capacidad de gobierno del emperador y generase desasosiego en el pueblo; así como la intención de llevar a cabo una acción benéfica y conciliadora, ya que su intervención tan solo se consideraba aceptable para mantener la *concordia*. Dado que era impensable que ocupasen una posición oficial en esta nueva forma de gobierno, sus acciones tan solo podían tener lugar en el ámbito no oficial, pero, por otra parte, al igual que en el caso de los *exempla*, esto les permitía mostrarse de forma diferente del poder oficial y sus esfuerzos podían estar dirigidas a presentar una cara alternativa, más amable y benéfica, de la casa imperial. Era ésta, realmente, la única forma de acción que se reconocía como beneficiosa y por tanto tolerable por parte de ellas.

En resumen, en la situación que encontramos a comienzos del Principado ya se encuentran las variables adecuadas para permitir, potencialmente, la intervención de las mujeres de la familia imperial en las prácticas diplomáticas. Los antecedentes de relaciones no oficiales como parte importante de dichas prácticas, así como la existencia previa de una forma de intervención privada para las mujeres, presentaban la oportunidad de crear, con pequeñas variaciones, un rol propio para las mujeres de la familia imperial. Su naturaleza extraordinaria, al seguir manteniéndose en una esfera no oficial, podía justificarse tanto por la proximidad de estas mujeres al poder, como, muy especialmente, por su utilidad en mantener la *concordia*. Esta función que se les atribuía les permitía mostrarse como una cara más dialogante y comprensiva del poder, sin pretender cuestionarlo ni sustituirlo. Ello permitía, en momentos de necesidad, utilizarlas para mostrar tacto y mantener las negociaciones fluidas.

Aun así, durante el periodo que estudiamos en esta tesis (s. II a.C. - II d.C.), las intervenciones de las mujeres en las prácticas diplomáticas se ven acotadas a las relaciones con las monarquías aliadas del Mediterráneo oriental. Nuestra hipótesis es que esta particularidad tuvo lugar porque en este contexto convergieron algunas variables más que propiciaron dichas intervenciones. Por una parte, existía una imperiosa necesidad de proteger la frontera oriental del Imperio de los ataques de los partos, los cuales habían sustituido a los cartagineses (al igual que estos sustituyeron a su vez a los galos) como la principal amenaza contra Roma tanto en la realidad como en el imaginario popular. Por lo tanto, para mantener un cinturón de seguridad frente a sus incursiones, era fundamental que el Imperio mantuviese buenas relaciones con los pequeños reinos de Oriente Próximo que habían entrado progresivamente bajo la influencia de los romanos desde el siglo II a.C.

En la tradición de estos reinos era habitual que las mujeres formasen parte de las prácticas diplomáticas. Normalmente lo hacían a través de alianzas matrimoniales, aunque también existía el precedente de varias reinas que habían intervenido en dichas prácticas tratando de mostrar una cara más amable y dialogante de su dinastía. Dado que la concepción del Principado como una continuación de la República no permitía que las nupcias con integrantes de otros pueblos fuesen una estrategia diplomática viable, los romanos optaron en su lugar por adaptar tradiciones que ya poseían, como los lazos de patronato personal, la recepción de príncipes extranjeros para su educación y las intervenciones femeninas dirigidas a la conciliación, para asegurarse de mantener buenas relaciones con las dinastías reinantes de estos reinos.

Retomando nuestra hipótesis, consideramos que las mujeres romanas, al menos aquellas pertenecientes a la familia imperial Julio-Claudia, tuvieron un rol en las prácticas diplomáticas de su época. Éste fue circunstancial y no oficial, y se llevó a cabo adaptando tradiciones que ya provenían de los tiempos republicanos que permitían a las mujeres influir en las decisiones políticas sin llegar a cuestionar la división de roles en base a género impuesta por la ley y la tradición. Pero, al mismo tiempo, fue un rol exclusivo, y reconocido por su utilidad para mostrar el tacto del que las prácticas oficiales a menudo carecían, y propiciar así el mantenimiento de la *concordia*. Las fuentes literarias que narran sus intervenciones, así como los de las precedentes, nos muestran que, por mucho que existiesen idealizaciones de sus mujeres, los romanos mantuvieron una posición más bien práctica sobre sus funciones

en la sociedad. Es más, las idealizaciones generadas tras las guerras civiles incluyeron ese sentido práctico en los propios *exempla* dirigidos a las mujeres, dejando claro que sus acciones se juzgarían en función de su utilidad y adecuación a las circunstancias.

En cuanto a la diplomacia romana se refiere, consideramos que la voluntad para permitir, e incluso buscar, estas intervenciones femeninas como ruta alternativa de negociación muestra que los romanos, aun cuando fueron conscientes de su superioridad militar, recurrieron a las estrategias más heterodoxas con tal de mantener abierta la vía de la negociación. A menudo recurrieron al sincretismo y adoptaron costumbres de otros pueblos, en particular de los griegos, para adaptarse a las necesidades del momento, pero, incluso en el caso de las intervenciones femeninas, lo hicieron adaptando los nuevos recursos a sus propias tradiciones.

## Epílogo: la continuación de las intervenciones, sin un carácter diplomático<sup>418</sup>

Después del violento final de los Julio-Claudios no encontramos ya intervenciones de las mujeres de la casa imperial en las prácticas diplomáticas de los romanos hasta épocas más tardías. Las sucesivas victorias de los Flavios en Judea<sup>419</sup> y de Trajano contra los partos<sup>420</sup> aumentaron el control directo romano en esta zona que, anteriormente, había requerido una atención diplomática más cuidadosa y, por lo tanto, se redujo la necesidad de que ellas interviniesen para mantener las buenas relaciones con los aliados de la zona.

La pérdida de esta atribución no implica que los cambios ocurridos durante la época imperial se revirtiesen y las mujeres romanas retornasen al modelo más doméstico de matrona republicana. Al contrario, a partir del siglo II d.C. los testimonios epigráficos confirman que la práctica del matronazgo (*matronage*) del que hablan Cándida Martínez López y Emily Hemelrijk, se volvió aún más popular, y los estudios sobre la correspondencia de Plinio el Joven<sup>421</sup> demuestran que la intervención para facilitar favores a los amigos siguió siendo una práctica muy común, incluso entre miembros del sexo opuesto. Curiosamente, y uniendo ambos conceptos, Plinio llega a mencionar en su correspondencia a una mujer conocida como Ummidia Quadrátula<sup>422</sup>, la abuela

---

<sup>418</sup> Todas las fechas correspondientes al epílogo son d.C., a menos que se indique lo contrario.

<sup>419</sup> BILDE P., « The causes of the Jewish War according to Josephus », *JSJ*, 10, 2, 1979, p. 179-202 ; PRICE J.J., *Jerusalem Under Siege : The Collapse of the Jewish State, 66-70 C.E.*, Leyde, 1992 ; MILLER S.S., « Josephus on the Cities of Galilee : Factions, Rivalries and Alliances in the First Jewish Revolt », *Historia*, 50, 4, 2001, p. 453-467 ; BERLIN A.M., OVERMAN J.A. (éd.), *The First Jewish Revolt. Archaeology, History and Ideology*, Oxford, 2002 ; CURRAN J.R., « The Jewish War : Some Neglected Regional Factors », *CW*, 101, 1, 2007, p. 75-91 ; PITILLAS SALAÑER E., « El origen de la revuelta judía contra Roma (66 d.C.) según el testimonio de Tito Flavio Josefo », *ETF(hist)*, 21, 2008, p. 287-302 ; REEDER C.A. 2013, p. 174-194 ; « Gender, War and Josephus », *JSJ*, 46, 1, 2015, p. 65-85 ; BRIGHTON M.A., « Flavian Judea » dans ZISSOS A. (éd.), *A Companion to the Flavian Age of Imperial Rome*, Oxford, 2016, p. 239-254 ; TORO ICAZA B., « El Templo de Jerusalén : del *omphalos* helenístico al foco de rebelión contra Roma », *Iter*, 26, 2020, p. 143-186.

<sup>420</sup> HUSSMAN S., « La guerra parta de Trajano », *Desperta Ferro : Antigua y medieval*, 11, 2012, p. 35-38 ; GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., « Trajano: Part(h)icus, trib. pot. XIIX, imp. X », *AEA*, 60, 1987, p. 237-245 ; « La guerra pártica de Trajano » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Imp. Caes. Nerva Traianus Aug.*, Séville, 1993, p. 151-169 ; « Reflexiones en torno a la cronología de las campañas párticas de Trajano » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Trajano emperador de Roma. Actas del Congreso Internacional (Sevilla 1998)*, Séville, 2000, p. 203-226 ; « *Parthia Capta* : La última *Res Gesta* del Emperador Trajano », *Veleia*, 35, 2018, p. 13-20.

<sup>421</sup> Sobre la correspondencia de Plinio el Joven con sus *amicae* : POSADAS J.L., « Clientelas y amistades femeninas en Plinio el Joven », *SHHA*, 26, 2008, p. 87-105. Cf. SHERWIN-WHITE A.N., « Pliny, the man and his letters », *G&R*, 16, 1969, p. 76-90 ; SANTORO L'HOIR F. 1992, p. 145-162.

<sup>422</sup> Plin. *Ep.* 7.24.

de uno de sus pupilos. Esta incomparable señora, preocupada por la buena educación de su nieto, pero que no se molestaba en disimular su gusto por el juego y los mimos, donó una cuantiosa suma a la ciudad de *Casinum* para sufragar la construcción de un teatro y de un templo<sup>423</sup>.

Además, en época de los Flavios y de los Antoninos encontramos dos menciones que nos hacen recordar a las distintas formas de intervenciones femeninas que hemos estudiado a lo largo de esta tesis. Ninguna de ellas cumple con los requisitos para ser considerada una acción diplomática, no obstante, consideramos importante incluirlas en este trabajo, ya que, cada una a su manera, nos permiten observar las intervenciones canónicas de las que hemos hablado hasta ahora desde una perspectiva diferente.

### **E.1. Las Flavias y Julia Berenice (69-96 d.C.)**

De todas las dinastías que reinaron en el imperio romano, las mujeres de la familia Flavia<sup>424</sup> fueron, probablemente, las que menor relevancia política tuvieron. El 1 de julio del 69 d.C. Vespasiano, hasta entonces gobernador de Judea, fue nombrado emperador<sup>425</sup>, tal como había predicho el joven Flavio Josefo cuando se entrevistó por primera vez con él. Para aquel entonces, la esposa y la hija del emperador, ambas llamadas Flavia Domitila, ya habían muerto y, puesto que él contaba ya con 60 años y tenía dos hijos adultos para asegurar la sucesión, no volvió a contraer matrimonio. Su hijo mayor, Tito, había estado casado en dos ocasiones antes del 69, pero su primera esposa también murió sin hijos en el 63, y en el 65, tras el nacimiento de su hija Julia

---

<sup>423</sup> *CIL* 10, 5813.

<sup>424</sup> Sobre estas mujeres : CHAUSSON F., « Domitia Longina. Considérations d'un destin impérial », *JS*, 1, 2003, p. 101-129 ; BARRET A., « Vespasian's Wife », *Latomus*, 64, 2, 2005, p. 385-396 ; ALEXANDRIDIS A., « The Other Side of the Coin : The Women of the Flavian Imperial Family » dans KRAMER N., REITZ C. (éds.), *Tradition und Erneuerung : Mediale Strategien in der Zeit der Flavien*, Berlin et New York, 2010, p. 191-237 ; GREGORI G.L., ROSSO E., « Giulia Augusta, figlia di Tito, nipote di Domiziano » dans KOLB A. (éd.), *Augustae : Machtbewusste Frauen am römischen Kaiserhof ? Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis*, II, Zürich, 2010, p. 193-210 ; WOOD S., « Who was Diva Domitila ? », *AJA*, 117, 2010, p. 45-57 ; HIDALGO DE LA VEGA M.J. 2012, p. 83-98 ; FRASER T.E., « Domitia Longina : an underestimated Augusta (c. 53 – 126/8) », *AncSoc*, 45, 2015, p. 205-266 ; FERNÁNDEZ URIEL P., « Domicia Longina. Análisis de una difícil iconografía », *Anas*, 29-30, 2016-2017, p. 151-160 ; « Análisis de una Personalidad Femenina de la Dinastía Flavia : Julia Flavia Titi », *ETF(hist)*, 34, 2021, p. 109-128.

<sup>425</sup> Sobre esta dinastía : GIRARD J.-L., « L'idée dynastique sous les Flavien », *Ktèma*, 12, 1987, p. 169-173 ; ESCÁMEZ DE VERA D.M., « Tito Flavio Vespasiano y Júpiter Óptimo Máximo : la justificación propagandístico-religiosa de una nueva dinastía imperial en Roma », *ETF(hist)*, 25, 2012, p. 437-462 ; FERNÁNDEZ URIEL P., Titus Flavius Domitianus. *De Princeps a Dominus, un hito en la transformación del principado*, Madrid, 2016 ; SÁNCHEZ LÓPEZ V., « Vespasiano y Tito versus Domiciano : ¿ Diferencias o Similitudes en la aplicación del terror de la dinastía Flavia ? », *Antesteria*, 5, 2016, p. 207-224.



Flavia, se divorció de la segunda, Arrecina Tertula. Domiciano, el hijo menor, se casó con Domicia Longina en el 70, pero su matrimonio fue bastante inestable, marcado por las infidelidades, las separaciones y la implicación de Domicia en los complots contra su marido.

Junto a ella, las otras dos mujeres que formaron parte de la familia a lo largo de los tres gobiernos flavios fueron las dos nietas de Vespasiano. La primera es Flavia Domitila, única hija de Flavia Domitila la Menor, que se casó con Flavio Clemente, uno de los sobrinos de Vespasiano. Es conocida, sobre todo, porque en el año 95 Domiciano los acusó a ella y a su marido de *impietas* por simpatizar con la religión judía. Su marido, cónsul en ese año, fue ejecutado, y ella fue desterrada a la infame isla de Pandataria. Domiciano adoptó a sus hijos, pero más tarde los hizo matar antes de morir asesinado él mismo. La otra nieta era Julia Flavia, hija de Tito, que se casó con otro de los sobrinos de Vespasiano y recibió durante el reinado de su padre el título de Augusta. No obstante, ella tampoco tuvo una presencia notable en las decisiones políticas de la época. Fue muy criticada por mantener una relación sentimental con su tío Domiciano, y Suetonio cuenta que su muerte pudo haberse debido a un aborto provocado que ella llevó a cabo forzada por Domiciano. Murió muy joven, en el 91<sup>426</sup>.

Curiosamente, la mujer mejor recordada de esta dinastía no es una romana, sino la princesa judía Julia Berenice<sup>427</sup>. Perteneciente a la casa Herodiana y heredera, por lo tanto, de las relaciones que sus antecesoras habían mantenido con la *domus* imperial durante generaciones, Julia Berenice era la hija de Herodes Agripa I y hermana de Herodes Agripa II, el último de los reyes de Judea. Como ocurre con muchas de las mujeres de este periodo, fue acusada de mantener una vida sexual disipada, llegando algunos autores como Josefo y Juvenal a asegurar que mantenía relaciones incestuosas con su hermano<sup>428</sup>. Aunque, si los comentarios sobre ella destacan de entre todos los demás es porque varios autores de la época imperial mencionaron que, en vida de Vespasiano, el heredero al trono, Tito, estuvo totalmente enamorado de ella, y ambos llegaron incluso a vivir juntos en el Palatino, hasta que, por exigencia del pueblo, Tito tuvo que sacarla de Roma al subir él al trono<sup>429</sup>.

---

<sup>426</sup> Suet. *Domic.* 22.1.

<sup>427</sup> MACURDY G.H. 1937, p. 84-91.

<sup>428</sup> Juv. 6, 156-160 ; J. *AJ.* 20, 145-146.

<sup>429</sup> Suet. *Tit.* 7 ; Tac. *H.* 2.2 ; D.C. 66.15.

Por supuesto, en ningún caso podríamos considerar a Julia Berenice como una mujer romana, o como un miembro oficial de la casa de los Césares. Sin embargo, dos de los pasajes de *La guerra de los Judíos* recuerdan, ciertamente, a un episodio correspondiente a la historia de las mujeres romanas, en concreto a las Sabinas, pues, según Josefo, la princesa intercedió en dos ocasiones en el año 66 d.C., primero ante el gobernador Floro, y luego ante el propio pueblo judío, tratando de evitar la guerra entre los dos pueblos que sentía como suyos:

τὴν ἀδελφὴν δὲ αὐτοῦ Βερνίκην παροῦσαν ἐν Ἱεροσολύμοις καὶ τὴν παρανομίαν τῶν στρατιωτῶν θεωμένην δεινὸν εἰσῆει πάθος, καὶ πολλάκις τοὺς τε ἰπάρχους ἐαυτῆς καὶ σωματοφύλακας πέμπουσα πρὸς Φλώρον ἐδέετο παύσασθαι τοῦ φόνου. καὶ ὁ μὲν οὔτε εἰς τὸ πλῆθος τῶν ἀναιρουμένων οὔτε εἰς τὴν εὐγένειαν τῆς παρακαλοῦσης, ἀλλ' εἰς μόνον τὸ λυσιτελὲς τὸ ἐκ τῶν ἀρπαγῶν ἀποβλέπων παρήκουσεν. ἢ δ' ὄρμη τῶν στρατιωτῶν ἐλύσθησεν καὶ κατὰ τῆς βασιλίδος· οὐ μόνον γοῦν ἐν ὄμμασιν αὐτῆς ἠκίζοντο τοὺς ἀλισκομένους καὶ διέφθειρον, ἀλλὰ κἂν αὐτὴν ἀνεῖλον, εἰ μὴ καταφυγεῖν εἰς τὴν βασιλικὴν αὐλὴν ἔφθη, κάκει διενυκτέρευσεν μετὰ φυλακῆς δεδοικυῖα τὴν τῶν στρατιωτῶν ἔφοδον. ἐπεδήμει δ' ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις εὐχρὴν ἐκτελοῦσα τῷ θεῷ· τοὺς γὰρ ἢ νόσφ καταπονουμένους ἢ τισιν ἄλλαις ἀνάγκαις ἔθος εὐχέσθαι πρὸ τριάκοντα ἡμερῶν ἢς ἀποδώσειν μέλλοιεν θυσίας οἴνου τε ἀφέξεσθαι καὶ ζυρήσεσθαι τὰς κόμας, ἃ δὴ καὶ τότε τελοῦσα Βερνίκη γυμνόπους τε πρὸ τοῦ βήματος ἰκέτευε τὸν Φλώρον καὶ πρὸς τῷ μὴ τυχεῖν αἰδοῦς αὐτὴν τὸν περὶ τοῦ ζῆν κίνδυνον ἐπέειρασεν. Τὸ δὲ πλῆθος τῶν Ἰουδαίων ἐπὶ τε τὸν βασιλέα καὶ τοὺς ἀρχιερεῖς τραπόμενον πέμπειν κατὰ Φλώρου πρέσβεις ἡξίου πρὸς Νέρωνα καὶ μὴ σιωπῶντας ἐπὶ τοσοῦτῳ φόνω καταλιπεῖν ἑαυτοῖς ὑπόνοιαν ἀποστάσεως· δόξειν γὰρ αὐτοῖς κατάρξαι τῶν ὀπλων, εἰ μὴ φθάσαντες ἐνδείξαιτο τὸν κατάρξαντα· φανεροὶ δ' ἦσαν οὐκ ἡρεμήσοντες, εἰ τὴν πρεσβείαν τις ἀποκωλύει. Ἀγρίππας δὲ τὸ μὲν χειροτονεῖν Φλώρου κατηγοροῦς ἐπίφθονον, τὸ περιδεῖν δὲ Ἰουδαίους εἰς πόλεμον ἐκριπισθέντας οὐδὲ αὐτῷ λυσιτελὲς κατεφαίνετο. προσκαλεσάμενος δὲ εἰς τὸν ζυστὸν τὸ πλῆθος καὶ παραστησάμενος ἐν περιόπτῳ τὴν ἀδελφὴν Βερνίκην ἐπὶ τῆς Ἀσαμωναίων οἰκίας, αὕτη γὰρ ἦν ἐπάνω τοῦ ζυστοῦ πρὸς τὸ πέραν τῆς ἄνω πόλεως, καὶ γέφυρα τῷ ζυστῷ τὸ ἱερὸν συνῆπτεν, Ἀγρίππας ἔλεξεν τοιάδε. [...] Τοσαῦτα εἰπὼν ἐπεδάκρυσεν τε μετὰ τῆς ἀδελφῆς καὶ πολὺ τῆς ὀρμῆς αὐτῶν ἔπαυσεν τοῖς δακρυοῖς.<sup>430</sup>

<sup>430</sup> J. BJ., 2. 310-314 ; 342-344 y 402 : « Una gran tristeza se apoderó de su hermana Berenice, que se hallaba en Jerusalén y que veía los ultrajes de los soldados. Muchas veces ella había enviado ante Floro a sus oficiales de caballería y a sus guardias personales para que pusieran fin a la matanza. Pero el procurador romano no le hizo caso, pues no pensaba ni en el número de muertos ni en el origen noble de la mujer que le hacía estas súplicas, sino sólo en las ganancias que había obtenido de sus rapiñas, incluso los soldados llegaron a enfurecerse contra la reina. Las tropas romanas, no sólo torturaban y ejecutaban a los prisioneros en su presencia, sino que también la habrían matado a ella, si no se hubiera apresurado a refugiarse en el palacio real, donde pasó la noche con su guardia, llena de miedo, ante un posible ataque de los soldados. Berenice había viajado a Jerusalén para cumplir una promesa que había hecho a Dios. Existe la costumbre de que los que padecen una enfermedad u otro mal hacen voto de abstenerse de beber vino y de afeitarse la cabeza en los treinta días anteriores a aquel en el que van a

Tanto la mención a su piedad y su tono de súplica, como el recurso a las muestras teatrales de dolor para apelar a la emoción recuerdan al relato de las Sabinas, especialmente a la versión de Livio en la que las mujeres llegan a interponerse entre ambos bandos para frenar la lucha<sup>431</sup>. La presteza de la princesa en interceder, sintiendo suya la responsabilidad de evitar la guerra entre judíos y romanos, los cuales, en el caso de Julia Berenice, podrían considerarse sus dos pueblos, recuerda muy vívidamente aquel pasaje legendario que ya hemos analizado. Ello no quiere decir que podamos incluir esta acción de Julia Berenice en el catálogo de intervenciones de las matronas romanas que hemos estudiado a lo largo de esta tesis, pues, por las mismas razones por las que el pueblo no aceptaría que fuese la esposa de su emperador, las normas culturales que regían para valorar las acciones de esta princesa y las de las mujeres de la *domus* imperial eran diferentes.

No obstante, los textos resultan interesantes para entender que la influencia cultural entre los romanos y estos reinos herederos de la tradición helenística fue, en efecto, bidireccional. En este sentido, podríamos recordar también la relación entre Cleopatra VII y la princesa Hasmonaea Alejandra, la cual escribía a la famosa reina de Egipto para pedir su intervención ante Antonio y convencer a aquel de que actuase a su favor. En cuanto a Cleopatra VII se refiere, era hija de Ptolomeo XII y, a la muerte de su padre, subió al trono junto a su hermano Ptolomeo XIII. Tras una guerra civil entre ambos y la intervención de Julio César, Cleopatra se casó con su hermano pequeño Ptolomeo XIV, con el que gobernó hasta su muerte en el 44 a.C. No obstante, gracias a su relación personal, primero con César, y, luego, con Marco Antonio, Cleopatra fue la que mantuvo la autoridad real durante este reinado.

---

hacer sus sacrificios. Esto es lo que entonces estaba haciendo Berenice. Acudió descalza delante del estrado de Floro para suplicarle, y, además de no obtener de él ninguna consideración, puso en peligro su propia vida. La muchedumbre judía se dirigió al rey y a los sumos sacerdotes y les pidió que enviaran embajadores a Nerón para acusar a Floro, y para no parecer sospechosos de rebelión por guardar silencio ante una matanza tan grande. Realmente daría la impresión de que eran ellos los que primero habían hecho uso de las armas, si no se adelantaban a denunciar al que había empezado la guerra. Era evidente que los judíos no se estarían quietos, si se ponían impedimentos a aquella embajada. A Agripa no le gustaba elegir por votación a los acusadores de Floro, pero tampoco le convenía en absoluto ver a los judíos enardecidos por ir a la guerra. Convocó, entonces, al pueblo en el Xisto y situó junto a él a su hermana Berenice, en un lugar visible, en la residencia de los Asmoneos. Pues, efectivamente, este palacio está por encima del Xisto, al otro lado de la ciudad alta, y había un puente que unía el Templo con el Xisto. Allí Agripa pronunció las siguientes palabras : [...] Cuando acabó de hablar, rompió a llorar junto con su hermana ».

<sup>431</sup> D.H. 2.45 ; Liv. 1.13.1-4 ; Plu. *Rom.* 19.1-9.

Alejandra, a su vez, era hija del Sumo Sacerdote Hircano II, de la dinastía hasmonea, y suegra del rey Herodes el Grande de Judea. La relación entre ambos era problemática, pues Alejandra quería que su hijo, Aristóbulo, fuese nombrado sumo sacerdote, manteniendo al menos parte del poder que tradicionalmente había ejercido su familia. En cambio, Herodes no quería situar al joven hasmoneo en un cargo de poder pues, aunque en aquel momento el muchacho era muy joven, temía que más adelante pudiera cuestionar su autoridad y tratar de arrebatarle el trono. Así pues, el rey decidió otorgar el puesto a otro hombre. Este hecho indignó tan profundamente a Alejandra que decidió escribir a la reina Cleopatra para buscar apoyos externos y tratar de forzar a su yerno a avenirse a sus deseos.

Según Flavio Josefo<sup>432</sup>, Alejandra pidió a Cleopatra que intercediese ante Antonio para convencerlo de presionar a Herodes. No obstante, Herodes, deseoso de evitar que su protector romano conociese al joven Aristóbulo y se replantease sus alianzas, cambió de opinión y cedió a los deseos de su suegra, aunque no sin antes reprocharle sus intrigas y ordenarle que se quedase en su palacio, sin intervenir en asuntos públicos, y bajo vigilancia. Ante esta nueva situación que la reducía a ser una prisionera privilegiada, Alejandra volvió a acudir a Cleopatra en busca de ayuda. En esta ocasión, la reina le ofreció transporte para viajar hasta Egipto y asilo una vez ella y su hijo Aristóbulo llegasen allí<sup>433</sup>. Sin embargo, ambos fueron descubiertos en plena huida y, aunque Herodes los perdonó públicamente, poco después ordenó matar al joven simulando un accidente. Tras la muerte de su hijo, Alejandra escribió a Cleopatra por tercera vez<sup>434</sup>, pidiendo una vez más su intercesión ante Antonio. Quería que el triunviro hiciese llamar a Herodes ante él para pedirle explicaciones por la muerte del Sumo Sacerdote y lo castigase. Cleopatra consiguió, en efecto, que Antonio mandase llamar a Herodes, no obstante, en la reunión el rey convenció a su protector y Alejandra no consiguió lo que deseaba.

Dado que Ptolomeos y Seléucidas guerrearon constantemente por el control del Levante mediterráneo, recurrieron alternativamente a guerras y alianzas en el intento de expandir su control sobre el territorio, Alejandra probablemente pensó que en Cleopatra encontraría una aliada natural. Es posible que la princesa judía hubiese

---

<sup>432</sup> J. A.J. 15. 23-38.

<sup>433</sup> J. A.J. 15. 45-49.

<sup>434</sup> J. A.J. 15. 57-63.

considerado que Cleopatra estaría dispuesta a valerse del apoyo de Antonio para destronar a Herodes y reinstaurar la dinastía hasmonea con el joven Aristóbulo como nuevo rey y a Alejandra como regente; un cogobierno que, siendo impulsado y apoyado por Cleopatra, sería favorable a los intereses de Egipto. Pero, dado que en dos de las tres ocasiones en las que Alejandra pidió su ayuda lo hizo con el propósito expreso de conseguir el favor de Antonio, debemos deducir que, al igual que en el caso de las mujeres de la casa imperial, su proximidad para con el general era la cualidad más apreciada del gobierno de Cleopatra.

Por el hecho de ser nominalmente una reina, y oficialmente la soberana de un país independiente, Cleopatra contaba con cierta capacidad para ayudar por sí misma a Alejandra y a su hijo a escapar o para darles asilo, lo cual, aunque seguramente tendría consecuencias en las relaciones entre ambos reinos, sería una acción de importancia relativamente menor. No obstante, para intimidar a Herodes y hacerle cambiar de política necesitaba convencer a Antonio de actuar a su favor. Los autores antiguos retratan a Antonio como una marioneta de Cleopatra<sup>435</sup>, demasiado dependiente de su seducción para gobernar con la sangre fría que necesitaba. Pero, teniendo en cuenta la dinámica que describe Josefo, podemos ver que la propia Cleopatra también recurrió a la forma de intervención privada utilizada por las matronas romanas, reconociendo que su agencia dependía ya, en gran medida, de la influencia que contaba sobre el general, y adoptando como recurso una práctica que el mismo habría apreciado como la más común.

Tras la derrota definitiva de Antonio en la batalla de Accio, la reina perdió la ventaja con la que contaba hasta ese momento y, a sabiendas de que Octavio la quería llevar a Roma para mostrarla ante el pueblo en su desfile triunfal, la reina optó por suicidarse. No obstante, un texto de Plutarco describe la conversación entre la reina y Octavio en un momento previo al desenlace final, cuando ambos trataban de tantear las intenciones del otro. En esta cita podemos ver que Cleopatra tomó una actitud suplicante para con el general tratando de convencerle de que ella no fue la responsable de ninguna de las acciones en contra del romano. Pero, curiosamente, fue la afirmación

---

<sup>435</sup> Hemos mencionado (nota 133) que, para los romanos, mostrar a un hombre controlado por las mujeres de su entorno era una forma usual de cuestionar su capacidad para el gobierno, así como de insinuar que el suyo era un carácter corrupto e impúdico.

de que tenía la intención de buscar la intervención de Octavia y Livia para ganarse su favor lo que convenció a Octavio de que la reina tenía intención de seguir con vida:

Ἦκε δὲ καὶ αὐτὸς ἡμέρας ὀλίγας διαλιπὼν ἐντευζόμενος αὐτῇ καὶ παρηγορήσων. ἡ δ' ἔτυχε μὲν ἐν στιβάδι κατακειμένη ταπεινῶς, εἰσιόντι δ' αὐτῷ μονοχίτων ἀναπηδήσασα προσπίπτει, δεινῶς μὲν ἐξηγριωμένη κεφαλὴν καὶ πρόσωπον, ὑπότρομος δὲ τῇ φωνῇ καὶ συντετηκυῖα ταῖς ὄψεσιν. ἦν δὲ πολλὰ καὶ τῆς περὶ τὸ στέρνον αἰκίας καταφανῆ, καὶ ὅλως οὐθὲν ἐδόκει τὸ σῶμα τῆς ψυχῆς ἔχειν βέλτιον. ἡ μὲντοι χάρις ἐκείνη καὶ τὸ τῆς ὥρας ἰταμὸν οὐ κατέσβεστο παντάπασιν, ἀλλὰ καίπερ οὕτως διακειμένης ἔνδοθεν ποθεν ἐξέλαμπε καὶ συνεφεαίνετο τοῖς κινήμασι τοῦ προσώπου. κελεύσαντος δὲ τοῦ Καίσαρος αὐτὴν κατακλιθῆναι καὶ πλησίον αὐτῆς καθίσαντος, ἦψατο μὲν τινος δικαιολογίας, εἰς ἀνάγκην καὶ φόβον Ἄντωνίου τὰ πεπραγμένα τρεπούσης· ἐνισταμένου δὲ πρὸς ἕκαστον αὐτῇ τοῦ Καίσαρος, ἐξελεγχόμενη ταχὺ πρὸς οἶκτον μεθηρμόσατο καὶ δέησιν, ὡς δὴ τις ἂν μάλιστα τοῦ ζῆν περιεχομένη. τέλος δὲ τοῦ πλήθους τῶν χρημάτων ἀναγραφὴν ἔχουσα προσέδωκεν αὐτῷ· Σελεύκου δὲ τινος τῶν ἐπιτρόπων ἐλέγχοντος ὡς ἔνια κρύπτουσιν καὶ διακλέπτουσιν, ἀναπηδήσασα καὶ τῶν τριχῶν αὐτοῦ λαβομένη, πολλὰς ἐνεφόρει τῷ προσώπῳ πληγὰς. τοῦ δὲ Καίσαρος μειδιῶντος καὶ καταπαύοντος αὐτὴν, ἀλλ' οὐ δεινὸν εἶπεν ὃ Καῖσαρ, εἰ σὺ μὲν ἠξίωσας ἀφικέσθαι πρὸς ἐμὲ καὶ προσεπειεῖν οὕτω πρᾶττουςαν, οἱ δὲ δοῦλοί μου κατηγοροῦσιν, εἴ τι τῶν γυναικείων ἀπεθέμην, οὐκ ἐμαυτῇ δῆπουθεν, ἡ τάλαινα, κόσμον, ἀλλ' ὅπως Ὀκταοῖα καὶ Λιβία τῇ σῆ μικρὰ δοῦσα, δι' ἐκείνων ἴλεώ σου τύχοιμι καὶ πραοτέρου; τούτοις ὁ Καῖσαρ ἤδετο, παντάπασιν αὐτὴν φιλοψυχεῖν οἰόμενος. εἰπὼν οὖν ὅτι καὶ ταῦτα ἐπιτρέπει καὶ τᾶλλα πάσης ἐλπίδος αὐτῇ χρήσεται λαμπρότερον, ᾗχετο ἀπιῶν, ἐξηπατηκέναι μὲν οἰόμενος, ἐξηπατημένος δὲ μᾶλλον<sup>436</sup>.

<sup>436</sup> Plu. *Ant.* 83 : « Pocos días después, acudió también el César para hablar con ella y consolarla. Ella se encontraba míseramente postrada en un camastro y cuando él entró en la habitación se levantó vestida tan sólo con su manto y se arrojó a sus pies, mostrándole su terriblemente ajado rostro y sus cabellos revueltos y hablándole con voz trémula y la mirada perdida; y aún eran muchas las laceraciones que poblaban su pecho y daba la impresión de que su cuerpo no estaba mejor que su ánimo. Sin embargo, el atractivo y la fascinación que causaba su belleza al contemplarla no se habían desvanecido del todo; más bien, incluso a pesar de que estaba en esa situación, brillaba desde el interior y salía a relucir desde los gestos de su cara. César le invitó a tumbarse y él se sentó cerca de ella, y Cleopatra inició un discurso de desagravio, como queriendo hacer creer que lo sucedido era consecuencia de la necesidad y del miedo que le inspiraba Antonio, pero César refutó cada una de sus razones y así cambió de estrategia y se puso a buscar su compasión con ruegos, como si estuviera aferrada a la vida. Finalmente, Cleopatra le hizo entrega de un inventario de la cantidad de riquezas que poseía. Cuando uno de los administradores, Seleuco, hizo notar que ella escondía algunas cosas y las robaba, ella, violentándose, cogió al otro del cabello y le propinó muchos golpes en la cara. César sonriente calmó a la otra y la otra repuso: ‘¿No te parece terrible, César, que, cuando tú te has dignado a acudir a mí para hablarme, a pesar de mi estado, mis esclavos me acusen de que me he olvidado de algunos de mis efectos personales de mujer? Esto no es para mí de ninguna manera, desgraciada, sino para hacer un pequeño presente a Octavia y a tu esposa Livia, y, por intercesión suya, hacer que seas más compasivo conmigo’. César se mostró gustoso de esta respuesta, al ver que Cleopatra estaba dispuesta a vivir y dijo que podía quedarse con estos ornamentos y, por lo demás, que confiara en recibir un tratamiento espléndido frente a lo esperado. Se marchó, creyendo haberla engañado, cuando precisamente más engañado había sido él por ella » Cf. D.C. 51.13.3.

La sagacidad de Cleopatra muestra que sabía que ésta era una práctica común entre las romanas para buscar la ayuda de un hombre poderoso, un recurso que transmitiría a Octavio que ella todavía contaba con suficiente esperanza para obtener un trato favorable de él, y, por lo tanto, para seguir con vida. Desde el punto de vista romano, si en efecto, las mujeres no intervinieron en absoluto en las prácticas de la época republicana, habría podido resultar sorprendente que dos matronas fuesen a recibir la petición de una reina extranjera. No obstante, la falta de reacción de Octavio ante la propuesta parece indicar que, o bien atender las peticiones de extranjeros ya era una práctica habitual (como lo indicaba el propio Plutarco en el caso de Cornelia), o bien Plutarco, desde su época, identificaba dicha práctica con las estrategias propias del reinado de los Julio-Claudios.

En cualquier caso, este protocolo que mencionan tanto Josefo como Plutarco, y que sin duda recuerda la forma en la que las mujeres romanas intercedían en favor de sus *amicae* ya desde la época republicana, junto al caso de intervención pública de la princesa Julia Berenice, nos hacen observar precisamente la influencia de las romanas en las herederas de las reinas helenísticas. Como ya hemos mencionado en el capítulo uno, el precedente que establecieron estas reinas permitió que en el contexto del Mediterráneo Oriental ya existiese una tradición de intervenciones femeninas que los romanos pudieron adoptar, adaptar y utilizar en las relaciones con estos reinos vitales para la protección del imperio a partir del reinado de Augusto. Sin embargo, casos como el de Cleopatra VII y Julia Berenice, recordadas por otra parte por ser dos de las más eminentes herederas de aquellas reinas, nos recuerdan que esta nueva generación supo adaptarse a las nuevas circunstancias impuestas por la preeminencia romana haciendo suyas, precisamente, las prácticas que las romanas utilizaban para ejercer su influencia.

## **E.2. Las Antoninas (96-192 d.C.)**

Las mujeres de la dinastía Antonina<sup>437</sup> mantuvieron una posición más estable en la corte, y han trascendido más que las Flavias. En la ciudad de Roma el tratamiento de

---

<sup>437</sup> Sobre las mujeres de esta familia : BOATWRIGHT M.T., « The Imperial Women of the Early Second Century AC », *AJPh*, 112, 4, 1991, p. 513-540 ; « Matidia the Younger », *EMC*, 36, 11, 1992, p. 19-32 ; HIDALGO DE LA VEGA M.J., « Plotina, Sabina y las dos Faustinas : la función de las Augustas en la política imperial », *SHHA*, 18, 2000, p. 191-224 ; BOATWRIGHT M.T., « Faustina the Younger, *Mater Castrorum* » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., BIANCHI O. (éds.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Études avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel*,

su imagen fue representada de forma más monumental que nunca antes, aunque, posiblemente porque la posición de las mujeres de la familia imperial ya no necesitaba justificarse tanto como en los primeros tiempos, su representación en la ciudad se limitó a obras póstumas dedicadas únicamente a mujeres que sirviesen para legitimar la pertenencia de los emperadores a la línea dinástica de Trajano. Algo fundamental dado que esta dinastía optó por asegurar la sucesión a través de la *adoptio*<sup>438</sup>.

Así pues, en el 119 d.C., Adriano<sup>439</sup>, recién nombrado emperador, dedicó un enorme templo cerca del Panteón de Agripa a su recientemente difunta suegra, Matidia la Mayor. Ésta era una forma para Adriano de unir su imagen y la de su esposa a la de Trajano, ya que Matidia era la hermana de aquél, y así, a través de su figura divinizada podía reclamar él mismo un linaje extraordinario. El siguiente emperador, Antonino Pio, siguiendo una estrategia similar, en el 141, tras la muerte de su esposa Faustina la Mayor, la deificó y erigió en su honor un templo<sup>440</sup>, aún en pie, en el Foro, que tras la muerte del propio emperador pasó a conocerse como el templo de Antonino y Faustina. Ésta era nieta de Matidia la Mayor por parte de su madre, Rupilia Faustina, por lo que esta iniciativa permitía al emperador entroncar con el linaje de Trajano. La hija de ambos, Faustina la Menor, se casó con el emperador Marco Aurelio, y, tras su muerte en el 175 d.C., también recibió el honor de que se le erigiesen una estatua de plata y un altar en el templo de Venus y Roma, así como una estatua de oro que se emplazaría en el teatro, en el lugar de honor, siempre que el emperador asistiese a un espectáculo<sup>441</sup>.

---

2000-2002, Berne, 2003, p. 249-268 ; HIDALGO DE LA VEGA M.J. 2012, p. 99-130 ; PAVON TORREJON P., « Plotina Augusta : luces y sombras de una mujer de estado », *Veleia*, 35, 2018, p. 21-39.  
<sup>438</sup> HAMMOND M., « The Transmission of the Powers of the Roman Emperor from the Death of Nero in AD 68 to that of Alexander Severus in AD 235 », *MAAR*, 24, 1956, p. 63-133 ; GRANT M., *The Antonines : the Roman Empire in transition*, Londres, 1994 ; BENNETT J., *Trajan : Optimus Princeps*, Londres, 1997 ; ECK W., « An Emperor is Made : Senatorial Politics and Trajan's Adoption by Nerva in 97 » dans CLARK G., RAJAK T. (éds.), *Philosophy and Power in the Graeco-Roman World : Essays in Honour of Miriam Griffin*, Oxford, 2002b, p. 211-226 ; GRAINGER J.D., *Nerva and the Roman Succession Crisis of A.D. 96-99*, Londres et New York, 2003 ; HARVEY B.K., « Two Bases of Marcus Aurelius Caesar and the Roman Imperial Succession », *Historia*, 53, 1, 2004, p. 46-60 ; COLLINS A.W., « The Palace Revolution : The Assassination of Domitian and the Accession of Nerva », *Phoenix*, 63, 2009, p. 73-106 ; ROMAN Y., RÉMY B., RICCARDI K., « Les intrigues de Plotine et la succession de Trajan. À propos d'un aureus au nom d'Hadrien César », *RAE*, 111, 2, 2009, p. 508-517 ; DAVENPORT C., MALLAN C., « Hadrian's Adoption Speech in Cassius Dio's *Roman History* and the Problems of Imperial Succession », *AJPh*, 135, 4, 2014, p. 637-668 ; GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., « Hadriano no ha sido adoptado por Trajano (Dio 69.1.1) », *Revista Onoba*, 7, 2019, p. 77-91.

<sup>439</sup> BOATWRIGHT M.T., *Hadrian and the City of Rome*, Princeton, 1987.

<sup>440</sup> *CIL* 6, 1005.

<sup>441</sup> D.C. 71.31.1. Además, también fue encontrada en el Foro otra imagen suya, dedicada por los *viatores* y ubicada en una pequeña habitación cerca del Templo de Saturno, colocada en algún momento



Así como conservamos más noticias de la inclusión de su imagen en los espacios públicos de la capital, también sabemos algo más de su capacidad de influir al emperador<sup>442</sup>. En nuestro conocimiento, no se conserva ninguna noticia de su intervención a favor de algún pueblo que no formase ya parte del Imperio, no obstante, si hay una posible intervención de Pompeya Plotina, esposa del emperador Trajano, que merece ser considerada en esta tesis. Según aparece mencionado en uno de los papiros de Oxirrinco<sup>443</sup>, la emperatriz intervino en la recepción de una embajada proveniente de Alejandría. El papiro es uno de los muchos que menciona la rivalidad que existía en aquella ciudad entre las comunidades de procedencia griega y las judías, y, en las primeras líneas, describe dos audiencias en las que cada una presenta una posición contraria ante Trajano. Ambas embajadas son escuchadas por el emperador, pero Plotina favorece a la delegación judía, y, por influencia suya, el emperador se inclina también por los judíos. Considerando que el papiro está escrito desde el punto de vista de los griegos y busca criticar con dureza la parcialidad del emperador, es posible que la mención a la emperatriz fuese un recurso para desprestigiar la decisión del *princeps*, mostrándolo como un hombre manipulable y, por tanto, incapaz de gobernar. No obstante, desde el punto de vista de esta tesis, lo que resulta más relevante es que su modo de intervenir, aunque exageradamente público, es muy parecido al resto de casos que hemos analizado a lo largo de la tesis.

Como hemos señalado, dada la naturaleza propagandística del papiro, es posible que Plotina nunca hubiese tomado parte en esta discusión. Aun así, nos parece relevante destacar que su intervención en una interacción propia del gobierno del imperio parece similar a otras intervenciones de mujeres imperiales con los pueblos aliados. Hemos podido ver algo similar en el caso de la intervención de Livia a favor de la ciudad de Samos<sup>444</sup>. A este respecto, nos es útil recordar que los romanos utilizaban medios muy similares para comunicarse de forma pacífica con pueblos que ya estaban integrados bajo su poder, y con aquellos con los que mantenían una identidad separada<sup>445</sup>.

---

posterior al 176 d.C. (CIL 6, 1019. Cf. HÜLSEN C., « Vierter Jahresbericht ueber neue Funde und Forschungen zur Topographie der Stadt Rom », *Mitteilungen des Kaiserlich Deutschen Archaeologischen Institutes, Roemische Abtheilung*, 8, 1893, p. 284-285 ; BOLLMANN B., « La distribuzione delle *scholae* delle corporazioni a Roma » dans *La Rome impériale : démographie et logistique*, CEFR, 230, Rome, 1997, p. 210 ; BOATWRIGHT M.T. 2011, p. 131-133).

<sup>442</sup> ILS 7784 ; D.C. 69.10.3. VAN BREMEN R., « Plotina to all her Friends : The letter(s) of the Empress Plotina to the Epicureans in Athens », *Chiron*, 35, 2005, p. 499-532.

<sup>443</sup> P. Oxy. X, 1242, 26-32 ; CPJ II, 157.

<sup>444</sup> Ver nota 350.

<sup>445</sup> Ver nota 115.

Menciones como la de Samos y esta misma nos hacen pensar que el rol de las mujeres de la familia imperial también sería el de proteger la *concordia* y facilitar las relaciones en ambos casos.

En nuestro caso, atendiendo a los límites elegidos para esta tesis, hemos decidido concentrarnos en los siglos II a.C. y II d.C., prestando especial atención a la formación de un rol específico para las mujeres en las prácticas diplomáticas de los romanos. Técnicamente, atendiendo a los límites elegidos y a la inevitabilidad de plantear el estudio desde el presente, tan solo hemos podido considerar acciones diplomáticas aquellas que las Julio-Claudias llevaron a cabo para mantener la *concordia* con los reinos aliados. Al cambiar las necesidades estratégicas del Imperio, también mutarían las redes de influencia de las mujeres de la casa imperial. No obstante, lo más probable es que su rol como la cara amable del poder, y como aquellas a las que todo aquel que buscara el favor del emperador pudiera acudir, no cambiara.

# BIBLIOGRAPHIE

## A. Sources anciennes

### Éditions de sources littéraires

#### Appien

- *Historia de Roma I*, traduction de SANCHO ROYO A., Madrid, Gredos, 1980.
- *Historia de Roma II. Guerras Civiles (Libros I-II)*, traduction de SANCHO ROYO A., Madrid, Gredos, 1985.
- *Historia de Roma III. Guerras Civiles (Libros III-V)*, traduction de SANCHO ROYO A., Madrid, Gredos, 1985.

#### Cicéron

- *Cartas I. Cartas a Ático (Cartas 1-161D)*, traduction de RODRÍGUEZ-PANTOJA MÁRQUEZ M., Madrid, Gredos, 1996.
- *Cartas II. Cartas a Ático (Cartas 162-426)*, traduction de RODRÍGUEZ-PANTOJA MÁRQUEZ M., Madrid, Gredos, 1996.
- *Cartas III. Cartas a los familiares (Cartas 1-173)*, traduction de BELTRÁN J.A., Madrid, Gredos, 2008.
- *Los deberes*, traduction de GARCÍA PINILLA I.J., Madrid, Gredos, 2014.
- *Del supremo bien y el del supremo mal*, traduction de HERRERO LLORENTE V.-J., Madrid, Gredos, 1987.
- *Discursos I. Verrinas. Discurso contra Q. Cecilio – Primera sesión – Segunda sesión (Discursos I y II)*, traduction de REQUEJO PRIETO J.M., Madrid, Gredos, 1990.
- *Discursos III. En defensa de P. Quincio – En defensa de Q. Roscio, el cómico – En defensa de A. Cecina – Acerca de la ley Agraria – En defensa de L. Flaco – En defensa de M. Celio*, traduction de ASPA CEREZA J., Madrid, Gredos, 1991.
- *Discursos VI. Filípicas*, traduction de MUÑOZ JIMÉNEZ M.J., Madrid, Gredos, 2006.
- *Sobre la República*, traduction de D'ORS A., Madrid, Gredos, 1991.
- *Discours II. Pour M. Tullius – Discours contre Q. Coecilius, dit «La divination» – Première Action contre C. Verrès – Seconde Action contre C. Verres Livre Premier. La préture urbaine*, édition et traduction de DE LA VILLE DE MIRMONTE H., Paris, Les belles lettres, 1960.
- 

#### Dion Cassius

- *Historia Romana. Libros I-XXXV (Fragmentos)*, traduction de PLÁCIDO SUÁREZ D., Madrid, Gredos, 2004.
- *Historia Romana. Libros XLVI-XLIX*, traduction de OLIVER SEGURA J.P., Madrid, Gredos, 2011.
- *Historia Romana. Libros L-LX*, traduction de CORTÉS COPETE J.M., Madrid, Gredos, 2011.
- *Historia Romana. Epítomes de los Libros LXI-LXX*, traduction de DUARTE SANCHEZ A.D., Murcia, 2014 (Uniquement pour les traductions en espagnole).
- *Roman History VII. Books 56-60*, traduction de CARY E., FOSTER H.B., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1924.
- *Roman History VIII. Books 61-70*, traduction de CARY E., FOSTER H.B., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1925.
- *Roman History IX. Books 71-80*, traduction de CARY E., FOSTER H.B., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1927.

### **Denys d'Halicarnasse**

- *Historia antigua de Roma. Libros I-III*, traduction de JIMÉNEZ E., SÁNCHEZ E., Madrid, Gredos, 1984.
- *Historia antigua de Roma. Libros IV-VI*, traduction de ALONSO A., SECO C., Madrid, Gredos, 1984.
- *Historia antigua de Roma. Libros VII-IX*, traduction de ALONSO A., SECO C., Madrid, Gredos, 1989.
- *Historia antigua de Roma. Libros X, XI y Fragmentos de los libros XII-XX*, traduction de JIMÉNEZ E., SÁNCHEZ E., Madrid, Gredos, 1988.
- *Les antiquités romaines. Introduction générale – Livre I*, traduction de FROMENTIN V., Paris, Les belles lettres, 1998.
- *Les antiquités romaines. Livres I et II (Les origines de Rome)*, traduction de FROMENTIN V., SCHNÄBELE J., Paris, Les belles lettres, 1990.

### **Flavius Josèphe**

- *Autobiografía. Contra Apión*, traduction de RODRÍGUEZ DE SEPÚLVEDA M., Madrid, Gredos, 1994.
- *Antigüedades de los Judíos*, édition de ROPERO BERZOSA A., Viladecavalls, Clie, 2013 (Uniquement pour les traductions en espagnole).
- *La Guerra de los Judíos. Libro I. Desde la toma de Jerusalén por Antíoco IV Epífanes hasta la muerte de Herodes (167-4 a.C.)*, traduction de NIETO IBÁÑEZ J.M., Madrid, Gredos, 1997.
- *La Guerra de los Judíos. Libro VII. Desde la destrucción de Jerusalén hasta la rebelión judía de Cirene (septiembre del 70-74 d.C.)*, traduction de NIETO IBÁÑEZ J.M., Madrid, Gredos, 1999.
- *Jewish Antiquities VIII. Books XV-XVII*, traduction de MARCUS R., WIKGREN A., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1963.
- *Jewish Antiquities IX. Books XVIII-XX*, traduction de FELDMAN L.H., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1965.
- *Guerre des Juifs. Livre I*, édition et traduction de PELLETIER S.J., Paris, Les belles lettres, 1975.

### **Histoire Auguste**

- traduction de PICÓN V., CASCÓN A., Madrid, Akal, 1989.

### **Justin**

- *Epítome de las «Historias Filípicas» de Pompeyo Trogo – Prólogos – Fragmentos*, traduction de CASTRO SÁNCHEZ J., Madrid, Gredos, 1995.

### **Juvénal**

- *Sátiras*, traduction de BALASCH M., Madrid, Gredos, 1991.

### **Ovide**

- *Amores – Arte de amar – Sobre la cosmética del rostro femenino – Remedios contra el amor*, traduction de CRISTÓBAL LÓPEZ V., Madrid, Gredos, 1989.
- *Fastos*, traduction de SEGURA RAMOS B., Madrid, Gredos, 2001.
- *Tristes – Pónticas*, traduction de GONZÁLEZ VÁZQUEZ J., Madrid, Gredos, 1992.

## Plaute

- *Comedias I. Anfitríon – La comedia de los asnos – La comedia de la olla – Las dos Báquides – Los cautivos – Cásina*, traduction de GONZÁLEZ-HABA M., Madrid, Gredos, 1992.
- *Comedias II. La comedia de la arquilla – Gorgojo – Epídico – Los dos menecmos – El mercader – El militar fanfarrón – La comedia del fantasma – El persa*, traduction de GONZÁLEZ-HABA M., Madrid, Gredos, 1996.

## Pline l'Ancien

- *Historia Natural. Libros III-VI*, traduction de FONTÁN A., GARCÍA ARRIBAS I., DEL BARRIO E., ARRIBAS M.L., Madrid, Gredos, 1998.
- *Historia Natural. Libros XII-XVI*, traduction de MANZANERO CANO F., GARCÍA ARRIBAS I., ARRIBAS HERNÁEZ M.L., MOURE CASAS A.M., SANCHO BERMEJO J.L., Madrid, Gredos, 2010.
- *Natural History. Books 33-35*, traduction de RACKHAM H., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1952.
- *Natural History. Books 36-37*, traduction de EICHHOLZ D.E., Loeb Classical Library, Cambridge, MA, 1962.

## Pline le Jeune

- *Cartas*, traduction de GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., Madrid, Gredos, 2005.

## Plutarque

- *Vidas Paralelas I. Teseo-Rómulo Licurgo-Numa*, traduction de PÉREZ JIMÉNEZ A., Madrid, Gredos, 1985.
- *Vidas Paralelas II. Solón-Publícola Temístocles-Camilo Pericles-Fabio Máximo*, traduction de PÉREZ JIMÉNEZ A., Madrid, Gredos, 2008.
- *Vidas Paralelas III. Coriolano-Alcibíades Paulo Emilio-Timoleón Pelópidas-Marcelo*, traduction de PÉREZ JIMÉNEZ A., ORTIZ P., Madrid, Gredos, 2006.
- *Vidas Paralelas IV. Aristides-Catón Filopemén-Flaminio Pirro-Mario*, traduction de GUZMÁN HERMIDA J.M., MARTÍNEZ GARCÍA O., Madrid, Gredos, 2007.
- *Vidas Paralelas V. Lisandro-Sila Cimón-Lúculo Nicias-Craso*, traduction de CANO CUENCA J., HERNÁNDEZ DE LA FUENTE D., LEDESMA A., Madrid, Gredos, 2007.
- *Vidas Paralelas VI. Alejandro – César Agesilao – Pompeyo Sertorio – Éumenes*, traduction de BERGUA CAVERO J., BUENO MORILLO S., GUZMÁN HERMIDA J.M., Madrid, Gredos, 2007.
- *Vidas Paralelas VII. Demetrio-Antonio Dión-Bruto Arato-Artajerjes-Galba-Otón*, traduction de SÁNCHEZ HERNÁNDEZ J.P., GONZÁLEZ GONZÁLEZ M., Madrid, Gredos, 2009.
- *Vidas Paralelas VIII. Foción – Catón el Joven Demóstenes – Cicerón Agis – Cleómenes Tiberio – Cayo Graco*, traduction de ALCALDE MARTÍN C., GONZÁLEZ GONZÁLEZ M., Madrid, Gredos, 2010.
- *Vies XI. Agis-Cléomène – Les Gracques*, édition et traduction de FLACELIERE R., CHAMBRY É., Paris, Les belles lettres, 1976.
- *Vies XIII. Démétrios – Antoine*, édition et traduction de FLACELIERE R., CHAMBRY É., Paris, Les belles lettres, 1977.

## Polybe

- *Historias. Libros I-IV*, traduction de BALASCH RECORT M., Madrid, Gredos, 1981.
- *Historias. Libros V-XV*, traduction de BALASCH RECORT M., Madrid, Gredos, 1981.
- *Historias. Libros XVI-XXXIX*, traduction de BALASCH RECORT M., Madrid, Gredos, 1983.

- *Histoires. Livre II*, édition et traduction de PEDECH P., Paris, Les belles lettres, 1970.

### **Quintilien**

- *Institution Oratoire I*, édition et traduction de COUSIN J., Paris, Les belles lettres, 1975.

### **Salluste**

- *Conjuración de Catilina – Guerra de Jugurta – Fragmentos de las « Historias » – Cartas a César – Inectiva contra Cicerón – Inectiva contra Salustio*, traduction de SEGURA RAMOS B., Madrid, Gredos, 1997.

### **Sénèque**

- *Diálogos. Consolaciones a Marcia, a su madre Helvia y a Polibio. Apocolocintosis*, traduction de MARINE ISIDRO J., Madrid, Gredos, 1996.
- *Diálogos. Sobre la providencia – Sobre la firmeza del sabio – Sobre la ira – Sobre la vida feliz – Sobre el ocio – Sobre la tranquilidad del espíritu – Sobre la brevedad de la vida*, traduction de MARINÉ ISIDRO J., Madrid, Gredos, 2008.
- *De la clémence*, édition et traduction de PRECHAC F., Paris, Les belles lettres, 1967.
- *Des Bienfaits II. Livres V-VII*, édition et traduction de PRECHAC F., Paris, Les belles lettres, 2002.

### **Strabon**

- *Geografía. Libros III-IV*, traduction de MEANA M.J., PIÑERO F., Madrid, Gredos, 1992.
- *Geografía. Libros XI-XIV*, traduction de DE HOZ GARCÍA-BELLIDO M.P., Madrid, Gredos, 2003.
- *Geografía. Libros XV-XVII*, traduction de GARCÍA ALONSO J.L., DE HOZ GARCÍA-BELLIDO M.P., TORALLAS TOVAR S., Madrid, Gredos, 2015.

### **Suétone**

- *Vidas de los doce césares I*, traduction de AGUDO CUBAS R.M., Madrid, Gredos, 1992.
- *Vidas de los doce césares II*, traduction de AGUDO CUBAS R.M., Madrid, Gredos, 1992.

### **Tacite**

- *Agrícola – Germania – Diálogo sobre los oradores*, traduction de REQUEJO J.M., Madrid, Gredos, 1981.
- *Anales. Libros I-VI*, traduction de MORALEJO J.L., Madrid, Gredos, 1979.
- *Anales. Libros XI-XVI*, traduction de MORALEJO J.L., Madrid, Gredos, 1980.
- *Historias. Libros I-II*, traduction de RAMIREZ DE VERGER A., Madrid, Gredos, 2012.
- *Annales. Livres XIII-XVI*, édition et traduction de WUILLEUMIER P., Paris, Les belles lettres, 1978.

### **Tite-Live**

- *Historia de Roma desde su fundación. Libros I-III*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1990.
- *Historia de Roma desde su fundación. Libros IV-VII*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1990.
- *Historia de Roma desde su fundación. Libros XXI-XXV*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1993.
- *Historia de Roma desde su fundación. Libros XXVI-XXX*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1993.
- *Historia de Roma desde su fundación. Libros XXXI-XXXV*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1993.

- *Historia de Roma desde su fundación. Libros XXXVI-XL*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 1993.
- *Historia de Roma desde su fundación. Libros XLI-XLV*, traduction de VILLAR VIDAL J.A., Madrid, Gredos, 2008.
- *Histoire Romaine Tome I. Livre I*, édition de BAYET J, traduction de BAILLET G., Paris, Les belles lettres, 1982.
- *Histoire Romaine Tome XIV. Livre XXIV*, édition de et traduction de JAL P., Paris, Les belles lettres, 1990.

### **Valère Maxime**

- *Hechos y dichos memorables. Libros I-VI*, traduction de LÓPEZ MOREDA S., HARTO TRUJILLO M.L., VILLALBA ÁLVAREZ J., Madrid, Gredos, 2003.
- *Hechos y dichos memorables. Libros VII-IX. Epítomes*, traduction de LÓPEZ MOREDA S., HARTO TRUJILLO M.L., VILLALBA ÁLVAREZ J., Madrid, Gredos, 2003.

### **Varron**

- *La lengua latina. Libros V-VI*, traduction de HERNÁNDEZ MIGUEL L.A., Madrid, Gredos, 1998.

### **Virgile**

- *Eneida*, traduction de DE ECHAVE-SUSTAETA J., Madrid, Gredos, 1992.
- *Énéide. Livres IX-XII*, édition et traduction de PERRET J., Paris, Les belles lettres, 1987.

### **Collections de sources épigraphiques**

*AE* : *L'Année Épigraphique*, Paris, 1888-

*BE* : *Bulletin épigraphique*, REG, Paris, 1888-

*BCH* : *Bulletin de correspondance hellénique*, BEFAR, DUMONT A. (éd.), 1877-

*CIL* : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, MOMMSEN T. (éd.), Berlin, 1863-

*CIRB* : *Corpus Inscriptionum Regni Bosporani*, STRUVE V. (éd.), Moscou, 1965-

*IG* : *Inscriptiones Graecae*, FRAENKEL M. (éd.), 1902.

*IGRR* : *Inscriptiones Graeci ad res Romanas pertinentes*

*IK* : *Inchriften griechischer Städte aus Kleinasien*, ENGELMANN H. (éd.), Bonn, 1972-

*ILS* : *Inscriptiones Latinae Selectae*, DESSAU H. (éd.), Berlin, 1892-1916.

*R.G.* : *Res Gestae Divi Augusti. Hauts faits du Divin Auguste*, édition et traduction de SCHEID J., Paris, Les belles lettres, 2007.

*SEG* : *Supplementum Epigraphicum Graecum*, HONDIUS J.J.E. (éd.), Amsterdam, 1923-

*SIG<sup>3</sup>* : *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, DITTENBERGER W. (éd.), Leipzig, 1915-1924.

GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., *Corpus de Inscripciones Latinas de Andalucía*. Séville, 1996.

MOMMSEN T., *Ephemeris Epigraphica. Corporis Inscriptionum Latinarum Supplementum*, 1872.

PUGLIESE CARRATELLI R., *ASAA*, 45-46, 1969, p. 445-453.

REYNOLDS J., *Aphrodisias and Rome. Documents from the excavation of the theatre at Aphrodisias conducted by Professor Kenan T. Erim, together with some related texts*, Londres, 1982.

RODRÍGUEZ ALMEIDA E., *Forma Urbis Marmorea. Aggiornamento Generale 1980*, Rome, 1981.

SOKOLOWSKI F., *GRBS*, 13, 2, 1972, p. 173-175.

### **Collections de sources papyrologiques**

P. Oxy : *Oxyrhyncus Papyri*, GRENFELL B.P., HUNT A.S. (éds.), Londres, 1898-1924.

## B. Études modernes

Les abréviations des périodiques sont celles de l'*Année Philologique*.

ACHARD G., « *Bellum iustum, bellum sceleratum* sous les Rois et sous la République », *BSLat*, 24, 1994, p. 474-486.

ADAM R., « Valerius Antias et la fin de Scipion l'Africain », *REL*, 58, 1980, p. 90-99.

ADAMS J.N., « Female speech in Latin comedy », *Antichthon*, 8, 1984, p. 43-77.

–, « Neglected evidence for female speech in Latin », *CQ*, 55, 2, 2005, p. 582-596.

ADLER E., « Cassius Dio's Livia and the Conspiracy of Cinna Magnus », *GRBS*, 2011, 51, p. 133-154.

ADRIANI M., « *Traditio romana e culto della Fides* », *StudRom*, 4, 1956, p. 381-389.

AGATI MADEIRA E.M., « La *lex Oppia* et la condition juridique de la femme dans la Rome républicaine », *RIDA*, 51, 2004, p. 87-99.

AGER S., « The Rise and Fall of a Neutral Diplomat », *Historia*, 40, 1991, p. 10-41.

–, « Why War ? Some views on International Arbitration in Ancient Greece », *EMC*, 37, 12, 1993, p. 1-13

–, *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley, 1996.

–, « Roman Perspectives on Greek Diplomacy » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde et Boston, 2009, p. 15-45.

AGGESTAM K., TOWNS A.E. (éds.), *Gendering diplomacy and international negotiation*, Londres, 2018.

AGUADO GARCIA P., *Julia Domna. La emperatriz romana*, Madrid, 2010.

AGUILAR R.M., « La mujer, el amor y el matrimonio en la obra de Plutarco », *Faventia*, 12, 1990, p. 307-325.

AKAR PH., *Concordia. Un idéal de la classe dirigeante romaine à la fin de la République*, Paris, 2013.

–, « La concordia des frères aux deux derniers siècles de la République romaine », *Latomus*, 74, 1, 2015, p. 73-94.

ALBANESE B., « *Res repetere e bellum indicere* nel rito feziale (Liv. 1,32,5-14) », *ASGP*, 46, 2000, p. 5-47.

ALLARD J.-N., MONTLAHUC P., « La construction genrée des émotions dans les mondes grec et romain », *Clio*, 47, 2018, p. 23-43.

ALEXANDRIDIS A., « The Other Side of the Coin : The Women of the Flavian Imperial Family » dans KRAMER N., REITZ C. (éds.), *Tradition und Erneuerung : Mediale Strategien in der Zeit der Flavii*, Berlin et New York, 2010, p. 191-237.

ALGANZA ROLDÁN M., « La mujer en la historiografía griega helenística : Polibio, mujeres e historia viril » dans LÓPEZ LÓPEZ A., MÁRTINEZ LÓPEZ C., POCIÑA PÉREZ A. (éd.), *La mujer en el mundo Mediterráneo Antiguo*, Grenade, 1990, p. 53-72.



ALONSO V., « War, Peace and International Law in Ancient Greece » dans RAAFLAUB K.A. (éd.), *War and peace in the Ancient World*, New York, 2007, p. 206-225.

ÁLVAREZ PÉREZ-SOSTOA D., « Suicidio versus rendición en la República romana » dans TORREGARAY E., LANZ J. (éds.), *Algunas sombras en la diplomacia romana*, Vitoria-Gasteiz, 2021, p. 85-105.

ANDERSON M.S., *The Rise of Modern Diplomacy, 1450-1919*, New York, 1993.

ARIETI J.A., « Rape and Livy's view of Roman history » dans DEACY S., PIERCE K.F. (éds.), *Rape in Antiquity : Sexual Violence in the Greek and Roman World*, Londres et Swansea, 1997, p. 209-231.

ARNAUD P., « Les guerres parthiques de Gabinius et de Crassus et la politique occidentale des Parthes Arsacides entre 70 et 53 av. J.-C. » dans DABROWA E. (éd.), *Ancient Iran and the Mediterranean World*, Cracovie, 1998, p. 13-34.

ARON R., *Paix et guerre entre les nations*, Paris, 2004 (1<sup>re</sup> éd. 1962).

ASTOLFI R., *La lex Iulia et Papia*, Padoue, 1970.

AULIARD C., « Les Fétiaux, un collège religieux au service du droit sacré international ou de la politique extérieure romaine ? » dans MACTOUX M.-M., GENY E., *Mélanges Pierre Lévêque. Tome 6 : Religion*, Besançon, 1992, p. 1-16.

–, « La spécificité des premiers contacts diplomatiques de Rome avec les monarchies hellénistiques avant la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les relations internationales : actes du Colloque de Strasbourg, 15-17 juin 1993*, Paris, 1995, p. 433-452.

–, « Les *deditiones* entre capitulations et négociations » dans GARRIDO-HORY M., GONZALEZ A. (éds.), *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel-Lévêque*, IV, Besançon, 2005, p. 255-270.

–, *La diplomatie romaine, l'autre instrument de la conquête. De la fondation à la fin des guerres samnites (753-290 av. J.-C.)*, Rennes, 2006a.

–, « Les magistrats et les *deditiones* aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, entre guerre et diplomatie » dans CAIRE E., PITTIA S. (dir.), *Guerre et diplomatie romaines, IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Pour un réexamen des sources*, Aix-en-Provence, 2006b, p. 139-156.

AYMARD A., « Polybe, Scipion l'Africain et le titre de roi », *RdN.*, 36, 1954, p. 121-128.

BADIAN E., *Foreign Clientelae (264-70 B.C.)*, Oxford, 1958.

–, *Roman imperialism in the late Republic*, Ithaca, 1968.

–, « Notes on Some documents from Aphrodisias concerning Octavian », *GRBS*, 25, 1984, p. 157-170.

BADIE B., *La Diplomatie et l'Intrus. L'entrée des sociétés dans l'arène internationale*, Paris, 2008.

BAJRIC A., « Ilirska vladarica Teuta i Iliri u Polibijevom odlomku o rimskom poslanstvu u Iliriji », *VAMZ*, 3, 46, 2013, p. 29-56.

BALKE F., « The Image of Lucretia : On the Creation of Republican Charisma in Livy », *New German Critique*, 114, 2011, p. 35-50.

BALLESTEROS PASTOR L., *Mitrídates Eupator, rey del Ponto*, Grenade, 1995.

BALMACEDA C., *Virtus Romana. Politics and Morality in the Roman Historians*, Chapel Hill, 2017.

- BALZACQ T., CHARILLON F., RAMEL F. (dir.), *Manuel de diplomatie*, Paris, 2018.
- BARDON H., « Rome et l'impudeur », *Latomus*, 24, 3, 1965, p. 495-518.
- BARNARD S., « Cornelia and the Women of her Family », *Latomus*, 49, 1990, p. 383-392.
- BARNES T.D., « The Composition of Cassius Dio's *Roman history* », *Phoenix*, 38, 1984, p. 240-255.
- BARONOWSKI D.W., « The *Formula Togatorum* », *Historia*, 33, 1984, p. 248-252.
- , « *Sub Umbra Foederis Aequi* », *Phoenix*, 44, 1990, p. 345-369.
- BARRETT A., *Livia. First lady of imperial Rome*, New Haven, 2002.
- , « Vespasian's Wife », *Latomus*, 64, 2, 2005, p. 385-396.
- BAUGHMAN K.E., « Poppaea Sabina, Jewish Sympathies, and the Fire of Rome », *Women in Judaism : A Multidisciplinary Journal*, 11, 2, 2014, p. 1-18.
- BAUMAN R.A., *Women and Politics in Ancient Rome*, Londres et New York, 1992.
- , « The Rape of Lucretia, *Quod metus causa* and the Criminal Law », *Latomus*, 52, 1993, p. 550-566.
- BAYET J., « Le rite du fécial et le cornouiller magique », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 52, 1935, p. 29-76.
- BEARD M., « Ciceronian correspondences : making a book out of letters » dans WISEMAN T.P. (éd.), *Classics in progress. Essays on ancient Greece and Rome*, Oxford, 2002, p. 103-144.
- BECKER A., « De Gallia Placidia à Amalasonthe, des femmes dans la diplomatie romano-barbare en Occident ? », *RH*, 647, 2008, p. 507-543.
- , « L'inviolabilité de l'ambassadeur et le *ius gentium* dans une diplomatie romaine en mutation (V<sup>e</sup> siècle) » dans DROCOURT N., SCHNAKENBOURG E. (éds.), *Thémis en Diplomatie. Droit et arguments juridiques dans les relations internationales de l'Antiquité tardive à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, 2016, p. 193-208.
- , « Théodora. De la femme de l'empereur à la conseillère du prince », *DHA*, 17, 2017, p. 387-401.
- BEDERMAN D., *International Law in Antiquity*, Cambridge, 2001.
- BELLISSIME M., « Fiction et rhétorique dans les prosopopées de l'*Histoire romaine* : les marges de liberté de l'historien » dans FROMENTIN V., BERTRAND E., COLTELLONI-TRANNOY M., MOLIN M., URSO G. (éds.), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, Bordeaux, 2016, p. 363-378.
- BENEDETTI L., *Glandes Perusinae. Revisione e aggiornamenti*, Rome, 2012.
- BENNETT J., *Trajan : Optimus Princeps*, Londres, 1997.
- BERCOVITCH J., « International Mediation », *Journal of Peace Research*, 28, 1, 1991, p. 3-6.
- BERENGER A., « Ambassades et ambassadeurs à Rome aux derniers siècles de la République » dans LE BOHEC Y. (éd.), *État et société aux deux derniers siècles de la République romaine. Hommage à François Hinard*, Paris, 2010, p. 65-76.
- , « Les relations du gouverneur avec les notables provinciaux : cérémonial et sociabilité » dans BARRANDON N., KIRBIHLER F. (dir.), *Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine*, Rennes, 2011, p. 171-187.
- , *Le métier de gouverneur dans l'empire romain. De César à Dioclétien*, Paris, 2014.
- BERG R., « Wearing Wealth. *Mundus muliebris* and *Ornatus* as Status Markers for Women in Imperial Rome » dans BERG R., HALIKKA R., RAITIS P., VUOLANTO V. (éds.), *Women, Wealth and Power in the Roman Empire*, Rome, 2002, p. 15-73.

- BERLIN A.M., OVERMAN J.A. (éd.), *The First Jewish Revolt. Archaeology, History and Ideology*, Oxford, 2002.
- BERNARDINI A., FILENI M.G. (éds.), *Tipologie e modalità della mediazione nella Grecia antica : le fonti letterarie*, Pise et Rome, 2017.
- BERRENDONNER C., « Les raisons du plus fort : la reconstruction par l'historiographie antique des liens entre la guerre de Pyrrhus et la première guerre punique », *Pallas*, 79, 2009, p. 249-266.
- BERRIDGE G.R., *Diplomacy. Theory and Practice*, Londres, 2010 (1<sup>re</sup> éd. 1995).
- , *The Diplomacy of Ancient Greece. A short Introduction*, Genève, 2018.
- BERRIDGE G.R., KEENS-SOPER M., OTTE T.G., *Diplomatic Theory from Machiavelli to Kissinger*, Basingstoke, 2001.
- BERTHOLD R.M., *Rhodes in the Hellenistic Age*, Cornell, 1984.
- BERTOLAZZI R., « The depiction of Livia and Julia Domna by Cassius Dio », *AAntHung*, 55, 2015, p. 413-432.
- BIELMAN A., *Femmes en public dans le monde hellénistique*, Paris, 2002.
- , « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », *Pallas*, 62, 2003, p. 41-64.
- , « Stéréotypes et réalités du pouvoir politique féminin : la guerre civile en Égypte entre 132 et 124 av. J.-C. », *EuGeStA*, 7, 2017, p. 84-114.
- BIELMAN SANCHEZ A., « L'éternité des femmes actives. Réflexions sur quelques monuments funéraires féminins de la Grèce hellénistique et impériale » dans BERTHOLET F., BIELMAN SANCHEZ A., FREI-STOLBA R. (éds.), *Égypte – Grèce – Rome. Les différents visages des femmes antiques. Travaux et colloques du séminaire d'épigraphie grecque et latine de l'IASA 2002-2006*, Berne, 2008, p. 147-196.
- , « Quand des reines transgressent les normes, créent-elles l'ordre ou le désordre ? », *Lectora*, 18, 2012, p. 51-70.
- BIELMAN SANCHEZ A., LENZO G., *Inventer le pouvoir féminin : Cléopâtre I et Cléopâtre II, reines d'Égypte au II<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Berne, 2015.
- , « Deux femmes de pouvoir chez les Lagides : Cléopâtre I et Cléopâtre II (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) » dans BIELMAN SANCHEZ A., COGITORE I., KOLB A. (dir.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome. III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.*, Grenoble, 2016, p. 157-174.
- , « Comment identifier des appuis discrets ? L'entourage des reines Cléopâtre I et Cléopâtre II (180-115 av. J.-C.) », *DHA*, supplément 17, 2017, p. 405-421.
- BILDE P., « The causes of the Jewish War according to Josephus », *JSJ*, 10, 2, 1979, p. 179-202.
- , *Flavius Josephus between Jerusalem and Rome : his Life, his Works and their Importance*, Sheffield, 1998.
- BLAIVE F., « L'inviolabilité des ambassadeurs dans le monde indo-européen », *Ollodagos*, 19, 2, 2005, p. 241-249.
- BLUNTSCHLI J.K., *Das moderne Völkerrecht der zivilisirten Staaten als Rechtsbuch dargestellt*, Nördlingen, 1868.
- BOATWRIGHT M.T., *Hadrian and the City of Rome*, Princeton, 1987.
- , « The Imperial Women of the Early Second Century A.C. », *AJPh*, 112, 4, 1991, p. 513-540.
- , « Matidia the Younger », *EMC*, 36, 11, 1992, p. 19-32.
- , « Public architecture in Rome and the year AD 96 », *AJAH*, 15, 1, 2000, p. 67-90.

- , « Faustina the Younger, *Mater Castrorum* » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., BIANCHI O. (éds.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Études avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000-2002*, Berne, 2003, p. 249-268.
- , « Women and Gender in the Roman Forum », *TAPhA*, 141, 1, 2011, p. 105-141.
- , *Imperial Women of Rome : Power, Gender, Context*, Oxford, 2021.
- BOCCACCINI G., « History of Judaism : Its Periods in Antiquity » dans NEUSNER J. (éd.), *Judaism in Late Antiquity. II. Historical Syntheses*, Leyde, 1994, p. 285-308.
- BOLLMANN B., « La distribuzione delle *scholae* delle corporazioni a Roma » dans *La Rome impériale : démographie et logistique*, *CEFR*, 230, Rome, 1997, p. 209-225.
- BOND H.K., « Josephus on Herod's Domestic Intrigue in the *Jewish War* », *JSJ*, 43, 2012, p. 295-314.
- BONJOUR M., « Les personnages féminins et la terre natale dans l'épisode de Coriolan (Liv., 2.40) », *REL*, 53, 1975, p. 157-181.
- BONNEFOND-COUDRY M., *Le Sénat de la République romaine de la guerre d'Hannibal à Auguste : pratiques délibératives et prise de décision*, *BEFAR*, 273, 1989, p. 280-333.
- BOUCHE-LECLERCQ A., « Les lois démographiques d'Auguste », *RH*, 57, 1895, p. 241-292.
- BOYD M.J., « The Porticoes of Metellus and Octavia and Their Two Temples », *PBSR*, 21, 1953, p. 152-159.
- BOWMAN D., « The *Formula Sociorum* in the Second and First Centuries BC », *CJ*, 85, 4, 1990, p. 330-336 .
- BOYANCE P., « Les Romains, peuple de la *fides* », *BAGB*, 23, 1964, p. 419-435.
- , *Études sur la religion romaine*, *CEFR*, 11, 1972.
- BRADLEY K., *Discovering the Roman Family. Studies in Roman Social History*, Oxford, 1991.
- BRÄNNSTEDT L., *Femina princeps. Livia's position in the Roman state*, Lund, 2016.
- BRAUND D.C., *Rome and the Friendly King : The Character of Client Kingship*, Londres, 1984.
- BRENNAN T.C., « Perceptions of Women's Power in the Late Republic : Terentia, Fulvia, and the Generation of 63 BCE » dans JAMES S.L., DILLON S. (éds.), *A Companion to Women in the Ancient World*, Hoboken, 2012, p. 354-366.
- BRIGHTON M.A., « Flavian Judea » dans ZISSOS A. (éd.), *A Companion to the Flavian Age of Imperial Rome*, Oxford, 2016, p. 239-254.
- BROUGHTON T.R.S., « Mistreatment of Foreign Legates and the Fetial Priests : Three Roman Cases », *Phoenix*, 41, 1987, p. 50-62.
- BROWN R., « Livy's Sabine Women and the Ideal of Concordia », *TAPhA*, 125, 1995, p. 291-319.
- BRUNT P.A., *Social Conflicts in the Roman Republic*, Londres, 1971.
- , « Augustus et la *respublica* » dans HEUSS A. (éd.), *La rivoluzione romana : inchiesta tra gli antichisti*, Naples, 1982a, p. 236-244.
- , « *Novilitas* and *novitas* », *JRS*, 72, 1982b, p. 1-17.
- , « Clientela » dans BRUNT P.A., *The Fall of the Roman Republic and related Essays*, Oxford, 1988, p. 382-442.
- BUCHER G.S., « The Origins, Program, and Composition of Appian's Roman History », *TAPhA*, 130, 2000, p. 411-458.
- BUONO-CORE R., « Diplomacia y monarquía : Rómulo y Numa », *Revista de estudios histórico-jurídicos*, 35, 2015, p. 111-130.

BUONOPANE A., « *Terenzia, una matrona in domo et in re publica agens* » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 51-64.

BURCKHARDT L., « The Political Elite of the Roman Republic : Comments on Recent Discussion of the Concepts *Nobilitas* and *Homo Novus* », *Historia*, 39, 1990, p. 77-99.

BURTON P.J. « Ancient International Law, the Aetolian League, and the Ritual of Surrender during the Roman Republic : A Constructivist View », *The International History Review*, 31, 2, 2009, p. 237-252.

–, *Friendship and Empire. Diplomacy and Imperialism in the Middle Republic (353-146 BC)*, Cambridge, 2011.

–, *Roman Imperialism*, Boston, 2019.

BUSZARD B., « The Speech of Greek and Roman Women in Plutarch's *Lives* », *CPh*, 105, 1, 2010, p. 83-115.

CALHOUN C.G., « Lucretia, Savior, and Scapegoat : The Dynamics of Sacrifice in Livy, 1.57-59 », *Helios*, 24, 2, 1997, p. 151-169.

CANALI DE ROSSI F., *Le ambascerie dal mondo greco a Roma in età Republican*, Rome, 1997.

CANDAU MORÓN J.M., « Polibio como historiador helenístico : su actitud frente a la historiografía contemporánea » dans SANTOS J., TORREGARAY E. (éds.), *Polibio y la Península Iberica*, Vitoria-Gasteiz, 2005, p. 51-67.

CANEVA S., « La face cachée des intrigues de cour. Prolégomènes à une étude du rôle des femmes royales dans les royaumes hellénistiques » dans BOEHRINGER S., SEBILLOTTE CUCHET V. (dir.), *Des femmes en action. L'individu et la fonction en Grèce antique*, Paris et Athènes, 2013, p. 133-151.

CANTARELLA E., *L'ambiguo malanno. Condizione e immagine della donna nell'antichità greca e romana*, Rome, 1981.

CANTÓ LLORCA J., « La voz de Lavinia », *EClás*, 3, 2016, p. 35-54.

–, « Otras mujeres de la *Eneida* » dans DE LA VILLA J., FALQUE REY E., GONZÁLES CASTRO J.F., MUÑOZ JIMÉNEZ M.J. (éds.), *Conuentus Classicorum : temas y formas del Mundo Clásico*, I, Madrid, 2017, p. 777-784.

CARANDINI A., *Le case del potere nell'antica Roma*, Bari, 2014.

CARCOPINO J., *Points de vue sur l'impérialisme romain*, Paris, 1934.

–, *Les Étapes de l'impérialisme romain*, Paris, 1961.

CARNEY E., « Olympias », *AncSoc*, 18, 1987, p. 35-62.

–, « Eponymous women : royal women and city names », *AHB*, 2, 1988, p. 134-142.

–, « Foreign Influence and the Changing Role of Royal Macedonian Women », *Ancient Macedonia*, 5, 1, 1993, p. 313-323.

–, « Women and *Basileia* : Legitimacy and Female Political Action in Macedonia », *CJ*, 90, 4, 1995, p. 367-391.

–, « Alexander and Persian Women », *AJPh*, 117, 1996, p. 563-583.

–, « Women in Alexander's Court » dans ROISMAN J. (éd.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leyde et Boston, 2003, p. 227-252.

–, *Olympias : Mother of Alexander the Great*, Oxford, 2006.

- , « Being royal and female in the early Hellenistic period » dans ERSKINE A., LLEWELLYN JONES L. (éds.), *Creating a Hellenistic World*, Swansea, 2010, p. 195-220.
- CASAMAYOR MANCISIDOR S., « La vejez femenina en perspectiva histórica : las *vetulae* de la antigua Roma », *Ámbitos : revista de estudios de ciencias sociales y humanidades*, 38, 2017, p. 65-72.
- , « Vejez y sexualidad femenina en la antigua Roma : un acercamiento desde la literatura », *Journal of Feminist, Gender and Women Studies*, 4, 2016, p. 1-9.
- , *La vejez femenina en la antigua Roma : cuerpos, roles y sentimientos*, Oviedo, 2020.
- , « *You Owe Me* : Affections and Duties between Elderly Mothers and their Adult Children in Ancient Rome », *Gender a výzkum / Gender and Research*, 22, 1, 2021, p. 108-126.
- CASTIGNANI H., « L'Impérialisme défensif existe-t-il ? Sur la théorie romaine de la guerre juste et sa postérité. », *Raisons politiques*, 45, 2012, p. 35-57.
- CENERINI F., *La donna romana*, Bologne, 2009.
- CENTLIVERS CHALLET C.-E., *Like Man, Like Woman : Roman women, gender qualities and conjugal relationships at the turn of the first century*, Oxford, 2013.
- CERDAS FALLAS M., « Algunos rasgos del habla femenina en la *Cistellaria* de Plauto », *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, 46, 2020, p. 83-98.
- CHAMPION C., « Empire by Invitation : Greek Political Strategies and Roman Imperial Interventions in the Second Century BCE », *TAPhA*, 137, 2007, p. 255-275.
- CHAPLIN J.D., *Livy's exemplary history*, Oxford, 2000.
- , « Livy's use of *exempla* » dans MINEO B. (éd.), *A companion to Livy*, Oxford, 2014, p. 102-113.
- CHARMAINE G., « Julia Domna's Building Patronage, Imperial Family Roles and the Severan Revival of Moral Legislation », *Historia*, 53, 2004, p. 61-72.
- CHASTAGNOL A., *Le Sénat romain à l'époque impériale*, Paris, 1992.
- CHATELARD A., « Minorité juridique et citoyenneté des femmes dans la Rome républicaine », *Clio*, 43, 2016, p. 23-46.
- CHAUSSON F., « Domitia Longina. Considérations d'un destin impérial », *JS*, 1, 2003, p. 101-129.
- CHIRANKY G., « Rome and Cotys, Two Problems », *Athenaeum*, 60, 1982, p. 461-481.
- CICCOTTI E., *Donne e politica negli ultimi anni della Repubblica romana*, Milan, 1895.
- CID LÓPEZ R., « Livia versus *diva Augusta*. La mujer del príncipe y el culto imperial », *Arys*, 1, 1998, p. 139-155.
- , « La maternidad y la figura de la madre en la Roma antigua » dans BLANCO GARCÍA A.I., DOMENECH DELGADO B.L., LÓPEZ RODRÍGUEZ M.S., MARCOS SANTIAGO M.R., *Nuevas visiones de la maternidad*, León, 2002, p. 11-50.
- , « Mujeres y actividades políticas en la República. Las matronas rebeldes y sus antecesoras en la Roma antigua » dans DOMÍNGUEZ ARRANZ M.A. (coord.), *Mujeres en la antigüedad clásica : género, poder y conflicto*, Saragosse, 2010, p. 125-152.
- , « Mujeres y Acción política en la Antigua Roma. Lecturas de Ettore Ciccotti, un socialista en la Europa del siglo XIX », *Veleia*, 37, 2020, p. 235-252.
- CLAASSEN J.-M., « Documents of a Crumbling Marriage : The Case of Cicero and Terentia », *Phoenix*, 50, 1996, p. 208-232.
- , « The Familiar Other : The pivotal role of women in Livy's narrative of political development in early Rome », *AClass*, 41, 1998, p. 71-103.

- CLARKE J.R., *The houses of Roman Italy, 100 BC – AD 250. Ritual, space, and decoration*, Berkeley et Los Angeles et Londres, 1991.
- CLUETT R.G., « Roman Women and Triumviral Politics, 43-37 BC », *EMC*, 42, 17, 1998, p. 67-84.
- COARELLI F., « La statue de Cornélie, mère des Gracques et la crise politique à Rome au temps de Saturninus » dans ZEHACKER H., *Le dernier siècle de la république romaine et l'époque augustéenne*, Strasbourg, 1978, p. 13-28.
- COGITORE I., « Flavius Josèphe et le rôle des femmes en politique, de Cleopatre à Antonia » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 323-337.
- COHEN R., « Reflections on the New Global Diplomacy : Statecraft 2 500 BC to 2 000 AD » dans MELISSEN J. (éd.), *Innovation in Diplomatic Practice*, New York, 1999, p. 1-18.
- , « The Great Tradition : The Spread of Diplomacy in the Ancient World », *Diplomacy & Statecraft*, 12, 1, 2001, p. 23-38.
- COHEN S., « Les États face aux nouveaux acteurs », *Politique internationale*, 107, 2005, p. 409-424.
- COLLINS A.W., « The Palace Revolution : The Assassination of Domitian and the Accession of Nerva », *Phoenix*, 63, 2009, p. 73-106.
- COOPER A.F., HEINE J., THAKUR R., « Introduction : The Challenges of 21<sup>st</sup> Century Diplomacy » dans COOPER A., HEINE J., THAKUR R. (éds.), *The Oxford Handbook of Modern Diplomacy*, Oxford, 2013, p. 16-17.
- CORBIER M., « À propos de la *Tabula Siarensis* : le Sénat, Germanicus et la *domus Augusta* » dans GONZALEZ FERNANDEZ J. (éd.), *Roma y las provincias. Realidad administrativa e ideología imperial*, Madrid, 1994, p. 39-86.
- , « Pyrrhus en Italie, réflexion sur les contradictions des sources », *Pallas*, 79, 2009, p. 221-231.
- CORNWELL H., *Pax and the Politics of Peace : Republic to Principate*, Oxford, 2017, p. 121-153.
- , « A framework of negotiation and reconciliation in the triumviral period » dans PINA POLO F. (éd.), *The Triumviral Period. Civil War, Political Crisis and Socioeconomic Transformations*, Saragosse, 2020, p. 149-170.
- COSKUN A., MCAULEY A. (éds.), *Seleukid Royal Women : Creation, Representation and Distortion of Hellenistic Queenship in the Seleukid Empire*, Stuttgart, 2016.
- COUDRY M., « Contrôle et traitement des ambassadeurs étrangers sous la République romaine » dans MOATTI C., *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'Époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, 2004, p. 529-565.
- CRAWFORD M., « Greek intellectuals and the Roman aristocracy in the first century BC » dans GARNSEY P.D.A., WHITTAKER C.R. (éds.), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978, p. 193-207.
- CROOK J.A., LINTOTT A., RAWSON E. (éds.), *The Cambridge Ancient History. IX : The Last Age of the Roman Republic, 146-43 B.C.*, Cambridge, 1992
- CSILLAG P., *The Augustan Laws on Family Relations*, Budapest, 1976
- CULHAM P., « The *Lex Oppia* », *Latomus*, 41, 1982, p. 786-793.
- CURRAN J.R., « The Jewish War : Some Neglected Regional Factors », *CW*, 101, 1, 2007, p. 75-91.

- D'AGOSTINI M., « Representation and agency of royal women in Hellenistic dynastic crises. The case of Berenike and Laodike » dans BIELMAN SANCHEZ A., COGITORE I., KOLB A. (dir.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome. III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.*, Grenoble, 2016, p. 35-60.
- DAVENPORT C., MALLAN C., « Hadrian's Adoption Speech in Cassius Dio's *Roman History* and the Problems of Imperial Succession », *AJPh*, 135, 4, 2014, p. 637-668.
- DE LIBERO L., « *Precibus ac lacrimis* : Tears in Roman Historiographers » dans FOGEN T. (éd.), *Tears in the Graeco-Roman World*, Berlin et New York, 2009, p. 209-234.
- DE OLIVEIRA F., « Suicídio na Roma Antiga », *Matheis*, 3, 1994, p. 65-93.
- DE ROMANIS F., « Gli *Horrea* dell'*Urbe* e le Inondazioni d'Egitto. Segretezza e informazione nell'organizzazione annonaria imperial » dans ANDREAU J., VIRLOUVET C., *L'information et la mer dans le Monde Antique*, *CEFR*, 297, Rome, 2002, p. 279-298.
- DE TRANE G., « *Iustum bellum* et legittima difesa (Caes. B.G. 7,77) », *Rudiae : ricerche sul mondo classico*, 4, 2018, p. 33-54.
- DETTENHOFER M.H., « Zur politischen Rolle der Aristokratinnen zwischen Republik und Prinzipat », *Latomus*, 51, 4, 1992, p. 775-795.
- DEVELIN R., « *Scipio Africanus Imperator* », *Latomus*, 36, 1977, p. 110-113.
- DEVETAK R., GEORGE J., PERCY S. (éds.), *An introduction to international relations*, Cambridge, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 2007).
- DEVIN G., PETITEVILLE F., TORDJMAN S., *L'Assemblée générale des Nations unies*, Paris, 2020.
- DIEZ JORGE M.E., SÁNCHEZ ROMERO M. (éds.), *Género y paz*, Barcelone, 2010.
- DION J., *Les passions dans l'œuvre de Virgile : poétique et philosophie*, Nancy, 1993.
- DIXON S., « A Family Business : Women's Role in Patronage and Politics at Rome 80-44 BC », *Classica et Medievalia*, 34, 1983, p. 91-112.
- , « *Infirmitas sexus* : Womanly weakness in Roman Law », *RHD*, 52, 1984a, p. 343-371.
- , « Family Finances : Tullia and Terentia », *Antichthon*, 18, 1984b, p. 78-101.
- , « Polybius on Roman Women and Property », *AJPh*, 106, 2, 1985a, p. 147-170.
- , « Breaking the Law to do the Right Thing : The Gradual Erosion of the Voconian Law in Ancient Rome », *Adelaide Law Review*, 9, 1985b, p. 519-534.
- , *The Roman Mother*, Londres et New York, 1988.
- , « The Sentimental Ideal of the Roman Family » dans RAWSON B. (éd.), *Marriage, Divorce and Children in Ancient Rome*, Oxford, 1991, p. 99-113.
- , « Exemplary housewife or luxurious slut ? Cultural representations of women in the Roman economy » dans MARSHALL E., MCHARDY F. (éds.), *Women's Influence on Classical Civilization*, Londres, 2004, p. 56-74.
- , *Cornelia. Mother of the Gracchi*, Londres et New York, 2007.
- DODDS J., « The impact of the Roman law of succession and marriage on women's property and independence », *Melbourne University Law Review*, 18, 1992, p. 899-917.
- DOMÍNGUEZ MONEDERO A.J., « El conflicto romano-tarentino y la llamada de Pirro a Italia », *Desperta Ferro : Antigua y medieval*, 42, 2017, p. 60-64.
- DUBOSSON-SBRIGLIONE L., « Veturia : négociatrice et ambassadrice de Rome », *EuGeStA*, 11, 2021, p. 110-130.



- DUBOURDIEU A., « Denys d'Halicarnasse et Lavinium » dans MARTIN P., *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome, Pallas*, 93, Toulouse, 1993, p. 71-82.
- DUDLEY D., *Outlines of an international code*, New York, 1876 (1<sup>re</sup> éd. 1872).
- DUFF T., *Plutarch's Lives : Exploring Virtue and Vice*, Oxford, 1999.
- DUMEZIL G., « Remarques sur le *ius fetiale* », *REL*, 33, 1956, p. 93-110.
- DUPLÁ-ANSUATEGUI A., « From Patronage to Violence and Bribery : Towards a New Political Culture » dans ARENA V., PRAG J. (éds.), *A Companion to the Political Culture in the Roman Republic*, Oxford, 2021, p. 408-420.
- DUPONT F., *Le Théâtre Latin*, Paris 1988.
- DUTSCH D.M., *Feminine Discourse in Roman Comedy. On Echoes and Voices*, Oxford, 2008.
- DYSON HEJDUK J., *Clodia. A sourcebook*, Norman, 2008.
- ECK W., *The Age of Augustus*, Hoboken, 2002a.
- , « An Emperor is Made : Senatorial Politics and Trajan's Adoption by Nerva in 97 » dans CLARK G., RAJAK T. (éds.), *Philosophy and Power in the Graeco-Roman World : Essays in Honour of Miriam Griffin*, Oxford, 2002b, p. 211-226.
- , « Diplomacy as Part of the Administrative Process in the Roman Empire » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde, 2009, p. 193-207.
- , « *At magnus Caesar*, And yet! Social resistance against Augustan legislation » dans MORRELL K., OSGOOD J., WELCH K. (éds.), *The Alternative Augustan Age*, New York, 2019, p. 78-95.
- ECKSTEIN A.M., *Senate and General. Individual decision making and Roman foreign relations, 264-194 B.C.*, Berkeley, 1987.
- , « Rome, the War with Perseus, and Third Party Mediation », *Historia*, 37, 1988, p. 414-444.
- , « Glabrio and the Aetolians : A Note on *Deditio* », *TAPhA*, 125, 1995, p. 271-289.
- , « Greek Mediation in the First Macedonian War, 209-205 B.C. », *Historia*, 51, 2002, p. 268-297.
- , *Mediterranean Anarchy, Interstate War and the Rise of Rome*, Berkeley, 2006.
- , *Rome enters the Greek East : From Anarchy to Hierarchy in the Hellenistic Mediterranean, 230-170 BC*, Oxford, 2008.
- , « Ancient *International Law*, the Aetolian League, and the Ritual of Unconditional Surrender to Rome : A Realist View », *The International History Review*, 31, 2, 2009, p. 253-267.
- EDER W., « Augustus and the Power of Tradition : The Augustan Principate as Binding Link between Republic and Empire » dans RAAFLAUB K., TOHER M. (éds.), *Between Republic and Empire*, Berkeley, 1990, p. 71-122.
- EDMONSON J., « The Roman Emperor and the local communities of the Roman Empire » dans FERRARY J.-L., SCHEID J. (éds.), *Il princeps romano : autocrate o magistrato ? Fattori giuridici e fattori sociali del potere imperiale da Augusto a Commodo*, Pavie, 2015, p. 701-730.
- EICH P., *Zur Metamorphose des politischen Systems in der römischen Kaiserzeit. Die Entstehung einer personalen Bürokratie im langen dritten Jahrhundert*, Berlin, 2005.
- EILERS C., *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford, 2002.
- ERSKINE A., « Greek Embassies and the City of Rome », *Classics Ireland*, 1, 1994, p. 47-53.

–, *Roman Imperialism*, Édimbourg, 2010.

ESCÁMEZ DE VERA D.M., « Tito Flavio Vespasiano y Júpiter Óptimo Máximo : la justificación propagandístico-religiosa de una nueva dinastía imperial en Roma », *ETF(hist)*, 25, 2012, p. 437-462.

ESCRIBANO M.V., « Estrategias retóricas y pensamiento político en la Historia Romana de Casio Dión », *AC*, 68, 1999, p. 171-189.

ETCHETO H., *Les Scipions. Famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine*, Bordeaux, 2012.

EVANS J.K., *War, Women and Children in Ancient Rome*, New York, 1991.

FALQUE REY E., GASCÓ LA CALLE F., GUINEA DÍAZ P. (éds.), *Graecia capta : de la conquista de Grecia a la helenización de Roma*, Huelva, 1996.

FAYER C., *La Familia Romana. Aspetti giuridici ed antiquari. Sponsalia, matrimonio, dote*, Rome, 2005.

FELDHERR A., « Livy's Revolution : Civic identity and the Creation of the *res publica* » dans HABINEK T., SCHIESARO A. (éds.), *The Roman Cultural Revolution*, Cambridge, 1997, p. 136-157.

FERRAGU G., « L'invention des normes diplomatiques, 1815-1961 : la politesse des rois », *Monde(s)*, 5, 2014, p. 82-98.

FERNANDEZ URIEL P., Titus Flavius Domitianus. *De Princeps a Dominus, un hito en la transformación del principado*, Madrid, 2016.

–, « Domicia Longina. Análisis de una difícil iconografía », *Anas*, 29-30, 2016-2017, p. 151-160.

–, « Análisis de una Personalidad Femenina de la Dinastía Flavia : Julia Flavia Titi », *ETF(hist)*, 34, 2021, p. 109-128.

FERRARY J.-L., « Le idee politiche a Roma nell'epoca repubblicana » dans FIRPO L. (éd.), *Storia delle idee politiche, economiche e sociali, I : L'antichità classica*, Turin, 1982, p. 723-804.

–, *Philhellénisme et Impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, CEFR, 271, Rome, 1988.

–, « *Ius fetiale* et diplomatie » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les relations internationales. Actes du colloque de Strasbourg 15-17 Juin 1993*, Paris, 1995, p. 411-432.

–, « À propos des pouvoirs d'Auguste », *CCG*, 12, 2001, p. 101-154.

–, « *Res publica restituta* et les pouvoirs d'Auguste » dans FROMENTIN V., RODDAZ J.-M., GOTTELAND S., FRANCHET D'ESPEREY S. (dir.), *Fondements et crises du pouvoir*, Pessac, 2003, p. 419-428.

–, « Les ambassadeurs grecs au Sénat romain » dans CAILLET J.-P., SOT M. (éds.), *L'Audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 113-122.

–, « After the Embassy to Rome : Publication and Implementation » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and diplomacy in the Roman World*, Boston, 2009, p. 127-143.

FIORE P., *Il diritto internazionale codificato e la sua sanzione giuridica*, Turin, 1890.

FISCHER R.A., *Fulvia und Octavia. Die beiden Ehefrauen des Marcus Antonius in den politischen Kämpfen der Umbruchszeit zwischen Republik und Principat*, Berlin, 1999.

FLORY M.B., « *Sic exempla parantur* : Livia's Shrine to Concordia and the *Porticus Liviae* », *Historia*, 33, 3, 1984, p. 309-330.

- , « Livia and the History of Public Honorific Statues for Women in Rome », *TAPhA*, 123, 1993, p. 287-308.
- , « Dynastic Ideology, the *Domus Augusta*, and Imperial Women : A Lost Statuary Group in the Circus Flaminius », *TAPhA*, 126, 1996, p. 287-306.
- FLOWER H.I., « Servilia's *consilium* : Rhetoric and Politics in a Family Setting » dans VAN DER BLOM H., GRAY C., STEEL C. (éds.), *Institutions and Ideology in Republican Rome : Speech, Audience and Decision*, Cambridge, 2018, p. 252-264.
- FOLEY H., « Women in Ancient Epic » dans FOLEY J.M. (éd.), *A companion to Ancient Epic*, Oxford, 2005, p. 105-118.
- FOUBERT L., « The Palating dwelling of the *mater familias* : houses as symbolic space in the Julio-Claudian period », *Klio*, 92, 2010, p. 65-82.
- , « Crowded and emptied houses as status markers of aristocratic women in Rome : the literary commonplace of the *domus frequentata* », *EuGeStA*, 6, 2016, p. 129-150.
- FOX M., « History and Rhetoric in Dionysius of Halicarnassus », *JHS*, 83, 1993, p. 31-47.
- FRANCE J., *Tribut : Une histoire fiscale de la conquête romaine*, Paris, 2021.
- FRANCO C., « La donna e il triumviro. Sulla cosiddetta *laudatio Turiae* » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 137-163.
- FRANÇOIS P., « *Externo more* : Scipion l'Africain et l'hellénisation », *Pallas*, 70, 2006, p. 313-328.
- FRASER T.E., « Domitia Longina : an underestimated Augusta (c. 53 – 126/8) », *AncSoc*, 45, 2015, p. 205-266.
- FRAZIER F., *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, 1996.
- FREI-STOLBA R., « Recherches sur la position juridique et sociale de Livie, l'épouse d'Auguste » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., *Femmes et vie publique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Lausanne, 1998, p. 65-90.
- FREYBURGER G., *Fides. Étude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne*, Paris, 2009 (1<sup>re</sup> éd. 1986).
- FREYBURGER M.-L., « Dion Cassius, un gréco-romain du II<sup>e</sup> siècle », *DHA*, 9, 2013, p. 77-90.
- GABBA E., « P. Cornelio Scipione e la leggenda », *Athenaeum*, 53, 1975, p. 3-17.
- GABRIELSEN V., « Rhodes and Rome after the Third Macedonian War » dans BILDE P., ENGBERG-PEDERSEN T., HANNESTAD L., ZAHLE J., RANDSBORG K. (éds.), *Centre and Periphery in the Hellenistic World*, Aarhus, 1993, p. 132-161.
- GAFFORINI C., « L'immagine della donna romana nell'ultima Repubblica » dans SORDI M. (éd.), *Autocoscienza e rappresentazione dei popoli nell'antichità*, Milan, 1992, p. 153-172.
- , « Le mogli romane di Antonio : Fulvia e Ottavia », *RIL*, 128, 1994, p. 109-134.
- GAGE J., « L'empereur romain et les rois. Politique et Protocole », *RD*, 221, 2, 1959, p. 221-260.
- GALINSKY K., « Augustus' Legislation on Morals and Marriage », *Philologus*, 152, 1981, p. 126-164.
- , « Venus, Polysemy, and the *Ara Pacis Augustae* », *AJA*, 96, 3, 1992, p. 457-475.

–, « The Augustan Programme of Cultural Renewal and Herod » dans JACOBSON D., KOKKINOS N. (éds.), *Herod and Augustus. Papers Presented at the IJS Conference, 21st-23rd June 2005*, Leyde, 2008, p. 29-42.

GANIBAN R.T., *Statius and Virgil. The Thebaid and the Reinterpretation of the Aeneid*, Cambridge, 2009, p. 152-159.

GANTER A., « Decline and Glorification: Patron-Client Relationship in the Roman Republic » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign Clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 43-54.

GARCÍA RIAZA E., « Grupos Políticos Romanos (150-133 a.C.) », *SHHA*, 13-14, 1995-1996, p. 231-255.

–, « Le protocole diplomatique entre particularisme romain et universalisme : quelques réflexions sur l'Occident républicain » dans GRASS B., STOUDEUR G., FERRARY J.-L., PITTIA S., SANCHEZ P. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique*, Besançon, 2015, p. 15-42.

–, « Guerra, agresiones a embajadas y prejuicios de género en la expansión romano-republicana : el caso de Teuta de Iliria », *Gladius*, 40, 2020, p. 7-17.

GARCÍA RIAZA E., SANZ A.M. (éds.), *In fidem venerunt. Expresiones de sometimiento a la República romana en Occidente*, Madrid, 2019.

GARCÍA VIVAS G.A., « Apiano, *BC*, 4, 32 : Octavia como *exemplum* del papel de la mujer en la propaganda política del segundo triunvirato (44-30 a.C.) », *Fortunatae*, 15, 2004, p. 103-112.

–, *Octavia contra Cleopatra. El papel de la mujer en la propaganda política del Triunvirato (44-30 a.C.)*, Madrid, 2013.

–, « Mucia Tercia : matrona romana, mediadora política. Un estado de la cuestión », *Fortunatae*, 29, 2019, p. 163-172.

GARDNER J., *Women in Roman Law and Society*, Kent, 1986.

GARNSEY P., *Famine and food supply in the graeco-roman world : responses to risk and crisis*, Cambridge, 1988.

GARNSEY P., SALLER R. (éds.), *The Roman Empire : Economy, Society and Culture*, 2015 (1<sup>re</sup> éd. 1987).

GAUTHIER P., *Nouvelles inscriptions de Sardes II*, Genève, 1989.

GAZZANO F., « Présbeis / presbeutai e legati fra mondo greco e romano » dans MAYER OLIVE M., BARATTA G., GUZMAN ALMAGRO A. (éds.), *Acta XII Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latinae : Provinciae Imperii Romani inscriptionibus descriptae. Barcelona, 3-8 Septembris 2002*, Barcelone, 2007, p. 575-580.

–, *Fra Polemos ed Eirene. Studi su diplomazia e relazioni interstatali nel mondo greco*, Alessandria, 2020.

–, « Bridging the gap. Using the past to shape good faith in Greek diplomatic speeches » dans MARI F., WENDT C. (éds.), *Shaping Good Faith : Modes of Communication in Ancient Diplomacy*, Stuttgart, 2022, p. 49-80.

GELZER M., *The Roman Nobility*, Oxford, 1969 (1<sup>re</sup> éd. 1912).

GERACI G., « L'Égypte provincia frumentaria » dans *Le Ravitaillement en blé de Rome et des centres urbains des débuts de la République jusqu'au Haut-Empire. Actes du colloque international de Naples, 14-16 Février 1991*, CEFR, 196, Rome, 1994, p. 279-294.

GERARDI J.M., « Transgresiones en los roles sociales de género en la república romana : mulieribus exempla », *Religación. Revista de ciencias sociales y humanidades*, 2, 8, 2017, p. 144-161.

- GILLESPIE C.C., « The Wolf and the Hare : Boudica's Political Bodies in Tacitus and Dio », *CW*, 108, 2, 2015, p. 403-429 ; *Boudica : Warrior Woman of Roman Britain*, Oxford, 2018, p. 91-104.
- GIOVANNINI A., *Les relations entre États dans la Grèce antique : du temps d'Homère à l'intervention romaine (ca. 700-200 av. J.-C.)*, Stuttgart, 2007.
- GIRARD J.-L., « L'idée dynastique sous les Flaviens », *Ktèma*, 12, 1987, p. 169-173.
- GIROTTI B., « Le madri modelo : Cornelia, Aurelia, Azia. Su Tacito, *Dialogus de Oratoribus*, 2, 28-29 e sul recupero del passato da parte di San Gerolamo » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 339-352.
- GIUNTI P., *Consors vitae. Matrimonio e ripudio in Roma antica*, Milan, 2004.
- GOLDBECK F., *Salutationes. Die Morgenbegrüßungen in Rom in der Republik und der frühen Kaiserzeit*, Berlin, 2010.
- GÓMEZ ESPELOSÍN F.J., « Estrategias narrativas en la Historia de Apiano : Algunos ejemplos », *ASNP*, 4, 1, 1996, p. 103-117.
- GÓMEZ I CARDÓ P., MESTRE F., « Historia en Plutarco : los griegos y los romanos » dans SCHRADER GARCÍA C., RAMÓN PALERM V., VELA TEJADA J. (éds.), *Plutarco y la historia : actas del V Simposio Español sobre Plutarco. Zaragoza, 20-22 de junio de 1996*, Saragosse, 1997, p. 209-222.
- GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., « Trajano : Part(h)icus, trib. pot. XIIX, imp. X », *AEA*, 60, 1987, p. 237-245.
- , « La guerra pártica de Trajano » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Imp. Caes. Nerva Traianus Aug.*, Séville, 1993, p. 151-169.
- , « Reflexiones en torno a la cronología de las campañas párticas de Trajano » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Trajano emperador de Roma. Actas del Congreso Internacional (Sevilla 1998)*, Séville, 2000, p. 203-226.
- , « *Parthia Capta* : La última *Res Gesta* del Emperador Trajano », *Veleia*, 35, 2018, p. 13-20.
- , « Hadriano no ha sido adoptado por Trajano (Dio 69.1.1) », *Revista Onoba*, 7, 2019, p. 77-91.
- , « Los honores fúnebres de Germánico César. Releyendo a Tácito y los textos epigráficos » dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J., BERMEJO MELÉNDEZ J. (éds.), *Germanicus Caesar, entre la historia y la leyenda*, Huelva, 2020, p. 99-124.
- GONZÁLEZ GUTIÉRREZ P., *Soror. Mujeres en Roma*, Madrid, 2021.
- GONZÁLEZ ROMÁN C., « El *bellum iustum* en la concepción histórica sobre el imperialismo romano de la Tardía República » dans GASCÓ LA CALLE F., ALVAR J. (éds.), *Heterodoxos, reformadores y magistrados en la antigüedad clásica*, Séville, 1991, p. 41-58.
- GORIA F., « Il dibattito sull'abrogazione della *lex Oppia* e la condizione giuridica della donna romana » dans UGLIONE R. (éd.), *Atti del I Convegno Nazionale di Studi su la donna nel mondo antico*, Torino, 1987, p. 265-303.
- GOUREVITCH D., RAEPSAET-CHARLIER M.-T., *La femme dans la Rome antique*, Paris, 2001.
- GOWING A., *The Triunviral Narratives of Appian and Cassius Dio*, Ann Arbor, 1992a.
- , « Lepidus, the Proscriptions and the *Laudatio Turiae* », *Historia*, 41, 3, 1992b, p. 283-296.
- GRAINGER J.D., *Nerva and the Roman Succession Crisis of A.D. 96-99*, Londres et New York, 2003.
- GRANADOS DE ARENA D.H., « Actitud admirable de dos mujeres en épocas difíciles. La *uxor ignota* de la *Laudatio funebris* y Hortensia, la hija del orador », *REC*, 17, 1986, p. 93-107.

- GRANT M., *The Antonines : the Roman Empire in transition*, Londres, 1994.
- GREBE S., « Marriage and exile : Cicero's letters to Terentia », *Helios*, 30, 2003, p. 127-146.
- GREGORI G.L., ROSSO E., « Giulia Augusta, figlia di Tito, nipote di Domiziano » dans KOLB A. (éd.), *Augustae : Machtbewusste Frauen am römischen Kaiserhof ? Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis*, II, Zürich, 2010, p. 193-210.
- GRILLO L., « Reading Cicero's *Ad Familiares* 1 as a collection », *CQ*, 65, 2, 2015, p. 655-668.
- GRIMAL P., *Le Siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, 1953.
- , « Fides et le secret », *RHR*, 185, 2, 1974, p. 141-155.
- GRISE Y., *Le suicide dans la Rome antique*, Paris, 1982.
- GRUEN E.S., *The Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1995 (1<sup>re</sup> éd. 1974).
- , « Rome and Rhodes in the Second Century BC : a Historiographical Inquiry », *CQ*, 25, 1975, p. 58-81.
- , *The Hellenistic world and the coming of Rome*, London, 1984.
- , *Culture and National Identity in Republican Rome*, Ithaca, 1992.
- , « Augustus and the Making of the Principate » dans GALINSKY K. (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Augustus*, Cambridge, 2005, p. 33-51.
- GRÜLL T., BENKE L., « A Hebrew / Aramaic graffito and Poppaea's alleged Jewish sympathy », *Journal of Jewish Studies*, 62, 1, 2011, p. 35-53.
- GUELFUCCI M.-R., « Guerres et diplomatie romaines (IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles) dans les *Histoires* de Polybe : éléments de philosophie politique » dans CAIRE E., PITTIA S. (dir.), *Guerre et diplomatie romaines IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., Pour un réexamen des sources*, Aix-en-Provence, 2006, p. 13-25.
- , « Polybe, le regard politique, la structure des *Histoires* et la construction du sens », *CEA*, 47, 2012, p. 329-357.
- GUERRA LÓPEZ S., « Mediaciones femeninas en las *Vidas Paralelas* de Plutarco durante el segundo triunvirato » dans JUFRESA M., MESTRE F., GÓMEZ P., GILABERT P. (éds.), *Plutarco a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio español sobre Plutarco (Barcelona, 6-8 de Novembre de 2003)*, Barcelone, 2005, p. 607-616.
- GUNTHER L.M., « Cornelia und Ptolemaios VIII : zur Historizität des Heiratsantrages (Plu. *TG*. 1,3) », *Historia*, 39, 1990, p. 124-128.
- HADAS-LEBEL M., *Flavius Josèphe. Le juif de Rome*, Paris, 1989.
- , « L'éducation des princes hérodiens à Rome et l'évolution du clientélisme romain » dans MOR M., OPPENHEIMER A., PASTOR J., SCHWARTZ D.R. (éds.), *Jews and Gentiles in the Holy Land in the Days of the Second Temple, the Mishnah and the Talmud. A collection of articles*, Jérusalem, 2003, p. 44-62.
- , *Hérode*, Paris, 2007.
- HALIKKA R., « Discourses of Body, Gender and Power in Tacitus » dans BERG R., HALIKKA R., RAITIS P., VUOLANTO V. (éds.), *Women, Wealth and Power in the Roman Empire*, Rome, 2002, p. 75-104.
- HALLETT J.P., « *Perusinae glandes* and the Changing Image of Augustus », *AJAH*, 2, 1977, p. 151-171.

- , *Fathers and Daughters in Roman Society. Women and the Elite Family*, 1984.
- , « Women as *Same* and *Other* in Classical Roman Elite », *Helios*, 16, 1989, p. 59-78.
- , « *Feminae Furentes* : The Frenzy of Noble Women in Vergil's *Aeneid* and the Letter of Cornelia, Mother of the Gracchi » dans ANDERSON W., QUARTARONE L. (éds.), *Approaches to Teaching Vergil's Aeneid*, New York, 2002, p. 159-167.
- , « Matriot games ? Cornelia, mother of the Gracchi, and the forging of family-oriented political values » dans MARSHALL E., MCHARDY F. (éds.), *Women's Influence on Classical Civilization*, Londres et New York, 2004, p. 26-39.
- , « Fulvia : The Representation of an Elite Roman Woman Warrior » dans FABRE-SERRIS J., KEITH A. (éds.), *Women and War in Antiquity*, Baltimore, 2015, p. 247-265.
- HAMILTON K., LANGHORNE R., *The Practice of Diplomacy : its evolution, theory and administration*, New York, 1995.
- HAMMOND M., « The Transmission of the Powers of the Roman Emperor from the Death of Nero in AD 68 to that of Alexander Severus in AD 235 », *MAAR*, 24, 1956, p. 63-133.
- HARRIS W.V., *War and imperialism in Republican Rome 327-70 B.C.*, Oxford, 1979.
- HARVEY B.K., « Two Bases of Marcus Aurelius Caesar and the Roman Imperial Succession », *Historia*, 53, 1, 2004, p. 46-60.
- HELLEGOUARC'H J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, 1972.
- HEMELRIJK E.A., « Women's Demonstrations in Republican Rome » dans BLOK J., MASON P. (éds.), *Sexual asymmetry. Studies in Ancient Society*, Amsterdam, 1987, p. 217-240.
- , *Matrona Docta. Educated women in the Roman elite from Cornelia to Julia Domna*, Oxford, 1999.
- , « City Patronesses in the Roman Empire », *Historia*, 53, 2, 2004a, p. 209-245.
- , « Masculinity and Femininity in the *Laudatio Turiae* », *CQ*, 54, 1, 2004b, p. 185-197.
- , « Octavian and the introduction of Public Statues for Women in Rome », *Athenaeum*, 93, 1, 2005, p. 309-318.
- , « Priestesses of the Imperial Cult in the Latin West : Benefactions and Public Honour », *AC*, 75, 2006, p. 85-117.
- , « Local Empresses : Priestesses of the Imperial Cult in the Cities of the Latin West », *Phoenix*, 61, 3-4, 2007, p. 318-349.
- , « Fictive Motherhood and Female Authority in Roman Cities », *EuGeStA*, 2, 2012, p. 201-220.
- , « Female Munificence in the Cities of the Latin West » dans HEMELRIJK E., WOOLF G. (éds.), *Women and the Roman City in the Latin West*, Leyde, 2013a, p. 65-84.
- , « Inscribed in the City : How did Women enter *Written Space* ? » dans LAURENCE R., SEARS G. (éds.), *Written Space in the Latin West : 200 BC to AD 300*, Londres, 2013b, p. 135-151.
- , « Roman Citizenship and the Integration of Women into the Local Towns of the Latin West » dans KLEIJN G., BENOIST S. (éds.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire (Lille, June 23-25, 2011)*, Leyde, 2014, p. 147-160.
- , *Hidden Lives, Public Personae. Women and Civic Life in the Roman West*, Oxford, 2015.
- , *Women and society in the Roman world : a sourcebook of inscriptions from the Roman West*, Cambridge, 2021.

- HERRERO MEDINA M., « La muerte de Lucrecia : una decisión de índole familiar », *Anuario da Facultade de Dereito da Universidade da Coruña*, 25, 2021, p. 50-71.
- HERRMANN P., « Zum Beschluss von Abdera aus Teos Syll. 656 », *ZPE*, 7, 1971, p. 72-77.
- HIDALGO DE LA VEGA M.J., « Plotina, Sabina y las dos Faustinas : la función de las Augustas en la política imperial », *SHHA*, 18, 2000, p. 191-224.
- , *Las emperatrices romanas. Sueños de púrpura y poder oculto*, Salamanca, 2012.
- HILL J.D., « Romanisation, Gender and Class : Recent Approaches to Identity in Britain and their Possible Consequences » dans JAMES S., MILLETT M. (éds.), *Britons and Romans : Advancing an Archaeological Agenda*, Walmgate, 2001, p. 12-18.
- HILL T., *Ambitiosa Mors. Suicide and the Self in Roman Thought and Literature*, Londres et New York, 2004.
- HILLARD T.W., « On the stage, behind the curtain : images of politically active women in the late Roman Republic » dans GARLICK B., DIXON S. (éds.), *Stereotypes of Women in Power. Historical Perspectives and Revisionist Views*, Londres et New York, 1992, p. 37-64.
- HILLNER J., « Empresses, Queens, and Letters : Finding a *Female Voice* in Late Antiquity ? », *Gender & History*, 31, 2, 2019, p. 353-382.
- HINARD F., *Les proscriptions de la Rome républicaine*, *BEFAR*, 83, Rome, 1985.
- HINGLEY R., *Globalizing Roman Culture : Unity, Diversity and Empire*, Londres, 2005.
- HÖBENREICH E., « Andróginas y monstruos. Mujeres que hablan en la Antigua Roma », *Veleia*, 22, 2005, p. 173-182.
- HOFF C., « The Mass Marriage at Susa in 324 BC and the Achaemenid Tradition » dans PARPOLA S., WHITING R.M. (éds.), *Sex and Gender in the Ancient Near East*, Helsinki, 2002, p. 239-244.
- HÖLKESKAMP K.-J., « Conquest, Competition and Consensus : Roman Expansion in Italy and the Rise of the *nobilitas* », *Historia*, 42, 1993, p. 12-39.
- HOLLIDAY P.J., « Time, History, and Ritual on the *Ara Pacis Augustae* », *ABull*, 72, 4, 1990, p. 542-557.
- HONIGMAN S., « The Ptolemaic and Roman Definitions of Social Categories and the Evolution of Judean Communal Identity in Egypt » dans FURSTENBERG Y. (éd.), *Jewish and Christian Communal Identities in the Roman World*, Leyde, 2016, p. 25-74
- , « Ethnic Minority Groups » dans VANDORPE K. (éd.), *A companion to Greco-Roman and Late Antique Egypt*, Hoboken, 2019, p. 315-326.
- HOPE V., « Octavia : A Roman mother in mourning » dans SHARROCK A., KEITH A. (éds.), *Maternal Conceptions in Classical Literature and Philosophy*, Toronto, 2020, p. 270-295.
- HOPWOOD B., « Livy and the Repeal of the *Lex Oppia* », *Stele*, 5, 2001, p. 121-139.
- , « Hortensia speaks : an authentic voice of resistance ? » dans WELCH K. (éd.), *Appian's Roman History. Empire and Civil War*, Swansea, 2015, p. 305-322.
- HÜLSEN C., « Vierter Jahresbericht ueber neue Funde und Forschungen zur Topographie der Stadt Rom », *Mittheilungen des Kaiserlich Deutschen Archaeologischen Institutes, Roemische Abtheilung*, 8, 1893, p. 259-325.
- HUNTSMAN E.D., *The family and property of Livia Drusilla*, Ann Arbor, 1997.
- HURLET F., *Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir*, Paris, 2015.
- , « Les ambassadeurs dans l'Empire romain. Les légats des cités et l'idéal civique de l'ambassade sous le Haut-Empire » dans BECKER A., DROCOURT N. (éds.), *Ambassadeurs et ambassades au*



*cœur des relations diplomatiques. Rome – Occident médiéval – Byzance (VIII<sup>e</sup> s. avant J.-C. – XIII<sup>e</sup> s. après J.C.)*, Metz, 2012, p. 101-126.

–, « Devenir un dieu. La mort d'Auguste et la naissance de la monarchie impériale », *SHHA*, 32, 2014, p. 61-75.

–, « De l'*auctoritas senatus* à l'*auctoritas principis*. À propos des fondements du pouvoir impérial » dans DAVID J.-M., HURLET F. (éds.), *L'auctoritas à Rome. Une notion constitutive de la culture politique*, Bordeaux, 2020a, p. 351-368.

–, « The *Auctoritas* and *Libertas* of Augustus : Metamorphosis of the Roman *Res Publica* » dans BALMACEDA C. (éd.), *Libertas and Res Publica in the Roman Republic. Ideas of Freedom and Roman Politics*, Leyde, 2020b, p. 170-188.

HURLET F., MINEO B. (éds.), *Le Principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la Res Publica Restituta*, Rennes, 2009.

HUSSMAN S., « La guerra parta de Trajano », *Desperta Ferro : Antigua y medieval*, 11, 2012, p. 35-38.

IBÁÑEZ CHACÓN A., « Salustio y Sempronia : una mujer y política en la antigua Roma », *Cudas*, 7-8, 2006-2007, p. 67-89.

IOANNATOU M., *Affaires d'argent dans la correspondance de Cicéron. L'aristocratie sénatoriale face à ses dettes*, Paris, 2007.

JAL P., « Place et rôle des legati et legationes dans le récit livien », *REL*, 63, 1985, p. 118-131.

JEHNE M., « Jovialität und Freiheit. Zur Institutionalität der Beziehungen zwischen Ober- und Unterschichten in der römischen Republik. » dans LINKE B., STEMMLER M. (éds.), *Mos maiorum : Untersuchungen zu den Formen der Identitätsstiftung und Stabilisierung in der römischen Republik*, Stuttgart, 2000, p. 208-217.

–, « Die organisatorische Verankerung der Alleinherrschaft und die republikanische Tradition : von Caesar zu Augustus » dans DEVILLERS O., SION-JENKIS K. (éds.), *César sous Auguste*, Bordeaux, 2012, p. 29-41.

–, « From *Patronus* to *Pater* : The Changing Role of Patronage in the Period of Transition from Pompey to Augustus » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 297-320.

JEPPESEN-WIGELSWORTH A., « *Amici* and *Coniuges* in Cicero's Letters : Atticus and Terentia », *Latomus*, 72, 2, 2013, p. 350-365.

JIMÉNEZ ROJAS J.P., « Guerra preventiva y *bellum iustum* en la República Romana : III-I a.C. », *Revista de Historia*, 20, 2, 2013, p. 43-54.

JOHNSON T., DANDEKER C., « Patronage : relation and system » dans WALLACE-HADRILL A. (éd.), *Patronage in Ancient Society*, Londres et New York, 1989, p. 219-242.

JONES B., « Teuta and Feminine Exemplarity in Cassius Dio's *Roman History* » dans MAJBOM MADSEN J., HJORT LANGE C. (éds.), *Cassius Dio the Historian. Methods and Approaches*, Leyde et Boston, 2021, p. 406-425.

JÖNSSON C., HALL M., *Essence of Diplomacy*, Basingstoke, 2005.

JOSHEL S.R., « The Body Female and the Body Politic : Livy's Lucretia and Verginia » dans MCCLURE L.K. (éd.), *Sexuality and Gender in the Classical World. Readings and Sources*, Oxford, 2002, p. 163-187.

JUDGE E.A., « *Res publica restituta* : a modern illusion ? » dans EVANS J.A.S. (éd.), *Polis and Imperium : studies in honour of Edward Togo Salmon*, Toronto, 1974, p. 279-311.

KADEN S., « Verkannte Weiblichkeit ? – Fulvia in der Erfüllung sozialer Rollen einer matrona Romana », *Potestas*, 5, 2012, p. 83-106.

KAJAVA J., « Cornelia Africana f. Gracchorum », *Arctos*, 23, 1989, p. 119-131.

KANJI L., « Illustration and influence. Soft diplomacy and nation branding through popular culture », *Harvard International Review*, 18, 2016.

KAPLAN M., « *Agrippina semper atrox* : A Study in Tacitus' Characterization of Women » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, 1, Bruxelles, 1979, p. 410-417.

KAŠČEEV V., « Schiedsgericht und Vermittlung in den Beziehungen zwischen den hellenistischen Staaten und Rom », *Historia*, 46, 1997, p. 419-433.

KEEGAN P., « Turia, Lepidus, and Rome's epigraphic environment », *Studia humaniora Tartuensia*, 9, 1, 2008, p. 1-7.

–, « Colon(ial)izing Fulvia : (re)presenting the military woman in history, fiction, and art » dans CARLÀ-UHINK F., WIEBER A., *Orientalism and the reception of powerful women from the ancient world*, Londres et New York, 2020, p. 103-122.

–, *Livy's Women. Crisis, Resolution, and the Female in Rome's Foundation History*, New York, 2021.

KEITH A.M., *Engendering Rome. Women in Latin Epic*, Cambridge, 2004.

KLEINER D.E.E., BUXTON B., « Pledges of Empire : The *Ara Pacis* and the Donations of Rome », *AJA*, 112, 1, 2008, p. 57-89.

KOKKINOS N., *Antonia Augusta : portrait of a great Roman lady*, Londres, 1992.

–, *The Herodian Dynasty : Origins, Role in Society and Eclipse*, Sheffield, 1998.

KOLMAN MARSHAK A., *The Many Faces of Herod the Great*, Cambridge, 2015.

KONSTAN D., *Friendship in the Classical World*, Cambridge, 2005.

KONTORINI V., « Rome et Rhodes au tournant du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. d'après une inscription inédite de Rhodes », *JRS*, 73, 1983, p. 24-32.

KOSKENNIEMI M., *The Gentle Civilizer of Nations : The Rise and Fall of International Law 1870-1960*, Cambridge, 2001.

KRUSCHWITZ P., « Language, Sex, and (Lack of) Power. Reassessing the Linguistic Discourse about Female Speech in Latin Sources », *Athenaeum*, 100, 2012, p. 197-229.

KUNST C., « Patronage / Matronage der *Augustae* » dans dans KOLB A. (éd.), *Augustae : Machtbewusste Frauen am römischen Kaiserhof ? Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis*, II, Zürich, 2010, p. 145-161.

LACEY W.K., *Augustus and the Principate. The Evolution of the System*, Leeds, 1996.

LAMBERTI F., « Donne romane fra Idealtypus e realtà sociale. Dal *domum servare* e *lanam facere* al *meretricio more vivere* », *Quaderni Lupiensi di Storia e Diritto*, 4, 2014, p. 61-82.

LAMP K., « The *Ara Pacis Augustae* : Visual Rhetoric in Augustus' Principate », *RSQ*, 39, 1, 2009, p. 1-24.

LANGLANDS R., *Sexual Morality in Ancient Rome*, Cambridge, 2006.

- LAUNAY R., *La Négociation. Approche psychosociologique*, Paris, 1982.
- LAURSEN S., « Greek intellectuals in Rome – some examples » dans GULDAGER P., NIELSEN I., NIELSEN M. (éds.), *Aspects of Hellenism in Italy*, Copenhagen, 1993, p. 191-211.
- LAWRENCE R., « *Concordia and Concordia Augusta. Rome and Pompeii* », *PP*, 33, 1978, p. 260-272.
- LE BOHEC S., « Les reines de Macédoine de la mort d'Alexandre à celle de Persée », *CCG*, 4, 1993, p. 229-245.
- LE CONSU F., *Plutarque et les femmes dans les Vies Parallèles*, Paris, 1981.
- LEFEBVRE B., « La bataille de Carrhes (53 av. J.-C.) : de la défaite au désastre patriotique », *Pallas*, 110, 2019, p. 345-364.
- LEJEUNE F.S., « *Les interventions des femmes de l'entourage des imperatores dans la sphère publique de la mort de César aux accords de Misène* » dans BAUDRY R., DESTEPHEN S. (éds.), *La société romaine et ses élites. Hommages à Elizabeth Deniaux*, Paris, 2012, p. 99-108.
- LEMOSSÉ M., *Le régime des relations internationales dans le Haut-Empire romain*, Paris, 1967.
- LEROUGE C., *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain, du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du Haut-Empire romain*, Stuttgart, 2007.
- LEVI M.-A., « Inizi di Scipione Africano e di una età di cambiamento », *DHA*, 23, 1997, p. 145-153.
- LEVICK B., *Julia Domna. Syrian Empress*, Londres et New York, 2007.
- LEVINE L.I., *Judaism and Hellenism in Antiquity. Conflict or Confluence ?*, Seattle, 1998.
- LIBRÁN MORENO M., « *Pudicitia y Fides como tópicos amorosos en la poesía latina* », *Emerita*, 75, 1, 2007, p. 3-18.
- LINDERSKI J., « Ambassadors go to Rome » dans FREZOULS E., JACQUEMIN A. (éds.), *Les Relations Internationales. Actes du Colloque de Strasbourg 15-17 juin 1993*, Paris, 1995, p. 453-478.
- LINDSAY H., « The man in Turia's life, with a consideration of inheritance issues, infertility, and virtues in marriage in the 1<sup>st</sup> c. BC », *JRA*, 22, 1, 2009, p. 183-195.
- LINTOTT A.W., « Cicero and Milo », *JRS*, 64, 1974, p. 62-78.
- , *Violence in Republican Rome*, Oxford, 1999 (1<sup>re</sup> éd. 1968).
- LO CASCIO E., « I togati della *formula togatorum* », *AHIS*, 12, 1991-1994, p. 309-328.
- LÓPEZ LÓPEZ A., « Hortensia, primera oradora romana », *Florilib*, 3, 1992, p. 317-332.
- LÓPEZ LÓPEZ A., POCIÑA PÉREZ A., « Palabras sabias de mujeres plautinas » dans DE MARTINO F., MORENILLA TALENS C. (éds.), *Palabras sabias de mujeres : teatro y sociedad en la antigüedad clásica*, Bari, 2013, p. 237-255.
- LÓPEZ MELERO R., SÁNCHEZ ABAL J.L., GARCÍA JIMÉNEZ S., « El bronce de Alcántara. Una *deditio* del 104 a.C. », *Gerión*, 2, 1984, p. 265-323.
- LOWE V., ROBERTS A., WELSH J., ZAUM D. (éds.), *The United Nations Security Council and War : The Evolution of Thought and Practice since 1945*, Oxford, 2008.
- MA J. *Antiochos III and the cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999.
- MACKAY C.S., *Breakdown of the Roman Republic : From Oligarchy to Empire*, Cambridge, 2009.
- MACKIE N.K., « *Res publica restituta : a Roman myth* » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin literature and Roman history*, IV, Bruxelles, 1986, p. 302-340.

- MACMULLEN R., *Romanisation in the Time of Augustus*, Londres, 2000.
- MACURDY G.H., *Hellenistic Queens : a Study of Woman-Power in Macedonia, Seleucid Syria, and Ptolemaic Egypt*, Baltimore, 1932.
- , *Vassal-queens and Some Contemporary Women in the Roman Empire*, Baltimore, 1937.
- MAGNETTO A., *Gli arbitrati interstatali greci, ii : dal 337 al 196 a.C.*, Pise, 1997.
- , « L’arbitrato dei Romani nel rapporto con la diplomazia dei Greci. Alcuni spunti di riflessione », dans GRASS B., STOUDEUR G., FERRARY J.-L., PITTIA S., SANCHEZ P. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique*, Besançon, 2015, p. 65-86.
- MAILLARD D., *Protocole et insignes du pouvoir dans la République romaine (509-27 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Paris, 2021.
- MANTZILAS D., « Female Domestic Financial Managers Turia, Murdia and Hortensia » dans BERG R. (éd.), *Acta Instituti Romani Finlandiae. The material sides of marriage : Women and domestic economies in Antiquity*, 43, 2016, p. 169-174.
- MANZO B., « La parola alle matrone. Interventi femminili in sedi pubbliche nell’età tardo repubblicana » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell’azione femminile nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 121-136.
- MARSHALL A.J., « Ladies at Law : the role of women in the Roman Civil Courts » dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman Studies*, Bruxelles, 1989, p. 35-54.
- , « Roman Ladies on Trial : The Case of Maesia of Sentium », *Phoenix*, 44, 1, 1990, p. 46-59.
- MARTIN P., « De l’universel à l’éternel : la liste des hégémonies dans la préface de A.R. » dans MARTIN P., *Denys d’Halicarnasse, historien des origines de Rome, Pallas*, 93, Toulouse, 1993, p. 193-204.
- MARTÍNEZ FERNÁNDEZ I., « Ética, estética e historia en Dionisio de Halicarnaso : imitación y construcción de la tradición », *Revista de Filosofía*, 43, 2018, p. 9-26.
- MARTÍNEZ LÓPEZ C., « Eirene y Pax. Conceptualización y prácticas pacíficas femeninas en las sociedades antiguas », *Arenal*, 5, 2, 1998, p. 239-261.
- , « Las mujeres y la paz en la Historia. Aportaciones desde el Mundo Antiguo » dans MUÑOZ F.A., LÓPEZ MARTÍNEZ M. (éds.), *Historia de la paz. Tiempos, espacios y actores*, Grenade, 2000, p. 255-290.
- , « *Amantissima civium suorum* : Matronazgo cívico en el Occidente romano », *Arenal*, 18, 2, 2011, p. 277-307 .
- , « Poder integrador de la *mater familias* romana » dans DIAZ SACHEZ P., FRANCO RUBIO G.A., FUENTE PEREZ M.J. (éds.), *Impulsando la historia desde la historia de las mujeres : la estela de Cristina Segura*, Huelva, 2012, p. 157-168.
- , « La memoria de las mujeres en la arquitectura pública : matronazgo cívico en la Hispania romana » dans DÍEZ JORGE M.E. (éd.), *Arquitectura y mujeres en la historia*, Madrid, 2015, p. 59-88.
- , « Cartografías urbanas de género. Matronazgo y arquitectura en la Antigua Roma » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., *Mujeres e Historia*, Madrid, 2016a, p. 15-44.
- , « Mujeres y arquitectura en las ciudades romanas del occidente mediterráneo. Acciones y transformaciones cívicas de matronazgo » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., SERRANO ESTRELLA F. (éds.), *Matronazgo y arquitectura : de la antigüedad a la Edad Moderna*, Grenade, 2016b, p. 141-172.

- , « Con nombre de mujer. Memoria de las mujeres en la arquitectura de las ciudades romanas » dans MARTÍNEZ LÓPEZ C., UBRIC RABANEDA P. (éds.), *Cartografías de género en las ciudades antiguas*, Grenade, 2017, p. 105-132
- , « *Patriam suam exornavit*. Las mujeres en la construcción y ornamentación de las ciudades de la Roma antigua » dans MUÑOZ FERNÁNDEZ A., DEL MORAL VARGAS M. (éds.), *Cultura material e historia de las mujeres*, Madrid, 2020, p. 61-92.
- , « Entre la Guerra y la Paz. Aproximaciones Metodológicas al Estudio de las Mujeres y la Guerra en el Mundo Antiguo » dans PEREIRA C., ALBUQUERQUE P., MORILLO Á., FABIÃO C., CHAVES F. (éds.), *De Ilipa a Munda. Guerra e Conflito no sul da Hispânia*, Lisbon, 2021, p. 31-48.
- MARTÍNEZ LÓPEZ C., GALLEGO FRANCO H., MIRÓN PÉREZ M.D., ORIA SEGURA M. (éds.), *Constructoras de ciudad. Mujeres y arquitectura en el occidente romano*, Grenade, 2019.
- MARQUARDT P., *Römische Kriegsfinanzierung 280 – 88 v. Chr.*, Thèse de doctorat, Berlin, 2013.
- MASON S., *Understanding Josephus : Seven Perspectives*, Sheffield, 1998
- MASTROROSA I., « Gender e potere fra tarda repubblica e alto impero : la lettura di Cassio Dione », *GIF*, 71, 2019, p. 301-333.
- MATTERN-PARKES S.P., « The Defeat of Crassus and the Just War », *CW*, 96, 4, 2003, p. 387-396.
- MATTHES M.M., *The Rape of Lucretia and the Founding of Republics : Readings in Livy, Machiavelli and Rousseau*, Pennsylvania, 2000, p. 23-51.
- MATTHIAE P., « Ebla à l'époque d'Akkad : archéologie et histoire », *CRAI*, 2, 1976, p. 190-215.
- , « La biblioteca reale di Ebla (2 400-2 250 a.C.). Risultati della Missione Archeologica Italiana in Siria, 1975 », *RPAA*, 48, 1975-1976, p. 19-45.
- , « Le palais royal et les archives d'État d'Ebla protosyrienne », *Akkadica*, 2, 1977, p. 2-19.
- , « Tell Mardikh : Ancient Ebla », *AJA*, 82, 4, 1978, p. 540-543.
- MATTINGLY D.J., « Vulgar and weak Romanization, or Time for a Paradigm Shift ? », *JRA*, 15, 2002, p. 536-540.
- , *Imperialism, Power and Identity. Experiencing the Roman Empire*, Princeton, 2011.
- MAYOR A., *The Poison King : The Life and Legend of Mithradates, Rome's Deadliest Enemy*, Princeton, 2009.
- MCCARTHY H., *Women of the World. The Rise of the Female Diplomat*, Londres, 2014.
- MCCOY M., « The politics of prostitution : Clodia, Cicero and social order in the late Roman Republic » dans FARAONE C.A., MCCLURE L.K. (éds.), *Prostitutes and Courtesans in the Ancient World*, Wisconsin, 2006, p. 177-185.
- MCDONNELL M.A., *Roman Manliness : Virtus and the Roman Republic*, Cambridge, 2006.
- MCHUGH M., « *Ferox Femina*. Agrippina Maior In Tacitu's *Annales* », *Helios*, 39, 1, 2012, p. 73-96.
- MCINERNEY J., « Plutarch's Manly Women » dans ROSEN R.M., SLUTER I. (éds.), *Andreia : Studies in Manliness and Courage in Classical Antiquity*, Leyde, 2003, p. 319-344.
- MEARSHEIMER J., *The Tragedy of Great Power Politics*, New York, 2001.
- MELEZE-MODRZEJEWSKI J., *Les Juifs d'Égypte, de Ramsès II à Hadrien*, Paris, 1991, p. 161-227.
- MELICHAR P., « Imperial Women as Emissaries, Intermediaries, and Conciliators in the Palaiologan Era », *JÖByz*, 67, 2017, p. 103-128.

- MELLOR R., « *Graecia Capta* : The Confrontation between Greek and Roman Identity » dans ZACHARIA K. (éd.), *Hellenisms. Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Burlington, 2008, p. 79-126.
- MERLE M., « De la négociation », *Pouvoirs*, 15, 1980, p. 5-30.
- MERRILLS J.G., *International Dispute Settlement*, Cambridge, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 1991).
- MILES G.B., *Livy. Reconstructing early Rome*, Ithaca, 1995.
- MILLAR F., « Two Augustan Notes », *CR*, 18, 3, 1968, p. 263-266.
- , « Triumvirate and Principate », *JRS*, 63, 1973, p. 50-67.
- , « Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia*, 13, 1982, p. 1-23.
- , « Government and Diplomacy in the Roman Empire during the First Three Centuries », *The International History Review*, 10, 3, 1988, p. 345-377.
- , *The emperor in the Roman world 31 BC-AD 337*, Londres, 1992 (1<sup>re</sup> éd. 1977).
- , *The Roman Republic in Political Thought*, Hanovre et Londres, 2002.
- MILLER S.S., « Josephus on the Cities of Galilee : Factions, Rivalries and Alliances in the First Jewish Revolt », *Historia*, 50, 4, 2001, p. 453-467.
- MILLET M., « Romanization : Historical Issues and Archaeological Interpretations » dans BLAGG T.F.C., MILLETT M. (éds.), *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, 1990, p. 35-41.
- MILNOR K., *Gender, Domesticity, and the Age of Augustus. Inventing private life*, Oxford, 2005.
- MIMOUNI S.C., *Le judaïsme ancien du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère au III<sup>e</sup> siècle de notre ère*, Paris, 2012.
- MINEO B., « Livy's Historical Philosophy » dans MINEO B. (éd.), *A companion to Livy*, Oxford, 2014, p. 139-152.
- MIRÓN PÉREZ M.D., « Transmitters and Representatives of Power : Royal Women in Ancient Macedonia », *AncSoc*, 30, 2000, p. 35-52.
- , (dir.), *Las mujeres y la paz : génesis y evolución de conceptualizaciones, símbolos y prácticas*, Madrid, 2004.
- , « Las buenas obras de las reinas helenísticas : benefactoras y poder político », *ARENAL*, 18, 2, 2011, p. 243-275.
- , « Virtudes domésticas / acciones públicas. Las reinas atálicas y las transformaciones de la feminidad helenística », *ASPARKÍA*, 39, 2021, p. 83-101.
- , *Historia de Roma (Römisches Staatsrecht)*, Madrid, 1876-1877 (1<sup>re</sup> éd. 1854-1855).
- MONTERROSO A., « De la representación en la *Forma Urbis Marmores*. En torno a la imagen del *Theatrum Marcelli* », *ArchClass*, 60, 2009, p. 195-233.
- MOREAU P., « La législation matrimoniale d'Auguste. Quelques remarques de technique législative », *RHD*, 81, 2003, p. 461-477.
- MORENO J., « La Mujer en la Eneida » dans *Simposio Virgiliano : conmemorativo del Bimilenario de la muerte de Virgilio*, Murcie, 1984, p. 395-404.
- MORENO LEONI A.M., « The failure of the Aetolian *deditio* as a didactic cultural clash in the *Histories* of Polybius (20.9-10) », *Histos*, 8, 2014, p. 146-179.
- MORLEY N., « The Early Roman Empire : Distribution » dans SCHEIDEL W., MORRIS I., SALLER R.P. (éds.), *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge, 2007, p. 570-591.
- MORRELL K., *Pompey, Cato, and the Governance of the Roman Empire*, Oxford, 2017.

- , « *Tutela mulierum* and the Augustan marriage laws », *EuGeStA*, 10, 2020, p. 89-116.
- MOSKALEW W., « Fetial rituals and the Rhetoric of the Just War », *CO*, 67, 1990, p. 105-110.
- MÜLLER S., « The female element of the political self-fashioning of the Diadochi : Ptolemy, Seleucus, Lysimachus, and their iranian wives » dans TRONCOSO V.A., ANSON E.M. (éds.), *After Alexander. The Time of the Diadochi* (323-281 BC), Oxford, 2013, p. 199-214.
- MUÑIZ COELLO J. « Cicerón, el dispensador Filótimo y los esclavos de Milón », *HAnt*, 25, 2001, p. 123-140.
- MUÑOZ MARTÍN M.N., *Teoría epistolar y concepción de la carta en Roma*, Grenade, 1985.
- , « La epistolografía latina : Perspectivas actuales » dans *Estudios de Filología Latina en honor del Prof. Gaspar de la Chica Cassinello*, Grenade, 1991, p. 147-158.
- , *Estructura de la carta en Cicerón*, Madrid, 1994.
- MUSTAKALLIO K., « Representing Older Women : Hersilia, Veturia, Virgo Vestalis Maxima » dans KROTZL C., MUSTAKALLIO K. (éds.), *On Old Age : Approaching Death in Antiquity and the Middle Ages*, Turnhout, 2011.
- , « Women outside their homes, the female voice in early Republican memory : Reconsidering Cloelia and Veturia », *Index*, 40, 2012, p. 165-174.
- NAEREBOUT F.G., « Convergence and Divergence : One Empire, Many Cultures » dans KLEIJN G., BENOIST S. (éds.), *Integration in Rome and in the Roman World. Proceedings of the Tenth Workshop of the International Network Impact of Empire* (Lille, June 23-25, 2011), Leyde, 2014, p. 263-281.
- NICOLET C., *Tributum : recherches sur la fiscalité directe sous la république romaine*, Bonn, 1976.
- , « Les classes dirigeantes romaines sous la République : ordre sénatorial et ordre équestre », *Annales*, 32, 4, 1977, p. 726-755.
- , *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, 1989 (1<sup>re</sup> éd. 1976).
- , *Censeurs et publicains : économie et fiscalité dans la Rome antique*, Paris, 2000.
- NIKOLAIDIS A.G., « Plutarch on Women in Marriage », *WS*, 110, 1997, p. 27-88.
- , « Plutarch's Methods : His Cross-References and the Sequence of the Parallel Lives » dans PÉREZ JIMÉNEZ A., TITCHENER F. (éds.), *Historical and Biographical Values of Plutarch's Works : Studies Devoted to Professor Philip A. Stadter by the International Plutarch Society*, Malaga, 2005, p. 283-323.
- NIVET B., « Les sanctions internationales de l'Union Européenne : *soft power*, *hard power* ou puissance symbolique ? », *Revue Internationale et Stratégique*, 97, 2015, p. 129-138.
- NÖRR D., « The matrimonial legislation of Augustus : an early instance of social engineering », *Irish Jurist*, 16, 1981, p. 350-364.
- , *Aspekte des römischen Völkerrechts. Die Bronzetafel von Alcántara*, Munich, 1989.
- NORTHEGE F.S., DONELAN M.D., *International Disputes : the Political Aspects*, Londres, 1971.
- NUGENT S.G., « Vergil's *Voice of the Women* in *Aeneid V* », *Arethusa*, 25, 1992, p. 255-292.
- , « The Women of the *Aeneid* : Vanishing Bodies, Lingering Voices » dans PERKELL C. (éd.), *Reading Vergil's Aeneid. An interpretive guide*, Norman, 1999, p. 251-270.
- NYE J., *Bound to Lead : The Changing Nature of American Power*, New York, 1990.
- , *Soft Power. The Means to Success in World Politics*, New York, 2004.

–, « Hard, Soft and Smart Power » dans COOPER A., HEINE J., THAKUR R. (éds.) 2013, p. 559-573.

OLIVER J.H., « Julia Domna as Athena Polias », *HSPH*, 51, 1, 1940, p. 521-530.

OLSON K., *Dress and the Roman Woman : Self-Presentation and Society*, Oxford et New York, 2008.

ORSINI A., COMPAGNON D., « Les acteurs non étatiques dans les négociations multilatérales » dans PETITEVILLE F., PLACIDI-FROT D. (dir.), *Négociations internationales*, Paris, 2013, p. 105-140.

PAILLER J.-M., *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie : Vestiges, images, tradition*, BEFAR, 270, 1988.

–, « Les Bacchantales : une affaire de famille » dans ANDREAU J., BRUHNS H. (éds.), *Parenté et stratégies familiales dans l'Antiquité romaine*, CEFAR, 129, Rome, 1990, p. 77-84.

–, « Les Bacchantales, dix ans après », *Pallas*, 48, 1998, p. 67-86.

PAROLDO A., *Saggio di codificazione del diritto internazionale*, Turin, 1851.

PAVON TORREJON P., « Plotina Augusta : luces y sombras de una mujer de estado », *Veleia*, 35, 2018, p. 21-39.

–, « *Feminae ab omnibus officiis civilibus ver publicis remotae sunt* (D. 50.17.2, Ulp. 1 *Sab.*) : Ulpiano y la tradición a propósito de las mujeres » dans PAVÓN TORREJÓN P., *Marginación y mujer en el Imperio Romano*, Rome, 2018, p. 33-62.

PEDECH P., *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964.

PELLING C., *Plutarch, Life of Antony*, Cambridge, 1988.

–, « Biographical History ? Cassius Dio on the Early Principate » dans EDWARDS M.J., SWAIN S. (éds.), *Portraits. Biographical Representation in the Greek and Latin Literature of the Roman Empire*, Oxford, 1997, p. 117-144.

PEPPE L., *Posizione giuridica e ruolo sociale della donna romana in età repubblicana*, Milan, 1984.

PÉREZ JIMÉNEZ A., « La retórica del silencio : El discurso de Volumnia en la Vida de Coriolano » dans VAN DER STOCKT L. (éd.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch. Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society. Leuven, July 3–6, 1996*, Louvain, 2000, p. 341-353.

PETROCELLI C., « Cornelia, la Matrona » dans FRASCETTI A. (éd.), *Roma al Femminile*, Bari, 1994, p. 21-70.

PETTINATO G., *Ebla : A New Look at History*, Baltimore, 1991.

PICCIRILLI L., *Gli arbitrati interstatali greci, I : dalle origini al 338 a.C.*, Pise, 1973.

–, « La diplomazia nella Grecia antica : temi del linguaggio e caratteristiche degli ambasciatori », *MH*, 58, 2001, p. 1-31.

–, *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica*, Rome, 2002.

PIERSON R.R. (éd.), *Women and Peace. Theoretical. Historical and Practical Perspectives*, Londres, 1987.

PITILLAS SALAÑER E., « El origen de la revuelta judía contra Roma (66 d.C.) según el testimonio de Tito Flavio Josefo », *ETF(hist)*, 21, 2008, p. 287-302.



POLLINI J., *From Republic to Empire. Rhetoric, Religion and Power in the Visual Culture of Ancient Rome*, Norman, 2012, p. 204-247.

POMEROY S.B., *Goddesses, Whores, Wives, and Slaves*, New York, 1975.

POSADAS J.L., « Mujeres en Tácito : retratos individuales y caracterización genérica », *Gerión* 10, 1992, p. 145-154.

–, « Las mujeres en la historiografía tacitea » dans *Actas del VIII Congreso Español de Estudios Clásicos*, 3, Madrid, 1994, p. 541-546.

–, « Clientelas y amistades femeninas en Plinio el Joven », *SHHA*, 26, 2008, p. 87-105.

–, « Mujeres en Salustio : estudio prosopo-historiográfico », *Gerión*, 29, 2011a, p. 169-182.

–, « Las mujeres en la narración y la acción de César, los cesarianos y Salustio », *SHHA*, 29, 2011b, p. 251-276.

–, « Treinta años de estudios sobre las *Historiae* de Salustio », *Tempus*, 36, 2014, p. 51-66.

POUCET J., « Denys d'Halicarnasse : un historien entre deux mondes », *BAB*, 2004, p. 161-169.

POWELL J.G.F., « Cicero's style » dans STEEL C. (éd.), *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge, 2013, p. 41-72.

PREMERSTEIN A., « Athenische Kultehren für Kaiserin Iulia Domna », *JÖAI*, 16, 1913, p. 249-270.

–, *Vom Werden und Wesen des Prinzipats. Aus dem Nachlass herausgegeben von Hans Vollmann*, Munich, 1937.

PRICE J.J., *Jerusalem Under Siege : The Collapse of the Jewish State, 66-70 C.E.*, Leyde, 1992.

PUCCI BEN ZEEV M., *Diaspora Judaism in turmoil, 116 / 117 CE : ancient sources and modern insights. Interdisciplinary studies in ancient culture and religion*, Louvain, 2005.

PURCELL N., « Livia and the Womanhood of Rome », *PCPhS*, 32, 1986, p. 78-105.

PYY E., *Women and War in Roman Epic*, Boston, 2020.

QUESADA SANZ F., « Aníbal Barca y Publio Cornelio Escipión el Africano : vidas divergentes, muertes paralelas » dans GARCÍA ROMERO F., MORENO HERNÁNDEZ A. (éds.), *Enemistades Peligrosas. Encuentros y desencuentros en el Mundo Antiguo*, Madrid, 2013, p. 175-207.

RADITSA L.F., « Augustus legislation concerning marriage, procreation, love affairs and adultery », *ANRW*, 2, 13, 1980, p. 278-339.

RAJAK T., *Josephus*, Bristol, 2002.

RAMSEY G., « The Queen and the City : Royal Female Intervention and Patronage in Hellenistic Civic Communities », *Gender & History*, 23, 3, 2011, p. 510-527.

RAVIZZA M., « Aspetti giuridico-sacrali del rituale feziale nell'antica Roma », *Jura Gentium*, 11, 2, 2014, p. 27-44.

RAWSON B. (éd.), *The Family in Ancient Rome : New Perspectives*, New York, 1987.

REDONDO-MOYANO E., « El encuentro de Veturia y Coriolano (D.H. *Antiquitates Romanae* 8.44-53) », *SPhV*, 18, 15, 2016, p. 335-342.

REEDER C.A., « Pity the Women and Children : Punishment by Siege in Josephus's *Jewish War* », *JSJ*, 44, 2013, p. 174-194.

–, « Gender, War and Josephus », *JSJ*, 46, 1, 2015, p. 65-85.

- REHAK P., « Aeneas or Numa ? Rethinking the Meaning of the *Ara Pacis Augustae* », *ABull*, 83, 2, 2001, p. 190-208.
- REINHOLD M., « The Declaration of War against Cleopatra », *CJ*, 77, 2, 1981-1982, p. 97-103.
- REVELL L., *Roman Imperialism and Local Identities*, Cambridge, 2009.
- RHODES P.J., « Making and Breaking Treaties in the Greek World » dans DE SOUZA P., FRANCE J. (dir.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, p. 6-27.
- RICH J.W., *Declaring War in the Roman Republic in the Period of Transmarine Expansion*, Bruxelles, 1976.
- , « Augustus, War and Peace » dans DE BLOIS L., ERDKAMP P., HEKSTER O., DE KLEIJN G., MOLS S. (éds.), *The Representation and Perception of Roman Imperial Power. Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. – A.D. 476) Netherlands Institute in Rome, March 20 – 23, 2002*, Amsterdam, 2003, p. 329-357.
- , « Treaties, Allies and the Roman Conquest of Italy » dans DE SOUZA P., FRANCE J. (éds.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, p. 51-75.
- , « The *Fetiales* and Roman International Relations » dans RICHARDSON J.H., SANTANGELO F. (éds.), *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 187-242.
- , « Making the Emergency permanent : *auctoritas, potestas* and the evolution of the principate of Augustus » dans RIVIÈRE Y. (dir.), *Des réformes augustéennes*, Rome, 2012, p. 37-121.
- RICHARDSON L., « The Evolution of the Porticus Octaviae », *AJA*, 80, 1, 1976, p. 57-64.
- RICHARDSON P., *Herod the King of Jews and Friend of Romans*, Columbia, 1996.
- RICHARDSON P., FISHER A.M., *Herod. King of the Jews and Friend of the Romans*, Oxford, 2018.
- RICHLIN A., « The Woman in the Street. Becoming Visible in Mid-Republican Rome » dans ANCONA R., TSOVALA G. (éds.), *New Directions in the Study of Women in the Greco-Roman World*, Oxford, 2021, p. 213-230.
- RINGMAR E., *History of International relations. A Non-European Perspective*, Cambridge, 2019.
- ROBERT L., « Inscription hellénistique de Dalmatie », *BCH*, 59, 1935, p. 489-513.
- ROBERTS I. (éd.), *Satow's Diplomatic Practice*, Oxford, 2017 (1<sup>re</sup> éd. 1917).
- RODRÍGUEZ HORRILLO M. A., « El *proemio* a las *Antigüedades romanas* de Dionisio de Halicarnaso : apuntes para los primeros pasos del clasicismo historiográfico », *Philologica Canariensis*, 20, 2015, p. 115-133.
- RODRÍGUEZ LÓPEZ R., *La violencia contra las mujeres en la Antigua Roma*, Madrid, 2018.
- RODRÍGUEZ NEILA, J.F., « Las *legationes* de las ciudades y su regulación en los estatutos municipales de Hispania », *Gerión*, 28, 2010, p. 223-273.
- ROHR VIO F., *Fulvia. Una matrona tra i signori della guerra*, Naples, 2013.
- , « La voce e il silenzio : il dissenso delle matrone al tramonto della Repubblica » dans CRISTOFOLI R., GALIMBERTI A., ROHR VIO F. (éds.), *Lo spazio del non-allineamento a Roma fra Tarda Repubblica e Primo Principato. Forme e figure dell'opposizione politica. Atti del Convegno di Studi, Milan, 11-12 aprile 2013*, Rome, 2014, p. 95-115.
- , « *Dux femina* : Fulvia in armi nella polemica politica di età triumvirale » dans LUCHELLI T.M., ROHR VIO F. (éds.), *Viri Militares. Rappresentazione e propaganda tra Repubblica e Principato*, Trieste, 2015, p. 61-89.
- , « *Matronae* nella tarda repubblica : un nuovo profilo al femminile » dans CENERINI F., ROHR VIO F. (éds.), *Matronae in domo et in re publica agentes : Spazi e occasioni dell'azione femminile*

*nel mondo romano tra tarda repubblica e primo impero. Atti del Convegno di Venezia 16-17 ottobre 2014*, Trieste, 2016, p. 1-22.

–, « *Femina lectissima* : Giulia, madre di Marco Antonio, tra descrizione e rappresentazione », *Romanitas*, 11, 2018, p. 43-63.

–, *Le custodi del potere. Donne e politica alla fine della repubblica Romana*, Rome, 2019.

ROLLER D.W., *The World of Juba II and Kleopatra Selene : Royal Scholarship on Rome's African Frontier*, New York, 2003.

–, *Cleopatra's Daughter and other royal women of the Augustan Era*, Oxford, 2018.

ROMAN Y., REMY B., RICCARDI K., « Les intrigues de Plotine et la succession de Trajan. À propos d'un aureus au nom d'Hadrien César », *RAE*, 111, 2, 2009, p. 508-517.

ROSE C.B., « *Princes and Barbarians in the Ara Pacis* », *AJA*, 94, 3, 1990, p. 453-467.

–, « The Parthians in Augustan Rome », *AJA*, 109, 1, 2005, p. 21-75.

ROSILLO-LÓPEZ C., « Reconsidering Foreign Clientelae as a Source of Status in the City of Rome during the Late Roman Republic » dans JEHNE M., PINA POLO F. (éds.), *Foreign Clientelae in the Roman Empire : a reconsideration*, Stuttgart, 2015, p. 263-280.

–, *Political Conversations in Late Republican Rome*, Oxford, 2021.

ROSOUX V., « La Négociation internationale » dans BALZACQ T., RAMEL F. (dir.), *Traité de Relations Internationales*, Paris, 2013, p. 795-822.

ROSTOVTSEFF M., « Queen Dynamis of Bosphorus », *JHS*, 39, 1919, p. 88-109.

RUEBEL J.S., « Cato and Scipio Africanus », *CW*, 71, 3, 1977, p. 161-173.

RUSSELL B.F., « The Emasculation of Antony : The Construction of Gender in Plutarch's Life of Antony », *Helios*, 25, 1998, p. 121-138.

SAAVEDRA GUERRERO M.D., « El mecenazgo femenino imperial: el caso de Julia Domna », *AC*, 63, 1994, p. 193-200.

SACKS K S., « Historiography in the Rhetorical Works of Dionysius of Halicarnassus », *Athenaeum*, 61, 1983, p. 65-87.

SALLER R., « Patronage and friendship in early Imperial Rome: drawing the distinction » dans WALLACE-HADRILL A. (éd.), *Patronage in Ancient Society*, Londres et New York, 1989, p. 49-62.

–, *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge, 1982.

–, *Patriarchy, property and death in the Roman family*, Cambridge, 1994.

SANAHUJA YLL M.E., PRIETO ARCINIEGA A., « El papel de la mujer en las Bacanales romanas », *MHA*, 5, 1981, p. 143-152.

SANCHEZ P., « De L'*auctoritas senatus* à l'*imperator auctor* : Le sénat, les généraux vainqueurs et les amis et alliés du peuple romain aux deux dernières siècles de la République » dans BENOIST S., DAGUET-GAGEY A., HOËT-VAN CAUWENBERGHE C. (éds.), *Figures d'empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial ( II<sup>e</sup> s. av. n. è. – VI<sup>e</sup> s. de. n. è.)*, Lille, 2011, p. 197-222.

SANCHEZ P., SANZ A.-M., « Le rôle des *foedera* dans la construction de l'Italie romaine » dans ABERSON M., BIELLA M.C., DI FAZIO M., SANCHEZ P., WULLSCHLEGER M. (éds.), *L'Italia centrale e la creazione di una koiné culturale ? I percorsi della romanizzazione. E pluribus unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, II, Berne, 2016, p. 17-41.

- SANCHEZ LOPEZ V., « Vespasiano y Tito *versus* Domiciano : ¿ Diferencias o Similitudes en la aplicación del terror de la dinastía Flavia ? », *Antesteria*, 5, 2016, p. 207-224.
- SANDS P.C., *The client princes of the Roman Empire under the Republic*, New York, 1975.
- SANTANGELO F., « The Fetials and their *ius* », *BICS*, 51, 2008, p. 63-93.
- SANTORO L'HOIR F., *The Rhetoric of Gender Terms. Man, Woman, and the Portrayal of Character in Latin Prose*, Leyde, 1992, p. 6-12.
- , « Tacitus and Women's Usurpation of Power », *CW*, 88, 1994, p. 5-25.
- , *Tragedy, Rhetoric, and the Historiography of Tacitu' Annales*, Ann Arbor, 2006, p. 118-132.
- SANZ A.-M., « La *deditio* : un acte diplomatique au cœur de la conquête romaine (fin du III<sup>e</sup>-fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) » dans GRASS B., STOUDEUR G. (éds.), *La diplomatie romaine sous la République : réflexions sur une pratique. Actes des rencontres de Paris (21-22 juin 2013) et Genève (31 octobre-1<sup>re</sup> novembre 2013)*, Besançon, 2015, p. 87-105.
- SAULNIER C., « Le rôle des prêtres fétiaux et l'application du *ius fetiale* à Rome », *RD*, 58, 2, 1980, p. 171-199.
- , « Flavius Josèphe et la propagande flavienne », *RBi*, 96, 1989, p. 545-562.
- SAUTEL J.-H., « Discours et récits dans les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse : différents niveaux d'énonciation », *Pallas*, 97, 2015, p. 51-67.
- SAVALLI-LESTRADE I., « Il ruolo pubblico delle regine ellenistiche » dans ALESSANDRI S. (éd.), *Historie. Studie offerti dagli allievi a Giuseppe Nenci in occasione del suo settantesimo compleanno*, Galatina, 1994, p. 415-432.
- , « La place des reines à la cour et dans le royaume à l'époque hellénistique » dans FREI-STOLBA R., BIELMAN A., BIANCHI O. (éds.), *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Études avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000-2002*, Berne, 2003, p. 59-76.
- SCAFURO A.C., « Prusias II of Bithynia and Third Party Arbitration », *Historia*, 36, 1987, p. 28-37.
- SCHETTINO M.T., « Storiografia, politica e utopia in Cassio Dione » dans CARSANA C., SCHETTINO M.T. (éds.), *Utopia e utopie nel pensiero storico antico*, Rome, 2008, p. 79-86.
- SCHLOCHAUER H.J., « Arbitration » dans BERNHARDT R., MACALISTER-SMITH P. (éds.), *Encyclopedia of Public International Law*, 1992, I, p. 721-725.
- SCHLUDE J.M., « The Parthian Response to the Campaign of Crassus », *Latomus*, 71, 1, 2012, p. 11-23.
- , *Rome, Parthia and the Politics of Peace : The Origins of War in the Ancient Middle East*, Oxford, 2020.
- SCHLUDE J.M., RUBIN B.B., « Finding Common Ground : Roman-Parthian Embassies in the Julio-Claudian Period » dans SCHLUDE J.M., RUBIN B.B., *Arsacids, Romans and Local Elites : Cross-Cultural Interactions of the Parthian Empire*, Oxford, 2017, p. 65-92.
- SCHMITT H.H., *Rom und Rhodos*, Munich, 1957.
- SCHWARTZ S., *Josephus and Judaeen Politics*, Leyde, 1990.
- SCHWARZENBERGER C.- G., BROWN E.D., *A manual of International Law*, Milton, 1976 (1<sup>re</sup> éd. 1947).
- SCHWENTZEL C.G., « L'image officielle d'Hérode le Grand », *RBi*, 114, 4, 2007, p. 565-593.
- , *Hérode le Grand. Juifs et Romains, Salomé et Jean-Baptiste, Titus et Bérénice*, Paris, 2011.
- SCULLARD H.H., *Scipio Africanus : soldier and politician*, Londres, 1970.

- SENSENEY J.R., « Adrift toward Empire : The Lost Porticus Octavia in Rome and the Origins of the Imperial Fora », *JSAH*, 70, 4, 2011, p. 421-441.
- SHAW B.S., « Tyrants, Bandits and Kings : Personal Power in Josephus », *Journal of Jewish Studies*, 44, 2, 1993, p. 176-204.
- SHELDON R.M., *Rome's Wars in Parthia : Blood in the Sand*, Londres, 2010.
- SHERK R.K., *Rome and the Greck East to the death of Augustus*, Cambridge, 1984.
- SHERWIN-WHITE A., « Pliny, the man and his letters », *G&R*, 16, 1969, p. 76-90.
- , « Rome the Aggressor ? », *JRS*, 70, 1980, p. 177–181.
- SIMMA B., KHAN D., NOLTE G., PAULUS A. (éds.), *The Charter of the United Nations. A commentary*, Oxford, 1994.
- SKINNER M.B., *Clodia Metelli. The Tribune's Sister*, Oxford, 2011.
- , « Augustus and the Economics of Adultery » dans ANCONA R., TSOUVALA G. (éds.), *New Directions in the Study of Women in the Greco-Roman World*, Oxford, 2021, p. 187-203.
- SLUGA G., JAMES C. (éds.), *Women, Diplomacy and International Politics since 1500*, Londres, 2016.
- SMALLWOOD E.M., « The Alleged Jewish Tendencies of Poppaea Sabina », *JThS*, 10, 2, 1959, p. 329-335.
- SMETHURST S.E., « Women in Livy's *History* », *G&R*, 19, 56, 1950, p. 80-87.
- SOMMER M., « Le ragioni della guerra : Roma, i Parti e l'ultimo imperativo di Cesare » dans URSO G. (éd.), *Cesare : precursore o visionario ?*, Pise, 2010, p. 123-140.
- SORDI M., « La data di composizione dell'opera di Dione Cassio » dans CAPASSO M., PERNIGOTTI S. (éds.), *Studium atque urbanitas. Miscellanea in onore di Sergio Daris*, Lecce, 2000, p. 391-395.
- SOURIS G.A., « The Size of the Provincial Embassies to the Emperor under the Principate », *ZPE*, 48, 1982, p. 235-244.
- STEINBERG G.M., HERZBERG A., BERMAN J., *Best Practices for Human Rights and Humanitarian NGO Fact-Finding*, Leyde, 2012.
- STEVENSON T., « Women of Early Rome as *Exempla* in Livy, *Ab urbe condita*, Book 1 », *CW*, 104, 2, 2011, p. 175-189.
- STOUDER G., « Le rôle de Fabricius dans les négociations avec Pyrrhus et l'émergence de la figure de l'ambassadeur à Rome », *Pallas*, 79, 2009, p. 185-201.
- , « Des manuels de diplomatie à l'usage du légat romain ? » dans BECKER A., DROCOURT N. (éds.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques. Rome – Occident médiéval – Byzance (VIII<sup>e</sup> s. avant J.-C. – XII<sup>e</sup> s. après J.-C.)*, Metz, 2012, p. 11-29.
- , « Roman Diplomacy during the Republic. Do the mighty negotitate ? » dans VIVET E. (éd.), *Landmark Negotiations from Around the World. Lessons for Modern Diplomacy*, Cambridge, 2019, p. 11-23.
- STRUGNELL E., « Ventidius' Parthian War : Rome's Forgotten Eastern Triumph », *AAntHung*, 46, 3, 2006, p. 239-252.
- SULLIVAN J.P., « Dido and the Representation of Women in Vergil's *Aeneid* » dans WILHELM R., JONES H. (éds.), *The Two Worlds of the Poet. New Perspectives on Vergil*, Détroit, 1992, p. 64-73.
- SYED Y., *Vergil's Aeneid and the Roman Self. Subject and Nation in the Literary Discourse*, Ann Arbor, 2005.
- SYME R., *The Roman Revolution*, Oxford, 1939.

–, *The Augustan Aristocracy*, Oxford, 1986.

TALBERT R.J.A., *The Senate of Imperial Rome*, Princeton, 1984.

TELLEGEN-COUPERUS O., « *Tutela Mulierum* » dans RODRÍGUEZ LÓPEZ R., BRAVO BOSCH M.J. (éds.), *Mulier : algunas historias e instituciones de derecho romano*, Madrid, p. 407-420.

TENNEY F., *Roman Imperialism*, New York, 1914.

THOMAS J.-F., « *Pudicitia, impudicitia, impudentia* dans leurs relations avec *pudor* : étude sémantique », *RELat*, 5, 2005, p. 53-73.

THOMAS Y., « La division des sexes en droit romain » dans SCHMITT-PANTEL P. (dir.), *Histoire des femmes en Occident. I. L'Antiquité*, Paris, 1991, p. 131-202.

–, « De la *sanction* et de la *sainteté* des lois à Rome. Remarques sur l'institution juridique de l'inviolabilité », *Droits*, 18, 1993, p. 135-151.

THOMSON DE GRUMMOND N., « *Pax Augusta* and the *Horae* on the *Ara Pacis Augustae* », *AJA*, 94, 4, 1990, p. 663-677.

THORNTON J., « Polybius in Context : The Political Dimensions of the Histories » dans GIBSON B., HARRISON T. (éds.), *Polybius and his World : Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 213-230.

THORNTON J., *Polibio. Il politico e lo storico*, Rome, 2020.

THORNTON M.K., « Augustan Genealogy and the *Ara Pacis* », *Latomus*, 42, 3, 1983, p. 619-628.

TODISCO E., « La *res publica restituta* e i *Fasti Praenestini* » dans PANI M. (éd.), *Epigrafia e territorio. Politica e società Temi di antichità romane*, VIII, Bari, 2007, p. 341-354.

TORO ICAZA B., « El Templo de Jerusalén : del *omphalos* helenístico al foco de rebelión contra Roma », *Iter*, 26, 2020, p. 143-186.

TORREGARAY E., *La elaboración de la tradición sobre los Corneli Scipiones. Pasado histórico y conformación simbólica*, Saragosse, 1998.

–, « Los espacios de la diplomacia en la Roma republicana », *Caesarodunum*, 40, 2006a, p. 223-258.

–, « Embajadas y embajadores entre Hispania y Roma en la obra de Tito Livio » dans TORREGARAY E., SANTOS J. (dir.), *Diplomacia y autorepresentación en la Roma antigua*, Vitoria-Gasteiz, 2006b, p. 25-62.

–, « El discurso del embajador : oratoria política en la Roma republicana » dans LOPETEGUI G. (éd.), *Retórica y Educación. La enseñanza del arte retórico a lo largo de la Historia*, Amsterdam, 2008, p. 165-188.

–, « En torno a la diplomacia como una forma de interacción en el occidente romano : un estado de la cuestión » dans GARCÍA RIAZA E. (dir.), *De fronteras a provincias : interacción e integración en Occidente (ss. III-II a.C.)*, Palma, 2011, p. 15-30.

–, « *Legationes* cívicas y provinciales : la comunicación política entre Hispania y Roma en época imperial » dans ORTIZ DE URBINA E. (éd.), *Los magistrados locales de Hispania : aspectos históricos, jurídicos, lingüísticos*, Vitoria-Gasteiz, 2013, p. 309-332.

- , « Diplomatic Mobility and Persuasion between Rome and the West (I-II AD) » dans LO CASCIO E., TACOMA L.E. (éds.), *The Impact of Mobility and Migration in the Roman Empire. Proceedings of the Twelfth Workshop of the International Network Impact of Empire (Rome, June 17-19, 2015)*, Leyde, 2017, p. 116-131.
- , « Fracaso y oportunidad en la diplomacia de la República romana » dans TORREGARAY E., LANZ J. (éds.), *Algunas sombras en la diplomacia romana*, Vitoria-Gasteiz, 2021, p. 31-48.
- TOYNBEE J.M.C., « The Ara Pacis Augustae », *JRS*, 51, 1-2, 1961, p. 153-156.
- TRAINA G., *Carrhes, 9 juin 53 avant J.-C. Anatomie d'une défaite*, Paris, 2011a.
- , « Imperial views of the battle of Carrhae » dans FORMISANO M., BÖHME H. (éds.), *War in words. Transformations of War from Antiquity to Clausewitz*, Berlin et New York, 2011b, p. 209-217.
- TRAUB H.W., « Tacitus' Use of *Ferocia* », *TAPA*, 84, 1953, p. 250-261.
- TREGGIARI S., *Roman Marriage : Iusti Coniuges from the Time of Cicero to the Time of Ulpian*, Oxford, 1991.
- , *Terentia, Tullia and Publilia. The Women of Cicero's Family*, Oxford, 2007.
- TURBET Y., « La culture de l'influence : histoire d'un *soft power* français à réinventer », *Revue Internationale et Stratégique*, 109, 2018, p. 36-46.
- URRUELA QUESADA J.J., « La represión de las Bacanales en Roma en 186 A.d.J.C. », *HAnt*, 4, 1974, p. 49-68.
- USHER S., « The Style of Dionysius of Halicarnassus in the *Antiquitates Romanae* », *ANRW*, 2, 30, 1982, p. 817-837.
- VALCÁRCEL A., *La política de las mujeres*, Madrid, 1997.
- VALETTE E., « Les discours de Veturia, Valeria et Hersilia », *Cahiers « Mondes Anciens »*, 3, 2012, p. 1-18.
- VAN BREMEN R., « Plotina to all her Friends : The letter(s) of the Empress Plotina to the Epicureans in Athens », *Chiron*, 35, 2005, p. 499-532.
- VAN DER BLOM H., *Cicero's Role Models : The Political Strategy of a Newcomer*, Oxford, 2010.
- VAN HOOFF A.J.L., *From Autothamasia to Suicide : Self-Killing in Classical Antiquity*, Londres et New York, 1990.
- VANDIVER E., « The founding mothers of Livy's Rome. The Sabine women and Lucretia » dans TITCHENER F.B., MOORTON R.F. (éds.), *The Eye Expanded. Life and the Arts in Greco-Roman Antiquity*, Berkeley, 1999, p. 206-232.
- VAN OPPEN DE RUTTER B.F., « The Susa Marriages – A Historiographical Note », *AncSoc*, 44, 2014, p. 25-41.
- VEKSELIUS J., *Weeping for the res publica. Tears in Roman political culture*, Lund, 2018.
- VERBOVEN K., *The Economy of Friends. Economic Aspects of Amicitia and Patronage in the Late Roman Republic*, Bruxelles, 2002.
- VEYNE P., « Y a-t-il eu un impérialisme romain ? », *MEFRA*, 87, 2, 1975, p. 793-855.
- , « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 106, 1979, p. 3-29.

VIDAL G., « Catón el Viejo y la primera asimilación romana de la cultura griega », *Limes*, 14-15, 2002-2003, p. 115-126.

VILLALBA SALÓ J.C., « La *Eneida* en los relieves vegetales del *Ara Pacis Augustae* », *SALDVIE*, 18-19, 2018-2019, p. 143-151.

WALBANK F.W., *Polybius*, Berkeley, 1972.

WALCOT P., « On widows and their reputation in antiquity », *SO*, 66, 1991, p. 5-26.

WALLACE HADRILL A., *Augustan Rome*, Bristol, 1993.

WALTZ K., *Theory of International Politics*, New York, 1979.

WATSON A., *Diplomacy : The Dialogue Between States*, Londres, 1982.

–, *International Law in Archaic Rome. War and Religion*, Londres, 1993.

WEBB L., « *Mihi es aemula* : Elite Female Status Competition in Mid-Republican Rome and the Example of Tertia Aemilia » dans DAMON C., PIEPER C. (éds.), *Eris vs. Aemulatio. Valuing Competition in Classical Antiquity*, Leyde et Boston, 2019, p. 251-280.

–, « Female Interventions in Politics in the *libera res publica* : Structures and Practices » dans FROLOV R.M., BURDEN-STREVENIS C. (éds.), *Leadership and Initiative in Late Republican and Early Imperial Rome*, Leyde et Boston, 2022, p. 151-188.

WEHRLI C., « Phila, fille d'Antipater et épouse de Démétrius, roi des Macédoniens », *Historia*, 13, 1964, p. 140-146.

WEIDEN BOYD B., « *Virtus Effeminata* and Sallust's Sempronia », *TAPhA*, 117, 1987, p. 183-201.

WEINSTOCK S., « Pax and the *Ara Pacis* », *JRS*, 50, 1-2, 1960, p. 44-58.

WELCH K.E., « Antony, Fulvia, and the Ghost of Clodius in 47 BC », *G&R*, 42, 2, 1995, p. 182-201.

WELLISCH H.H., « Ebla : The World's Oldest Library », *The Journal of Library History*, 16, 3, 1981, p. 488-500.

WENDT A., « Anarchy is what states make of it : The Social Construction of Power Politics », *International Organization*, 46, 1992, p. 391-425.

–, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, 1999.

WHITEHORNE J., *Cleopatra*, Londres et New York, 1994, p. 89-131.

WIEDEMANN T.E.J., « The *Fetiales* : a Reconsideration », *CQ*, 36, 1986, p. 478-490.

WILLIAMS C.A., *Reading Roman Friendship*, Cambridge, 2013.

WILLIAMS M., « The Jewish Tendencies of Poppaea Sabina », *JThS*, 39, 1, 1988, p. 97-111.

WISEMAN T.P., « The census in the first century BC », *JRS*, 59, 1969, p. 59-74.

–, *New Men in the Roman Senate 139 BC – AD 14*, Oxford, 1971.

–, « *Pete nobiles amicos* : Poets and patrons in late Republican Rome » dans GOLD B.K. (éd.), *Literary and Artistic Patronage in Ancient Rome*, Austin, 1982, p. 28-49.

–, « Competition and co-operation » dans WISEMAN T.P. (éd.), *Roman Political Life 90BC to AD 69*, Exeter, 1985, p. 13-19.

WOOD S., « Who was *Diva Domitila* ? », *AJA*, 117, 2010, p. 45-57.

WOOTEN C.W., « The ambassador's speech : a particular Hellenistic genre of oratory », *QJS*, 59, 1973, p. 209-212.



YAKOBSON A., « Public Opinion, Foreign Policy and *Just War* in the Late Republic » dans EILERS C. (éd.), *Diplomats and Diplomacy*, Leyde, 2009, p. 45-72.

ZANDA E., *Fighting Hydra-like Luxury. Sumptuary Regulation in the Roman Republic*, Londres, 2011.

ZANKER P., *Augusto y el poder de las imágenes*, Madrid, 1992 (1<sup>re</sup> éd. 1987).

ZECCHINI G., « Ambasciate e ambasciatori in Polibio » dans TORREGARAY E., SANTOS J. (dir.), *Diplomacia y autorepresentación en la Roma antigua*, Vitoria-Gasteiz, 2006, p. 11-24.

ZECCHINI G., *Polibio : La solitudine dello storico*, Rome, 2018.

**A. Liste des interventions pacificatrices mentionnées dans la thèse**

Nom de la femme qui intervient	Datation	Nature privée ou publique de l'intervention	Pétitionnaire	Interlocuteur et relation	Sources
Hersilie	VIII <sup>e</sup> s. av. n. è.	Privée	Les femmes enlevées	Romulus ; épouse	Liv. 1.11.2
		Publique	Elle-même commence l'intervention	Titus Tatius ; inconnue	D.H. 2.45
			Les femmes sabinnes	L'ensemble des Sabins et des Romains ; Femme Sabine et épouse de Romulus	Liv. 1.13.1-4
			<i>Idem</i>		Plu. <i>Rom.</i> 19.1-9
Véturie	V <sup>e</sup> s. av. n. è.	Publique	Valeria, sœur de Publicola, et les autres matrones	Coriolan ; mère	D.H. 8.43-54.
			Les matrones		Liv. 2.40.1-10
			Valeria, sœur de Publicola, et les autres matrones		Plu. <i>Cor.</i> 34-35

Metella	81 av. n. è.	Privée	Le peuple romain	Sylla ; épouse	Plu. <i>Sull.</i> 6.12
Julia	Vers l'année 41-40 av. n. è.	Privée	Octavien	Antoine ; mère	App. <i>BC.</i> 5.63
Mucia	39 av. n. è.	Privée	Le peuple romain	Sextus Pompée ; mère	App. <i>BC.</i> 5.69 Cf. <i>D.C.</i> 51.2.3
Mucia et Scribonia (dans le texte Julia)	39 av. n. è.	Privée	Elles-mêmes commencent l'intervention	Octavien, Antoine et Sextus Pompée ; Mucia mère de Pompée, Scribonia femme d'Octavien et fille de Fulvia, femme d'Antoine	App. <i>BC.</i> 5.72
Octavie	37 av. n. è.	Privée	Antoine	Octavien ; sœur et épouse respectivement	App. <i>BC.</i> 5.93
					Plu. <i>Ant.</i> 35.1-7
					D.C. 48.54.3
	32 av. n. è.	Privée	Elle-même commence l'intervention, avec le consentement d'Octavien	Antoine ; épouse	Plu. <i>Ant.</i> 53-54.5 Cf. App. <i>BC.</i> 5.138

**B.Liste des interventions des femmes de la famille impériale  
dans les pratiques diplomatiques mentionnées dans la thèse**

Nom de la femme qui intervient	Datation	Nature privée ou publique de l'intervention	Pétitionnaire	Interlocuteur et relation	Sources
Livia	7 av. n. è.	Privée	Hérode ?	Salomé ; épouse	J. <i>AJ.</i> 17.1.1 (=Loeb 17.10-11)
			Salomé	Hérode ; épouse	J. <i>BJ.</i> 1.566
Antonia la Jeune	Vers le 37 de n. è.	Privée	Hérode Agrippa I	Tibère ; femme de Drusus et sa loyauté personnelle	J. <i>AJ.</i> 18.6.6 (=Loeb 18.179-186)
Agrippine la Jeune	52 de n. è.	Privée	Hérode Agrippa II	Claude ; épouse	J. <i>AJ.</i> 20.6.3 (= Loeb 20.134-136)
	Durant le règne de Claude, de façon récurrente	Publique	Elle-même commence l'intervention	Elle assiste de façon publique à la réception des ambassades	D.C. 60.33.7
	Durant le règne de Néron	Publique	Elle-même commence l'intervention	Elle essaye d'intervenir directement devant une ambassade arménienne	Tac. <i>An.</i> 13.5
Poppée	62 de n. è.	Privée	Ambassade de 10 personnes provenant de Jérusalem	Néron ; épouse	J. <i>AJ.</i> 20.8.11 (=Loeb 20.193-196)
	63-64 de n. è.	Privée	Flavius Josèphe	<i>Idem</i>	J. <i>Vit.</i> 13-16

**C.Liste des statues et monuments des femmes de la famille impériale à Rome mentionnées dans la thèse**

Datation	Femme(s) concernée(s)	Typologie	Posthume O(ui) / N(on)	Emplacement	Sources
35 av. n. è.	Octavie et Livie	Statues	N	Temple de Venus Genitrix (FLORY M.B. 1993, p. 295-296)	D.C. 49.38.1
27 av. n. è.	Octavie	<i>Porticus</i>	N	Ancienne <i>porticus Metelli</i>	Plin. <i>NH.</i> 34.31 ; 35.114, 139 ; 36.15, 22, 24, 28-29, 34-35 ; J. <i>BJ.</i> 7.5.4 ; Suet. <i>Aug.</i> 29.6 ; D.C. 49.43.8 ; 55.8.1
Augustéenne, apr. le 14 av. n. è.	Livie	<i>Macellum</i>	N	Sur l'Esquilin, à côté de l'actuel Sant'Eusebio all Esquilino	<i>CIL</i> 6, 1178 ; (Cf. Cod. Vat. Lat. 3439-Fo 22r ; <i>Forma Urbis Romae</i> , AG 1980, 157a)
9 av. n. è.	Livie	Statues	N	Inconnu	Ov. <i>A.A.</i> 1.70-75 ; <i>F.</i> 6.637-649 ; Plin. <i>NH.</i> 14.11 ; Pl. <i>Ep.</i> 1.5.9 ; Suet. <i>Aug.</i> 29.6 ; D.C. 55.2.5
7 av. n. è.	Livie	<i>Porticus</i>	N	Ancienne maison de Vedius Pollion	Ov. <i>F.</i> 6.637-649 ; Suet. <i>Aug.</i> 29 ; D.C. 54.23.1-7 ; 55.8.1-2 ; (Cf. <i>Forma Urbis Romae</i> , AG 1980, 101-m ; 10opqr ; 11a)
15 de n. è.	Livie et autres femmes de la famille d'Auguste	Statues	N	Elément du groupe de statues perdues du <i>Circus Flaminius</i>	<i>Tabula Siarensis</i> (Cf. GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. 1996, p. 275-285 ; FLORY M.B. 1996)
19 de n. è.	Antonia la Jeune, Agrippine l'Aînée, Livilla, et les filles de Germanicus.	Statues	N	Elément de l'Arc de Germanicus à côté du <i>Circus Flaminius</i>	

38 de n. è.	Drusilla	Statue	O	Temple de Venus Genitrix	D.C. 59.11
41 de n. è.	Livie	Statue et changement du nom du temple	O	Temple <i>Divi Augusti et Divae Augustae</i>	<i>CIL</i> 6, 4222 ; D.C. 60.5.2
51 de n. è.	Antonia la Jeune	Statue	O	Elément de l'Arc de Claude sur la Via Latta	<i>CIL</i> 6, 921 (Cf. KOKKINOS N. 1992, p. 39-40)
65 de n. è.	Poppée	Temple	O	Sur le Forum	D.C. 63.26.4
119 de n. è.	Salonia Matidia	Temple	O	Sur le <i>Campus Martius</i>	<i>CIL</i> 15, 7248
141 de n. è.	Faustine l'Ancienne	Temple	O	Sur le Forum	<i>CIL</i> 6, 1005
175 de n. è.	Faustine la Jeune	Statue	O	Temple de Venus et Rome	D.C. 71.31.1
176 de n. è.	Faustine la Jeune	Statue	O	Sur le Forum	<i>CIL</i> 6, 1019